

**L'ÈRE**  
**DU VERSEAU**

**François LEGRAND**

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement.

Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux, serait pure coïncidence

ISBN : 978-1-4478-3641-4

© François Legrand 2011. Tous droits réservés

Pour Véronique, Hugo et Antoine.

Egalement, un grand merci à mes relectrices et relecteurs  
de la première heure.



## PROLOGUE : 21 décembre 2002

Les voitures de police arrivèrent vingt minutes après les premiers camions de pompiers détachés sur la zone du sinistre.

Par cette nuit d'encre, la propriété n'était plus éclairée que par les gyrophares des nombreux véhicules appelés en renfort. L'alternance des flashes bleutés et orangés zébrait la pénombre dans une ambiance surnaturelle. À peine le portail franchi, le jeune inspecteur de garde en cette soirée du 21 décembre 2002, fut prit de nausées. Il n'osait même plus respirer tant la puanteur lui transperçait les poumons. L'appel d'urgence avait été particulièrement bref. Il devait juste s'attendre au pire.

Et il semblait bien que le pire soit peu de choses à côté de ce qu'il allait devoir affronter !

L'odeur insupportable imprégnait tout, l'atmosphère, ses vêtements, ses cheveux, sa peau. Sur sa gauche, des bâtiments carbonisés laissaient encore s'échapper de grandes fumées noires. Denses, elles empêchaient de distinguer la moindre forme à plus de deux mètres. Les équipes de secours avaient installé quatre pylônes surmontés d'énormes projecteurs mais leurs fortes lumières ne faisaient que blanchir un brouillard nauséabond.

La visibilité était si réduite que, sans le cri épouvanté de son collègue, l'officier de police judiciaire aurait trébuché sur une masse sombre posée à même le sol. Ne bougeant plus d'un pas, reprenant ses esprits, il aperçut à quelques centimètres devant lui, cinq corps calcinés. Ils étaient allongés là, sur la pelouse. Des draps, hélas trop courts, tentaient de masquer l'insoutenable. Découvrant à peine l'horreur à laquelle il était confronté, il vit alors deux sapeurs-pompiers. D'une pâleur terrifiante, ils déposaient un sixième cadavre entièrement brûlé. Sans prononcer la moindre parole, ils repartirent vers les ruines encore fumantes de ce qui avait dû être une jolie maison de gardien.

L'angoisse de retrouver de nouvelles victimes était palpable. On voyait à peine ses pieds, tous marchaient lentement et avec

précaution. Le moindre craquement sous ses chaussures faisait craindre le pire.

Il n'y avait pratiquement aucun bruit. Pourtant des dizaines de personnes, le teint livide, s'affairaient autour des restes de la bâtisse principale ; silencieusement, dans un recueillement avant l'heure. On devinait juste le bourdonnement d'un ventilateur dont les énormes pales tentaient de dissiper l'air vicié. Et puis, derrière un camion de commandement, le bruit de jeunes recrues que l'effroyable spectacle avait rendu malades comme des chiens.

Au fond du jardin, des flammes résistaient encore aux lances d'incendie. Les faibles lueurs révélaient la présence d'un grand pan de mur sur la droite. Ce devait être les prémices d'une construction de grande ampleur mais la fumée empêchait d'en voir davantage. L'inspecteur s'en approcha doucement. Ses yeux s'habituaient à l'éclairage diffus et les formes étranges d'une pyramide lui sautèrent au visage. Elle ne ressemblait pas aux images classiques des édifices égyptiens de Gizeh. D'un profil moins lisse, plus accidenté, l'inspiration précolombienne ne faisait aucun doute. Haute d'une dizaine de mètres, elle ne dépassait pas les grands sapins qui bordaient la propriété. Cette particularité, assurément volontaire, la rendait invisible de l'extérieur et sa soudaine découverte ajoutait le mystère à l'abomination. Envoûté par cette vision irréelle, l'Inspecteur entendit à peine un pompier lui expliquer d'une voix éteinte.

— Une réplique, c'est une réplique « d'El Castillo » à « Chichen itzá ». Vous comprenez Inspecteur, c'est pour ça ! Les sacrifices humains !

La vue de cette construction maya, émergeant en pleine campagne française, à quelques kilomètres de Paris, lui glaça le sang. Puis les lueurs lunaires commencèrent à se frayer un chemin au milieu des brumes et nuages. Elles projetèrent l'ombre effrayante de « Kukulkan », le dieu serpent à plumes. Le reptile sacré descendait de la pyramide, repu. L'inspecteur mit du temps à s'échapper de cette chimère. L'illusion d'optique était parfaite, aussi réussie que celle imaginée par les prêtres, il y a des siècles, là-bas, au milieu de la péninsule du Yucatán. Alors, l'inspecteur

comprit enfin ce qu'il venait d'entendre. Il découvrait, juste devant lui, au pied des marches, le corps d'un jeune garçon, le septième !

Il avait échappé aux flammes, mais son cœur avait été sauvagement arraché !

C'en était plus que ce qu'il pouvait supporter, et pourtant ...

Sur le mur d'un des bâtiments encore debout on pouvait lire :

« Oh dieux tout puissants.

Veillez reconnaître par ces sacrifices notre foi en vous !

Dix cœurs vaillants pour dix années d'attente.

Nous serons prêts pour la Grande Transition ! »

Il restait encore trois corps à découvrir !





## Chapitre 1

29 juin 2012.

Les étudiants de première, seconde et dernière année étaient tous rassemblés salle des Actes. Leurs professeurs avaient pris place sur une petite estrade face à eux et le Directeur, M. Nadin, restait accoudé à son pupitre. Les plus en avance avaient pu s'amuser de la mise en place d'une petite marche en bois. M. Nadin souhaitait paraître de taille normale lors de son élocution. Tout le monde savait qu'il ne mesurait guère plus d'un mètre soixante et beaucoup pensaient qu'il serait plus discret de diminuer la hauteur du pupitre une bonne fois pour toute, mais il ne voulait pas en entendre parler. Il attendait, avec une certaine impatience, que le silence se fasse pour commencer. Un silence qui tardait à venir. La salle des Actes avait une acoustique très particulière et le moindre bruit résonnait de manière disproportionnée.

Pourtant cette pièce restait l'endroit réservé aux grandes occasions et aux discours de fin d'année. Elle avait su garder son aspect suranné, grandiose et surchargé de dorures du début du siècle. Largement éclairée par les grandes fenêtres qui donnaient sur la magnifique cour aux Ernest, elle paraissait être sous l'éclairage de dizaines de projecteurs. Enfin l'assistance devint silencieuse. Aussi silencieuse que les poissons du bassin qui avaient donné leur nom au splendide jardin. On ne percevait plus que le bruit du vent dans les peupliers bicentennaires. Le rituel de fin d'études de cette prestigieuse école pouvait commencer. Comme chaque année, depuis plus de dix ans, M. Nadin allait prononcer son célèbre discours sur l'élite de la nation. Une élite issue des jeunes gens qui auraient bientôt l'honneur d'être des anciens élèves de cette brillante institution. Il avait cette manière de prononcer « Rue d'Ulm » qui en disait long sur son attachement à ce fleuron de l'éducation française.

Les premières années étaient impressionnées, les secondes amusées et les troisièmes blasées. Avec une prétention parfaitement assumée, M. Nadin en imposait auprès de toutes communautés

scientifiques. Il avait été un élève particulièrement doué de l'Ecole et un membre très influent du groupe Bourbaki. Ce groupe, né dans les années 30 d'un canular de mathématiciens ultra-brillants, avait compté en son sein les plus grands noms de la matière. Ses fondateurs avaient participé à tous les prémices des mathématiques modernes. Autant dire qu'il y avait eu là tous les plus grands. Quant à Nadin, il avait perpétué la tradition en obtenant la célèbre médaille Fields. Un seul regret. En dehors de sa sphère de compétences, peu savaient que cette médaille était l'équivalent du prix Nobel de Mathématiques. Ainsi, Nadin était un prix Nobel que le monde ignorait à cause d'une simple crise de jalousie de Monsieur Nobel lui-même envers sa femme, amoureuse furtive d'un mathématicien.

Nadin, frustré par ce revers de l'histoire, ne pouvait s'empêcher de commencer son discours par le rappel de ses accointances avec toute cette illustre lignée. Puis, comme à son habitude, il insistait encore et encore sur le prestige de son école, son histoire et surtout, son histoire au sein de l'Histoire des Sciences. Et enfin, venait le moment théâtral où il se retournait vers les portraits accrochés au mur ; tous d'anciens élèves devenus célèbres. Il ne manquait jamais de faire une allusion au troisième en partant de la gauche qui n'était autre que le sien. On le reconnaissait sans aucun souci malgré les années passées, probablement à cause d'une calvitie précoce qui le faisait déjà ressembler, sur le vieux cliché, à ce qu'il était devenu trente ans plus tard. Une fois passées en revue les brillantes carrières des uns et des autres, venait le temps des remises de prix et différentes distinctions. M. Nadin prenait une voix encore plus cérémonieuse et pleine de suffisance comme si ces succès n'étaient autres que les siens.

— Elève Marshall, vous avez les félicitations de tous vos professeurs et collègues pour votre médaille d'or du CNRS concernant vos travaux en physique.

Denis Marshall vint chercher sa médaille sous les applaudissements de la salle. Il prit place à côté du petit pupitre et commença à effectuer les remerciements d'usage. Puis il regagna sa place les joues rougies par cet honneur.

— Elève Foucher, vous avez les félicitations de tous vos professeurs et collègues pour votre prix Louis Néel concernant vos travaux en géologie.

Et le cérémonial continua ainsi pendant plus d'une heure. Les applaudissements allaient au gré de la sympathie dont chacun des lauréats jouissait auprès de ses camarades.

Puis vint le tour de Charles Bickman. Les acclamations furent assez remarquables, ce qui semblait lui procurer plus de plaisir que le prix qu'il allait recevoir. M. Nadin gardait toujours pour la fin, les mentions liées au Département de Mathématiques et d'Applications. Selon lui, c'était le joyau et l'âme même de l'Ecole. Il était issu de cette branche. Il avait beau répéter en toutes circonstances que ce n'était pas la raison de ce chauvinisme déplacé, les directeurs des autres sections n'en pensaient pas moins.

— Elève Charles Bickman, major de votre promotion, vous recevez la mention spéciale de votre conseil des professeurs pour votre dernière publication sur les systèmes probabilistes complexes. Publication qui vous a également valu le prix « Rollo Davidson ».

Nadin fit une petite pause incitant la salle à applaudir à nouveau cette performance ; puis d'un geste auguste de la main, demanda le silence.

— Sachez mes amis, que ce prix, décerné aux jeunes et talentueux probabilistes depuis 1976, ne fut ramené dans cette prestigieuse enceinte qu'une fois avant M. Bickman. Toute l'école le remercie d'avoir rétabli ce juste équilibre.

Nadin tenta alors une mauvaise blague sur les probabilités pour Charles de remporter ce prix. Elle ne fit pas mouche et seuls quelques rires polis brisèrent un silence gênant. Il n'avait décidément pas le même talent dans le domaine de la dérision que ses aînés, mentors du groupe Bourbaki. Charles amusé, et fier malgré tout, alla chercher sa récompense. Il avait mis pour l'occasion un très beau costume gris clair sur une chemise blanche. Le seul trait de couleur provenait d'une cravate dans les tons mauve conseillée par une camarade de promotion. Il avait pris le temps d'aller chez son coiffeur, et ses cheveux sombres tenaient pour une fois en place sans être ébouriffés par des nuits de réflexion. Malgré

les heures passées à étudier, Charles aimait faire attention à son allure. Sans être coquet, il lui arrivait de se laisser traîner dans les boutiques histoire de trouver quelques pantalons et chemises qui le sortiraient de ses vieux jeans et tee-shirts. Et, pour cette occasion exceptionnelle il avait souhaité soigner encore plus son apparence. Là aussi cette idée lui avait été soufflée par son amie. Elle avait réussi à le convaincre. Il n'était pas de bon ton d'aller chercher un prix aussi prestigieux sans être tiré à quatre épingles. Comme il était plutôt grand et bien proportionné, il n'avait pas de difficulté majeure à trouver son bonheur rapidement. Généralement il n'y avait ni retouche ni ourlet à effectuer, ce qui lui faisait gagner du temps. Il n'avait rien contre l'idée d'aller dans ce genre de magasins, de temps en temps, mais il ne fallait tout de même pas que cette activité shopping dure des heures.

Après avoir réajusté son nœud de cravate, Charles se leva et se dirigea avec une distinction toute naturelle vers l'estrade. Il se pencha pour donner l'accolade traditionnelle à M. Nadin, ce qui n'était pas si simple compte-tenu de leur différence de taille, puis il prononça quelques mots.

— Je voudrais tout d'abord remercier mes professeurs pour leur aide précieuse et leurs enseignements de qualité. Mais je voudrais plus encore avoir une pensée émue pour mon père à qui je dois ma passion, mon amour, pour les probabilités et les systèmes mathématiques.

Ce fut bref et sans emphase, à son image.

Les gens qui le connaissaient bien l'avaient compris. Il n'en dirait pas plus. Les autres avaient espéré une réaction un peu plus démonstrative. M. Nadin, appartenant à cette seconde catégorie, fut troublé par la brièveté de l'intervention de son élève. Il en bafouilla les remerciements de circonstance puis reprenant ses esprits, pria l'assemblée de se retrouver autour d'un léger buffet.

Charles était retourné sous les applaudissements à sa place d'honneur. Il avait le regard embué par l'émotion. Il se revoyait quinze ans plus tôt, autour de la petite table de cuisine du modeste appartement de la Rue de la République.

Âgé de sept ans à peine, il aimait jouer avec son père à de multiples jeux de cartes et de dés en attendant le délicieux plat de pommes de terre au lard préparé par sa mère.

Chaque partie était prétexte à des questions et explications paternelles.

— Charles, combien de chances as-tu de lancer ce dé et de tirer un six, une fois, deux fois, trois fois de suite ?

— Charles, quand nous jouons à la bataille tous les deux, et que je tire un 9, combien de chances as-tu de me battre ?

Au fil des ans les questions devenaient de plus en plus complexes mais Charles réussissait presque toujours à trouver les bonnes réponses. Et quand ce n'était pas le cas, son père lui soufflait alors suffisamment d'indices pour que la réponse lui apparaisse tout naturellement. Le petit Bickman préférait bien davantage ces interrogations et les réflexions qu'elles suscitaient au jeu lui-même. Il éprouvait une telle fierté lorsqu'il répondait juste à son père. Son sourire, dans ces moments là, était resté gravé à jamais dans sa mémoire. Il n'y avait jamais de récompenses, pas de bonbons, pas d'argent de poche mais simplement le plaisir, oh combien partagé !, de trouver la solution à chaque énigme « probabilistique ».

C'était comme un gigantesque et infini jeu de pistes où chaque réponse conduisait à une nouvelle question plus ardue.

Les années passaient et Charles éprouvait de plus en plus de plaisir à formaliser ses réflexions sous forme d'équations. Puis tout naturellement, les mathématiques dans leur globalité devinrent pour lui un terrain de jeux extraordinaire. Un peu comme ces vieux coffrets en bois où l'on pouvait trouver à l'intérieur un plateau de dame, de l'oie, de loto, des petits chevaux ; et dans les plus luxueux, un nain jaune !

Au fil de sa scolarité, Charles s'était montré un élève brillant, surdoué même. Il maîtrisait toutes les matières avec une envie d'apprendre jamais satisfaite. Très vite ses talents allèrent au-delà des portes de son collège. Il devint notamment un pianiste particulièrement habile. Puis, dès son entrée au lycée, il se passionna pour les langues étrangères. La filière scientifique lui

laissant un nombre d'heures consacrées à ces matières plutôt restreint, il s'amusa chez lui, seul, à apprendre l'italien et le chinois ; langues qu'il maîtrisa assez rapidement.

Passé ce petit moment de nostalgie, Charles ouvrit les yeux et constata que tout le monde était parti rejoindre les tables dressées au fond de la salle. On y avait installé un buffet faiblement garni. Le champagne ne coulait pas à flots mais on pouvait tout de même trouver un bon petit vin blanc et quelques toasts. M. Nadin n'avait pas beaucoup d'intérêt pour ces réceptions mais c'était la tradition ; et ça, il y tenait beaucoup. Il faisait donc un effort chaque année.

Le Comité d'Organisation des Fêtes, surnom donné à l'officielle « Association des Élèves de l'ENS », avait émis à de maintes reprises le souhait de s'occuper des côtés officiels de cette cérémonie, hélas, sans succès. Le COF avait tout de même pris l'habitude d'organiser les cérémonies officielles, toujours réussies, elles. Charles irait cette année. C'était sa dernière, il voulait enfin découvrir ce qui pouvait s'y passer.

— Charles, Charles, vous rêvez ?

— Excusez-moi Mme Kroll. Je pensais simplement à mon père et à la passion des chiffres qu'il m'a transmise.

Claire Kroll était professeur au Département Informatique. Charles n'aurait pas dû être un de ses élèves. Mais comme toujours, avide de savoir et très curieux, il s'était inscrit à son cours de « théorie des réseaux et communication ». Elle n'était pas à proprement parler une femme sexy ou séduisante. Malgré tout, elle disposait de beaucoup d'atouts qui ne laissaient pas les hommes indifférents. Son physique agréable, sa chevelure rousse, ses formes généreuses et proportionnées étaient assez inattendues dans cet univers majoritairement masculin. Mais surtout, elle possédait une intelligence tout à fait remarquable et largement au dessus de la moyenne, même ici, rue d'Ulm. Ceci valait bien, surtout pour un garçon comme Charles, tous les atouts purement physiques affichés par toutes ces femmes glacées des magazines. Et on pouvait facilement l'imaginer, la curiosité scientifique et les réseaux n'étaient pas les seules raisons qui aient poussé M. Bickman à s'inscrire à ce cours supplémentaire.

Ce n'était pas tout. Claire Kroll dégageait également une aura assez mystérieuse. Quelques rumeurs circulaient à son sujet. En dépit de sa grande rigueur scientifique, Mme Kroll affichait un penchant pour les sciences qualifiées au sein de cette école de parallèles. Certains membres du COF racontaient que l'astrologie était sa grande passion. On entendait ici ou là, qu'il y a quelques années, elle se serait rendue dans certaines soirées pour tirer les cartes ou dessiner des thèmes astraux.

Charles n'avait jamais pu le vérifier par lui-même et il lui était impensable d'oser lui poser la moindre question à ce sujet. Ainsi, de nombreux élèves étaient fascinés par le charme de Claire Kroll et plus encore, captivés par ces rumeurs. En fait, tous les garçons de sa classe l'étaient et peut-être même quelques unes des filles. Charles, lui, ressentait une émotion plus complexe. Il était persuadé que Mme Kroll ne le regardait pas tout à fait comme elle le faisait envers ses condisciples. Son inscription en dehors du cursus habituel et sa première place pouvait l'expliquer, mais Charles espérait secrètement une raison plus inavouable.

— Félicitations Charles. Vos derniers travaux ont encore été à la hauteur de votre réputation. Je suis décidément très fière de vous avoir eu parmi mes élèves.

Charles, impressionné par ce regard bleu et profond, ne savait que répondre. Mme Kroll semblait beaucoup s'en amuser. Puis au bout de quelques secondes, elle finit par briser ce silence troublant.

— À propos Charles, quel est votre signe astral ?

— Verseau, du 9 février.

C'était une réponse instantanée, sans aucune réflexion. La question avait été posée si abruptement.

— Très intéressant, très intéressant. Je m'en doutais de toute façon. Charles, savez vous que l'astrologie peut être d'une importance capitale dans toute recherche de probabilités ?

Charles connaissait les ragots sur les passions extrascolaires de son professeur, mais il ne comprenait pas vraiment la tournure que venait de prendre la conversation. Surtout ici, à ce moment précis. C'était comme si Mme Kroll avait sauté sur l'occasion pour aborder

un sujet qui lui tenait à cœur. Comme si, en cette fin d'année, elle n'avait plus de temps à perdre. Devant l'air perplexe et interrogateur de Charles, elle développa son idée.

— Voyez-vous Charles, le lien est assez évident. Pensez simplement à la création de l'univers. La naissance de notre monde lui-même n'est liée qu'à l'infime probabilité qu'une particule rencontre une autre particule. Combien de chances avions nous pour que tous les éléments nécessaires à la création de la vie sur cette terre soient réunis Charles, à votre avis, combien de chances ?

Voilà une nouvelle question à laquelle Charles ne s'attendait pas non plus. Il aurait pu y répondre mais Claire ne lui laissa même pas le temps d'y réfléchir.

— Je vous assure Charles, les astres et les probabilités sont beaucoup plus liés qu'il n'y paraît ! L'histoire est remplie d'exemples. Beaucoup d'empereurs et de chefs de guerre interrogeaient les astres avant de prendre leurs décisions ! Nos propres chefs d'État, parmi les plus récents, s'intéressaient fortement à ces pratiques. Ce n'était peut être pas si idiot que cela. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas. Mais à première vue, imaginer que la position de la lune puisse avoir une incidence sur un lancer de dé, voilà qui me paraît assez loufoque.

— Vous me décevez Charles. Je suis certaine que votre esprit n'est pas aussi réducteur. Réfléchissez Charles. Réfléchissez et vous verrez. Je suis sûre que vous comprendrez de quoi je veux parler. Mais vous avez raison, ce n'est ni le lieu ni l'endroit et je reste à votre disposition pour développer tout cela. N'hésitez pas à m'appeler, même cet été, je serai sur la Côte d'Azur. Vous y serez aussi je crois ?

Claire avait aperçu M. Nadin venir vers eux. Sans en dire plus, elle partit et Charles resta quelque peu abasourdi par cette soudaine éruption.

— Tout va bien Charles ? Vous n'allez pas vous restaurer ? Vous m'avez l'air perturbé ?



— Non, non, tout va bien. Mme Kroll me présentait juste ses félicitations.

— Bien, bien. Allez manger quelque chose Charles, vous êtes tout pâle, l'émotion sans doute.

Sous le regard inquiet de Nadin, le jeune lauréat se dirigea vers le buffet, ou du moins ce qu'il en restait. Le Comité avait raison, il fallait vraiment qu'il reprenne ça en main.

Charles semblait soucieux et ce n'était pas à cause du manque de toasts. Le doute s'était installé en lui, ou plus exactement un sentiment qu'il connaissait trop bien. L'envie d'aller plus loin, de rechercher la vérité, de poser des hypothèses, de valider leur pertinence. Ce n'était plus son père qui lui lançait un défi. Mais un germe venait de s'enraciner dans son esprit, un germe qui était déjà en train de se développer insidieusement.

La cérémonie se terminait. Pour Charles, comme pour la plupart des élèves de troisième année, elle avait un goût particulier. C'était leur dernière. Beaucoup d'entre eux étaient déjà fixés sur leur avenir. Ce n'était pas encore son cas. Charles avait envie de prendre son temps, de partir à la recherche de nouvelles matières ou activités. Il pensait depuis un moment se rendre en Chine pour y parfaire sa connaissance de la langue, mais ce n'était pas d'actualité en cette fin du mois de juin. C'était le temps des vacances. Charles n'avait vraiment pas l'habitude de passer ainsi plusieurs semaines à ne rien faire. Cette année serait différente. Il avait enfin terminé son cursus et voulait découvrir les joies du farniente. Il serait bien temps de reprendre la vie sérieuse. De toute façon quelqu'un de la trempe de Charles n'aurait aucun souci à trouver un emploi ici ou là. Quelle que soit la durée de son inactivité.



## Chapitre 2

Deux semaines s'étaient écoulées depuis cette surprenante cérémonie de fin d'année. Charles avait quitté le petit studio parisien que l'ENS mettait à disposition de ses meilleurs élèves boursiers. Et, comme chaque été, il s'apprêtait à retrouver Marc Gily sur la Côte d'Azur. Les deux jeunes adolescents s'étaient rencontrés au collège et leur camaraderie timide s'était muée en réelle amitié au fil des ans. Ils avaient suivi le même cursus jusqu'à la première année de classe préparatoire.

Toute sa scolarité Marc avait été un bon élève, évidemment bien moins doué que son ami, mais il restait tout de même toujours dans le wagon de tête. Son souci venait d'une facilité certaine. Elle lui avait permis d'obtenir tous ses premiers diplômes sans avoir à apprendre quoi que ce soit. Mais cette faculté lui avait aussi donné la mauvaise habitude d'en faire le moins possible. Même Charles, bien plus brillant, travaillait sans cesse. Il y prenait un tel plaisir que cela ne représentait, pour lui, aucun effort. Au fil des rentrées, les capacités intrinsèques de Marc ne suffirent plus. Il lui devenait très difficile de suivre le rythme. Et la séparation eut lieu en fin de « Math Sup ». Son manque de travail avait eu raison de sa réussite. À la surprise de ses professeurs, Marc obtint tout de même la possibilité d'intégrer l'Ecole Nationale de l'Aviation Civile. Charles, lui, empruntait la voie royale en intégrant « Spé Math ». Tous s'accordaient sur un parcours brillantissime à venir. Pour la première fois, leurs vies prenaient des voies différentes. Il y eut un énorme vide que Charles combla par encore plus de travail, tandis que Marc échoua de très peu son intégration définitive lors des tests en vol. Charles continua sur sa lancée et comme prévu il intégra la prestigieuse Ecole Normale Supérieure. Il se permit même le luxe de refuser Polytechnique. Marc, lui, suivit son cursus dans des écoles beaucoup moins renommées. Il profita juste de ses capacités pour dérouler les années de manière convenable. Durant cette période sa vision du monde changea. Le plaisir avait pris le pas sur la réussite et le travail. Il prenait la vie comme un immense terrain

de jeux où il pouvait essayer, au fil de ses envies, les choses qui se présentaient à lui.

Malgré leurs parcours de plus en plus orthogonaux, les retrouvailles étaient toujours un moment privilégié. Elles se passaient inmanquablement aux alentours de Fréjus. Marc avait hérité d'un terrain acheté par sa grand-mère en 1965. Une époque où les prix, sur la Côte d'Azur, étaient encore abordables. La parcelle de plus de trois cents mètres carrés était située dans un Parc Résidentiel de Loisirs, en pleine pinède. Le « Domaine du Pin Parasol ». C'était un endroit merveilleux où Marc avait passé toutes ses vacances d'été ou presque. Le camping d'origine était devenu une véritable petite ville. Deux mille deux cents parcelles étaient organisées en une cinquantaine de hameaux dont les noms provençaux chantaient l'accent du midi. On y entendait cymbaler les cigales avec tellement de puissance que les premières heures passées sur place étaient étourdissantes. Marc habitait à l'Acassi, autrement dit « le Chasseur passionné ». Ses amis avaient perdu l'habitude de faire des blagues sur la nature de son gibier préféré, mais ils n'en pensaient pas moins. Pour tous les enfants et adolescents du Domaine, le Pin Parasol était un paradis sur terre où pouvait s'exprimer une liberté totale. Les parents et grands parents étaient rassurés par cet immense espace clos alors que le sentiment d'indépendance et d'aventure prédominait auprès des plus jeunes. Qui n'avait pas construit de cabanes ici où là ? Qui, un peu plus vieux, n'avait pas embrassé une jeune anglaise sur des chemins sinueux ? Le Club des jeunes, espace en plein air avec quelques lumières et un son approximatif, était devenu une véritable discothèque où un éclairage ultramoderne rivalisait avec une sonorisation excellente.

Les fêtards y allaient danser et séduire jusqu'au bout de la nuit. Les autres, plus raisonnables, pouvaient aller regarder un film dans un cinéma à ciel ouvert de plus de 600 places. Marc se souvenait avoir amené ses propres fauteuils pour visionner de vieilles rediffusions de « Fantômas » avec Louis de Funès et Jean Marais. Maintenant les vacanciers avaient droit aux avant-premières branchées dans une salle bondée et équipée de sièges confortables. La journée, elle, était consacrée aux activités aquatiques. Il n'était

guère question d'aller à la mer pourtant pas très loin. L'essentiel était de se retrouver entre copains. Au fil des ans, le vieux bassin de cinquante mètres s'était vu adjoindre de multiples piscines aux formes arrondies et modernes, puis des toboggans avaient surgi ici et là. Marc avait aimé les installations sommaires des premières années. Il adorait maintenant ce nouveau style de vie dans des conditions de confort dignes des plus belles villas de la Côte d'Azur. Pourtant, adolescent, ses secrets vivaient bien au-delà des limites du Domaine. Saint-Tropez, n'était qu'à trente neuf minutes de route. À condition de s'y rendre tard dans la nuit ce qui était de loin son occupation favorite. Son terrain était alors une simple base arrière où il rentrait dormir après de folles soirées tropéziennes.

Puis ce fut le tour des heures passées au casino.

Cette passion là, dévorante, ne l'avait plus jamais quittée. Cette année encore, il avait déjà écumé toutes les salles de jeux de la Côte depuis son arrivée.



### Chapitre 3

Ce jour-là, Gare de Lyon, l'affluence de voyageurs en quête de soleil était moins importante que Charles ne l'aurait cru. Son TGV partait dans 30 minutes. Il avait juste le temps de faire quelques emplettes dans les minuscules boutiques placées aux abords des quais. Une bouteille d'eau gazeuse, quelques sandwiches et le journal des sports « l'Equipe ». Charles le lisait quotidiennement. Encore une de ses passions surprenantes au regard de ses activités physiques très épisodiques. Il choisit également une revue scientifique à la mode. Il trouvait ce type de journaux intéressants, parfois cocasses tant le désir de vulgariser l'inexplicable amenait certains de leurs rédacteurs à écrire pas mal d'idioties. Cela dit, ils n'étaient pas très nombreux à pouvoir s'en rendre compte.

Il était lui-même correspondant pour une publication anglo-saxonne des plus prestigieuses. Cela lui permettait d'arrondir ses fins de mois et de mettre un peu d'argent de côté pour ses fameuses vacances avec Marc. Vacances où compter n'était pas de mise. Le prix « Rollo Davidson » lui avait également valu quelques compléments de bourse. L'ensemble lui permettrait de passer quelques mois sans trop se soucier d'argent. Cette idée de pause prolongée lui avait été étrangement soufflée par Marc.

Charles, lui, s'était simplement laissé convaincre. De toute façon son ami débordait toujours d'idées fumeuses pour tuer le temps.

Au moment de payer sa note, son regard fut attiré par une revue en tête de gondole. Le titre aguicheur, « Astres et numérologie : hasard ou probabilité » lui rappela sa conversation inachevée avec Mme Kroll. Sans réfléchir, il l'ajouta à ses premiers achats, régla et se dirigea vers la voie 28 où son train se trouvait déjà à quai. Une fois à bord, Charles s'installa à sa place et se mit à lire les pages cyclisme. Le tour de France avait déjà commencé. Grâce à la ligne à grande vitesse opérationnelle jusqu'à Nice, le trajet fut particulièrement rapide. Charles eut juste le temps de terminer son dernier sandwich et l'article sur la saison de football à venir. « Astres et numérologie » resta bien sagement au fond du sac. Tout

juste sorti de son wagon, il vit Marc, déjà tout bronzé, lui faire de grands signes et montrer bruyamment sa présence sous le repère A.

Les quais étaient bondés, mais on ne voyait que lui. Comme chaque année, le soleil avait éclairci ses cheveux châtain toujours en bataille. Une barbe naissante laissait savamment penser que la nuit avait été trop « caliente » pour avoir eu le temps de se raser. Mais c'était sans compter les minutes passées à utiliser une tondeuse dernier cri. Si plus grand monde n'était dupe de cet air faussement négligé, Marc restait un garçon plutôt séduisant. Un jeune vacancier sans soucis et sachant se mettre en valeur avec des tenues très tendances sur la Côte d'Azur. Pourtant, derrière ces artifices, se cachait un manque de confiance en soi. Marc se trouvait un peu trop petit, court sur pattes et les épaules renfoncées. Et son exubérance dissimulait en réalité une profonde timidité. Son échec à l'ENAC et le fait qu'il n'ait pu suivre son ami dans ses brillantes études avait encore amplifié la distorsion entre l'image qu'il voulait donner de lui et ce qu'il était vraiment. Et aujourd'hui, sur ce quai de gare, Marc avait décidé de mettre bien trop en avant son côté fanfaron. Les accolades de bienvenue étaient outrageusement démonstratives. Charles le connaissait suffisamment pour ne pas se laisser bernier par les apparences. Masquer à ce point le plaisir pudique et sincère de retrouver un ami ne signifiait qu'une seule chose : Marc avait de sérieux ennuis et il serait très difficile d'en connaître la cause.

— Alors vieux camarade, bon voyage ? Mon dieu, t'es tout pâle ! Il est temps que tu prennes le soleil mon pote et ça tombe bien, j'ai justement une petite surprise. Allez viens vite.

Charles, lesté d'une lourde valise que son ami ne semblait pas avoir remarquée, le suivait tant bien que mal. Arrivé au parking, Marc se figea devant la place 47 et montra fièrement un superbe 304 cabriolet.

— Et oui, Charles c'est bien lui ! Notre « piège à fille » ! Bien refaite non ?

La vieille voiture de la grand-mère avait belle allure. En tout cas, elle n'avait plus rien à voir avec le vieux cabriolet gris rouillé des années passées. Repeinte en un rouge vif, elle pouvait reprendre du service. Ce n'était pas la plus belle décapotable du monde, mais sa



valeur sentimentale et les souvenirs s’y rattachant surpassaient toutes les merveilles à quatre roues que l’on pouvait croiser sur la Côte d’Azur.

La grand-mère de Marc s’était éteinte le 15 octobre de l’année précédente et ses dernières volontés furent de laisser le terrain du « Domaine du Pin Parasol », la voiture et une petite somme d’argent directement à son petit-fils. L’instant d’une seconde, Charles imagina tout l’héritage englouti dans la réfection du vieux cabriolet auquel Marc tenait tant.

— Allons, Charles, tu rêves ou quoi ? Allez, montes vite, on a de la route et plein de trucs à faire.

Charles s’exécuta et ils quittèrent la gare de Nice pour prendre la direction de Fréjus par le bord de mer. Visiblement Marc avait envie de montrer son nouveau bijou. Tellement envie qu’il ne remarqua pas ce drôle de type. Un mètre quatre-vingt, plutôt mince, il le suivait depuis plusieurs heures. Marc ne le vit pas non plus monter dans sa voiture, sortir du parking juste après lui et rouler cinquante mètres derrière eux. Il ne pouvait pas non plus l’entendre téléphoner.

— Oui, ça y est. Il vient d’aller le chercher à la gare de Nice.

L’enthousiasme des retrouvailles rendait Marc simplement heureux. Il n’arrêtait pas de parler, faisait part du programme des prochaines semaines. Laisser le temps à son ami d’arriver avant d’attaquer les festivités ne lui avait pas paru nécessaire. Face à cette déferlante, Charles réclama au moins quelques heures de repos mais sans succès.

— Allez Charles, le temps passe trop vite. Il ne faut pas en perdre une miette. Ce soir, nous dînons sur le bord de mer puis petite virée au casino et boîte de nuit.

— Marc, je viens juste d’arriver. Allons dîner si tu veux mais pour le reste, je suis crevé. Et moi, tu le sais, les jeux d’argent, ce n’est pas trop mon truc.

— Allons, avec ton amour des probabilités, comment peux-tu ne pas apprécier la roulette, le blackjack, ... ?

— J'aime les calculs, Marc ... pas le fait de vouloir en profiter pour gagner de l'argent. Déjà avec mon père ...

— Et bien, tu prends les calculs, et tu me laisses les gains !

Marc se lança alors dans un de ses fous rires mémorables. Charles n'était pas dupe. Son ami se montrait plus exubérant que jamais. C'était sûr maintenant. Des difficultés à venir ou plus sûrement déjà en cours allaient animer ces vacances. Mais le sujet ne fut plus abordé jusqu'à l'arrivée au Domaine. Sur place, Marc fit admirer ses dernières acquisitions. Deux nouveaux mobile-homes qui ressemblaient à des petits cabanons provençaux étaient mis en valeur par un harmonieux réagencement du terrain. L'entrée élargie permettait de garer la voiture tout en facilitant l'accès piéton vers le premier bungalow. Une terrasse installée à l'ombre de pins maritimes proposait un accueillant espace de détente. À l'extrémité de celle-ci, masquée par un claustrât en bois sombre, une cuisine extérieure disposait de tout l'équipement nécessaire. Plus en avant, une haie de papyrus masquait le deuxième bungalow. Légèrement plus grand, il était installé perpendiculairement au premier. Sur la gauche, une grande table en teck permettait de dîner facilement à huit ou dix. Sur la droite, de magnifiques fauteuils en bambou trônaient au centre d'une terrasse abritée par une pergola vert olive.

L'ensemble donnait une touche « asiatique et provençale » très réussie. Les parties du terrain non occupées avaient été recouvertes d'un joli gravier de couleur sable. Malgré tous ces travaux, Marc avait réussi à préserver la majorité des arbres dont un magnifique pin d'Alep qui embaumait l'atmosphère. Devant l'ampleur des réalisations, Charles comprit que la part laissée par la grand-mère avait dû être assez conséquente. Mais encore fallait-il en faire bon usage et il félicita sincèrement son ami. Le terrain avait vraiment très belle allure.

Marc était enchanté par cette réaction. Il avait besoin de cette dernière approbation pour être pleinement satisfait de ses travaux. Heureux, il invita son ami à s'installer dans ses nouveaux « appartements ». Charles souriait. Tout Marc était résumé là, devant ses yeux : dépenser sans compter, mettre tout en œuvre pour faire plaisir, et puis se mettre à stresser, persuadé qu'il n'y parviendrait pas. Une fois à l'intérieur, Charles découvrit un grand

salon, une cuisine toute équipée et une très belle salle de bains attenante à une spacieuse chambre double. L'ensemble était décoré dans un très joli esprit provençal étrangement en accord avec la modernité du mobilier. Charles se sentait presque mal à l'aise face à un si grand confort digne des meilleurs hôtels de la région.

— Bon, ça te plait ? Parfait. Mais ce n'est pas tout ça, si nous voulons bien commencer tes vacances, il ne faut pas tarder. Je te laisse te préparer, ce soir le programme est déjà très chargé !

— Marc, je viens d'arriver, on n'a qu'à rester ici ce soir, non ? Tu t'es donné tant de mal, ça donne envie de profiter un peu de tout ça ?

Marc insista. Il voulait absolument aller dîner à l'extérieur pour fêter dignement leurs retrouvailles. Charles n'était guère enthousiaste, mais comme toujours, Marc su se montrer très convaincant. Deux heures plus tard, la 304 fit son office et nos deux compères roulaient au pas le long du littoral à la recherche d'une place de parking. La voiture, avec à son bord deux garçons plutôt séduisants, ne laissait pas indifférentes les jolies promeneuses. Marc adorait ça !

Ils finirent par trouver une place libre à proximité d'une nouvelle plage privée appelée « Le Lodge ». C'était le nouveau lieu à la mode sur cette partie de la Côte. On y trouvait un très bon restaurant installé dans un décor africain à la manière d'un luxueux refuge du Park Kruger. Un bar branché aux murs ocre et rouge restait ouvert tard dans la soirée. Des salles de détente drapées de lin blanc permettaient de se relaxer et de se faire masser durant la journée. Enfin, l'espace plage. Au premier plan, un autre bar se dressait au milieu de fauteuils en bambou installés à même le sable. Au plus près de l'eau, de nombreux matelas faisaient face à la mer. La clientèle plutôt huppée plaisait beaucoup à Marc qui avait un don particulier pour se faire remarquer et apprécier de tout ce microcosme azuréen. Le « Lodge » n'avait qu'un seul défaut. Il ne se situait pas à Saint-Tropez. Mais une fois à l'intérieur, l'illusion était presque parfaite. On y retrouvait les mêmes personnages hauts en couleur et parfois très insupportables. Les riches vacanciers pour qui dépenser inutilement des sommes indécentes en douche de champagne était un jeu particulièrement amusant. Ceux qui

l'avaient gagné eux-mêmes restaient plutôt sympathiques, ceux qui en avaient juste hérité l'étaient beaucoup moins. Mais tout ceci faisait parti de l'ambiance. Et quelle que soit l'origine de cette fortune, elle attirait inmanquablement les plus belles filles de la planète, une faune toujours très agréable à regarder.

Et puis, il y avait la catégorie reine. Catégorie dont Marc estimait faire partie. Les festifs. Les vrais ! Ceux pour qui l'essentiel était de s'amuser sans penser à étaler leurs dernières et luxueuses acquisitions cannoises. Les propriétaires de plages privées appréciaient aussi leur présence. Ils étaient les garants d'un habile mélange entre les peuples à la présence éphémère et les habitués qui assuraient une certaine stabilité. Marc était de ceux-là. Charles, lui, découvrit et apprécia l'ambiance de ce début de soirée. La musique agréable, la vue sur la mer et les très bons Mojitos l'avaient séduit. Après cet apéritif soigné, Marc choisit d'aller dîner au « Pavillon », un petit restaurant de fruits de mer situé en face du vieux port de Saint-Raphaël, à quelques pas de là. L'endroit était nettement moins tendance mais le chef y cuisinait d'excellentes daurades royales en croûte de sel particulièrement appréciées des connaisseurs. À peine attablés, leurs exploits annuels alimentèrent une conversation très mouvementée. Chaque anecdote était encore plus incroyable que la précédente. Puis Marc, comme à son habitude, s'adressa à deux jeunes Anglaises qui dînaient à côté d'eux. Elles avaient montré quelques signes d'intérêt pour ces deux Français aux histoires invraisemblables et cela lui avait suffi pour se lancer dans son numéro de séduction habituel. Il leur offrit une coupe de champagne, les aida à choisir leur dessert et voulut connaître leur programme pour la fin de soirée. La « Sirène », un des clubs en vue du moment, semblait en faire partie. L'invitation à les suivre était très claire. Marc trouvait que c'était plutôt une bonne idée. Charles, lui, n'y tenait pas vraiment. Pour une première virée nocturne, ce n'était déjà pas si mal.

Marc n'insista pas. Ce qui était plutôt curieux. Puis il y eut rapidement la contrepartie. Aller boire un dernier verre, entre hommes, au « Lodge ». Comme d'habitude, Charles ne résista pas très longtemps. Ils remontèrent le long du port et se retrouvèrent « par hasard » devant le casino du front de mer. Marc s'arrêta

quelques secondes et se mit à commenter les derniers travaux entrepris par le nouveau propriétaire des lieux.

L'allure un peu vieillotte de l'établissement avait laissé la place à un style beaucoup plus « bling bling ». Un tapis rouge et des néons clignotants avaient remplacé le charme désuet de l'ancienne montée d'escalier en marbre de Carrare. Une énorme enseigne, où le mot Casino clignotait en orange, donnait à l'ensemble un côté Las Vegas. Seuls les vieux palmiers avaient été préservés et pouvaient afficher leur faste d'antan. Le piège à touristes fonctionnait à merveille, mais aussi surprenant que cela puisse paraître, la vision globale de l'établissement était agréable, tout particulièrement en arrivant du bord de mer. On ressentait immédiatement l'énergie et l'esprit festif qui s'en dégagent. Marc décocha alors sa première flèche.

— Tu verrais Charles, l'intérieur a également été refait. C'est superbe. Je t'assure, ça vaut le coup d'œil. Après tout, on peut boire un verre ici. Pas la peine de marcher jusqu'au Lodge.

Charles hésitait. Une petite voix, au fond de son subconscient, le mettait en garde. Et, d'une manière tout à fait inattendue, il se mit à scruter le ciel étoilé d'un regard lointain et perdu. Il devait bien reconnaître que depuis sa discussion avortée avec Mme Kroll, il était perturbé. Ce type d'absence, très courte, devenait assez fréquent. Il ne pouvait pas se l'expliquer, mais les mots prononcés par Claire ce jour-là avaient pris une résonance tout à fait particulière. L'idée d'une astrologie servant de guide ne lui semblait pas inconnue. Pourtant, à aucun moment dans son cursus scolaire, ce sujet n'avait été abordé. Encore moins chez lui où des questions de ce genre n'auraient pas été discutées. Il n'avait jamais non plus éprouvé le besoin d'effectuer des recherches sur ce thème, contrairement aux sujets qui le passionnaient.

Marc le sortit de ses réflexions et essaya à nouveau de le convaincre d'entrer. Sans avoir retenu l'entièreté de la démonstration, Charles savait que son ami n'avait pas tout à fait tort. À cette heure avancée, les endroits sympathiques pour une dernière coupe étaient plutôt rares. À part le « Lodge », il y avait le choix entre quelques rades aux abords de la gare — ce qui n'avait rien de séduisant — ou les discothèques, qui ne permettaient plus

vraiment d'avoir une discussion au calme avec un vieil ami. Fort de ces arguments, Marc réussit le coup gagnant. En dépit de sa passion pour les chiffres et les probabilités, Charles n'avait jamais eu envie d'entrer dans un tel endroit.

Ce soir, il allait faire ses premiers pas dans l'univers des jeux mercantiles ! Il allait entrer dans un casino !

Il ne se sentait ni effrayé, ni impressionné. Il ne comprenait simplement pas l'engouement de tant de gens pour ce genre d'ambiance. Marc, lui, était bien de cette race des joueurs noctambules. Il aimait ces salles bruyantes, ces recoins plus discrets où se jouaient les grosses parties, les femmes, en quête d'aventures et prêtes à miser quelques jetons de forts calibres sur les tapis verts. Il y voyait en permanence un film de James Bond. Hélas, contrairement au héros d'Ian Fleming, Marc campait bien davantage la catégorie des flambeurs. Celle plus restrictive des véritables joueurs lui restait inaccessible. Pourtant les nombreuses nuits passées autour des tables de jeu auraient dû l'aguerrir. Mais ce n'était pas le cas. Et concernant les femmes en quête d'aventures, là aussi, il était bien loin des performances de l'agent secret de sa gracieuse majesté. Charles, lui, allait enfin découvrir tout ça. Les quelques verres pris au restaurant conjugués à la fatigue du voyage avaient contribué à lui faire baisser sa garde. Mais il ne fallait pas s'y tromper. Cette incursion dans le nouveau monde tenait surtout au talent de Marc. Il avait toujours su trouver les mots pour influencer les décisions de son ami. Il en était ainsi depuis leur adolescence. Charles était de loin le plus intelligent mais Marc était bien le plus malin. Cette emprise remontait à leurs premières bêtises au collège. Marc abusait d'un charisme naturel. Il lui permettait de se sortir de toutes sortes de situations et Charles, le surdoué, était fasciné par tant d'aisance affichée. La manière dont Marc abordait la vie lui faisait parfois tellement envie qu'il aurait pu le suivre au bout du monde. Et ce soir, il ne s'agissait que d'entrer dans ce fichu casino. Alors pourquoi pas.

Marc entra le premier. Il affichait son plus beau sourire. Il n'avait pas imaginé que ce soit aussi facile. Dès le premier soir, son plan était déjà en marche !

## Chapitre 4

22 Décembre 2002.

Le jour réussissait enfin à percer. Personne n'aurait pu dire s'il s'agissait simplement de l'apparition normale du soleil, ou si ces fichus ventilateurs avaient enfin réussi à dissiper les épaisses fumées noires. Quoi qu'il en soit, on pouvait enfin voir la globalité de la propriété ou du moins de ce qu'il en restait. Seule la pyramide avait résisté aux flammes, les autres bâtiments étaient en partie ou totalement détruits.

Le lieutenant-colonel Vrigaut, Commandant des Opérations de Secours, avait pu dresser un premier scénario des événements de la nuit. Après avoir débriefé avec ses propres hommes, il en avait fait part aux forces de police. L'incendie s'était déclaré dans la petite bâtisse proche de la pyramide. D'importants résidus de cire avaient été retrouvés. La pièce devait être truffée de bougies ou de cierges. L'un de ces accessoires était probablement à l'origine du départ de feu. Des tentures apposées sur tous les murs avaient précipité la propagation des flammes à tout le bâtiment. Les personnes présentes à l'intérieur avaient dû rapidement succomber aux vapeurs toxiques dégagées par l'embrassement des tissus synthétiques.

Apparemment, personne n'avait pu quitter les lieux à temps. Un appentis en bois, jouxtant le bâtiment principal, avait favorisé le transfert du sinistre. Toute la toiture de la maison mère avait brûlé. Le reste avait relativement tenu le choc. Les dégâts dans les étages inférieurs provenaient essentiellement de toute l'eau utilisée pour arrêter les flammes.

L'inspecteur notait tous ces détails sur son calepin mais son attention était malheureusement focalisée sur les corps alignés devant lui. Le compte était dramatiquement le bon. Deux autres corps calcinés avaient été extraits des ruines et le troisième avait été retrouvé le torse en sang pas très loin de la pyramide.

Dix cadavres, morts dans d'horribles circonstances. Un terrible constat sautait aux yeux. Huit avaient péri dans les flammes. L'état de leurs restes ne laissait planer aucun doute sur ce diagnostic. Devant cette vision insoutenable, il regretta la pénombre. Dès ces premières constatations, il avait demandé du renfort et tout particulièrement l'aide d'un médecin légiste. Quelque chose ne collait pas. L'inspecteur n'avait pas encore analysé les victimes en détail mais au premier abord, seuls deux cadavres avaient le thorax défoncé. La manière de mourir des huit autres ne cadrait pas avec le symbolisme de la cérémonie. Son déroulement avait dû mal tourner. L'incendie, notamment, ne devait pas avoir été prévu au programme et il voulait comprendre ce qui avait pu se passer. Tout comme il voulait comprendre ce qui avait poussé des êtres humains à organiser de telles horreurs !

De l'autre côté du parc, au pied de la mystérieuse pyramide, on avait regroupé quatre survivants. Très rapidement, leur responsabilité fut établie. L'inspecteur avait commencé à les interroger et il ne faisait aucun doute qu'ils n'étaient pas dans leur état normal. Leur tenue déjà, était totalement décalée. En parfait accord avec le « Castillo », elles avaient probablement leur place au fond du Yucatan, six cents ans plus tôt. Ici, à deux pas de Paris et en plein mois de décembre, elles dénotaient terriblement. Ces costumes grotesques dans de telles circonstances laissaient entrevoir un rituel des plus violents. Un rituel qui calquait sans aucun doute possible les sacrifices humains perpétrés par les prêtres mayas au X<sup>e</sup> siècle.

L'inspecteur se souvint alors des mots prononcés par le jeune sapeur pompier à la découverte du carnage. Ses prisonniers ne disaient pas autre chose. Leurs propos démentiels étaient hélas très cohérents. Leur discours, empli d'une logique morbide, racontait toujours la même histoire. Mais le pire restait encore l'euphorie glaçante de leurs regards. Ils étaient heureux car ils avaient répondu à l'appel et accompli leur devoir !

— Inspecteur, venez voir, s'il vous plait. Là on dépasse largement les prouesses des prêtres mayas ! L'éclatement de la cage thoracique de celui-ci n'a rien de rituel. Il a été provoqué par une



balle de fort calibre, tirée dans le dos et qui a fait pas mal de dégât en ressortant.

Il y avait bien dix corps, mais un sacrifié au moins n'avait pas choisi son sort ! L'inspecteur retourna auprès de ses détenus pour en savoir davantage. Celui qui se faisait appeler le prêtre n'opposa même pas de démenti. Toujours dans un état second, il répétait sans cesse les mêmes explications.

— Les dieux réclamaient dix âmes. Ce jeune renégat a voulu aller à l'encontre de la volonté de l'astre du Soleil. Nous n'avions pas le choix. Il ne pouvait pas s'échapper ! Il le fallait, pour sauver le monde. Pour être prêt pour la Grande Transition. Pour survivre à l'entrée dans l'ère du Verseau !

Puis les mains attachées dans le dos, à quelques pas du fourgon cellulaire qui allait l'emporter, le prêtre se retourna calmement et toisa une dernière fois les policiers encore sous le choc.

— Vous pouvez nous arrêter, tout cela est sans importance. Aujourd'hui, Nous avons honoré Kinich Ahau. Il nous en sera reconnaissant. Mais d'autres sacrifices auront lieu. D'autres cœurs purs devront périr ! Et croyez moi, ce sera le seul moyen pour nous tous de survivre. Préparez vous à compter les jours et les semaines. Préparez vous à compter les morts ! Le Tzolk'in sera respecté et nous nous retrouverons à la cent vingt-troisième lunaison de cet ultime cycle. Les jeux sont faits, au revoir messieurs !



## Chapitre 5

6 juillet 2012.

À l'intérieur du casino de Saint-Raphaël, l'ambiance battait son plein. Au rez-de-chaussée, un bruit étourdissant émanait de l'espace réservé aux machines à sous. L'endroit prenait de plus en plus de place d'année en année. Une grande majorité des clients ne fréquentait plus que ce type de jeux et le propriétaire des lieux savait comment faire fructifier cet engouement croissant. La lumière y était faussement tamisée. Les machines diffusaient toutes sortes d'éclairages qui donnaient aux joueurs une allure fantomatique et à la salle, une ambiance de fête foraine. Lors de gains importants, des flashes d'une extrême blancheur, accompagnés de bruits de sirènes, agressaient la foule. L'objectif transpirait la simplicité : montrer les gagnants ! Attiser les perdants, les faire flamber davantage, et leur donner envie d'être, à leur tour, dans la fameuse tourmente lumineuse. De nombreux joueurs adoraient cette étrange atmosphère. Marc, non. Le bruit surtout, lui était insupportable. La clientèle n'était pas non plus très à son goût. On y retrouvait essentiellement des personnes d'un certain âge ou des touristes plus ou moins mal fagotés. Parfois des filles agréables à regarder mais rarement seules.

Au fil des ans, les règles avaient changé. Les efforts vestimentaires pour se rendre dans ces nouveaux temples du jeu étaient de plus en plus rares. Les physionomistes avaient même du mal à refuser l'entrée à des vacanciers en bermuda ou en baskets s'ils souhaitaient que le nombre de joueurs soit suffisant pour remplir les salles. Même certains lieux mythiques de la Côte d'Azur comme Monaco avaient du mal à garder un certain standing. Les gens fortunés qui donnaient le ton à toutes ces soirées avaient beaucoup changé et leurs comportements aussi. Les grands débordements bruyants et outranciers des nouveaux riches avaient remporté la partie. Et si le hall des machines à sous n'était pas à son goût, Marc n'aimait pas davantage les salles en mezzanine. Là où se trouvaient les tables de « La boule ». Pourtant ce soir, elles

allaient révéler un énorme avantage. Elles étaient directement accessibles depuis le bar. On pouvait ainsi se promener au milieu des joueurs sans s'installer à une partie. C'était une bonne manière de titiller la curiosité de Charles. Une transition habile vers les véritables salles de jeu dont il ne voulait pas entendre parler pour l'instant.

Marc commanda deux verres auprès d'une ravissante hôtesse et alla se positionner aux alentours des tapis verts. Charles le suivit et très rapidement, malgré toutes ses réticences passées, il fut absorbé par ce qui se passait devant ses yeux. Les règles du jeu lui apparurent d'une simplicité affligeante et son intelligence lui permit très vite d'assimiler les quelques points élémentaires de « La boule ».

Tout ceci lui paraissait très ennuyeux, mais sa curiosité tout scientifique fut éveillée par quelques détails. Pourquoi les joueurs mettaient tellement d'entrain à miser ? Statistiquement ils ne pouvaient que perdre. Neuf numéros et un gain de sept fois la mise. Il était impossible de gagner à ce jeu. Pour s'en persuader, il suffisait de positionner un jeton d'un euro sur chaque numéro, soit neuf euros, pour être sûr d'en « gagner » ... sept ! Drôle d'équirépartition des chances.

Charles commençait malgré tout à ressentir d'étranges frissons. Il revoyait ces parties de dés avec son père. Il repensait à la naissance de sa passion pour les raisonnements logiques. Mais ici, face à ses souvenirs, face à la rigueur des réponses à fournir, il ne comprenait pas. La manière avec laquelle tous ces gens jetaient leurs jetons n'avait aucun fondement statistique. C'était absurde !

Puis ce sentiment s'amplifia encore. Au fil des parties, Charles fit une étrange découverte. Le numéro cinq n'était ni pair, ni impair. Quel drôle de jeu où les règles élémentaires de l'arithmétique étaient ainsi mises à mal. Puis il en comprit le sens. Cette anomalie faussait totalement les probabilités de gain sur les chances simples. Il comprit alors une autre vérité. Ce n'était pas absurde pour tout le monde. Et certainement pas pour le casino. Il ne voyait pas vraiment l'intérêt de passer autant de temps et d'enthousiasme à jouer avec des « chances » de gagner si faibles et surtout si « injustes ». Ce jeu lui paraissait être un parfait attrape gogo.

Il voulut en faire part à son ami, mais Marc était occupé à faire la connaissance d'une charmante jeune femme d'origine hollandaise. Les difficultés linguistiques qu'il éprouvait à lui faire comprendre sa « parfaite » connaissance d'Amsterdam, de ses musées et de ses boutiques un peu particulières ne laissaient planer aucun doute quant à la nationalité de la jeune fille. Le reste semblait beaucoup plus aléatoire.

Amusé, Charles se replongea dans ses observations avec un œil toujours aussi critique. Un sentiment de plus en plus étrange s'insinuait dans son esprit cartésien. Il commençait à éprouver un plaisir coupable à « épier » les petites manies des uns et des autres. Il avait repéré un sympathique petit couple d'amoureux pour qui cette aventure dans l'univers du jeu était probablement une première. Ils n'avaient pas la chance, comme lui, de disposer d'un guide expérimenté. Leurs comportements étaient gauches et empruntés. La jeune fille avait visiblement fait des efforts vestimentaires mais d'un goût douteux. Lui avait eu toutes les peines du monde à se faire comprendre des croupiers au moment de changer son argent liquide. Ils semblaient totalement perdus mais enchantés d'être là. Ils se tenaient la main pour se donner le courage de paraître à l'aise. Charles se mit juste à espérer pour eux que le jeune homme n'allait pas gaspiller en une seule soirée tout le budget des vacances. En dépit de ce qu'il pouvait affirmer avec force à sa compagne, sa manière de jouer était totalement illogique. Il s'amusait aussi beaucoup de voir des dames d'un certain âge, étrangement sûres de leur charme, en train de faire de l'œil au croupier pour essayer de l'amadouer. D'autres laissaient de gros pourboires à chaque faible gain. Chacune d'elle espérait certainement qu'il concentre ses lancers de boules vers leurs numéros fétiches.

En marge de ces personnages excentriques et attachants, Charles avait quand même pu repérer quelques joueurs misant avec réflexion. Même si statistiquement il était évident qu'ils ne pouvaient que perdre sur le long terme. L'idée générale devait être tout simplement de savoir partir au bon moment, à la suite d'une période favorable.

Mais au milieu de toute cette foule, il ne voyait nulle part ces grands flambeurs dont on parlait dans les magazines à la mode. Ceux pour qui perdre des centaines d'euros en quelques secondes ne posait aucun problème. Il en parla à son ami qui avait étrangement laissé tomber le pays aux mille tulipes. Alors Marc profita sans plus attendre de cette deuxième faille. Et il n'eut pas trop de difficultés à entraîner Charles plus loin : sur d'autres tapis verts, dans des salles à l'ambiance feutrée où se jouaient des parties plus complexes de Roulette, de Black Jack et autres Craps. Quelques vacanciers se perdaient toujours à la recherche de grands frissons mais il les vit enfin. Les vrais joueurs, les passionnés.

L'atmosphère de ces salles quasi privées était beaucoup plus calme. Plus de brouhaha permanent. Simplement les annonces ici et là des croupiers affairés à leur table. Les joueurs eux-mêmes semblaient plus concentrés, plus « professionnels » dans leur approche du jeu. Charles reprit son analyse. Une nouvelle fois, il se revit face à son père, essayant de résoudre les énigmes basées sur l'enchaînement de suites chiffrées et le tirage aléatoire de cartes. Son visage se crispa sous les efforts de réflexion.

Alors Marc vit l'opportunité de pousser plus en avant ses pions. Il pouvait aborder enfin ce qui le tracassait depuis de nombreuses semaines. Son ami était parfaitement mûr.

— Alors Charles, tous ces gogos qui jouent comme des pieds, ça te rend dingue non ?

— C'est moins flagrant ici. Mais bon tu n'as pas vraiment tort, beaucoup dépensent leur argent en dépit du bon sens.

— Ah si seulement, ils n'avaient qu'une parcelle de ton talent !

Charles, fatigué par cette première virée nocturne, ne comprenait pas vraiment ce que Marc avait voulu dire. Il sourit par réflexe et estima qu'il était temps d'aller se reposer. L'observation intensive de cette nouvelle faune aux habitudes étranges l'avait littéralement épuisé. Marc accepta. Il s'estimait, lui, totalement satisfait de sa soirée. Il réussit même à faire promettre à son ami de revenir les jours suivants.

— Imagine simplement tes moments ici comme une étude psychologique de l'être humain vis-à-vis des jeux de hasard.

La rentrée au Domaine se fit au rythme des remarques de Charles. Sur ce qu'il avait pu voir au cours de sa soirée. Sur ce qu'il avait ressenti. Jusqu'à ce que Marc gare la voiture et lui dise au revoir, il continuait à clamer, preuve à l'appui, que le jeu de la « Boule » était un piège à touristes. Fatigué par cette première journée, il s'endormit immédiatement. Il gardait dans un coin de son subconscient les interrogations suscitées par son passage au casino. Il gardait également ses questions vers le ciel étoilé. Marc, lui, eut plus de difficultés à trouver le sommeil. Des sentiments mitigés semaient le trouble dans son esprit.

Quelques heures plus tard, la chaleur ambiante avait eu raison de la grasse matinée des garçons. Il était tout de même plus de midi et il était grand temps de petit-déjeuner.

Marc avala quelques tartines grillées avec un café noir particulièrement serré. Puis il proposa de se rendre à « La Baie », une plage branchée de la région. Il y avait déjà sur place la bande des vieux copains. Tous venaient depuis leur enfance au Domaine et tous se retrouvaient avec plaisir chaque année. Charles accepta, et le départ se fit rapidement. Juste le temps de prendre les serviettes, les crèmes solaires et le cabriolet démarrait.

Le rythme diurne était pris. Les potes, le farnienté, le sable, le soleil, la musique et les Mojitos. Il ne restait plus que les soirées à remettre en place.

Au fil des ans, le rituel avait été assez bien établi. Tout commençait par un retour de la plage ou de la piscine en fin d'après-midi. C'était le moment propice à un premier rafraîchissement avant la douche. Puis généralement, les voisins se retrouvaient chez les uns ou les autres pour discuter de choses futiles autour d'un bon verre. Ensuite, après s'être mis sur son trente et un, le choix consistait soit à prendre un autre verre soit à se rendre dans un endroit où se restaurer.

Ce second soir, Charles et Marc optèrent directement pour un dîner à Fréjus dans un petit estaminet derrière le nouveau port. L'endroit, chaudement recommandé, avait tenu toutes ses promesses et ils avaient pu grignoter des spécialités de la région tout en dégustant un rosé bien frais. La soirée s'éternisait quelque

peu et Marc suggéra de passer le temps en allant jouer un peu à Saint-Raphaël.

— Marc, je suis désolé, mais je suis vraiment crevé. Je crois que nous avons commencé un peu trop fort hier soir.

— Allez Charles, juste un dernier verre et quelques jetons ?

— Non Marc, n'insiste pas, je préfère rentrer. Mais si tu souhaites rester en ville je peux me débrouiller.

— Non Ok, ce sera pour une autre fois. Et puis à cette heure, je pourrai probablement trouver quelqu'un qui ne soit pas encore couché pour finir la soirée.

La route fut assez silencieuse et une fois au Domaine, Charles retourna chez lui où il finit de ranger ses affaires tandis que Marc alla prendre un dernier verre au Club.

Les jours qui suivirent furent du même tonneau. Les restaurants changeaient, les amis allaient et venaient sur le terrain, comme d'habitude. Mais à chaque fois que Marc abordait le sujet casino, Charles faisait la grimace et refusait de s'y rendre, voire d'en parler. Marc commençait à douter de ses premières impressions. Il était pourtant persuadé que le poisson avait mordu dès le premier soir. Pourquoi Charles refusait-il de continuer ? La situation devenait assez ennuyeuse. Il fallait qu'il trouve rapidement un moyen de le faire changer d'avis. Sinon, il courrait au devant de gros ennuis. Puis, un soir comme les autres, la bande partit faire une virée en ville. Charles et Marc les avaient suivis. Sur place, certains proposèrent d'aller rire autour des machines à sous et tout le monde se retrouva devant le casino. Charles hésita. Sa petite voix intérieure lui promettait à nouveau des tas d'ennuis s'il franchissait la porte. Mais la voix bien plus réelle et envoûtante de Lucie, une des filles de l'équipe, arriva à le convaincre de ne pas l'abandonner toute seule à l'intérieur. Après quelques minutes passées dans l'enfer de la salle des bandits manchots, Marc finit par en convaincre quelques uns de le suivre dans les salles de jeux « privées ». Charles finit par rejoindre le petit groupe sans réelle motivation. Marc, Yves et Pascal se laissèrent tenter par une table de Blackjack, Lucie et Mathilde filèrent à la roulette. Charles préféra suivre les filles, ou



plus exactement la bille et son plateau. Il se mit à regarder les séquences de jeu, d'abord d'un œil amusé, puis de plus en plus critique. Il ressentait les mêmes sensations dérangeantes que le premier soir. Une curiosité malsaine s'installait insidieusement en lui. Et cela le mettait terriblement mal à l'aise. Heureusement, tout le monde perdit très vite ce soir là.

Marc n'avait jamais aussi mal joué. Il aurait voulu le faire exprès, il n'aurait pas pu faire pire. Une fois dehors, il essaya d'expliquer aux garçons le pourquoi de cette déroute. Il formulait de multiples règles plus ou moins absurdes sur le fait qu'il aurait dû toucher telle carte et pas telle autre. Bref, un imbroglio de fausses vérités sur les probabilités et le hasard. Il savait que ce discours ne pouvait pas laisser Charles indifférent. Ce dernier ne disait rien mais son esprit commençait à bouillir.

Ils rentrèrent assez rapidement au Domaine, en parlant de choses et d'autres. Le sujet « jeux » semblait avoir été évité d'un accord tacite.

Quelques jours passèrent sans que Marc n'insiste vraiment pour retourner jouer. Il avait bien lancé l'idée de temps en temps, mais Charles ne semblait toujours pas prêt. Cependant, certains signes ne trompaient pas. À plusieurs reprises, il lui posa des tas de questions. Sur ses motivations, sur sa manière de jouer qu'il qualifiait de « pas très scientifique ». Le dire autrement aurait probablement fâché son ami. Car Charles avait rapidement compris. Les règles de base du blackjack étaient relativement simples. Jouer de manière, au moins intelligente, ne devait pas être très compliqué. Gagner était un autre challenge. Mais demander ou non des cartes supplémentaires répondait à une certaine logique. Logique que Marc semblait totalement ignorer. Mais l'essentiel n'était pas là. Et Marc accepterait volontiers toutes les remarques désagréables. Le plus dur était fait ! La curiosité et l'intérêt de son ami avaient pris corps. Il fallait juste qu'il trouve le bon moment pour ferrer sa prise.

Ce fut le 20 juillet. Ce soir-là, Jacky, le vieux voisin d'en face, vint avec une bouteille de champagne pour fêter son succès aux machines à sous. Pas une très grosse somme, mais de quoi faire

plaisir et payer une coupe à ses amis. Jacky expliquait sans cesse sa manière de jouer pour gagner à coup sûr. Charles souriait. Aucun fondement logique. Aucune règle élémentaire de probabilités. Mais bon, cela avait suffi pour raviver la petite flamme entrevue lors de leurs premières virées. Marc s'en rendit compte. Immédiatement, il sauta sur l'occasion.

— Charles, si nous allions mettre à mal les conseils de ce bon vieux Jacky ?

— Pourquoi pas, à une seule condition, on dîne d'abord et on ne traîne pas aux machines.

Les garçons prirent leur douche, eurent quelques difficultés à choisir leur tenue de soirée et se décidèrent enfin pour le restaurant. Celui où il y a le plus de jolies filles en terrasse. C'était une vieille plaisanterie de Marc. Il la sortait régulièrement. Après tout, c'était un critère comme un autre, même s'il ne figurait pas sur les guides, les officiels en tout cas.

Il faisait particulièrement chaud depuis quelques jours et les terrasses des restaurants étaient bondées, même aux alentours de vingt-deux heures. Le choix, selon les critères de Marc, s'avéra difficile. Il pouvait s'appliquer à la moitié des restaurants de la ville. Finalement, ils se retrouvèrent, selon leur bonne vieille habitude, au « Lodge ». De toute façon, Marc aimait privilégier quelques endroits où il se rendait régulièrement. Il y était reconnu et il adorait ça. Les serveuses et les barmains lui lançaient des grands « bonjour comment ça va » ? On lui trouvait toujours une table quitte à faire patienter des touristes moins connus que lui. C'était aussi une manière assez efficace de se faire remarquer par les jolies filles en quête de célébrités et d'invitations à dîner. Une monnaie courante sur la Côte d'Azur.

Le repas se déroula normalement. Puis vint le tour du « dernier verre » et enfin du tapis vert. Charles et Marc n'avaient aucune envie de passer par la salle des machines à sous et les méthodes de Jacky ne furent pas mises en œuvre. Ils préférèrent se rendre directement aux salles de jeux : Marc pour filer aux tables de Blackjack, Charles à la roulette. Il recommença à observer, en simple spectateur, les différents joueurs et leur manière de faire.

Son tour d'horizon lui laissa un sentiment étrange. Un homme en particulier. Il l'avait déjà vu. Ici, c'était normal, il y avait beaucoup d'habitues. Mais ce visage lui rappelait autre chose, un autre endroit. Charles eut beau fouiller dans sa mémoire, il ne se souvenait plus. Probablement une fausse impression.

Sans y prêter plus d'importance, il se replongea dans ses « observations scientifiques » et comme il avait pu le constater lors de ses dernières visites, beaucoup jouaient en dépit du bon sens.

Il avait envie d'aller les voir, un par un ! Leur expliquer qu'ils étaient idiots de tenter telle figure à ce moment de la partie, que cela n'avait aucun sens de doubler sa mise sur un numéro plein lors d'une perte. Il y avait tellement d'illogismes dans tout ce qu'il pouvait remarquer. Alors que beaucoup d'entre eux se donnaient des allures de parfaits spécialistes. Et en général, plus les mises étaient grosses, plus la manière de jouer était inadaptée. Et la personne qui jetait les jetons, bruyante. Le seul but de cette mise en scène consistait à faire savoir que perdre d'importantes sommes d'argent était parfaitement insignifiant. Quelques jolies filles étaient toujours à l'affût de ce type de comportement.

Si lui pouvait jouer, il en serait forcément autrement.

— Charles, à quoi penses-tu ? Tu m'as l'air songeur.

— À rien, Marc. En regardant tout ça, je me disais que si je pouvais leur expliquer ne serait-ce que quelques règles de base sur les probabilités ...

— Pourquoi veux-tu leur expliquer, montre leur, tout simplement.

— Comment ça, leur montrer ?

L'évidence lui sauta aux yeux. Ce serait son challenge de l'été. Comme il avait décidé d'apprendre le chinois, comme il avait décidé d'apprendre le piano et de l'enseigner pour se faire un peu d'argent de poche. Il apprendrait à jouer à la roulette. Très vite, il maîtriserait les finesses de toutes les règles. Et puis, il jouerait, rapidement, bien mieux que la grande majorité des gens qu'il avait pu rencontrer jusque là. Et comme pour ses précédents défis, il parviendrait, lui, Charles Bickman, à maîtriser les systèmes de jeu. Il démontrerait que le hasard, si cher à ces joueurs amateurs, peut

être prévisible et contrôlé. L'idée même de gain n'avait pas encore germé dans son esprit. Celle de la bataille des probabilités, oui !

Et c'est ainsi que Marc et Charles passèrent une partie de leurs soirées dans les différents casinos de la Côte d'Azur. Sainte Maxime. Saint Raphael. Cannes. Nice et même Monaco avec son atmosphère si particulière. Dès les premiers soirs, Charles comprit comment le casino se protégeait des calculs simplistes qui auraient permis à tout joueur un peu malin de gagner. Par exemple, sur les chances simples - noir ou rouge, paire ou impaire - il suffisait de doubler sa mise à chaque tour perdant pour être sûr de regagner sa mise initiale au changement de couleur ou de parité. Cette évidence était due au fait qu'une suite infinie de rouges ou de nombres pairs était mathématiquement impossible. Alors la riposte du casino face à cette vérité statistique avait été tout aussi simple et efficace : limiter le montant des mises sur ces types de jeu. Charles avait compris tout cela, et bien plus encore, dès ses premières heures d'observations. Il n'en demeurait pas moins persuadé que le contournement du système était possible, surtout pour quelqu'un de sa trempe.

Pendant qu'il observait et commençait à mettre au point quelques stratégies, Marc, lui, continuait à jouer à l'instinct. C'étaient ses propres mots, sa manière de s'amuser et de passer une agréable soirée. Et parfois, son instinct lui réservait quelques bonnes surprises. Heureusement ! Car, l'idée même d'effectuer le moindre calcul, avant de jeter un jeton ou de demander une carte au croupier, lui paraissait complètement saugrenue. Hélas son instinct lui jouait aussi de vilains tours et il avait déjà dû quitter des tables de blackjack prématurément. Demander une carte avec un seize devant lui, alors que le croupier a une main minable. Justifier son geste par la vision d'un cinq venu d'ailleurs. Tout cela n'était pas du goût des six autres joueurs qui voyaient leur chance de gain se réduire comme peau de chagrin à chaque intuition déficiente de Marc.

Quoi qu'il en soit, le rythme de ces vacances avait insidieusement changé. Les soirées étaient consacrées à jouer et les journées à étudier des systèmes de mise. Cela avait pris près de deux semaines, un peu plus que prévu, mais Marc avait réussi son coup. Il avait une fois encore, amené son ami là où il le voulait !

## Chapitre 6

Les attentats du 11 septembre 2001 apprenaient au monde une vérité bien cruelle. Le terrorisme pouvait prendre une toute autre dimension que le « simple » kamikaze porteur de bombes. Les spécialistes, eux, comprenaient que l'informatique et Internet pouvaient être des vecteurs très efficaces de communication et d'organisation d'actes malveillants. La toile était devenue un gigantesque lieu de partage d'informations utilisées de manière plus ou moins légale ou mercantile. Elle pouvait aussi être un terrain exploité par des mouvements plus radicaux. Des milliards de données transitaient en une seule journée et proposaient un anonymat parfait à des groupuscules de tous ordres. L'utilisation de ce support informatique avait pris des formes diverses et variées. La multiplication des réseaux dits sociaux avait amplifié le phénomène de manière exponentielle et l'usage de ces outils de convivialité allait bien au-delà de leurs objectifs initiaux. La très grande majorité de ces échanges ne contenait aucune dangerosité mais, pour une infime partie, ce n'était pas le cas.

Dans les sphères du Renseignement, cette menace potentielle avait été prise très au sérieux. Beaucoup d'unités se réorientaient vers ces nouvelles techniques et de nombreux moyens avaient été mis à leur disposition pour y parvenir. On avait créé, renommé, dissout et regroupé bon nombre de services. Hélas, l'efficacité n'était pas toujours au rendez-vous. Mais peu importait, il fallait du changement à tout prix. Ainsi Matignon avait mis en place le tout nouveau CEASN, le Centre d'Ecoute des Activités Subversives du Net. Mais dès sa création, cette nouvelle entité avait fait grincer quelques dents.

L'idée avait été de regrouper tout ce qui nécessitait des écoutes informatiques pour mettre en commun des moyens techniques coûteux. On avait ainsi créé une sorte de NSA à la française. Hélas, les procédures étaient lourdes et rigoureuses. Au point que ce qu'écoutait un Service était rarement transmis en temps et en heure aux Divisions intéressées. Il ne fallait pas en espérer davantage des

sous-directions du Secrétariat Général de la Défense Nationale. Dans les textes, le nouveau Centre d'Ecoute devait être un partenaire transversal. Dans les faits, il empiétait sur leurs prérogatives. Ce n'était pas du goût des directeurs historiques et des consignes avaient été données pour ne collaborer qu'à minima.

Au niveau le plus élevé de l'État, des rumeurs d'inefficacité chronique se faisaient déjà entendre. Les pressions politiques étaient grandissantes pour réformer à nouveau et en profondeur cette institution vieillissante bien que créée un an auparavant. Les méandres d'une institution nationale étaient décidément bien peu compatibles avec la vitesse de développement du cyber terrorisme. Dans ce contexte, l'ambiance au sein du CEASN était rapidement devenue morose et la motivation des uns et des autres n'était pas au beau fixe.

Comme tous les lundis matin, à 9 h 30, le débriefing des écoutes de la semaine allait commencer. Les différents chefs de cellules étaient assis autour d'une gigantesque table ovale. Chacun disposait en face de lui d'un minuscule moniteur et d'un clavier permettant de se relier à l'ordinateur central. Un immense écran blanc, au fond de la salle, apparaissait et disparaissait comme par magie sous d'astucieux effets de lumière. Les plus consciencieux l'avaient utilisé à l'occasion de présentations animées de leurs rapports. Mais c'était de plus en plus rare. La lassitude s'était très vite installée. La toile véhiculait toujours les mêmes inepties. Des noctambules en manque de tout y déposaient toujours le même genre de posts. Et chaque semaine ressemblait à la précédente. Même l'animation du tour de table avait sombré dans la routine. Le Colonel Abel, à la tête du Centre depuis sa création, donnait inmanquablement la parole à ses collaborateurs dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Cette curieuse habitude avait poussé certains à se positionner à sa droite pour ne pas avoir à commencer le débriefing tandis que d'autres préféraient prendre la parole les premiers pour être tranquilles par la suite. Finalement, tout le monde avait trouvé rapidement sa place et l'extrême confort des fauteuils en cuir de la salle de réunion ne prédisposait pas à la débauche d'énergie.

Pourtant, quand venait le tour du lieutenant Weber, la réunion sortait souvent de sa torpeur. Weber était un jeune officier d'une trentaine d'années, athlétique, les cheveux châtain clair. Dans la lignée des officiers gentlemen à l'anglaise, il savait se montrer courtois et habile tout en maîtrisant parfaitement l'art d'aller droit au but d'une manière un peu plus gauloise. Cette faculté d'adaptation et de manipulation lui avait valu de monter rapidement dans la hiérarchie des services secrets. Et quand l'utilisation intensive d'internet dans les milieux prophétiques et nuisibles avait nécessité la création de la cellule ADS - Activités Décalées et Sectes - Weber en avait pris le commandement. Il disposait de tous les atouts pour occuper un tel poste. Il avait découvert les milieux sectaires lors de précédentes missions. Il avait une parfaite connaissance dans les domaines des NTIC, les Nouvelles Technologies de l'Information et de Communication. Il faisait preuve d'un grand sens d'analyse et montrait une envie d'aller de l'avant, jamais démentie.

Weber avait rapidement établi que la prolifération d'Internet dans les milieux fanatiques avait un effet démultiplicateur du risque. Il était si facile de fausser l'information tout en la présentant sous des formes particulièrement séductrices. On utilisait des sites remarquablement bien faits et facilement exposés aux adeptes potentiels. Les plus habiles arrivaient même à cibler et à adapter leur message de façon individualisée. Il suffisait d'utiliser les informations personnelles, récupérées sur les centrales d'achat en ligne ou les réseaux sociaux particulièrement prisés chez les jeunes gens. Il était ainsi très facile de séduire un public d'autant plus crédule que les propositions énoncées et les discours tenus correspondaient, comme par divination, aux attentes de l'adolescent en perdition.

L'autre danger de ce nouveau vecteur technologique venait d'une organisation des cellules sectaires en réseau. L'absence de localisation géographique précise rendait très difficiles les phases d'identification et les poursuites éventuelles. Weber essayait par tous les moyens de démontrer la dangerosité de ce nouvel environnement mais la fougue du jeune lieutenant agaçait

régulièrement ses collègues et plus encore son supérieur direct, le Colonel Abel.

Les relations entre les deux hommes n'étaient pas au mieux et cette rivalité était un secret de polichinelle. Elle avait pris sa source dans des parcours très différents. Weber était issu des services de communication du Quai d'Orsay. Il s'y était montré très efficace à de nombreuses reprises. En haut lieu, on avait déjà reconnu ses mérites dans plusieurs affaires d'espionnage informatique d'Ambassades françaises de par le monde. Abel, lui, était un militaire de la vieille école et ne comprenait pas grand-chose aux moyens technologiques mis à sa disposition. Il avait été placé à la tête du CEASN pour des raisons éminemment politiques et services rendus à la patrie. Personne autour de la table ne savait réellement de quoi il pouvait s'agir. Son air bourru de sergent instructeur et sa corpulence, en dépit d'une taille très moyenne, laissaient plutôt penser à des actions de type commando. Mais il ne fallait pas s'y fier. Il était particulièrement rusé et savait utiliser le talent de ses collaborateurs avec finesse.

La réunion suivait son rythme habituel et enfin ce fut à Weber de terminer le tour de table.

— Mon colonel, dans ma note du mois dernier, je mettais en avant notre étroite collaboration avec la « MIVILUDES ». Même s'ils nous reprochent souvent de marcher sur leurs plates-bandes, nous arrivons tout de même à collaborer de manière assez efficace. Dans la mesure où nous disposons de moyens d'écoute qu'ils ne pourront jamais s'offrir et que de leur côté, ils ont une connaissance très approfondie des sectes françaises, nous arrivons toujours à trouver des terrains d'entente. Nos dernières conclusions étaient très alarmantes et afin de conforter nos analyses, je me suis permis d'entrer en contact avec différents services de pays amis : l'« Inform » en Angleterre et nos collègues belges du CIAOSN. Et bien, nos conclusions convergent ! Nous observons depuis quelques mois une croissance exponentielle des activités à surveiller sur le Net. Nous avons également la confirmation d'un courant fortement émergent au sein de ces échanges d'informations. Le satanisme, traditionnellement en tête depuis l'avènement des sectes sur la toile, est aujourd'hui détrôné.



L'approche de la date du 21 décembre 2012 a réveillé tous les dingues de la planète. Il semblerait que l'entrée dans « l'Ère du Verseau » ait ravivé de nombreuses et dangereuses théories. Nous sommes bien loin de l'angélisme hippie des années soixante-dix, de la comédie musicale « Hair » et son hymne fétiche « the age of aquarius », je pense que ...

— Enfin Weber, il me semblait que nous avions déjà clos le sujet le mois dernier. Nous avons convenu que ce « changement de maison », comme ils disent, ne devrait s'effectuer qu'en 2160. Je ne nie pas que des malades en attendent beaucoup, mais je ne comprends pas le degré d'urgence que vous lui accordez. Si nous devons nous occuper dès à présent des événements qui auront lieu dans cent cinquante ans, dites moi quand nous pourrons nous occuper de ce qui va se produire demain ?

Satisfait de son trait d'humour, Abel se mit à sourire. Il regarda autour de lui, guettant l'approbation des personnes présentes, mais, ni sa nouvelle attaque, ni son ironie n'avaient semblé faire mouche. Weber profita de ce léger revers pour reprendre son exposé.

— Effectivement mon colonel, des informations, disons sérieuses, indiquent que le changement se fera aux alentours de 2100. Mais ce n'est pas la théorie partagée par les nouveaux mouvements « New-Age » et encore moins par les mayanistes. Ils rapprochent cette date du 21 décembre 2012 avec la fin de leur calendrier. Bref pour eux, cela ne fait aucun doute, il se passera quelque chose à la fin de ce cycle ! Et comme toujours dans ces cas-là, des actions nuisibles se préparent. Nous en avons la certitude. Des actions menées par des gens qui ne croient qu'en une seule chose : pouvoir tirer profit de la crédulité de l'être humain !

Weber continua par les prévisions des sectes étudiées. Elles annonçaient au mieux un énorme bouleversement et au pire la fin du monde. Chacune s'appuyait sur sa propre théorie quant à l'origine du phénomène. Beaucoup se basaient sur l'existence d'une douzième planète. Sa présence à proximité de la Terre à cette date aurait des effets sur lesquels les avis divergeaient de manière importante. D'autres envisageaient l'arrivée d'une météorite de type « Exterminatrice ». Ils remettaient au goût du jour la théorie du

grand complot avec un pouvoir informé construisant en secret des abris sous-terrain. Des tests de sélection seraient déjà en cours.

L'inversion des pôles de la terre avait également beaucoup de succès. Cette théorie se mélangeait parfois avec le renversement magnétique du soleil dont les éruptions provoqueraient de grandes perturbations électromagnétiques. Pour d'autres alarmistes, des phénomènes similaires seraient dus à un alignement particulier de planètes. Bref, il y en avait pour tous les goûts et pour échelonner le degré de dangerosité des différents mouvements, Weber avait proposé une classification par thème.

— Nous avons les « Mystiques ». Ils recommandent de recourir, comme à l'époque des mayas, aux sacrifices humains pour apaiser la colère des Dieux. D'autres raisons beaucoup moins fantaisistes justifient leurs actes, bien évidemment. Nous avons les « Ovnis ». Eux soutiennent que tout cela est géré par les extra-terrestres. Leurs membres feraient n'importe quoi pour être récupérés à bord de leurs vaisseaux lors de la date fatidique. Quant à leurs gourous, ils auraient inventé tout un tas d'épreuves sordides de sélections pour pouvoir proposer à leur sauveur une élite de la race humaine.

— Lieutenant, si vous pouviez aller à l'essentiel ? Nous n'avons pas des heures à passer sur vos prétendus activistes qui ne bougent pas une oreille depuis des décennies.

— Mais mon Colonel, justement, depuis la mise en avant du 21 décembre 2012, ça bouge ! Nous avons relevé un regain d'activité parmi les sectes de classe « Races ». Celles que nous estimons les plus dangereuses. Chez les « Krymons » par exemple, leur maître a relancé l'idée de l'existence d'une lignée supérieure. Avec un ADN différent des autres hommes et dont les élus sont reconnaissables à l'aura qu'ils dégagent. Une mort atroce attendrait les autres.

— Nous le savons, Weber. Certaines théories ont malheureusement la vie longue ...

— Tout à fait mon colonel, mais ce n'est pas tout. Dans notre taxinomie, nous avons également les « Pseudo-scientifiques », comme « l'Institute for Human Continuity ». Ils s'en donnent à cœur joie en ce moment. Jusqu'à présent, ils n'étaient pas classés à risque. Mais dans ce nouveau contexte, c'est un peu différent.

L'importance grandissante que leur accordent leurs membres et plus récemment une grande partie des internautes a dépassé le seuil critique. La moitié de ces spécialistes démontre, preuves à l'appui, l'imminence d'une catastrophe et l'autre moitié démontre, tout aussi rigoureusement, l'inverse. Il ne se passera rien ! Les gens sont perdus, et, sont donc prêts à croire et faire n'importe quoi si un quelconque mentor venait à leur proposer un scénario crédible. D'après nos études, ces sectes semblent être propices à l'hébergement d'activités d'une nature tout à fait particulière et dont le taux de dangerosité serait supérieur à la normale.

Weber ne croyait pas à la théorie d'un pseudo alignement de planètes ou d'une inversion de polarité terrestre. Il ne croyait à aucune hypothèse qui entraînerait la fin du monde. Mais il restait persuadé d'une chose : beaucoup d'exaltés profiteraient des craintes engendrées par ces théories pour tenter un coup d'éclat. Pas un nouvel acte tragique et médiatique de type suicide collectif mais plutôt une action de très grande envergure. Une action visant à profiter du brouhaha ambiant pour mener à bien des opérations malveillantes d'ordre planétaire. Sa réflexion se basait sur une étude américaine tout à fait crédible. De nouvelles formes de terrorisme prenaient racine au sein des communautés sectaires. Des rapports sur la classe « New-Age scientifique » allaient dans ce sens. Mais Weber devait convaincre Abel pour pouvoir aller plus loin dans ces recherches. Et aujourd'hui encore ce n'était pas gagné ! Le Colonel venait de refermer son cahier. Le message était clair : fin de la réunion !

Weber eut beau tenter de continuer son exposé, il était trop tard. Ses collègues rangeaient leurs affaires, laissant bien seul le jeune lieutenant et ses craintes.

Être à la gauche du chef n'était peut-être pas une si bonne idée ...



## Chapitre 7

La nuit, Charles analysait le comportement des amateurs face au tapis vert. Le jour, sous le regard inquisiteur de son ami, il étudiait les optimisations possibles de leurs systèmes de mises. L'intérêt envahissant de Marc aurait dû lui paraître suspect, mais Charles s'était réfugié dans sa bulle. C'était une habitude. À chaque nouvelle passion, il s'isolait intellectuellement de manière à être pleinement concentré sur son sujet.

Après avoir hésité autour des tables de Blackjack, il avait finalement jeté son dévolu sur ce jeu. Et, comme toujours, son choix avait été guidé par la réflexion et les calculs. Marc avait bien essayé de le ramener à son jeu de prédilection, rien n'y fit. Charles n'était pas d'accord et s'en justifiait aisément.

— Ecoute Marc, c'est pourtant simple. La roulette a l'avantage d'avoir un système de probabilité fixe. Celles du blackjack varient à chaque donne. Toute carte extraite du sabot modifie les probabilités de sortie des suivantes. Cela complexifie considérablement les calculs. Tu comprends ?

— Évidemment que je comprends. Mais toi, tu peux bien arriver à passer outre, non ? J'ai entendu parler d'une méthode de comptage qui ...

— Oui, je sais, le Hi-Low. En fait, ce n'est pas très compliqué. Imagine trois séries de cartes, les « petites » - du 2 au 6 inclus - tu leur donnes une valeur relative de « plus un ». Ensuite tu as les neutres - le sept, le huit et le neuf qui valent 0 - et enfin les grandes - du Dix à l'as - qui valent moins un. Dès qu'une carte sort, tu mets à jour ton compteur. Et en fonction de sa valeur, tu déduis le type de cartes qui restent dans le sabot. Ça te permet d'adapter ta manière de miser. Plus le compteur est élevé, plus le ratio de grandes cartes restant dans le sabot est important et donc les chances de gagner sont du côté du joueur et non plus du côté du croupier. Pour tenter de clarifier ses propos, Charles rappela que cette technique avait été mise à l'honneur dans un film de 2008. Un professeur d'université profitait de sa position pour repérer des étudiants particulièrement

brillants afin de constituer une équipe à gagner au Blackjack. Le scénario était probablement trop idéaliste quant au résultat financier de la petite bande. Mais d'un point de vue probabilité, les raisonnements étaient parfaitement justes.

— Tu sais Marc, ce principe est simple pour des personnes habituées aux chiffres, douées d'une bonne mémoire et d'une capacité de calcul supérieure à la moyenne. Alors ton goût pour l'instinct ne colle pas vraiment avec la rigueur indispensable à la méthode. Non, je t'assure, maîtriser la roulette me paraît bien moins complexe.

Il faillit ajouter, même pour toi, mais il sentait son ami déjà suffisamment vexé par les allusions faites sur sa manière irrationnelle de jouer. Ce débat était de toute façon purement théorique. Marc n'avait qu'un objectif ! Charles devait se lancer à la conquête des tapis verts et peu importait le jeu sur lequel il jetterait son dévolu.

— D'accord, va pour la roulette, et je suppose que tu as déjà bien avancé sur le sujet ?

— Un peu, oui. Mais comme tu t'en doutes, nous ne sommes pas les premiers à nous intéresser à ce que les joueurs appellent des martingales. Tu connais ?

— Ecoute Charles, je ne sais peut-être pas compter, mais ça fait suffisamment longtemps que je traîne dans les casinos pour savoir ce qu'est une martingale !

— Et bien, justement, connais-tu l'origine de ce mot ?

Marc détestait déjà ce qui allait suivre. Son ami allait utiliser cet insupportable ton professoral. Il était évidemment bien plus brillant que lui, mais ce n'était pas une raison pour le prendre pour le dernier des abrutis.

— Et bien figure toi que l'origine de « Martingale » serait provençale. Dans le coin, on appelait « Martegalo » une courroie placée sous le ventre d'un cheval pour l'empêcher de relever la tête de façon trop importante. Puis, par le jeu des métaphores et le temps qui passe, certains ont vu dans ce mot l'espoir de brider le hasard.

Marc, souris ! Nous sommes en Provence et nous voulons la « Maîtrise du hasard ». C'est bon signe tout ça, non ?

Marc ne voyait pas vraiment de raison de s'enthousiasmer et Charles ne l'avait pas habitué à se baser sur des explications aussi fumeuses pour réfléchir. Décidément, quelque chose l'avait changé. Puis Charles redevint M. Bickman, sérieux et appliqué.

— J'ai trouvé des tas d'informations plus ou moins sérieuses sur tout ça et notamment une publication émanant d'un professeur de mathématiques ! C'est tout de même un gage de sérieux et de compétence, non ? Et bien figure toi qu'il a fait une démonstration tendant à prouver qu'une martingale infaillible à la roulette ne pouvait pas exister.

— On revient au Blackjack alors ?

— Allons, un simple professeur de lycée a imaginé une démonstration plutôt bien faite. Et alors ? Je suis détenteur du prix « Rollo Davidson », prix qui me désigne comme le plus brillant probabiliste de ma génération. Je parviendrai bien à prouver le contraire.

En dépit de l'énervement provoqué par cette soudaine et surprenante irruption de vanité, Marc retrouva le sourire. Il savait maintenant que Charles avait trouvé là une motivation supplémentaire. Son plan fonctionnait à merveille. Même si le comportement de son ami devenait très étrange.

Durant les jours qui suivirent, Charles se plongeait régulièrement sur la toile et continuait ses recherches et ses calculs. Il n'éprouvait pas le besoin de faire part régulièrement de ses conclusions à Marc, mais ce dernier ne pouvait s'empêcher de le bombarder de questions. Charles tentait de lui expliquer le sens de ses démarches mais ce n'était pas toujours aisé. Mettre en place le système absolu n'était pas si simple.

— Ecoute Marc, ce n'est pas trouver la martingale qui est difficile. C'est trouver le moyen de contourner les parades mises en place par les casinos.

— Les parades du casino ?

— Oui, prends par exemple, une martingale des plus classiques, « la martingale de Hawks ». Elle fait partie de la catégorie des systèmes dits montants. Toutes ces martingales sont basées sur le fait d'augmenter sa mise à chaque perte. On peut simplement la doubler pour Hawks, ou on peut se baser sur des calculs plus complexes à partir des montants déjà misés. Là on est sur la « Piquemouche » ou la « martingale de Whittacker ».

— Mais dis donc, tu es déjà devenu un vrai spécialiste, professeur Bickman !

Charles ne saisit pas l'allusion faite à sa manière si particulière de décrire le résultat de ses recherches. C'était plus fort que lui, il donnait toujours l'impression de faire un exposé en bonne et due forme. Il lui était quasiment impossible de parler à bâtons rompus d'un sujet sur lequel il avait travaillé et encore moins d'en faire une discussion normale entre deux amis. Marc connaissait ce travers et s'en accommodait avec gentillesse. Ce n'était certainement pas le moment de le vexer. Il se mit donc dans la position de l'élève studieux, à l'écoute de son professeur et le laissa continuer.

— En fait, il y a une énorme faille sur ce type de méthodes. Les raisonnements mathématiques sous-jacents sont issus de la théorie des grands nombres. Les probabilités avancées ne sont vraies que sur un nombre infini de tirages. Prends par exemple le fameux « une chance sur deux » du pile ou face. Il n'est vérifiable que sur une quantité illimitée de lancers. Si tu jettes dix fois la pièce, il est très rare de tirer 5 fois pile et cinq fois face. Par contre, plus le nombre de lancers est élevé plus on se rapproche du cinquante pour cent annoncé par la théorie. Tu me suis ?

— Evidemment. Et c'est pour ça que le casino a mis en place des limites aux mises maximales.

— Tout à fait, Marc, c'est la seule raison ! Regarde le rouge noir, le pair impair, le passe et manque. Les limites sur ces chances simples t'empêchent de doubler ta mise à partir du neuvième ou dixième tirage ! Et connais-tu le record de la série la plus longue jamais enregistrée ?

— Une légende circule sur quarante deux rouges d'affilée.



Dans l'euphorie de sa démonstration, Charles ne fut même pas surpris. Pourtant Marc semblait bien moins ignorant sur la question qu'il voulait bien le faire croire.

— Tout à fait. Et sais-tu combien il aurait fallu miser pour parvenir au final à gagner ta mise initiale de un euro ? Plus de quatre mille trois cent quatre-vingt dix-huit milliards ! Impossible ! Du coup j'ai regardé d'autres systèmes montants, des systèmes qui évoluent en fonction des gains cette fois-ci. On retrouve dans cette catégorie la méthode de « Paroli » ou « l'Américaine ». Et bien le problème reste identique. Tu comprends Marc, les moyens de gagner existent mathématiquement mais ils ne sont pas applicables à cause des règles imposées par les casinos. Le souci est donc bien de contourner ces parades.

Charles continua son exposé, en évoquant des systèmes qui mixaient plusieurs de ces principes comme la martingale dite de « D'Alembert ». Elle portait le nom de son inventeur, un mathématicien du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette origine avait une nouvelle fois attiré l'attention de Charles.

— Tu vois Marc, malgré la culture mathématique de son créateur, ce système ne s'applique pas vraiment à la roulette car il se base sur le concept suivant : gagner diminue les chances de gagner encore et à contrario, perdre augmente la chance de gagner le coup suivant.

— Tu aurais mieux fait de regarder les Shadocks, tu aurais gagné du temps ! C'est le cas de le dire !

Marc, un peu lassé par l'historique de toutes les recherches menées dans ce domaine depuis des siècles, tentait de détendre l'atmosphère. Charles ne semblait pas partager cette envie de faire une petite pause, mais Marc continua sur sa lancée. Après tout, pour une fois qu'il avait la parole.

— Les Shadocks, tu ne te souviens pas ? C'est une vieille série animée dont les rediffusions ont bercé mon enfance. Ça t'aurait plus, sans aucun doute. La trame comique était basée sur l'idée de tourner en dérision la logique et les mathématiques d'une manière absolument géniale. Les faux raisonnements utilisés étaient souvent brillants et très inventifs. Et ton D'Alembert me fait penser au professeur Shadocko. En fait, les Shadocks habitaient une planète

étrange. Elle changeait sans arrêt de forme et ils en tombaient tout le temps. Du coup ils voulaient la quitter pour atteindre la terre. Le professeur Shadocko inventa une fusée. Evidemment elle ne fonctionnait pas ; alors il se mit à faire de nombreux calculs. La probabilité d'un décollage réussi était de un sur un million. Ils avaient donc hâte de rater les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf premiers lancements pour enfin réussir le millionième.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, cette petite digression donna à Charles quelques idées complémentaires.

— Peut-être pas si idiot que ça, ton professeur Shadocko ... Excuse moi, je dois aller vérifier deux, trois calculs.

Charles retourna dans son mobil-home et reprit ses recherches en fouillant ce qu'il appela la « piste Shadock ». Pourquoi ne pas faire lancer les fusées par d'autres ? Puisque la limite imposée par le casino empêche de doubler la mise autant que nécessaire, pourquoi ne pas tenir compte des tirages précédents. Prendre une série en cours et jouer les inverses. Il analysa quelques solutions basées sur ce principe mais les résultats, une nouvelle fois, ne furent pas à la hauteur de ses espérances.

Ce nouveau revers lui fit étudier une autre grande catégorie de martingales. Les martingales dites de « gestion financière ». La mise initiale était calculée en fonction du pourcentage du capital que l'on veut risquer. Elles étaient intéressantes au niveau de l'optimisation du calcul de la somme à mettre en jeu. Mais au-delà de cet aspect, elles ne proposaient pas de différences majeures. La manière de jouer restait la même ! Tout ceci laissait Charles assez dubitatif. Il commençait même à douter de leur efficacité et de ses propres chances de réussir.

Le lendemain après-midi, il avait abandonné ses calculs pour retourner sur le net à la recherche de nouveaux concepts. Troublé dans ses réflexions par le bruit de pas sur le gravier, il vit Marc s'approcher, l'air soucieux.

— Alors tu en es où ?

— Ça avance, Marc, ça avance, mais si tu veux aller plus vite, tu peux te connecter à cette adresse. On t'explique, moyennant

finances, comment gagner à coup sûr ! Mais méfie toi, le simple fait que ces inventeurs géniaux aient besoin de vendre leurs recettes sur le net prouve bien qu'elles ne fonctionnent pas. Sinon ils en auraient eux-mêmes tiré parti et seraient en train de se faire bronzer au soleil.

Humour ou pas, après des heures passées sur le net, il n'en ressortait rien de bien convaincant. Charles avait lu des tas d'inepties. Un seul raisonnement lui avait paru sensé : le meilleur moyen de ne pas perdre était de ne pas jouer. Et ce n'était pas totalement faux. Charles l'avait vite compris. Les probabilités sur ces jeux de casino étaient toujours défavorables aux joueurs. Il avait calculé l'espérance mathématique sur les numéros pleins de la roulette française. Elle était de zéro virgule vingt sept en faveur du casino. Pour gagner, un seul moyen, minimiser le nombre de parties jouées et miser ce qui permettrait d'approcher le plus rapidement le but financier visé. Il en avait déduit son axe de recherche. Trouver une méthode pour jouer le mieux possible en associant les probabilités et les possibilités de mises multiples. Calculer les sommes appropriées selon les principes fondamentaux des martingales financières. Appliquer le tout sur un nombre minimum de parties. En théorie ça pouvait fonctionner. Il lui faudrait juste un peu de temps pour y parvenir.

Charles hésita à faire part de ses dernières conclusions à Marc. Il ne voulait pas lui donner de faux espoirs. Et finalement, il pouvait le faire attendre. En général, la notion de « un peu de temps » pour Charles signifiait tout au plus deux à trois jours !



## Chapitre 8

La voiture se gara dans les sous-sols d'un bel immeuble situé face à la mer. Un type, tout de noir vêtu, en sortit et prit son téléphone.

— Je suis au niveau du parking. Je peux monter ?

La réponse claqua comme un coup de fouet et l'homme en noir se dirigea directement vers l'ascenseur. Il introduisit une clé face au bouton « huitième étage » et la cabine se mit en branle.

La porte s'ouvrit directement sur un gigantesque appartement. L'homme en noir, à peine sorti fut interpellé.

— Alors, où en sont-ils ?

— Gily continue à flamber comme un con et le petit génie cherche. Il cherche, mais j'ai pas l'impression qu'il trouve grand-chose. À mon avis, il nous a bluffés. Ça ne marchera jamais !

— Je ne te demande pas ton avis ! Ils ne t'ont toujours pas repéré ?

— Je ne le pense pas. De toute façon, nous ferons comme prévu. Je continue à lui mettre la pression et si Bickman réussit son coup, on les ramène ici !

— C'est pas « si » .... C'est « quand Bickman réussit son coup ». Il ne se doute toujours de rien ?

— D'après ce que je vois, non. Mais si ça traîne, je peux faire peur ou pas ?

— Un peu, mais attention, les génies ça a le cerveau fragile, d'accord.

La discussion semblait terminée.

Loin de ce huitième étage inondé de soleil, la pénombre régnait. Des mains expertes frappaient avec rage sur un clavier d'ordinateur.

Au bas de l'écran, un compteur aux chiffres rouges indiquait cent quarante-quatre.

Il restait cent quarante-quatre jours pour être prêt, cent-quarante quatre jours avant la date fatidique.

## Chapitre 9

En dépit de l'optimisme affiché par Charles, les jours se succédaient, les martingales se complexifiaient, mais les résultats n'étaient toujours pas au rendez-vous. Chaque soirée passée à la roulette se soldait systématiquement par une mise à mal du système durement élaboré les après-midi précédents. Les « règles à jouer » imaginées par Charles étaient bonnes. Mais il l'avait compris dès ses premières visites. Les parades mises en place par le casino bloquaient systématiquement le processus un moment ou à un autre. Le temps jouait toujours en faveur de la banque. Même si l'on pouvait, sur une courte période, avoir la chance de gagner, au final, ce n'était jamais le cas.

La réapparition du terme chance dans ses réflexions le mettait hors de lui. Il ne pouvait pas y avoir de notion de chance ou de malchance. Il s'était fixé comme objectif d'être au-delà de ce concept pour amateurs. Il devait maîtriser le système uniquement à l'aide de ses capacités intellectuelles exceptionnelles. Pour y parvenir, un seul moyen. Rester concentré sur l'objectif principal. Trouver la faille dans la protection mise en place. Calculer les probabilités associées à la fréquence de cet événement. Et adapter sa manière de jouer en conséquence.

Plus facile à dire qu'à faire. Il en vivait quotidiennement la triste expérience. Et c'était une première pour lui qui n'avait jamais connu l'échec. Marc sentait le désarroi de son ami. Il continuait à l'encourager, mais les journées passaient et les gains n'étaient toujours pas suffisants au regard de son plan.

— Allez Charles, ce soir c'est la pleine lune et je suis sûr que cela va nous porter chance !

— Excuse moi, mais que viens-tu de dire, là, à l'instant ?

— Rien de spécial, j'essayais juste de t'encourager un peu.

Charles paraissait particulièrement énervé. Quelque chose venait de s'allumer dans sa tête mais il n'en comprenait pas les raisons. Il insista auprès de son ami. Lui demanda de répéter mot pour mot la

phrase qu'il venait de prononcer. Marc, sous cette étonnante pression, finit par s'exécuter.

— Bien, juste que ce soir, c'était la pleine lune et que cela allait nous porter chance. C'est tout, ne t'énerve pas pour si peu.

La pleine lune. Un voyant venait bien d'illuminer le fond de sa mémoire. Les astres et le hasard. La discussion surréaliste avec Claire Kroll. Il se leva, bondit dans le mobil-home et fila dans sa chambre. Marc restait dubitatif puis Charles réapparut quelques secondes plus tard. Il tenait dans ses mains un exemplaire d'une revue apparemment scientifique. Marc aperçut rapidement la couverture. Elle faisait sa une sur « Astres et numérogie, Hasard ou Probabilité ». Charles, lui, feuilletait le magazine avec frénésie et parlait à voix haute.

— Claire n'est donc pas la seule à réfléchir à cette stupide association ! Mais c'est impossible. Il ne peut pas y avoir de réalité scientifique derrière un tel concept ? C'est complètement idiot ! À moins que ...

Marc le regardait de plus en plus inquiet.

— Charles, que se passe-t-il ? Tu es sûr que tout va bien ?

— Rien de spécial. Je viens juste de me souvenir que j'avais acheté ce truc à la gare de Lyon. Je n'avais pas eu le temps de le lire et il était resté au fond de mon sac. C'est marrant, car un de mes professeurs m'avait parlé d'un sujet similaire. Ce doit être un signe !

Charles replongea sans un mot dans sa lecture. Marc, lui, n'en croyait pas ses oreilles. « Ça doit être un signe ». Voilà que son ami se comportait comme le commun des mortels. Il y a quelques temps, il lui aurait ri au nez si lui-même avait sorti une phrase pareille. Décidément quelque chose avait changé dans son attitude et Marc ne savait pas encore s'il devait réellement s'en alarmer ou non ? Charles était maintenant totalement immergé dans les pages de sa revue. Ses mouvements de tête et ses grimaces en disaient long sur le crédit accordé aux articles lus. Mais parfois, un geste approbateur laissait transparaître une probable vérité. Il prit un carnet, commença à griffonner quelques notes. Puis une fois encore, il se mit à se parler à lui-même.



— Après tout pourquoi pas, ça fait des semaines que tu te plantes. Tu sais bien que cette situation d'échec est insupportable. Alors pourquoi ne pas étudier cette piste là ? C'est impensable mais jette un œil, Claire ne peut pas se tromper à ce point.

Le comportement de Charles était de plus en plus étrange. Marc avait déjà vu son ami complètement absorbé par ses réflexions, mais jamais dans cet état de transe intellectuelle. Inquiet, il préféra y mettre fin rapidement.

— Excuse-moi, Charles, c'est tout à fait autre chose, mais j'avais oublié de te prévenir, je ne serai pas là demain. Je dois me rendre dans l'arrière pays pour y voir de la famille. Peut-être même y passer la nuit. Ça te tente ?

Le changement radical de sujet de conversation eut l'effet escompté. Charles sembla revenir sur terre, le visage apaisé. Pourtant, sous cette apparente sérénité, le feu n'était pas éteint. Charles entrevit uniquement la chance d'être seul. Seul pour mettre ses idées en place, sans un ami curieux, insistant et omniprésent. Cette piste semblait tellement invraisemblable. Son propre comportement était si curieux. Puis soudain, il se reconnecta vraiment à la réalité. Il réalisa alors que son ami ne lui avait jamais parlé d'une quelconque famille dans la région. Surpris mais discret, il finit par décliner cette surprenante invitation. Marc acquiesça, soulagé lui aussi. Sa proposition n'avait rien de sincère. Il n'avait pas la moindre envie d'être accompagné. Mais dans la précipitation, il n'avait rien trouvé de mieux pour calmer son ami.

Quel étrange jeu de dupes !

Puis Charles se perdit à nouveau dans ses pensées. Cette fois-ci serait peut-être la bonne. Il avait ce drôle de regard. Ce regard propre au moment de doute qui précède un triomphe. Brusquement, ignorant le départ de Marc, il se jeta à nouveau sur le magazine, se replongea dans ses notes, et se mit à écrire de manière totalement frénétique. Mme Kroll l'avait dit et l'article en donnait des exemples. L'histoire était remplie de décisions prises sous l'influence du positionnement de telle ou telle planète. Est-ce que cela pouvait être autre chose que le fait du hasard, de simples coïncidences ou de vulgaires superstitions ?

Cette vision le projetait au pied d'une roulotte, face à une vieille cartomancienne. Ce n'était pas possible. Pas lui. Pas Charles Bickman. Il devait se ressaisir au plus vite. Retrouver les fondamentaux de tout chercheur. Reprendre les données du problème. Les analyser. Les comprendre. Quel était son challenge ? Pourquoi se battait-il depuis des semaines ?

« Le hasard » !

Tout son questionnement était dans ce simple mot. Est-ce que le hasard existait ? Comment pouvait-on l'influencer ou le maîtriser ? Comment en tirer parti ? Y avait-il des moments privilégiés pour cela ? Ces moments étaient-ils prévisibles ?

Toutes ces interrogations étaient tout de même une remise en cause profonde de ses convictions jusqu'alors extrêmement cartésiennes. Mais comment les éviter s'il voulait dominer ce fichu lancer de bille ? Comment les éviter s'il voulait contourner les restrictions mises en place dans les salles de jeu ?

La nuit qui suivit fut longue et studieuse. Nous étions le jeudi premier août 2012.

Contre toute attente, le lendemain matin Marc réussit à se lever tôt, enfin un peu avant 11 heures, un exploit pour lui. Après avoir pris une douche rapide, il monta dans sa voiture et cria un immense au revoir. Il pouvait lui arriver d'être particulièrement théâtral, mais c'était généralement quand il était tendu ou mal à l'aise. C'était le cas ce matin, sans aucun doute possible. Charles, fatigué par le manque de sommeil, ne souhaitait pas entrer dans ces considérations aujourd'hui. À peine quelques minutes après le départ en fanfare de son ami, il se connecta à nouveau sur internet. Une fois en ligne, il reprit ses recherches sur de possibles corrélations entre des faits historiques majeurs et la position des astres associée à ces dates particulières. En dépit de ses bonnes résolutions, Charles s'était encore une fois laissé entraîner dans le domaine de prédilection de Mme Kroll. Décidément, ses quelques phrases prononcées lors de la cérémonie de fin d'années avaient suscité une remise en cause bien étrange. Et Charles avait effectivement trouvé beaucoup de publications. Pourtant, rien ne semblait l'avoir vraiment convaincu de continuer sur ce nouveau et

inattendu axe de recherche. Il était même plutôt conforté dans sa démarche initiale concernant l'analyse pure et dure des systèmes de jeu. Il se raccrochait à la moindre anecdote, comme l'existence d'une distinction juridique entre les jeux de hasard et les jeux d'adresse. Au Danemark, le poker était officiellement entré dans cette seconde catégorie. Les raisons de ce choix étaient uniquement dues au système de taxation des gains, évidemment. Mais peu importe. Pour un Charles Bickman en perdition, une telle décision plaidait en faveur de sa théorie. Jouer en se basant sur le calcul et la réflexion.

Au-delà de cette trouvaille, bonne pour son moral, mais purement anecdotique pour ses travaux, il avait tout de même sauvegardé quelques adresses liées à l'astrologie et à la perception du hasard. C'était son objectif de la journée. Fouiller à tête reposée cette voie qu'il considérait sans issue afin de la clore définitivement. Charles estimait cette démarche enfin en accord avec sa déontologie scientifique. Le sourire aux lèvres, il reprit ses recherches sur les notions d'existence même du hasard. Pour le bien fondé de sa théorie, il devait prouver qu'il n'existait pas, ou alors qu'il était maîtrisable par la force du calcul. Charles fut d'abord surpris. Les débats sur cette question étaient très enflammés. On y associait très souvent la notion de religion et tous ces sujets étaient toujours très sensibles sur le net. Il avait analysé un grand nombre de publications. Beaucoup portaient sur la définition même du hasard. Pour certaines, il n'était que le résultat d'un système encore inconnu. Pour d'autres, il ne serait qu'une modélisation de l'inexplicable à un instant T. Pour Charles, ces deux idées étaient assez proches. Elles lui semblaient un peu simplistes, mais sur le fond elles n'étaient pas si éloignées de sa propre perception. Elles avaient surtout l'avantage d'écarter toute notion de fatalité définitive. Ce concept collait parfaitement à ce que Charles voulait démontrer. On pouvait maîtriser le hasard, ce n'était qu'une question de temps. Sur l'autre plateau de la balance, il y avait tout de même beaucoup de commentaires sur un probable lien entre l'imprévisible et le hasard. Certains scientifiques avançaient même que ce dernier pourrait être la part d'imperfection de tout modèle. Il y avait là un débat entre cette notion d'imperfection du modèle et l'imprévisibilité qui en découle. Mais était-ce pour autant une

définition juste du hasard ? Cette vision là ne laissait guère la possibilité de maîtriser quoique ce soit à moins d'envisager un modèle sans le moindre défaut.

Pour trancher, Charles projeta ces nouvelles spéculations sur les raisons même de ses investigations. La roulette !

Un croupier qui lance sa bille plus de mille fois par jour, n'apprend-t-il pas à perfectionner son geste au point de le maîtriser suffisamment pour la faire retomber là où il le souhaite ? L'imperfection, dans le cas d'un croupier particulièrement habile, tendrait vers zéro. La notion du hasard qui en découle aussi. Etait-ce une des raisons qui avait poussé les casinos à ajouter une nouvelle variable dans le système ; faire tourner le plateau de réception de la bille. On avait ainsi complexifié le modèle. Mais était-il pour autant impossible de maîtriser l'interdépendance entre ces deux actions de simple rotation ? Non ! Au final, le croupier habile arriverait encore à mettre la bille sur le numéro choisi ? Là aussi le hasard perdait du terrain, mais ce n'était pas du fait du joueur. Une impasse pour Charles.

Il essaya alors de confronter ses développements à une autre définition trouvée sur le même forum :

« Le hasard apparaît lorsque des systèmes déterministes indépendants se rencontrent ».

Au jeu de la roulette, pouvait-on réellement parler d'indépendance entre les deux rotations ? Pouvait-on dire que lancer la bille ou faire tourner le plateau étaient des actions déterministes ? Il pinça les lèvres, contrarié. Selon cette approche, la seule influence du joueur à la roulette, et encore plus à la Boule, était d'être sympathique avec le croupier. Il suffisait de lui laisser de bons pourboires. À lui de lancer la bille en faveur du généreux gagnant. Cette idée ouvrait à Charles bien d'autres pistes moins avouables. Il revoyait aussi ces dames faire de l'œil au croupier. Elles avaient compris bien avant lui ...

Il n'était pas dupe. Ses réflexions n'étaient pas d'une grande neutralité et sa déontologie scientifique, plutôt écornée. Toutes ses conclusions n'avaient qu'un seul objectif. Démontrer que la notion de hasard n'existait pas dans l'univers des jeux d'adresse. Cette

manière de penser confortait son point de vue initial. Mais elle n'était pas très honnête. Charles s'en voulait. Il n'arrivait pas à garder l'objectivité nécessaire à toute démonstration qui se respecte. Il continuait à fouiller un peu au hasard. Mais pouvait-il encore utiliser ce terme ? Le temps passait et il se rendait compte qu'une approche purement scientifique et rigoureuse dans ce domaine n'était pas très fructueuse, surtout selon ses propres critères.

Les martingales ne donnaient rien, sa maîtrise du hasard semblait être un rêve inaccessible. Il se sentait abattu et l'appel de Mme Kroll surgissait à nouveau. Dans un soupir de découragement il se mit, à contre cœur, à rechercher des informations sur les sites d'astrologie.

— Allons Charles, tu es un scientifique ! Et comme tel, tu te dois d'explorer toutes les hypothèses, même les plus saugrenues. Ensuite tu les réfutes définitivement si nécessaire.

Pendant de nombreuses minutes, il surfa sur des dizaines de sites, plus ou moins mercantiles. Mais tous associaient jeux et astrologie. C'était, semble-t-il, un sujet très porteur. Les publicités pour aider à gagner au loto fleurissaient à tout va. C'était la première fois que Charles flânait ainsi sur le net. D'habitude, ses recherches étaient toujours très ciblées. Les sites sur lesquels il avait l'habitude de prendre des informations étaient toujours scientifiques et très sérieux. Alors, en découvrant cette nouvelle partie de la toile, Charles eut l'impression de sortir d'une bulle aseptisée. Il en ressentit énormément de plaisir : un nouveau monde s'ouvrait à lui. Il prenait conscience qu'enfermé dans ses études et son école, il n'avait eu qu'une vision très restrictive et focalisée de la vie extérieure. Il pensa à Marc et à sa manière d'aborder l'existence. Puis il eut l'impression que ces histoires d'étoiles, d'astrologie et de croyances parallèles ne lui étaient pas si étrangères. S'en suivit alors une envie peu commune de surfer dans ce monde-là.

Au bout de quelques heures, Charles avait sélectionné un nombre impressionnant d'informations. Beaucoup des articles retenus parlaient de « numérologie astrale » mais aucun ne l'avait fait réagir jusqu'à la lecture d'une citation d'André Barbault. Charles n'avait jamais entendu parler de cet astrologue du XX<sup>e</sup> siècle. Il était pourtant parvenu à établir des relations précises entre le

positionnement des planètes et certains épisodes historiques majeurs. Charles se lança immédiatement à la recherche d'extraits de l'ouvrage « Les astres et l'histoire ». Il en ressortit quelques pages mais toutes ces références aux positionnements des étoiles lui parurent rapidement assez confuses. Alors, pour y voir plus clair, il commença par répertorier les typologies d'événements liés aux grands cycles planétaires d'une manière simple et condensée.

Ainsi, une conjonction de deux astres donnait « naissance à un courant susceptible d'évolution ». Le trigone signifiait que « le courant affirme sa pleine vitalité et connaît l'essor » tandis que l'opposition désignait « une phase de plein conflit et de grand affrontement ». Bien évidemment, tout ceci se complexifiait quand plusieurs cycles se trouvaient en interdépendance, d'où les difficultés annoncées de prévoir les événements avec exactitude. En explorant davantage cette voie, Charles parvint à relever quelques commentaires qui lui paraissaient particulièrement significatifs.

L'Anschluss, aurait été prévisible du fait des positions du Soleil et de Mars.

La conjonction Soleil-Jupiter aurait été, quant à elle, très favorable aux armistices comme celle du 11 novembre 1918.

Au-delà de ces exemples semblant attester de la théorie, Charles avait pu relever qu'une même date, et donc une même configuration astrale, donnait lieu à des interprétations différentes. Cette constatation venait à l'encontre des principes choyés par les adeptes de Barbault et encourageait son propre scepticisme. Ainsi, selon certaines sources, l'opposition Saturne-Uranus de 1965 aurait dû annoncer le déclin des États-Unis. D'autres affirmaient, au contraire, qu'elle illustrait le triomphe dans un affrontement. Cette dernière analyse avait été confortée par le succès de l'Amérique sur l'URSS dans la course à la lune.

Charles entrevoyait un problème constant dans cette démarche. Toutes les analyses de corrélation étaient postérieures aux événements cités. Ce recul temporel facilitait tout de même la création d'une signification de la configuration étudiée. Et pour lui ce type de raisonnements a posteriori ne démontrait pas grand

chose. Pourtant, à la lecture d'un autre cas, la notion de prévision prit tout son sens.

Dans les années cinquante, un disciple de Barbault avait calculé que 1989 serait une date cruciale pour l'URSS. On sait ce qu'il est advenu. La fin du communisme d'état et la chute du mur de Berlin. Il s'agissait bien là, d'une analyse antérieure aux faits.

La plus grande confusion régnait dans son l'esprit. Depuis des semaines Charles n'avait pas réussi dans sa quête de la martingale infaillible. Il n'avait pas pu démontrer que le hasard n'avait pas sa place à la roulette, bien au contraire ! Et finalement, un seul axe restait à explorer plus en détail. Cet axe entraperçu à l'aune des informations de Mme Kroll. Alors il se remit à chercher et à lire toute information sur ces astres décideurs. Mais rien n'y faisait. Il n'était toujours pas convaincu. Il n'arrivait toujours pas à comprendre l'enthousiasme de Claire. Hélas, il fallait bien le reconnaître, ses autres pistes n'avaient mené nulle part !

— Et si celle-là était la bonne ? Et si la position de la lune et consort pouvait effectivement déterminer des périodes favorables à la mise en place de mes systèmes de jeu ? Ce serait un parfait compromis entre la rigueur de mes calculs et l'optimisation irrationnelle de leur exploitation. Un simple compromis peut-être, mais enfin tourné vers l'efficacité !

Il ressentit le besoin impérieux de partager ses nouvelles déductions avec son ancien professeur. Elle pourrait probablement l'éclairer sur le sujet.

Et il devait également l'avouer, il avait aussi tout simplement envie de la revoir.

— Allez Charles, prends ton courage à deux mains, appelle la. Elle te l'avait suggéré lors de votre dernière rencontre. En plus elle t'a dit qu'elle serait sur la Côte d'Azur, allez profites-en, fonces !

Décidément sa petite voix intérieure était encore plus remontée que lui. Il prit son courage à deux mains puis son téléphone, à une seule .... Il hésita encore quelques minutes et finit par composer le numéro de Claire. Il n'avait qu'une seule envie, qu'elle ne décroche pas.

C'était un peu lâche, mais cela correspondait assez bien à son état d'esprit du moment. Hélas ou heureusement, il ne savait plus, Claire finit par répondre. Il allait devoir faire preuve d'un tout petit peu de courage.

— Bonsoir, c'est Charles ; Charles Bickman, je ne vous dérange pas ?

— Charles, mon dieu, mais que me vaut cet honneur ? Je suis ravie de vous entendre. Alors que devenez-vous ?

— Et bien, comme je vous l'avais dit, je suis en vacances avec mon vieil ami d'enfance à Fréjus et il n'est pas là ce soir ...

— Alors vous vous êtes dit, et bien puisque je suis seul, je vais me passer le temps avec cette bonne vieille Mme Kroll ...

Devant le silence gêné de son ancien élève, Claire reprit rapidement la parole.

— Charles, je plaisante. Cela dit, je vous connais. Dites-moi donc ce qui vous trotte dans la tête pour oser m'appeler comme ça ?

— Je n'avais pas de raison particulière, enfin, si. Vous vous souvenez de notre discussion à la remise des prix. Et bien j'y pense de plus en plus et comment dire, j'ai commencé à regarder deux trois trucs pour voir de quoi vous parliez.

Claire savait très exactement ce que voulait dire, pour Charles Bickman, « regarder deux trois trucs ».

— Charles, je suppose que vous avez passé des heures à faire des recherches et vous êtes tombé sur des informations qui vous laissent un peu sceptique. C'est bien cela ?

— En quelques sortes, oui. Et ça me ferait du bien de pouvoir en parler un peu avec vous. Qu'en pensez-vous ?

— Mais c'est une très bonne idée Charles, mais ce soir c'est impossible. Et je ne suis pas disponible avant trois jours. Comme je vous l'avais dit je suis moi-même sur la Côte d'Azur. Pas très loin de chez vous, je crois. Nous pourrions nous retrouver pour déjeuner au bord de la mer. Qu'en pensez-vous ?

— Oui, oui très bien, disons 13 h 00 au restaurant « le Lodge » à Saint-Raphaël. Vous connaissez ?



— J'en ai entendu parler, oui. Et bien Charles, à dimanche 13 h 00. Eh, Charles, dormez un peu tout de même ces prochaines nuits. Ne pensez pas trop aux étoiles.

Claire raccrocha et Charles était tout sourire. L'idée de revoir son professeur le rendait particulièrement heureux. Et pas uniquement à cause des étoiles. Plein d'entrain, il décida d'aller grignoter une pizza au restaurant de la piscine. Ce n'était pas loin et il pouvait s'y rendre à pied.

Arrivé sur place, il salua quelques personnes mais préféra s'installer seul. Il devait réfléchir sereinement à toutes ces découvertes, penser à la manière dont il aborderait ces sujets avec Claire. Après une bonne heure passée à table, il décida de retourner à l'Acassi. La température était très agréable et marcher lui ferait le plus grand bien. Le ciel était rempli d'étoiles et Charles scrutait chaque éclat de lumière. Comment l'un de ses soleils pourrait-il l'aider ? Quelle idée saugrenue. Il était urgent d'en découdre avec Mme Kroll.

Arrivant au terrain, il fut surpris de ne pas voir la voiture. Marc n'était toujours pas rentré. Il essaya de l'appeler sur son portable. Sans succès. Il haussa les épaules, résigné. Marc avait toujours eu des périodes de sa vie un peu mystérieuses. Il tenait à son jardin secret et Charles n'avait pas envie de s'immiscer à ce point. Il rentra dans son mobil-home, flâna un peu et finit par s'endormir.

Assez rapidement, un rêve étrange envahit son sommeil. Tout tournoyait confusément autour de lui. Ses feuilles de calculs, le tapis vert, les martingales, le visage de Claire, des planètes aux couleurs étranges, et soudain l'explosion du soleil ! Tout devient sombre. Des jeunes gens se débâtaient au milieu de calendriers et de pyramides mayas. Il pleuvait comme en plein déluge. L'orage emportait tout sur son passage. Charles luttait contre les éléments déchaînés. Et la terre se mit à trembler. Des millions de gens hurlaient. Charles se réveilla effrayé, trempé de sueur et les membres tétanisés par une incompréhensible douleur.

Les cris de toutes ces personnes lui avaient paru si réels. Il regardait autour de lui, encore sous l'emprise de son terrible cauchemar. Dehors, la blancheur du jour naissant éclairait

faiblement sa chambre. Il ne pensait pas avoir dormi si longtemps. Il jeta un rapide coup d'œil par la fenêtre pour s'assurer que la planète tournait rond. Il errait encore dans ce temps où la réalité n'avait pas totalement repris ses droits. Son regard se perdait aux quatre coins du terrain. L'absence du cabriolet le ramena quelques secondes sur terre. Marc n'était toujours pas rentré. Puis, à demi conscient et épuisé par sa lutte chimérique, il retomba violemment sur son lit. À nouveau des images subconscientes troublèrent son sommeil. Marc, au milieu d'une petite pièce éclairée par la faible lueur d'une bougie, lui demandait de l'aide. Des énormes tentures rouges bloquaient une porte aux formes étranges et l'empêchaient de venir au secours de son ami. Et Claire apparut, souriante. Son sommeil se fit plus serein, jusqu'au moment où les hurlements se firent entendre à nouveau. Ils étaient beaucoup moins nombreux mais semblaient encore plus présents. Là, tout à côté de lui !

L'astrologie ne lui avait pas seulement permis de retrouver Claire Kroll, elle semblait aussi hanter ses nuits.

## Chapitre 10

Weber n'avait pas apprécié la manière dont le colonel s'était ouvertement désintéressé de son exposé. Mais loin de se décourager, il se remit au travail avec une seule idée en tête. Trouver des preuves. Trouver des preuves de ce qu'il présentait. Car il n'y avait aucun doute dans son esprit. Quelqu'un allait profiter de la suractivité générée par cette date du 21 décembre pour mettre au point une action de grande envergure. Mais ce n'était pas si simple. Son positionnement au sein du Centre d'Écoute des Activités Subversives du Net n'était pas idéal pour aller de l'avant. Certes il avait été flatté de sa nomination, elle faisait de lui le plus jeune chef de cellule. Pourtant, si sa théorie était justifiée, il serait à l'étroit dans cette case. Le point de départ se situait bien là, au milieu de ces gourous fanatiques. Mais à l'arrivée, la menace irait bien au-delà des cercles sectaires. C'était pour lui une certitude.

Alors la nouvelle organisation du CEASN ne lui facilitait pas la tâche. La menace concernerait plusieurs services. Il serait difficile de faire appel à d'autres entités ou d'aller lui-même empiéter sur leur plate-bande avec pour tout bagage de simples intuitions. Il devait impérativement trouver quelque chose de concret. Et pour y parvenir, un seul moyen. Reprendre sans cesse son travail d'investigation. Même si les recherches étaient fastidieuses, surtout pour un homme seul. Même si la recrudescence des messages Mayanistes et New-Age était invraisemblable. Des théories complètement loufoques avaient vu le jour et il lui arrivait même parfois d'en sourire. Une en particulier l'amusait beaucoup. Elle avait pris énormément d'importance sur la toile et concernait Ashtar Sheran, Commandeur de la flotte intergalactique des « Frères de la Lumière ». Le 21 décembre 2012, le Commandeur, dans son immense bonté, devait procéder à la « Grande Evacuation » pour sauver la race humaine de la purification de la terre. Purification géophysique et cataclysmique à laquelle l'homme ne pourrait pas survivre.

Contrairement aux apparences, cette conception avait une orientation très progressiste et particulièrement positive. Car le Commandeur l'avait promis dans de nombreux messages « canalisés » par ses relais humains. Une fois la planète purifiée, il ramènerait les hommes sur terre pour y vivre en parfaite harmonie. Une harmonie retrouvée, dans un nouvel environnement de lumière et de sagesse. Un nouveau monde, assaini de tous les anciens maux, où tous les rescapés seraient conscients de la multi-dimensionnalité de l'univers. C'était tout simplement merveilleux. Et bon nombre de mouvements défendaient cette idée. Sauver de pauvres âmes en perdition de manière plutôt désintéressée. Du moins jusqu'à un certain point. Mais cette vision assez proche des millénaristes, avait aussi son côté obscur. L'avènement de l'Ère du Verseau ne serait pas toujours aussi idyllique.

D'autres courants de pensées n'étaient pas si angéliques. Des privations, des souffrances, des prises d'otages, des claustrations étaient le dur prix à payer pour atteindre cette vie meilleure. Seuls des sacrifices humains plus ou moins consentis permettraient l'accès à un au-delà édénique. Et la France n'avait pas été épargnée par ces histoires sordides. Certes, elles n'avaient pas l'ampleur des grands suicides collectifs du « Temple du Peuple » au Guyana. Ou encore moins celui perpétré en Ouganda par le « mouvement pour la restauration des Dix Commandements de Dieu ». Mais elles avaient eu lieu. Weber avait pu retrouver des rapports de police où la mort de plusieurs personnes y était enregistrée au nom de croyances assez étranges.

En réalité, les raisons de ces tueries étaient beaucoup moins mystiques. Et certains mouvements, basés sur des doctrines prônant la supériorité d'une race, étaient encore plus extrémistes. Ils n'hésitaient pas à mettre en avant des préceptes sur la sélection d'êtres humains supérieurs. Préceptes qui relevaient ni plus ni moins de la purification ethnique. Le danger de génocide était réel et allait bien au-delà des adeptes de la secte. Le risque pressenti par Weber était de cette envergure. Il rejoignait l'avis d'autres experts sur ce sujet. La frontière était très mince entre amener des hommes vers un suicide collectif ou les pousser à des actes extrémistes. C'était l'essence même de la naissance d'une nouvelle forme de

terrorisme. Propre au vingt et unième siècle, il se basait sur l'instrumentalisation sectaire et l'utilisation du web comme moyen de séduction et de communication. Une théorie dont Abel ne voulait toujours pas entendre parler. Weber devait lui fournir des preuves irréfutables. Il devait le convaincre du bien fondé de cette hypothèse. Alors il s'était penché sur bon nombre de ces « suicides collectifs ». Il devait trouver des exemples de projections au-delà des murs du temple. Mais en dépit d'heures de recherche, tous les cas répertoriés ne donnaient toujours rien. Aucun risque d'externalisation. Sans désespérer, il continuait inlassablement ses fouilles dans les méandres du Web. Puis il mit enfin la main sur de dangereuses exceptions. Il existait bien des cas où les actes de violences menés au sein du groupe se tournaient vers l'extérieur. Les cibles étaient irrémédiablement des « représentations étatiques ou politiques ». L'exemple le plus frappant de cette dérive meurtrière avait été sans aucun doute le projet fou de la secte « Aum ». La secte s'était rapidement tournée vers le bioterrorisme. Ce qui n'avait pas été du goût de tous. Alors elle avait tout d'abord assassiné bon nombre de ses adeptes dissidents. Puis ce fut le tour de personnes extérieures au mouvement, ceux qui représentaient une menace pour le groupe. Et enfin, en mars 1995, elle avait réussi à mener une action de grande envergure en envoyant du gaz sarin dans le métro de Tokyo.

Weber avait suivi cette piste autour de Shoko Asahara. Il l'avait fouillée jusqu'au moindre détail. Découvert que le gourou charismatique, en dépit de son emprisonnement, continuait à avoir une emprise totale sur ses anciens adeptes. Certains avaient même rebaptisé leur secte « Aleph » pour tenter de se refaire une virginité mystique en attendant le retour du Maître. La bête n'était pas morte mais le jeune Lieutenant ne craignait pas une action de ces anciens membres en particulier. Il pressentait juste que les méthodes radicales employées quinze ans plus tôt seraient reprises par d'autres. Reprise avec encore plus de ferveur et de folie autour de l'annonce de cette nouvelle apocalypse. Car une fois embrigadé et coupé du monde « réel », il était si facile de transformer certains adeptes en kamikazes. Des kamikazes prêts à tout pour ne pas avoir à subir l'opprobre du groupe et de leur maître à penser. La perte de toute personnalité au profit de l'égrégore d'une secte manichéenne

et seule détentrice de la vérité facilitait la tâche du Gourou. Une fois sous son emprise, il pouvait alors pousser ses recrues à agir au nom de la volonté de l'être supérieur dont il était le seul porte-parole.

Ces nouvelles communautés étaient d'autant plus dangereuses qu'elles disposaient maintenant de gros moyens financiers. De l'argent qui leur permettait d'acheter des armes, d'organiser des actions complexes. Très souvent, leurs membres étaient des hommes et des femmes d'un très bon niveau d'études. Des adeptes scientifiques leur donnaient la capacité d'acquérir des moyens techniques particulièrement dangereux. Weber en était persuadé. Une menace imminente se cachait dans les méandres de ces mouvements apocalyptiques. Il ne pouvait pas vraiment expliquer pourquoi cette idée prenait une telle place dans son raisonnement, mais il en était ainsi. Tous les éléments étaient réunis. Une secte douteuse, un expert scientifique, des propos délirants, des moyens de communiquer et d'organiser sans faille, un forum public en guise de couverture, des adeptes prêts à tout. Ce n'était qu'une intuition mais peu importe.

Weber fonctionnait de la sorte. Sans explication rationnelle, son cerveau se mettait en alerte à la lecture d'une phrase, à la vue d'une scène en particulier. Un pressentiment naissait dans son esprit et il partait alors à la recherche de faits réels qui corroboraient son hypothèse. Et même si le CEASN disposait des meilleurs matériels et algorithmes du moment, cela ne suffisait pas toujours. Internet recelait tellement de données. Alors, comme dans la police et la résolution d'un meurtre, l'intuition de l'enquêteur faisait toujours la différence. Et Weber, en bon détective, se laissait guider par son instinct. Un instinct qui le poussait à trouver des corrélations entre sa théorie de l'externalisation d'actes violents et des sectes Mayanistes. Après tout, c'était bien un calendrier et cette date du 21 décembre 2012 qui avait déclenché son système d'alarme interne.

Il passa plusieurs jours à travailler sur ce sujet. La tâche était ardue. Il n'avait pas reçu d'ordres précis pour aller dans ce sens. On lui avait même plutôt « conseillé » de ne pas y perdre son temps. Et il lui fallait trouver un angle d'attaque pour justifier son acharnement auprès de ses supérieurs. Alors il avait opté pour « la patrie en danger ». Même si son raisonnement se basait sur une

utilisation intensive d'internet. Même si le danger pouvait donc provenir de partout. Il avait décidé de restreindre géographiquement ses recherches à la France. Cette option avait un énorme avantage. Le pouvoir politique était toujours sensible à la sécurité d'état. Bien plus qu'à la planète en danger. Il devait donc trouver des actions commises ou à commettre sur le territoire national. Hélas, jusqu'à présent les résultats n'étaient pas réellement probants. Il n'y avait pas eu beaucoup de cas où un acte sectaire notoire aurait pu cacher un risque d'une dérive externe.

Weber n'avait retrouvé qu'une affaire vieille de dix ans. En région parisienne, un groupe d'illuminés avait réussi à convaincre dix jeunes gens de participer à un suicide collectif en guise de sacrifice. L'objectif était de préparer la Grande Transition vers une nouvelle ère. L'inspiration Maya ne faisait aucun doute. Le gourou avait même construit une réplique de la pyramide à degrés présente sur le site de « Chichen itzá », dans la péninsule du Yucatan. On avait également retrouvé des inscriptions faisant état de la fin de leur calendrier en 2012. C'est d'ailleurs ce détail qui avait permis à Weber de retrouver l'affaire. Le rapport de police indiquait que dix corps avaient été retrouvés. La nature sacrificielle des actes commis ne faisait aucun doute. Les légistes avaient constaté que les cœurs de certains jeunes gens avaient été arrachés. Il y avait eu une volonté délibérée de simuler les rituels meurtriers perpétrés par les prêtres maya et découverts par les conquistadors espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle. La quasi-totalité des preuves de l'activité sectaire avait disparue dans un gigantesque incendie. Incendie probablement accidentel, car il ne correspondait en rien au rite en cours. Les rapports d'audition des seuls rescapés, le prêtre et ses assistants, ne laissaient planer aucun doute sur la préméditation des assassinats. Les rapports des experts psychiatriques étaient tout aussi formels. L'état mental des pseudo-mentors avait été jugé totalement délirant. Ils avaient tous écopé de peines de plus de quinze ans de prison ferme. Les uns étaient derrière les barreaux, les autres étaient morts. Le danger d'externalisation n'existait pas et Weber se trouvait dans une impasse. Il reprit ses recherches en espérant avoir plus de succès, le temps lui était compté.





## Chapitre 11

Charles émergea aux alentours de dix heures. Les bruits caractéristiques des pneus sur le gravier avaient eu raison d'une grasse matinée agitée par de vagues souvenirs cauchemardesques. Marc revenait enfin de sa virée familiale. Le visage était crispé et les yeux lourds. La nuit n'avait pas du très bien se passer. La manière de refermer violemment la porte du cabriolet confirma cette première impression. Puis Charles remarqua un fait assez inhabituel. Son ami éprouvait les pires difficultés à se déplacer.

— Des soucis, Marc ? Tu as mal quelque part ?

— Non, non tout va bien. J'ai juste pris un peu froid en rentrant et je suis un peu engourdi. Et puis tu sais moi, la famille, ça n'a jamais vraiment été mon truc.

— C'est bizarre, depuis le temps que je viens, tu ne m'en as jamais parlé ?

— C'est juste une vieille tante et des cousins qui ont loué une petite villa derrière Fayence pour deux semaines. Je voulais juste les saluer, je ne les vois jamais.

Charles n'était pas très convaincu par ces explications. Et même s'il ne portait aucune trace sur le visage, il aurait juré que Marc avait pris des coups et il insista encore un peu. Sans succès, Marc ne voulait pas en dire plus. Ce n'était pas la peine d'insister. Il réussit juste à le convaincre d'aller à la piscine pour se détendre un peu. Les préparatifs furent rapides. Marc ne s'éternisa pas dans la salle de bain ; chacun prit une serviette de plage, un peu de liquide et en route.

— Marc, peux tu passer par le bureau de tabac, j'aimerais acheter l'Equipe ?

— Tu m'as toujours fait rire avec ça. Qu'un mec comme toi passe son temps dans ce journal, ça me fascine.

— Ça me change les idées, et ça me fait faire du sport, par procuration ...

Cette dernière remarque eut le mérite de les faire sourire, un peu, et Marc fit le détour par le centre commercial. Il jouxtait le Domaine mais n'en faisait pas parti. Ainsi des personnes non résidentes au Pin pouvaient tout de même s'y rendre. En voiture il fallait sortir de l'enceinte privative et faire quelques dizaines de mètres pour y accéder. À pied, on pouvait utiliser l'une des portes de communication qui s'ouvrait à l'aide d'une carte spécifique. Quelques boutiques, des restaurants, un bar-glacier, une petite supérette et le fameux « Tabac presse » étaient regroupés autour d'une place typiquement provençale. De grands peupliers proposaient de l'ombre à toute heure de la journée. Le soir des animations musicales égayaient l'endroit. On pouvait même y jouer à la pétanque.

Marc se gara devant l'entrée de l'esplanade et Charles sortit énergiquement du cabriolet.

— Et pas uniquement par procuration ...

Il courut jusqu'à la boutique bien trop petite pour le nombre d'objets qui y étaient vendus. On y trouvait pêle-mêle des livres et des magazines en toutes langues, centre de vacances oblige, mais aussi des jouets de piscine pour les enfants, des parasols pour les parents, des broderies pour les grands-mères et des cartes postales pour toute la famille, un vrai bazar à l'ancienne. La seule touche de modernité venait des terminaux et présentoirs de jeux de hasard. Il y en avait pour tous les goûts : des cases à cocher, des cartes à gratter, des machines à gros boutons rouges pour choisir les numéros à votre place. Une véritable caverne d'Ali baba pour joueurs en perdition. Et plus sûrement un tiroir à espérance pour des vacanciers souhaitant prolonger leur séjour aux frais de la Française des jeux. Et puis il y avait la cerise sur le gâteau. De grandes affiches annonçaient fièrement les montants des précédents gains. C'était un moyen judicieux d'appâter le chaland. Les tickets achetés chez moi portent bonheur, regardez le nombre de gagnants ! Et il fallait bien reconnaître que l'endroit semblait avoir un taux de réussite particulièrement élevé. Les annonces victorieuses couvraient la quasi-totalité du mur derrière la caisse. Charles fit un rapide calcul. Autant de profits ne signifiaient qu'une seule chose. La clientèle intéressée par tous ces petits bouts de cartons était de plus en plus

nombreuse. Puis il ne put s'empêcher de remarquer une série tout à fait spéciale. « Astro » et tout un présentoir de cartes à l'effigie de chaque signe du zodiaque. Décidément cette association entre la chance et les planètes se retrouvait partout.

En attendant son tour, Charles lisait les titres de la presse locale affichée sur de grands présentoirs. Comme d'habitude, il n'y avait rien de vraiment passionnant. Aujourd'hui, les risques d'incendie étaient élevés en raison du vent et de la sécheresse de ces dernières semaines.

Il repensa à l'année où tout le Domaine avait été évacué. Le feu était arrivé à moins de cinq mètres de l'entrée principale. Marc et lui avaient proposé leur aide. Ils passèrent toute la journée et une grande partie de la nuit à jouer les pompiers volontaires. Charles avait montré une volonté hors du commun, surprenante même. Il s'était battu contre les flammes avec l'énergie d'un boxeur qui voulait prendre sa revanche et mettre son adversaire KO dès les premiers rounds. Et fort heureusement, seules quelques habitations avaient été touchées.

Avant ce terrible rappel à l'ordre, le Domaine avait toujours été épargné. Les habitants du coin avaient fini par oublier qu'en Provence le risque était toujours là, présent sous chaque buisson. Ils savaient maintenant qu'ils n'étaient pas intouchables. L'incendie était devenu l'ennemi numéro un et l'arrivée du mistral signifiait pour beaucoup, une journée de crainte et d'angoisse.

À l'époque, certains avaient parlé d'avertissements divins. Charles avait trouvé ces remarques complètement saugrenues. Aujourd'hui, devant le Var Matin, il repensait à la manière dont il avait vécu ces événements. D'étranges sentiments se bousculaient dans sa tête. Il ne comprenait toujours pas la détermination dont il avait fait preuve ce jour là. Il se demandait de quels dangers un quelconque Dieu voulait les avertir ? Et il était toujours aussi perturbé devant ces marques de crédulité mystique.

La seconde accroche de première page le sortit de ses réflexions. Elle ventait le retour à la mode du Texas hold'em. Cette variante du bon vieux poker faisait fureur depuis presque de dix ans. Toutes les générations de toutes classes sociales avaient fini par acheter une

mallette de jetons pour organiser des parties endiablées dans le salon ou la salle à manger. La plupart des chaînes de télévision avaient leur émission dédiée à ce jeu. La chasse aux personnalités du show business pour présenter ou participer aux tournois était ouverte. Charles s'y était intéressé quelques mois. Il y avait un aspect statistique dans la manière de jouer qui l'avait séduit. Mais cela n'avait pas duré très longtemps. Trop simple et surtout trop mercantile pour lui. Le titre de l'article, un peu racoleur, précisait que de nombreuses parties à fortes mises étaient organisées illégalement dans toute la France. Un état des lieux de ce qui se passait sur la Côte d'Azur était détaillé en page 4. Charles tenta de retourner le journal pour connaître la suite, mais il n'en eut pas le temps.

— Un euro quinze, pour l'Equipe ! Et si vous voulez feuilleter le Var Matin, il faudrait l'acheter !

L'impatience du buraliste sortit Charles de sa lecture. Il ne prit que l'Equipe et s'en alla, formulant un au-revoir à l'image de l'accueil reçu.

Marc l'attendait dans la voiture, soucieux. Charles essaya à nouveau de lui tirer les vers du nez. Toujours sans succès. Le trajet ne prit que quelques minutes durant lesquelles Charles aborda d'une manière anodine l'article sur les cercles de jeux clandestins qui foisonnaient sur la Côte d'Azur. Marc sembla embarrassé mais il n'eut pas à répondre. Le parking de la piscine était déjà à portée de vue. De vieilles connaissances avaient reconnu le cabriolet et leur faisaient de grands signes. Marc s'empressa de saluer les nouveaux arrivants, visiblement soulagé de ne pas avoir à continuer cette conversation. Charles, lui, était déçu ne pas avoir pu tenir son ami dans ses filets plus longuement.

Après les « bonjour, comment ça va » d'usage, tout le monde finit par entrer à la piscine pour retrouver le reste de l'équipe. Marc garda son tee-shirt, s'allongea sans un mot sur sa serviette et se mit à dormir. Les uns et les autres échangèrent avec Charles quelques regards interrogateurs.

Malheureusement, ce dernier ne pouvait guère expliquer le comportement étrange de leur ami.

— Marc est sorti cette nuit, il vient juste de rentrer ...

— Ah, Don Juan a encore frappé.

La remarque emprunte d'une légère touche de jalousie venait de Morgane, une ancienne petite ami de Marc. Les garçons, eux, se regardèrent l'air amusé. Leur vieux pote continuait à vivre une vie de patachon. Charles n'arrivait pas à partager cette vision. Il était certain que Marc avait des ennuis mais il n'en fit part à personne.

Après quelques longueurs dans le bassin olympique, Charles réveilla son ami et lui proposa de rejoindre la petite bande au restaurant. Tous étaient déjà en train de prendre l'apéritif. Les tournées fusaient et la prise d'assaut la grande table ronde se fit attendre. L'ambiance avait fini par se détendre et Marc avait retrouvé son énergie et son humour habituel. Charles n'en pensait pas moins, il faudrait qu'il ait une conversation avec lui, au calme. Ici, ce n'était plus le moment. Le déjeuner se passa normalement. Les pichets de rosé se succédèrent à un rythme irraisonnable, et tout le monde sortit de table avec un seul objectif. Aller faire une sieste sur le solarium ou à l'ombre des grands pins.

Aux alentours de seize heures, le bruit des activités aquatiques réveilla les moins atteints. Les autres, la bouche légèrement pâteuse, eurent plus de mal à émerger. Les plus courageux allèrent s'inscrire au tournoi de water-polo. Les moins vaillants se contentèrent de jouer aux simples supporters. Marc était resté sur le bord du bassin pour tenir le rôle du coach. Son équipe perdit évidemment tous ses matchs, mais tout le monde avait bien ri. La fin de l'après-midi approchait et il était temps de remonter à l'Acassi. Pour calmer le jeu, les deux garçons décidèrent d'aller au cinéma et de ne pas se coucher tard. Une fois n'était pas coutume.

Charles ne se sentait pas très bien mais les abus de l'après midi n'y étaient pour rien. Il avait laissé ses sujets de recherche toute la journée et il en éprouvait une sorte de manque. Plus encore, de la culpabilité. Quelqu'un au fond de sa tête semblait lui reprocher de perdre son temps en futilité alors qu'il avait d'importantes choses à découvrir. Paradoxalement, il n'associait pas ces avertissements aux martingales, mais bien à l'astrologie. Ces premières lectures sur ce

sujet l'avaient totalement déconcerté. Il n'avait pas imaginé l'être à ce point ?

Mentalement, il refaisait sans cesse le chemin qui l'avait amené à ces dernières consultations. Il n'y avait aucun doute possible. C'étaient bien les échecs subis dans sa chasse au casino qui l'avaient conduit sur cette voie. Pourtant, il avait l'impression que la route avait déjà été tracée, bien avant ces derniers jours. Il n'arrivait pas à analyser et comprendre cette étrange sensation mais il en était ainsi. Mais ce n'était plus le moment. L'heure de la séance approchait. Marc était déjà dans la voiture et l'attendait. Le court trajet se fit dans le plus grand silence. Sur place, la salle était presque vide et ils en comprirent rapidement la raison. Le film se révéla être d'un piètre intérêt. Il leur parut très long, ennuyeux et amplifia encore leur envie d'aller se coucher. Ils étaient même déjà installés dans le cabriolet alors que le générique de fin ne faisait que commencer. Mais il ne fallait pas s'y tromper. La qualité médiocre de leur soirée cinéma n'était pas la seule raison de leur apathie. Marc avait semblé ailleurs. Charles n'avait cessé de penser à ce qu'il avait ressenti en rentrant de la piscine et plus encore au comportement étrange de son ami.

Au moment où il allait enfin lui demander la nature de ses problèmes, Marc flaira le danger et amena la conversation sur un tout autre sujet. Une véritable anguille.

— À propos, Charles, nous allons au Dramont demain, ça te dit ?

Le Dramont était un endroit magnifique. Il se situait au milieu de la corniche d'Or et avait été préservé dans un état relativement sauvage. Il n'y avait pas de plages et donc pas trop de touristes. L'accès à une mer turquoise se faisait par des chemins escarpés au milieu de roches rouges. L'entrée dans l'eau n'était possible qu'en sautant des rochers. La remontée n'était pas toujours facile, surtout quand il y avait des vagues. On pouvait y faire de la plongée dans une eau parfaitement claire. La faune marine avait été à l'abri de la pollution habituelle des plages de sable et le spectacle sous-marin était de toute beauté, même avec un simple masque et un tuba. L'autre activité privilégiée du lieu consistait à plonger à partir

d'aplombs rocheux. Ces recoins de falaises culminaient à plus de dix mètres de la surface de l'eau. Il fallait varapper sans aucune corde et assurance jusqu'à ces niches de pierre invisibles d'en bas. Les accidents n'étaient pas rares. Mais le goût du risque prenait souvent le pas sur la raison.

Charles n'appréciait pas du tout. Il avait toujours peur que quelque chose se passe mal. Il ne savait pas pourquoi, mais l'idée de voir des corps de nageurs surgir de nulle part et sauter dans le vide de ces promontoires rocaillieux le terrorisait si fort qu'il déclina une nouvelle fois l'invitation. Marc n'était pas surpris. Il gara la voiture et Charles en descendit rapidement. Pour une fois, ils se dirent au revoir sans que l'un ou l'autre n'ait envie de discuter davantage. La soirée avait pris une tournure bien inhabituelle. Arrivé dans sa chambre, Charles savourait égoïstement l'aubaine. Marc n'avait pas insisté pour qu'il se joigne à lui et il pourrait être seul demain ! Il lui serait beaucoup plus facile de faire ses nouvelles recherches sur Internet sans avoir à se justifier à tout bout de champs. Cette perspective l'avait remis en forme et l'envie de commencer dès maintenant le taraudait. Il s'apprêtait à sortir son ordinateur mais n'en eut pas le temps. Marc avait fini par craquer et frappait à la porte en quête d'un dernier verre. Charles ne pouvait pas refuser. Son ami avait peut-être enfin trouvé le courage ou l'envie de lui parler. Malheureusement, au fil des minutes, Marc n'aborda que des sujets de conversations futiles. Puis vers une heure trente, il finit par prendre congé. Charles s'en voulait. Ils avaient parlé de choses et d'autres mais rien d'essentiel n'avait été évoqué. Il n'avait pas su trouver les mots pour amener son ami à se confier.

Puis, en allant se coucher, il repensa à quelques détails. Tous n'étaient pas si anodins. Et si Marc, sous couvert de propos apparemment sans importance avait voulu lui faire passer un message. Un message qu'il n'avait pas compris ou qu'il n'avait pas voulu comprendre. Il reconsidéra tous les points abordés durant cette dernière heure. Un seul sujet récurrent lui vint à l'esprit, l'argent !

Marc avait toujours été un peu flambeur. Il n'avait jamais vraiment compté de sa vie. En cas de réel coup dur, la grand-mère avait toujours été là pour l'aider. Même si maintenant ce n'était plus

le cas, il avait hérité d'une somme honnête. Le réaménagement du terrain et la remise à neuf du cabriolet avaient dû sérieusement attaquer le pactole mais pas au point de le laisser sans le sou. Non c'était autre chose. Marc paraissait obsédé par l'idée de gagner de l'argent. Bien plus que celle d'en dépenser ! Et ça, c'était tout à fait nouveau pour lui.

Puis Charles repensa à la manière dont il s'était lancé dans l'aventure des martingales. Cela ne faisait aucun doute. Marc n'avait pas été étranger à cette soudaine passion. Même s'il s'était lancé lui-même ce défit idiot. Il se sentit, à cet instant précis, totalement manipulé. La colère montait en lui. Mais de son côté, sa propre franchise n'avait pas été exemplaire. Il ne lui avait pas avoué les difficultés rencontrées dans ses recherches. Il ne lui avait pas fait part de ses doutes. Des doutes si forts sur sa réussite qu'il avait commencé à regarder vers les étoiles. Mais comment lui dire tout cela, Il avait tellement de mal à se l'avouer lui-même.

Les étoiles, la lune, Charles éprouva une sensation étrange. Ces mots, Marc les avaient prononcés à de nombreuses reprises ces temps-ci. Mais était-ce la première fois qu'il les entendait. Il commençait à en douter fortement ! Oui, la soirée avait vraiment pris une tournure inhabituelle et il s'endormit sur cette nouvelle constatation.



## Chapitre 12

Charles buvait son café quand Marc émergea de son mobil-home. Il avait réussi à se réveiller seul, et à l'heure. Ce simple exploit l'avait mis de bonne humeur. Tout sourire, il proposa une nouvelle fois à son ami de se joindre à lui pour aller au Dramont. Charles le félicita ironiquement de sa parfaite maîtrise du timing matinal avant de décliner l'invitation. Il le regarda monter dans sa voiture et sortir avec prudence du terrain. Puis, en quelques secondes, il retrouva son ordinateur et se connecta sur internet. Après une nuit de réflexion, Charles avait décidé de s'éloigner de l'astrologie et des événements historiques. Compte-tenu de son objectif, ce thème ne s'était pas révélé un axe d'exploration très convaincant. Face à ce constat, il avait réorienté sa réflexion sur des périodes potentiellement propices aux jeux. Il scruta les nouveaux résultats obtenus et fut particulièrement déçu. Malgré sa volonté d'utiliser d'autres mots-clés et d'autres pistes d'investigation, il revenait sans cesse sur ces fichues pages d'astrologie.

Il finissait par se demander si son ordinateur n'avait pas été envoûté. Et plus sérieusement il s'interrogea sur sa manière de fouiller dans les arcanes du net. Cette focalisation pouvait être liée à l'utilisation de mots clés mal connotés, mais il était tout à fait envisageable que ce soit vraiment le seul thème réellement à même de répondre à ses attentes.

Il connaissait les risques d'une recherche sur internet. L'utilisation de critères particuliers pouvait occulter des informations de grandes importances. Le choix inconscient d'un mot clé orientait irrémédiablement les réponses possibles. C'était un piège constant. Et ce n'était pas le seul risque. Le moteur de recherche employé apportait son lot d'incertitudes. Charles l'avait souvent constaté. L'interprétation des index de la source documentaire pouvait différer d'un algorithme à l'autre et donc influencer les résultats retournés. Ce pouvait être l'une des raisons qui amenait Charles à piétiner ainsi. Mais son subconscient pouvait tout aussi bien le guider exclusivement sur cette voie. Puis une

nouvelle hypothèse vit le jour : la censure. Cette dernière idée le frappa de plein fouet. Les modalités d'exécution d'une requête, a priori purement techniques, étaient loin d'être aussi anodines. Elles étaient même régulièrement à l'origine de nombreux débats sur l'accès à l'information.

Quelques années auparavant, une importante polémique avait vu le jour sur la position de quasi monopole de certains moteurs de recherche. Car c'était un fait établi, l'accès à l'information se faisait par l'intermédiaire d'un premier écran générique dans plus de quatre-vingt dix huit pourcent des cas.

Très vite, l'utilisation de ces portails propriétaires fit naître un grand intérêt commercial. Les thèmes de recherche étaient enregistrés. Des encarts publicitaires, ciblés et personnalisés, virent le jour et truffèrent les écrans de « pop-up » envahissants. Devant cet inévitable développement, certaines universités avaient même mis en place des cursus spécialisés. Les objectifs pédagogiques étaient multiples : apprendre et comprendre les mécanismes de recherche des moteurs eux-mêmes, analyser et utiliser le comportement de l'internaute. Et au final, comment exploiter aux mieux l'ensemble.

Charles, toujours avide de savoir, s'était inscrit à l'un de ces cours. Les débouchés commerciaux ne l'avaient pas fasciné mais un constat s'était rapidement imposé : l'impérieuse nécessité de porter un regard très critique sur la véracité des documents retrouvés. Le comportement des détenteurs d'informations avaient également évolué. Ils s'étaient très vite mis à réfléchir sur la manière d'indexer leurs propres données. Elles devaient être visibles au milieu de mille autres. Il y avait là un enjeu majeur sur la primauté de l'information.

La course au référencement était lancée, quitte à dénaturer la nature même du contenu. Il fallait tout mettre en œuvre pour qu'une personne cherchant un séjour balnéaire puisse accéder à mon site de voyage et non à celui de mon concurrent. Mais ce phénomène pouvait aussi devenir bien plus préjudiciable en amenant l'internaute à lire en priorité mon explication de tel phénomène. Le premier accès étant statistiquement le seul, cette interprétation serait

considérée comme l'unique et seule vérité. Le risque de désinformation et de manipulation était bien réel.

Charles avait suffisamment assimilé ces travers du web pour tenter d'analyser avec clairvoyance les résultats de ses propres investigations. On lui avait appris. À l'origine, la pertinence des réponses dépendait simplement du nombre de fois où le mot recherché était présent dans le texte de l'information cible. Pour être le premier de la liste, il suffisait donc de répéter dans des zones de textes inaccessibles au lecteur, le mot clé des centaines de fois. Cette méthode avait été particulièrement utilisée par les sites coquins. Puis très vite, le degré de pertinence se basa sur des heuristiques plus complexes. Des analyseurs sémantiques de contenu textuel dans leur globalité virent le jour. On pouvait ainsi espérer une meilleure véracité des listes de résultats.

Coté pourvoyeurs d'informations, le problème restait identique. Même s'ils indexaient leurs données de manière honnête, ils restaient à la merci des algorithmes des moteurs de recherche. Des moteurs de recherche qui pouvaient toujours privilégier telle publication par rapport à telle autre pour des raisons purement mercantiles. Ils pouvaient aussi, dans le pire des cas, répondre à des objectifs politiquement dangereux. Certains états totalitaires n'hésitaient pas à bloquer tout ou partie de l'information accessible.

En France aussi, la polémique existait. Elle n'était pas d'une nature aussi radicale, mais bien plus ciblée. Charles se souvenait d'un gigantesque bras de fer mené par de grandes bibliothèques mondiales. Dans les années 2007-2010, le plus répandu des outils de recherche avait proposé de numériser tous les livres de la planète. En contrepartie ils devenaient accessibles en priorité par leur propre fenêtre d'accès. La Bibliothèque Nationale de France, avait ouvertement exprimé ses craintes. Le danger de voir s'instaurer un accès à la culture au mieux « sponsorisé », au pire censuré était réel. Si les « propriétaires » du moteur ne voulaient pas que telle œuvre ressorte, pour des raisons de morale religieuse, de politique ou tout autre aspect de ce genre, il lui suffisait d'en bloquer informatiquement l'accès. Ou plus sournoisement de le rétrograder dans les profondeurs de la liste. Le lecteur ne la verrait jamais.

Charles avait toujours défendu l'idée de disposer de plusieurs outils de recherche. Il ne s'était pas spécialement engagé sur le sujet mais une certaine déontologie intellectuelle le poussait à être contre toute position monopolistique. Tout simplement parce qu'il en constatait les dangers quotidiennement. Une même recherche donnait des résultats très différents d'un moteur à l'autre. Le recoupement de plusieurs sources était le seul gage de légitimité, enfin ... le plus souvent.

Alors, il était tout à fait possible que ces thèmes de recherche soient sensibles au point que les résultats retournés soient contrôlés. Il était tout à fait possible qu'un puissant lobbying ait mis la main sur ces thèses astrales pour en masquer la réalité au monde entier !

Il avait lu plusieurs publications sur cette théorie du complot. Une puissance mystérieuse détenait des informations qu'elle jugeait nécessaire de cacher au reste de la planète ! Charles avait peut-être mis le doigt sur ces données secrètes. Ou il devenait complètement paranoïaque.

Son comportement était de plus en plus étrange. Il s'en rendait compte et cela l'effrayait beaucoup. Alors il décida de revenir très vite à ce qu'il maîtrisait le mieux : ses acquis dans le domaine de l'investigation scientifique et ses raisonnements logiques. Calmé et réconforté par cette réelle expertise, Charles essaya de se recentrer sur le thème de la « numérologie astrale ». Il utilisa trois des plus grands moteurs de recherche encore en vie et constata, une nouvelle fois, des écarts significatifs entre les différentes listes de résultats. La pertinence de tous ces liens étaient donc bien incertaine. Un, toutefois, revenait systématiquement aux premiers rangs. Ce n'était pas vraiment ce qu'il cherchait mais la redondance de cette information lui donna envie d'y jeter un œil. La numérologie biblique et le code secret du Pentateuque avaient donné lieu à de très nombreux débats contradictoires.

Certains affirmaient avoir trouvé dans la Bible des indications sur les événements marquants de l'histoire à venir. La démonstration se basait sur l'extraction de séquences de caractères et de leur projection dans une matrice à deux dimensions. Ce procédé permettait la création de nouvelles phrases dites

prédictives. C'est ainsi que les adeptes de l'inerrance prouvaient l'infailibilité de ces écrits et donc leur source divine.

Charles, comme beaucoup d'autres, n'était pas très convaincu par une telle démonstration. Il entrevoyait assez facilement la possibilité d'écrire un algorithme permettant d'extraire n'importe quelle suite de lettres qui, repositionnées convenablement, pouvait devenir une prédiction. En raisonnant à l'envers et en connaissant la prédiction souhaitée, un programme de sélection et de reconstruction de mots ne paraissait pas compliqué à écrire.

Peu enclin à juger de la pertinence d'une écriture divine de la Bible, il prêtait tout de même à cette méthode un intérêt certain pour transmettre des messages cachés. Encore un jeu auquel il aurait pu participer. Il suffisait de donner le nom d'un livre référent et seules les personnes détenant le bon programme pouvaient en extraire et comprendre des informations secrètes. Il trouvait ça plutôt intéressant. N'importe quel livre pouvait servir de base à l'exercice. C'était l'écriture de l'algorithme, en fonction du message à délivrer, qui devenait la clé de décryptage.

Charles continuait sa promenade informatique sur des sites de plus en plus loufoques. Il s'éloignait imperceptiblement de ses critères initiaux mais il éprouvait une curiosité malsaine à poursuivre dans cette direction.

D'hyperliens en hyperliens, il finit par aboutir sur des forums inspirés du « Mayanisme » et de toutes sortes de mouvances New-Age. Un étrange frisson lui parcourut l'échine. Il n'y prêta pas attention et continua son involontaire voyage initiatique. L'un de ces forums était particulièrement friand d'événements a priori prévus pour cette fin d'année 2012.

Charles avait vaguement entendu parler d'un pseudo alignement de planètes qui correspondrait également à la fin du cycle de 5125 ans du calendrier Maya. L'association de cette révélation à d'autres prédictions du même ordre avait conduit pas mal d'illuminés à l'affirmer. La fin du monde était proche. Devant une telle déferlante de questions et d'affirmations en tout genre, Charles comprit que le phénomène n'était pas du fait de quelques personnes en manque de sensation. Il était devant un vrai « buzz » d'importance mondiale.

Il ne put s'empêcher d'effectuer des recherches supplémentaires sur ce thème. Les réponses pleuvaient par centaines de mille. Il y en avait de toute nature et depuis très longtemps.

La date du 21 décembre 2012 clignotait partout !

Charles, lui, était sûr d'une seule chose ! Il n'y avait derrière tout cela, aucune rigueur scientifique. Pourtant, bon nombre d'illuminés faisaient converger leurs informations pour corroborer cette croyance en la fin du monde.

On trouvait pêle-mêle la « Prophétie de Saint Malachie » selon laquelle Benoît XVI, cent-onzième pape, sera le dernier avant la fin du monde. La théorie sur Nibiru, douzième planète, connue également sous le nom de planète X. Elle orbiterait sur un cycle de 3600 ans et provoquerait lors de son passage près de la terre, d'irréversibles catastrophes. Une orbite dont le prochain périhélie serait évidemment le 21 décembre 2012.

On se disputait sur les manières dont la planète devait terminer sa pauvre vie. L'arrivée d'une gigantesque comète percutant la terre ou un renversement magnétique du soleil tenaient la corde. Il y en avait pour tous les goûts.

Tant de signes différents, tant de prédictions émanant de sources si diverses, tous ces avertissements montrant du doigt cette même date ne pouvaient pas être le fruit du hasard. Tous ces internautes émérites ne pouvaient pas se tromper.

Le 21 décembre 2012 serait réellement la date fatidique. Et comme toujours, il suffisait d'un mouvement de foule pour que les moutons crédules suivent. Charles n'aimait pas ces phénomènes de rumeurs sans autres fondements que la peur des uns ou la crédibilité des autres. Puis au milieu de ce capharnaüm, et alors qu'il s'amusait des inepties scientifiques diffusées avec le plus grand sérieux, il eut une idée surprenante. À son tour, il allait entrer dans la partie. Il allait discréditer, une par une, toutes ces fausses vérités qui amenaient à des fanatismes invraisemblables.

Très vite, il entrevit la méthode pour y arriver. Avant toute chose, il devait trouver un forum ayant pignon sur rue et sur lequel il pourrait intervenir. Il en avait l'expérience. Ce qu'il pourrait écrire sur un tel site serait repris partout sur la toile. Il lui fallait

simplement trouver les mots et les arguments pour séduire les différentes communautés qui gravitaient autour de tous ces thèmes mystico-religieux. Pour être dans la mouvance de ce qu'il voulait ridiculiser, il décida d'écarter tous les sites scientifiques sérieux. Les illuminés qu'il avait pu lire jusque-là ne se connectaient jamais sur des forums de ce genre. Non, il fallait jouer sur leur terrain. Après plusieurs heures passées à se promener au travers des sites de plus en plus bizarres, il porta son choix sur un forum mayaniste New-Age, « l'Ère du Verseau ».

Il lui fallait maintenant trouver un pseudo digne de sa croisade. Le calendrier maya était au centre de toute cette affaire. Charles s'en inspira et opta pour AhKinChilan. Cela lui sembla tout à fait approprié. Son personnage allait défier les crédules et prédire l'avenir. Dans la civilisation précolombienne, Ah Kin était le nom donné au prêtre. Le Chilan, lui, était le plus gradé d'entre eux. Il avait la capacité de parler aux dieux et d'être leur relai sur terre. Sa traduction pouvait signifier le devin ou le prophète. Quelle meilleure couverture ? En plus AhKinChilan, phonétiquement, ça sonnait bien. L'idée que les mayanistes puissent y voir un appel divin le fit beaucoup rire. Sans cesse, il répétait amusé son nouveau nom d'artiste. Effectivement il sonnait bien, si bien qu'il lui parut rapidement familier, étrangement familier. À nouveau Charles ressentit cette impression bizarre de « déjà vu » qu'il n'arrivait pas à comprendre.

Pourquoi tous ces termes lui semblaient-ils soudain si coutumiers ? Il avait beau fouiller dans sa mémoire. Rien ne lui rappelait quoi que ce soit en relation avec la culture maya. Même cette date du 21 décembre 2012 lui était à peine connue. Il en avait entendu parler évidemment. Il n'était pas à ce point coupé du monde, et il y avait bien eu quelques blagues à l'école sur le sujet mais sans plus. La communauté scientifique dite sérieuse semblait peu encline à débattre sur ce sujet. Elle ne voulait pas alimenter des rumeurs déjà bien trop diffusées à son goût. C'était peut-être une des raisons pour lesquelles il s'était involontairement tenu à l'écart de tout ce phénomène.

Pourtant son corps ne semblait pas d'accord avec cette explication. Il frissonnait, son estomac se serrait. De la sueur perlait

sur son front. Toutes ces réactions s'apparentaient bien à de la peur. Une peur confuse et inexplicable. Il réagissait à la manière d'un adolescent qui prenait un plaisir morbide à revoir sans cesse le même film d'horreur. Il n'était plus effrayé, encore moins surpris, mais sa chair avait mémorisé cette peur et elle continuait à s'exprimer physiquement à chaque rediffusion.

Il ressentait une impression similaire quand il revoyait le « Mystère de la chambre jaune ». Durant sa prime jeunesse, il avait vu la version de Marcel L'Herbier et certaines scènes l'avaient terrorisé. Pourtant, aujourd'hui, à chaque rediffusion, il ne voyait plus aucune explication à ces peurs enfantines. Mais, immanquablement, d'étranges picotements dans le bas du dos lui rappelaient ses craintes passées. Il n'avait aucun souvenir d'un quelconque film sur la civilisation maya. Quoiqu'il en soit, sa décision était prise de rentrer maintenant dans la partie. Son passage dans les casinos avait semble-t-il fait naître en lui de nouvelles dispositions.

Nous étions le 4 août 2012. Il avait trouvé son terrain de chasse et son pseudonyme. Il pouvait maintenant passer à la phase deux de son plan. « Combattre le mal par le mal ».

Les facultés intellectuelles largement au delà de la moyenne de Charles lui avaient permis de faire rapidement une synthèse des thèmes présents sur le forum. Elles l'avaient également conduit à relever un grand nombre d'incohérences dans ce qu'il avait pu lire jusque-là. Sa première tâche fut de démontrer les erreurs contenues dans les articles les plus sérieux. Ce n'était pas de la prétention de sa part. Mais simplement un jeu, un jeu appris à l'ENS. Leur professeur de math, M. Boudou, leur demandait souvent de mettre en avant l'impossibilité d'une fausse démonstration. C'était, selon lui, une très bonne manière d'apprendre en s'amusant. Il avait même confié aux plus brillants l'écriture de nouveaux faux théorèmes. Cet exercice était particulièrement difficile. Il fallait que le subtilement faux puisse côtoyer l'improbable justesse du raisonnement. Charles faisait partie des heureux élus. Tous s'imaginaient rendre ainsi hommage à l'un des événements fondateurs du groupe Bourbaki, l'énoncé et la démonstration du faux théorème éponyme lors de la conférence canular de 1923.



Quand Charles avait voulu intéresser Marc à ses recherches sur les martingales et aux pièges qu'elles cachent ; il avait d'abord essayé de le mettre en garde contre les fausses vérités. Elles altéraient dangereusement tout raisonnement. Charles avait mis en avant ces notions de sophisme et de syllogisme par des exemples simples. Un cheval bon marché est rare, un cheval rare est cher donc un cheval bon marché est cher. Ou bien cet hôtel où trois amis se rendent et paient trente euros pour une chambre, la réceptionniste leur fait une remise de cinq euros, chaque ami prend un euro et lui laisse deux euros en pourboire. Chacun a donc payé 9 euros, soit 27 euros au total plus les deux euros de pourboire ce qui fait 29 et à la fin du compte, il manque un euro. Un nombre incroyable de mauvaises martingales se basaient sur des fausses argumentations de ce genre. Marc ne faisait pas beaucoup d'efforts pour réfléchir à ce genre d'énigmes. Encore moins quand son ami avait projeté ces réflexions dans les sphères de probabilités à l'aide de l'exemple du jeu télévisé « L'énigme de la porte ».

Le participant à un jeu télévisé a le choix entre trois portes. Derrière l'une d'elles se trouve une voiture et derrière les deux autres, une botte de poireaux. Le candidat choisit une des trois portes. Le présentateur ouvre alors l'une des deux autres portes et lui montre la botte de poireaux qui se trouve derrière. Après « ce petit coup de pousse » il lui demande s'il veut changer son choix initial. La réalité statistique est sans appel. Il faut évidemment le faire pour augmenter ses chances de gains. Beaucoup élaboraient une démonstration qui prouvait le contraire. Elle paraissait tout à fait correcte, mais le raisonnement utilisé était bel et bien faux !

Il en était ainsi des énigmes particulièrement compliquées de M. Boudu. Il inventait des cheminements intellectuels extrêmement complexes. Chaque étape semblait correcte. Mais au final le résultat était aussi absurde qu'un plus un fait trois. L'exercice consistait alors à trouver la faille dans le déroulé de la démonstration. Charles y brillait régulièrement. Il lui fallait parfois plusieurs jours pour parvenir à trouver la faille des plus ardues. Mais il ne fallait pas s'y tromper, n'importe quel être humain normalement constitué pouvait s'arracher les cheveux pendant des années. Il ne comprendrait

jamais pourquoi ce qui était écrit devant ses yeux était faux. Pourtant un plus un n'a jamais fait trois ...

Beaucoup de foules, elles aussi, pouvaient être manipulées. Ce qu'elles voyaient, entendaient, lisaient, paraissaient tellement juste. D'autant plus juste que très peu se donnaient la peine de réfléchir à l'incohérence de l'ensemble.

Charles avait pu constater l'ampleur de ce phénomène autour de cette fameuse date fatidique du 21 décembre 2012. Un quart de la planète était prêt à croire n'importe quel charlatan qui proposait de partir en soucoupe volante pour recréer un monde meilleur sur une planète au nom mystérieux. Il était temps d'agir contre tous ces imposteurs.

Au début, ce fut particulièrement décousu. Il passa plusieurs heures à ridiculiser les faux scientifiques lus ici ou là. Puis il décida de s'attaquer à tous ces croyants qui utilisaient leur foi pour alimenter ces stupides prédictions. Il se mit à contredire les partisans du code de la Bible. Et plus particulièrement ceux qui s'en servaient de manière mercantile ou au profit d'un sectarisme douteux. Il rédigea même un article au ton sarcastique. Il y mettait en avant une expérience réalisée par un professeur de mathématiques australien, Brendan McKay. Ce dernier avait extrait, selon la méthode utilisée par les partisans du code, neuf prophéties avérées de « Moby Dick ». Charles avait également complété son article à l'aide de sa spécialité, les probabilités. Il avait démontré les risques statistiques d'un raisonnement à posteriori. Puisqu'un tel système permettait de révéler des faits historiques passés de n'importe quel ouvrage, alors quelles crédibilités pouvaient avoir les prédictions du futur, issues des mêmes calculs ?

Chaque nouveau post se faisait de manière de plus en plus convulsive. En une seule volée de publications, il avait dû se faire un nombre incalculable d'ennemis sur cette planète. Son deuxième objectif était atteint. AhKinChilan ne passerait plus inaperçu !

Charles n'avait pas quitté son clavier pendant des heures. Il était transpirant et essoufflé à la manière d'un boxeur au coup de gong final. Une haine incompréhensible s'était libérée de manière totalement désordonnée. Il ne se reconnaissait pas dans un tel

comportement. Pour la réussite de son plan, il devait redevenir lui-même, un garçon posé et réfléchi. Sinon, il ne pourrait pas diffuser convenablement sa propre fausse théorie sur la fin du monde.

Ce serait la phase trois de son plan. Il s'attacherait tout particulièrement à cette date du 21 décembre 2012. Elle lui paraissait être un bon vecteur de communication de sa « prophétie ». À la manière de M. Boudu, il décida de partir d'une série de démonstrations élémentaires pour aboutir à des conclusions intermédiaires qui aux yeux des profanes apparaîtraient correctes.

Ce chemin de fausses certitudes les mènerait enfin à la preuve de l'inéluctable. La fin du monde aura donc lieu !

Puis, l'apothéose, la réfutation de chacune des briques et la mise en avant que tout ceci n'était qu'une vaste plaisanterie.

Charles s'imaginait ainsi décrédibiliser toutes les théories fumeuses et leurs auteurs. « Regardez, eux aussi vous ont dit n'importe quoi ! Ne les croyez pas ! Tout ceci n'est que mensonges ! »

Il espérait, à l'aide de sa démonstration par l'absurde, pouvoir ramener à la raison tous ces adeptes aveuglés par des gourous complètement fous et manipulateurs.

Mais encore fallait-il être lu. Alors il eut cette idée surprenante. Pour augmenter la visibilité de ses raisonnements et accroître l'engouement de ses potentiels lecteurs, il décida de donner à ses interventions le rythme de ces vieux feuilletons radiophoniques des années cinquante. Chaque jour une nouvelle indication viendrait étayer sa fausse théorie. Elle susciterait l'envie d'en savoir davantage. De connaître la suite. À la manière de ces séries télévisées dont la fin laisse en état de manque et font regretter que le temps s'écoule si lentement entre deux épisodes.

Charles ne se connaissait pas ce talent de scénariste à suspens et cela l'amusa beaucoup. Et pour parfaire le mystère autour d'AhKinChilan, il brouilla les pistes d'accès à son adresse IP. Il serait dès lors très difficile de savoir qui se cachait derrière ce nouveau prêtre maya. Et plus encore, de retrouver sa trace sur la toile. Comme d'habitude, il avait découvert ce procédé de brouillage par distraction, lors de recherches sur différents sites de hackers. Il en avait notamment retenu la manière de masquer les

différents serveurs intermédiaires de transmission. Ce n'était pas une parade absolue mais cela suffisait à faire perdre plusieurs semaines à toute personne voulant remonter vers l'expéditeur d'un courrier électronique. Charles y avait simplement vu un nouveau jeu d'énigmes et tout ceci était resté au fond de l'un de ses nombreux tiroirs cérébraux. Une seule fois, il avait éprouvé le besoin d'utiliser son algorithme. Ce n'était pas pour émettre des secrets ou des informations subversives mais pour plaisanter avec ses condisciples de l'ENS. Durant quelques jours, ils avaient diffusé une série de mails énigmatiques. Chaque envoi permettait d'avancer à travers un jeu de pistes mathématiques. L'objectif était d'une importance capitale, découvrir la fille la plus sexy de l'Ecole.

Il sourit à l'évocation de cette période et se demandait encore comment ils avaient pu avoir une idée pareille. Ce vieux souvenir lui fit penser à Marc et cette soudaine association d'idées le fit sortir de son monde virtuel. Il n'avait absolument pas vu l'heure passer, pourtant la soirée semblait très avancée. Il regarda sa montre et fut surpris de ne pas avoir eu de nouvelles de son ami depuis son départ au Dramont. Furtivement une image se forgea dans sa tête. Il voyait Marc poussé d'en haut des falaises, hurlant de douleur et le torse plein de sang.

Charles se mit à ressentir d'étranges frissons. Son syndrome du « Mystère de la chambre jaune » était de retour. Sa peur panique de ces pentes abruptes refaisait surface. Il était terrorisé à l'idée de voir ses amis gravir ces faux escaliers de roches rouges et se lâcher dans le vide. Charles, totalement angoissé, alla chercher son téléphone portable. Il s'apprêtait à appeler Marc puis vit le signal de messagerie. Il n'avait rien entendu, trop absorbé par sa nouvelle passion. Il composa le 888, les mains tremblantes.

— Allo, Charles ? Bon je suppose que tu bosses comme un dingue, ou que tu fais la sieste ... quoiqu'il en soit, c'est juste pour te prévenir que nous avons décidé de dîner sur la petite crique à côté du Dramont. Tu sais le resto qui domine la plage du débarquement. Si tu souhaites te joindre à nous, je peux venir te chercher. Si tu ne donnes pas de tes nouvelles, c'est que tu préfères rester bosser au Pin et Dieu te le rendra. Tiens-nous au courant.

Ce message le soulagea. Il raccrocha et hésita un petit moment. Le restaurant en question était sans prétention mais ses soirées à thèmes duraient jusqu'à l'aube. L'ambiance y était fort sympathique et on finissait généralement par un bain de mer avant de reprendre la route légèrement dégrisé par l'eau fraîche et salée. En dépit de ces attraits festifs, Charles préféra rester au Pin et poursuivre ses premiers pas dans la clandestinité.

Il se replongea une dernière fois sur son ordinateur, effectua une relecture rapide de son premier opus puis il frappa la touche « enter ». Il venait de donner naissance aux révélations mystico-scientifiques d'AhKinChilan, devin et prêtre élu parmi les prêtres !

Satisfait, Charles s'allongea sur son lit. Puis le trouble s'installa.

« Dieu te le rendra », cette phrase raisonna bizarrement dans sa tête. Pourquoi Marc avait-il employé cette formule, le jour même où il venait de créer sa propre divinité ? Son plan ne pouvait pas être déjà éventé avant même qu'il ne soit en marche. Epuisé, il s'endormit, laissant ses questions sans réponses.

Il ne pensait certainement pas, en sombrant aussi rapidement ce soir, qu'AhKinChilan allait le priver de bien des nuits de sommeil.



## Chapitre 13

Charles n'avait pas entendu Marc rentrer. À son réveil, il vit juste la voiture sur le parking et il fut rassuré. Une demi-heure plus tard, un café dans la main droite et son ordinateur portable sous le bras gauche, il s'installa sur la terrasse. Il but quelques gorgées, et sans attendre davantage, il se connecta à internet pour regarder les réactions suscitées par ses publications de la veille.

C'était très encourageant. AhKinChilan avait déjà provoqué beaucoup de réponses et de commentaires. Il s'apprêtait à s'en délecter quand il aperçut à travers la haie de papyrus son ami sortir de son mobile-home. Il avait l'air un peu embrumé mais semblait avoir retrouvé le moral. Cette soirée là avait du se dérouler sans complication apparente. Charles se déconnecta à contrecœur de « L'ère du Verseau » et bascula sur son dossier Martingales. Marc ne devait rien savoir pour l'instant. Et d'une manière assez surprenante, face à ses anciennes équations, il reprit immédiatement goût à son autre challenge. Il retrouvait un terrain connu. Un terrain où il se sentait à l'aise. La pression des derniers jours avaient disparu. Et tout naturellement, des images de formules mathématiques se formèrent sous ses yeux. Il retrouvait cette agréable sensation de pouvoir résoudre des problèmes statistiques le plus naturellement du monde. La marque des personnes particulièrement douées. Un nouveau système naissait à l'écran sans le moindre effort. Un véritable ballon d'oxygène. Après quelques minutes, il projetait ses derniers calculs dans son « testeur ». Un outil, issu d'un logiciel de simulation du jeu de roulette, qu'il avait amélioré pour pouvoir modéliser automatiquement un grand nombre de lancers. Les résultats étaient particulièrement satisfaisants. Il éprouva la nécessité de les confronter rapidement à la réalité, puis Charles hésita, se demandant si la période allait être favorable. Il regarda instinctivement le ciel, regretta d'être en pleine journée et pesta de ne pouvoir analyser la position des étoiles.

Cette dernière pensée le mit extrêmement mal à l'aise. La trêve n'avait pas duré très longtemps. Était-ce son futur rendez-vous avec

Claire ou les dernières heures passées sur internet, mais son retour à une rigueur intellectuelle exemplaire semblait déjà bien loin. Absorbé par cette nouvelle interrogation, il n'avait pas remarqué que Marc l'attendait devant la voiture, le sourire aux lèvres.

Charles s'excusa de ne pas avoir vu le temps passer, éteignit son ordinateur et fila dans la salle de bain. Sous la douche, l'angoisse de déjeuner avec son ancien professeur réapparut. Il se sentit aussi nerveux qu'un jeune collégien se rendant à sa première boum. Quelques minutes plus tard il ressortait vêtu d'un jean très tendance et d'une superbe chemise en lin blanc. Il ressemblait à ces riches plaisanciers, habillés pour aller déjeuner tout en donnant l'impression de rester très simples. Il ne manquait plus qu'une paire de mocassins souples, portée sans chaussette, pour achever le tableau. Marc baissa les yeux et sourit. La panoplie était complète. Il tenta bien de plaisanter sur les efforts vestimentaires de son ami mais Charles était vraiment trop stressé pour apprécier.

Sa seule réponse fut qu'il avait réservé une table au Lodge. Tout était dit ! Ils montèrent dans la voiture et Marc prit directement la route de Saint-Raphaël.

À cette heure les routes étaient dégagées, mais le trajet sans encombre ne suffisait pas à détendre le tout nouveau Don Juan. Contrairement à ce que Marc pouvait imaginer, il n'était pas préoccupé par son allure vestimentaire, ni par son rendez-vous. Il ne pensait même plus aux perspectives intéressantes de son nouveau système de jeu. Il ne songeait qu'à son regard porté désespérément vers un ciel de jour, sans étoile. Il pensait à AhKinChilan ! Comment en était-il arrivé là ? Quelle explication donner à un tel comportement ? Lui-même, n'arrivait pas à en saisir le sens. Dans cette confusion totale, il entrevit la solution.

Claire, Claire était la solution ! Elle pourrait certainement l'aider à déchiffrer tout ça. Il en parlerait avec elle et enfin, il comprendrait. Marc, lui, continuait sa route. Il avait choisi de suivre le bord de mer. Arrivé au rond-point Kennedy, il longea le cours Jean Bart et prit la direction de la Corniche Roland Garros. Le Lodge n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres. Ils n'avaient pas échangé le moindre mot en dehors des habituelles allusions de Marc au sujet des rendez-vous galants. Devant l'entrée, Promenade



du Président René Coty, Charles osa lui suggérer de choisir une autre plage pour l'après-midi. Marc accepta, déposa son ami sans même se garer et partit faire soi-disant quelques courses.

Charles le regarda s'éloigner sur le Boulevard de la Libération. Anxieux, il descendit les quelques marches qui donnaient accès aux plages très rapidement. Si rapidement qu'il ne put voir Marc s'arrêter cent mètres plus loin, répondant aux signes d'un drôle de type habillé tout en noir et posté sur le trottoir. Arrivé à l'accueil, Charles réalisa que c'était la première fois qu'il venait seul. Ce simple constat l'angoissa. Il allait devoir, lui, se justifier pour pouvoir pénétrer dans le sein des seins. Contre toute attente, l'hôtesse le reconnut et le salua chaleureusement. Il n'était pas aussi exubérant et démonstratif que Marc, mais son visage avait fini par être familier des physionomistes de l'endroit. Étrangement, il en retira une grande satisfaction. Il s'attarda fièrement quelques secondes à la réception, réfléchissant à l'endroit le plus stratégique pour attendre Claire, et finit par s'installer au « salon Kruger ». Il paraîtrait moins impatient en buvant un verre dans cette ambiance calme et feutrée plutôt qu'attendant, assis à leur table.

La réalité fut tout autre. Charles regardait sans cesse sa montre. Arriver très en avance n'avait fait qu'accroître son anxiété. C'était la première fois qu'il allait se retrouver en tête à tête avec son professeur pour déjeuner. Cette soudaine promiscuité n'était pas la seule raison de son trouble mais elle y contribuait en grande partie. De plus en plus préoccupé, il commença à compter les minutes. Il regrettait de ne pas avoir pris son ordinateur. Il aurait pu éplucher les réponses à ces derniers posts. Mais Claire n'aurait probablement pas apprécié de le trouver en train de travailler pour leur premier rendez-vous. Et puis Mme Kroll fit enfin son apparition. Elle portait une robe à fines bretelles, décontractée mais très élégante. Un parfait bronzage et un petit caraco bleu mettaient en valeur des yeux splendides. Ses cheveux, relevés en un chignon faussement désordonné, lui agrandissaient le visage et elle affichait un tel sourire que Charles en était tout ébloui. Bêat d'admiration, il tarda à se lever pour l'accueillir puis finit par aller précipitamment à sa rencontre.

— Bonjour Mme Kroll, vous allez bien ?

— Bonjour Charles, je ne vous ai pas fait trop attendre au moins ?

— Du tout, je suis au salon, en train de prendre l'apéritif, voulez-vous boire un verre ?

— Pourquoi pas, disons, un Mojito ... Et bien Charles, ne soyez pas surpris, nous ne sommes plus Rue d'Ulm, et je ne suis pas aussi guindée que vous semblez le croire. D'ailleurs pour vous mettre à l'aise, je vous suggère de laisser tomber le Mme Kroll et de m'appeler Claire. Qu'en pensez-vous ?

— Et bien, c'est-à-dire, Mme Kroll, enfin Claire, je veux bien essayer mais ...

— Parfait Charles. Essayez ! Essayez ! Je vous connais suffisamment pour savoir que vous échouez rarement dans tout ce que vous entreprenez. J'ai bon espoir de ne plus entendre du « Mme Kroll » à tout bout de champ.

Ils marchèrent quelques mètres sans dire un mot pour arriver jusqu'aux confortables fauteuils qui faisaient face à la mer. Les premières minutes furent terribles pour Charles. Il ne savait pas comment lancer la conversation. Les silences étaient longs et nombreux. Ce genre de situation avait le don de l'angoisser. Il en avait horreur. D'habitude il trouvait toujours un moyen d'y couper en lançant des banalités sur les probabilités ou tout autre sujet qu'il maîtrisait, mais là il restait sans voix.

Après avoir joué avec l'embarras de son ancien élève, Claire prit enfin les devants.

— Alors Charles, que se passe-t-il ?

Il n'eut pas envie d'y aller par quatre chemins et se lança dans le vif du sujet.

— Et bien voilà, vous vous souvenez, lors de la remise des prix, nous avons évoqué le rapport possible entre des faits historiques et la position des astres.

— Bien sûr. Je ne suis pas prête d'oublier votre air sceptique et votre regard. J'avais l'impression que vous me preniez pour une quelconque liseuse de bonne aventure. Un très mauvais souvenir !

Charles était soudainement très embarrassé. La rudesse de la dernière remarque le cloua sur place. Son envie d'aller droit au but n'avait pas fait long feu. Quant à aborder le calcul de périodes favorables à l'utilisation de ces martingales, c'était devenu mission impossible. Il essaya juste de reprendre le fil de la conversation. Tenta d'en savoir un peu plus sur les recherches que Claire avaient menées dans le domaine de l'astrologie. C'était bien la seule chose qu'il pouvait faire à ce moment précis. Puis un jeune serveur lui sauva temporairement la mise. Leur table était prête.

Charles se leva en prenant soin d'attendre son invitée. Il se montra particulièrement galant, écarta sa chaise et lui proposa de s'asseoir avant de rejoindre sa propre place. Il s'en sortait plutôt bien malgré son manque d'expérience. Claire appréciait toutes ces petites intentions. L'apparence particulièrement soignée de Charles, son teint hâlé et son allure de jeune yachtman un peu perdu ne la laissait pas non plus indifférente. Elle était charmée par cette élégance légèrement maladroite. Et en dépit d'une légère tension liée à leur début de conversation, elle ressentait un réel plaisir à être là, devant cette table joliment dressée. Le bruit diffus et lointain des festivités du Bar de la Plage était couvert par une musique « smooth jazz » qui leur laissait le loisir de discuter paisiblement. Charles, qui avait eu le temps d'étudier la carte, fit part des propositions du jour. Le Chef avait préparé un tajine de joues de lottes au jus de viande qui séduisit l'un et l'autre. Ce premier point commun détendit quelque peu l'atmosphère. Ensuite, il laissa le soin à Claire de choisir le vin. Ses propres connaissances en la matière se résumait aux quelques conseils pas toujours avisés de son ami Marc. Elle opta pour un petit Bandol Blanc qu'elle aimait tout particulièrement et qu'elle souhaitait lui faire découvrir.

Le serveur venait de quitter la table. Charles était de nouveau angoissé par le prochain silence qui ne manquerait pas de s'instaurer. Mais cette fois-ci, il préféra prendre les devants, même s'il lui en coûtait.

— Claire, si nous revenions à notre conversation. Il est bien entendu que j'ai beaucoup trop de respect pour votre intelligence et je ne pourrais jamais vous assimiler à une vulgaire liseuse de bonne aventure. Il ne s'agit absolument pas de cela.

— C'est un bon début Charles, mais je vous en prie, détendez vous. Vous n'êtes pas en train de passer un examen.

Cette remarque le fit sourire. Aucun examen ne l'avait jamais stressé ni empêché de dormir. L'idée de ce déjeuner en tête à tête avec Mme Kroll, si. Alors, comment lui faire part de ces premières recherches sur l'astrologie ? Comment lui avouer les raisons pour lesquelles il s'était intéressé à ces phénomènes ? Et soudain, il prit peur. Aborder ces sujets l'amènerait à lui révéler la création d'AhKinChilan. Ce n'était pas envisageable. Devant elle, cette idée lui sembla honteuse. Il n'aurait trouvé aucune raison rationnelle pour lui expliquer son nouveau et incompréhensible comportement. Et dans la crainte d'afficher un quelconque fléchissement de ses convictions ou de se trahir, il préféra continuer à jouer au rationaliste obtus. Il devait bien reconnaître qu'il n'avait pas à se forcer beaucoup.

— Ecoutez Claire, pour être franc, je reste sceptique à l'idée que la position de la lune puisse influencer un lancer de dés.

— Charles, je suis surprise par votre manque d'ouverture d'esprit. Je suis désolée de vous contredire et d'insister, mais de nombreux exemples et références historiques ont pourtant retenu cette idée. Prenez cela comme une hypothèse de travail et poursuivez un raisonnement scientifique et rigoureux comme nous vous avons appris à le faire dans cette école. Et surtout, ne réagissez pas comme un simple d'esprit, réfractaire à toute idée nouvelle et dérangeante pour son petit confort intellectuel.

— Ecoutez Mme Kroll, enfin Claire, je veux bien admettre que ma réaction soit un peu, disons, étriquée, mais pour suivre un raisonnement scientifique, il faut tout de même partir de prédicats sérieux.

— Tout à fait et je vais donc essayer de prendre un simple exemple pour commencer. Connaissez-vous l'origine et les principes du calendrier Maya ? Et surtout connaissez vous les brillantes interprétations astrales qui l'étaient ?

Le fait que Claire, choisisse cet exemple en particulier le troubla terriblement. Toujours enclin à sa paranoïa naissante, il crut tout d'abord qu'elle avait compris son jeu. Puis, il se dit que c'était

impossible. Elle ne pouvait pas connaître l'existence de sa nouvelle activité. Il devait pourtant rester concentré pour ne pas en dire trop. Pour le moment.

— Je sais que les mayas comptaient dans leurs rangs de brillants et innovants astrologues, mais où voulez-vous en venir ?

— Tout part de l'observation scientifique, Charles. Et pourtant à leur époque peu de choses pouvaient les aider à imaginer ce qui se passait réellement sur et autour de notre planète. Malgré cela, ils ont observé et cherché à comprendre. Ils ont étudié les phénomènes astrologiques scientifiquement, ou du moins, à l'aide d'une démarche extrêmement similaire. Pour être plus précise, ils ont réfléchi à l'implication de ces phénomènes au niveau de leur vie quotidienne. Une sorte de recherche permanente de la cause et de l'effet. Ils ont regardé, l'esprit ouvert, et ont retranscrit leurs observations de manière à ce que leurs successeurs puissent reprendre le flambeau et ainsi de suite durant des centaines d'années. Ils avaient compris que tous les phénomènes étudiés étaient cycliques. Et scientifiquement, je dirais même mathématiquement, ils ont essayé de modéliser leurs découvertes.

— Je ne remets nullement les compétences des mayas en cause, mais quel est le rapport avec votre concept de corrélation ?

— J'y viens, Charles, j'y viens. Au fil du temps, qu'ils ont d'ailleurs appris à compter ; retenez Charles, ceci est essentiel pour la suite. Ils ont réussi à modéliser les évolutions astrales observées. Ce n'étaient pas les premiers, on estime d'ailleurs que cette connaissance provient probablement de la civilisation olmèque. Une civilisation passionnante, savez vous que ...

Charles regarda Claire droit dans les yeux et lui fit un signe étrange de la main droite. Ses doigts en forme de bec de canard tournèrent de droite à gauche et de gauche à droite trois fois de suite. Mme Kroll acquiesça. Visiblement ce geste surprenant lui était familier et elle n'en prenait pas ombrage. Son origine remontait à ces premiers cours à l'ENS où elle avait beaucoup de mal à rester focalisée sur un même sujet. En fait, c'était même la reine des digressions. Elle avait pleine conscience de ce petit défaut

et avait convenu avec ses élèves d'un petit geste à lui adresser quand elle dépassait les limites.

— Vous avez raison Charles. Revenons à notre modélisation des cycles. Celle-ci se base sur trois calendriers qui s'imbriquent un peu comme des engrenages. Le premier, correspond à l'année religieuse, le Tzolkin. Il est basé sur un cycle, évidemment, de treize fois vingt, ce qui donne deux cent soixante jours. Comme vous le savez certainement, les mayas avaient inventé un système de numérotation remarquable. Une numérotation en base vingt qui leur permettait de dépasser le milliard avec aisance et facilité d'écriture. Ils avaient même imaginé la nécessité du zéro pour étayer leur théorie. Ce qui à cette époque était tout bonnement prodigieux. Il y avait même deux zéros, l'un était utilisé dans la définition d'une date, l'autre dans celle d'une durée. Remarquable non ? Parvenir à modéliser la différence fondamentale qu'il existe entre la notion d'instant et la notion de durée !

— Oui, tout à fait remarquable, je n'en disconviens pas ; mais, si nous pouvions revenir à votre démonstration ?

Cette fois-ci Charles avait joint la parole au geste. Décidément, Mme Kroll, semblait très enthousiaste sur le sujet. Et dans ces cas là, elle donnait l'impression que son esprit allait deux fois plus vite que ses possibilités physiques d'exprimer ses idées.

— Effectivement, Charles, le sujet n'est pas les prouesses en numérotation des mayas, quoique. Savez vous que même si ces découvertes et la mise en place d'un système d'écriture restent fondamentales, ils n'ont même pas utilisé cette capacité à maîtriser l'arithmétique pour se lancer dans des découvertes mathématiques qui ne viendront que bien plus tard ? Lors du ...

— Mme Kroll, si je puis me permettre et sans vouloir faire de mauvais jeux de mots, il me semble que nous dérivons à nouveau ...

— Ah non, Charles, pas cette fois-ci. Au contraire, nous sommes au cœur du sujet, car cette maîtrise de l'arithmétique était indispensable à la mise en place de ces fameux calendriers.

Charles s'avouait battu par le regard enthousiaste et l'euphorie très démonstrative de son professeur.

— Donc le « Tzolkin » qui est en quelque sorte le résultat du parcours de notre premier engrenage à treize positions sur celui à vingt positions. Il y a ensuite le calendrier « Haab », qui se compose de dix-huit périodes de vingt jours. Tiens, tiens, trois cent soixante jours, auquel on ajoute cinq jours dit « sans âme » et cela nous donne trois cent soixante cinq jours, c'est le calendrier solaire ! Cela nous rappelle quelque chose non ? Belle observation n'est-ce pas ? Ensuite, l'alignement de ces « trois roues », donne un jour précis dans son mois et son année. Cette exacte combinaison n'est reproductible que tous les cinquante deux ans. Disons que cela correspond à notre notion de siècle.

— Je connais vaguement tout ça et je ne vois toujours pas le rapport ?

— Mais bien sûr que si, Charles, il y a un rapport. Sur la roue à vingt positions ; et bien, chacune d'elles désigne une divinité. L'association de la roue à treize chiffres donne une date exacte qui est à rapprocher de la divinité correspondante. Par conséquent, cet alignement, ou cette combinaison, pour être plus précise, détermine la destinée du jour dans son cycle. On peut donc dire que selon ce calendrier, les mayas déduisaient les jours favorables à telle ou telle activité. La guerre, la chasse, ou l'amour ... Il en va de même pour les cinq jours, appelés les jours néfastes, ajoutés au Haab. Je doute qu'aucun maya n'ait jamais tenté quoique ce soit l'un de ces jours-là.

— Enfin, Claire, vous avez vous-même prononcé le mot de divinités or c'est bien là que ça coince. Votre démonstration part d'un prédicat basé sur l'existence d'un, ou dans votre cas, de plusieurs dieux. Il n'y a rien de scientifique là-dedans.

— Charles, Charles, encore une fois, ouvrez les yeux ! Ne soyez pas si enfermé dans votre culture laïque et ne vous bornez pas à de simples réticences sémantiques. Nous ne parlons pas ici de « divinité » au sens mystique du terme. Imaginons simplement que ce soit un moyen de nommer l'inexplicable représentation de faits réels. Faits observables et observés, je dirais même scientifiquement observés. C'est cela l'essentiel. Ce qui a été observé lui, est bien réel. Comme on ne l'explique pas encore, certains appelleront cela « interventions d'être suprêmes », divinités ou autres choses. C'est

ici, purement rhétorique. Si vous le souhaitez et pour ne pas heurter vos convictions, nous pouvons remplacer « divinité » par « phénomènes naturels observés » et reprendre la démonstration.

— Evidemment, tous les paysans savent, depuis des temps immémoriaux, à quelle saison faire ceci ou cela, ils savent interpréter les signes de la nature et ...

— Et bien Charles, c'est exactement de cela dont nous parlons, interpréter les signes. Vous admettez qu'un paysan français puisse prédire l'arrivée de la pluie en regardant un vol d'hirondelles. Mais vous êtes sceptique quand un astronome maya observe le mouvement des planètes. Qu'il y associe des phénomènes terrestres constatés par ces ancêtres, et que de cette manière ils puissent en déduire l'essentiel. À savoir que la reproduction d'une même configuration aboutisse aux mêmes effets. Mais c'est exactement la même chose. Et c'est d'autant plus efficace que leur faculté d'écriture et de comptage du temps leur a permis de répertorier ces observations sur des cycles, très longs ou très courts.

— Je ne pense pas que ...

— Et bien prenez l'influence de la révolution de la lune sur nos océans. Les premiers hommes ayant constaté ce phénomène, l'ont prédit et utilisé ! C'est aussi simple que cela !

Le ton de la discussion était monté d'un cran. L'ambiance feutrée de l'endroit ne s'y prêtait guère, et quelques voisins de table commençaient à soupirer discrètement. Charles, lui, restait quelque peu émoussé par les derniers arguments énoncés. Ils semblaient, à cet instant précis, emprunts d'une certaine logique et consistance. Alors pour ne pas laisser paraître ce trouble naissant, il opta pour la dérision.

— Claire, si je vous comprends bien, vous tentez de donner un sens métaphysique au bon vieil adage que l'histoire est un éternel recommencement.

— Ne soyez pas si sarcastique, voyons, ce n'est pas digne de vous. Je dis juste que, premièrement, certaines configurations astrales ont été associées à des phénomènes observés scientifiquement. Deuxièmement, ces phénomènes observés ont amené à tel choix ou à tel acte. Donc par réciprocité, on pouvait en déduire que la



meilleure période pour accomplir une action définie était celle qui avait permis à cette même action de se dérouler le mieux possible lors de cycles précédents.

— Admettons, mais imaginons que le passage de la comète de Haley à proximité de la terre favorise mon envie de vous embrasser, je ne pourrais le faire que tous les soixante seize ans ?

Charles avait immédiatement rougi. Il était à court d'argument, le Bandol commençait à faire son effet et son subconscient avait pris les rênes pour lui éviter d'avouer si vite sa première défaite.

Claire, elle, fut plutôt amusée, flattée même, par ce surprenant aveu. L'intervention désespérée de son ancienne élève avait eu au moins le mérite de ramener le sourire autour de la table. Ce brusque changement d'ambiance sembla satisfaire les voisins et le serveur qui trouvaient que le niveau sonore de la dispute s'élevait de manière gênante.

— Charles je vous promets que nous pourrons trouver des cycles plus courts pour ce genre d'action.

Voilà une réponse qui avait le mérite d'être claire. Elle remplit Charles de joie. La fin du repas passa très vite et il n'était plus question que de plaisanteries sur ce sujet.

Ils finirent par commander un dessert et décidèrent de prendre le café face à la mer. Il était plus de quinze heures et la plage se remplissait doucement. Au fil des minutes la vue devenait beaucoup moins agréable et Charles eut la mauvaise idée de le faire remarquer. Claire regarda sa montre par réflexe et mit fin à ce petit moment de bien-être.

— Mon dieu, il est déjà si tard. Je suis désolée Charles, mais je dois vous abandonner. J'ai rendez-vous à l'autre bout de la ville. Je serais ravie que nous puissions discuter davantage. Rappelez moi et proposez moi un dîner, je vous promets que quelle que soit la position de la lune, je vous dirai oui...

— Bien Claire, à très bientôt alors. J'ai hâte de vous revoir, croyez vous qu'il existe des comètes ayant une orbite de moins de 48 heures ...

Il l'accompagna jusqu'à la porte et la regarda quitter le restaurant. Des idées particulièrement confuses se bouscullaient en la voyant courir le long du Boulevard.

Finalement, tout s'était bien passé, malgré quelques petits moments de tension. Le ton de leur au-revoir laissait entrevoir beaucoup de moments très agréables. Pourtant, Charles dut se rendre rapidement à l'évidence. Son objectif initial était loin d'être atteint. Au-delà du plaisir d'avoir déjeuné en tête à tête avec Mme Kroll, toutes ses théories restaient très floues. Claire avait immanquablement marqué des points et sa démonstration avait amplifié la confusion qui régnait dans son esprit. Elle avait mené les débats et il n'avait abordé aucune des questions qui lui tenaient à cœur. Pourquoi n'avait-il pas parlé de ses découvertes sur internet, d'AhKinChilan, de ses craintes et de ses doutes ?

Elle devait l'aider à y voir plus clair et tout était resté dans l'ombre. Il n'avait pas avancé d'un iota sur les possibilités d'utiliser ses martingales. Il ne savait toujours pas si la position des astres pourrait ou non l'aider. Au fil des minutes, le merveilleux rendez-vous se transformait en une terrible impasse. Ses désirs avaient pris le dessus sur sa raison et il n'aimait pas du tout ce sentiment de faiblesse.

Son moral était au plus bas. Encore un sentiment qu'il n'avait jamais connu. Décidément tout cela faisait beaucoup pour un seul été. Il continuait à broyer du noir quand son téléphone se mit à sonner.

— Charles, Marc à l'appareil, tu es disponible ou encore entre de bonnes mains ?

— Je termine à l'instant de déjeuner.

— Alors raconte, c'était bien, tu as conclu ?

— Marc, je déjeunais avec mon ancien professeur d'informatique.

— La belle personne que je viens de voir sortir du restaurant ? Je comprends que tu sois doué pour les études avec des professeurs pareils.

Charles n'était pas vraiment d'humeur à plaisanter, mais le ton enjoué de Marc avait le mérite de lui changer les idées.

— Parce que tu m’espionnes ?

— Mais non, vieux couillon, je m’apprêtais juste à venir me faire dorer la pilule au « Lodge » et je voulais être sûr de ne pas te déranger, c’est tout. Tu sais s’il reste des matelas de libres ?

Il était plutôt habituel que Marc passe quelques heures sur la plage quand il était à Saint-Raphaël ; mais Charles lui avait explicitement fait comprendre que sa présence n’était pas souhaitée cet après-midi. Claire aurait pu accepter de rester plus longtemps au bord de la plage. Puis ce coup de téléphone qui arrive, comme par hasard, juste au moment où elle s’en va. Charles ne voulait pas imaginer que son ami puisse le tromper à ce point. Et pourquoi le surveillerait-il ? Encore un excès de paranoïa, pourtant cette coïncidence était troublante. Il n’eut pas le temps de se poser d’autres questions. Le plagiste le pria de le suivre jusqu’à deux transats assez loin de la mer. Ce n’était pas les meilleures places, mais en s’y prenant si tard, ce n’était pas si mal.

Il se mit à l’aise, s’apprêtait à s’allonger quand il vit Marc arriver.

— Alors mon vieux, tout s’est bien passé ?

— Si l’on veut oui.

— Ouh ce n’est pas terrible ça, bon allez, on se détend, on prend un petit pousse café ?

— Non, pas pour moi merci, je vais plutôt aller piquer une tête. Tu me suis ?

— Je reste sur l’idée du digestif, ne te noie pas ....

La fin de l’après-midi se déroula sans histoire. Charles hésita bien à plusieurs reprises. Il aurait aimé éclaircir la situation, demander des explications à son ami. Mais une nouvelle fois le comportement de Marc, enjoué et particulièrement à l’aise l’en découragea. Puis l’heure du dîner approcha. Ils n’avaient ni l’un ni l’autre envie de retourner au Domaine dans l’immédiat. « Le Lodge » disposait de douches et vestiaires permettant de se rafraîchir. Ils étaient habillés de manière tout à fait convenable. Rien ne s’opposait au fait de continuer leur virée sur Saint-Raphaël. Ils prirent un dernier verre au bar de la plage avant de partir à la recherche d’un restaurant. Après avoir déambulé ici et là, ils

s'installèrent dans une excellente pizzeria du bord de mer. La soirée suivait son cours quand Marc proposa de faire un tour au casino.

Charles mentit une nouvelle fois. En dépit de ses dernières découvertes, il prétexta qu'il n'avait pas réussi à faire suffisamment évoluer ses derniers calculs pour tenter une nouvelle expérience. Sans raison particulière, il n'avait pas eu envie de lui avouer une avancée significative dans ses recherches. Peut-être parce qu'il n'était sûr de rien. Mais surtout parce qu'il n'avait pas encore digéré sa discussion avec Claire. Il avait le sentiment que jouer sa nouvelle martingale, maintenant, ne lui porterait pas chance. Un comble ! Il était en contradiction totale avec ses convictions les plus profondes. Pourtant, au plus profond de lui, il savait qu'il ne devait pas jouer ce soir.

Marc n'avait pas eu l'air très satisfait mais il semblait vouloir ménager son poulain. Charles s'était attendu à plus de résistance et fut surpris par cette soudaine résignation. Ils terminèrent la soirée en boîte de nuit. Marc abusa du « Gin Coca » et Charles prit le volant pour rentrer au Domaine plus tôt que prévu, aux alentours de deux heures du matin. Le trajet se passa sans encombre et la nuit de sommeil serait la bienvenue pour l'un comme pour l'autre.

Charles hésita à s'endormir de peur de devoir affronter à nouveau ces horribles cauchemars. Marc sombra.

## Chapitre 14

6 août 2012.

La réunion hebdomadaire du CEASN allait bientôt commencer.

Contrairement à ses habitudes, Weber arriva en avance et s'installa à la droite de la place réservée au Colonel. Cette fois-ci, il n'aurait pas à abrégé son exposé.

À 9 h 30 précise, Abel entra et comprit immédiatement la manœuvre. Agacé, il failli changer ses habitudes, mais n'en fit rien. Déclarer la guerre ouvertement à Weber ne servait à rien. C'était un bon élément. Entêté, toujours à la limite de l'indiscipline, mais un bon élément. Alors il se contenta de faire remarquer que ce nouveau plan de table n'était pas spécialement à son goût. Weber, lui, fit comme si de rien n'était et prit immédiatement la parole. Il était d'autant plus à l'aise que la veille, ses équipes avaient enfin pu mettre la main sur des informations intéressantes. Elles ne correspondaient pas exactement à sa première analyse mais cela ne faisait aucun doute pour lui. L'ADS avait identifié une source sérieuse de problèmes.

— Mon colonel, lors de notre dernière réunion, je vous ai fait part d'une classification des sectes. Certaines nous inquiètent particulièrement compte-tenu de la recrudescence des activités subversives liées à cette fin d'année. Si vous vous en souvenez, l'une de ces catégories était les « pseudo-scientifiques ». Et bien il semblerait que nous ayons détecté, au sein de cette mouvance, un genre, disons nouveau.

Abel ne goûtait ni le ton pris par son collaborateur, ni son assurance. Il le pressa d'activer, prétextant cette fois-ci, que beaucoup d'autres après lui avaient des choses importantes à dire.

— Tout à fait mon colonel, je vais donc aller droit au but. Depuis plusieurs jours, un nouveau pseudo s'est fait connaître sur le forum New-Age, « L'Ère du Verseau ». C'est un des plus suivi par nos services. Leur programme pour les derniers mois à vivre sur notre planète promet d'être particulièrement dément. Jusqu'à présent, les

posts émanaient d'illuminés plus tordus les uns que les autres. Mais là, de nouveaux articles ont été écrits par un certain AhKinChilan. Ils tranchent littéralement avec le reste des échanges. L'alerte est venue de nos automates de classification. Ils ont catalogué ses publications « scientifiques confirmés et sérieux ». Nos outils de recherche sémantique et analytique sont formels. Les publications émanent d'une personne très au fait de sa science et ont été classifiées « crédibles » à plus de quatre-vingt-quinze pourcent. Nous n'avions jamais atteint un tel seuil sur ce type de sites. Ce n'est pas normal.

— Et alors Lieutenant. Une grosse tête est devenue maboule ! Quelle importance.

— Je ne partage pas votre avis mon colonel. La plupart du temps, nous avons affaire à des illuminés pas très dangereux. Là, ça nous semble différent. Ce genre de spécialistes ne se fourvoie jamais sur des sites aussi fumeux.

— Il veut peut-être tout simplement briller auprès de gens beaucoup moins intelligents que lui ?

— Il semble, d'après ce que nous avons pu lire d'AhKinChilan, qu'il pourrait briller au sein de communautés beaucoup plus sérieuses. Non c'est autre chose. De plus, sa manière de communiquer est également très surprenante. Il informe ses lecteurs au rythme d'un feuilleton quotidien. Il fait ainsi monter le suspense en s'appuyant sur ce qui semble être des analyses physiques très pointues. Il parle avec une érudition certaine d'éruptions solaires et d'éjections de masse coronale. Elles seraient si intenses qu'elles provoqueraient des orages magnétiques surpassant le champ magnétique terrestre. D'énormes perturbations électromagnétiques se produiraient dans l'ionosphère. Le tout est parfaitement étayé. Mais au milieu de ces exposés scientifiques de haut niveau se glissent des prévisions eschatologiques totalement démentielles. C'est là que ça ne colle pas ! Soit nous avons à faire à un physicien fou et traumatisé, soit ces messages cachent quelque chose de bien plus construit et de bien plus grave. Je suis convaincu que la deuxième hypothèse est la bonne d'autant qu'un autre indice appuie cette idée. AhKinChilan a montré un grand intérêt pour la transmission de messages codés. Il a fait une démonstration tout à

fait convaincante autour du « Code de la Bible ». Il n'y croit pas une seule seconde mais, il se sert de cet exemple pour donner ses propres règles d'utilisation. J'ai le sentiment que ces premiers messages sont le point de départ d'une série d'informations cryptées qu'il va diffuser sur le net. En fait, il donne la méthode pour déchiffrer ce qui suivra. Il le fait d'une manière particulièrement habile puisqu'il dénonce le procédé qu'il va lui-même utiliser.

Abel ne semblait pas convaincu par la démonstration de son collaborateur. Weber lui-même, en convenait. Pas une seule preuve ne venait étayer sa théorie. Tout son raisonnement se basait sur ses seuls pressentiments. Aucunement sur des faits avérés. Mais il savait que le danger existait. Il le sentait au fond de lui. Le Colonel ne partageait pas du tout ce goût pour l'intuition. Il le fit savoir froidement et s'apprêta à donner la parole au responsable de la Cellule suivante. Weber, sûr de son fait, ne l'entendait pas de cette façon.

— Si vous me permettez mon colonel, j'aimerais pouvoir fouiller cette piste et disposer de renforts supplémentaires pour le faire convenablement. J'aimerais aussi pouvoir faire expertiser davantage les posts d'AhKinChilan par des spécialistes du domaine afin de valider ou non la véracité de ce qu'il écrit.

— Enfin, Weber, une grosse tête qui veut juste faire joujou avec des idiots de la fin du monde, c'est tout ! On ne va pas mettre des équipes et des machines supplémentaires simplement parce que « vous pensez que » ...

Le ton montait, mais Weber avait décidé de ne pas lâcher l'affaire.

— Il y a autre chose mon Colonel ! Si c'est juste pour faire joujou, comme vous le pensez, pourquoi prendrait-il autant de précaution pour masquer son origine ? Pour l'instant nous n'avons toujours pas réussi à remonter sa piste. Nous n'arrivons pas à le localiser. Il brouille ses points d'entrée avec beaucoup de talent. C'est très surprenant pour un simple plaisantin.

— Il veut juste se faire mousser, un point c'est tout.

— Mais, mon colonel ...

— Un point c'est tout !

Le colonel Abel n'était pas disposé à en entendre davantage. Et l'insubordination chronique de Weber avait ses limites.

Le tour de table se termina sans heurt et sans saveur. Une fois sorti de la réunion, Weber retourna dans son bureau. Une nouvelle fois, il brava les ordres et lança ses automates de recherches. Peu importe s'il ne disposait pas de renforts pour en analyser les résultats. Il y passerait la plus grande partie de son temps. Il n'y avait aucun doute dans son esprit.

Le danger était là. Sous ce nouvel avatar maya !



## Chapitre 15

Les dix dernières soirées avaient été difficiles et la fatigue commençait à s'accumuler. Les nuits casino succédaient aux fêtes chez l'un ou chez l'autre. Ces soirées là étaient souvent très réussies. Ce n'était pas le cas autour des tables de jeu. Charles s'était à nouveau trompé. Sa dernière martingale n'avait pas donné les résultats escomptés. Le plus ennuyeux est qu'il commençait sérieusement à croire à cette idée de période défavorable. Bien plus qu'en la défaillance de ses propres calculs. Marc, lui, montrait de plus en plus de signes d'impatience et une certaine tension avait vu le jour.

Leurs résistances physiques et mentales souffraient de ce rythme effréné et de cette ambiance pesante. Charles avait de plus en plus de difficultés à se concentrer sur les martingales. Il n'avait plus fouillé « la piste Kroll » depuis plusieurs jours. Pourtant, après son déjeuner avec Claire, il avait continué à chercher des interprétations possibles du positionnement des planètes. Il avait étudié les notions de maisons astrologiques, s'était attardé sur la cinquième qui associe la chance au jeu. Il avait également passé de nombreuses heures à approfondir les explications de Claire sur le calendrier Maya. Mais il ne trouvait rien ! Rien qui puisse l'aider dans le calcul de période favorable à ses systèmes de jeu. Le manque de motivation sur cette activité devenait flagrant.

Toute son énergie était exclusivement consacrée à AhKinChilan et ses révélations quotidiennes. Chaque jour, il éprouvait une sensation de plus en plus étrange à l'évocation de cette mythologie sud-américaine. Son comportement changeait, et pour ne pas attirer l'attention de Marc sur sa nouvelle lubie, il s'était dédoublé. Tout simplement. La journée était consacrée à son ami, aux festivités habituelles et parfois à ses martingales. La seconde partie de la nuit était tournée vers ses activités pseudo mystiques.

Charles vivait cette situation sans grande difficulté apparente. Il avait même parfois l'impression d'avoir un frère jumeau. Qu'ils

étaient réellement deux ! Marc, lui, continuait à vivre sa vie de noctambule, doutant de plus en plus de la réussite de son ami.

L'un comme l'autre se levaient de plus en plus tard. Aujourd'hui le record était proche. Emergeant au-delà de midi, ils avaient tout de même pris le temps de prendre un café, et étaient partis se remettre d'aplomb à la piscine.

En début d'après-midi, après quelques plongeurs rafraîchissants, ils décidèrent d'un commun accord de remonter faire une petite sieste. Ce rituel était devenu indispensable pour être en forme durant la soirée. Arrivés à l'Acassi 58, ils s'affalèrent dans le salon en bambou. La chaleur était caniculaire et le mieux à faire était de se positionner sous le ventilateur pour espérer récupérer un minimum de fraîcheur. Dans un effort quasi surhumain, Charles alla jusqu'à sa chambre et en ressortit avec son ordinateur. Il venait subitement de penser à une amélioration possible de sa dernière martingale. Et, dans son état de semi-somnolence, il fallait qu'il note sans tarder son idée au risque de l'oublier tout aussi vite. Il installa sa machine sur la petite table basse et se laissa tomber dans l'un des confortables fauteuils. Ce qui n'était vraiment pas une bonne idée. Il écrivit quelques formules, essaya de résister, puis ce fut plus fort que lui. Charles sombra sans avoir le temps de verrouiller sa session.

Marc regarda la scène sans y prêter réellement attention mais la déception se lisait sur son visage. Il avait imaginé un tout autre déroulement. Les résultats tardaient à venir et son ami avait la tête ailleurs. Ce devait être la première fois qu'il n'avait pas réussi à amener Charles dans la direction souhaitée. L'enthousiasme des premiers jours pour déjouer les parades mises en place par les casinos s'était estompé au fil du temps. Pourtant Charles n'était pas un gars à abandonner au moindre revers. Surtout dans un défi qu'il s'était lui-même lancé. Mais autre chose était venu perturber la marche triomphale annoncée. Et cet autre chose devait être là, sur ce fichu micro-ordinateur ! Charles y passait des heures.

Marc hésita. Une nouvelle fois son regard se tourna vers son ami, endormi à côté de lui. Puis il se leva, tourna légèrement la machine vers lui et se mit à regarder l'écran. À sa grande surprise, mais en était-ce vraiment une, il ne vit qu'un seul programme ouvert sur des

formules mathématiques. Beaucoup d'autres révélaient des activités bien différentes. Charles était connecté sur des forums de discussion dont les thèmes abordés paraissaient bien mystérieux. On y parlait d'alignement de planètes, de fin du monde. Le peu que Marc pouvait lire semblait sortir de vieux romans de science fiction des années cinquante. Un pouvoir suprême maîtrisait le monde aux dépens des plus faibles. La théorie d'un complot planétaire planait à nouveau. Un certain « Dead Planet » parlait de centre de sélection pour former une élite du genre humain. Des extra-terrestres, ayant connaissance de la triste fin de notre bonne vieille terre, les avaient mis en place pour sauver notre espèce d'un cataclysme fatal. La race humaine allait peupler les colonies de planètes lointaines et inconnues.

Accablé par sa déloyauté, Marc s'interrompait régulièrement pour vérifier que son ami dormait toujours profondément. Se faire surprendre n'était pas envisageable. Mais devant toutes ces invraisemblables proclamations, il ne put s'empêcher de regarder plus en détail. Il prit la machine avec précaution et se mit à faire défiler les différentes fenêtres. Plus sa lecture avançait, plus il se disait que la planète était vraiment peuplée de mecs complètement bizarres. Il ne manquait plus que l'affaire Roswell et sa fameuse « zone 51 » pour se croire dans une histoire de « Star Trek » ou dans un épisode « la quatrième dimension ». Une série télévisée géniale dont les rediffusions avaient bercé son enfance.

Certaines tâches laissées actives par Charles continuaient à afficher de nombreux et nouveaux posts sur la fin du monde. Des catastrophes naturelles et irrémédiables allaient détruire toute vie sur la planète. D'autres suggéraient une dernière révolution pour faire péter notre vieille civilisation avant que celle-ci ne disparaisse sous les flammes et les flots de l'enfer. Une série de messages insistait sur le calendrier maya et la fin d'un cycle. Des mises en garde diverses se succédaient à un rythme effréné. Les écrans défilaient dans une incompréhension croissante et l'image d'un ami sérieux et particulièrement cartésien venait soudainement de se fissurer. Il n'arrivait pas à imaginer une seule seconde que Charles puisse se passionner pour des informations aussi peu crédibles. Depuis toutes ces années, il pensait ne plus avoir aucun secret l'un

pour l'autre. Mais la réalité était tout autre. Une bonne partie de la jeunesse de Charles lui était inconnue. Et sa propre attitude, lui rappelait quotidiennement que l'amitié n'était pas garante de toutes les transparences !

Réellement perturbé par une telle découverte, Marc se risqua à fouiller encore davantage. Il avait le sentiment de dépouiller un journal intime. Il s'en voulait terriblement mais sa curiosité était bien plus forte que ses remords. Alors vint le moment d'explorer les différentes connexions de Charles. Un feuilleton avait été au centre de ses derniers accès. Il était rédigé par une sorte de gourou que le monde entier écoutait au milieu de cette foule d'illuminés. Beaucoup de commentaires à son sujet étaient très élogieux. D'autres étaient clairement plus anxiogènes. On exigeait du maître à penser de tout dévoiler sur le champ. De mettre fin au suspense et aux espoirs nés de précédents épisodes. On lui reprochait son air suffisant. Quelques uns promettaient de lui faire payer ses déclarations lapidaires sur les groupuscules de fin de monde. Des menaces émanaient également d'internautes qui lui reprochaient ses écrits blasphématoires. Puis Marc découvrit la cause de tous ces emportements ! AhKinChilan !

Le personnage au centre de toutes ces conversations s'appelait AhKinChilan. Ce nom ne lui disait absolument rien mais une foule d'adorateurs lui demandaient en toute simplicité de sauver le monde. Quant à ces détracteurs, ils lui souhaitaient de finir à Pandémonium, capitale du Mal absolu ! Le plus virulent d'entre eux se faisait appeler BulucChabtan. Il n'exprimait pas uniquement un profond désaccord avec les prédictions d'AhKinChilan. Il le menaçait ni plus ni moins de le faire taire définitivement et par tous les moyens possibles. Ce n'était visiblement plus de la science fiction. Mais pourquoi diable un garçon comme Charles, le gars le plus raisonné qu'il n'ait jamais connu, pouvait s'intéresser à ce genre d'histoires. Marc continuait à parcourir les différentes publications. Jusqu'où Charles avait pu avancer sur cette incroyable piste ? Il voulait comprendre. Totalement absorbé, il ne prenait même plus la peine de surveiller le sommeil de son ami. L'appréhension et la fascination pour ce qu'il était en train de lire l'avaient malheureusement coupé du monde réel.

— Marc, mais que fais tu sur mon ordinateur ?

— Rien de spécial. Il émettait de drôle de bips. J'ai pensé que la batterie était à plat. Je voulais juste m'assurer que tu ne perdrais pas ton boulot.

Dans l'urgence, Marc avait plutôt bien réagi mais Charles n'était pas dupe. Il n'avait pas dormi si longtemps. Son portable était débranché depuis une heure à peine. L'autonomie de ses batteries lui permettait de rester hors secteur bien plus que cela. Comment avait-il pu s'assoupir sans avoir verrouillé l'accès à son compte ?

Charles était avant tout en colère contre lui-même. Mais il était trop tard pour se lamenter. Il devait maintenant tenir compte d'une nouvelle hypothèse. Marc avait pu lire ce qui était affiché à l'écran. Il pouvait avoir compris que ses recherches ne portaient plus uniquement sur les moyens de détrousser un casino. Mais ce n'était qu'une hypothèse. Il ne savait pas combien de temps « son ami » avait pu fouiller sur sa machine. Il n'avait peut-être pas eu la possibilité de comprendre la vérité. Alors Charles garda lui aussi son sang froid et prit les devants.

— Est-ce que je t'ai parlé de Claire Kroll, ma prof d'informatique ?

— Celle qui est si sexy et avec laquelle tu déjeunes en tête à tête ?

— Oui, c'est bien d'elle dont je te parle, mais le fait qu'elle soit sexy n'est pas l'essentiel,

— Parle pour toi ...

— Marc, s'il te plaît. Soit sérieux deux minutes. Elle m'a juste fait part, il y a quelques temps, d'une approche intéressante sur la relation entre la position des astres et les jeux de hasard. Enfin, pour faire simple, il y aurait des périodes favorables pour gagner. Du coup devant nos échecs de ces dernières semaines, j'ai voulu regarder plus en détails sa théorie. Et de fil en aiguille, je me suis laissé entraîner sur des forums débiles. Marc avait tiqué sur « nos » échecs mais n'avait rien dit. Puis il ne put s'empêcher d'être quelque peu sarcastique.

— Wouhaa, donc le grand génie des probabilités a fini par faire appel à Mme Irma pour savoir comment détourner les garde-fous de

la roulette. Et quand je pense que ça fait des années que tu te fous de moi, dès que je parle d'intuition à une table de blackjack.

— Ce n'est pas si simple Marc. Il n'est pas question de lire dans une boule de cristal le numéro qui va sortir mais d'identifier des périodes plus ou moins favorables pour telle ou telle série. Il existe des théories scientifiques très sérieuses sur ce sujet.

— Théories scientifiques ou les beaux yeux de Mme Claire ?

Charles ne releva pas. Il était tellement abasourdi par ses propres paroles. Une semaine auparavant, il n'aurait pas imaginé croire une seule seconde à de tels discours. Aujourd'hui, il sortait de sa propre bouche et il ne se forçait même plus à mentir ! Les échecs répétés de ses méthodes traditionnelles suscitaient de bien étranges réactions. Il espérait au moins que son ami se contenterait de ses piètres explications pour ne pas aller plus loin. Marc, lui, n'était pas totalement convaincu. Mais si le génie s'intéressait à ces théories, c'était probablement une bonne idée. Les fiascos à répétition devenaient très ennuyeux et toutes les méthodes pour y mettre fin seraient les bienvenues. Mais de là à s'imaginer que Charles en arriverait là ! Il faillit lui demander qui étaient ce fameux AhKinChilan et ce BulucChabtan au ton si vindicatif. Mais il n'en fit rien. Il ne lui parla pas non plus de toutes les inepties qu'il avait pu lire. Pourtant son inquiétude grandissait à vue d'œil. Visiblement, Charles ne se passionnait pas uniquement pour la position de la lune. Il y avait des trucs pas très nets derrière tout ça.

Une chose était sûre maintenant. La sieste semblait définitivement terminée. Un accord tacite entre les deux garçons avait clos provisoirement les sujets épineux. Les préparatifs de la soirée pouvaient commencer. Charles était retourné dans son mobil-home, son ordinateur sous le bras. Assis sur son lit, il repensait à Claire. L'envie de lui parler devint trop forte. N'avaient-ils pas convenu de fixer rapidement leur prochain rendez-vous ? C'était une merveilleuse occasion. Il saisit son téléphone mais la discussion fut assez brève. Elle n'était pas libre avant deux jours. Cela lui paraissait une éternité et Charles ressortit déçu. Marc avait compris. Il ne serait pas seul ce soir. Il se voyait déjà en train de jeter les jetons sur le tapis vert. Pour lui aussi le temps pressait.

## Chapitre 16

Dimanche 20 Août.

Charles avait attendu avec beaucoup d'impatience cette soirée en compagnie de Claire. Lors de leur précédent déjeuner, ils s'étaient promis de se revoir rapidement et puis le temps avait passé. Enfin, cette soirée serait la bonne. Il n'avait pas imaginé que la perspective d'être à nouveau en tête à tête avec son ancien professeur d'informatique puisse lui procurer un tel plaisir. Il avait mis des heures à choisir ses vêtements et, sur le point de partir, il se surprit à jouer les playboys en regardant son propre reflet dans le miroir du salon. Il se trouva même un certain charme. Pour enfoncer le clou, Marc lui avait conseillé de réserver au « Restaurant de la Jetée », un endroit enchanteur dans une petite crique de Boulouris.

La journée, ce lieu paradisiaque était dédié à la plage et à de luxueux transats. À la tombée de la nuit, le splendide restaurant reprenait tous ses droits. Il n'était éclairé qu'à l'aide d'innombrables bougies et les tables, luxueusement dressées de blanc, proposaient un habile contraste avec les roches rouges et le sable. L'accès se faisait habituellement à pied, en flânant sur un chemin dallé de bois exotique et bordée de petits palmiers. Quelques riches propriétaires mouillaient leurs somptueux bateaux au large et se faisaient déposer par de petites navettes très discrètes. Les ravissantes jeunes amazones qui les accompagnaient ne l'étaient jamais.

L'endroit était parfait pour des couples à la recherche de romantisme. Habituellement Charles n'était pas très à l'aise avec ces ambiances un peu trop mondaines. Mais ce soir, n'était pas un soir comme les autres. Il avait décidé de jouer le jeu. Il avait même insisté auprès du maître d'hôtel pour être au bord de l'eau, sur la petite jetée, là où les tables sont disposées de manière à laisser les couples se parler en toute intimité. Il n'était pas habitué à tant d'attentions et tout cela donnait de plus en plus l'impression d'un parfait dîner en amoureux. Il n'était plus très sûr d'avoir envie de parler de ses problèmes de martingales.

Quand Marc lui avait suggéré le lieu des retrouvailles, il lui avait également proposé de prendre le cabriolet pour la soirée. Avec un large clin d'œil, il lui avait tapé dans le dos. Il n'en aurait pas besoin avant le lendemain. Charles avait accepté l'ensemble. Puis ce fut le moment de partir. Très anxieux, il quitta le terrain au volant de la voiture. Arrivé à Port-Fréjus, il était encore moins à l'aise. Il se dirigea vers le centre de thalassothérapie où Claire séjournait pour quelques jours. Sur place, bien que légèrement en avance, il signala sa présence à la réception. Le chasseur fit appeler la chambre de Mme Kroll tandis que Charles tentait désespérément de se détendre.

À peine quelques secondes plus tard, il la vit sortir de l'ascenseur. L'impatience des retrouvailles semblait être particulièrement partagée. Elle portait une robe légère et blanche qui contrastait très élégamment avec une peau parfaitement bronzée. Ses yeux bleus étaient mis en valeur par un maquillage discret et de très jolis colliers aux multiples couleurs descendaient le long d'un décolleté absolument enchanteur. Charles ne se souvenait pas d'avoir déjà vu sa professeur aussi séduisante.

Il lui fit part, maladroitement, de ses pensées, ce qui la fit sourire.

— Comme ça durant l'année je ne suis qu'une vilaine petite scientifique au teint gris et mal fagotée ?

Charles rougissait. Il ne savait pas comment se sortir de ce mauvais pas. Une fois encore Claire prit les devants.

— Allons Charles, ne soyez pas si gêné. Vous êtes, vous aussi, très en beauté, ce soir.

Charles ne dit rien. Il lui fit un signe de la main l'invitant à se diriger vers la sortie. Il espérait juste pouvoir retrouver ses esprits à la fraîcheur de l'air marin.

— Alors Charles, où m'emmenez vous dîner ?

— C'est une surprise, j'espère que l'endroit vous plaira.

Charles ouvrit la porte passager du cabriolet, pria Claire de prendre place, fit le tour de la voiture et se mit au volant. Il démarra lentement et prit la route du bord de mer. À cette heure, il y avait énormément de monde, mais la vue du coucher de soleil au dessus



de l'île du « Lion de terre » était beaucoup plus agréable que les paysages moroses bordant les voies intérieures.

Ils arrivèrent à la Jetée, au moment même où le soleil disparaissait, ce qui rendait l'endroit encore plus féérique. Claire semblait très sensible aux charmes des lieux et à toutes ces petites intentions. Elle n'aurait pas cru son ancien élève capable d'autant de prévenance. Ils se firent conduire à leur table et Charles commanda deux coupes de champagne. Encore les conseils de Marc ...

Le repas s'annonçait somptueux et la discussion devint très vite de plus en plus intime. Charles avait pourtant prévu d'aborder les questions qui le préoccupaient depuis plus de deux semaines mais des sujets tout à fait personnels avaient insidieusement pris la place. Pouvait-il en être autrement dans un endroit pareil ?

Un seul regard en direction de Claire avait suffi à le convaincre. AhKinChilan n'aurait pas droit de citer ce soir. Et ce fut comme une libération. Cette décision lui permit immédiatement de se détendre. Soulagé, Charles arrivait enfin à plaisanter de manière habile. Même le magnifique décolleté de Claire donnait lieu à de subtiles allusions. Sensible à ces marques d'attention, elle le confortait en jouant subtilement avec les perles de ses colliers, l'incitant ainsi à regarder dans la bonne direction ... Alors, tout naturellement, au moment du dessert, les quatre mains se joignirent tendrement. Charles sentait grandir au fond de lui une envie farouche de serrer Claire dans ses bras et de lui faire l'amour, ici, sauvagement, sur la plage.

Cette envie partagée mit assez rapidement fin au repas. Claire semblait tout aussi impatiente de sentir les lèvres de celui qui avait été son élève parcourir son corps. Sachant que la patience ne ferait que décupler leur plaisir, ils retournèrent à la voiture d'un pas lent, s'arrêtant ici ou là pour des baisers de plus en plus fougueux. Le retour en voiture fut lui, plus rapide. Les baisers de Claire encourageaient régulièrement Charles à ne plus trop traîner en route. En quelques minutes ils se retrouvèrent l'un et l'autre sensuellement enlacés dans l'ascenseur qui menait à la chambre. Les mains de Charles ne se contentaient plus de sages caresses. Elles se déplaçaient habilement le long des jambes de Claire

jusqu'aux limites d'une petite culotte qui semblait terriblement sexy. Seule l'ouverture des portes freina ses ardeurs. Cramponnés l'un à l'autre, ils parvinrent tout de même à la porte de la chambre 405 où un lit confortable attendait leurs ébats passionnés. La patience n'était plus de mise et Charles se retrouva allongé sur les draps rafraîchis par la climatisation.

Le corps de Claire se collait au sien avec une sensualité qu'il n'aurait jamais imaginée. Charles, quant à lui, se découvrit les talents d'un parfait amant. Ses mains effleuraient chaque parcelle de peau de sa partenaire, jusqu'aux endroits les plus secrets. Claire le guidait avec douceur et passion dans des gestes de plus en plus coquins. Il prit un plaisir extrême à la caresser doucement tandis que ses lèvres embrassaient son cou et sa poitrine gonflée de plaisir.

Soudain, Claire lui saisit les fesses avec fermeté. Elle l'amena au dessus d'elle de manière à ce qu'il puisse la pénétrer sans plus attendre. Ce fut un moment de parfaite harmonie. Puis, à la douceur des premiers ébats succéda la fougue de deux amants déroulant avec rage les pages d'un nouveau Kâma-Sûtra. L'aurore se dessinait déjà à travers les persiennes quand, épuisés, Claire et Charles s'endormirent, tendrement enlacés au milieu du lit.

Au réveil, aux alentours de midi, Charles semblait toujours sous le charme. Il admirait le corps alangui de Claire avec autant d'émerveillement que la nuit passée. Pourtant son regard paraissait troublé. Il hésitait à la réveiller. Depuis quelques minutes une idée lui trottait dans la tête, une idée qui n'avait plus rien d'érotique. Il ne lui avait toujours pas fait part de ses nouvelles recherches et des raisons beaucoup moins sensuelles qui l'avaient poussé à la rappeler. Claire perçut le trouble de son jeune amant. Elle ouvrit doucement les yeux pour découvrir Charles assis en tailleur à ses cotés. Il continuait à la regarder avec un sourire gêné.

— Charles, tu regrettes ce que nous avons fait ? C'était merveilleux tu sais.

— Non, non pas du tout. C'est vrai, ce fût vraiment magnifique

Charles n'était tout de même pas très à l'aise. Il ne savait pas comment exprimer le fond de ses pensées, et une nouvelle fois, aller droit au but fut sa seule idée !

— Claire, tu te souviens de notre dernière discussion au restaurant du Lodge ?

— Mon dieu oui, il me semble que je n'ai pas encore réussi à te convaincre. Mais si tu me disais ce qui te chagrine vraiment nous pourrions peut-être avancer plus efficacement.

En quelques secondes, Claire avait remis sa casquette de professeur. L'amante passionnée paraissait bien loin et malgré la froideur de cette dernière remarque, Charles osa prononcer quelques mots.

— C'est que, depuis le début des vacances, Marc, mon meilleur ami, a réussi à me traîner dans les casinos.

— Dans ces antres de perdition, toi. Mon dieu comment as-tu fait pour supporter ça depuis des semaines ? C'est pour ça que tu es tout penaud ? Le grand spécialiste des probabilités dans un casino. Attention, s'ils découvrent qui tu es vraiment, tu vas te faire interdire.

— Arrête de te moquer de moi, s'il te plaît. Je suis un peu déboussolé, et ces derniers temps je me disais que tu pourrais peut-être m'aider.

— Allons, ne me dis pas que tu t'es soudainement passionné pour ces jeux d'argent !

— Non, pas pour l'argent ! Pour le jeu, la chance. Je suis persuadé qu'il n'y a pas de hasard, enfin plus exactement je suis persuadé que je peux le maîtriser.

— Wouuuuaa, rien que ça, maîtriser le hasard !

Sans y prendre garde, Charles s'était relevé et parlait sur un ton vif et excité.

— Tu comprends, Claire ? Ce n'est pas l'argent qui est en jeu, c'est le fait que pour la première fois de ma vie, je ne trouve pas la solution ! J'essaie depuis des nuits de trouver LA martingale absolue. Et ça ne fonctionne pas, je suis près du but, et à chaque fois que j'ai l'impression de l'atteindre, une nouvelle série de tirages met à mal ma théorie.

Claire l'écoutait avec amusement. Voir ainsi son meilleur élève, roi des probabilités, ne pas supporter d'être tenu en échec par une simple bille qui tourne sur un plateau n'était pas une chose banale.

— Alors, j'en suis réduit à fouiller dans tes théories fumeuses.

— S'il te plaît, le « réduit à fouiller dans tes théories fumeuses » est de trop ou alors on arrête là, immédiatement.

— Excuse-moi, je ne sais pas comment t'expliquer où j'en suis. En fait, je n'en suis nulle part. Je suppose que tu vas te moquer de moi ?

— Charles, il ne s'agit pas de ça, mais je n'imaginai pas que tu en viennes à avoir de la considération pour mes « petites » théories dans ce contexte. Et encore moins que tu essaies de les utiliser pour résoudre ton vulgaire problème de martingales, c'est tout.

Claire se redressa légèrement. Son intérêt pour cette conversation grandissait imperceptiblement. Elle sentait que Charles ne lui avait pas encore tout avoué.

— En fait Claire, comme je te l'ai dit, j'ai déjà fait quelques recherches sur le sujet, sans grande conviction d'abord, je dois le reconnaître. Puis je suis tombé sur des articles bizarres et d'autres plus intéressants mais rien de vraiment concluant à mes yeux.

— Parce que tu t'imagines trouver une publication du genre ; si vous êtes verseau et si vous souhaitez gagner à coup sûr à la roulette, attendez le 3<sup>o</sup> jour suivant la 2<sup>o</sup> pleine lune et jouez toujours le dos tourné vers le nord ?

« Pleine lune » ! Décidément tout le monde parlait de pleine lune et Charles repensa subitement à sa discussion avec Marc. C'était bien cette discussion qui l'avait poussé à se lancer dans ces recherches idiotes.

— Charles, si tu préfères, tu peux aussi jeter du sel par-dessus ton épaule gauche avant de lancer tes jetons.

— Mais non Claire, évidemment non. Quoique j'aie trouvé des trucs aussi ridicules que ça, crois-moi ! Si tu savais le nombre d'inepties que j'ai pu lire, même toi, tu en aurais souri.

— Charles, si tu pouvais, de temps en temps, oublier ce fatigant complexe de supériorité.

— Non, non ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que les gens racontent n'importe quoi au sujet des astres et de leurs interactions dans notre vie de tous les jours. Ça leur fait faire des trucs complètement dingues, tu n'as pas idée. Je suis tombé sur des tas de fous furieux prêts à tout parce que la Lune et Jupiter sont ici ou là. Tiens, par exemple, connais-tu la date de la fin du monde ?

Le regard de Claire changea. La conversation venait de prendre une tournure assez inattendue.

— Quelle fin du monde ? - Osa-t-elle prudemment.

— Et bien la vraie, la seule réellement prévue et calculée scientifiquement, je vous ferai dire !

Charles jubilait. Le ton était moqueur, presque enfantin.

— En plus, vue ta passion pour le calendrier Maya, tu devrais être particulièrement informée. Le 21 décembre 2012, c'est écrit ! Tu ne peux pas t'imaginer le nombre d'histoires insensées que j'ai pu lire sur le sujet. Les pires, ce sont ceux qui se donnent des allures d'astrophysiciens chevronnés pour raconter leurs invraisemblables idioties. Du grand n'importe quoi !

— Et bien s'il ne nous reste plus que quelques mois à vivre, fais moi vite encore une fois l'amour ...

Charles ne se fit pas prier. Les deux amants passèrent à nouveau des moments délicieux dans les bras l'un de l'autre. Et alors que Charles était sur le point de se rendormir, Claire se redressa, regarda sa montre et parut soudainement très pressée.

— Mon dieu, déjà si tard, Charles ce n'est pas que je veuille me débarrasser de toi, mais j'ai un rendez vous dans une heure à peine. Le temps que je me refasse une beauté ... !

— Tu me laisses quand même le temps de prendre une petite douche ? Ou je dois me sauver comme ça ?

Charles aurait souhaité faire de l'humour, mais le ton de sa voix révélait un tout autre sentiment.

— Dis donc, tu ne me ferais pas une petite scène de jalousie ?

— Du tout. Mais si tu as à faire, je préfère te laisser.

— Mais oui, M. Charles Bickman est jaloux. Sache que j'en suis très fière, mais tu n'as rien à craindre. C'est un simple rendez-vous d'affaires. Et puis il est un peu tôt pour se jurer fidélité, tu ne crois pas ?

— Un rendez-vous d'affaires, en plein mois d'août ?

— Ecoute Charles, je pense que cela suffit. J'adore les moments que nous passons ensemble, j'adore nos discussions, j'adore la manière dont nous faisons l'amour, et pour l'instant ce n'est déjà pas si mal. Et si tu veux le savoir, j'ai rendez-vous avec un éditeur. Comme tu as pu t'en rendre compte, je ne suis pas la seule sur cette planète à croire aux influences des astres. Je suis simplement en train d'écrire un livre à ce sujet. Tu es content ?

Charles se sentait un peu idiot. Il fila sous la douche sans dire un mot. Une fois sous l'eau et loin du regard de Claire, il tenta une sortie plus honorable.

— Dis moi, Claire, il sort quand ton livre, j'en aurai peut-être besoin ?

— Pas de souci mon petit Charles, je t'en dédicacerai un, à condition que tu me laisses me préparer. Que je ne fasse pas faux bond à mon éditeur.

Claire entra dans la salle de bain où Charles finissait de se rhabiller. L'envie de la reprendre dans ses bras était forte, mais Claire fila sans s'attarder dans la cabine de douche. Elle se pencha en avant, lui fit une bise rapide sur le front et lui dit au revoir. Charles bredouilla quelques mots, quitta la salle de bain et sortit de la chambre quelque peu décontenancé. Seul dans le couloir, il se mit tout de même à sourire. Après tout, il avait passé une merveilleuse nuit. Il était temps de rentrer au Domaine. Marc ne manquerait pas de lui poser des milliers de questions. Il serait très fier d'y répondre.

Arrivé dans le hall de l'hôtel, il n'en crut pas ses yeux. M. Nadin était accoudé au bureau de la réception. Il n'y avait aucun doute possible. Mais que venait-il faire ici ? Pouvait-il être le rendez-vous de Claire ? Elle avait parlé d'un éditeur, pas d'un collègue. À moins qu'ils ne travaillent ensemble sur ce projet de livre. Charles

n'aurait pas imaginé son directeur s'intéresser à des sujets aussi scabreux. Intrigué, il se rapprocha discrètement du comptoir. M. Nadin demandait la clé de sa chambre. Sur le moment Charles fut rassuré. Il ne se rendait pas dans celle de Claire. Pourtant qu'ils soient tous les deux dans ce même hôtel était pour le moins surprenant. Le hasard pouvait réserver pas mal de surprises mais Charles ne croyait guère aux coïncidences. Il eut envie d'éclaircir immédiatement les choses, d'appeler sa toute nouvelle maitresse, puis se ravisa. Elle s'était déjà moquée de sa jalousie il ne souhaitait pas revivre ça.

Il se contenta de regarder M. Nadin prendre l'ascenseur, retourna à sa voiture et fila vers le domaine, les pensées bien troubles.





## Chapitre 17

Cela faisait maintenant plusieurs jours que Charles réussissait à éviter ou écourter les soirées casino. La veille, il n'avait pas pu aller jouer. Cette fois-ci, il était avec sa dulcinée. Si au moins elle pouvait l'aider dans ses nouvelles recherches. Marc en doutait fortement ! Les échecs de son ami commençaient à être très ennuyeux. Il arrivait toujours à prétexter une nouvelle faille dans son système. Cette fichue faille qui l'empêchait d'aller plus loin ou qui nécessitait des recherches complémentaires. Les vacances étaient presque terminées et il n'y avait toujours aucun résultat probant. Sa propre situation devenait très alarmante. Et pour couronner le tout, Charles semblait vraiment préoccupé par ces histoires de sectes. Marc lui avait donné le change en jouant au parfait abruti, faisant mine de ne pas s'y intéresser. Pourtant, la manière dont le petit génie s'était écarté de son objectif et retrouvé sur ces pages mayanistes restait très surprenante, surtout maintenant. Charles avait peut-être compris ce qui se tramait et cette hypothèse ne lui convenait pas du tout !

Marc en était là de ses réflexions quand il entendit le bruit caractéristique du vieux moteur Peugeot à l'entrée de l'Acassi. Il se leva, et une fois la voiture garée, il reprit son plus beau sourire pour accueillir son ami. Mais quelque chose n'allait pas. Il voulut aborder le sujet mais Charles le renvoya poliment dans ses cordes. Marc tenta d'insister, sans plus de succès. Ce n'était pas le bon moment et mieux valait couper court.

Charles refusa également de le suivre à la piscine, prétextant avec malice, un grand manque de sommeil. Il savait que ce genre d'arguments plairait à son ami et suffirait à calmer sa curiosité. Comme prévu, Marc afficha un sourire plein de sous-entendu et monta à bord de sa voiture. Il regarda Charles filer dans son mobile-home et lui faire un signe par la fenêtre indiquant qu'il allait se coucher. Une fois le cabriolet hors de son champ de vision, Charles se dirigea effectivement vers sa chambre mais pour en ressortit aussitôt, son ordinateur portable à la main. Il s'installa sur la table

du salon extérieur et commença sans tarder un rituel maintenant bien établi. Il se connectait sur le forum, regardait les réactions provoquées par ses commentaires de la veille, s'en amusait le plus souvent, y répondait parfois. Puis venait le moment de publier l'épisode du jour.

La lecture des réponses était le moment privilégié de ce cérémonial. Il se retrouvait au centre des préoccupations de tous ces gens, et ça lui plaisait. Il n'avait jamais imaginé éprouver une telle euphorie à être ainsi sur le devant de la scène. Ce sentiment était nouveau pour lui. Tout au long de sa scolarité, il avait eu maintes fois l'occasion d'être cité ou applaudi ; mais il n'avait jamais apprécié les remises de prix dans la lumière. Là c'était différent, il pouvait briller sans être vu. Et même si certains bloggeurs paraissaient parfois très méprisants ou très énervés, il en ressentait d'agréables frissons de peur. La veille déjà, il avait reçu des menaces parfaitement claires. Ses attaques répétées envers certaines croyances religieuses n'étaient pas étrangères à ce déferlement ciblé de haine. Les plus virulentes émanaient sans aucun doute de ce BulucChabtan. Il ne cessait de le mettre en garde et lui ordonnait de stopper immédiatement ses révélations.

BulucChabtan, ce nom inquiétant raisonnait de manière étrange. Intrigué, Charles avait fait des recherches sur internet et chez les mayas, BulucChabtan signifiait le « Dieu de la mort soudaine et des sacrifices ». Une fois encore cette évocation morbide lui sembla familière. Pourtant aucun souvenir concret ne lui revenait en mémoire. Quoiqu'il en soit, le message de ce Dieu des ténèbres ne laissait planer aucun doute. AhKinChilan devait se taire ou son agonie serait sans pareil.

Mais si le pseudonyme choisi par son principal adversaire était emprunt d'un fort mysticisme, le ton sonnait faux. Charles n'arrivait pas à imaginer un authentique fanatique religieux derrière ce BulucChabtan. Ses écrits n'étaient marqués d'aucune véritable rhétorique allant dans ce sens. Au contraire, les propos rageurs qui émanaient de ses posts étaient d'une autre nature. Une nature que Charles avait du mal à identifier. Et une chose était sûr, si les menaces étaient bien réelles, elles ne proviendraient pas du ciel.

Visiblement son accusateur numéro un partageait avec lui le goût du déguisement.

Au-delà de ces quelques détracteurs, le feuilleton avait surtout ses fans. Ils étaient même de plus en plus nombreux. Charles était ravi. Des inconditionnels réclamaient chaque jour la suite avec une impatience grandissante. Une impatience qui décuplait sa ferveur exaltée d'une manière de plus en plus inquiétante.

— BulucChabtan, tes menaces ne suffiront pas à les décevoir. Elles ne pourront mettre fin à la croisade d'AhKinChilan, le Dieu des dieux.

Charles commençait à perdre pied. Son objectif initial avait été pourtant simple et clair. Démontrer que l'on pouvait faire croire n'importe quoi sous couvert d'un style dogmatique et péremptoire. Il s'en était éloigné de jour en jour. Parfois, un sentiment de malaise le ramenait encore à la réalité. Et il ne voyait plus de différence entre le comportement des fanatiques qu'il voulait dénoncer et celui qu'il était en train de développer.

Il avait changé tellement vite. L'amusement des premières heures s'était étioilé au fil des épisodes. Il avait laissé la place à une sorte de combat d'idées disproportionné. Il se comportait comme le chevalier d'une nouvelle croisade. Il imposait ses propres croyances. Il donnait des leçons. Il méprisait les incompréhensions des uns, il fustigeait les autres, mais de quel droit ? Il n'était plus le même, et cette métamorphose l'effrayait plus encore que toutes les menaces reçues. Dans ces moments de lucidité et de questionnement, il essayait de comprendre les raisons de ce bouleversement. Il y voyait très probablement ses échecs successifs, tellement nouveaux pour lui. Mais des sentiments plus enfouis semblaient vouloir s'exprimer dans cette colère inédite. Cette idée mettait en avant trop d'inconnus. Elle lui faisait peur. Il devait sortir de cette spirale infernale, retourner à ce qu'il maîtrisait vraiment : étudier et travailler. Se repencher immédiatement sur ses soucis de martingales. Il fallait qu'il réussisse pour redevenir comme avant. Son salut viendrait de là. Il l'espérait fortement. Alors il se replongea de toutes ses forces dans ses statistiques. Il refit le point une fois encore. Ses multiples simulations lui donnaient raison. Alors, pourquoi sa méthode ne fonctionnait pas ?

— Charles, tes systèmes de jeu sont au point ! Reprends sereinement tes recherches sur les théories de Claire. Focalise-toi sur la découverte de périodes favorables à leur utilisation. Et uniquement sur ça ! La solution ne peut être que là. Là et pas ailleurs. Pas chez AhKinChilan en tout cas !

Charles fixait son écran. Les certitudes claironnées deux secondes plus tôt étaient déjà battues en brèche. L’affichage détaillé du dossier Maya avait attiré son attention. La dernière colonne, plus exactement. L’heure d’accès aux fichiers n’était pas normale.

03 h 57 ! Il n’avait aucun souvenir d’avoir travaillé si tard. Aussitôt, il pensa à Marc. Il avait déjà réussi à fouiller sur son compte. Mais ce n’était pas possible, l’ouverture des dossiers était elle aussi protégée par un mot de passe. S’il n’avait pas bêtement laissé sa session ouverte avant de s’assoupir, Marc n’aurait jamais pu y accéder. Il n’aurait jamais pu y retourner sans cette stupide défaillance. À moins qu’il ne lui ait menti.

— Allons Charles, pas d’excès de paranoïa s’il te plaît. Tu as juste dû vérifier un détail sans y passer énormément de temps ou à moitié endormi. Ca t’est sorti de la tête, c’est tout.

Charles était assis, hésitant face à son ordinateur. Marc absent, c’était le moment idéal pour se replonger dans la vie d’AhKinChilan. Il pouvait toujours regarder les martingales en présence de son ami, alors que le contraire lui était impossible.

Le dossier Maya eut le dernier mot et Charles se mit à faire le point sur les épisodes déjà envoyés. Il avait préparé en une seule fois la totalité des publications qu’il distillait quotidiennement. Cela avait été plus facile pour lui de réaliser ses fausses démonstrations d’un seul tenant. Parfois, il ajustait quelques détails. Mais les fondements de sa démonstration devaient rester insensibles aux aléas des commentaires. Il fallait que ses interventions restent logiquement crédibles tout en cheminant vers le paradoxe final qui démontrerait la manipulation globale.

Les supercheries techniques de ses révélations ne lui posaient guère de scrupules. Il était beaucoup moins à l’aise quant à l’éthique de sa démarche. Au départ, tout ceci ne devait être qu’un jeu de logique illogique, mais au regard des réactions suscitées, des

internautes d'abord et des siennes ensuite, il n'était plus aussi sûr de lui.

— Quelle légitimité as-tu, AhKinChilan, pour donner des leçons au monde ?

Cette identification croissante à son personnage fictif l'inquiétait. Il en était conscient, mais Charles se cachait derrière les axiomes et les prédicats. Le sophisme de ses démonstrations et les prémisses de ses raisonnements le rassurait. Tout ce qui le rattachait à la science le confortait dans sa démarche. Mais il n'en était plus de même de ses débordements moralisateurs et de ses attaques contre les croyances de tout bord. Ces diatribes là, le mettaient terriblement mal à l'aise. Les menaces aussi commençaient à l'effrayer. Même s'il avait pris beaucoup de précautions pour que l'on ne puisse pas retrouver sa trace, il se mettait à douter de ses défenses informatiques, tout comme du bien-fondé de son comportement.

Le balancement incessant de ces hésitations l'exaspérait. Il sentait Charles faible, désorienté. AhKinChilan restait si fort, si sûr de lui. Et sans plus attendre, il se replongea dans la lecture des prochains épisodes.

— Allons, AhKinChilan, tu ne peux pas laisser de tels chefs d'œuvre abandonnés dans un dossier. Quel gâchis ! Tes raisonnements sont tout simplement géniaux, on y croirait presque !

Il parcourut à nouveau ses écrits et il fallait le reconnaître. AhKinChilan n'avait pas tort. Les prochains épisodes étaient vraiment exceptionnels.

— Allez, au moins celui-là. Ce serait trop idiot de ne pas en faire profiter tes adeptes.

C'était plus fort que lui, Charles recopia l'épisode du jour et le publia sur le forum.

— Parfait. Charles, tu peux retourner à tes martingales !

À la manière d'un drogué en état de manque qui vient de se faire un fixe, Charles était calmé, apaisé. Hélas, les réponses ne se firent pas attendre. Comme toujours, il y avait les bons croyants, qui le remerciaient de sa lumière. Les plus réservés faisaient part de leurs commentaires. Certains posaient quelques questions sur la

démonstration elle-même. Cela le réjouit. Il y avait, y compris sur ce forum, des gens avec une cervelle. Quelqu'un allait peut-être découvrir la supercherie avant la date fatidique. Charles se mit à l'espérer. Si tel était le cas, il serait obligé de mettre fin à son aventure. Continuer n'aurait plus de sens. On aurait décidé pour lui. Ce serait tellement plus facile.

Il s'apprêtait à fermer sa session sur cette possibilité quand un dernier bip attira son attention. BulucChabtan venait de répondre. Cette fois-ci il n'y avait plus de doute possible. AhKinChilan n'avait pas stoppé ses diffusions en dépit de dernières menaces tout à fait explicites. Le Dieu des sacrifices allait se montrer beaucoup plus radical. La lutte serait sans merci !

Charles relut plusieurs fois la fin du message. Et puis, une fois encore, il se réfugia derrière des phrases venant d'ailleurs et laissa AhKinChilan en face de ses propres problèmes.

— AhKinChilan, « Il » sait qui tu es, « Il » sait où tu te caches, tu ne pourras bientôt plus continuer tes écrits blasphématoires !

AhKinChilan avait été repéré, on saurait le retrouver et le faire taire ! Il ne savait plus très bien si ces mots sortaient de sa propre bouche ou s'ils lui parvenaient de son subconscient. Le nom de BulucChabtan tournoyait dans sa tête comme une incantation sans fin. Au plus fort de cette angoissante mélodie, il ressentit une intense douleur au niveau du côté gauche, près du cœur. Il venait d'être frappé à plusieurs reprises. Pris de panique, il ouvrit sa chemise, mais aucune marque ne semblait prouver une quelconque agression. Alors, il se mit à rire, puis s'arrêta, net, frappé de stupeur. Il regardait autour de lui, guettant le moindre bruit. Le vent s'était levé et les branches des arbres pliaient sous la force du mistral. Les épines de pin s'envolaient puis retombaient comme une pluie d'aiguilles acérées. Le bruit de chacune d'elle heurtant la terrasse forçait Charles à se tourner dans tous les sens. Il voulait suivre du regard chaque impact. Soudain, au milieu de cet épouvantable cliquetis, il eut l'impression d'entendre quelqu'un roder sur le terrain.

Marc ? Et lui, que cache son comportement si étrange ? Tout ceci est de sa faute !

— Allons Charles, reprends-toi ! Raisonne, réfléchis sereinement. Marc n'a rien à voir avec tout ça. Ce post n'est qu'un énorme coup de bluff. Ils ne peuvent pas retrouver AhKinChilan. Rien ne donne la moindre indication sur cette soi-disant localisation.

Il n'en restait pas moins très inquiet et il était peut-être temps de tout arrêter. Il pouvait écourter ses publications, aller directement à la conclusion. Expliquer que tout ceci n'était qu'une farce mathématique en hommage à ses maîtres à penser du groupe Bourbaki. Mais qui comprendrait ?

— Allons, calme-toi. Tu n'as aucune raison d'avoir peur, AhKinChilan est invisible sur la toile, il est introuvable !

Charles vérifia immédiatement les paramètres de ses dernières connexions. Elles étaient toujours brouillées et son programme fonctionnait à merveille. Il était quasiment impossible de remonter jusqu'à lui. Mais pour un M. Bickman, expert en probabilités, la nuance entre un « quasiment impossible » et un « tout à fait impossible » était un immense fossé. Charles sursauta à nouveau. Quelqu'un venait de rentrer sur le terrain. Cette fois-ci cela ne faisait aucun doute. Son imagination ne se jouait plus de lui. Il y avait bien du bruit sur la première terrasse. Charles transpirait. Ses membres étaient raidis par la peur. Comment avait-on pu le retrouver, ce n'était pas logique.

— Charles, Charles tu es là ? Ça boom ? Tu m'as l'air bizarre ?

Marc, ce n'était que Marc. Il l'avait honni quelques secondes auparavant. Il était soudainement rassuré par sa présence.

— Non, non, ça va. J'étais juste perdu dans mes pensées. J'ai continué à travailler sur notre affaire et j'ai peut-être une idée. Mais il faut que je continue à fouiller.

— On doit attendre la prochaine pleine lune, c'est ça ?

Devant, la mine renfrognée de Charles, Marc reprit les devants.

— Je plaisantais, Charles, je plaisantais. Sinon, nous sommes attendus pour l'apéro, ça te dit ? Pas de casino ce soir, et demain, on fait le grand jeu, on va jouer à Cannes. OK ?

Charles hésita, mais il n'avait plus vraiment la tête à se remettre sur son ordinateur et encore moins envie de rester seul face à ses angoisses. Il se déconnecta, referma la machine et prit le chemin de la douche.

— À la bonne heure ! Presse un peu, on devrait déjà y être.

Il serait bien temps demain pour faire le point et décider de la suite des événements.



## Chapitre 18

Le jour était à peine levé quand Weber traversa au pas de course le boulevard de la Tour-Maubourg. Il longea sur quelques mètres les murs d'enceinte de la prestigieuse école militaire et s'engouffra dans une allée menant au numéro 51. Pour des raisons de sûreté et de confidentialité, le CEASN avait été installé là, aux tréfonds de l'immeuble du Secrétariat Général de la Défense Nationale.

Au rez-de-chaussée, après avoir éprouvé quelques difficultés à s'identifier auprès des plantons endormis de l'accueil principal, Weber se dirigea vers l'ascenseur dédié à l'accès aux locaux du Centre. Il saisit son code d'accès, appuya sur le bouton moins trois et laissa les portes se refermer, l'esprit obnubilé par AhKinChilan. En dépit d'installations ultra modernes la vitesse de descente était d'une lenteur anachronique. Ce matin plus que jamais. Il s'était toujours demandé si ce temps bien trop long n'était pas utilisé pour scanner les individus présents dans la cabine. Il n'en n'avait jamais eu la confirmation, ni l'infirmité d'ailleurs. Enfin, au bout d'interminables secondes, Weber se retrouva dans le couloir qui menait au secteur ADS. À cette heure extrêmement matinale, il était le premier en dehors du personnel d'astreinte cantonné en salle machine. Il en profita pour faire un détour par le distributeur à café et se servir un petit noir sans sucre. Il n'avait pas pris le temps de petit-déjeuner chez lui. Trop de questions l'avaient extirpé de son sommeil et immédiatement, le besoin impératif de se rendre au CEASN s'était imposé. Il n'avait même pas eu l'idée de regarder sa montre. Depuis, le monde autour de lui semblait fonctionner au ralenti. Y compris ce fichu distributeur. Weber tapotait d'impatience les montants du vieil appareil, regrettant déjà cette pause inutile. Enfin le gobelet se remplit et le petit clapet se souleva. Il ne prit évidemment pas le temps de s'installer en salle de repos et se dirigea, le café à la main, vers son bureau. Une pièce borgne aux murs de couleur taupe. Seule une étagère contenant les souvenirs ramenés de ses différentes missions à l'étranger donnait des touches de couleurs vives à cet ensemble bien fade. Il n'avait guère besoin de plus de meubles. Pour des raisons évidentes de

sécurité la conservation de documents papier était interdite et les supports magnétiques d'archivage devaient être enfermés dans un coffre fort.

Il ne faisait plus attention à cette ambiance morose depuis longtemps maintenant. Elle lui permettait même de se concentrer encore davantage sur son travail. Ce qui devait être le but finalement recherché par les architectes militaires responsables de l'agencement des locaux. Il s'installa sans plus attendre devant son ordinateur et l'alluma. Il savait qu'il allait passer outre les ordres de ses supérieurs en continuant ses recherches sur AhKinChilan. Peu lui importait. Son intuition ne l'avait jamais trompé et il sentait derrière ce pseudo quelque chose d'important. Pour autant, il ne croyait pas à la naissance d'un nouveau gourou. Même si les techniques employées avaient suivi le manuel du parfait manipulateur.

Attirer les adeptes crédules dans son filet en faisant preuve d'énormément de savoir-faire ; un savoir-faire basé sur des connaissances scientifiques plus ou moins avérées.

Compléter le tout par des discours emprunts de mysticisme et de rhétorique religieuse, la nature de l'être suprême vénéré n'ayant aucune importance. En réalité, seul le nom compte. Il doit sonner clair et être très vendeur, à la manière d'un héros de film de science-fiction. L'autre méthode, pas si éloignée de la première, consiste à se désigner comme le relais sur terre d'entités vivantes ; des créatures à l'intelligence supérieure et venant d'une planète lointaine aux développements particulièrement avancés. Ensuite, il suffit de mettre en avant le concept d'une race élue, généralement les futurs adeptes. Puis, affirmer l'arrivée imminente d'une catastrophe planétaire. Et enfin s'autoproclamer le Guide, seul Être humain à connaître la marche à suivre pour sauver ceux qui auront adhéré aux prophéties. Evidemment, le nouveau monde sera idyllique pour tous les croyants.

Il y avait toujours derrière ce genre de personnages, au mieux des activités financières douteuses ; au pire, de dangereux psychopathes. Ces derniers se jouaient de la vie des gens, et les moyens de « sélection » des heureux élus pouvaient être malheureusement beaucoup plus radicaux que de simples chèvres.

Tout ceci ne correspondait pas au profil d'AhKinChilan et il fallait très vite en faire la preuve.

Le CEASN, spécialisé dans les écoutes et traques informatiques, s'était également doté d'importants moyens pour surveiller sa propre activité. Weber connaissait les protocoles de sécurité interne. Il savait que chaque connexion était tracée, que toutes les activités sur le réseau étaient enregistrées. Et donc, à moins de se jouer des systèmes de protection, on serait très vite informé de ses agissements. Il n'avait que peu de temps pour trouver des informations susceptibles de faire changer d'avis le colonel Abel. En cas d'échec, il aurait à nouveau des difficultés pour justifier son entêtement à passer outre les ordres de ses supérieurs.

Ses brillants résultats lui avaient déjà permis de faire accepter de tels comportements par le passé. Mais le succès n'excusait pas toutes les méthodes employées pour y parvenir.

Ces réserves n'étaient pas sans fondements et Weber en convenait. Compte-tenu des énormes moyens mis à leur disposition, les agents devaient avoir un cadre de fonctionnement très strict sinon les risques de dérives étaient grands. Il avait déjà vu des collègues s'amuser à regarder les mails privés des vedettes du moment, plaisanter sur les amourettes des uns, espionner les autres à travers les webcams ou les « Tchat ». Il trouvait ces pratiques intolérables d'autant plus que certains allaient probablement au-delà de la simple curiosité malsaine.

Sa conscience à lui, le rappelait à l'ordre très souvent. Outrepasser les ordres à propos d'AhKinChilan ou utiliser les systèmes d'écoute à d'autres fins que la raison d'état, où était la différence ? Il aurait pu tricher, lui aussi. Il avait grandement participé à la mise en place des différents outils de sécurisation de l'accès aux données. Il savait comment passer outre les procédures. Il pouvait très bien continuer ses recherches sans que le système ne le trace. Mais s'il commençait à se dissimuler maintenant, quand pourrait-il s'arrêter ? Quelles limites avait-il le droit de dépasser ? Il connaissait déjà la réponse.

Il allait outrepasser les ordres, en son âme et conscience. Mais il respecterait les règles de sécurité et on connaîtrait ses agissements.

L'ordinateur lui proposa enfin l'écran de connexion. Weber hésita encore quelques instants puis finit par entrer son identifiant ainsi que son mot de passe. Une fois passé ce premier niveau de sécurité, il continua la procédure normale et scanna, à travers un curieux appareil, l'empreinte de ses doigts pour parfaire l'identification.

Il était maintenant en ligne et le Centre connaîtrait rapidement la nature de son travail. Il ne pouvait plus perdre de temps. La machine, semblant avoir compris ses préoccupations, afficha sans plus attendre les résultats du Traceur. Un programme complexe qui avait pour mission de déjouer les différents algorithmes de brouillage des routages réseaux. En d'autres termes, le Traceur était fait pour déjouer toute tentative de dissimulation d'une machine servant aux applications de communication.

L'idée était basée sur un concept des plus simplistes. Dans une configuration normale, tout ordinateur est identifié de manière unique sur internet. Donc si des internautes avaient besoin de masquer leur adresse informatique, c'est que leurs intentions étaient malhonnêtes.

Le Colonel Abel aimait s'attribuer ce pseudo théorème. Mais une fois encore, c'était bien mal connaître les diverses communautés de la toile. Pour beaucoup, se cacher était tout simplement un jeu ou un défi technologique contre les grandes oreilles de l'oncle Sam. Cela ne faisait pas d'eux des terroristes en puissance. La proportion de « techno-rebelles » inoffensifs était estimée à plus de quatre-vingt-dix-huit pourcent. Seuls les deux pourcent restants pouvaient, éventuellement, représenter un réel danger. Et il fallait passer des journées entières à faire le tri pour des résultats très faibles. Alors que les agissements de millions d'autres internautes passaient complètement inaperçus en dépit de localisations parfaitement identifiées. Heureusement le CEASN disposait d'autres outils. De puissants analyseurs sémantiques permettaient de fouiller intelligemment dans les milliards d'informations échangées. La combinaison de tous ces moyens finissait par donner des résultats intéressants. Les analyseurs détectaient les contenus, le Traceur, leur origine. Et pour améliorer encore l'efficacité de l'ensemble, on avait doté les programmes d'une capacité d'apprentissage. Comme un antivirus mis à jour à chaque apparition d'un nouveau

« Malware », Le Traceur évoluait au fil du temps. À chaque fois qu'il décryptait un nouvel algorithme de brouillage, le code suspect était analysé, répertorié et devenait beaucoup plus facile à repérer par la suite.

Si AhKinChilan avait utilisé un ancien programme de camouflage, Weber remontrait rapidement sa trace. S'il avait réussi à superposer plusieurs moyens de dissimulation, évolués et imbriqués, le CEASN mettrait beaucoup de temps à le localiser. Et le temps restait l'ennemi le plus dangereux de tout service de renseignements. Le lieutenant Weber avait fini par apprendre à se battre contre lui et il dispensait régulièrement ses conseils aux jeunes recrues pour leur permettre d'en faire autant. Il leur inculquait cette notion de temporalité comme base essentielle à toute réflexion sur le décodage d'une information.

Un code inviolable n'existe pas ! C'est juste une course contre la montre. Un ordinateur extrêmement puissant pourra toujours déchiffrer un message codé. Même si ce dernier utilise des clés de cryptage particulièrement longues. Il lui faudra parfois beaucoup de temps, mais peu importe, la solution sera trouvée un jour. Le challenge est ailleurs. Car l'essentiel n'est pas tant de décrypter une information, mais de connaître sa valeur et sa potentialité au moment où elle est enfin traduite. Si un message secret est émis à neuf heures pour ordonner une attaque à dix, zéro zéro, alors sa confidentialité doit résister soixante minutes, pas une de plus. Le déchiffrer au-delà n'a plus d'intérêt. Tous les médias du monde sauront que l'attaque a eu lieu dans les secondes qui la suivent.

Face à AhKinChilan, cette problématique temporelle se complexifiait par la superposition apparente de plusieurs méthodes de codification. Weber rappelait régulièrement qu'il existait de nombreuses manières de communiquer secrètement. On pouvait par exemple émettre de simples phrases rédigées en clair. Elles n'auront aucun sens particulier pour ceux qui les entendent, à l'exception de celui qui en connaît le sens caché. Un degré supplémentaire consistait à entremêler les deux techniques. On cryptait des phrases faussement anodines. Cette méthode était utilisée depuis la nuit des temps pour annoncer un événement imminent et déclencher les actions préparatoires à sa mise en

œuvre. Dans ces cas précis, le message constitue souvent un simple top de départ. Il y a peu d'informations à véhiculer. Les phrases sont donc très courtes ; ce qui les rend encore plus difficile à déchiffrer.

Lors de la seconde guerre mondiale, l'annonce à la résistance du débarquement des forces alliées avait été faite par l'émission du second vers d'un poème de Verlaine. Cet exemple était particulier à plus d'un titre et Weber aimait le citer devant ses jeunes aspirants. Il lui permettait d'aborder un autre élément essentiel. À l'émission de la phrase anodine s'était glissé un autre point fort du renseignement, la gestion du « trouble ». Le vers prononcé sur la BBC n'était pas exactement celui de Verlaine. Il s'agissait en fait d'une phrase issue d'une chanson de Charles Trenet lui rendant hommage. Les mots du message « les sanglots bercent » étaient bien ceux de la chanson, alors que pour Verlaine « les sanglots blessent ». Il était établi que cette différence avait semé involontairement le trouble au sein des services d'écoute de l'armée allemande. Il avait peut-être même contribué à retarder leur compréhension et leur réaction.

Ce principe de création du « trouble » était un concept majeur des théories de la désinformation. Ces méthodes, utilisées lors d'anciens conflits militaires, étaient maintenant très à la mode et particulièrement vivaces dans la communauté internet. La grande facilité avec laquelle vous pouviez diffuser des messages à travers le monde rendait extrêmement difficile la différenciation entre l'information réelle du vulgaire « haoks ». Un canular repris des milliers de fois, devenait souvent une réalité au bout de la chaîne.

Dans ce contexte de défiance accrue, Weber s'était interrogé sur les méthodes et les intentions réelles d'AhKinChilan. Il avait rapidement entrevu sa manière de procéder. Le « Prêtre », surnom trouvé dès les premières heures, semblait utiliser un mécanisme de type « D Day » complexifié. Il publiait des phrases anodines pour annoncer le déclenchement d'actions à réaliser. Seuls les récepteurs initiés pouvaient en déduire le sens réel. La mise en avant, lors des premières publications du mécanisme du « Code de la bible », donnait les règles à utiliser pour retrouver l'information dissimulée.

Evidemment ce raisonnement était purement empirique. Weber n'avait pas encore trouvé le procédé exact mais la construction dans son ensemble ne faisait plus aucun doute pour lui.

AhKinChilan écrivait ses épisodes de manière à créer le trouble. Il utilisait cet écran de fumées mystiques pour diffuser les messages préparatoires à la mise en place d'actions de type terroriste. Seuls les quelques lecteurs avertis pouvaient comprendre le sens caché du feuilleton et la signification de la progression des épisodes. Les autres entretenaient involontairement la confusion. C'était le point d'orgue de sa construction. À leur insu, des centaines d'internautes se mettaient à son service en diluant les informations essentielles au milieu de commentaires de tout ordre.

Hélas, si Weber avait envisagé le mécanisme, il n'avait à ce jour aucune possibilité de déchiffrer le sens des messages. Et le seul moyen de connaître rapidement les véritables intentions du prêtre était de lui mettre la main dessus.

En réponse à ce terrible constat, le Traceur émit un bit vainqueur. Une première protection et un premier leurre venaient de tomber. La première brique d'un mur qui semblait bien haut. À ce rythme, et si AhKinChilan était aussi fort qu'il le pensait, l'identification complète ne se ferait pas avant 2013.

La course contre le temps était belle et bien lancée.





## Chapitre 19

Comme convenu, Charles et Marc s'étaient préparés pour leur sortie cannoise. Ce soir, ils voulaient tenter leur chance au Palm Beach.

Pour d'obscures raisons, Marc avait préféré ce casino à celui du Palais des festivals, beaucoup moins plaisant selon lui. Il s'en était maladroitement justifié durant tout le trajet. Oui, le Casino du Palais était installé au cœur du prestigieux temple du cinéma ; mais son architecture très « militaire » et son allure de bunker étaient en total discordance avec le charme du quartier du Suquet tout proche. La vue sur les îles de Lérins au moment où vous jetiez vos jetons sur les tables du Palm Beach était exceptionnelle. Cette vision là donnait un charme unique à l'établissement planté à la pointe de la presqu'île du boulevard de la Croisette. Ici, la clientèle se voulait plus élégante et distinguée. Alors que les stars bling-bling ou les nouveaux milliardaires en provenance des pays de l'est adoraient être pris en photo au Jam's, la boîte ultra branchée du Palais. Les discrets et richissimes étrangers préféraient, eux, le charme suranné de l'historique casino cannois.

Tout avait été passé en revue. Charles était circonspect devant cet étrange argumentaire à la Prévert. En d'autres circonstances, Marc aurait préféré les nouvelles paillettes à un passé glorieux, sans aucun doute possible. La vérité était tout autre et des raisons plus obscures dictaient ses choix. La fin du mois d'août était proche. Marc essayait de masquer ses inquiétudes, mais il doutait de plus en plus des capacités de son ami à réussir dans les temps. Charles s'était lancé le défi de trouver la martingale absolue, mais le brillantissime lauréat du concours « Rollo Davidson » faisait surtout chou blanc !

L'insuffisance des derniers résultats était désespérante. Jusqu'à présent, Marc en avait été simplement agacé. Aujourd'hui, il était très inquiet. Il avait la preuve qu'une partie des activités de Charles ne concernait plus vraiment les martingales. Et ses autres recherches pouvaient, au mieux, lui faire perdre pas mal de temps, au pire, lui

enlever définitivement toute envie de réussir son challenge initial. Les explications un peu fumeuses de Charles sur ce sujet ne l'avaient pas vraiment convaincu. La ravissante Mme Kroll l'avait peut-être persuadé de l'importance des positions astrales pour trouver les périodes favorables aux jeux. Mais Charles aurait pu tout aussi bien regarder son horoscope tous les matins. Les résultats n'étaient toujours pas au rendez-vous. La surprenante passion pour cette piste inattendue n'expliquait pas tout et Marc nourrissait toujours autant de doutes quant à l'intérêt en ces croyances morbides. Et plus encore sur les mystères que Charles entretenait autour de ses nouvelles activités.

Les questions se bousculaient mais il devait se reprendre. Si lui aussi se dispersait, il n'atteindrait jamais son objectif. Il devait pousser Charles à essayer, encore et toujours. Jamais le surdoué n'avait échoué. Il n'était pas envisageable que son premier revers soit pour lui. Marc devait le remotiver d'une manière ou d'une autre.

— Alors Charles, c'est pour ce soir. Je t'ai vu passer une grande partie de l'après-midi sur Internet, je suis sûr que tu as trouvé quelque chose !

— Pas vraiment, juste quelques ajustements d'une des méthodes de la semaine dernière.

Charles n'avait pas vraiment envie de lui faire part de l'existence d'AhKinChilan. Il ne souhait pas non plus lui avouer qu'il passait de plus en plus de temps à peaufiner son nouveau jeu de piste. Et encore moins lui dire que les martingales financières n'étaient plus vraiment sa priorité ! Mais le plus surprenant restait le comportement très ambigu de son ami. Marc avait entrevu les écrans de l'Ère du Verseau lors de la maudite sieste. Il n'avait pas dû être très convaincu par « les simples recherches sur les positions astrales ». Il devait bien se douter de quelque chose. Pourtant il ne disait rien ! Ou alors, il ne pouvait pas imaginer qui se cachait derrière AhKinChilan. S'il avait envisagé la réalité, il n'aurait pas pu tenir sa langue. Il lui aurait demandé des tonnes d'explications.

Et des explications, Charles aussi commençait à en manquer. Pourquoi son ami ne réagissait pas, pourquoi était-il tellement

attaché à sa réussite ? Pourquoi avait-il ce comportement si étrange depuis le début des vacances ? Il semblait si impatient et l'argent n'expliquait pas tout.

— Décidément, pour deux amis de si longue date, nous avons beaucoup de secrets, l'un pour l'autre.

— Pardon, Charles, tu disais ?

— Excuse-moi Marc, je réfléchissais à voix haute.

Marc avait parfaitement compris l'allusion. Probablement parce qu'au même moment, la même pensée lui était venue à l'esprit. Et si cette convergence était un signe ? Et si le moment de tout dire était arrivé ? Il ressentait, maintenant, une étrange pression face à cette évidence. Marc interpella son ami, mais Charles n'était déjà plus là. L'appel des tables de roulettes avait eu raison de ses interrogations. Il s'était réfugié dans ses calculs. Sa nouvelle passion pour les prêtres mayas n'avait pas tout occulté. Le tapis vert lui avait cruellement rappelé ses échecs ! Et les échecs, Charles n'aimait toujours pas ça. Son esprit tout entier était à nouveau concentré sur la manière d'abattre ces fichues défenses. Depuis très longtemps, il n'avait plus senti ce besoin de gagner. Après avoir analysé les derniers résultats de la table, il décida de baser son système de jeu sur une contre d'Alembert. Il en avait amélioré certains points cruciaux et n'avait pas encore eu l'occasion de la tester dans sa nouvelle version. C'était ce soir ou jamais.

Marc, alla comme à son habitude flamber au blackjack. Il gardait un œil discret à la table de roulette où Charles officiait. De son côté, Charles regardait de temps à autre son ami jouer et perdre. Il en éprouvait toujours une certaine compassion.

Etrange amitié où l'un et l'autre préféraient s'espionner plutôt que de discuter franchement de leurs problèmes.

Quelques minutes plus tard, Charles regarda à nouveau en direction de la table de Blackjack. Marc n'était plus là. Spontanément, il scruta la salle de jeu mais aucune trace de son ami. Il se replongea dans sa partie de roulette, l'esprit préoccupé. Quelque chose avait attiré son attention.

« Les jeux sont faits, rien ne va plus ».

Charles profita de ce petit moment de répit et comprit les raisons de son trouble. L'homme au fond de la salle, il l'avait déjà vu au casino de Saint-Raphaël. Cela ne faisait aucun doute. Un grand gars assez mince avec une fine moustache comme on n'en fait plus depuis des dizaines d'années. Il avait également un sourire très particulier. Une cicatrice lui remontait légèrement la lèvre supérieure. C'est ce détail qui avait attiré son attention. Tout d'abord, il fut surpris. Mais après tout, ils ne devaient pas être seuls à changer d'endroit pour affronter la roulette. Pourtant c'était étrange. Ce type semblait ne jamais s'approcher des tapis vert.

« Faites vos jeux » !

Charles se concentra à nouveau sur ses calculs.

La suite de la soirée se déroula tranquillement mais un espoir était né. Charles n'avait pas gagné énormément mais la « contre d'Alembert améliorée » semblait prometteuse. Il restait à parfaire son système au niveau de la gestion des mises mais les statistiques de la soirée étaient très encourageantes. Il voulut en faire part à son ami, mais il n'arrivait toujours pas à l'apercevoir. Il n'y avait rien d'inquiétant. Marc s'absentait souvent de cette manière. Charles y voyait l'ombre d'une ou plusieurs femmes et il préférait ne pas se poser plus de questions se contentant de lui envoyer un SMS, court et efficace. « Envie de partir, où es-tu ? »

La réponse fut tout aussi rapide. Marc préférait rester sur place. Il lui laissait la voiture et se débrouillerait pour rentrer. Il insistait sur ce dernier point, ponctuant la fin du message d'un « smiley » aux clins d'œil incessants. La bouille jaune finit par convaincre Charles. Il pouvait retourner seul au Domaine. Marc devait être entre de bonnes mains, il passerait une fin de nuit agréable et il trouverait bien un moyen pour se faire raccompagner par sa nouvelle conquête. Quant à la martingale, il préférait valider ses calculs avant de lui donner trop d'espoirs.

Rassuré et optimiste, Charles se dirigea vers la sortie. Il scruta une dernière fois le hall pour y apercevoir son ami. Marc devait déjà être ailleurs. Dehors, Charles fit signe au voiturier et lui indiqua le numéro d'emplacement qui leur avait été attribué. L'homme sortit le cabriolet du parking, le gara devant les grandes marches et céda

sa place avec un certain dédain. Le 304 avait certes beaucoup de charme mais ici, il n'était pas vraiment au niveau des autres véhicules. Charles n'osa pas laisser de pourboire. Il n'avait aucune idée des sommes habituelles et avait peur d'avoir l'air terriblement ridicule avec un simple billet de vingt euros.

Il s'installa dans la voiture et referma lui-même la portière. En cette fin août, le temps était plutôt frais, surtout à cette heure de la nuit. La température en baisse lui rappela que Marc avait toujours une casquette dans la boîte à gants. Il s'en couvrit la tête, monta les vitres et mit le chauffage. En l'absence d'un toit, cette astuce avait déjà fait ses preuves. Il se sentait très fatigué. Il était seul et avait peur de s'endormir au volant sur les lignes droites monotones de l'A8. Sans hésiter, il opta pour la route de la Corniche d'Or dont les nombreux virages devraient le tenir éveillé.

Charles avait parfois des raisonnements bizarres. Beaucoup auraient voulu rentrer le plus vite possible et pris l'autoroute, pas lui. Après avoir longé la croisette, il continua donc en direction de La Napoule. Il n'était pas habitué à cet itinéraire et toute son attention se concentrait sur les différents panneaux indicateurs. Focalisé sur cette simple tâche, Charles n'avait pas remarqué la grosse berline noire. Elle avait démarré juste après lui et le suivait depuis son départ.

Au bout d'une quinzaine de minutes, il avait dépassé Théoule-sur-Mer. Agay était encore à plus de vingt kilomètres. Ensuite, il connaissait l'itinéraire presque par cœur. Le Dramont, Saint-Raphaël, Fréjus et le Pin !

La route était splendide. Probablement l'une des plus belles de la région. Mais cette partie de la D 1098 était particulièrement sinueuse et dangereuse. Elle serpentait entre les ravins, côté mer, et les falaises abruptes de porphyre rouges, côté terre. De nuit elle nécessitait encore plus de concentration et d'efforts de conduite. Charles ne risquait pas de s'endormir. À la faveur d'un des nombreux lacets de la « Pointe de l'Esquillon », il remarqua des lueurs de phares à une centaine de mètres derrière lui. La voiture qui le suivait semblait rouler à vive allure. Compte tenu des écarts de vitesse, Charles avait calculé qu'elle le rattraperait d'ici deux ou trois virages. Il s'interrogeait sur la manière dont il pourrait

favoriser son dépassement quand des pleins phares particulièrement éblouissants illuminèrent la route devant lui. La voiture venait de le rattraper bien plus rapidement que prévu. Elle n'était plus qu'à quelques mètres de son pare-choc. Aveuglé, il eut juste le temps de porter la main à son rétroviseur intérieur pour détourner l'important flux de lumière. Cette simple manœuvre lui fit perdre légèrement le contrôle de son véhicule pendant une ou deux secondes.

Charles voulut faire comprendre qu'il se laissait dépasser. Il mit son clignotant à droite et réduisit sa vitesse. À sa grande surprise, la berline resta derrière lui et de nouveaux appels de phares précédèrent un léger choc à l'arrière. Angoissé, il crispa ses mains sur le volant pour reprendre à nouveau le contrôle de sa voiture. Il remit son clignotant, ralentit encore et fit de grands gestes indiquant qu'il se laissait doubler. Cela ne changea rien. Le conducteur de la voiture suiveuse s'amusait visiblement avec ses nerfs.

Charles, lui, ne savait plus s'il devait ralentir ou accélérer et le choix fut vite dicté par les piètres capacités routières de sa vieille Peugeot. Il commença à rétrograder et à réduire encore son allure afin de montrer clairement sa volonté de s'arrêter. Il avait peut-être juste à faire à quelques noctambules, un peu ivres, et en manque de sensations. Mais le stress l'envahit définitivement lors de la poussée suivante. Maintenant, c'était clair. S'il s'agissait d'une simple plaisanterie, elle finirait mal.

Il essaya de reprendre de la vitesse, mais les faibles phares de son cabriolet ne lui offraient guère de visibilité sur les prochains virages. Chaque nouvelle poussette lui faisait perdre le contrôle de sa voiture. Il avait déjà failli à plusieurs reprises partir dans le fossé. Charles transpirait toute sa peur ! Ses mains moites avaient de plus en plus de mal à se saisir de l'énorme volant en bakélite et c'était un miracle qu'il soit encore sur cette fichue route. Il se maudissait de ne pas avoir opté pour l'autoroute mais il était bien tard pour se lamenter.

Le temps paraissait suspendu et la route semblait interminable. Chaque virage laissait apparaître le suivant, sans fin. Comment se faisait-il qu'Agay soit encore si loin ? Charles avait vu un panneau indiquant cinq kilomètres, il y a longtemps déjà. Une éternité. Et pourtant les lumières du port n'étaient toujours pas visibles. Charles

essayait de profiter du peu de temps que lui laissaient ses efforts de conduite pour réfléchir à la situation. Il ne croyait plus vraiment aux ivrognes mais il restait les hommes de main du casino ! Il savait qu'il était très mal vu d'essayer d'aller à l'encontre des règles établies. Les compteurs et tous ceux qui essayaient, par des moyens jugés illicites, de gagner trop se faisaient toujours prendre. Il s'était peut-être fait repéré.

Lors de la mise en place de ces premières martingales, Charles avait envisagé cette hypothèse. Il avait imaginé alors qu'un gros balèze lui aurait fait le coup d'un léger tabassage en règle. Mais Il n'avait pas pensé que cela puisse aller aussi loin. Le tuer sur le bord de la route pour l'éloigner des tables de jeu, cela lui paraissait inconcevable. Et Charles se mit à sourire !

— Si on veut te faire arrêter, c'est que tu es sur le point d'y arriver. Charles, tu es le plus fort !

Une nouvelle secousse le ramena à la réalité. Cette fois-ci la voiture se mit légèrement en travers. Charles parvint à contre-braquer avant de rentrer dans l'épingle suivante mais il ne pourrait certainement pas rééditer cet exploit très souvent. La poussée qui suivit fut encore plus violente. Il était sûr d'avoir perdu tout ou partie de son pare choc. Ces types n'étaient pas seulement là pour lui faire peur ou le faire renoncer. Ils en voulaient à sa peau. Il en était maintenant persuadé. Il avait trouvé LA martingale absolue !

— Charles, quelle vanité ! C'est à AhKinChilan qu'ils en veulent !

Pas une seconde il n'avait envisagé cette possibilité. Sa prétention lui avait laissé croire en sa victoire sur le hasard. Et à nouveau cette voix résonnait dans sa tête.

— Non, jamais personne n'aurait pu identifier et retrouver AhKinChilan ! C'est toi qui a réussi Charles. Tu as trouvé LA martingale !

Le dernier coup de butoir lui fut fatal. Cette fois, il ne put garder le contrôle de sa voiture. Ce n'était pas un hasard si ses poursuivants l'avaient percuté avec encore plus de violence, ici, à l'entrée de la « Pointe de Baumette ». Il n'y avait pas d'échappatoire possible. Le ravin s'ouvrit devant lui. Il regarda sur sa droite et il aperçut les lumières, moqueuses, de la crique d'Agay.

Il les avait tant espérées. Il eut encore le temps d'apercevoir, loin devant lui, le sémaphore du Dramont.

Le destin était espiègle. Charles n'avait jamais voulu suivre ses amis de peur de les voir plonger des falaises. Et les falaises du Dramont furent sa dernière vision, vision entremêlée d'images surréalistes de pyramides précolombiennes.

Le vieux cabriolet sembla voler quelques secondes avant de retomber lourdement sur les rochers et finir sa course dans la méditerranée dans un fracas étourdissant. Une fois le silence revenu, un homme descendit tranquillement de la berline. Il avança prudemment vers le trou béant laissé dans la petite barrière de sécurité et se pencha vers la mer. Aucun doute n'était permis. La voiture avait terminé sa course dans l'eau et personne n'aurait pu ressortir vivant d'une telle chute.

Il retourna à bord de sa voiture, prit son téléphone portable et sélectionna un numéro dans sa liste de favoris.

Après quelques sonneries, on décrocha à l'autre bout du fil.

— Oui, bonsoir, c'est moi.

— ...

— Non, il est passé par-dessus la barrière.

— ...

— Je vais vérifier. Je vous rappelle.



## Chapitre 20

Les vacances n'étaient pas terminées et les effectifs de police judiciaire restaient en proportion très réduite, même sur la Côte d'Azur en cette période de forte affluence. L'Inspecteur Lefleg maudissait cette époque de l'année. Encore plus aujourd'hui, sur la Corniche d'Or, alors que sa nuit de garde était normalement terminée depuis plus de trois heures.

Il avait été appelé pour constater un nouvel accident sur cette fichue épingle de la « Pointe de Baumette ». Elle surplombait l'une des plus belles criques de la Côte, sur l'une des plus belles routes de France. Et elle était meurtrière. Le destin réclamait son tribut et ces lieux enchanteurs étaient toujours le théâtre de drames quotidiens.

Mais à cet instant précis, Lefleg n'avait pas le cœur à philosopher. Sa nuit avait été, une fois encore, très pénible. Vers six heures du matin, un gars visiblement très fortuné avait perdu le contrôle de sa Ferrari à l'entrée de Saint-Raphaël. Il avait fini sa course en démolissant cinq voitures garées aux abords de la Sirène, la boîte branchée du moment. Le conducteur du dernier véhicule s'appêtait à démarrer quand le choc le projeta sur son pare-brise. Il ressortit de sa voiture avec une grosse bosse et quelques égratignures. Rien de grave, mais suffisamment pour attirer tous les noctambules en manque de sensation. La scène avait failli tourner au règlement de compte. Lefleg avait dû protéger Monsieur « papa a des millions en banque et moi rien dans le crâne » contre une armée d'hystériques. Tous hurlaient contre une police à la solde des gens fortunés.

Comme si, à cet endroit et à cette heure, la sortie de la « Sirène » était peuplée de déshérités ... mais bon, il avait failli en rire. Mais « Monsieur Ferrari cassée » avait appelé son cher papa au secours. Dans l'heure qui suivit, alors qu'il avait embarqué le jeune homme afin de le protéger de la foule et de sa propre stupidité, tous les téléphones du commissariat se mirent à sonner. Un certain maître Dospy s'indignait de la manière dont son client avait été sauvagement interpellé. Pas étonnant de la part des forces de police

toujours à la recherche d'un règlement de comptes à l'encontre de ces pauvres milliardaires qui erraient sur la Côte d'Azur.

Un partout, bal au centre. Il ne manquait plus que les paparazzi pour terminer le tableau.

Après avoir entendu le brillant avocat, il avait été convenu que le jeune homme passerait encore quelques heures en cellule de dégrisement avant de pouvoir rentrer à son domicile. Une fois dessaoulé, il pourrait se faire ramener à condition de rester à la disposition de la justice. Ce n'était pas vraiment du goût de Maître Dospy et encore moins de Monsieur « j'ai trop bu et j'appelle papa au secours » mais bon, il ne fallait pas exagérer.

Lefleg savait que ses supérieurs recevraient très vite des coups de fil de personnes haut placées et indignées par le comportement outrancier d'un simple inspecteur de province. Il allait encore se faire tirer les oreilles ! Ce ne serait pas la première fois et encore moins la dernière. En dépit d'une grande expérience et de nombreuses années passées dans la police, Lefleg était resté simple Lieutenant de Police, une nouvelle appellation qui ne lui plaisait pas du tout. Il préférait son vieux titre d'Inspecteur. Mais quel que soit le nom de son grade, sa carrière avait stagné. Ce n'était pas son talent pour résoudre les énigmes qui était en cause, ses taux de réussite étaient excellents. Il fallait plutôt chercher du côté d'un relatif manque de respect pour le protocole et la hiérarchie. Il avait toujours privilégié le fait de résoudre une enquête à celui de ne pas faire de vagues ou de paraître comme il faut.

Une vraie gageure dans le microcosme si particulier de la Côte d'Azur et de tous ses trafics d'influences plus ou moins reconnus. Même à ses débuts, il n'avait jamais eu l'envie de donner l'image du parfait OPJ et ne faisait aucun effort pour soigner son allure. Pas très grand, avec un léger embonpoint, ses seuls efforts vestimentaires consistaient à porter des chemisettes blanches qu'il ne rentrait jamais dans ses jeans.

Aujourd'hui, toutes ces années passées à Saint-Raphaël lui avaient valu un bronzage digne d'un vieux marin plutôt charmeur. Son teint hâlé amplifiait un regard bleu acier particulièrement affûté

et il devait systématiquement sortir sa plaque pour convaincre ses interlocuteurs de son statut de flic.

Ce matin, il allait devoir se coltiner Maître Dospy et ses amis. Il allait devoir se justifier d'appliquer un semblant de justice auprès de son supérieur. Tout cela commençait à lui peser fortement. Et comme prévu le téléphone se mit à sonner. Lefleg n'avait pas imaginé que les remontrances arriveraient si vite. L'avocat devait avoir des amis vraiment haut placés. Au bout de quelques secondes, Lefleg attrapa le combiné et se prépara au sermon d'usage. Il n'en fut rien. Ses collègues de la route appelaient le commissariat pour un accident sur la D1098 à la sortie d'Agay. La présence d'un officier de police judiciaire était requise. Il se demandait bien pourquoi un banal accident de voiture devait nécessiter son intervention mais bon il restait toujours disponible surtout quand les demandes émanaient de gars du terrain.

Lefleg sortit du commissariat, monta dans sa voiture de service et se rendit sur place à vive allure. À cette heure matinale, les plagistes n'encombraient pas encore les routes et la circulation était fluide. Sur place, le trafic avait été dévié et un cordon jaune fluo avait été tiré aux abords d'un minuscule parapet de sécurité défoncé.

La scène était connue. Un conducteur arrivait trop vite dans l'épingle. Il ne pouvait plus négocier son virage et faisait le grand saut.

La fraîcheur du petit matin n'avait pas empêché les badauds d'être déjà sur place et la police de la route assurait tant bien que mal la circulation. Malgré son gyrophare, Lefleg avait dû se garer à plusieurs dizaines de mètres de la zone de l'accident. Il sortit de sa voiture d'un pas marqué par la lassitude et se mit à la recherche de l'agent responsable de l'intervention. Une fois à sa hauteur, il lui montra sa plaque avec autant d'entrain qu'un arbitre obligé de sortir un carton rouge à Zidane en finale de la coupe du monde.

— Mon lieutenant !

— C'est bon. De quoi s'agit-il ? Encore un fêtard endormi qui a loupé son dernier virage ?

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non ...

Il ne manquait plus que ça, un normand fraîchement muté dans le sud ! Lefleg n'était pas vraiment en état de plaisanter et l'agent comprit rapidement que ce n'était pas la bonne manière d'aborder le sujet.

— C'est moi qui vous ai fait appeler, mon lieutenant. Au départ, on a cru à une banale sortie de route, mais en mettant en place la signalisation, un de mes gars a repéré un truc bizarre.

— Un truc bizarre, c'est quoi selon vous, un truc bizarre ? Je ne vois que ça depuis plus de vingt ans, des trucs bizarres ...

— On a retrouvé un pare-choc arrière un peu plus haut sur le bas coté.

— Wouhaaa un pare-choc arrière, vous avez raison, ça, c'est bizarre ...

Le Brigadier ne releva pas le ton sarcastique à peine masqué par l'accent méditerranéen de Lefleg. Il lui fit juste un signe revanchard de la tête en direction de l'accident. À quelques dizaines de mètres plus bas, une grue était déjà en train de sortir ce qui semblait être un vieux cabriolet de l'eau.

Très rapidement, Lefleg remarqua que la voiture n'avait plus son pare-choc arrière. Il n'avait plus envie de se moquer des normands. Son regard bleu s'aiguïsa davantage. Quelque chose venait de l'alarmer. Lui aussi, il eut immédiatement le sentiment que tout cela n'était pas un banal accident. Il prit alors la direction des opérations, se fit connaître à l'ensemble des intervenants et demanda à la cantonade si le grutier ou l'un des plongeurs avaient dû retirer le pare-choc pour remonter la voiture. Ce n'était pas le cas.

Avec une énergie retrouvée, il fit faire des recherches sur le peu de terre qu'il y avait entre la rambarde transpercée et les roches à fleur d'eau. Rien non plus. Une fois la voiture totalement sortie de l'eau et remontée sur le camion d'intervention, il fit amener le pare-choc récupéré sur la chaussée. Il n'y avait aucun doute possible, c'était bien celui du cabriolet et il était particulièrement endommagé.

Il manquait donc au 304 Peugeot sorti des eaux, un pare-choc et un conducteur.

Les ceintures de sécurité n'étaient pas obligatoires sur ces vieilles voitures. En cas de choc violent tout le monde se retrouvait éjecté du véhicule.

Lefleg exigea que les plongeurs retournent à l'eau pour essayer de récupérer le ou les corps disparus. Maintenant, si le manque de ceintures pouvait expliquer la voiture vide, elle ne justifiait pas le pare-choc abandonné cent mètres en amont de l'impact.

— Brigadier, qu'en pensez-vous ?

— La chute du pare-choc provoque une réaction de surprise, voire de panique et du coup, la perte de contrôle du véhicule.

— La voiture est vieille, elle a séjourné quelques heures dans l'eau, mais elle semble en bon état, non ? Il n'y avait pas de raison qu'elle perde une pièce comme ça !

Pendant ce temps, les investigations continuaient plus bas. Toujours pas de traces du conducteur. Si le corps avait été éjecté dans l'eau au moment de l'impact, il avait pu dériver quelque peu. Mais si près de la côte, il ne devrait pas être bien loin. On devrait le retrouver rapidement. Il restait à découvrir à qui appartenait le cabriolet. C'était une vieille voiture, avec une plaque d'immatriculation à l'ancienne. Le département y figurait à la fin, sous la forme d'un numéro à deux chiffres. Mais elle restait facilement identifiable. Le numéro fut envoyé au commissariat pour lancer la recherche pendant que Lefleg regardait le garagiste s'affairer sur la voiture.

— 55, la Meuse !

Lefleg était bien un flic d'un autre temps. C'était encore le genre de truc qu'il avait appris par cœur à l'école. Peu de ces jeunes collègues auraient pu répondre à cette simple question sans avoir recours à leur portable de 4<sup>e</sup> génération qui pouvait dire papa maman et même à l'occasion, servir de téléphone.

— À votre avis, mon lieutenant, qu'est-ce qu'un cabriolet meusien de plus de quarante ans est venu faire dans les eaux turquoise de la Corniche d'Or ?

« Les eaux turquoise de la Corniche d'Or ». Pas de doute, il n'était pas d'ici...

— Aucune idée brigadier ! Avec un peu de chance, la voiture devrait être enregistrée comme voiture de collection. Ca nous facilitera la tâche. Et connaître le propriétaire nous mettra peut être sur une piste.

Lefleg jeta un dernier regard sur la route, la barrière, le minuscule fossé, la mer et enfin la voiture. Ce petit parcours visuel était un rituel chez lui. Il n'avait pas besoin d'appareil photo, les techniciens de la police étaient là pour ça. Lui, il avait une parfaite mémoire visuelle. Elle lui permettait d'enregistrer tous les détails d'une scène d'accident ou de crimes. De retour au commissariat, il dut répondre une nouvelle fois aux injonctions de Maître Dospy au sujet de « Mister Ferrari. ». Et, en fin d'après-midi, le propriétaire du véhicule était enfin identifié. Il s'agissait de Mme Bisser morte trois ans plus tôt. Ce n'était vraiment pas son jour.

## Chapitre 21

Comme Charles l'avait imaginé, Marc n'avait pu résister aux charmes d'une femme seule et quelque peu perdue à la table de Craps. Entre deux âges, plutôt jolie, les cheveux châtain blondis par le soleil, elle s'était écartée de la piste de jeu pour aller chercher une coupe de champagne. Un bronzage discret mettait en valeur son ravissant visage. Même si à cet instant précis, une mine légèrement abattue confirmait l'idée d'une mauvaise passe aux dés.

En dépit de sa malchance, elle se déplaçait avec grâce, le port de tête haut et fier à la manière de ces danseuses classiques. Chacun de ses mouvements libérait les effluves d'un parfum capiteux et d'une terrible sensualité. Marc avait été immédiatement séduit. Il s'était rapproché d'elle et, habilement, lui avait fait part de tous ces petits détails qui avaient attiré son attention. Puis son charme fit le reste, en dépit de son allure dépitée du joueur qui n'a plus l'ombre d'un jeton dans ses poches. Un joueur qui, à force de perdre, devait avoir aussi pas mal de soucis. Mais la belle danseuse au parfum enivrant n'avait pas l'air d'avoir eu beaucoup plus de réussite au cours de cette soirée. C'est peut-être ce qui avait rapproché nos deux magnifiques perdants. Comme il l'avait abordée en l'appelant Madame, ce fut de cette manière qu'elle se présenta à lui, visiblement satisfaite de ne pas avoir à dévoiler sa réelle identité. Tout ceci prit la forme d'un jeu que l'un et l'autre appréciaient. Marc parlait d'elle à la troisième personne, avec beaucoup d'emphase et d'insistance à chaque « Madame ». Elle, attirée par le discours séducteur du jeune homme, riait de très bon cœur et lui proposa une coupe de champagne.

Madame avait rapidement compris qu'il n'avait plus de quoi s'offrir le moindre verre et que c'était à elle de jouer ce rôle. Ce qui lui plut énormément. Elle se tourna vers le bar, et demanda à être servie dans l'ancien salon fumoir afin de disposer d'une plus grande intimité. Ils s'installèrent dans les confortables fauteuils en cuir et continuèrent à dissenter sur leur infortune respective. Marc ne put

s'empêcher de remercier cette adversité qui leur avait permis de se rencontrer. Madame appréciait, cela ne faisait aucun doute.

Utilisant ses meilleures armes de séduction, il la faisait rire. Et plus encore, il la regardait comme la plus belle et la plus intelligente femme qu'il ait pu rencontrer jusqu'alors. Un regard émerveillé, à la manière d'un enfant accroupi sous le sapin de Noël, qui ouvre son cadeau et découvre, enchanté, la merveilleuse voiture de pompier dont il avait toujours rêvé.

Tout ce cérémonial conduit Madame à lui proposer un dernier verre chez elle. Marc ne s'attendait pas à un dénouement aussi rapide mais il en fut ravi. Il prit juste le temps de répondre par texto à son ami. Charles pouvait continuer sa soirée sans lui. Puis il accompagna Madame au vestiaire. Elle récupéra un châle en soie dont les tons ocre convenaient parfaitement aux couleurs de sa robe et à son teint légèrement hâlé. Marc, en galant homme, l'aida à le mettre sur ses épaules coquettement dénudées et l'invita à sortir du casino.

Une fois à l'extérieur, elle lui prit le bras et l'accompagna vers une très jolie voiture de marque anglaise. Elle prit le volant alors que Marc s'apprêtait à lui jouer la comédie du parfait et gentil chauffeur, prêt à rendre de multiples services.

— Ecoutez Marc, c'est tout à fait charmant, mais la route pour rentrer chez moi est assez compliquée. Cela étant, j'ai adoré votre idée et ses sous-entendus.

Elle emprunta effectivement des chemins particulièrement sinueux qui les amenèrent dans les hauteurs de Cannes. Dans un quartier que Marc avait bien du mal à situer, mais dont le luxe sautait aux yeux. Au bout d'une dernière impasse, ils arrivèrent enfin devant une importante grille qui laissait entrevoir une résidence magnifique. Si Madame avait perdu gros ce soir, elle semblait en avoir les moyens. Au pied du portail, elle en activa le mécanisme d'ouverture d'une simple pression sur le volant. À l'intérieur de la propriété, elle conduisit avec prudence sur une allée de gravier qui semblait sans fin. La jaguar roula ainsi une bonne vingtaine de secondes avant de se garer devant une splendide villa de style victorien. Marc sortit le premier et se précipita pour ouvrir



la portière de sa ravissante conductrice. La robe de madame était assez courte et elle ne fit aucun effort pour cacher son intimité en sortant de la voiture. Marc, très émoustillé par l'ambiance qui régnait à ce moment précis, y plongea un regard coquin.

Si Marc était un incorrigible charmeur, Madame savait également attirer un homme dans ses filets. Et le dernier verre se termina comme prévu, dans une magnifique chambre avec vue sur la mer.

Au réveil, en milieu d'après-midi, elle fit remarquer avec beaucoup de malice que son amant était beaucoup plus doué pour les jeux coquins que pour le Blackjack. Il n'en fallait pas plus à nos deux amants pour rejouer une partie complète.



## Chapitre 22

L'enquête allait s'annoncer beaucoup plus compliquée que prévue. Malgré de nouvelles plongées dans la crique, on n'avait toujours pas retrouvé le corps du conducteur et la propriétaire de la voiture était morte depuis des lustres. Aucune succession n'avait été enregistrée à la préfecture et il n'y avait aucun papier dans la boîte à gant à même d'apporter des réponses à toutes les interrogations suscitées par les circonstances du drame.

On pouvait supposer que le cabriolet ait été volé et que la déclaration trainasse dans les recoins d'un commissariat. Mais à cette heure, la seule certitude était les résultats des premières analyses effectuées sur le véhicule à sa sortie de l'eau. La voiture était en relativement bon état et récemment refaite. Ce qui semblait exclure l'hypothèse d'un incident mécanique entraînant la perte de contrôle. Même si, sur ces vieilles caisses cela restait toujours possible. D'autres examens étaient en cours et Lefleg n'aurait les résultats définitifs que dans quelques jours.

Pour patienter, il avait continué ses recherches sur l'origine et la vie du cabriolet mystère. La préfecture de la Meuse, contactée tôt dans la matinée, lui avait signalé que la voiture n'avait été immatriculée qu'une seule fois. Donc, compte-tenu de la législation de l'époque, il n'y avait eu qu'un seul propriétaire. Propriétaire morte depuis plus de trois ans. Lefleg avait la terrible impression de tourner en rond.

La seule avancée du jour était le nom du garage où avait été acheté le cabriolet plus de quarante ans auparavant ! Avec un peu de chance, le fils de la famille ou un employé avait peut-être repris l'affaire. Il prit son téléphone pour appeler les renseignements téléphoniques. C'était souvent bien plus rapide que de passer par les outils et formulaires officiels de la police, surtout en période de congés et d'effectifs réduits.

— Renseignements téléphoniques bonjour.

— Bonjour, pourriez-vous me donner l'adresse et le numéro de téléphone d'un garage ou d'un marchand de voiture du nom de Beller, à Verdun, dans la Meuse ?

— Un instant je vous prie. Désolé, il n'y a pas de garage Beller à Verdun. Voulez vous élargir la recherche à tout le département ?

Là aussi, la requête ne donna aucun résultat et Lefleg se contenta des numéros de téléphone des concessionnaires Peugeot de la région. Cinq, il y en avait cinq, ce n'était pas le bout du monde.

Treize heures venaient de sonner et c'était le moment de faire un point avec les deux seuls collaborateurs qui n'étaient pas encore partis en vacances. Lefleg pouvait remercier le calendrier des congés car les heureux élus s'appelaient Morin et Fanon. Il aimait travailler avec eux. C'étaient deux bons flics. Morin, le plus jeune, venait de sortir de l'école de police mais il était déjà parfaitement opérationnel et son caractère collait bien avec le sien. De la nouvelle promotion, c'était de loin celui avec qui il préférait travailler. Fanon était plutôt le vieux compagnon de route. Aussi loin que Lefleg se souvienne, il l'avait toujours vu là. Il était un peu bourru mais efficace. Ils avaient résolu pas mal d'affaires ensemble et avaient appris à s'apprécier. Lefleg sortit de son bureau et appela ses deux collègues à la cantonade. Morin arriva le premier et Fanon ferma la porte. Une fois tout le monde en place, il fit un rapide exposé de ses premières recherches. Il laissa le temps à ses collègues de s'imprégner de l'affaire et reprit la parole pour fixer les tâches de chacun.

— Fanon, peux tu t'occuper de la liste des concessionnaires pour savoir s'il n'y a pas dans le lot le successeur de ce fameux garage Beller. Après, tu fais le tour des carrossiers de la région pour savoir si l'un d'eux n'aurait pas récemment refait un cabriolet 304.

— Si la bagnole a été volée, ce ne sera pas évident d'avoir des réponses franches et nettes.

— C'est vrai, mais tu sais t'y prendre quand tu veux, non ? Quant à vous Morin, j'aimerais que vous recherchiez tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à ce genre de voitures. Moi, je vais rappeler la préfecture et essayer de remonter la piste de cette mystérieuse Mme Bisser. Allez les gars, c'est parti ! On se retrouve

ce soir pour un premier débriefing. Chacun s'en retourna et commença à faire son boulot.

Fanon, prit la liste des concessionnaires et son téléphone. Morin, lui, se connecta sur internet. C'était le plus doué en informatique. Ce qui n'était pas difficile. Les réticences de ses deux collègues envers les nouvelles technologies faisaient sourire tout le commissariat. Il commença par effectuer des recherches sur les cabriolets 304 ; modèle, qui du fait de son jeune âge, ne lui disait pas grand-chose. Après quelques requêtes sur les sites de vente de voitures d'occasion et autres cercles de collectionneurs, il fut plutôt surpris.

La 304 n'avait pas connu un franc-succès auprès des amateurs de voitures anciennes. D'autres modèles de la gamme Peugeot étaient plus prisés et la 403 avait les plus grosses côtes. À la lecture des commentaires laissés par les internautes, il avait compris que ce succès provenait d'une vieille série policière où un certain inspecteur Colombo se promenait dans un vieux cabriolet de ce type. Là aussi, son jeune âge l'empêchait d'avoir une idée très précise de ce feuilleton apprécié dans les années soixante-dix. Les modèles 404, plus anciens, et 504, plus récents, avaient eux-aussi de très bons commentaires et semblaient très prisés aux vues des prix demandés.

Seul le 304 paraissait oublié des collectionneurs. Cela n'excluait pas pour autant la piste du vol. Après tout, une voiture pas très bien cotée sur le marché des véhicules anciens pouvait tout de même être la proie de jeunes voleurs mal informés. Il y avait juste un souci supplémentaire. La piste serait plus compliquée à suivre. Les réseaux organisés étaient généralement connus des services de police et des douanes. Des amateurs, eux, pouvaient facilement se perdre dans la nature.

Après une pause de quelques minutes, il orienta ses recherches sur les clubs de collectionneurs. Là aussi ils n'étaient pas très nombreux. Morin établit la liste de ceux présents dans la région puis nota ceux installés dans le nord-est de la France, là d'où venait la voiture. Il fallait maintenant appeler tout ce gentil petit monde. Ce n'était pas son activité favorite. Décidément la vie d'un jeune inspecteur de police n'était pas toujours celle décrite dans les séries

télévisées. Il commença par les « Amis Peugeot du Var » et continua sa liste imperturbablement. Les questions étaient toujours les mêmes.

— Est-ce que l'un de vos membres possède un cabriolet 304 rouge ?

— Est-ce que vous disposez d'un quelconque registre recensant les numéros d'immatriculation ?

Et les réponses étaient toujours décevantes !

— 304 cabriolet, Oui ? Rouge, Non ?

— 665 FT 55, je ne connais pas !

Fanon, de son côté, avait attaqué les concessionnaires et garages meusiens. L'histoire semblait se répéter et les échecs se succédaient inlassablement. Mais Fanon, plus expérimenté, plus blasé aussi, vivait ces parties de téléphone avec beaucoup plus de patience. Ce qui semblait lui porter chance. Au cinquième appel, son interlocuteur se souvint d'un détail. Il avait dans ses équipes un « vieux de la vieille » qui travaillait depuis ses années d'apprentissage sur des Peugeot. À la demande de Fanon, on alla chercher le garagiste en question, un certain Monsieur Ali. Le vieil inspecteur eut ainsi tout le loisir d'entendre plus de trois minutes de musique soporifique et insupportable.

— Bonjour, Ali à l'appareil, qu'est-ce que je peux pour vous ?

— Bonjour Monsieur Ali

— Ali suffira.

— Ok, Ali. Est-ce que vous avez eu l'occasion de travailler, il y a plusieurs années de cela, chez un garagiste du nom de Beller ?

— Beller, tu dis ? Un peu mon gars, j'y ai même touché ma première clé à molette. C'était un sacré garage, tu sais, le plus gros de toute la Meuse. Mais c'était, attends voir, il y a plus de quarante cinq ans au moins.

Fanon, avait du mal à s'imaginer ce que devait être le plus gros garage de toute la Meuse, mais ce n'était pas l'essentiel. Il avait enfin le début d'un commencement d'une piste. Il essayait tant bien que mal de reprendre le fil de la conversation, mais Ali semblait

intarissable sur les conditions de travail de l'époque, que maintenant c'est encore pire, etc. etc.

— Ok, Ok, super, vous avez raison. Et chez ce fameux Beller, aviez-vous l'occasion de travailler sur des cabriolets, des 304 cabriolets ?

— Ben, comme je te le disais mon gars, ça fait longtemps quand même.

— Enfin, dans votre région, des cabriolets, sans vouloir vous offenser, ça devait pas courir les rues, même dans le plus grand garage meusien.

Fanon, se mordit la langue. Il s'en voulait d'avoir pris ce ton moqueur. Il ne pouvait pas se permettre de froisser son interlocuteur, c'était la seule piste de la journée.

— Comme ça, là, je ne vois pas. Et c'est pourquoi au juste ?

— Oh rien, on recherche juste les origines et le propriétaire d'une voiture trouvée dans le coin.

— Quarante cinq ans ! Tu vois, on n'en fait plus des voitures comme ça ! Quarante cinq ans et tu la retrouves qui marche encore ! Ah, Peugeot tu vois, c'était quand même quelque chose, bon, des problèmes avec les carrosseries c'est vrai, mais ...

C'était reparti, Fanon eut juste le temps de lui glisser ses coordonnées avant une nouvelle charge sur les voitures japonaises.

— Bon écoutez, vous avez mon numéro de téléphone, au cas où un quelconque souvenir vous reviendrait, appelez moi, ok ?

— Pour sûr mon gars.

Fanon raccrochait en se massant l'oreille droite.

De son côté, Lefleg n'avait pas beaucoup avancé non plus. La voiture avait bien été immatriculée qu'une seule fois au nom de Mme Bisser. Cette dernière était décédée en 2009 et la demande d'annulation de la carte grise avait été faite par le notaire du coin. Renseignements pris, ce dernier était également décédé et son successeur n'était pas très chaud pour fouiller dans tous ces vieux dossiers. Lefleg se fit un peu plus pressant afin d'obtenir gain de cause mais cela prendrait du temps. Une seule certitude, la

préfecture lui avait à nouveau confirmé qu'il n'y avait pas de demande de transfert de carte grise. Cela signifiait que la voiture aurait dû, soit partir à la casse, soit être en train de pourrir dans une vieille grange. En tout état de cause, elle n'avait aucune raison de se retrouver flambant neuve au fond de la crique d'Agay.

À moins qu'un garagiste pas trop regardant ne l'ait retapée en douce, puis revendue discrètement à l'aide d'une carte grise d'un véhicule détruit pour de bon. C'était une pratique courante. Après tout, un cabriolet ça avait quand même son charme et son utilité, surtout sur la Côte d'Azur.

La journée était déjà bien avancée, plus que l'enquête en tous cas ! Il était temps de faire un point. Tout le monde se retrouva dans le bureau de Lefleg et on commença le tour de table. Fanon fit part de sa conversation avec Ali, les autres racontèrent les résultats de leurs démarches. Bref on était plutôt au point mort. Il restait à attendre les résultats des analyses sur la voiture et un hypothétique souvenir du vieux garagiste.

Le lendemain, de nouvelles constatations étaient parvenues sur le bureau de Lefleg. Il ouvrit le rapport et lut directement les conclusions.

« Premièrement, une partie du pare-brise avait été abîmée pendant la chute et on n'avait pas retrouvé la vignette d'assurance, ni celle du contrôle technique.

Deuxièmement, le pare-choc avait bien cédé suite à des chocs répétés de la part d'un autre véhicule. Ils étaient en train d'essayer d'analyser les traces de peinture laissées par la voiture pousseuse.

Troisièmement, les numéros de moteur et des châssis n'avaient pas été « burinés » et correspondaient bien à ceux de la plaque minéralogique. ».

Plus deux trois autres remarques a priori sans importance. Le troisième point semblait discréditer l'hypothèse d'un maquillage de voiture volée. De toute façon, son intuition lui disait depuis le départ que ce n'était pas la bonne piste.



Il regardait les conclusions et se demandait s'il ne leur donnait pas le sens qui confortait sa théorie. C'était le danger de tout policier, « réfléchir à l'envers ». On se fait une idée de ce qui s'est passé et ensuite on fait en sorte que les faits vous donnent raison ; quitte à les déformer un peu ou en passer d'autres sous silence. Il fallait à tout prix garder un esprit ouvert même si son intuition ne l'avait jamais trompé. C'était peut-être ça un « bon flic ». Celui qui savait doser ce savant mélange, celui qui savait placer le curseur au bon endroit. Lefleg relut complètement le pré-rapport. Une chose lui semblait essentielle, mais il ne voyait pas encore clairement laquelle. Les mots vignettes tournaient dans sa tête, sans pour autant lui délivrer un message clair et précis. De ça aussi il avait l'habitude. Insister sur le moment ne servait à rien, ça viendrait. Il fallait seulement s'armer de patience. Pourtant, c'était plus fort que lui. La solution était là, toute proche. Il reprit les papiers en main, lut une nouvelle fois les conclusions. Il était sur le point d'y voir clair, quand Fanon frappa et entra dans son bureau sans y être convié. Il sentit très vite qu'il n'était pas le bienvenu ou que le moment était mal choisi.

— Désolé, je dérange ?

— Non, non c'est bon. Vas-y, quoi de neuf ?

— Ali, tu te souviens ? Il m'a rappelé ce matin, à la première heure. Il s'est souvenu d'un truc dans la soirée. Il y avait bien chez Beller une cliente qui n'achetait que des cabriolets. Il s'est souvenu qu'elle avait remplacé son 204 presque neuf par un 304 et que son chef d'atelier lui avait demandé d'effectuer des modifications sur le système de refroidissement.

Fanon, reprit son carnet de note, fouilla dans quelques feuillets et continua.

— Normalement il ne se déclenche que quand la température devient trop élevée. Eux, ils avaient bricolé un truc pour qu'il marche en permanence, dès la mise de contact. Ils avaient fait ça parce que la dame ne se servait de sa voiture que sur la Côte d'Azur et sur des petits trajets. Du coup le système initial n'avait jamais le temps de se mettre en route et la voiture chauffait quand même. Il paraît que c'était un de ses défauts.

— Dis donc, tu pourras toujours te reconverter dans la mécanique si tu ne veux plus être flic. Sinon, il se souvient du nom de la « dame au cabriolet ».

— Et oui, il paraît qu'elle n'arrêtait pas de faire du gringue au chef d'atelier et surtout qu'elle lui avait laissé un sacré pourboire.

— Ok et alors, le nom ?

— Bonne pioche, il s'agit bien de Mme Bisser.

Lefleg prit son téléphone et appela le labo.

— Leblanc ? Lefleg à l'appareil, dis moi, peux tu regarder un truc en vitesse sur la 304.

— Bonjour déjà ! Sinon qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Est-ce que le système de refroidissement a été bricolé ?

— Je te rappelle dans une minute.

Le silence se fit dans le bureau de Lefleg, « vignette » continuait à tourner dans sa tête. Une fois encore, la sonnerie du téléphone le sortit de sa réflexion au moment où la solution semblait lui apparaître.

— T'avais raison, Lefleg, on a bien modifié le système de refroidissement.

— Merci Leblanc et ... au revoir.

Bon, et bien maintenant, on était sûr d'une chose, et d'une seule. C'était bien le cabriolet de Mme Bisser qui avait été retrouvé dans l'eau en 2012. Et alors qu'il aurait dû être à la casse depuis des années, il était une pièce essentielle dans un probable meurtre. Meurtre qui venait de se dérouler dans son secteur et qu'il devrait résoudre. Au-delà de cette seule certitude, il n'avait pas avancé d'un pouce. Pourtant, tant que le conducteur n'était pas été retrouvé, c'était la seule piste qu'il avait à sa disposition.

— Au fait, est-ce qu'il y avait quelque chose dans la boîte à gant ?

— Non, rien ! Des vieilles ampoules usées, c'est tout !

— Ok, salut, j'attends ton rapport définitif.

Vignette ! Une nouvelle fois, ce mot venait obnubiler son esprit !

## Chapitre 23

Comme chaque jour à la fin de son service, le lieutenant Weber partait à la recherche d'AhKinChilan. Malgré les risques d'être pris en flagrant délit d'insubordination, il restait fidèle à sa règle de conduite. Il effectuait toutes les procédures d'identification. Il savait que l'utilisation de ces automates de recherche allait être repérée. Il avait parfaitement conscience que le Service connaîtrait le nom de l'agent usant de programmes de reconnaissance sans la moindre autorisation. Pourtant il continuait sans relâche sa traque informatique sans le moindre subterfuge. Ne pas se cacher le confortait dans sa démarche, lui assurait une bonne conscience et il restait persuadé que le futur proche lui donnerait raison. Alors à quoi bon travailler dans la clandestinité.

Hélas, ce soir encore, AhKinChilan n'apparaissait dans aucune liste de relevés « d'activités subversives ». Et si un élément nouveau ne venait pas rapidement étayer son hypothèse, il deviendrait impossible de justifier ses actions. Mais en dépit de ce risque avéré, son inquiétude était ailleurs. Un autre constat le perturbait bien davantage.

Depuis près de deux semaines, le rythme du feuilleton mis en place par AhKinChilan imposait un post quotidien. Or, depuis plus de 48 heures aucun nouvel épisode ne venait enflammer la toile. Ce silence le troublait bien plus que le risque de se faire rappeler à l'ordre.

Weber entrevoyait peu de raisons susceptibles d'expliquer un tel mutisme et l'une d'elle le mettait particulièrement mal à l'aise. On voulait lui faire comprendre qu'un faux prêtre maya ne devait plus apparaître à l'ordre du jour et ses programmes avaient été modifiés à son insu. Cette possibilité là ouvrait le champ à de déplaisantes extrapolations. Et même si un soupçon de paranoïa était nécessaire dans son travail, elle ne devait pas envahir toute réflexion. Hélas, depuis les dernières remarques du Colonel, Weber craignait que cette méfiance naturelle n'ait pris un peu trop d'ampleur. Cette idée d'intervention dans ses automates le démontrait dangereusement. Il

fallait retrouver de la sérénité. Rester focalisé sur son objectif. Ne surtout pas s'éparpiller.

Il n'avait pas l'aval de son supérieur pour mener à bien cette mission. Mais ce n'était une raison suffisante pour imaginer tout un Service travaillant à lui saboter son enquête. Il faisait confiance aux membres de son équipe. Il entretenait de bonnes relations avec le personnel de la « salle machines ». Si quelque chose se tramait autour de lui, il en aurait été averti. Ou il aurait tout simplement ressenti un malaise au sein de ses troupes. La solution devait être beaucoup plus simple. Contrairement à ses habitudes, AhKinChilan avait peut-être suspendu ses publications depuis deux jours. Ou peut-être avait-il définitivement arrêté ces diffusions ?

Mais il y avait là une nuance importante. Et si le feuilleton était arrivé à son terme. Si tous les messages avaient été émis, alors le silence ne signifiait qu'une seule chose ! Les ordres d'AhKinChilan avaient été transmis et de terribles événements allaient se produire !

Par reflexe, Weber regarda la date affichée en bas de son écran. Nous n'étions que le 24 août ! Tout le cérémonial et les premières publications supposaient une fin de l'histoire le 21 décembre, pas avant. Sinon toute cette mise en scène n'avait aucun sens. Et les efforts du prêtre non plus. Ce ne pouvait pas être la fin !

Ce non dénouement faisait renaître une douloureuse appréhension. La censure interne. Weber ne pouvait s'y résoudre et son salut ne viendrait que d'une analyse objective des faits. Il devait raisonner calmement. Eliminer rapidement toute possibilité d'intervention de son propre camp. Vérifier l'historique de ses programmes. Constaté qu'ils n'avaient pas été ouverts depuis la dernière mise à jour du 21 août. Mises à jour qu'il avait effectuées lui-même pour affiner ses critères d'interception. Effectuer ensuite des recherches sur les différents serveurs. Valider que des informations concernant son affaire n'avaient pas été dissimulées. S'assurer qu'aucune manipulation n'avait été entreprise à son encontre. Et enfin conclure. Le CEASN n'était pas impliqué et le silence d'AhKinChilan ne pouvait provenir que de l'extérieur.

Weber effectua sa « check list » point par point, méticuleusement. Et ce fut un soulagement. Mais un soulagement

de courte durée. Le Centre n'avait rien entrepris contre lui, pourtant la question essentielle restait sans réponse. Qu'allait-il se passer, maintenant, au-delà de ce troisième sous-sol ? Quelle catastrophe n'avait-il pu prévenir ?

Il devait trouver, impérativement, avant qu'il ne soit trop tard. Et sa seule source d'information s'affichait là, sur ce fichu forum de « l'Ère du Verseau ». Parmi les publications d'AhKinChilan. C'était bien son unique chance de découvrir la vérité. Alors il se replongea dans la longue liste des précédents posts pour se résigner à nouveau, trois heures plus tard. Il avait lu, phrase après phrase, mot après mot, et il n'avait rien trouvé. Il n'entrevoyait toujours aucune raison objective d'envisager un complot de grande ampleur. Il avait bien essayé de convaincre le Colonel de la différence de ton, de l'incohérence entre les propos tenus et le forum utilisé pour leur diffusion. Mais il n'y croyait plus lui-même. Aucun élément n'allait objectivement dans ce sens. Le découragement prenait le dessus. Pourtant, il ne pouvait pas s'être trompé à ce point. Son intuition ne l'avait jamais mis en défaut. Il était en face d'une réelle conspiration. Il ne pouvait pas en être autrement. Et même s'il n'arrivait toujours pas à en découvrir la nature exacte, il y avait là, sous ses yeux, la preuve qu'il le fuyait depuis des jours. Il suffisait de mettre la main dessus.

Alors Weber relut une nouvelle fois toute la correspondance. Chercha ce qui l'avait inconsciemment conduit à cette conclusion. Quelque chose, au milieu de tous ces écrits avait attiré l'attention de son subconscient. C'était une certitude. Sinon il ne passerait pas toutes ces nuits à traquer ce faux prêtre maya. Dans ces autres travaux il n'avait pas d'efforts particuliers à faire. Son intuition lui transmettait un avertissement, il menait son enquête et les faits lui donnaient raison. Mais là, rien n'apparaissait. Même son hypothèse de messages codés ne s'appuyait sur rien !

« Messages codés » !

Son regard s'éclaira enfin. Comment avait-il pu passer à côté de la vérité si longtemps ? Il prit son clavier et effectua une recherche sur Mc Ray. Il retrouva alors les commentaires d'AhKinChilan sur l'expérience menée par ce fameux professeur de mathématiques australien. Celui-là même qui avait retrouvé la prédiction de la mort

de Lady Di dans « Moby Dick ». La solution lui sauta alors aux yeux.

Il comprit enfin la manière dont le prêtre envoyait ses réelles informations. C'était tellement évident, qu'il se mit à rire de très bon cœur, oubliant les heures passées à chercher désespérément les preuves des agissements douteux d'AhKinChilan.

Elles étaient là sous ses yeux depuis le début.

## Chapitre 24

Les persiennes dispersaient une lumière diffuse sur le corps alangui de Madame. Elle était encore assoupie quand Marc se leva doucement en repensant à sa surprenante soirée. Il avait certes une nouvelle fois perdu au Blackjack mais la rencontre d'hier valait bien tous les jetons qu'il n'avait pas gagnés. Debout, immobile, un peu perdu, il regardait autour de lui.

Cette nuit, dans l'euphorie de leurs ébats amoureux, il n'y avait pas vraiment prêté attention, mais la chambre était immense. De jolis tableaux hauts en couleur tranchaient sur des parois d'un blanc impeccable. Le sol carrelé d'immenses dalles de grés était à peine plus foncé et un tapis persan amena son regard vers un canapé aussi blanc que les murs. Toute la pièce respirait le luxe. Les bibelots, les luminaires, le mobilier. À gauche d'un petit secrétaire, un meuble en acier brossé attira son attention. D'une hauteur d'environ deux mètres, il avait l'allure d'un coffre-fort futuriste.

Marc se dirigea plein de curiosité vers cet étrange objet. De plus près, il distingua douze alvéoles horizontales qui pouvaient s'ouvrir séparément. Son premier réflexe fut de se tourner vers le lit afin de vérifier que Madame dormait toujours. Puis il ouvrit, doucement, l'un de ces étranges tiroirs. Il tomba nez à nez avec une bouteille de champagne conservée à parfaite température. Un réfrigérateur. Ce n'était qu'un réfrigérateur habilement dissimulé dans un cocon de métal probablement conçu par un artiste célèbre ou un cabinet de design high tech. Le résultat était un véritable bijou et il contenait l'essentiel, des bouteilles de Roederer. Marc trouva rapidement deux coupes dissimulées dans un recoin de « l'œuvre d'art » et les remplit abondamment. Tout semblait parfait quand la sonnerie d'un téléphone portable se fit entendre. Madame émergea doucement, regarda son amant avec un grand sourire et mit la main sur l'appareil perturbateur. Après avoir identifié son interlocuteur, elle se leva nue de son lit et se dirigea vers la salle de bains attenante. La conversation fut brève et elle réapparut vêtue d'une robe de chambre tout à fait charmante.

— Et bien mon ami, du champagne, c'est une merveilleuse idée.

Madame apprécia la fraîcheur de la cuvée Cristal mais la passion de la veille semblait s'être étiolée. Ce brusque changement d'attitude n'échappa pas à Marc. Peut-être n'avait-elle pas apprécié qu'il farfouille ici et là. Mais le bref échange téléphonique lui paraissait une raison plus probable.

— Le coup de téléphone, une mauvaise nouvelle ?

— Non, non pas du tout. Tu veux manger quelque chose ?

— J'ai une faim de loup !

Elle sortit quelques minutes tandis que Marc filait à son tour dans la salle d'eau. Rien ici ne semblait être la cause du trouble de sa maitresse. Madame revint, un plateau chargé de viennoiseries, mais une fois encore elle ne paraissait plus très à l'aise. Marc préféra ne pas insister et ils passèrent tout de même la fin de la journée à faire des allers et retours entre la cuisine, la cabine de douche et le lit « king size ». La nuit, elle, se déroula nettement moins chaleureusement que la précédente. Puis au petit matin, Marc se réveilla en éprouvant le besoin de rentrer au Domaine au plus vite. Cela faisait tout de même presque deux jours qu'il n'avait pas donné de nouvelles à son ami. Il avait essayé de l'appeler à plusieurs reprises mais sans succès. Cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Charles prenait rarement son portable avec lui durant la journée. Mais une sensation étrange le contrariait depuis son réveil. Il se pencha délicatement de l'autre côté du lit et se mit à chuchoter à l'oreille de Madame.

— Excuse-moi, mais il faudrait que je pense à rentrer chez moi. Tu sais.

— Tu as raison, nous avons passé de très beaux moments, mais tout a une fin, n'est-ce pas ?

Il avait espéré tout autre chose. Un « pas encore » ou un « reste encore un peu » aurait davantage flatté son égo que cette réponse glaciale. Mais le charme semblait rompu pour une raison que Marc ne parvenait pas à comprendre. Ce ne fit qu'accroître son malaise. Il n'avait pas l'impression d'avoir commis d'impairs ni lors de la soirée, ni lors de leurs nuits passées dans les bras l'un de l'autre. Sa



satisfaction et son orgueil l'amènèrent à imaginer uniquement l'existence d'un mari jaloux devant rentrer bientôt. Une hypothèse des plus crédibles, surtout pour Marc et sa fierté.

— Ne soit pas fâché. Je suppose que tu comprends très bien que tu ne puisses pas séjourner ici trop longtemps. Tu le comprends n'est-ce pas ?

— Bien sûr, Madame, à votre service.

Même lui ne savait plus vraiment si sa réflexion était teintée d'humour ou de sarcasme. Il lui fallait trouver rapidement un moyen de sauver la face.

— Oui. Evidemment, je comprends. Veux-tu que je te donne tout de même mes coordonnées, dès fois que tu aies à nouveau envie de te faire servir du champagne au lit ?

— Va pour ton numéro de téléphone, mon beau joueur de Blackjack.

C'était la première parole agréable de la matinée. Madame sortit de son lit, enfila une magnifique nuisette qui commençait à donner des regrets à Marc de devoir quitter la place. Mais il en était ainsi.

Il lui nota son numéro de téléphone, voulut aborder la question de son retour, mais n'en fit rien dans l'immédiat.

— Je prends une douche rapide et je file, OK ? Personne ne risque d'arriver ?

— Pas si tu te dépêches un peu.

Marc avait vu juste. Un mari était dans la place. Rassuré sur ses capacités de jeune amant, il bondit jusqu'à la salle de bains. Quelques minutes plus tard, il revint les cheveux humides et habillé de ses vêtements de la veille.

— Excuse moi, j'ai encore un service à te demander. L'autre soir, je suis revenu avec toi et j'ai laissé ma voiture à un ami. Je n'arrive toujours pas à le joindre. Est-ce que tu pourrais m'accompagner à la gare ou un truc du genre ?

— Désolé, Marc, je ne vais pas avoir le temps. Je vais te faire appeler un taxi. Tu verras si tu veux qu'il te dépose à la gare ou si tu souhaites qu'il te ramène jusqu'à chez toi.

Madame prit le téléphone posé sur la table de nuit, composa un numéro abrégé et précisa que c'était urgent. Marc eut l'étrange impression qu'elle avait une grande habitude de cette scène finale et il n'apprécia pas du tout.

— Ok, merci. Je suppose que je te quitte là ?

— C'est mieux, il faut vraiment que je file me préparer. Descends dans le hall, il ne devrait pas tarder à arriver. À propos, ne t'inquiète pas pour la note, j'ai un compte chez eux.

Cette dernière remarque lui donna définitivement l'impression d'avoir été un parfait gigolo. Il s'exécuta et quitta la pièce en formulant un « au revoir » des plus théâtrales. En descendant l'énorme escalier de pierres de taille, un sentiment mitigé lui redonna le sourire. Après tout, il s'était peut-être découvert une nouvelle passion. Il referma la porte de l'entrée tout ragaillard. Le taxi arriva au pied du perron quelques secondes plus tard. Manifestement tout semblait bien rôdé. Marc s'installa à l'arrière de la très luxueuse berline. À Cannes, la vie n'était décidément pas tout à fait la même qu'ailleurs. Il regarda derrière lui, espérant apercevoir Madame une dernière fois à l'une des fenêtres. Mais sans succès. Par contre, son regard fut attiré par trois voitures garées en contrebas. Il aurait juré que Madame et lui étaient seuls dans la maison. Il fut surpris, mais le taxi quittait déjà la propriété et il n'y prêta plus attention.

— Quelle destination, Monsieur, on ne m'a rien dit lors de la réservation ?

— Fréjus, Route de Bagnols. Je vous expliquerai une fois là-bas c'est un peu compliqué.

Le voyage se passait tranquillement. Le chauffeur avait bien essayé d'engager la conversation mais devant les réponses courtes et évasives de Marc, il n'avait pas insisté. Sa dernière question fut juste la permission d'écouter la radio. Encore un qui n'aimait pas le silence ! Cette réflexion lui fit penser à Charles. Il essaya d'appeler son ami et une fois de plus il tomba directement sur la messagerie. Inquiet, Marc regardait défiler les montagnes de l'Estérel qui bordaient l'autoroute A8. Par endroit, le feu avait dégarni et noirci les coteaux abrupts des Bois de Caillan mais la végétation dense et

verdoyante dominait encore ce magnifique paysage, même en pleine saison estivale. Pourtant cette splendide succession de pics escarpés et de vallons ombragés ne suffisait pas à lui faire oublier ses craintes. Pourquoi Charles ne lui répondait pas ? Le taxi venait de dépasser la sortie 39. Encore une dizaine de kilomètres avant de quitter de l'autoroute et prendre la direction du Domaine. Marc se pencha en avant, et en fit part au chauffeur. À cette occasion, il repéra à un journal sur le siège passager.

— Je peux vous emprunter le « Var Matin » ?

— Pas de soucis, je l'ai déjà lu, vous pouvez même le garder.

Il essaya de poursuivre la conversation en commentant les faits divers de la région mais Marc n'était décidément pas le client rêvé pour un conducteur de taxi bavard. Même quand il était question d'un incident sur la route de la Corniche d'Or !

Après avoir passé la gare de péage, Marc indiqua plus précisément le chemin jusqu'au Pin Parasol. La voiture passa devant plusieurs zones commerciales. Au nouveau rond-point, elle prit la direction de la route de Bagnols en forêt où ils longèrent les camps militaires du 21<sup>e</sup> Rima pour arriver enfin devant la barrière de l'entrée principale. Marc sortit du taxi et se rendit au poste pour se faire connaître. Il montra sa carte de sociétaire et demanda aux personnels sur place s'ils n'avaient pas vu, à tout hasard, un cabriolet 304 rouge rentrer ou sortir du Domaine dernièrement. Hélas, si la voiture était bien connue des gardiens, ils ne l'avaient pas aperçue depuis plusieurs jours. Ils ouvrirent la barrière et Marc remonta dans son taxi pour se rendre à l'Acassi. Une fois de plus, il joua au GPS et guida le chauffeur jusqu'à chez lui. Arrivé au 58, Marc constata que sa voiture n'était pas là.

L'absence du cabriolet et Charles qui ne répondait toujours pas au téléphone l'inquiétait de plus en plus. Il signa mécaniquement une sorte de reçu, sortit du taxi et ne prêta plus la moindre attention à la grosse berline qui éprouvait les pires difficultés à faire demi-tour. Marc aurait pu lui éviter toutes ses manœuvres en lui indiquant la manière de ressortir directement du hameau mais il restait prostré sur le petit parking du terrain, sans prononcer le moindre mot. Il ne prêta pas non plus la moindre attention au salut du chauffeur et se

dirigea vers le mobil-home de Charles. Aucun signe de vie. Il composa une nouvelle fois le numéro de portable, guetta la sonnerie. Mais il ne perçut pas le moindre bruit. Marc fila chez lui pour faire le même constat. Mais où pouvait bien être son ami ? Ils avaient toujours convenu d'une liberté totale. Ils leur arrivaient même parfois de s'éclipser sans en informer l'autre mais cette fois-ci, Marc ressentait un curieux malaise. Il devait pourtant bien avoir une explication rassurante. Charles lui en voulait peut-être d'avoir découché pendant deux jours. Mais il n'était jamais contrarié aussi longtemps. Peut-être était-il simplement à la piscine, portable éteint. Mais il aurait quand même fini par regarder son téléphone depuis son retour de Cannes.

Trouver une raison optimiste à ce silence, n'était pas si aisé. Il repensa à la piscine et cela lui ouvrit de nouvelles perspectives. Là-bas, quelqu'un aura probablement des nouvelles. Marc attrapa son sac à dos, une serviette de bain et fila à travers les raccourcis. Malgré son angoisse, il souriait. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas fait ce chemin à pied. Ce bref retour vers le passé lui faisait du bien. Il emprunta le sentier qui reliait le hameau du Beatoum à celui de l'Oustallet. Il retrouva le petit pont qui surplombait le Gonfaron asséché par l'été, croisa des gamins qui jouaient à la guerre dans les fossés. Rien ne changeait vraiment. Arrivé sur le parking, il vérifia, mais aucun 304 n'était garé là ! Et le téléphone de son ami était toujours sur messagerie. Marc ne savait même plus quoi dire après le terrible « bip ». Il se contentait juste de verbaliser sa grande inquiétude. Autour du bassin aquatique, Marc retrouva de vieux copains qu'il bombardait aussitôt de questions mais personne n'avait vu Charles depuis deux jours.

Au bar aussi, il avait joué les hommes invisibles. Accoude au comptoir, Marc ne résista pas à l'idée de commander un verre. C'était bientôt l'heure de l'apéritif et l'inquiétude n'arrangeait rien à l'affaire. Les minutes défilaient, les pastis aussi. Il y avait toujours une vague connaissance pour trinquer avec lui. Chaque nouvelle rencontre avait droit à la même question. Et la réponse était toujours identique. « Charles, pas vu depuis deux jours » L'heure de dîner arriva sans crier gare. Le courage lui manquait et il commanda une pizza à manger sur place. Il s'installa avec quelques amis qui

avaient eux aussi décidé de rester là. La discussion allait bon train et Marc en oubliait presque ses craintes. Le rosé avait coulé abondamment et il se laissa même convaincre de terminer la soirée au « Club ». Peut-être que Charles y ferait une apparition un peu plus tard. À trois heures du matin, il ne s'était toujours pas montré. Résigné par l'alcool, Marc demanda à ce que l'on le ramène à l'Acassi. Le moindre exercice physique lui était devenu impossible. Arrivé devant chez lui, la réalité le frappa de plein fouet et l'angoisse resurgit. La voiture n'était toujours pas là. Charles non plus ! L'heure tardive et son état ne laissaient plus la moindre place à une quelconque initiative.

Pourtant, dès le lendemain, il se renseignerait. Il ne savait pas vraiment où, ni comment, mais il ferait quelque chose. Pour le moment, il arrivait tout juste à monter les marches de son mobil-home et à regagner sa chambre.



## Chapitre 25

Le lieutenant Weber l'avait pressenti dès les premières lectures. Tout le discours faussement critique d'AhKinChilan sur le code de la Bible et la contre-expérience sur l'œuvre d'Herman Melville, Moby Dick, n'avait qu'un seul objectif. Donner les clés de décodage à ses complices. Le prêtre procédait de la même manière que les adeptes de la Kabbale et du journaliste Michael Drosnin. Dans son livre, Drosnin, démontrait l'existence d'un processus automatique de recombinaison de lettres permettant la réécriture d'une phrase prédictive.

AhKinChilan avançait de la même manière. Il utilisait ses publications comme texte source duquel ses lecteurs avertis extrayaient les mots cibles pour reconstruire les messages codés finaux. Ce mécanisme avait un double objectif. D'une part, il lui permettait de transmettre ses informations clandestinement, mais il lui permettait aussi de mettre à mal les théories sur l'écriture non humaine de la Torah. Il n'y avait pas d'extraterrestres et encore moins de Dieu. Il s'agissait seulement de calculs habiles que le prêtre avait retranscrits dans des algorithmes informatiques. Un programme déterminait à l'aide d'une matrice de comptage et de retranscription une clé d'extraction. La clé permettait de générer un nouveau programme pour retrouver de manière automatique les séquences cherchées dans le texte source. Ainsi, toute personne disposant du texte d'origine et du programme pouvait reconstruire le message caché. Cette méthode était bien connue depuis le défi lancé par Drosnin. Elle avait rendu célèbre Brendan Mc Kay et avait donné lieu à l'écriture de toutes sortes d'algorithmes qui raisonnaient à l'envers pour retrouver des prédictions imaginaires.

En s'appuyant sur le théorème de Borel, l'australien avait mené une brillante démonstration. Parmi les faits historiques passés, il avait tout d'abord choisi une phrase typique des prédictions à sensation. « Yitzhak Rabin sera assassiné le 4 novembre 1995 », cette même phrase écrite et codée par un « être suprême » selon Drosnin. Ensuite Mc Kay avait mis au point un algorithme,

humblement humain, permettant d'extraire de manière séquentielle les mots nécessaires à la construction du message. À chaque ouvrage choisi au hasard, il appliquait ses règles de calcul et générait systématiquement un nouveau programme d'extraction qui permettait de reconstruire la même prophétie. Moby Dick avait servi de test et de nouvelles phrases tout aussi sensationnelles avaient pu être extraites de ce livre et de bien d'autres.

Le Prêtre devait savourer le résultat de son travail. Que ses publications soient assimilées, dans ce processus, aux écrits bibliques devait l'amuser terriblement. Une facétie de plus ! Weber, lui, appréciait nettement moins. Alors qu'il avait lui-même mis en avant l'utilisation du code de la Bible, il n'avait tout simplement pas envisagé de faire un travail similaire à celui de Mc Kay. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Que de temps perdu !

Dans leurs traques de la cyber-délinquance le CEASN avait mis au point des analyseurs sémantiques qui disposaient de ces fonctionnalités recombinaisons. Elles permettaient de rechercher, dans une publication source, des extractions ordonnées de lettres pour parvenir à reconstruire un message clair et signifiant. La recherche de ces mécanismes de cryptage se basait sur la présence de mots clés pouvant se retrouver dans le message cible une fois décodé. Comme pour les syntagmes concernant l'assassinat Yitzhak Rabin et autres fausses prédictions.

Weber avait tous les outils nécessaires, là sur son ordinateur, et il n'avait simplement pas pensé à les utiliser. Il enrageait d'avoir perdu autant de soirées à tourner autour du pot ! Pour ne plus gaspiller la moindre seconde, il paramétra ses programmes avec différentes séries de termes régulièrement employés dans la phraséologie sectaire et activiste. Plein d'espairs, il lança ses automates et alla se chercher son éternel petit café noir sans sucre en attendant les premiers résultats. Au bout de quelques minutes, l'analyseur ressortit une matrice de recombinaison de la première publication. Weber jubilait, il avait vu juste. Il appliqua cette grille aux posts suivants, mais à sa grande surprise aucun message ne put être identifié. Il devait avoir fait une erreur dans son paramétrage. Il ne pouvait en être autrement ! Il avait trouvé la solution. Il avait



démasqué le Prêtre. Il relança l'analyseur sur la deuxième publication. Là aussi une nouvelle matrice fut proposée, mais elle ne correspondait pas à la première. Elle ne permettait pas non plus de décoder d'autres courriers que celui dont elle était extraite. Il refit cette même manipulation sur tous les épisodes.

Certains permettaient la création d'une matrice. D'autres, ne donnaient aucun résultat. Encore plus inquiétant pour sa théorie, dans le cas où une clé de décryptage avait été trouvée, elle ne fonctionnait que sur la publication qui avait permis sa création !

Cela ne signifiait qu'une seule chose. Il n'existait aucune règle logique et fiable pour décoder l'ensemble des messages. Et si une recombinaison permettait la mise en avant de l'un des termes cibles recherchés, elle n'était jamais corroborée sur les autres posts.

Weber était tellement persuadé d'avoir découvert la méthode de communiquer du Prêtre. Il ne pouvait y avoir qu'une légère erreur de calcul. Il reprit son travail, tâche par tâche. Publication par publication. Le bilan fut sans appel. Il n'y avait pas d'erreur.

En plein doute, il entrevit une autre possibilité. Chaque message avait sa propre retranscription. Ce devait être la solution. La seule explication possible. AhKinChilan était suffisamment doué pour avoir envisagé un mécanisme aussi complexe. Mais dans ce cas, pourquoi certaines publications ne contenaient volontairement aucun sens caché ? Et pour les autres, comment le lecteur complice pouvait connaître le séquençement des matrices ? Comment pouvait-il effectuer le décodage sans connaître ce séquençement ? C'était extrêmement difficile. Non, c'était tout simplement impossible ! Sa théorie d'une codification par recombinaison ne semblait pas être la solution. C'était un nouvel échec !

Se pouvait-il que rien ne soit caché ? Qu'AhKinChilan soit un illuminé parmi tant d'autres ? Brillant certes, mais un simple illuminé. C'était difficile à admettre, Abel avait peut-être raison. Pourtant la conviction de Weber était trop forte. Elle le ramenait sans cesse sur la piste du complot. Ces quelques secondes d'abattement n'avaient pas suffi à le mettre à terre. Weber était à nouveau sûr de lui. Le Prêtre avait un objectif caché derrière la publication de son feuilleton, et il le trouverait ! Il retourna encore

et encore sur l'historique du forum. Repris depuis le début, fit le point sur ce qu'il avait pu lire de si nombreuses fois.

Les premières publications étaient des réponses et commentaires acerbes et moqueurs sur les fausses vérités qui traînaient sur le site. Là déjà, le discours différait mais sans plus. On trouvait régulièrement ce type d'argumentaire quand plusieurs personnes ne partageaient pas le même avis sur un post publié. Mais la rudesse avec laquelle AhKinChilan déclamait ses vérités laissait entrevoir une motivation hors du commun. Weber y voyait même une forme de haine plutôt disproportionnée. Cela avait été les premières raisons de ses craintes. Puis, ce fût l'introduction de la notion de feuilleton. Les premières intuitions de Weber furent confortées par cette démarche rédactionnelle totalement insolite.

Chaque article était écrit avec énormément de sérieux et sur la base d'un plan très bien établi. Mais l'idée d'introduire cette forme de progression, pour le moins inhabituelle, avait forcément un objectif précis. Valoriser la conclusion de l'histoire. De simples publications réellement et uniquement scientifiques n'avaient pas besoin d'un tel procédé. Face à ce constat, Weber relut avec une attention toute particulière le dernier envoi. Puis relut encore. Rien ne laissait supposer l'apogée d'une prophétie. La fin n'avait pas été publiée. C'était certain.

Alors pourquoi s'arrêter ? Toujours cette même question lancinante. Un mécanisme de prise de contact progressive auprès d'un réseau dormant pouvait être une idée intéressante. Elle n'impliquait pas une fin en apothéose. Mais les échecs sur la reconnaissance d'une forme de cryptage semblaient contredire cette analyse. Weber envisagea alors les choses plus simplement. Les messages n'étaient peut-être pas codés au sens propre du terme. Peut-être que leurs sens apparaissaient clairement une fois enlevé le verbiage mystique et vengeur. Il reprit chaque publication et élimina toutes les parties textuelles faisant référence aux influences New-Age.

Les résultats étaient intéressants. Il ne restait plus que les démonstrations purement scientifiques. Et avec ce focus sur un niveau de lecture uniquement technique, les messages prenaient une tout autre nature. Ils n'expliquaient pas ouvertement comment

fabriquer une bombe, mais il s'agissait peut-être de consignes sur la manière de créer le chaos le 21 décembre. Cette nouvelle possibilité n'était pas incompatible avec sa théorie sur le réveil des cellules dormantes. Bien au contraire. Pourtant aucune preuve irréfutable n'avait encore jailli de ces recherches, loin de là. S'il présentait un tel bilan lors du prochain débriefing, on saurait lui démontrer que toutes ces pistes ne s'appuyaient sur rien de concret. Weber avait le sentiment de tourner en rond, de passer systématiquement à côté de l'essentiel. Il lui fallait revenir à des questions encore plus simples. Décomposer le problème en brique élémentaire.

Pourquoi avoir choisi cette date comme support de communication ? Pourquoi utiliser ce pseudo tout droit sorti des croyances religieuses maya ? Pourquoi stigmatiser les crédules ? Pourquoi tant de violences verbales ? Pourquoi toute cette haine ? Il y avait là trop de signes ostentatoires qui ne collaient pas avec la rigueur mathématicienne des démonstrations. Weber en était persuadé. Le prêtre ne croyait pas en la fin du monde. Même si ces écrits voulaient prouver le contraire. Il n'y croyait pas ! Et c'était un mystère de plus. Pourquoi AhKinChilan voulait-il faire souscrire ces adeptes à une prédiction à laquelle il n'accordait lui-même aucun crédit ? Weber essaya alors d'aborder le problème sous un angle nouveau. Ne pas comprendre le sens exact de la fausse prophétie, n'était pas essentiel. Son rôle restait inchangé. Il devait prévenir les événements allant à l'encontre de l'intérêt général, quelle que soit leur nature. Il devait juste savoir qu'AhKinChilan, comme tous ces gourous aux fausses prédictions eschatologiques, allait tenter quelque chose.

Que des événements géophysiques majeurs puissent ou non se produire n'était pas important. Le danger réel venait de groupes organisés qui allaient tirer profit de cette incertitude, elle, bien réelle.

Mais de quoi pouvait-il s'agir ? Comment lutter contre un mal que l'on ignore ? Ce nouvel axe de réflexion ne menait guère plus loin que les précédents. Weber était à cours d'idées et à quelques pas du découragement. Continuer à lutter seul contre AhKinChilan n'était pas la bonne solution. Il lui fallait de l'aide. Mais c'était un choix difficile. Lui-même effectuait ces démarches en dehors de

tout ordre de mission. Pouvait-il amener quelqu'un sur cette voie à la limite de la légalité ? Au bout de quelques secondes, Weber se mit à sourire. Il y avait peut-être quelqu'un. Quelqu'un qui accepterait de l'écouter, qui pourrait challenger ses idées ; même sans un ordre écrit. Il prit son téléphone et composa un numéro interne au CEASN.

## Chapitre 26

Les analyses sur les conditions de « l'accident » étaient enfin terminées. Il n'y avait pas grand-chose de nouveau par rapport aux premières constatations. Pas d'ennuis mécaniques qui auraient pu conduire à la perte de contrôle du véhicule. Des traces de chocs répétés à l'arrière confirmaient l'hypothèse initiale. La voiture avait été poussée intentionnellement hors de la chaussée à un endroit où la chute serait potentiellement mortelle. « L'auto-tamponneuse » était probablement une voiture avec un pare-choc plus haut que celui du cabriolet mais pas suffisamment pour être qualifiée de 4x4. Sa couleur était noire et on avait pu identifier la provenance des échantillons.

On avait bien à faire à une tentative de meurtre avec préméditation dont l'arme du crime était une grosse berline noire de marque Mercedes. Ce n'était pas très déterministe dans la région, mais ça faisait toujours une piste à suivre. Sur le cabriolet, rien de réellement nouveau. Il avait été refait récemment. Mais aucune trace de contrôle technique n'avait été retrouvée. Il n'y avait ni formulaire dans la boîte à gants, ni vignette sur le pare-brise. Il avait été noté que ce dernier avait été endommagé pendant la chute et qu'il n'était plus complet. Lefleg en était là de sa lecture quand le mot vignette le fit à nouveau réagir. Il continua à parcourir le rapport et trouva enfin ce qui le tracassait depuis le début. C'était inscrit noir sur blanc, là devant ses yeux. Il avait été retrouvé sur le haut à droite du pare brise, un macaron d'appartenance à un camping ou un endroit de ce genre.

Voilà ce qui avait attiré son attention. Il revoyait parfaitement la scène maintenant. La voiture sortait de l'eau. Le soleil levant se reflétait sur le pare brise et la tache violette lui sautait aux yeux. Que de temps perdu. Si sa mémoire avait mieux fonctionné ... Il prit son téléphone et appela le centre technique régional de la police.

— Leblanc, oui, je vois dans le rapport qu'il y avait un macaron sur le pare-brise. J'ai la photo sous les yeux. On ne voit rien, impossible

de lire quoi que ce soit. Tu peux regarder pour moi ce qui est écrit au dessus du dessin ?

— un instant. Oui effectivement, il y a bien un macaron. Enfin il n’y en a qu’un bout. C’est pour ça que tu ne vois rien. Il n’y a plus rien à voir. Le reste doit être resté sur les bouts de verre. On n’a pas réussi à reconstituer la totalité du pare-brise. Sur ce qui reste, on devine comme le dessin d’un arbre. Tu sais un peu à la manière dont on présente les forêts de pins du coin sur les panneaux indicateurs de l’autoroute. Oui c’est bien ça, je dirais même un pin parasol. Ça t’aide ?

— Pas vraiment, mais ça va nous donner du travail. Tu ne connais pas un camping avec des pins parasols.

— Tu plaisantes Lefleg, il n’y a que ça dans le coin ...

Sur cette nouvelle, Lefleg raccrocha et appela Fanon pour lui faire part de ses dernières découvertes.

— Fanon, voilà c’est simple. Notre gars était visiblement dans un camping de la région. Le nom doit se rapporter aux pins parasol ou alors le logo comporte un pin parasol, enfin, un truc du genre. Trouve-moi ça le plus rapidement possible s’il te plait.

Fanon avait pris note. Il repartit dans son bureau et commença ses recherches sans perdre une seconde. Dépité, il ne répertoria pas moins de douze campings dont le nom comportait le mot « Pin ». Comme un bon petit soldat, il prit son téléphone et les appela les uns après les autres. À son grand désespoir le macaron pour signaler le fait d’être résident d’un camping était visiblement un moyen universel. Tous l’avaient adopté. Heureusement, cinq seulement utilisaient un dessin sur leur vignette. Fanon en demanda une copie par fax et patienta quelques minutes. Une fois les cinq télécopies reçues, il frappa à la porte de Lefleg et entra sans y être invité, une vieille habitude.

— Bon voilà, dans le Var, cinq campings utilisent un macaron avec un pin stylisé comme logo. Tu veux bien jouer au jeu des sept erreurs avec moi ?

Ils firent défiler les cinq dessins en regard le bout de macaron du cabriolet. Fiasco ! Aucun des pins ne correspondait à celui présent sur le pare brise du 304.

— Tu as pris tout le département là ?

— Oui ! ... Ok, j'ai compris, on élargit ? Mais tu es sûr de ton coup avec ce logo d'un pin ? Parce que moi, tu vois, je le sens pas trop. Après tout, on peut avoir dessiné un pin et que ça n'ait aucun rapport avec son nom ? Dans la région, des pins franchement ...

— Peut-être, mais nous n'avons rien d'autre pour l'instant. Alors on continue là-dessus. Et dans la famille parasol, je voudrais le fils.

— Te fout pas de moi en plus, hein ! Déjà que tu me refiles un boulot de stagiaire !

— Allez, soit pas fâché. Et c'est promis. Dès que tu as trouvé je veux bien refaire une partie des sept erreurs avec toi.

Vexé, Fanon tourna les talons sans prononcer le moindre mot. Il ferma la porte assez violemment pour montrer sa mauvaise humeur et repartit malgré tout à la recherche du pin perdu. L'élargissement de la recherche à toute la région, donna une dizaine de noms supplémentaires. Tous avaient un logo sur leur macaron. Une nouvelle fois, Fanon se fit envoyer une copie de chacun d'eux. La comparaison ne donna rien de concluant. Mais un doute subsistait sur celui du camping des « Pins maritimes » à Martigues. Fanon, bougon mais consciencieux, avait appelé. Aucune voiture immatriculée 665 FT 55 n'avait été enregistrée cette saison. Il avait demandé à tout hasard si un cabriolet 304 avait été repéré dans le secteur mais sans succès non plus. C'était la fin de la journée. Fanon informa Lefleg du fiasco de ses recherches. Il ne voulait pas se montrer trop arrogant, mais son regard en disait long, quelque chose comme « Je te l'avais bien dit »

Lefleg ne releva pas. Il lui souhaita juste bon soir. Demain tout irait mieux. Il le savait. Il connaissait par cœur le mode de fonctionnement de son vieux collègue. Par contre, au niveau de l'enquête, l'avenir n'était pas si réjouissant. Après avoir eu un semblant d'espoir, il se retrouvait à nouveau dans une impasse. À quoi ce macaron pouvait-il bien correspondre ? Lefleg était songeur.

D'habitude, quand il découvrait ce que son esprit cache inconsciemment, il ressentait comme une sorte de relâchement. Or ce n'était toujours pas le cas. Même après avoir eu les informations concernant ce fichu macaron, son esprit restait perturbé. Il y avait autre chose à découvrir. Sa mémoire et son instinct ne le trompaient jamais. C'était parfois long, mais ils ne le trompaient jamais. Quelque chose autour de cette vignette était encore enfouie dans son subconscient. Il fallait que ça sorte.

Il était tard et il avait besoin de prendre l'air. Un petit détour par le bord de mer s'imposait. Il n'appréciait pas particulièrement cette partie de la ville en plein été. C'était bondé de touristes et autres starlettes mais, en cette fin août, l'endroit devenait plus fréquentable. Il se mit à marcher jusqu'à tomber sur un petit kebab sans prétention, vestige assez rare à cet endroit. Il commanda un double spécial avec du bulghur. Il s'installa sur une table un peu bancale, prit son verre de rosé et le remplit de glaçons. D'où il était, il pouvait apercevoir le bord de mer, et un peu plus loin sur la gauche, l'entrée de la « Sirène ». On lui apporta son assiette copieusement garnie et il se mit à manger de bon cœur. C'était son premier « vrai repas » depuis des lustres. Soudain son attention fut attirée par une petite altercation entre des fêtards éméchés et les physionomistes de la célèbre discothèque. Alcoolémie, fêtards. Nouveau déclic dans sa tête ! Voilà où il avait déjà vu le logo au pin parasol ! Sans prendre le temps de terminer son assiette il repartit immédiatement au commissariat afin d'y voir plus clair. Ce n'était pas encore ce soir qu'il dînerait convenablement. Après avoir remis la main sur le dossier, il n'était guère plus avancé. L'adresse indiquée sur le procès verbal était le 24, Rue Saint Dominique, Paris 7° ! À sa connaissance, on n'avait pas besoin d'un macaron pour stationner dans le 7° arrondissement, et des pins parasols à Paris, il n'en avait jamais vus. Il trouva tout de même un numéro de portable. Il était plus d'une heure du matin. Compte-tenu du bonhomme, il ne devait pas être couché à cette heure-ci mais pour l'instant il ne savait pas encore où il mettait les pieds. Il ne voulait pas risquer un vice de procédure ou un truc du genre. Il tenterait sa chance demain, dès potron-minet. Le lendemain matin, à son arrivée au commissariat, Lefleg prit son téléphone et composa le numéro de portable. Il réveillait visiblement « Mister Ferrari ».



— Bonjour, Inspecteur Lefleg à l'appareil.

— Inspecteur quoi, je dors là. C'est n'importe quoi.

Il était sur le point de raccrocher mais Lefleg insista. Il lui rappela juste les mésaventures des jours passés et la manière dont il avait arrangé l'affaire. Il précisa également qu'il n'était pas trop tard pour rouvrir le dossier si nécessaire. Ce dernier argument amadoua quelque peu son interlocuteur.

— Bon, Ok, je peux quoi pour vous ?

— T'as bien un macaron sur ton pare brise non ?

— Quoi, vous me réveillez au milieu de la nuit pour savoir si j'ai un macaron sur ma voiture. Mais vous n'êtes pas bien dans la police, non ?

Lefleg aurait pu débattre de la notion de milieu de la nuit, mais il n'en avait ni le temps, ni l'envie.

— Ecoute, garçon, dis moi juste oui ou non ?

— OUI

— Et bien voilà, et c'est pourquoi ce truc sur ton pare brise ?

— Pour rentrer chez moi ! Le gardien, il reconnaît ma voiture, tu penses. Mais ça fait rien, il faut qu'il m'emmerde. Je dois avoir le macaron, comme tout le monde, pour qu'il daigne lever sa fichue barrière.

— C'est bien ça, d'être raisonnable et de respecter le règlement. Mais c'est où chez toi ? Quand t'es en vacances j'entends. Nous n'avons même pas eu le temps d'en parler la dernière fois que je t'ai vu ...

— Le « Domaine du Pin parasol », route de Bagnols-en-foret, Fréjus. Vous êtes fortiches dans la police, non ?

Lefleg, n'avait pas entendu la dernière réflexion. Il avait déjà raccroché, pris son blouson et ses clés de voiture. Direction route de Bagnols. Pendant le trajet, il se demanda à quoi pouvait bien ressembler le fameux « Domaine du Pin parasol ». Il longea une série de campings, de terrains militaires, sans apercevoir l'ombre d'un Domaine. Il commençait à se demander si l'autre ne l'avait pas

un peu mené en bateau. Après avoir passé un mémorial militaire, à l'ombre des pins, il aperçut enfin un panneau indiquant l'entrée du domaine à deux cent cinquante mètres. Lefleg était plutôt dubitatif. Mister Ferrari pouvait se permettre de casser son bolide un soir de beuverie sans s'en faire et il venait en vacances dans un endroit pareil. Même si un mur d'enceinte lui cachait l'intérieur du fameux Domaine, il restait perplexe quand un gardien vint frapper à sa portière.

— Bonjour Monsieur, vous n'avez pas vu le panneau ? Il faut vous présenter aux gardiens si vous êtes un visiteur ? Vous n'avez pas de macaron ?

Le fameux macaron. Lefleg avait bien envie de lui montrer sa carte en guise de réponse. Elle valait tous les macarons du monde. Mais après tout, ce gardien ne faisait que son boulot et il n'avait pas de raison de l'agresser.

— Bonjour. Inspecteur Lefleg, pourrais-je avoir quelques renseignements s'il vous plaît sur l'un de vos ...

Lefleg cherchait le mot le plus approprié quand le gardien lui enleva une épine du pied.

— Sociétaires ?

— Oui, si c'est comme ça que vous appelez les gens qui vivent ici.

— Et bien, c'est plus compliqué que ça. Vous résidez ici comme sociétaire, mais aussi comme ayant droit, invité ou locataire.

Les bonnes intentions de Lefleg s'étaient envolées. Il aurait dû s'en douter. Ça ne lui ressemblait pas d'être aimable et patient, surtout de bon matin.

— Bon écoutez, je n'en sais rien moi si c'est un ayant droit ou un truc du genre. Je voudrais avoir des renseignements sur le propriétaire d'une voiture que nous avons retrouvée en ville.

— Ah, pour ça, il faut aller à l'administration.

— L'administration, c'est bien ça, et j'y vais comment ?

— Si vous n'avez pas de macaron, vous ne pouvez pas rentrer, et l'administration c'est à l'intérieur. Il faut vous faire enregistrer auprès de mon collègue.

— Je vous ai dis que j'étais inspecteur de police ? Non ? C'est cela, je ne vous l'ai pas encore dit ! Si, je vous l'ai dit, Alors, vous n'avez pas bien compris. Alors voilà ma carte et ouvrez cette fichue barrière.

— C'est une propriété privée ici, inspecteur. Vous ne pouvez pas rentrer comme ça.

— Alors écoute, mon gars, tu vois, ça va être très simple. Tu m'appelles un de tes responsables et on règle dans la minute qui suit ta future promotion ou tu m'ouvres cette fichue barrière !

— J'appelle mon chef.

— C'est ça, fais comme ça.

Après quelques minutes, un homme de petite taille, cheveux courts et noirs, arriva sur place. Il portait des lunettes rondes qui lui donnaient l'air d'un chercheur en sociologie. Il s'entretint avec le gardien quelques secondes et se dirigea vers Lefleg en ajustant ces fameuses lunettes.

— Bonjour Inspecteur. Qu'est-ce que l'on peut faire pour vous être utile ?

— Ecoutez, je n'ai pas l'habitude de discuter de mes enquêtes sur le bord de la route. Alors on va chez vous de suite ou bien, vous me donnez votre nom et adresse et je vous convoque au poste dès ce soir. À vous de voir ?

— Ok, venez avec moi. Ma voiture est juste derrière le poste de garde - Puis se tournant vers le l'agent de sécurité qui était resté à portée de voix - C'est bon, Payot, je m'en occupe.

Le garde Payot retourna à sa guitoune avec l'air satisfait de l'abruti qui avait bien fait son travail. Lefleg, passablement énervé, monta dans la superbe jeep rouge pompier du petit homme et se laissa conduite à l'intérieur du Domaine. Très vite il comprit que c'était la bonne solution. Ils avaient déjà emprunté des tas de routes et il était complètement perdu. Tout au long du trajet il fut surpris par la nature des habitations. Il ne s'agissait pas réellement de villas mais de mobil-homes. La plupart étaient extérieurement aménagés de telle manière qu'il n'était pas facile de faire la différence. Le « Domaine du Pin Parasol » avait l'air très luxueux et

particulièrement vaste. Il commençait à comprendre pourquoi Fanon, ne l'avait pas trouvé en cherchant dans la liste des campings. L'homme aux petites lunettes rondes lui expliqua en quelques mots la situation et les conditions pour habiter au Domaine. Lefleg pensa immédiatement à une sorte de secte. Il n'en dit rien, mais son intuition était à l'affût. Au bout de plusieurs minutes, la voiture se gara devant un joli mas provençal où le mot « Administration » était fièrement inscrit sur le fronton. Une fois à l'intérieur, il remarqua une vingtaine de personnes qui patientaient à plusieurs guichets pour des raisons qu'il ignorait.

— C'est un peu comme une petite mairie ici, vous savez. Il y a toujours du monde qui vient chercher ceci ou cela. Venez inspecteur, mon bureau est juste à gauche.

Lefleg le suivit et referma lui-même la porte pour montrer que c'était toujours lui qui menait la danse.

— Alors, que puis-je pour vous inspecteur ?

— Est-ce que ce macaron, ou plutôt ce morceau de macaron appartient à l'un de vos membres ?

— Sociétaire, Inspecteur, sociétaire. C'est le propriétaire des parts sociales, de la parcelle si vous voulez.

L'homme aux petites lunettes rondes était parti dans une savante explication sur le montage en SCI du Domaine que Lefleg interrompit rapidement pour revenir à l'essentiel.

— Ok, sociétaire. Est-ce bien un macaron de chez vous ?

Il prit la photo du bout de pare-brise. Après quelques secondes il regarda Lefleg comme s'il venait de découvrir la « théorie de la Relativité ».

— Le macaron est violet et ovale. C'est un sociétaire et le macaron est de cette année. On change tous les ans ...

— Pas la peine d'en dire plus pour le moment. À qui appartient-il ?

— Je n'arrive pas à voir le numéro, normalement le numéro d'immatriculation est repris sur le bas du macaron pour que les gardes puissent valider par rapport au véhicule.

— Décidément, c'est pire que Fort Knox ici.

— Pardon ?

— Non rien ! J’essayais juste de me détendre un peu. Pour en revenir au macaron, il se trouve sur le pare-brise d’un cabriolet rouge, immatriculé 665 FT 55.

— Ok, je vais regarder ça, une minute je vous prie.

L’homme aux petites lunettes rondes prit son téléphone, appuya sur une seule touche à la manière des personnes importantes qui disposent d’une assistante — Denise, pouvez vous me donner le numéro général de la parcelle et le nom du sociétaire dont la voiture est immatriculée 665 FT 55. Moins d’une minute plus tard, la fameuse Denise revenait avec un dossier en main. On se prenait décidément très au sérieux ici. Sans plus attendre, elle en sortit une fiche cartonnée et se mit à la lire. Cette précipitation ne semblait pas du goût de son responsable. Il aurait préféré sans aucun doute possible en découvrir le contenu avant de le communiquer, ou non, à la police.

— Nous y voilà. Marc Gily, Acassi, numéro général 485. Cette voiture est au Domaine depuis de très nombreuses années. Sinon, Messieurs. Puis-je vous faire remarquer un fait surprenant ? Elle n’avait plus été enregistrée ces trois dernières années et à la fin de ce mois de mai, son propriétaire est revenu chercher un macaron !

— À tout hasard, vous n’auriez pas une photo de ce M. Gily ?

— Si, bien sûr, tous nos occupants sont enregistrés dans l’ordinateur et doivent posséder une carte de loisirs avec leur photo d’identité.

Le zèle de Denise n’enchantait décidément pas le maître des lieux. Elle semblait pouvoir facilement se passer de ses ordres et surtout elle n’avait pas du tout le même souci de discrétion que lui. Anticipant une éventuelle question, elle avait déjà sorti de son dossier une photocopie de la fameuse carte. Elle en tenait également une seconde. Devant le regard réprobateur de son supérieur et celui, interrogateur de Lefleg, Denise choisit son camp et continua à prendre les devants.

— M. Gily avait un invité en ce moment, Charles Bickman. J’ai pensé que cela vous intéresserait de voir à quoi il ressemble.

— J'ai vraiment l'impression que vos fichiers sont plus à jour et plus efficaces que les nôtres ...

Denise se dandinait d'un pied sur l'autre comme si elle attendait les résultats de son concours d'entrée à la police. L'homme aux petites lunettes rondes ne semblait pas du tout goûter à la plaisanterie. Lefleg, lui, regardait les photos des jeunes vacanciers. Un peu triste devant le sourire des deux garçons, il se disait que ce n'était peut-être plus que deux corps gisant au fond de la crique d'Agay.

— Bon, allons voir chez ce fameux M. Gily ?

— M. l'inspecteur, nous avons convenu, il me semble ...

— Ecoutez, il s'agit d'une affaire de meurtre. Votre Marc Gily et son invité sont très probablement en train de pourrir au fond de la méditerranée. Alors je n'ai vraiment pas de temps à perdre avec vos foutues procédures. On y va tout de suite et discrètement, ou je reviens dans deux heures avec une patrouille sirène hurlante. On fera un tel raffut que vous aurez tous vos ... sociétaires sur le dos dans la minute. L'argument fit mouche. Lefleg remonta à nouveau dans la voiture et se fit conduire à l'Acassi. Une nouvelle fois il fut surpris de la taille du domaine. Cinq minutes plus tard, ils se garaient enfin devant une parcelle plutôt bien aménagée. Chacun descendit de la voiture. Lefleg claqua violemment sa portière ne prenant guère le soin d'éviter de faire du bruit. L'homme aux petites lunettes rondes prit beaucoup de précautions pour refermer la sienne. Visiblement il n'avait pas l'intention de déranger les voisins en train de faire la sieste ou d'arroser leur jardin. En dépit de cette précaution, l'arrivée de la jeep avait attiré l'attention. Des personnes sortirent de leur terrain et, sans dire un mot, regardèrent dans leur direction. Lefleg était de plus en plus stupéfait. Ce Domaine, où vivaient des gens aux comportements étranges, regorgeait de règles de conduite surprenantes. Il commençait sérieusement à se demander où il était tombé. Il pensa au Village, lieux mythique de la célèbre série télévisé des années soixante, « Le prisonnier ». Il ne manquait plus qu'un voisin n'arrive et lui dise « Bonjour chez vous » pour compléter le tableau !

## Chapitre 27

La sonnerie de son téléphone se mit à retentir. Par reflexe il regarda sa montre et fut surpris. Qui pouvait chercher à le joindre à plus de vingt trois heures ? En plus sur ce téléphone. On ne l'appelait jamais sur ce genre d'outil archaïque. Ses moyens de communication à lui, avaient toujours plusieurs générations d'avance sur le commun des mortels. Car l'aspirant Colin, ressemblait trait pour trait à l'image que l'on se fait d'un jeune surdoué en informatique. Il était maigre et portait des lunettes toujours rafistolées avec les moyens du bord. Sa grande taille le gênait et il avait en permanence les épaules rentrées à la manière d'un bossu. Pour parfaire le cliché, de nombreux boutons d'acné donnaient l'impression qu'il n'était toujours pas sorti de l'adolescence.

Mais tout ceci lui était égal. Au sein du CEASN, personne ne prêtait attention à son étrange allure. Seuls ses exceptionnels talents étaient reconnus. Et dieu sait s'ils étaient nombreux. Depuis son plus jeune âge, il avait été particulièrement à l'aise avec les ordinateurs et autres consoles de jeux. Ses camarades de lycée, l'appelaient le « Geek » et il ne quittait ses écrans qu'à contrecœur. Plus tard, ses talents d'hackers avaient été repérés dans une sombre affaire. Il avait réussi à s'introduire dans l'un des serveurs du Quai d'Orsay. La machine qui gérait les messages de la toute nouvelle cellule de crise n'avait pas résisté à ses attaques. En pleine résolution d'un problème de prise d'otages, il avait réussi à accéder aux télégrammes codés en provenance de l'Ambassade concernée. Ensuite il avait pris le contrôle et avait formulé des exigences totalement saugrenues. Tout ça en quelques minutes et juste avant de rendre la main pour que l'affaire ne tourne pas au drame. Trois heures plus tard, il avait pris la peine d'indiquer les failles du système qui lui avaient permis de transpercer les multiples protections. Ce dernier message, pourtant bienveillant, avait causé sa perte.

À l'instar des gars de son espèce, il avait relevé le défi par jeu. Il en était sorti victorieux. Il pouvait baisser sa garde, la partie était terminée. Alors les spécialistes du Chiffre, ce prestigieux service de communication du Quai d'Orsay, avaient réussi à remonter jusqu'à lui. Et comme souvent dans ces histoires, la discrétion avait été de mise et le directeur de la sécurité informatique avait préféré utiliser les talents spéciaux de Colin. Un contrat moral avait été passé. Le Geek mettait son savoir-faire au service du Ministère ou il retournait dans une cellule, privé de tout matériel informatique. Le choix avait été rapidement fait. Très vite il intégra une petite équipe en charge de l'informatisation des représentations diplomatiques françaises. On lui avait confié la sécurisation des installations de communication, domaine où il s'était révélé particulièrement efficace.

Dernièrement, il avait intégré le CEASN, à la demande expresse du Lieutenant Weber. Il l'avait repéré sur une affaire à l'Ambassade française en Chine. À cette époque, Colin avait été envoyé à Pékin pour installer de nouveaux matériels. Après quelques jours d'utilisation, il avait relevé des activités bizarres sur les postes de travail du chiffre. Il en avait informé le Quai d'Orsay et Weber avait été détaché sur place en urgence. Conjuguant leurs connaissances, ils avaient réussi à débrouiller une affaire surprenante. Les PC en charge des envois des télégrammes avaient été piratés d'une manière pour le moins astucieuse. Les blocs d'alimentation avaient été trafiqués afin de servir de relai de transmission. Une fois modifiés, ils utilisaient les lignes électriques du secteur pour transmettre les activités du poste vers l'extérieur. Ensuite il suffisait de se brancher, en dehors de l'enceinte protégée, sur ce même réseau électrique. Un simple oscilloscope permettait de filtrer les fréquences et d'isoler les données informatiques piratées. Simple mais efficace.

Depuis cette histoire, Weber appréciait l'esprit vif et ingénieux du jeune aspirant. Colin, de son côté, avait fini par accepter cette vie militaire qui n'en avait pas l'air. Ses seules doléances avaient été de ne pas porter l'uniforme et de pouvoir choisir ses horaires de travail. Weber les avait défendues auprès de ses supérieurs et tout se passait bien.



Le téléphone s'était remis à sonner. Inquiété par l'insistance de son interlocuteur, Colin avait fini par répondre. Il reconnut immédiatement la voix de Weber lui demandant de le retrouver sans tarder. Le ton employé, à la limite du murmure, transpirait le mystère et la conspiration. Il ferma la session de son ordinateur, sortit de son bureau, fit les quelques pas qui le séparaient de celui de son chef et frappa à la porte.

— Entrez Colin. Je me doutais bien que vous seriez encore là à cette heure. Je ne vous sors pas d'un travail à terminer dans l'heure au moins ?

— Ça pourra attendre.

— Installez-vous, je voudrais m'entretenir avec vous d'une affaire un peu spéciale.

Habituellement seuls les ordinateurs n'avaient pas de secrets pour le « Geek », pourtant les intonations faussement enjouées de Weber ne l'avaient pas trompé. L'embarras du lieutenant était si flagrant que même lui avait pu s'en rendre compte. Intrigué, il s'assit sur le seul fauteuil installé en face du bureau. Plusieurs feuilles de papier y étaient inhabituellement éparpillées. L'appel à en prendre connaissance semblait évident. Puis il regarda machinalement l'écran qui était légèrement tourné vers lui. Là aussi ce n'était pas un hasard. Toute cette mise en scène n'avait visiblement qu'un seul motif. L'inviter à partager un étrange secret. Colin n'avait pas détourné le regard signifiant tacitement son accord pour entrer dans la confiance. Tout s'était passé rapidement et sans un mot, à la manière d'une cérémonie d'intronisation à une loge mystérieuse. Loge où des codes comportementaux secrets suffisaient à bannir toute parole. Et puis Weber stoppa ce silence complice.

— Dites moi, Colin, puis-je vous faire confiance ?

— Lieutenant, vous savez bien que je suis accrédité niveau un, comme tout le monde ici, alors ...

— Je sais, Colin, je sais. Je vous parle ici d'une confiance, disons plus personnelle.

Colin trouvait que la conversation prenait une tournure pour le moins curieuse. Il ne montra aucun trouble et répondit avec sa franchise habituelle.

— Lieutenant, si je suis ici, à faire le boulot dont je rêvais, c'est grâce à vous et à vos recommandations. Vous pouvez me faire confiance ... comment dites vous, personnellement !

Weber hésitait encore. Continuer à enquêter sur AhKinChilan était contraire aux ordres et mouiller son jeune collaborateur dans cette affaire l'ennuyait. Mais il n'avait pas le choix. Il n'arrivait plus à réfléchir seul. Colin était l'unique personne avec laquelle il pourrait partager ses réflexions sans risque.

— Vous savez que je suis sur la piste d'un éventuel activiste qui se servirait d'un forum internet pour envoyer des messages à des cellules dormantes.

— Votre fameux AhKinChilan ! Ils en parlent pas mal dans le service, en effet. Enfin, on parle surtout du fait que le Colonel vous ait remis en place sur cette affaire. Mais lui, il ne comprend rien à rien de toute façon.

— Disons que je n'ai pas entendu votre dernière remarque Colin. Sinon, oui, il s'agit bien de celui qui se fait appeler AhKinChilan. Et pour tout vous avouer, je suis un peu perdu. J'aurais, comment dirais-je, besoin de confronter certaines de mes hypothèses à un regard neuf. La complicité entre les deux hommes n'était pas la seule raison qui l'avait poussé vers Colin. Avant de s'isoler dans le monde virtuel de l'informatique, le jeune aspirant avait fréquenté des groupuscules aux comportements très similaires à ceux que traquait la cellule ADS. Même s'il avait rapidement compris que l'on se servait de lui et de ses talents, il avait vu les gourous à l'œuvre. Leurs mensonges et leurs manipulations. Il en connaissait les rouages. Il savait que derrière les discours moralisateurs et bienveillants se cachaient bien souvent des objectifs peu avouables. Il s'en était confié à Weber lors d'une enquête sur le piratage des serveurs informatiques du Ministère des Finances lors d'un G20 tenu à Paris. Les hackers appartenaient à une «Eglise de la Divinité» très controversée. En réalité une simple couverture pour des agissements nullement mystiques. Le lien avec des puissances

étrangères n'avait pas été officiellement reconnu mais personne n'avait été dupe. Alors le point de vue de Colin, un point de vue « de l'intérieur », pouvait l'aider à comprendre les agissements d'AhKinChilan. Weber lui avait demandé son aide. Il était d'accord, pas convaincu que ces quelques mois passés à fréquenter ce type d'individus soit une expertise suffisante. Mais puisque Weber y tenait, pourquoi pas. Tout d'abord, il écouta avec beaucoup d'attention le rapide bilan ainsi que les différentes hypothèses posées jusque là. Puis il osa quelques remarques.

— Mon lieutenant, si je comprends bien. AhKinChilan veut donner l'impression de connaître ce qui va se passer à la date du 21 décembre. Et vous en déduisez deux hypothèses possibles. Soit, il est particulièrement doué et ses connaissances scientifiques hors du commun lui permettraient d'anticiper les événements à venir. Soit il fait en sorte d'en être directement l'instigateur. Dans ce cas, les prédictions sont toujours plus faciles à faire.

— C'est plutôt bien résumé. Mais la première hypothèse reste fragile. Aucun scientifique de renom ne semble prêter attention aux élucubrations du net sur ce sujet. Il existe bien quelques sites sérieux et historiquement crédibles qui essaient de faire taire les rumeurs, mais sans plus. Aucun ne veut pas donner d'importance à ce phénomène de mode.

— Répondre trop ouvertement à ce genre de tumulte médiatique finit par accréditer la thèse que quelque chose est vrai. Et donc servir la cause des manipulateurs. C'est pour ça que les gens sérieux se taisent.

— Exact. Sur le site même de « l'ère du verseau », la Nasa est mise en cause dans un possible complot mondial. Elle dissimulerait une vérité cosmique terrifiante autour de Nibiru. Et bien la Nasa n'a jamais jugé nécessaire de démontrer l'inexistence de cette fameuse douzième planète. Que ceux qui diffusent des informations sur sa pseudo réalité prouvent leur thèse. C'est le meilleur moyen de les mettre face à leur contradiction.

— Donc d'après vous, si personne de la communauté des chercheurs n'est venu contredire scientifiquement AhKinChilan,

c'est qu'il se trompe ? Cela étant, ils ne surfent certainement pas sur « l'ère du Verseau ».

— Vous savez Colin, même si le forum choisi par AhKinChilan pour s'exprimer, ne fait pas partie de la catégorie des sites incontestables et fiables, ses déclarations fracassantes ont été largement rediffusées au-delà de cette première sphère d'illuminés. Elles ne sont certainement pas passées inaperçues auprès de certains scientifiques, disons acceptables. De vraies affirmations auraient fait naître des contradicteurs dignes de foi.

— Donc AhKinChilan ne détient pas d'informations avérées qui seraient connues de lui seul ... Désolé mon lieutenant mais ..., et si Abel avait raison ? Une grosse tête qui veut faire joujou avec des simples d'esprit ?

— Ou alors, mon cher Colin, il reste votre seconde hypothèse. Beaucoup plus inquiétante et à laquelle j'accorde énormément de crédit depuis le début de cette affaire. AhKinChilan est celui par qui le danger arrivera. Événements extra planétaires ou non, il s'en fiche ! Il veut juste se servir des craintes engendrées par cette date.

— Mais alors, un silence prolongé de sa part ne pourrait signifier qu'une seule chose. Le compte à rebours est terminé et la phase active du processus est entamée. Mais dans ce cas, le timing n'est pas bon ? C'est beaucoup trop tôt !

Weber semblait perdu dans ses pensées. Colin, lui, s'était permis de reprendre les notes de son supérieur et de relire quelques passages des publications.

— Excusez moi, mon Lieutenant, mais il y a peut être une troisième hypothèse. Vous voyez là, au-delà des réponses et commentaires élogieux que suscitaient les posts d'AhKinChilan, d'autres envois sont beaucoup plus virulents. Ces derniers jours, ils deviennent clairement menaçants

— Et vous en déduisez que le silence du prêtre maya ne serait peut-être pas de son propre fait. Ce serait plutôt une bonne nouvelle. L'arrêt des messages ne voudrait pas dire que les actions sont déjà lancées. On aurait juste voulu le faire taire ? C'est une piste possible et si on la suit, on tombe rapidement sur un certain BulucChabtan.

— BulucChabtan ?

— Oui, je sais, nos amis sont très orientés « culture maya », mais derrière cette terminologie précolombienne, je sens surtout un gigantesque trompe-l'œil. BulucChabtan lui-aussi croit, ou plus exactement, veut faire croire à l'imminence d'une catastrophe planétaire. Mon avis est qu'il pense pouvoir en profiter d'une manière ou d'une autre. Comme l'autre ! Toutes leurs postures ne sont que des écrans de fumée. J'en suis sûr ! Quoiqu'il en soit, vous avez raison, si on détaille les posts de ce « Dieu de la mort », ces menaces envers AhKinChilan sont de plus en plus féroces.

— Donc BulucChabtan pourrait bien être derrière le silence du prêtre ? Mais, il y a tout de même un petit problème avec cette hypothèse. Il aurait fallu qu'il retrouve physiquement AhKinChilan. Or vous m'avez dit que même le Traceur n'avait pas encore réussi à le localiser. Je doute que quelqu'un dispose de moyens plus puissants que les nôtres. Enfin, du moins je l'espère.

— C'est exactement ce que je me suis dit. Ce scénario n'est guère envisageable. Ou alors, il se cache derrière BulucChabtan du gros, du très gros gibier. Mais je n'y crois pas.

— Il y a peut-être une autre piste mon lieutenant. Vous m'avez parlé de ces illuminés qui avaient menacé de mort celui qui essayait de défier le choix de Dieu pour notre planète.

— Même remarque que pour BulucChabtan, ils n'auraient pas pu le retrouver.

— Ou alors, tout ce joli monde se connaît et nous joue la comédie depuis le début ?

— Ça c'est intéressant ! Mais dans ce cas, je pencherais plutôt sur une divergence de dernière heure concernant la marche à suivre.

— Alors, pourquoi ce combat de boxe aurait-il lieu par internet interposé ?

— Ils sont peut-être géographiquement très éloignés les uns des autres ?

Décidément, tout cela faisait beaucoup de questions pour bien peu de réponses. Et après un long silence, Colin reprit la parole.

— Ou alors, nous nous trompons. Ou plutôt on veut nous tromper ! Cette date du 21 décembre 2012 n'est pas un facteur clé ?

Weber tordait sa bouche dans tous les sens. Est-ce qu'il avait pu tomber dans un piège aussi grossier ?

— Non, ce n'est pas possible. Cette date ou ce qu'elle représente est importante. Compte-tenu de la mise en scène, quelles que soient les croyances des uns et des autres, s'il doit se passer quelque chose, ce sera dans les jours qui l'entourent. À propos Colin, je ne vous l'ai pas encore demandé. Vous y croyez vous, à cette catastrophe planétaire ?

— Très franchement mon Lieutenant, pas une seconde ! Ce n'est pas la première apocalypse que l'on nous promet. À entendre tous les prophètes du monde, notre bonne vieille terre aurait dû exploser une bonne centaine de fois. Souvenez-vous des témoins de Jéhovah, des Davidiens, de Marilyn Agge et bien d'autres. Ils nous promettent Armageddon tous les dix ans. Et puis il y a ceux qui prédisent l'arrivée d'extra-terrestres, les Sheldon Nidle ou les anciens adeptes d'Asrama. Et je ne vous parle pas de Nostradamus et des courants millénaristes. Non, définitivement non ! Je ne crois pas à toutes ces histoires.

— Mais vous suivez ça de près dites-moi ?

— Je m'y suis intéressé, oui, sans plus. Par contre ici, aux vues des pseudonymes utilisés, on pourrait penser à des adeptes de la convergence harmonique et des mouvements New-Age. Mais je pense comme vous. Ce ne sont que des leurres. Et une chose est sûre. Dans la plupart des cas, les fausses prédictions sont instrumentalisées à des fins malhonnêtes ou criminelles. Et je parierais plutôt pour un truc de ce genre.

— Oui, la question est bien là. Qu'est-ce qu'ils nous préparent ? Qu'est-ce qui se trame sur ce fichu forum ?

Les deux hommes se regardaient les yeux pleins d'interrogations, comme si l'autre allait trouver la solution. Puis ils se mirent à rire devant ce silence symptomatique de leur difficulté à avancer sur cette affaire.

— Ecoutez Colin, j'ai été ravi de pouvoir réfléchir avec vous sur ce drôle de prêtre maya. Mais je crains que ce soir, nous soyons l'un et l'autre à court de ressources et d'idées. En tout cas, merci encore de votre soutien et de votre discrétion, n'est-ce pas ?

— Aucun souci mon lieutenant et bonne soirée tout de même ... Une dernière idée, comme ça. Et si les publications du prêtre avaient été censurées, interdites de net, en quelque sorte ?

— Censurées ? Mais par qui et comment ?

— Par qui je ne sais pas, mais comment, ce n'est pas si compliqué, enfin pour certain.

— Pour tout vous dire, j'ai pensé un moment que le CEASN m'avait bloqué quelques accès. Histoire de me remettre à ma place. Mais j'ai vérifié et il n'en est rien.

— Vous savez nous ne sommes probablement pas les seuls à pouvoir barrer la route à quelques internautes trop bavards ...

Colin quitta le bureau de son supérieur sur cette dernière remarque. Weber passa à la déchiqueteuse les différentes notes qu'il avait pu prendre sur le sujet. Il mit à l'abri dans le petit coffre fort dissimulé sous son bureau les impressions de toutes les publications d'AhKinChilan. Puis remonta à la surface prendre l'air et ressasser toutes ces questions. La dernière suggestion de Colin en tout premier lieu.





## Chapitre 28

« Le responsable de la sécurité » entra le premier sur la parcelle. Comme l'aurait fait n'importe quel voisin en recherche de sympathie, il demanda timidement si quelqu'un était présent, mais le terrain semblait vide. Il n'y avait pas de voiture, aucun bruit et pas le moindre signe de vie. L'homme aux petites lunettes rondes s'était avancé jusqu'à une terrasse en bois jouxtant un très beau mobile home flambant neuf puis réitéra son appel. Toujours sans succès. Même si l'absence de réponse n'aurait pas dû l'étonner, il ne se sentait plus très à l'aise. Jusqu'à présent il n'avait pas voulu réellement croire à toute cette histoire. Pas ici, pas au Domaine. Pourtant, devant ce silence, il commençait à douter. Et discrètement, il laissa Lefleg le devancer.

L'inspecteur aussi ressentait une tension étrange. Quelque chose l'avait mis sur ses gardes. Il n'y avait effectivement rien d'anormal à ce que personne ne réponde. Marc Gily et son invité gisaient en toute logique au fond de l'eau mais son subconscient n'était pas d'accord. Circonspect, Lefleg continuait à avancer doucement. Les cigales s'étaient tuées et seules quelques pies jacassaient au loin. Au fond du terrain, les bourrasques d'un léger mistral secouaient les branches de pins. Leurs frottements sur les montants de la pergola provoquaient des grincements lugubres. En allant un peu plus loin, Lefleg aperçut une deuxième terrasse aménagée derrière une haie de papyrus. Les deux hommes avançaient prudemment quand des froissements d'ailes les firent sursauter. Des tourterelles, attirées par des miettes de pains laissées aux abords d'un salon en bambou, venaient de s'envoler. Lefleg repéra alors un « Var Matin » posé sur la table basse et daté de la veille. Il n'y avait pas de doute possible, le terrain avait été occupé de manière tout à fait récente. En tous cas, depuis l'accident. Puis un nouveau détail attira son attention. L'édition du Journal, elle venait de Nice. Fréjus, dépendait de Draguignan. Même s'il ne s'attendait pas à voir surgir le fantôme de Mme Bisser, tout cela confirmait sa première intuition et l'inquiétude le tenait en alerte.

Silencieusement, il sortit son arme et continua à avancer avec précaution, se préparant à toute éventualité. Le bruit de ses pas sur le gravier trahissait sa présence, mais il ne pouvait guère faire autrement.

Soudain, il entendit le plancher craquer à l'intérieur du Mobil-home. Rapidement, il se glissa le long du mur, patienta quelques secondes puis se pencha légèrement en avant, à la hauteur de la baie vitrée. Une silhouette se dirigeait vers la porte d'entrée.

— Putain, Charles, c'est toi ? Bon sang qu'est-ce que tu m'as fait peur. T'étais où ? Ca va pas la tête de disparaître comme ça ? Et la voiture, elle est où la voiture ?

Un type, qui ressemblait vaguement à la photo de Marc Gily, sortit très en colère. Il était prêt à continuer sur le même ton, mais le canon d'un revolver se trouvant à quelques centimètres de son visage, le calma immédiatement.

— On ne bouge pas l'ami ! Et on décline gentiment son identité !

— Mais, c'est quoi ça ?

— Moi, c'est Inspecteur Lefleg. Et vous, à qui ai-je l'honneur ?

— Marc, Marc Gily. Mais d'abord qu'est-ce qui me prouve que vous êtes de la police ?

Lefleg abaissa légèrement son arme, sortit sa plaque et la mit sous le nez de Gily.

— Vous avez l'air en bonne santé pour un fantôme, M. Gily !

Son étrange impression était loin de se dissiper et la réaction du jeune homme le déconcertait. Gily n'avait pas été très surpris à la vue de l'arme à feu. Par contre, il avait douté qu'elle soit entre les mains d'un officier de police.

— Bon, mon garçon, on va déjà aller s'habiller et on revient vite voir le gentil inspecteur.

Marc avait l'habitude de dormir nu. Après avoir entendu du bruit sur la terrasse, il était sorti de son lit avec pour seul camouflage, un paréo un peu court. Il retourna dans sa chambre et réapparut quelques secondes plus tard vêtu d'un bermuda et d'un tee-shirt. Lefleg était resté sur ses gardes, son Sig-Sauer toujours en main.

— Bon sang, mais qu'est ce qui se passe ? M. Royan, c'est qui ce type ?

Marc regardait en direction de l'homme aux petites lunettes rondes. Il espérait un peu d'aide et d'explications, mais Lefleg voulait garder le contrôle de la situation et il ne laissa à quiconque le soin de reprendre la parole.

— Oh là les gars ? Pour l'instant on va jouer avec mes règles OK. Alors c'est moi qui pose les questions et c'est M. Gily qui répond. Y a pas plus simple.

— Ecoutez Inspecteur, je pense que M. Gily est un peu perturbé. Peut-être a-t-il besoin de mon aide pour y voir plus clair. Je vous rappelle que nous sommes ...

— Bon, Royan ! Là, ça commence vraiment à bien faire. Je l'ai déjà dit. Juste M. Gily et moi !

Marc ne comprenait rien. Royan s'était fait tout petit au fond de la terrasse, mais ce n'était apparemment pas assez. Lefleg n'avait pas envie de l'avoir dans ses pattes pour le moment. Tout ce Domaine lui avait déjà paru suffisamment bizarre et il était fatigué de toutes ces simagrées.

— M. Royan, je crois que la jeep serait un très bon endroit pour réfléchir et si M. Gily a besoin d'un avocat, on vous fera signe. Quant à vous M. Gily, on va reprendre depuis le début. Vous avez parlé de voiture tout à l'heure, c'est un bon début ça. Est-ce que vous connaissez une certaine Mme Bisser ?

Marc était dans l'incompréhension la plus totale. Il était réveillé et menacé par un inspecteur de police. Et au final, on lui posait des questions sur sa grand-mère décédée trois ans plus tôt.

— C'est ma grand-mère, c'était chez elle ici, mais j'ai hérité du terrain à son décès.

— Et d'une voiture non ?

Tilt ! Là, Marc commença à entrevoir la situation. Il repensa à Charles, son silence depuis trois jours. Il eut soudain très peur pour son ami.

— Oui, d'un cabriolet 304, pourquoi ? Et Charles ? Que lui est-il arrivé ?

— Bon, déjà vous voyez ça, ce n'est pas bien. La voiture officiellement elle n'existe plus depuis trois ans et vous là, vous m'en parlez comme si de rien n'était.

— Bon, c'est vrai, j'ai peut-être oublié, il y a longtemps, de finir les démarches administratives. Et c'est pour ça que vous avez pointé votre arme sur moi ? Mais où est Charles ?

— Bon le flingue, on l'oublie, je suis un peu à cran en ce moment, mais faut me comprendre, je vous cherche depuis trois jours, et tout ça à cause de votre « j'ai peut-être oublié de terminer les démarches administratives ». Vous voyez dans mon domaine à moi, trois jours de perdus, ce n'est pas bon, pas bon du tout.

Marc s'imagina alors que Charles avait dû avoir des ennuis avec le cabriolet. Qu'il n'avait pas pu montrer les moindres papiers. Mais pourquoi Lefleg ignorait-il systématiquement ses questions à son sujet ? Pourquoi Charles n'était pas avec lui ? Ce n'était plus supportable !

— Ça suffit maintenant. Où est mon ami Charles ? Pourquoi vous êtes là ?

— Charles ?

— Oui, Charles Bickman. Il vit avec moi. Plus exactement il est en vacances chez moi. Je ne l'ai pas revu depuis trois jours et c'est lui qui a ma voiture. Enfin normalement. Nous étions à Cannes mardi soir. Moi je suis resté sur place pendant deux jours. Charles est rentré le soir même. Mais je n'ai plus de nouvelles et il ne répond pas à son portable.

Lefleg s'était mis en état d'alerte, dès son arrivée. Puis le comportement de Marc avait continué à alimenter ses soupçons. Maintenant il avait l'étrange sensation que Gily n'était pas tout blanc dans cette affaire. Et s'il lui avait dit la vérité à propos de leur virée cannoise, il y avait fort à parier que ce soit Bickman au fond de la crique. Mais il ne le sentait pas comme ça. Le meilleur moyen d'en savoir plus était encore de le laisser se dépatouiller avec son histoire. Lefleg sortit son calepin, un vieux stylo et joua au policier

conscientieux. Comme prévu, Marc raconta à nouveau sa dernière soirée avec son ami et chacune de ses phrases renforçait sa propre anxiété. Lefleg se contentait de prendre quelques notes. Ce serait bientôt à son tour de jouer. Marc, lui, continuait tant bien que mal.

— Et puis, je suis rentré hier en fin d'après-midi en taxi. Je n'arrivais pas à joindre Charles pour qu'il vienne me chercher, enfin ça je vous l'ai déjà dit.

— Comment ?

— Que je n'arrivais pas à le joindre ! Bon sang mais qu'est-ce qui se passe ?

Tout ce petit manège dura encore quelques minutes. Puis Marc sembla à point. C'était à Lefleg de passer à l'attaque.

— Bon on va reprendre tout ça bien tranquillement. On va laisser tomber pour l'instant l'histoire de la voiture qui devrait être à la casse. Mais je voudrais que l'on reparle un peu de la soirée à Cannes.

— Encore ! Mais ça fait déjà deux fois que ...

— S'il vous plaît M. Gily, votre soirée à Cannes ? Et d'abord, pourquoi Cannes ?

— Ça fait un moment que Charles et moi nous éclurons tous les casinos de la Côte.

— Vous êtes joueurs ?

— En amateur.

Lefleg avait perçut la minuscule hésitation, le mouvement des yeux de droite à gauche et le clignement répété des paupières. Sans aucun doute possible, on abordait là un sujet sensible.

— En amateur, c'est quoi pour vous, un amateur de casino ? Quand celui-ci y va tous les soirs ? Deux fois par semaine ? Et lequel de vous deux était le plus joueur ?

Là aussi, nouvel atermoiement, suivi d'un très rapide et presque insignifiant rictus de contrariété. Toutes ces micro-expressions n'avaient pas échappé pas à Lefleg. Il avait vu juste. Gily ne disait pas la vérité. Et effectivement Marc hésitait. Il ne pouvait pas

expliquer en détails comment il avait poussé son ami dans cette spirale infernale. S'il avouait ça, il allait devoir se justifier. C'était impossible !

— Charles, c'est Charles le plus forcené de nous deux !

— M. Bickman ? C'est donc à cause de lui que vous passez toutes vos soirées dans les salles de jeu, c'est bien ça ?

— Il ne m'y forçait pas non plus. Mais vous savez Charles est un surdoué. Dans le domaine des probabilités en plus. Il vient de sortir de Normal Sup et ça le démangeait de pouvoir utiliser ses connaissances pour jouer le mieux possible.

Marc avait le sentiment de ne pas trop travestir la réalité. Il omettait juste de préciser son rôle essentiel dans cette nouvelle passion. Ce n'était pas si grave.

— Bon si nous revenions à la soirée de mardi. Vous étiez donc partis tous les deux à Cannes. Que s'est-il passé ensuite ?

— Eh bien comme souvent, enfin comme toujours, Charles se mettait à une table de roulette et s'y accrochait le plus longtemps possible pour mettre en place ses fameux systèmes, ses martingales quoi !

— Et vous pendant ce temps là, vous faites quoi ? Vous le regardez jouer ? Vous vous y mettez aussi ?

— Disons que je joue quand même un tout petit peu, et plutôt au blackjack. Mais comme ça, au feeling ! Je n'ai pas du tout les mêmes capacités intellectuelles que Charles.

— Et ce soir là ?

— Comme d'habitude. Mais j'ai perdu assez vite. J'ai remarqué que Charles était complètement absorbé par sa partie alors je suis allé au bar. J'y ai rencontré une jeune femme. Enfin, disons plutôt une dame.

— Tu fais aussi gigolo quand tu ne joues pas ?

Marc n'avait pas apprécié cette dernière remarque. Mais le changement d'attitude de Lefleg l'avait perturbé bien davantage. Le soudain tutoiement et le ton brusquement agressif l'avaient totalement décontenancé. Marc avait commencé à reprendre pied. Il

s'était senti plus à l'aise depuis quelques minutes. Ce n'était déjà plus le cas ! Visiblement Lefleg savait s'y prendre dans l'art de la déstabilisation.

— Ecoutez, je me suis fait un peu dragué, et j'ai laissé faire, c'est tout.

L'inspecteur reprit ses notes. Il n'en avait nullement besoin. Juste une vieille ficelle pour faire mariner un peu le jeune coureur de jupons. La proie semblait bien tendre, mais Lefleg avait appris à se méfier. Ce n'était pas le moment de relâcher la bride. Gily pouvait être un très bon comédien.

— C'est pour ça que vous êtes resté à Cannes ? Oui, il me semble bien que vous m'avez signalé ça tout à l'heure, Non ?

Marc n'était plus très sûr de lui. Il avait menti tout à l'heure à propos du jeu. Mais il lui semblait avoir dit la vérité à propos de Madame. Il aurait dû tout avouer tout de suite. C'était trop tard maintenant ! La confusion s'était installée dans son esprit et il ne savait plus comment s'en sortir.

— Oui, oui tout à fait. Cette charmante dame m'a fait le plaisir de m'inviter chez elle pour un dernier verre, et j'ai accepté. Puis d'un verre à l'autre, je suis resté quelques temps chez elle.

— T'es un rapide, toi. Et ton ami Charles dans tout ça. Tu le laisses là comme ça tout seul à Cannes devant sa table de jeu.

— On s'est contacté par SMS, je crois.

— Tu crois ou t'es sûr ?

— Oui, par SMS, c'est bien ça.

— Donc tu ne l'as pas revu depuis la table de roulette ? Et cette charmante personne qui t'offre le gîte et le couvert, on peut savoir de qui il s'agit ?

— Disons que ça m'embête. Elle est mariée et je ne voudrais pas lui faire de tort, ni compromettre sa réputation

— Tu vois là, compte-tenu de la situation, sa réputation j'en ai pas grand-chose à faire. Et toi, tu as intérêt à pouvoir justifier de ton emploi du temps depuis l'autre soir. Minute par minute !

Marc était de plus en plus inquiet. Tout ceci ne pouvait quand même pas être à cause de ses petites magouilles avec la voiture. Ses autres soucis ? Personne ne pouvait être au courant. Du moins il continuait à l'espérer. Mais le doute s'était installé sur ce point là aussi. Pourquoi Lefleg se comportait comme ça avec lui ? Qu'était-il arrivé à son ami ?

— Bon, reprenons. Des SMS et pour vous dire quoi ?

— Et bien, j'ai prévenu Charles qu'il pouvait rentrer seul. Que je passais la fin de la soirée sur place.

— Vous étiez bien sûr de vous, ou en tous cas sûr de vos charmes ?

À nouveau le vouvoiement. Marc se savait complètement manipulé. Mais il ne pouvait rien y faire. Lefleg s'amusait à le mettre en confiance pour mieux le déstabiliser par la suite. Comme s'il jouait à lui tout seul, les partitions du gentil et du méchant flic. Et le pire, c'est que ça fonctionnait.

— Bien disons, qu'il y a des regards qui ne trompent pas.

— Donc, t'es sûr de ton coup. Tu fais un SMS à ton pote pour lui dire de prendre la voiture et de rentrer. Et lui qu'est-ce qu'il fait ?

— Bien, il est rentré en voiture, ... j'imagine.

— Tu imagines ou t'en es certain ? Tu l'as vu monter dans la voiture ?

— Non ! Je n'ai rien vu ! Mais pourquoi toutes ces questions ? Bon dieu, mais que s'est-il passé ? Qu'est-ce que vous cherchez à la fin ?

Gily semblait à bout de nerf et Lefleg avait envie de le cuisiner encore un peu. Mais après tout, à part ce que lui dictait son intuition, il n'avait pas grand-chose à lui reprocher. Si le garçon était aussi clair que de l'eau de roche, il n'avait pas vraiment de raison de le traiter comme ça. Après quelques secondes d'hésitation, il décida de relâcher un peu la pression. Enfin, pas tant que ça.

— Et bien, M. Gily, il semblerait que Charles Bickman ait eu un petit souci, enfin disons plutôt un gros souci avec votre voiture.



Marc commençait à sentir ses jambes s'affaisser sous son poids. Son cœur battait à un rythme de grimpeur du tour de France au sommet du Tourmalet. Des frissons le parcouraient de part en part.

— Nous avons retrouvé votre cabriolet, au fond de la crique d'Agay.

— Quoi, comment ça, la crique d'Agay ?

Marc était déboussolé, sa tête était sur le point d'exploser.

— Et, ... Et Charles ?

— Et bien c'est bien ça le problème, nous ne l'avons pas retrouvé, du moins pas encore.

— Comment ça, pas encore, ça veut dire quoi, pas encore ?

— Et bien, qu'après une chute pareille, les chances de s'en sortir vivant sont quasiment nulles.

Cette fois-ci, l'abattement de Marc, semblait bien réel.

— Vous, vous voulez dire ... Vous voulez dire que Charles est mort ?

— Nous le pensons fortement, désolé. Et ce n'est pas tout. Nous avons la certitude qu'il ne s'agit pas d'un accident ! On a apparemment poussé votre voiture et son conducteur volontairement dans le ravin.

Face à cette révélation, Marc eu une nouvelle fois un comportement très surprenant. La peur ! La peur venait de s'emparer de lui. La tristesse d'avoir perdu son meilleur ami était toujours bien présente. Mais il y avait autre chose dans son regard. « Un autre chose » que Lefleg perçut immédiatement. Il en était certain maintenant, Marc Gily ne lui avait pas dit toute la vérité. Il l'avait malmené, mais il n'avait plus le moindre remord.

— Toutes mes condoléances, M. Gily. Et s'il vous plaît, malgré votre douleur, j'aimerais que vous restiez à la disposition de la justice.

— Oui, oui, bien sûr.

Marc semblait s'être ressaisi quelque peu. La peur, s'était terrée au plus profond de lui. On avait assassiné son meilleur ami. Mais il en était persuadé, ce n'était pas Charles qui était visé

Lefleg s'apprêtait à quitter le terrain. Il se retourna une nouvelle fois et scruta la réaction de Gily. Le regard terrorisé se cachait derrière des larmes bien réelles, mais il était là. Marc Gily était terrorisé et il lui avait menti !

— Nous nous reverrons bientôt M. Gily. Si vous avez besoin de quoi que soit, ou si un détail vous revenait, n'hésitez pas !

Lefleg quitta le terrain et retrouva M. Royan à proximité de la jeep.

— Mais enfin, que se passe-t-il ?

— Si, on vous le demande, ... Par contre, nous allons être amenés à nous revoir, souvent ...

M. Royan démarra lentement et prit la route en direction de la sortie. Lefleg était perdu dans ses pensées. Marc, lui, s'effondra dans le canapé du salon en bambou, et il se mit à pleurer.

Ca ne devait pas se passer comme ça !

## Chapitre 29

Marc était totalement anéanti. Son ami d'enfance, son meilleur ami, son seul ami, était mort. Tous les moments passés avec lui illuminaient encore sa mémoire. Mais ce seraient les derniers. Il n'y en aurait plus d'autres. Quelle cruelle vérité ! Et soudain, face à cette immense tristesse, la peur refit surface ! Une peur sourde à toutes ses lamentations. Car il avait compris ! Dès que l'inspecteur avoua qu'il ne s'agissait pas d'un accident, Marc appréhenda la vérité. C'était sa voiture. La nuit dissimulait les traits du conducteur. Et il y avait eu une erreur ? Lui, et lui seul était visé ?

Charles était mort à sa place ! Puis très vite des craintes beaucoup plus égoïstes avaient dispersé ce sentiment de culpabilité. On allait rapidement se rendre compte de la méprise et ce serait son tour. Pourtant il leur avait dit. Il y a plus de deux mois maintenant. Il avait trouvé le moyen de tout arranger. Et ils avaient promis d'être patients. Pourquoi avaient-ils changé d'avis ? Et que pouvait-il faire maintenant que Charles n'était plus là ? S'il ne lui avait pas caché la vérité. S'il lui avait tout avoué dès son arrivée. Rien de tout ceci ne se serait passé !

Marc restait prostré face à ce terrible constat. Et, dans un bref moment de lucidité, il entrevit la faille.

— Non ça ne colle pas ! Me tuer ne servait à rien. Ou alors, il voulait juste me faire peur et ça a mal tourné. Ou ils ont compris que ce n'était pas moi. Non, tout ça n'a pas de sens. Ou bien alors, ...

Marc n'arrivait plus à raisonner sereinement. Le souvenir de Charles envahissait son esprit. Anéantissait toute tentative de compréhension. Qu'est-ce qui avait pu mal tourner ? Il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à ces années passées à tout partager, à s'amuser ensemble. Il se remémorait leurs confidences, leurs premières aventures, leurs premières embrouilles. Il revoyait Charles l'écouter quand son moral était au plus bas. Mais pourquoi avait-il voulu séduire cette « Madame » ? Pourquoi avait-il accepté

son invitation ? Pourquoi avait-il laissé Charles rentrer tout seul ? Pourquoi était-il resté si longtemps à Cannes ?

Puis ce fut la période des « si », bien plus douloureuse encore. On refait une vie avec des « si ». On fait même renaître son meilleur ami ! Mais au bout du compte, tout cela n'est que Paris dans une bouteille, ça ne marche jamais. Il ne pouvait s'empêcher de refaire tout le chemin. Et chaque « si » l'amenait à plus de chagrin et plus de pleurs. Ce n'était pas une solution, il le savait, mais il attrapa tout de même la bouteille de Pastis qui traînait sur le bar. Il se servait au rythme de son abatement grandissant. De plus en plus souvent, en mettant de moins en moins d'eau. Et ainsi, jusqu'à ce que la bouteille soit vide. Jusqu'à ce constat amer.

La tristesse était toujours là, il y avait juste la nausée en plus. Sa seule satisfaction fut que l'alcool avait eu raison de son insomnie. Au petit matin, d'horribles cauchemars le tirèrent de son sommeil. Il était victime d'accidents de voiture sous des pluies de cartes à jouer qui l'étouffaient. Des croupiers hurlaient. Des prêtres Maya pratiquaient des sacrifices humains. Charles, en habit de parade, était en haut d'une pyramide et s'apprêtait à arracher le cœur d'un jeune sacrifié dont le visage terrorisé était le sien.

Marc se redressa d'un coup et courut jusqu'aux toilettes pour vomir toute l'anis ingurgitée. Toute la culpabilité accumulée ces dernières heures ressortait à chaque spasme empli de bile. Il n'avait rien mangé depuis des heures et plus rien à extirper de son estomac en vrac. Son ventre se contractait à vide dans des douleurs insupportables. C'était sans doute le faible prix à payer, pour sa lâcheté et sa trahison.

En revenant au salon, le teint livide, tremblant de froid et de mal-être, il remarqua enfin que le jour était levé. Il avait sombré toute la nuit, en dépit de ses terribles visions. Il retomba lourdement sur le canapé. Un terrible mal de tête lui empêchait tout mouvement. Et à chaque fois qu'il fermait les yeux, il revoyait Charles, le visage crispé de haine, en train de lui arracher le cœur. Ce cauchemar l'intriguait. Si les images d'accidents ou de jeux de cartes avaient un sens, pourquoi ces autres scènes avaient elles surgi de son subconscient ? Pourquoi ce qu'il avait pu lire sur le portable de Charles était réapparu sous cette forme étrange ? Les histoires de fin

du monde, les sectes et le calendrier Maya. Son ami avait-il essayé de l'avertir ? Fallait-il qu'il cherche la solution à l'intérieur de cette fichue machine ? Se pouvait-il que des messages puissent ainsi être envoyés de l'au-delà ?

L'au-delà ! Marc avait la sensation de perdre la raison. Mais dans le désespoir, on s'accroche à tout. Alors, en dépit de l'irrationalité de la situation, il se mit en quête de l'ordinateur portable.

Il se traîna jusqu'au mobil-home de Charles, repéra le PC posé sur la table de chevet de la grande chambre et ce fut un choc terrible. Voir ainsi toutes les affaires de son ami l'avait frappé de plein fouet ! Tout était toujours si bien rangé ! Il ne put s'empêcher d'éclater en sanglots et de s'affaler sur le lit, la machine entre les mains. Il resta ainsi prostré de nombreuses minutes avant d'entendre une sorte de bip. Marc imagina un nouveau signe des ténèbres alors que la batterie faiblissait, tout simplement. Charles avait dû mettre son portable en veille prolongée avant de partir. Il avait pu ainsi rester sans alimentation pendant plusieurs jours, mais là, il semblait à bout de souffle. Dans un moment de panique, Marc se redressa. Il fallait impérativement trouver le cordon électrique. Sinon le PC s'éteindrait et il ne pourrait plus jamais le rallumer. Alors que la solution à tous ses problèmes était là, sur ce disque dur. Il en était maintenant persuadé. Un nouveau bip se fit entendre. Combien de temps la batterie pouvait-elle encore tenir ? Avant qu'il n'ait le temps de répondre, un autre bip raisonna dans la pièce. La fréquence était devenue telle que cela ne durerait certainement plus très longtemps.

Marc arpentait tout le mobil-home quand il butta sur une sacoche, au pied de la table. Une sacoche, mais bien sûr. Charles ne laissait jamais rien trainer. Il devait s'y trouver. Marc se précipita, ouvrit la poche extérieure et mit enfin la main sur ce fichu bloc d'alimentation. De nouveaux bips lui rappelaient sans cesse sa course contre le temps. Il se rua sur la première prise venue mais ses doigts tremblaient. Sa vue était brouillée de larmes. Il allait tout perdre ! Il forçait dans tous les sens, mais rien n'y faisait. Il n'arrivait pas à faire rentrer cette foutue prise. Et soudain, l'évidence. Le cordon, le cordon était muni d'une fiche anglaise.

— Bien rangé, tu parles ! Pourquoi tu gardes des trucs pareils dans ton sac ? Franchement. C'est bien la peine de m'envoyer des signes ...

Marc était abattu. Son regard se posait ici et là, recherchant désespérément la solution. Et il le vit. À quelques centimètres de lui, branché dans le salon. Le cordon, le transformateur et cette toute petite fiche qui n'attendait plus que d'être reliée à sa machine. Marc se rua sur l'appareil, et en dépit d'une tension extrême il trouva le calme nécessaire pour connecter le PC à bout de souffle.

Il avait réussi. Le voyant d'alimentation s'était remis au vert, l'ordinateur semblait se repaître et Marc, épuisé, était avachi dans le fauteuil. Toute son énergie avait disparu dans cette course folle. Il resta immobile durant de nombreuses minutes. Puis dans un ultime effort, il sortit de sa léthargie, osa enfin l'ouvrir et découvrit l'écran d'accueil. La machine ne s'était pas arrêtée. Oui, il avait réussi.

Il se redressa, soulagé. Et ses yeux se fixèrent enfin. Ici, puis là, sur toutes ces choses qui avaient appartenu à son ami. C'était insupportable. Il devait sortir. Retourner dans son antre à lui. Reprendre pied. Alors, dans une surprenante succession d'actes déshumanisés, robotisés, il prit le PC, le débrancha, attrapa le cordon, descendit les quelques marches de l'entrée et se rendit jusqu'à son propre mobil-home. À peine arrivé, l'alarme secteur de l'ordinateur se mit à nouveau à sonner. Les quelques secondes de courant lui avaient redonné un minimum d'autonomie mais pas assez. Pourtant, cette fois-ci, les bips raisonnaient différemment. Ils sonnaient comme un rappel à l'ordre. Il n'avait pas terminé sa tâche !

Il rebrancha, ouvrit à nouveau le portable et resta, immobile, devant une boîte de dialogue qui demandait sans cesse un mot de passe. Marc ne faisait rien. Il laissait s'égrener les minutes comme si cette inactivité viendrait à bout de la machine et de son éternelle question. Un coup de pouce du destin. Mais l'au-delà avait ses limites. C'est alors qu'un souvenir fugace traversa sa mémoire. Charles avait parlé de ce fichu mot de passe.

— Réfléchi, Marc, réfléchi ! C'était juste après que tu découvres ses trucs sur le net. Il a fait de grossières allusions, persuadé que tu ne pourrais pas comprendre.

Marc essayait de se souvenir, mais sans succès. Il rejouait sans cesse la scène dans sa tête, mais une seule phrase revenait systématiquement hanter son esprit.

« Tu es si bizarre parfois ». Et cette phrase, c'est lui-même qui l'avait prononcé.

Qu'est-ce que Charles avait pu lui dire pour susciter ce commentaire ?

Le trou noir ! Marc avait beau se focaliser sur leur discussion. Rien. Ils avaient disserté pendant d'interminables minutes sur l'origine des mots de passe. Charles avait expliqué que la plupart des gens choisissaient le prénom de leur partenaire, de leurs enfants, de leurs parents, qu'ils pouvaient parfois y ajouter leurs dates de naissance. Et puis ...

« Moi, je préfère la préoccupation du moment ».

Voilà ce qu'avait dit Charles.

Marc n'avait plus aucun doute. Il entendait très distinctement Charles en train de prononcer cette phrase suivi de « Comme ça change souvent, et bien ça me permet de changer souvent de mot de passe ». C'est vrai que Charles avait parfois des raisonnements bizarres ... Voilà, toutes les pièces du puzzle se mettaient enfin en place. Marc reprenait espoir. Il ne comprenait toujours pas ce qui le poussait à se connecter à cette machine. Mais une chose était sûre, il devait y parvenir pour refaire surface et découvrir la vérité.

Maintenant, il fallait trouver ce qui occupait l'esprit de Charles au moment de cette discussion. C'est alors que Marc eut l'impression d'entendre la réponse. Comme une voix venue d'ailleurs. Il prit le PC sur les genoux et commença à entrer les lettres, une par une.

« Vous ne vous souvenez plus de votre mot de passe ? ». La machine avait un sens de l'humour impitoyable.

Pourtant, il avait entendu le mot. Il en était certain. Il devait simplement l'avoir mal écrit. Il essaya de jouer avec la casse, en

changeant les majuscules et les minuscules. Il essaya « C a s i n o » puis « c a s i n o » et ainsi de suite ... sans plus de succès. Puis il se dit qu'ils s'étaient rendus dans tellement de salles de jeux que Charles avait peut-être mis un S, ou un s. Toujours le même message.

Combien de fois pouvait-il se tromper ? Et si la machine venait à lui répondre « Désolé vous avez dépassé le nombre de tentatives autorisées. » Il devait être sûr de lui maintenant. Il n'avait peut-être plus droit à l'erreur ! Si ce n'était pas casino, cela devait tout de même avoir un rapport. Alors Marc eut une nouvelle intuition. Charles travaillait sur des systèmes pour battre le casino. Voilà le lien. Ces fameuses martingales. Plus de doutes possibles. Il tenait le sésame !

Marc entra chacune des lettres avec précaution. La déception fut de nouveau au rendez-vous ! Il refit une tentative en frappant encore plus lentement, il avait peut-être fait une erreur la première fois. Puis il changea la casse des différentes lettres. Rien n'y fit.

— Tu avais raison, Charles, mes intuitions sont toujours aussi nulles !

« La préoccupation du moment », qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Marc recommença à faire appel à sa mémoire. Après tout, c'était peut-être l'une d'elle. Il avait parlé de D'Alembert, de pique mouche et de bien d'autres. Mais s'il fallait trouver le nom de LA martingale et la bonne manière de l'écrire, il ne s'en sortirait jamais. Ou peut-être que Charles avait noté cela quelque part. Il fallait faire preuve de courage. Retourner là-bas !

Marc sortit de chez lui, fit les quelques pas qui le séparaient de sa détresse et poussa la porte. Il réussit à ne pas fondre en larmes alors que son regard scrutait les moindres recoins. Et un détail attira son attention. Elle était là sur la table, « Astres et numérogie : hasard ou probabilité ». Il prit la revue et retourna dans son mobile home. Quand il avait regardé sur le portable de Charles, il ne travaillait pas sur les martingales. Il était connecté à ce forum sur lequel les gens racontaient tout et n'importe quoi sur la fin du monde.



Marc se souvenait de l'histoire d'un calendrier Maya. « Les Mayas », comme dans son rêve, son message de l'au-delà ... Il se mit en face du clavier et, d'un doigt, pour être sûr de ne pas se tromper. Il frappa lentement les neuf lettres, une par une. Puis « enter ». Et ce fut un nouvel échec.

Il dut se rendre à l'évidence. Il n'y avait pas de message. Pas d'au-delà. Simplement le refus de la mort d'un être cher. Le refus, qui vous fait croire n'importe quoi. Qui vous raccroche à des tas de choses. À cette phrase idiote. « Préoccupation du moment » !

Mais, c'était plus fort que lui. Il devait trouver ce mot de passe. Et pour y parvenir, il fallait réfléchir. Sereinement. Sans faire appel à la magie noire. Reprendre un raisonnement logique. Suivre la piste. Et la piste débutait ce fameux après-midi. Quand Charles s'était assoupi. Tout avait été là, sous ses yeux ! Il y avait cette date du 21 décembre 2012. Les mayas, et ce gourou dont les publications étaient si décriées par toute une partie de la communauté du web. Ce gourou qui fascinait son ami. Ce gourou au nom compliqué.

Marc alla chercher un bout de papier et un stylo. Sa mémoire visuelle pourrait probablement l'aider à le retrouver. Il prit la feuille et commença à écrire les mots qui lui revenaient en tête.

Kilan ba lan

Ba li kan

Ah bin kan.

Il s'arrêta et regarda sa feuille en essayant de visualiser mentalement le nom qu'il avait vu écrit sur l'écran.

Ce n'était pas encore ça. Il était quasiment sûr du début « Ah ». La fin était également assez proche, kan ou lan. Oui, ça se terminait par lan.

Ah ... lan.

Il ne lui manquait que le milieu. Cette fois-ci, il fit appel à sa mémoire auditive. Il se souvenait d'une mélodie. La lecture de ce fameux nom comportait une sorte de lyrisme. Il sonnait bien.

Ah bin ban boum.

Aucun doute possible. Il y avait bien quatre syllabes en tout ! Toujours sur sa feuille, Marc écrivit « Ah bin ban lan ».

Trouver le bin et le ban. Juste le bin et le ban pour toucher au but ! Il se repassait sans cesse sa propre bande son. Ça ne faisait plus aucun doute, les deux dernières syllabes étaient enchaînées.

Ah bin balan.

Un souvenir cruel resurgit du passé. Les interminables parties de « Master Mind » jouées contre Charles lui revenaient en mémoire. Marc regardait sa feuille de papier, les yeux emplis de larmes. Aujourd'hui, il devait remporter cette partie ! Sa dernière proposition devait lui avoir rapporté pas mal de billes blanches. Maintenant, il fallait trouver le reste. Le bin sonnait bien à ses oreilles. Mais un détail ne collait pas. Les yeux toujours fixés sur son bout de papier il fut attiré par ses premières lignes. Le K ! Oui c'était certain, il y avait un K. Kin, oui, c'était bien ça

Ah kin balam.

Ce n'est pas encore totalement juste, mais le nom était là, à sa portée. Du moins il l'avait cru ! Cela faisait maintenant plusieurs heures qu'il tournait en rond. Il avait essayé toutes sortes de lettres, toutes sortes de combinaisons, rien ne paraissait correspondre. Puis son regard tomba à nouveau sur la revue qu'il avait ramenée et posée sur la table basse. Sur la couverture, il était également question d'articles sur les origines des nombres et des calculs. Il prit le magazine et parcourut les différentes enquêtes menées sur le sujet. On y parlait des premiers systèmes numériques de Mésopotamie. On décrivait les outils de comptabilité de la vie courante chez les égyptiens. On détaillait le système en base dix des grecs. On apprenait que les mayas maniaient les nombres avec une grande aisance dans un système en base vingt.

Les mayas, encore et toujours les mayas. Alors il entreprit de lire plus précisément cet article là. Le journaliste expliquait comment cette connaissance des nombres avait aidé les mayas à construire leur calendrier. Il citait les différentes unités de temps, il parlait de Baktun, de Katun, de Tun, d'Uinal et enfin du Kin, qui correspondait à un jour. Tout ceci n'était pas un hasard. Charles avait probablement choisi un mot de passe construit à partir de

différents éléments linguistiques maya. C'était bien son genre. Donc si le Kin avait une réelle signification, les autres syllabes devaient également trouver leur origine dans cette terminologie particulière.

Il relut le reportage sous un angle différent. Son objectif n'était plus d'en comprendre le sens, mais bien de retrouver phonétiquement cette musicalité qui l'avait frappé lors de son intrusion dans l'univers de son ami. Les premiers paragraphes ne donnaient rien d'autre que ce qu'il avait déjà trouvé, il continuait sans perdre espoir. Puis vint un chapitre sur la manière dont les prêtres utilisaient avec aisance ces calendriers et ces systèmes numérologiques. Et là ce fut le déclic. Marc relut plusieurs fois cette phrase qui lui donnait enfin raison.

« Parmi les prêtres se distinguent le Chilán ».

Voilà, il avait trouvé en totalité la séquence qu'il cherchait depuis des heures. Il reprit sa feuille et à nouveau écrivit ces quatre syllabes :

Ah kin chilán.

Ça ne faisait aucun doute, c'était bien le nom qu'il avait vu il y a quelques jours. Il essaya de rentrer sa trouvaille comme mot de passe. La machine fut une nouvelle fois inflexible :

« Vous ne vous souvenez plus de votre mot de passe ? ».

Ce n'était pas possible. Il sentait au plus profond de lui qu'il avait raison. Il regardait l'ordinateur cherchant un nouvel indice quand il vit un nouveau message lui indiquer que la touche « verr maj » était activée. Voilà l'erreur. Il n'avait pas respecté la casse. Il fit une nouvelle tentative sans plus de succès.

L'euphorie qui régnait seulement quelques minutes plus tôt était retombée comme un mauvais soufflé. Mais sans se décourager Marc reprit sa feuille. Et il recommença son travail de visualisation. Il fallait retrouver la graphie exacte de ce fichu logatome. Il ne pouvait pas échouer si près du but !

Après plusieurs essais, il vit enfin la solution se dessinait sous ses yeux. La musique était bien là et maintenant les paroles semblaient correspondre à ce qu'il avait pu lire !

AhKinChilan

C'était bien comme ça que ce nom lui était apparu. Il essaya une nouvelle fois, effrayé par ce qui allait suivre. Il appuya sur la touche « enter ».

« Bienvenue Charles » !

Il avait réussi !

## Chapitre 30

L'enquête avançait au ralenti et trop de questions demeuraient sans réponse. Lefleg acceptait cette phase si particulière où l'on avait bien fait son travail sans qu'aucun résultat n'émerge concrètement. Toutes les enquêtes connaissent ce palier. Il était incontournable. Difficile à vivre, mais indispensable à la maturation des faits. Le plus important était de savoir en tirer partie. L'inspecteur, au fil des années, avait appris à se servir de ce creux de la vague. C'était même pour lui un moment privilégié où la réflexion prenait encore le pas sur l'emballlement et l'action. Il lui semblait essentiel que chacun puisse faire part de ce qu'il avait pu apprendre, entendre ou voir. Que chacun puisse partager ses sensations, sans le moindre protocole. Que tous se sentent libres d'aborder chaque petit détail qui amène à la réussite d'une bonne investigation. Ce moment était venu.

Il prit son téléphone, convia son équipe à le rejoindre et alla chercher des cafés au distributeur pour tout le monde.

Morin arriva le dernier, ferma la porte du bureau et le tour de table put commencer. Fanon prit la parole en premier. Le privilège de l'âge aimait à plaisanter ces jeunes collègues.

— Bon, c'est comme d'hab, on se lâche ? Alors, j'y vais. On n'a toujours pas retrouvé le corps. Je ne suis pas sûr que l'on puisse encore mobiliser les plongeurs bien longtemps. En plus l'équipe commence à avoir de sérieux doutes sur le fait qu'il puisse se trouver dans l'eau. Premièrement, s'il était resté sur place, ils l'auraient retrouvé. Deuxio s'il avait dérivé, compte tenu des courants sur le secteur, il aurait dû se planter, dans la baie ou sur le port. J'ai vérifié avec la météo marine et la capitainerie, ils confirment. Je vois mal un cadavre flottant dans la baie d'Agay sans que personne ne tombe dessus.

— Alors, ta conclusion ?

— Bien, si tu veux mon avis, le corps, il n'a jamais été dans la flotte !

— Morin, les fouilles aux abords de la barrière accidentée, ça avait donné quoi ?

— Rien d'intéressant. À cet endroit il y a environ vingt cinq mètres entre la route et la mer, avec un aplomb assez important. On a retrouvé des bouts de verre, c'est tout. Pas la moindre trace de cadavre.

Lefleg, reprit le rapport d'expertise et y trouva ce qu'il cherchait. Même sur ce vieux modèle, il y avait bien des ceintures de sécurité. Il était précisé qu'elles n'avaient pas été utilisées depuis longtemps, probablement à cause d'une manipulation très compliquée. Les conclusions sur ce point étaient formelles. Le conducteur, il hésitait encore à l'appeler Charles Bickman, n'était pas attaché au moment de l'accident. Fanon qui connaissait son chef par cœur avait anticipé sa remarque.

— J'ai pensé comme toi, Lefleg. Il aurait pu être éjecté. Je me suis même renseigné auprès du labo à ce sujet. Mais à la vitesse estimée du choc, s'il avait été projeté en dehors du véhicule, les chances de s'en sortir vivant étaient quasiment nulles. De plus, les vitres étaient remontées, ce qui complique la chose. Je vais quand même demander à ce que l'on retourne voir un peu les alentours de l'accident. Quelque chose nous a peut-être échappé ?

— Ou alors, on a embarqué le corps ? – osa suggérer Morin pour qui l'exercice n'était pas encore familier.

— Pour en faire quoi ? Le plus simple aurait été de le jeter à la baille de toute façon ! Non j'y crois pas à ton truc.

— On avait peut-être intérêt à ce qu'il disparaisse ou que la police ne le retrouve pas !

— C'est une piste Morin. C'est une piste, mais elle nous mène où ?

— Là, inspecteur, je coince un peu. Je dois bien l'avouer.

— C'est bien gentil tout ça. Mais moi, je fais quoi avec mes plongeurs ?

— Ecoute, Fanon, tant qu'ils sont disponibles ils plongent et ils cherchent ! Morin, ça peut valoir le coup de fouiller votre hypothèse. En tout cas, ce serait une explication à la disparition du

corps. En ce moment, des explications, ça ne nous ferait pas de mal. Bon, en ce qui me concerne ...

L'inspecteur continua sur ce qu'il avait découvert de son côté. Il passa assez rapidement sur la manière dont il avait retrouvé le Domaine du Pin Parasol et le propriétaire du cabriolet. Au fil des explications Fanon se recroquevillait sur son siège. Il se sentait un peu piteux de ne pas avoir réussi sur ce coup là. Mais Lefleg ne voulait pas d'élément démotivé dans son équipe. Et le meilleur moyen de garder Fanon opérationnel était d'enchaîner le temps qu'il se fasse une raison. Ça prendrait tout au plus quelques minutes.

— J'ai donc rencontré un certain Marc Gily, petit fils de feu Mme Bisser. Je ne le sens pas du tout. Quand je lui ai appris la mort de son ami, il n'était pas au courant. Son chagrin était réel, ça ne fait aucun doute. Mais il n'est pas clair. Il nous cache quelque chose. Je ne sais pas quoi, mais il a un comportement étrange.

— Quel genre ? – Fanon s'était finalement repris plus vite que prévu.

— Bon je te passe les détails. Simplement quand Gily s'est retrouvé en face du canon de mon revolver. Il a eu peur. Et quand il a appris que j'étais de la police, j'ai senti comme un énorme soulagement !

— Qu'est-ce que tu veux dire par soulagement ?

— Je ne sais pas exactement. Comme si le fait d'être braqué lui avait paru dans le domaine du possible et que le fait que je sois un flic l'ait rassuré.

— Le gars aurait des ennuis avec des vilains garçons et il a cru que c'était à son tour de morfler. Du coup en voyant ta plaque il se dit, ouf ce n'est pas pour tout de suite ?

— Y a de ça Fanon ! Y a de ça. Et surtout ça fait une nouvelle piste à suivre. Gily a parlé de la passion de notre conducteur fantôme pour la roulette. Ce serait, d'après lui, un petit génie des probabilités qui essaie de trouver la martingale gagnante. Lui ne serait là que pour l'accompagner dans ses tentatives.

— Tu penses que le casino n'aurait pas aimé la présence d'un « compteur » dans leurs murs et que leurs sbires auraient réagi un peu trop durement ?

— Je ne sais pas. Mais là aussi, notre nouvel ami n'a pas été très convaincant. Fanon il faudrait fouiller un peu cette voie là. Tu fais le tour des casinos, tu te renseignes sur les Dupond et Dupont des tapis verts. Morin, vous, essayez de me trouver un peu de renseignements sur ce fameux Charles Bickman. Ok les gars ? Allez au boulot et on refait un point ce soir.

Lefleg maugréait seul dans son bureau. Pleins de choses ne collaient pas dans cette affaire. D'abord, pourquoi ne retrouvait-on pas le cadavre de ce type ? Le laboratoire était formel, aucune chance de s'en sortir ou presque ! Ensuite Gily mentait, il en était persuadé. Il en venait même à se demander si c'était bien Bickman dans la voiture. Après tout, personne n'avait identifié le conducteur et Gily n'était pas fiable. Cela faisait deux bonnes raisons de douter. Il attrapa son téléphone, composa le numéro de portable de Marc et attendit avec impatience qu'on lui réponde. Un message débile lui demandait de rappeler plus tard. Ce qu'il fit, mais dans la seconde qui suivit. Cette fois-ci Marc décrocha.

— M. Gily ? Bonjour, Lefleg à l'appareil. Un problème avec votre téléphone ?

— Non, je n'arrivais pas à mettre la main dessus, c'est tout.

— Soit. Si vous le dites ! Ce n'est pas plutôt que vous aviez besoin de réfléchir avant de répondre ? Ou vous étiez peut-être déjà en ligne ? Vous pouvez tout me dire vous savez.

Pas de doutes possibles. Lefleg le pousserait à bout, quoiqu'il dise et quoiqu'il fasse.

— Bon, ce n'est pas très grave. J'aurais juste une petite question à vous poser. Comment M. Bickman a-t-il récupéré votre voiture l'autre soir à Cannes ?

— Je ne sais pas. Nous l'avions laissée au voiturier. Je suppose qu'il est allé simplement lui demander pour la reprendre.

— Le voiturier, au Palm Beach, on ne s'embête pas les garçons ?



— C'est vrai, quand on est arrivé, il a fait un peu la gueule, mais il n'a pas eu vraiment le choix. Il y avait plein d'autres voitures derrière nous et nous bloquions le passage. Et puis il a fière allure mon cabriolet, non ? Enfin il avait ...

Lefleg sentit dans ces propos une réelle tristesse qui allait bien au-delà du fait d'avoir perdu sa belle voiture. Pouvait-il se tromper à ce point sur ce Marc Gily ?

— Ok, merci. Je vous tiendrai informé.

— À propos Inspecteur, des nouvelles de Charles ?

— Non, nous n'avons toujours rien. Mais nous continuons à chercher. De votre côté, si quelque chose vous revient, n'hésitez pas à me rappeler d'accord ? Je suis persuadé qu'en cherchant bien, vous auriez plein de choses à nous dire. Et n'égarez plus votre téléphone.

Lefleg raccrocha, fier de ses dernières attaques. Gily finirait par craquer. Il en était persuadé. Mais pour l'instant il fallait valider le nom du chauffeur. Lefleg hésitait. Se rendre lui-même à Cannes ou y envoyer un de ces collègues. Après quelques secondes de réflexion il se décida à appeler Morin.

— Morin, vous prenez les photos de nos deux gars et vous filez interroger le voiturier en poste au Palm Beach mardi soir. Je veux être sûr de l'identité de celui qui a repris la voiture. Profitez-en pour vous rancarder un peu sur nos joueurs.

Fanon, lui, avait déjà sorti la liste de tous les casinos de la Côte d'Azur. Faire la tournée des grands ducs n'était plus vraiment de son âge. Mais bon, quitte à s'y coller, autant commencer par le plus proche. Et c'était probablement le plus fréquenté par nos deux lascars. Quinze minutes plus tard il se trouvait aux abords du casino de Saint-Raphaël. Les néons étaient allumés même en plein jour. Les messages télévisés sur les économies d'énergie n'avaient pas dû arriver jusque là. Ça le fit sourire et le mit de bonne humeur. Un vieux ronchon dans son genre s'amusait de détails qui ne faisaient rire que lui. Il se mit à monter les marches gaillardement mais dès la mi-parcours le souffle vint à lui manquer. Il termina haletant en haut de l'escalier et n'était déjà plus à prendre avec des pincettes.

D'un ton sec, Fanon s'adressa à l'accueil, montra sa carte de service et demanda à parler au Directeur de l'établissement.

Au bout de quelques secondes, un homme d'une quarantaine d'années, élégant, costume clair, visiblement en lin et de bonne facture, fit son apparition.

— Inspecteur, que puis-je pour vous ?

Le ton se voulait enjoué en dépit d'une légère pointe d'anxiété. Même si les équipes de la DCRG fréquentaient régulièrement tous les casinos de France, la venue d'un inspecteur de police restait toujours une source d'appréhension. D'autant plus qu'il ne connaissait pas Fanon, contrairement à tous les membres de la « sous-direction des courses et jeux » qui fréquentaient son établissement. L'explication lui vint de la carte d'Officier de Police Judiciaire. Fanon n'appartenait pas à la brigade des jeux. Ce constat n'avait pas rassuré notre Directeur pour autant. Bien au contraire !

— Bonjour Monsieur. Monsieur ?

— Dubrin, Monsieur Dubrin.

Fanon n'était pas né de la dernière pluie. Il connaissait bien son secteur, tout particulièrement des lieux comme celui-ci. Il avait bien en tête la plupart des hommes et femmes qui y travaillaient. Mais bon, c'était un vieux réflexe, avoir l'air le plus ignorant possible de manière à mettre l'autre en confiance. M. Dubrin n'avait a priori rien à se reprocher mais Fanon n'oubliait jamais ses fondamentaux. On ne sait jamais vraiment à qui l'on a à faire.

— Bien. M. Dubrin, pourrions-nous nous rendre dans votre bureau ?

— Tout à fait, mais de quoi s'agit-il ?

— Dans votre bureau, M. Dubrin, dans votre bureau ...

Décidément, Fanon était indécrottable. Voir la mine de plus en plus déconfite de son interlocuteur le divertissait beaucoup. Les plaisirs étaient plutôt rares dans la police et un petit moment agréable ne faisait pas de mal.

— Entrez je vous en prie. Alors de quoi s'agit-il ?

— Rien de grave, je suis à la recherche d'informations sur deux joueurs qui auraient pris leurs habitudes chez vous.

— Vous savez, l'été, on voit vraiment de tout. Mais bon, si je peux vous être utile.

Fanon, prit son carnet et fit mine de relire d'anciennes notes. Un autre vieux truc pour mettre son interlocuteur sous pression. Lui faire croire que ses dires devront corroborer ceux de précédents témoins.

— M. Gily et M. Bickman. Ils viennent ou venaient à priori ensemble.

— S'ils en sont restés aux machines à sous, je ne pourrai pas vous en dire grand-chose.

— Non, ils seraient plutôt portés sur les jeux de table. Vous devez bien avoir une liste ?

— Tout à fait. Tous nos joueurs sont enregistrés dans le fichier central. Si vous me rappelez leurs noms, je pourrai vous dire si ce sont des habitués ou même s'ils se sont fait interdire dernièrement.

Fanon donna les identités et photos à Dubrin qui se connecta à son ordinateur. Après quelques secondes, il se redressa et annonça fièrement que ces deux personnes étaient bien des clients du casino.

— Depuis longtemps ?

— Ecoutez depuis le début de la saison pour M. Bickman et un peu plus tôt pour M. Gily.

— M. Gily est venu jouer avant M. Bickman ?

— Oui, et apparemment très souvent. Ensuite ils étaient tout le temps ensemble. On peut effectivement dire que ce sont des habitués.

Fanon nota, pour de vrai cette fois-ci, ces informations dans son carnet. Que Gily soit venu si souvent avant Bickman ne collait pas du tout avec ce que lui avait raconté Lefleg. Il se renseigna ensuite sur les gains des garçons. Dubrin se fit prier, se réfugiant derrière une sacrosainte déontologie liée à son poste. Mais l'insistance de Fanon eut rapidement raison de ses scrupules. Et sans connaître en détail l'argent dépensé et gagné, Dubrin avait affirmé qu'ils

n'avaient jamais touché de très grosses sommes. Dans le cas de gains importants et récurrents, les casinos sont beaucoup plus regardant sur la manière dont les joueurs ont procédé, avait-il fini par avouer. Et au-delà de certains montants, la brigade des jeux elle-même s'en mêlait. Rien de tout cela n'avait été enregistré pour l'instant. Fanon, de plus en plus curieux, insista encore en usant d'arguments à la limite de sa propre déontologie. Autant dire sans le moindre ménagement. Un flic à quelques mois de la retraite et qui en avait déjà vu de toutes les couleurs ne craignait plus beaucoup les blâmes.

Face à cette pression, Dubrin finit par lui avouer quelques aspects confidentiels du fonctionnement interne d'un casino. Chaque table était filmée. D'importants moyens techniques permettaient tout type de recherche morphologique et comportementale. Il était possible d'analyser en détail toutes les attitudes du gagnant. Une trop grande répétition de succès suscitaient des enquêtes discrètes. Pourquoi et comment un joueur misait sur tels numéros. Ses habitudes, ses manies, tout pouvait être étudié. Et en cas de doutes, des moyens circonspects mais efficaces étaient utilisés pour faire parler les tricheurs.

Fanon continua à dérouler la pelote jusqu'à ce que Dubrin trahisse quelques secrets supplémentaires. Le garçon qui s'appelait Bickman avait bien fait l'objet de rapports de la part de certains responsables de table. Rien de sérieux. On avait juste noté qu'il jouait d'une manière assez calculatoire. Comme les gains qui en ressortaient n'étaient pas exceptionnels, il n'y avait pas eu de suite. Bien entendu, il promettait que Bickman ne faisait plus l'objet d'une quelconque surveillance et que personne ne lui avait posé la moindre question.

Fanon n'y avait pas cru une seule seconde. Il n'insista pas davantage et se contenta de continuer à prendre des notes, sous-entendant que ce sujet n'était pas clos. Il demanda ensuite à pouvoir disposer des fameuses vidéos de surveillance. Là aussi Dubrin montra une certaine réticence. Fanon eut immédiatement le sentiment que ces hésitations n'étaient pas sans rapports avec les précédentes confidences du Directeur.

— Dites-moi, M. Dubrin. Vous me semblez pas très à l'aise. Y aurait-il des séquences à ne pas mettre entre toutes les mains sur ces vidéos ?

— Absolument pas. Nous n'avons rien à cacher. Bien au contraire. Il y a juste un petit souci. Le cycle d'enregistrement est de quatre semaines. Les seules images visibles sont donc celles du mois d'août. Pour les mois précédents, il faut se rendre aux archives et ce sera beaucoup plus long.

— Va pour le mois d'août, ça pourra toujours servir. Autre chose, normalement vous enregistrez également les entrées dans les salles de jeu au moment du contrôle d'identité.

— Pas tout à fait, enfin plus maintenant. Disons que le système enregistre l'accès au fichier des interdits de jeux. On peut en déduire les jours et heures où les joueurs ont voulu accéder aux tables.

Il n'était pas certain que la CNIL soit très enchantée de connaître cette utilisation détournée du fichier des « interdits ». Cette nouvelle petite entorse, ajoutée à l'aveu de l'utilisation un peu trop intensive des caméras vidéo, ne mettait pas Dubrin très à l'aise. Il ne savait plus comment se débarrasser de cette sangsue de Fanon.

— Donc, on peut savoir quand Gily et Bickman ont joué ?

— Disons que, ... indirectement, oui !

Fanon, content de sa victoire sur le jeune Directeur, souriait jaune. Il voyait déjà se profiler ses prochaines heures de travail. Visionnage et pointage. Il posa encore quelques questions de routine, histoire de détendre l'atmosphère au cas où il devrait contre-attaquer. Et enfin il prit congé d'un monsieur Dubrin plutôt lessivé. Arrivé au commissariat, vers les quinze heures, Fanon fila directement dans son bureau et retranscrit ses notes. Une fois la paperasserie terminée, il prit les disques optiques et alla les visionner dans la salle de repos. Au bout d'une petite heure, il alla demander de l'aide à un jeune stagiaire spécialisé dans les développements de logiciels de recherche. Ils se retrouvèrent devant le lecteur de DVD auquel l'informaticien connecta son ordinateur portable. Fanon, l'air soucieux, le regardait faire. Il avait visiblement une idée derrière la tête et surtout très envie de faire

oublier son échec sur le Domaine du Pin Parasol. Enfin à dix-huit heures, Lefleg invita ses collaborateurs à le rejoindre dans son bureau.

Morin prit la parole le premier. Après son détour à Cannes, il avait passé une grande partie de l'après-midi à se renseigner sur Charles Bickman.

— Bon, première chose. C'est bien Bickman qui a récupéré la voiture. Et il y a un détail complémentaire. Le voiturier n'est pas très sûr, mais il lui semble avoir vu une Mercedes noire partir juste après. Une Classe S, cinq portes.

— Intéressant. Il aurait donc été suivi depuis Cannes ? Il faudra fouiller ça Morin ! Sinon sur Bickman, des informations ?

— C'est un surdoué, un vrai. Je passe sur les premières années de collègue mais après, ce ne sont que des trucs très impressionnants. À normal Sup, c'est un des élèves les plus forts que l'Ecole ait connu depuis des dizaines d'années. Je n'ai pas eu accès à son dossier scolaire dans sa totalité, mais le peu que j'ai vu est plutôt bluffant. Il suffit d'aller sur le net pour tomber sur plusieurs de ses publications, toutes reconnues mondialement. À la fin de cette année, il a reçu le prix « Rollo Davidson ». Il paraît que ça veut dire que c'est un crack dans le domaine des probabilités, le meilleur de sa génération.

— Pas étonnant qu'il puisse se passionner pour les jeux alors ?

— Oui, mais, je n'ai trouvé aucune trace d'un intérêt pour les jeux d'argent en particulier.

— Donc, Gily ne nous a pas menti, Bickman est un surdoué et il aime jouer. L'amour de l'argent lui est peut-être venu sur le tard ... En plus, avec la Classe S dans le circuit, ça pourrait étayer la piste qu'il se soit fait repérer par le casino. Ça pourrait aussi coller avec votre idée du cadavre embarqué.

— Dans le même ordre d'idée, j'ai eu la confirmation du directeur du casino de Saint-Raphaël. Bickman avait été repéré aussi chez lui. Il paraît que ça n'a pas été très loin puisqu'il ne gagnait pas ou que des broutilles. Mais des chefs de tables l'ont trouvé suspect à plusieurs reprises. C'est peut-être une piste, mais j'ai encore

mieux ! Si Gily n'a pas menti au sujet des capacités de son pote, ce n'est pas tout à fait vrai pour le reste. D'après lui, c'était Bickman le joueur ! Lui ne faisait que le suivre par amitié ? C'est bien ce que tu m'avais dit ?

— Oui Fanon, quelque chose comme ça.

— Et bien là, il y a fausse donne. Si on en croit les listings du casino, Gily était déjà très assidu bien avant l'arrivée de son ami. J'ai également demandé les vidéos de surveillance. En recoupant avec les horaires de leurs présences, j'ai essayé de les repérer aux tables de jeux. Bickman y a l'air effectivement très concentré. Personnellement, je n'ai rien remarqué dans sa manière de jouer, mais je ne suis pas un spécialiste. De plus, on s'en fout. C'est pas ça le scoop du moment !

Fanon se redressa sur sa chaise, fit une petite pause et savoura l'effet suscité par sa dernière remarque. Il en profita encore un peu et reprit son exposé.

— J'ai regardé de plus près ce que faisait Gily quand son ami campe à la roulette. Il semble parfois tourner en rond ou traîner au bar. Mais il joue aussi et souvent très gros. Alors en me focalisant sur lui, je suis tombé sur un truc plutôt intéressant.

Fanon sortit une clé USB de sa poche comme un magicien sort un lapin blanc de son chapeau. Morin était aussi surpris qu'impressionné. Fanon ne devait même pas savoir à quoi un tel appareil pouvait servir. Lefleg, lui, était amusé à l'idée que ce vieux bougon puisse encore se comporter comme un vrai gamin. Cela étant, l'effet fut de courte durée et l'embarras de Fanon sauta immédiatement aux yeux de tous. Il ne savait absolument pas s'il tenait cette fichue clé dans le bon sens et encore moins à quoi cela pouvait servir.

— Bon, Ok ! C'est pas moi qui ai pu me servir d'un truc pareil. J'ai juste demandé à un de nos stagiaires d'extraire une partie des enregistrements de la dernière soirée à Saint-Raph de nos deux gadjos. Il m'a donné cette ... clé USB. Il paraît que c'est comme ça que ça s'appelle. Si tu la branches, elle se met en route. Quelqu'un sait faire ça ?

Lefleg prit la clé et la connecta à son ordinateur. Toute l'équipe était impatiente de découvrir le fameux scoop du vieux magicien. Et il ne se passait rien. Morin comprit le premier que la clé ne disposait pas d'un système de lancement automatique. Suite à sa remarque, Lefleg cliqua sur l'icône « poste de travail », puis sur le symbole du lecteur externe pour trouver enfin le fichier vidéo qui faisait la fierté de son collègue.

Les premières images apparaissaient à l'écran. Elles pixellisaient légèrement mais on pouvait suivre la scène sans aucune difficulté. Le plan était plutôt large. On distinguait la table de roulette sur la droite et de l'autre côté, les tables de cartes. Le tout sous les commentaires avisés de Fanon.

— Regardez bien au fond à gauche. On voit Gily à la table de Blackjack. Il joue gros mais ce n'est pas ça qui est intéressant. Vous allez voir, dans quelques secondes.

Effectivement, après que le croupier ait ramassé les cartes et les mises perdues, on vit un type taper sur l'épaule de Marc. Un grand gars, assez mince avec une fine moustache comme on n'en fait plus depuis des décennies. Ce n'était pas très net, mais Gily eut l'air effrayé quelques secondes. Lefleg avait déjà vu ce regard quand il avait pointé son arme sur lui.

— Apparemment ce mec lui fait peur.

— Attends ce n'est pas tout. Regarde, là ! Il lui demande de le suivre. Gily ne semble pas d'accord. Mais une fois que l'autre s'est rapproché, il se passe quelque chose et il le suit.

Il ne restait plus que la chaise vide et puis, on aperçut très rapidement Gily qui avançait le type en noir pour aller à l'autre bout de la salle.

— Tu as pu retrouver la suite sur d'autres caméras ?

— Ben voyons, ... non pas encore ! Le stagiaire est dessus mais pour l'instant, nada. Par contre il a réussi à améliorer l'image et à faire un tirage de notre croquemitaine.

Fanon, sortit glorieusement une feuille A4. On y voyait assez distinctement le visage du type de la vidéo. La fine moustache



masquait une petite cicatrice au-dessus de la lèvre supérieure. Ça donnait un sourire légèrement dissymétrique à l'homme en noir.

— Tiens donc. Une vieille connaissance ... Qu'est-ce que notre copain « Alfred beau sourire » vient faire dans toute cette affaire ?

Morin, le petit nouveau de l'équipe, regardait les deux autres, interrogatif.

— Alfred Ceccarelli, dit « beau sourire ». Petit truand, assez connu de nos services. Ce n'est pas une lumière, ni un bandit de grand chemin. Il donne plutôt dans la catégorie homme de main. Actuellement Il travaille pour un caïd du coin. Il a peut-être trouvé un autre employeur, j'irais bien en toucher un mot à M. Dubrin.

— Bonne idée Fanon, mais avant, tâche de me retrouver ce bon vieil Alfred. Et puis je crois qu'il est temps d'aller parler un peu avec notre ami Gily !



## Chapitre 31

La découverte du mot de passe avait provoqué une montée d'adrénaline dévastatrice et cette triste victoire avait laissé Marc sans la moindre énergie. Il restait assis là, sur ce fauteuil, le regard hagard devant un économiseur d'écran où défilaient d'étranges signes cabalistiques. L'euphorie de la connexion avait laissé la place à un énorme sentiment de gêne et d'incompréhension. Il ne se souvenait même plus pourquoi il avait tellement voulu fouiller dans cet ordinateur. Seuls les relents d'alcool lui rappelaient qu'il avait trop bu. Quant aux raisons qui l'avaient poussé à de telles extrémités, il ne parviendrait jamais à les oublier. Son ami était mort. Probablement par sa faute. Marc n'arrivait pas à sortir de cette boucle infernale. Pourtant ce meurtre n'avait aucun sens. Lefleg se trompait. Tout ceci n'était qu'un tragique accident. Il pouvait faire son deuil, normalement, sans remord.

Mais cette fin de l'histoire était bien trop apaisante. Marc savait, au fond de lui, que le mystère n'était pas résolu. L'ordinateur posé sur ses genoux le lui rappelait sans cesse. Les signes tournaient toujours devant ses yeux embués de chagrin. Et au milieu de ces nuages de points, le défilement aléatoire des caractères sembla soudain prendre des formes tout à fait particulières. À la manière des images cachées que l'on découvre après quelques minutes d'observation de ces stéréogrammes hauts en couleurs. À la manière d'un nouveau rappel à l'ordre. Il devait trouver la vérité, pour trouver la tranquillité. Alors Marc commença à chercher. Il ouvrit une fenêtre de navigation, puis des dizaines d'autres. Il scruta les différents répertoires. Il essaya d'accéder aux plus récents mais ceux-ci étaient protégés par un mot de passe. Il tenta la messagerie, également sécurisée. Décidément, Charles était beaucoup plus secret qu'il ne l'avait imaginé.

Il risqua à tout hasard son fameux AhKinChilan mais sans succès, cette fois ci. Il n'avait plus le courage d'effectuer de nouvelles recherches, quand une porte s'ouvrit enfin. Il avait réussi à se connecter sur le net.

La page d'accueil chargée, Marc reconnut le site de l'ENS. Pas très original. Il s'y promena quelques minutes et s'il y avait là un message caché ou une indication pour aller de l'avant il ne la trouvait pas. Sans réelle conviction, il afficha l'historique de navigation. Et à sa grande surprise il n'était pas effacé. À la manière dont Charles avait sécurisé l'accès à ses informations il était étrange qu'il n'ait pas mis en place la procédure d'effacement des pages visitées. Charles, trop sûr de lui, aurait-il souffert du syndrome de la Ligne Maginot ? Je place mon mur et derrière je ne protège plus rien ! Ou Marc se trompait. Charles n'avait tout simplement aucune activité secrète. Encore de nouveaux doutes. Marc ne supportait plus cette pluie d'interrogations. Il fallait en avoir le cœur net. Une bonne fois pour toute. Alors il se plongea, sans aucune pudeur, dans les dernières connexions pour suivre les traces laissées par son ami. Il retrouva assez rapidement le Forum sur lequel il était tombé lors de la sieste de Charles. Visiblement il y passait beaucoup de temps. Même si les théories de Mme Kroll l'avaient poussé à s'appuyer sur les positions astrales pour connaître les périodes de jeu favorables, les mayanistes n'avaient quand même pas beaucoup de rapports avec les martingales. Un mystère de plus.

Marc continua sa fouille de manière totalement désorganisée vers les autres URL stockées dans la mémoire de l'ordinateur. Il devait se rendre à l'évidence. Charles était obnubilé par la date du 21 décembre 2012. Tous les liens pointaient vers des forums consacrés à cette date ! Il en était de même pour les sites scientifiques, sérieux ou non. Le 21 décembre. L'ère du verseau ! Partout, cette date réapparaissait sans cesse ! Ce ne pouvait pas être le fait du hasard. Il y avait trop de connexions sur cet unique thème. Qu'est-ce que Charles pouvait avoir à faire avec tout ça ? Et pourquoi s'intéressait-il autant à ce fameux AhKinChilan et à son feuilleton ? Curieux de l'intérêt de son ami, Marc lut les premiers épisodes. Et il fallait reconnaître que c'était passionnant. Il ne partageait pas certaines dérives religieuses, mais il restait impressionné par les démonstrations scientifiques qui étayaient l'histoire. Ce n'était guère étonnant que Charles ait pu être aussi captivé. Ce « prêtre maya » était décidément très fort. Même si la description des événements précédant cette fin d'année donnait la chair de poule. Alors, une terrible réalité frappa Marc de plein fouet.

Si Charles s'intéressait tellement aux prédictions d'AhKinChilan. C'est qu'elles devaient être vraies ! La fin d'un monde aurait bien lieu !

Pendant ce temps, au fond d'un couloir, dans l'un des bureaux du CEASN, le bip du Traceur allait bientôt résonner. Le PC de AhKinChilan serait de nouveau sur le réseau et une de ses défenses tomberait.



## Chapitre 32

Encore une nouvelle semaine, encore une nouvelle réunion de débriefing et aucune piste sérieuse. Trois jours s'étaient écoulés et l'affaire AhKinChilan était toujours au point mort. Aucune nouvelle connexion n'avait été repérée. Aucun post n'avait été émis. Le Traceur restait muet. Même Weber commençait à douter. Il avait bien fouillé la piste du blocage envisagée par Colin, mais aucun indice concret n'avait vu le jour pour l'instant.

La réunion allait commencer. Et rien, il n'avait rien à apporter comme éléments nouveaux. Rien pour justifier une enquête qu'il menait en dehors de toute procédure légale. Sa seule certitude, tout le monde savait qu'il continuait ses recherches en dépit des ordres reçus. Il ne s'était jamais caché, il avait pris des risques importants, il avait joué et perdu. Le colonel Abel n'allait pas manquer de souligner son insubordination et cette absence chronique de preuves. On allait le remettre sur le droit chemin d'une manière ou d'une autre. S'il voulait continuer il devait à tous prix trouver un élément nouveau ou une idée géniale.

La seule, à ce jour, était de se mettre en disponibilité. Il aurait plus de temps et les mains libres. Personne ne serait dupe et encore moins Abel, mais il n'irait plus officiellement à l'encontre de son supérieur. Hélas, sans les outils du CEASN, il ne pourrait pas aller bien loin. Déjà qu'en ayant accès à toutes les ressources du Service ça n'avancait pas d'un iota.

La marge de manœuvre était faible, mais son intuition le poussait à ne pas laisser tomber. Pourtant Abel le claironnait : des discours de cette nature sur le web, il y en avait des milliers. Il n'existait aucune raison objective et sérieuse de démarquer celui-là des autres. En dépit de ses évidences, Weber savait ! Et sa discussion avec Colin l'avait conforté dans cette idée. AhKinChilan et toute cette bande étaient dangereux. Très dangereux ! Il ne lui manquait qu'un tout petit indice. Un semblant de preuve.

Alors il retourna à la seule source d'information dont il disposait. Le feuilleton. Weber relisait sans cesse chaque épisode. Pour lui,

cela ne faisait aucun doute. Il y avait une progression qui devait fatalement mener à un dénouement remarquable et tragique. C'est alors qu'un nouveau détail attira son attention. Ce fut particulièrement frappant en lisant tous les épisodes d'un seul tenant. AhKinChilan déroulait son histoire avec une logique implacable en dépit des menaces de BulucChabtan. Aucun des épisodes ne semblait tenir compte de son détracteur numéro un. Aucune hypothèse n'était formulée en dépit des innombrables commentaires des internautes.

Il ne faisait aucun doute que l'ensemble avait été écrit d'un seul tenant et bien avant le début de leur publication. Bien avant les réactions engendrées par leur mise en ligne. AhKinChilan ne répondait jamais directement à ce fameux BulucChabtan. Il n'avait donc pas été prévu dans le scénario initial. Quel pouvait être le rôle de ce nouveau et inattendu personnage ? Un personnage qui semblait avoir pris une importance primordiale et inattendue.

Weber entreprit de remonter sa trace mais ce fut une impasse. BulucChabtan savait, lui aussi, se cacher dans la toile. Tout ceci n'était pas très rassurant. Car si les derniers épisodes postés par AhKinChilan ne correspondaient pas à la fin de la série, les nouvelles intimidations du Dieu des sacrifices semblaient bien avoir été les dernières. Après avoir demandé à « l'Infâme Gourou » d'arrêter son feuilleton au nom de ses multiples blasphèmes, l'ultime menace proférait clairement « La mort » !

BulucChabtan avait peut-être exécuté sa prophétie et le prêtre n'était plus de ce monde. Ou il se taisait, par peur des représailles. Ou bien il attendait l'heure fatidique pour poster le dernier message qui lancerait toute la cabale. Cette dernière option n'était pas la plus rassurante mais la plus réaliste.

Le découragement se lisait sur son visage quand on frappa à la porte. Weber pensa aux trois coups d'une pièce de théâtre. Il était bien en train d'assister à une surprenante représentation. Seul le décor, plongé dans un monde virtuel, avait pris d'étranges relents de modernité.

— Entrez !



— Mes respects mon lieutenant. Je viens comme convenu, préparer la réunion hebdomadaire.

— Asseyez-vous Colin. Je dois vous faire une confidence, j'avoue m'être un peu trop occupé d'AhKinChilan et pas assez des affaires dont voudrait m'entendre parler le Colonel. Je ne suis pas réellement en mesure de présenter quoique ce soit.

— Pas de soucis, mon lieutenant, voici mon rapport. Il y a largement de quoi occuper votre temps de parole avec les habituels faits relevés.

Une nouvelle fois Colin s'était montré à la hauteur. Lui aussi avait de l'intuition. En tout cas, il avait bien compris que Weber ne lâcherait pas l'affaire. Qu'il n'aurait rien d'autres à évoquer que sa chasse au Prêtre maya. Alors, Colin avait passé une bonne partie de ses soirées à lui préparer un expédient de tout premier ordre.

— Prenez-le. Vous pourrez y jeter un œil en montant en salle de réunion. Sinon, quoi de neuf dans votre duel sur le net ?

— Merci Colin. Au fait, j'ai repensé à vos hypothèses. Vous avez peut-être raison en ce qui concerne ...

Weber fut interrompu par une alarme émanant de son PC. Le nom d'AhKinChilan avait été utilisé en phase d'identification. Le Traceur trouvait enfin quelque chose de sérieux. Tous les jours, le nom du « Prêtre » était écrit dans de multiples commentaires. Alors, pour ne pas être submergé par des bruits inutiles, Weber avait apporté quelques modifications à son programme. Seule la phase de connexion sur le net en tant qu'AhKinChilan était pistée.

À cet instant précis, il n'y avait plus aucun doute possible. AhKinChilan était bel et bien de retour.

— On dirait que votre poisson vient de refaire surface et qu'il s'est fait prendre dans nos filets.

— Vous avez probablement raison Colin. Mais attention. C'est de la pêche au gros, et dans ce genre de pêche, le poisson est malin et la ligne reste fragile.

Les yeux rivés sur l'écran, ils attendaient avec impatience la publication du prochain épisode. Comme toujours, elle devrait succéder à quelques commentaires. Puis l'histoire reprendrait son cours, imperturbablement. Les minutes s'égrenaient. Weber ne cessait de regarder l'horloge en bas de son écran, mais rien ne

bougeait. Ils patientèrent encore quelques temps, mais aucune publication n'apparaissait. La seule alarme qui retentit fut celle qui indiquait l'heure de la réunion.

— Ecoutez Colin, allez donc seul à ce fichu débriefing. De toute façon vous connaissez parfaitement le dossier, puisque c'est le vôtre. Dites simplement au Colonel que je ne me sens pas très bien et que je le prie de m'excuser.

— Vous pensez vraiment qu'il va croire un truc pareil ?

— Probablement pas, mais ça me donnera un peu de temps pour capter ce qu'AhKinChilan veut nous dire. Et si par bonheur il nous lâche quelque chose de concret, je monte immédiatement en faire part à notre cher Abel.

Colin quitta le bureau à contrecœur. Il aurait mille fois préféré rester dans la sobriété de ce bureau plutôt que d'être assis au milieu des chefs de cellule à s'exprimer en public. Exercice dont il avait horreur. Weber le remercia une nouvelle fois. Il savait ce qui devait lui en coûter d'aller à cette réunion. Il trouverait bien un moyen de le remercier de son aide. En attendant, il devait repartir à la pêche au gros. Il se remit devant son clavier et ajusta quelques paramètres espérant ainsi améliorer la détection des possibles messages.

Dix heures quinze. L'écran restait immobile. Pas le moindre envoi depuis la connexion. Plus d'une heure maintenant ! Qu'était-il en train de faire ? Weber pensa à ces films où deux sous-marins se font la chasse. Chacun sait que l'autre est là, tout prêt, torpilles armées. Et pas le moindre bruit, sinon le sonar de l'autre vous repère et c'est la fin. Mais le Prêtre ne pouvait pas se sentir traqué, c'était techniquement improbable. La raison de son silence devait être d'une autre nature. Weber rageait, en d'autres circonstances le Service avait les moyens de piéger les PC espionnés à distance. Il pouvait ainsi savoir à tout moment ce que faisait leur utilisateur. Ici, ce n'était pas envisageable. Il aurait fallu connaître l'adresse IP du poste d'AhKinChilan pour s'y connecter secrètement. De plus, compte-tenu de son aisance informatique, il n'était guère pensable que les agents du CEASN puissent prendre le contrôle de son ordinateur sans qu'il ne s'en rende compte. Les traques virtuelles avaient finalement leur limite. Weber n'avait plus guère le choix.

Pour en savoir davantage, il devait le retrouver dans le monde réel. Et cela, seul le Traceur pouvait l'y aider.

Immédiatement l'outil sembla apprécier la reconnaissance de son rôle primordial. Une nouvelle protection venait de tomber et l'alarme sortit Weber de ses réflexions défaitistes. En dépit des leurres semés par AhKinChilan, il pouvait maintenant être certain que la connexion se faisait sur le territoire français. Mais l'euphorie fut brève. Toujours pas de publication. Le silence régnait de manière angoissante dans le bureau. Encore quinze minutes d'écoulées et rien ! Pourtant Weber était sûr de son fait. Il n'existait aucune possibilité technique pour qu'AhKinChilan se sache pisté. Seules les personnes ayant accès au Traceur connaissaient les paramètres de recherche utilisés et les connexions ciblées. Et Weber ne voulait pas retourner sur ce terrain là. Il y avait forcément une autre explication. Soudain on frappa à sa porte. Deux coups secs.

Il comprit immédiatement. Cette fois-ci, il avait été trop loin. On venait lui faire savoir. Ne pas se présenter à la réunion avait été le manquement de trop. L'absence de publication prenait tout son sens. Le Colonel avait simplement fait couper ses accès au réseau. Weber devait rentrer dans le rang.



## Chapitre 33

L'endroit était particulièrement sombre. Seul l'éclairage diffus de quelques écrans d'ordinateurs permettait de distinguer une silhouette affairée devant un clavier. De multiples courbes défilaient devant ses yeux quand une alarme se fit entendre. Le bip strident la sortit immédiatement de ses travaux. Après avoir vérifié les informations, une expression de doute et d'incompréhension se dessina sur son visage. Instinctivement elle regarda une minuscule fenêtre en bas de son moniteur de contrôle. Trois chiffres rouges se succédaient, 1 1 7, cent dix-sept jours !

Elle prit le téléphone posé à la gauche de son clavier et composa un numéro abrégé.

— Allo, oui, c'est moi. Je viens d'enregistrer un truc bizarre. Une nouvelle connexion d'AhKinChilan.

— ...

— Mais oui, je sais, c'est impossible. Pourtant elle est bien là. Je l'ai tracée, et à priori, nous sommes toujours à l'adresse initiale.

— ...

— Ok, je te préviens dès les premières publications.

La silhouette reposa les mains sur son clavier. Avec une extrême dextérité, elle lança un nouvel automate de recherche, se connecta au forum de « L'Ère du verseau » et reprit ses tâches précédentes. Préoccupée et pleine d'impatience, son regard balayait sans cesse les différentes fenêtres ouvertes sur son poste. Les analyses de courbes ne semblaient plus suffire. Elle switchait en permanence sur les connexions au Forum. La situation n'était pas normale. La publication aurait dû s'afficher maintenant. Et pourtant, c'était le calme plat, pas le moindre mouvement.

Puis la sonnerie de son téléphone brisa le silence. La silhouette sursauta, laissa passer quelques secondes, regarda une dernière fois son écran et prit enfin le combiné.

— ...

— Non, toujours pas de publication. Je t'ai dit que je te préviendrais.

— ...

— Oui, aucune activité ! Je sais, tout ceci n'est pas normal !

— ...

— Non, nous n'avions rien posté depuis la dernière menace. Ecoute arrête de t'inquiéter. On va comprendre ce qui se passe.

— ...

— Ou alors, le chauffeur avait raison, il est peut-être toujours en vie ! Moi je pense plutôt qu'il n'était pas seul. Quelqu'un d'autre se sert de sa machine et de son identifiant. C'est le plus probable, compte-tenu de ce qui s'est passé sur la route. Sinon, c'est que nous nous sommes trompés de cible et c'est encore pire.

— ...

— Bien sûr qu'il faut en avoir le cœur net.

— ...

— Tu ne penses pas qu'il faudrait que l'on puisse discuter avec celui qui l'utilise avant d'en arriver là ? Voir ce qu'il sait vraiment. S'il disparaissait maintenant, nous aurions toujours un doute.

— ...

— Les envoyer là-bas, pourquoi pas ? Nous serons fixés, enfin on peut l'espérer.

— ...

— D'accord ! Il ne faut pas prendre de risque, surtout maintenant. Mais tout de même !

Le ton montait imperceptiblement mais la discussion semblait très déséquilibrée. La silhouette était, sans aucun doute possible, aux ordres du téléphone. Elle raccrocha, énervée, puis se remit à scruter ses écrans sans plus de succès. Elle finit par se lever précipitamment, sortit de sa salle de contrôle, remonta quelques marches et alla prendre l'air.

C'était une assez jolie femme, même contrariée. Elle prit une cigarette et fouilla dans sa poche afin d'y trouver de quoi l'allumer. Le soleil venait de se lever et à cette période, les premières heures de la matinée étaient plutôt fraîches. Elle frissonnait, sans savoir si le froid ou la colère en était la cause. Au début de l'opération, il n'avait jamais été question de tuer qui que ce soit. Dès les premières menaces sérieuses elle avait montré son désaccord, sans être entendue bien sûr. Cette fois-ci, elle avait au moins obtenu qu'il soit

ramené ici pour être interrogé. Elle pourrait peut-être arriver à les convaincre de le laisser en vie. Un mort, c'était déjà un de trop.

Maintenant elle se demandait si elle avait eu raison d'accepter tout ça. Brillante informaticienne et experte en astrophysique, son CV lui aurait permis de trouver du travail n'importe où ! Seulement elle aussi, elle avait des comptes à régler. Et cette opération était un bon moyen de les solder. Pourtant, de là à tuer, de sang froid ! Il y avait un pas qu'elle n'aurait pas voulu franchir. Mais leur projet était trop avancé pour faire marche arrière et si c'était le prix à payer, alors pourquoi pas ? Tout se bousculait dans sa tête. Tous ces sentiments contradictoires lui faisaient perdre ses repères. Elle avait de plus en plus de difficultés à raisonner sereinement. Après avoir terminé sa cigarette, elle décida de redescendre rapidement en salle machine. La température était décidément trop fraîche. Son appréhension augmentait à mesure qu'elle s'approchait de ses écrans de contrôle. De la présence ou non de cet épisode dépendait tellement de choses. Soit, en dépit des dernières menaces, celui qui se faisait passer pour AhKinChilan décidait de continuer son récit. Elle ne donnait alors pas chère de sa peau ! Soit il les avait enfin prises au sérieux. Et même si le mal avait été fait, peut-être pourrait-elle rattraper la situation. La réalité était tout autre et elle le savait. Elle n'avait aucun pouvoir de changer le cours des événements. AhKinChilan ou son clone n'avait probablement plus longtemps à vivre. Cette résignation lui donnait la chair de poule. Elle ne pouvait pas cautionner une mise à mort programmée sans réagir. Elle devait tenter quelque chose. Le prévenir plus concrètement de ce qui allait arriver, sans utiliser les métaphores habituelles. Donner une fausse adresse et envoyer les hommes de mains dans une mauvaise direction. Ou bien se faire passer pour lui. Informatiquement, ce n'était pas si compliqué, surtout pour elle ! Elle pourrait lui faire écrire qu'il avait compris les menaces. Ensuite elle publierait en son nom des démentis sur ce qu'il avait déjà posté.

Arrivé devant son poste de travail, elle constata qu'aucune publication n'était en ligne. Elle fut rassurée, quelques secondes. Elle pourrait mettre son plan en œuvre. Puis le doute refit surface. Est-ce qu'elle pourrait se faire passer pour AhKinChilan ? Il était tout de même extrêmement brillant. Son style restait très particulier,

unique même. Ces singularités l'avaient même conduit à sa perte ! Très vite elle douta de sa capacité à tromper des milliers de lecteurs. Quelqu'un s'apercevrait forcément de la supercherie. Et encore plus sûrement au sein de son propre camp. Rapidement, on retrouverait les origines de l'imposture. Et on n'hésiterait certainement pas à le lui faire payer. Elle se remit à se manger les ongles. Après tant d'années d'efforts pour avoir des mains d'abord convenables puis enfin jolies, voilà qu'elle reprenait ses mauvaises habitudes de gamine. Il fallait à tout prix qu'elle se ressaisisse. Après tout, ce faux prêtre, elle ne le connaissait pas. Et puis, tous ces gourous illuminés qui jouaient avec la vie des gens, il fallait bien qu'ils paient !

Toutes ses hésitations, ses contradictions la ramenaient à une triste réalité. Elle était incapable de décider, d'agir vite et bien. Elle ne savait qu'obéir, suivre des directives, des ordres. Toute sa vie, ce fut le cas. Alors pourquoi changer maintenant ? Elle était toujours la bonne copine à qui on pouvait demander n'importe quoi. Ensuite, malgré de brillantes études, elle ne sut jamais saisir les opportunités qui se présentaient à elle pour obtenir des postes à fortes responsabilités. Il était tellement rassurant de rester dans l'ombre, comme dans cette fichue salle machine, sans fenêtre et aux lumières tamisées. C'est là qu'elle se sentait bien, enfin jusqu'à aujourd'hui. Il lui semblait maintenant que tout cela allait trop loin. Elle ne pouvait plus couvrir toutes ses horribles manigances.

À nouveau le téléphone la sortit de ses conflits intérieurs. On lui confirmait le nouveau plan. Elle devait attendre les réactions d'AhKinChilan sur le net et continuer à pister son adresse IP. Une fois la localisation confirmée, ils iraient chercher l'utilisateur du PC pour le ramener ici et le faire parler. C'était déjà ça de gagné. Elle avait au moins réussi ce petit exploit. Ils ne le tueraient pas tout de suite. Il lui restait un peu de temps pour réfléchir à une solution et ne pas être la complice d'un nouveau meurtre. Puis le bip strident résonna une nouvelle fois dans la pièce. Il n'y avait toujours pas de nouvelle publication mais le programme de localisation venait de terminer sa tâche. Le poste d'AhKinChilan avait pu être certifié et l'adresse validée.

Le temps de la réflexion allait être bien court.



## Chapitre 34

Weber se redressa, s'assit confortablement dans son fauteuil et s'assura que sa chemise et son nœud de cravate étaient convenablement mis.

Il se sentait prêt à faire face au Colonel Abel ou à ses sbires.

— Entrez !

Contre toute attente, l'aspirant Colin fit son apparition. Sans en demander la permission, il ferma la porte derrière lui et se posta devant le bureau, prêt à s'asseoir.

— Mon Lieutenant, ça va ? Vous me paraissez bizarre. C'est AhKinChilan, c'est ça ? Vous aviez raison. La dernière publication, c'est du lourd ?

Le jeune aspirant restait dubitatif devant le manque de réaction de son supérieur. Weber, lui, mit quelques secondes à reprendre en main le cours normal de la situation.

— Non, c'est juste que ... Enfin peu importe. Je n'ai pas vu le temps passer et je ne pensais pas vous revoir si vite. Sinon, aucune nouvelle du Prêtre. Mais asseyez-vous et dites moi, cette réunion ?

— Rien de bien nouveau. Le Colonel s'est à peine formalisé du fait que vous ne soyez pas là. Il ne semble préoccupé que par une nouvelle réorganisation du service

— Encore une ?

— Je crois qu'il ne fera plus long feu ! On lui reprocherait un manque de résultats. Je ne suis pas sûr qu'il soit seul en cause. Mais apparemment là-haut, on veut trouver une tête pour porter le chapeau.

— Vous avez raison, je ne suis pas sûr que changer l'homme, changera beaucoup la manière dont nous devons travailler. Sinon ?

— L'annonce de votre absence a tout de même fait réagir Abel. Il aurait eu la confirmation de la police anti-terrorisme qu'aucun AhKinChilan n'était connu de leur service. Il vous aurait fait un mail à ce sujet.

— Oui, j'ai bien reçu son courriel. Mais tout le monde se trompe, j'en suis persuadé. Que personne n'ait encore entendu parler du

pseudo ne signifie pas que celui qui se cache derrière soit un inconnu. En plus je ne suis même pas sûr que l'on nous tiendrait informé de quoi que ce soit.

— On ne nous tiendrait pas informé ? Là je ne vous suis plus ?

— Tout cela est politique, Colin ! Notre rattachement aux services du Premier Ministre nous donne la coordination de plusieurs ministères. Cela n'a pas fait que des heureux, loin s'en faut. Beaucoup pensent que nous sommes juste bons à leur tondre la laine sur le dos. Et je peux vous garantir que si nous échouons, beaucoup s'en réjouiront. Et si votre intuition sur la fin de carrière d'Abel est juste, j'ai même l'impression que nous avons déjà dépassé ce stade. Donc, de là à penser que l'on ne nous dit pas tout ...

— Bon, on s'en fout un peu, pas vrai ? Ce qui compte c'est de retrouver AhKinChilan, non ?

— Oui mais là aussi, ce n'est pas fameux. Depuis sa connexion, calme plat. La seule chose positive dans tout ça, c'est que le traceur a réussi à localiser une partie de son adresse IP. Nous savons déjà qu'il est en France. Nos notes de frais seront moins onéreuses si nous devons lui courir après, Abel sera content.

Cette remarque leur rendit au moins le sourire. Puis Weber tourna son écran pour que Colin puisse lire les quelques lignes qui s'y trouvaient.

— Regardez Colin. Je relis ce truc depuis des heures. Et je ne comprends toujours pas. À partir de cet épisode, le fameux BulucChabtan a commencé à menacer Chilan. Ici, il ne fait que le mettre en garde. Et on pourrait effectivement croire à un fanatique religieux qui n'a pas accepté les écrits blasphématoires du prêtre. Ensuite ça devient de plus en plus vindicatif. Il faudra comprendre pourquoi, cet épisode là, a tout déclenché. Mais ce n'est pas ça l'essentiel. Pour l'instant, faites surtout attention au style utilisé. Il n'est pas en phase avec le personnage. Les termes employés pour le menacer de mort ne sont pas ceux qu'emploie habituellement ce genre d'illuminés. Ça ne colle pas.

— On voudrait juste nous faire croire à un désaccord profond sur le thème du « ne touche pas à mon Dieu » ? Mais il y aurait une autre vraie raison ? C'est bien ça ?

— Je pense que oui. La piste purement religieuse et créationniste, comme veut le faire croire BulucChabtan est à exclure. J'en suis quasiment certain.

— Une guerre des sectes, alors ?

— Je n'y crois pas non plus. On l'aurait menacé ne de pas pouvoir monter dans la soucoupe le jour du jugement dernier ou un truc du genre !

— Et bien, il ne reste plus grand-chose ?

— Effectivement, c'est pour ça que je suis persuadé qu'il s'agit d'organisations dont les membres ne sont pas du tout des adorateurs de qui que ce soit. C'est beaucoup plus terre-à-terre. Et, soit leurs objectifs se sont mis à diverger. Soit ils sont totalement contradictoires depuis le début. Mais une chose est sûre. L'enjeu final a l'air important.

— Si je vous suis, vous pensez à une organisation terroriste dont les préparatifs seraient contrariés par les actions d'une autre ?

— Quelque chose comme ça, oui ! La question est de savoir ce qu'ils préparent ! Et pourquoi les écrits de l'un sont dangereux pour l'autre.

— C'est là que je suis assez perplexe, mon Lieutenant. Si nous reprenons la chronologie de l'ensemble et vos premières conclusions. AhKinChilan apparaît et opère sur un forum qui existe déjà depuis dix ans. Le Forum est aux mains d'une secte « fin du monde » classée nuisible. Là, il y intervient tout d'abord comme un détracteur des plus virulents. Ensuite il rédige son fameux feuilleton. Un feuilleton qui reste tout de même dans les thèmes favoris du Forum. Par contre, il le fait avec un talent et un acquis scientifique qui ne correspond pas du tout aux publications habituelles. C'est ce hiatus sémantique qui alerte nos programmes et vous fait réagir. Vous pensez à ce moment-là que chaque épisode est un moyen d'activer un réseau de cellules dormantes qui profiteront, d'une manière ou d'une autre, de la panique générée par la peur des cataclysmes. C'est bien ça.

— C'est une des pistes, oui. Disons même, celle que je privilégie pour l'instant.

— OK. Ensuite, assez rapidement, sur ce même forum, apparaît un certain BulucChabtan. Très vite il commence à montrer son désaccord avec AhKinChilan. Puis tout aussi rapidement, il le

menace de mort. Vous êtes également persuadé que ce BulucChabtan n'est pas un de ces fous furieux tels que le forum en connaît depuis son début.

— Toujours exact Colin.

— Alors, c'est là que ça ne colle plus. Enfin, si je puis me permettre mon Lieutenant. À ce stade du raisonnement, moi, je me pose la question suivante. Qui met à mal les plans de l'autre ? Et là, je réponds AhKinChilan. C'est lui qui met des bâtons dans les roues de BulucChabtan.

Weber suivait avec de plus en plus d'attention la démonstration de son jeune collaborateur. Elle ouvrait une autre perspective très intéressante, sans pour autant remettre en cause les bases de son propre raisonnement. Son intuition restait tout à fait d'actualité et ça le rassurait. Il aurait éprouvé quelques difficultés à admettre une défaillance de son flair légendaire. Colin, lui, continuait son raisonnement imperturbablement, sans le moindre problème d'égo.

— Partons du principe que ce soit le cas. Alors la question qui suit, n'est pas de savoir ce que prépare AhKinChilan. C'est plutôt, qu'est-ce que prépare BulucChabtan ! On se trompe de cible. Désolé, mais j'en suis sûr. On se trompe de cible. Si l'on veut avancer, il faut suivre BulucChabtan.

Weber apprécia l'implication de Colin. Ce n'était plus son histoire, c'était la leur. Il y avait un réel danger à l'amener sur cette voie avec lui, mais il ne se sentait plus seul. Ce renfort inespéré l'avait ragaillardi. Il savait maintenant qu'ils réussiraient.

— Donc d'après vous, Colin, le méchant de l'histoire serait BulucChabtan ?

— Oui ! Ce qui ne veut pas dire qu'AhKinChilan soit blanc comme neige. Bien au contraire, ce sont peut-être ses propres plans, tout aussi dangereux, qui empiètent sur ceux de BulucChabtan.

— Un peu comme deux gangs de vulgaires voleurs qui s'aperçoivent qu'ils veulent braquer le même casino ?

— Un peu oui. Et je pense que si l'on veut comprendre ce qui se passe, il faut en priorité pister « Le Dieu de la Mort ». Car si nous avons raison, une chose est certaine ! Ce qu'il prépare se trouve dans les écrits d'AhKinChilan ! Sinon, il ne voudrait pas le faire taire.

— Donc le Prêtre ne serait pas le maître à jouer mais une victime ?  
— Je pense qu'il est tout simplement les deux !

« Ce qu'il prépare se trouve dans les écrits d'AhKinChilan ! Sinon, il ne voudrait pas le faire taire ». Weber réfléchissait à cet angle nouveau. La perspective ouverte par Colin permettait de relancer les recherches avec un œil neuf. Par contre, elle rendait la situation encore bien plus complexe. Il y avait maintenant deux fois plus de travail d'écoute et de filtrage. Deux fois plus de listings à dépouiller. Mais Colin avait probablement raison.

« Ce qu'il prépare se trouve dans les écrits d'AhKinChilan ! Sinon, il ne voudrait pas le faire taire »

Ils n'avaient pas fini de relire ces satanés épisodes ! Mais il n'était plus seul.



## Chapitre 35

7 h 30, Lefleg et Fanon se rendaient au Domaine du Pin Parasol. Ils n'avaient pas voulu prendre le temps de prévenir Royan de leur visite matinale et encore moins Marc Gily. À cette heure terriblement incongrue pour lui, il devait encore être couché. Et poser des questions au saut du lit avait bien des avantages. Un esprit embrouillé par une mauvaise nuit de sommeil éprouvait beaucoup plus de difficultés à mentir. Sur place, Lefleg n'eut pas à attendre devant la grille. Il disposait maintenant du fameux sésame. La dernière discussion téléphonique avec Royan à ce sujet avait été assez rapide. Soit il pouvait aller et venir dans le Domaine quand bon lui semblerait. Soit il le convoquerait au commissariat à chaque fois qu'il en aurait besoin et il le ramènerait route de Bagnols en fourgonnette, sirène hurlante.

« L'homme aux petites lunettes rondes » voulait préserver la tranquillité des sociétaires. Il avait aussi et surtout peur du scandale. Il ne se voyait pas entrer bruyamment dans le Domaine à l'arrière d'une voiture de police. Alors un macaron « Invité » lui avait semblé la bonne solution. Il l'avait fait porter au commissariat ainsi qu'un plan détaillé du Domaine. Une fois le portail franchi sous l'œil défiant de l'agent de sécurité, les choses devinrent plus compliquées. Lefleg conduisait et Fanon tentait de jouer au copilote. Mais il n'était décidément pas facile de s'y retrouver dans ce dédale de routes, de hameaux et de chemins réservés aux piétons. Après pas mal d'hésitations et de détours involontaires, les deux policiers trouvèrent, presque par hasard, l'entrée de l'Acassi.

À ce stade, Lefleg arriva facilement au numéro 58. Ils se garèrent devant le terrain, descendirent de leur voiture bruyamment et marchèrent en direction du second mobil-home. Fanon espérait pouvoir jouer « à police, ouvrez ! » mais, à leur grande surprise, Marc était déjà réveillé. Ils le retrouvèrent assis dehors sur l'un des fauteuils en Bambou, un ordinateur portable sur ses genoux et l'esprit visiblement très préoccupé. Marc ne parut même pas surpris de leur présence. Il posa le PC sur la table basse et alla à leur

rencontre d'un pas désabusé. Lefleg présenta son collaborateur Fanon et prit immédiatement la parole.

— M. Gily. On ne fait plus la grasse matinée ? Ça tombe bien, je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire !

— Ah bon ? Je ne vois pas, vraiment. J'essaie juste de me remettre de la disparition de mon meilleur ami, alors vos questions ...

— Et bien, il va falloir quand même m'écouter un peu plus que ça jeune homme. Il y a deux trois trucs qui ne collent pas tout à fait dans ce que vous m'avez raconté. Et moi, quand ça ne colle pas, et bien ça me contrarie ! Et quand je suis contrarié, je deviens vite pénible tu vois. Accroché aux détails, aux petites pièces du puzzle qui ne rentrent pas. Enfin tu vois le truc.

Encore et toujours le « vous », le « tu ». Lefleg n'avait même pas eu besoin de Fanon pour jouer au méchant flic.

— Ok. Alors, de quoi parle-t-on ?

— C'est mieux. En fait, on ne va pas te faire perdre ton temps. Mon collègue ici présent a une série de photos à te montrer. Et là c'est tout simple, soit tu nous expliques, soit on t'embarque. Tu vois, je te l'ai dit, simple et rapide.

— De toute façon, je ne pense pas avoir le choix. N'est-ce pas ? Va pour les photos.

Marc était résigné, fatigué par une mauvaise nuit trop courte, mais pas spécialement sur ses gardes. Pour une raison étrange, il pensait que les photos concerneraient le cabriolet. Qu'il allait devoir l'identifier ou répondre à une démarche administrative idiote de ce genre là. Une fois les clichés sous les yeux, la réalité fut tout autre. Marc devint très pâle, tout son corps se crispa et la peur refit son apparition. Lefleg sentit immédiatement le changement d'attitude et en profita pour avancer ses pions.

— Tu reconnais ? Tu vois sur la première, là, eh bien à gauche on jurerait que c'est toi, t'en penses quoi ?

— C'est un peu flou, je ne sais pas trop.

— T'as raison, c'est flou. Alors comme dans la police on a aussi des gars pas trop bêtes, tu vois, on a pu améliorer un peu ça.



Sur l'image retouchée, il n'y avait plus de doute possible. Marc ne put que confirmer qu'il s'agissait bien de lui assis à la table de Blackjack.

— Ah, c'est bien ça. Bon et si c'est toi là, c'est qui le gars qui te parle ?

— Vous savez, il arrive parfois, quand il n'y a plus de place à la table, que des joueurs vous demandent de miser sur votre propre jeu. Ça doit être ça, je ne me souviens plus très bien.

— Ah d'accord. Mais dis donc, tu as dû mal jouer, parce que regarde sur celle-là.

Fanon sortit une nouvelle photo et continua lui-même l'interrogatoire sous l'œil bienveillant de son collègue. Le numéro était parfaitement rodé !

— Il n'a pas l'air content ton ami. Et puis toi, tu n'as pas l'air vraiment rassuré. Tu lui avais fait perdre beaucoup d'argent ou quoi ?

— Je vous ai dit, ce n'est pas mon ami. Juste un gars qui voulait que je joue pour lui. Peut-être qu'effectivement j'ai perdu, je ne suis pas un grand joueur.

— Ah oui, c'est vrai, c'est Charles le spécialiste, on y reviendra. Alors le gars, il t'engueule parce que tu joues mal et que tu lui as fait perdre sa mise ?

— Ça doit être ça.

Alors Fanon sortit une quatrième photo.

— C'est marrant ça. Tu ne le connais pas mais tu le suis quand même, non ? Là tu n'es pas en train de le suivre ?

À ce moment de la partie, Fanon bluffait. L'image ne permettait pas de certifier ses dires. Il n'avait pas trouvé de vidéos qui montraient les deux hommes réellement ensemble. Il espérait seulement que le trouble de Gily le pousse à avouer très vite.

— L'explication a duré apparemment plus longtemps que prévu, non ?

Marc hésitait à répondre. Il semblait moins destabilisé que prévu et Lefleg ne voulait pas que Gily comprenne ou profite de la faille. L'inspecteur reprit la main immédiatement sans lui laisser le temps de réfléchir davantage.

— Ce n'est pas grave Marc, on va t'aider. Parce que tu vois, nous, on le connaît ton ami ! Alfred Ceccarelli, dit « beau sourire », ça ne te dit rien ?

— Alfred Ceccarelli, non !

En fait, Marc ne mentait pas vraiment. Il n'avait jamais entendu ce nom. Pourtant, il sentait le piège se refermer autour de lui et ne savait plus comment en sortir. Il avait besoin de réfléchir. Comprendre si Lefleg connaissait la vérité ou s'il voulait simplement le faire parler. Mais, une fois encore, l'Inspecteur ne lui laissa pas le temps de trouver la bonne réponse.

— Bon Marc, je t'ai promis que nous irions vite. On va aller vite ! Alfred, nous, on le connaît parce qu'il a un CV chez nous, grand comme ça. Ce n'est pas un mauvais bougre, il n'a juste pas de chance, comme toi quoi ! À chaque fois qu'il y a des coups durs ou des règlements de compte, il est toujours sur place, c'est bête non ? Bref, nous, on le connaît bien et on a des tas de raisons pour cela ! Mais toi, pourquoi tu le connais ?

— Je vous ai déjà dit que je ne le connaissais pas !

— Bon, alors on va faire autrement. Tu vas venir avec nous au poste. Tu vas rester un moment tout seul dans une petite cellule. Et puis on reparlera de tout ça.

— Vous n'avez pas le droit, je veux parler à un avocat.

— Tu vois Fanon, ça, c'est le problème des feuilletons américains. Les jeunes, ils finissent tous par s'y croire ... Allons M. Gily, si vous voulez un avocat, pourquoi pas. Mais après votre petit séjour chez nous. Et puis quand on commence à vouloir parler à son avocat, c'est que l'on a quelque chose à cacher, non ? Allez Fanon, on l'embarque ! Une fois chez nous, à défaut d'avocat, on appellera M. Ceccarelli pour qu'il te passe le bonjour.

— Attendez, peut-être que je l'ai déjà vu une fois ou deux, mais pas plus. Ça ne veut pas dire que je le connais.

— Une fois, ça c'est possible. Au-delà, avec Alfred, soit tu as un doigt en moins, soit un nez de travers ... Bon alors si tu commençais par tout nous dire. Dix doigts ça peut être utile, non ?

Marc n'avait plus le courage de mentir et encore moins de raison de le faire. Il était fatigué, à bout de nerfs. Rien ne s'était passé comme prévu et Lefleg avait certainement raison. Il finirait par

avoir de sérieux problèmes. Et puis que pouvait-il lui arriver de pire ? Son meilleur ami était mort à cause de lui !

— J'ai, ... disons que j'ai eu quelques soucis.

— Ah ça tu vois, on s'en serait pas douté

Fanon n'avait pas pu s'empêcher de la ramener et ce commentaire inutile eut le don d'irriter son supérieur. Marc était sur le point de tout balancer. Ce n'était plus le moment de lui couper la parole et encore moins de lui laisser le temps de se rétracter. Lefleg foudroya du regard son vieux collègue puis réussit à convaincre Gily de continuer sa confession.

— Je ne joue pas très bien à tous ces jeux. Alors un soir, on était fin mai ou début juin, je ne sais plus exactement. J'étais en train de perdre pas mal au blackjack. Je suppose que mon côté flambeur n'était pas passé inaperçu et des gars sont venus me proposer une petite partie de poker pour me refaire. En général au « texas hold 'em », je ne suis pas trop mauvais et puis j'ai de la chance. Enfin, je croyais avoir de la chance. On est sorti du casino et je me suis retrouvé dans une petite salle, une sorte de cercle de jeu privé pas très loin de la gare. J'aurais dû être plus prudent mais les types avaient l'air plutôt sympa. Nous avons même déjà bu plusieurs verres ensemble au bar du casino quelques jours auparavant. Je ne me suis pas méfié. Sur place, il y avait trois gars installés à une table et on s'est mis à jouer. Ce premier soir, j'ai gagné, un peu. Puis les autres soirs de plus en plus. Alors j'ai commencé à dépenser à tout va en me disant que je reviendrais gagner dès que les caisses seraient vides. J'ai dévalisé les boutiques de mode, je me suis payé des restaurants très chers, j'invitais les dames. Je me suis un peu enflammé quoi. Et puis j'ai commencé à perdre.

Marc ne disait plus un mot, il semblait erré dans ses souvenirs, complètement désarçonné. Lefleg avait déjà compris la fin de l'histoire mais il tenait à l'entendre.

— Ok, vous avez perdu beaucoup et après ?

— Après ? Qu'est-ce que vous croyez ? Après il y a toujours une bonne âme pour vous prêter de l'argent, le temps de vous refaire. Je suis allé jouer comme ça pendant des nuits entières. Je n'ai jamais vu autant de déveine sur un seul type. J'ai perdu de plus en plus. Il fallait bien que je me refasse, alors les mises étaient de plus en plus

lourdes, les prêts de plus en plus fréquents et les taux d'intérêts de plus en plus gros.

— Ok, et tu leur dois combien maintenant ?

— Un peu moins de trois cent mille euros !

— Ben mon gars, quand tu dis lourd, c'est du lourd. Tu ne plaisantes pas toi !

Fanon n'avait pas su résister. Mais cette fois ci, une réelle forme de compassion avait pris le dessus. Lefleg, lui, restait imperturbable.

— Bon. Tu dois à des zigotos probablement pas nets, trois cent mille euros. Tu ne les as pas, tu les fais patienter un peu, et puis comme rien ne vient, ils t'envoient notre ami Alfred, c'est aussi bête que ça non ?

— Oui sauf que ....

Une nouvelle fois le regard de Marc se figea, les yeux réellement plein de larmes.

— Sauf que quoi, Marc ?

— Je leur avais affirmé que j'avais trouvé une solution, qu'il fallait juste qu'ils soient un peu patients.

— Une solution, pour trouver trois cent mille euros ! Tu n'espérais pas gagné une telle somme au Blackjack, vu comment tu te débrouilles ...

— Pas moi, ce n'était pas moi qui devais gagner ....

— Nous y voilà ! C'est là que ton copain, le génie, entre en scène ?

— Les probabilités c'est son truc, vous comprenez ? C'est un surdoué, tout ce qu'il entreprend, il y arrive. Moi, je suis un bon à rien. Ça fait quinze ans que c'est comme ça. Il réussit tout ce qu'il fait et moi je foire tout. Alors j'ai pensé qu'il pourrait me tirer une nouvelle fois d'un mauvais pas.

Morin lui avait confirmé, Bickman était bien un as des probabilités et autres trucs mathématiques du même genre. Des trucs auxquels il n'avait rien compris, mais il se souvenait aussi très bien que Charles n'était pas du tout attiré par l'argent.

— Je croyais que les jeux d'argent, ce n'était pas trop sa tasse de thé à votre ami ?

— Oh vous savez, s'il y a un domaine dans lequel je ne suis pas trop mauvais, c'est bien d'emmener Charles où je veux qu'il aille.

Ça c'est même fait plus rapidement que prévu. Il a suffi que je titille un peu sa fibre de chercheur et son complexe de supériorité. Il a suffi que je lui montre des pauvres imbéciles en train de jouer n'importe comment pour qu'il se dise qu'il pourrait faire mieux. Ça a toujours été son truc ça, faire mieux. Il n'a jamais pensé à l'argent, lui ! Il gagnait assez pour continuer ses recherches, mais pas assez pour « vaincre le système » comme il aimait le dire. « Vaincre le système », tu parles. Le surdoué, il n'a rien vaincu du tout.

Un trop plein de rancœur noircissait ses aveux. Son meilleur ami avait disparu, et il entendait sa propre voix tenir des propos si durs. Il avait tellement honte, pourtant c'était plus fort que lui. La tristesse, les frustrations et les remords aussi. Ces remords qui le rongeaient de l'intérieur et le poussaient à exorciser sa propre peur.

— Alors les trois cent mille, je l'ai attendu. Mais je ne voulais surtout pas lui en parler. Il n'aurait pas compris. Il m'aurait encore fait son numéro de moralisateur et pire, il aurait probablement tout arrêté. Moi je voulais juste qu'il trouve sa fichue martingale et puis je m'en serais servi pour gagner beaucoup, beaucoup d'argent.

— Et Alfred dans tout ça.

— Je voyais bien que j'étais surveillé la plupart du temps. On avait beau changer de casinos, à chaque fois que nous étions dans une salle de jeux, le moustachu était là ! Je ne sais pas comment il faisait pour nous retrouver. Et j'avais toujours le sentiment qu'ils allaient me tomber dessus.

— C'est ce qui s'est passé ?

— Evidemment, Charles ne trouvait pas ! J'avais beau leur dire de patienter, ça commençait à faire long. Et Charles qui tournait en rond ... Là sur les photos, oui, il m'a clairement menacé. Ça allait mal finir tout ça. C'est pour ça, j'ai même essayé le coup du gigolo, enfin vous le savez déjà.

Bon, les choses étaient plus claires maintenant. Des dettes de jeux et une ultime mise en demeure. Mais il restait tout de même pas mal de questions autour du meurtre. Il n'était pas certain qu'Alfred et sa bande aient reconnu la personne qui conduisait la voiture. Car tuer le surdoué n'avait pas de sens. Même pour faire pression sur Gily. Marc, seul, n'aurait pas pu rembourser une telle somme. Et si Marc était bien la cible. La suite se devinait facilement. Ils comprendraient leur erreur et ça finirait mal.

C'est probablement cette hypothèse là qui effrayent autant Marc Gily. Pourtant, une dernière piste ne pouvait pas être totalement écartée. Contre toute attente, Charles et ses capacités intellectuelles hors norme avaient peut-être mis dans le mille. Il avait trouvé La Martingale. Et ça, ça pouvait en énerver plus d'un. Les confidences de Gily amenaient bien trop de questions. Il était temps d'aller dire un petit bonjour à Monsieur « Beau sourire » pour tenter d'éclaircir ou éliminer quelques suppositions. Lefleg, lui, voyait encore plus loin. Peut-être tenait-il enfin l'occasion qu'il attendait depuis si longtemps. Faire tomber tout ce petit monde. Remonter jusqu'à la tête pensante de ce réseau de salles clandestines et qu'il n'avait jamais réussi à mettre derrière les barreaux. Finalement les déboires de Marc Gily allaient probablement lui être bien utiles ! Quitte à le manipuler un peu ...

## Chapitre 36

Le petit cybercafé de la place Castellane ne payait pas de mine. Avant la révolution technologique, il ressemblait à tous ces vieux bistrot de quartier. Aujourd'hui, rien n'avait vraiment changé. On imaginait juste que les murs jaune safran et bleu de Provence avaient dû rayonner, il y a bien longtemps. Le sol de tomettes résistait encore un peu aux années, mais tout juste. Seul le vieux zinc continuait à se dresser fièrement à gauche de l'entrée. De l'autre côté, quatre petites tables en marbre écaillé faisaient face aux éternels tabourets en bois installés durablement sous le bar. Les habitués, accoudés au comptoir, un anisé à la main, avaient déserté l'endroit il y a bien longtemps déjà. L'unique touche de modernité provenait de cinq micro-ordinateurs pourtant déjà bien dépassés. Installés au fond d'une arrière salle privée de la lumière du soleil, ils offraient tout de même le droit à ce vieux café de s'appeler « Le Cyber ». La notion de vieillesse devenait toute relative dans un endroit comme celui-ci.

La clientèle n'était pas très nombreuse. Quelques jeunes vacanciers venaient bien de temps en temps jouer à des jeux en réseau. Des jeux de guerre où il fallait sauver des mondes peuplés de créatures étranges. Mais c'était de plus en plus rare. Les PC mis à leur disposition n'étaient plus assez puissants pour pratiquer, dans de bonnes conditions, les nouveaux « Big Guns » à la mode.

Le matériel proposé ici ne disposait pas d'énormes capacités mémoire, ni de processeurs ultra-puissants et encore moins de cartes graphiques derniers cris. Il permettait juste à une clientèle beaucoup plus âgée de se confronter tant bien que mal à la réalité virtuelle.

En 2012, la fracture technologique était bien réelle. Après avoir entrevu le minitel, ce terrifiant outil des « temps modernes », il fallait maintenant affronter les ordinateurs et le web. Une vie sociale décente ne s'envisageait plus sans un accès à internet. Effectuer ses démarches administratives ou connaître l'horaire des trains ne pouvaient plus se faire sans un ordinateur. Ne sachant pas

utiliser convenablement une souris et un écran, beaucoup avaient été abandonnés sur le bord de la route. Alors, Philippe Marin, humaniste à ses heures, créa « le Cyber ». Il avait commencé sa vie professionnelle comme jeune loup chez IBM. Sans scrupule et sans merci, il avait travaillé de nombreuses années à la réussite de son entreprise. Puis, de nouveaux jeunes loups aux crocs encore plus acérés, l'avaient poussé vers la sortie. Il en avait profité pour prendre enfin deux mois de vacances dans le sud de la France. Faire un point sur sa vie. Et il n'était jamais retourné à Paris. Il avait troqué ses éternels costumes bleu marine pour des tee-shirts colorés et ses mocassins « Berluti » pour des tongs de supermarché. Sa coupe en brosse s'était transformée en catogan et sa prime de départ avait été engloutie dans l'achat de ce petit troquet comme on disait par chez lui.

Place Castellane, il était devenu une bouée de sauvetage pour tous les récalcitrants aux nouvelles technologies. Serviable, il passait des journées entières à aider les uns et les autres. Il connaissait tout le monde et tout le monde lui était reconnaissant de sa gentillesse.

Ce matin encore, Philippe essayait d'expliquer à la vieille Mme Cabanen comment commander un billet de train pour aller voir sa fille à Lyon. Tous les deux mois, c'était la même histoire, mais il le faisait avec toujours autant de patience. Puis, entre deux « P'ting coan, je n'y comprends rien », il entendit tinter la clochette de la porte d'entrée. Machinalement il regarda vers le bar et aperçut un type s'accouder au comptoir. Plutôt grand, la mine un peu déconfitée en dépit de son teint hâlé, il regardait les tarifs inscrits sur l'ardoise accrochée au mur. Au bout de quelques secondes, il demanda s'il pouvait s'installer sur le PC du fond et commanda un petit café noir sans sucre. Philippe lui indiqua les démarches à suivre et le type se mit à pianoter sans plus attendre. Sa dextérité et sa vitesse impressionnèrent deux vieux habitués de la frappe à un doigt installés à sa gauche. Quant à Mme Cabanen, elle n'avait jamais imaginé que l'on puisse se servir avec autant de maîtrise de cette satanée machine.

L'inconnu resta connecté environ une heure. Puis il paya son café, son temps passé et disparut sans prononcer la moindre parole.



Philippe, intrigué, le regarda partir par la porte vitrée. Puis, abandonnant momentanément ses clients, il s'installa devant le serveur de son micro réseau. Il se connecta et fit ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il ouvrit une session en tant qu'administrateur et commença à éplucher le journal des logs afin de retracer l'activité de l'inconnu. Sa liste de tâches se résumait à peu de choses. Une connexion sur un serveur de messagerie pour lire et envoyer quelques mails suivi de plusieurs accès à un forum de discussion.

Philippe hésitait à pousser plus loin ses investigations. C'était contraire à tous ses principes. En tout cas à ceux de sa nouvelle vie. Mais de vieux réflexes refirent rapidement surface et il ne put s'empêcher d'aller fouiller plus avant. Dans l'historique, il avait découvert un pseudo cité à plusieurs reprises. AhKinChilan ! Ça ne lui disait rien. Ses quelques jeunes clients optaient plus généralement pour des supers héros dont les noms portaient en eux même leur force et leur puissance de feu. AhKinChilan paraissait bien inoffensif. Trop peut-être, en regard du comportement étrange de l'inconnu. Toutes les raisons étaient bonnes pour continuer sa traque informatique. Philippe parcourut quelques unes des pages accédées. Il n'y trouva aucune indication particulière au-delà des inepties habituellement liées à ce genre de forum. Un seul détail l'avait surpris. L'inconnu avait pris soin d'effacer son parcours sur le poste en lui-même. Ce qui était fréquent dans les cybercafés. Mais bizarrement, il ne s'était pas méfié des traces laissées sur le serveur. Ce qui était plus surprenant compte-tenu de sa dextérité et de son comportement mystérieux. Peut-être ne pouvait-il pas imaginer que le patron des lieux transgresserait à ce point la déontologie nécessaire au bon fonctionnement de ce genre d'endroit. Philippe, pas très fier de ses agissements hésitait à aller encore plus loin quand Mme Cabanen appela au secours.

Elle avait réussi la performance de choisir le bon train, la bonne place, valider sa commande et elle devait maintenant communiquer son numéro de carte bleue. Ce qui lui semblait particulièrement dangereux. Du moins elle l'avait entendu dire à la télévision. Philippe réussit à la rassurer mais toutes ces tergiversations lui avaient fait perdre sa connexion au site du voyageur. Il fallut tout

refaire. Au grand désespoir de la vieille dame qui maudissait la suppression des agents en chair et en os de la petite gare SNCF de Fréjus.

La journée se terminait calmement. Philippe avait continué à aider les gens sans plus se soucier des activités de son mystérieux client. Puis, au moment d'éteindre ses machines, la porte s'ouvrit doucement. Il le reconnut tout de suite. En dépit de l'heure tardive, il le laissa s'installer sur le même poste que la fois précédente. Ils n'avaient pas échangé le moindre mot.

Philippe s'affairait au bar mais il ne pouvait s'empêcher de regarder du côté de la salle machine. Devant l'habileté de l'inconnu, il craignit soudain d'être découvert. Sa petite séance d'espionnage n'avait dû laisser aucune trace mais ce type semblait si à l'aise sur un ordinateur. Il le regardait naviguer de fenêtre en fenêtre, utilisant des raccourcis clavier avec une vitesse fulgurante. Au bout de quelques minutes l'inconnu ferma sa session, se dirigea vers le bar, paya son accès et sortit du café en disant à peine au revoir. Philippe ressentait une irrésistible envie de fouiller à nouveau sur le serveur. Et une fois encore il allait s'asseoir sur son éthique. L'inconnu n'avait accédé qu'à son site de messagerie. Il attendait probablement une réponse à ses mails. La déception se lisait sur le visage du patron indiscret. Il aurait aimé mettre la main sur des informations croustillantes ou secrètes. Mais rien de tout de cela. Il éteignit les lumières et brancha l'alarme, deuxième percée de la modernité dans ce vieux bistro. Il ferma les portes du café, regarda une dernière fois le serveur puis hésita longuement à fouiller davantage. Le peu de traces laissées cette fois-ci, l'inquiétaient. Soit l'inconnu n'avait pas fait grand-chose, soit il se savait espionné et s'était méfié. Ou pire, il avait compris qu'il ne pouvait pas lui faire confiance.

Philippe monta à l'étage. Il y habitait au milieu d'un fatras de vieux ordinateurs, d'écrans de toutes tailles et d'un PC ultra moderne qu'il se réservait pour les grandes occasions. Il resta prostré devant sa machine quelques instants puis se décida enfin. AhKinChilan, ce nom l'intriguait beaucoup trop. Il ne lui fallut que quelques secondes pour se connecter à internet et effectuer des recherches. Philippe qui voulait du croustillant fut servi. Des

milliers de réponses s'affichaient. Il se mit à lire des publications au contenu insensé. On y parlait de fin du Monde. De morts certaines. Il continua pendant des heures à fouiller au milieu de tous ces commentaires plus fous les uns que les autres. Puis vers quatre heures du matin, il sombra, épuisé par la lecture de toutes ces foutaises.

Son reste de nuit fut très agité. Et au matin il eut toutes les peines du monde à se lever. Il ouvrit le Cyber avec presque une heure de retard ce qui ne lui était jamais arrivé. Quelques vieux voisins s'inquiétaient déjà devant sa devanture. Il rassurait tout le monde quand l'inconnu entra et commanda un petit café noir sans sucre à la manière d'un véritable habitué des lieux. Il le but rapidement puis l'interpella.

— À propos, Philippe, je n'ai pas reçu de messages ?

— Pardon ? Je ne comprends pas ?

— Je pense que si. Vous suivez bien mes connections et mon compte de messagerie, non ?

La surprenante assurance de son interlocuteur le laissait sans voix et son propre silence trahissait l'embarras suscité par son attitude de la veille. Nier n'avait plus aucun sens.

— Bon d'accord. Ce n'est pas du tout dans mes habitudes mais votre visite m'a paru bizarre. Comme vous avez pu le constater, ma clientèle c'est plutôt « papy mamy » qui ne savent pas comment s'y prendre avec un clavier. Alors votre comportement, votre aisance sur l'ordinateur ... Je ne pensais vraiment pas à mal.

Puis essayant de détendre l'atmosphère, Philippe se fit un chocolat chaud et s'installa au comptoir en face de l'inconnu comme il l'aurait fait avec un vieux copain.

— Au fait, comment vous ... enfin, comment tu as su, ... pour mes recherches ?

— Tu n'es pas très discret, ou tu n'y connais pas grand-chose. Quand je suis repassé hier soir et que je me suis à nouveau connecté, je me suis douté de quelque chose. Alors j'ai fouillé aussi de mon côté. J'ai vu que l'on avait accédé à ma messagerie et que l'ordinateur qui avait fait ça disposait de la même sous-passerelle que le poste que j'avais entre les mains. Comme tu l'as dit toi-

même, ta clientèle serait bien incapable de faire un truc pareil, alors a priori ça ne pouvait être que toi.

Philippe était très mal à l'aise et pour essayer de cacher son trouble, il continua à poser des tas de questions.

— AhKinChilan, c'est bizarre comme nom ? C'est quoi ?

Soudain, il se rendit compte de sa gaffe. L'inconnu lui avait dit comment il avait su pour la messagerie, mais n'avait jamais évoqué les accès au forum. Il n'en savait probablement rien. Philippe s'en mordait déjà la langue.

— Parce que tu es allé voir ça aussi ?

— Bien, disons, juste un peu, je te l'ai dit, j'étais intrigué. Et puis pour une fois, ça me changeait un peu de la SNCF ou de la sécurité sociale.

— Et c'est tout cette fois ci, ou tu as été encore plus loin ?

— Non, non c'est tout, je t'assure. J'ai juste vu des accès à des forums avec ce nom, c'est tout. Je ne suis même pas allé voir de quoi il s'agissait. Vraiment je t'assure.

L'homme mystère ne semblait pas spécialement menaçant ou agressif mais Philippe se sentit soudainement en danger. Il eut l'étrange sensation d'avoir mis les doigts où il ne fallait pas. Il n'osait même plus lui dire qu'il avait aussi regardé et lu pas mal de pages sur ces sites apocalyptiques.

— Admettons. Mais fais attention, ce nom que tu trouves bizarre, il faut que tu l'oublies ainsi que les forums qui vont avec. D'accord ! On tue des gens à cause de ce nom ! Crois-moi, oublie !

— Oui, oui pas de soucis, j'oublie tout. Je vais même effacer les fichiers de logs comme ça, plus d'AhKinChilan.

— C'est le mieux que tu puisses faire. Fais-moi confiance !

L'inconnu sortit du cyber café, tourna sur sa droite et prit une petite ruelle qui le conduisit jusqu'à un petit hôtel pas très agréable mais bon marché. Une minuscule réception sous la cage d'escalier et une dizaine de chambres tellement sordides qu'elles ne semblaient même pas pouvoir être occupées pas des vacanciers à court d'argent. Il y avait juste le minimum nécessaire pour y passer quelques jours discrètement. En ce moment il n'en demandait pas plus.

Le lendemain, et après avoir longuement hésité, il était retourné une nouvelle fois au « Cyber ». Il continuait à envoyer des mails qui restaient inlassablement sans réponse. D'autres moyens plus efficaces existaient probablement pour renouer le contact, mais ce café restait le seul endroit où il osait se rendre. Le reste du monde l'effrayait. Il ne comprenait toujours pas ce qui lui était arrivé et un seul sentiment s'imposait. Il était devenu complètement paranoïaque. Ce terrible constat n'avait rien de rassurant et l'absence d'explications face à cet état d'esprit le rendait complètement dingue. Il se sentait seul, tellement seul face à tous. Il voyait des ennemis partout. Même le patron du cyber café lui avait paru étrange. Pourtant, il devait bien faire confiance à quelqu'un. Il ne trouverait pas la solution sans une aide extérieure. Il avait fini par retourner Place Castellane. Arrivé là-bas, il aperçut Philippe en train d'aider un monsieur d'au moins soixante-dix ans qui essayait de récupérer des photos d'un site dédié. Sa petite fille les avait déposées là, imaginant rendre leur accès plus facile. C'était probablement vrai pour ses amis. Beaucoup moins pour un grand-père complètement réfractaire aux nouvelles technologies.

Charles sourit en pensant que s'il devait envoyer des photos électroniques à ses parents, ils seraient bien incapables de les regarder. Philippe avait bien de la patience.

— Rebonjour, je prends mon PC habituel ?

— Pas de soucis.

Il se connecta une nouvelle fois à sa messagerie, toujours rien. Ce silence l'inquiétait tout autant que sa propre situation. On aurait dû s'alarmer de son absence et les raisons d'un tel mutisme ne signifiaient qu'une seule chose. Ses accès informatiques étaient filtrés. Pourtant cette option technique n'avait aucun sens. Ici, on ignorait tout de son activité. Alors le regard de l'inconnu se posa sur Philippe. Lui, avait entrevu une infime partie de la réalité. Et il n'était peut-être pas aussi innocent qu'il voulait bien le dire. Mais cette idée ne s'appuyait sur aucun fondement sérieux. Il devait forcément y avoir une autre explication et le seul lien vers la vérité restait ce fichu forum. Sans perdre une seconde, l'inconnu s'identifia et accéda aux publications de ces derniers jours. Il commença par lire les nouveaux posts. On se plaignait ouvertement

de l'absence d'AhKinChilan. Leurs auteurs attendaient impatiemment la suite du « feuilleton », d'autres voulaient savoir si la fin du monde avait déjà commencé ! Bref rien n'avait réellement changé. Sauf une chose ! Les commentaires menaçants n'étaient plus aussi nombreux. On pouvait même dire que les plus virulents, ceux qui menaçaient « le prêtre » de mourir dans d'atroces souffrances dataient tous de plusieurs jours.

Cela semblait renforcer l'hypothèse que la personne visée était bien AhKinChilan. Et si tel était le cas, la manière dont on avait pu remonter jusqu'à lui restait un véritable mystère. Un mystère renforcé par les raisons qui auraient pu pousser quelqu'un à attenter réellement à sa vie.

De son côté, Philippe en avait terminé avec le vieux monsieur. La photo numérique avait des tas d'avantages, mais ce n'était pas facile à mettre sur le buffet. Philippe avait bien essayé de lui expliquer qu'il existait des cadres à écran plasma, qu'il suffisait de les charger ou d'y connecter une clé USB. Rien n'y fit. Il s'arrêta assez rapidement dès qu'il comprit que son interlocuteur était complètement perdu. Et devant le regard désemparé de son client, Philippe avait fini par lui imprimer ses photos préférées.

— L'inconnu, tu veux un petit café noir sans sucre ?

— Pourquoi pas !

— Tu trouves ce que tu veux ?

— Le problème est que je ne sais toujours pas ce que je cherche.

Il continuait à relire les précédents posts et surtout les réponses qu'ils avaient suscitées. Il y avait des commentaires assez effrayants mais ils ne menaçaient pas directement AhKinChilan. On le traitait de non-croyant ou à l'opposé de suppôt de Satan. Quand on lui promettait les flammes de l'enfer, le style était tellement décousu qu'il ne pouvait s'agir que de gars complètement dérangés. Cela ne voulait pas dire qu'ils n'étaient pas dangereux, mais il ne croyait pas que cette catégorie là eut réellement les moyens techniques de retrouver la trace d'AhKinChilan.

Ses capacités de réflexion semblaient refaire surface, ce qui lui fit du bien. Il sortait enfin de ce brouillard entretenu par la peur. Il y avait quand même ces commentaires de BulucChabtan. Les derniers en particulier, étaient très agressifs. Mais au-delà de ces menaces,

« Le Dieu de la Mort » semblait surtout s’attacher à réfuter toutes les démonstrations. Et il le faisait de manière assez construite. Là, ce n’était plus l’œuvre d’un fou ou d’un déséquilibré. En fait, il agissait comme si on avait contrarié un plan bien établi. Pourtant, son credo était aussi la fin du monde. Sans le vouloir, AhKinChilan avait peut-être lancé une course au catastrophisme. Une course que BulucChabtan ne voulait pas perdre.

La fin de l’après-midi s’était lentement installée. Philippe commençait à mettre les chaises sur les tables tandis que l’inconnu semblait hypnotisé par son écran. Sorti de ses réflexions par le bruit ambiant, il comprit qu’il ne pouvait plus rester bien longtemps. Il regarda une nouvelle fois sa messagerie qui restait désespérément vide. Il effaça son historique de navigation et tous les autres mouchards laissés sur l’ordinateur. En dépit des promesses de Philippe, l’inconnu prit ses précautions. Il supprima également toutes les informations laissées sur le serveur. Au moment de partir, Philippe lui posa une dernière question.

— Au fait, tu t’appelles comment ?

— Charles, je m’appelle Charles.

Une fois de retour à son hôtel et face au silence de Marc, Charles décida qu’il était temps de retourner au Domaine. Il était temps d’essayer de comprendre le fin mot de toute cette histoire. Il récupéra sa clé au tableau puis monta dans sa chambre. Il s’affala sur un petit lit grinçant après s’être rafraîchi dans le coin salle de bains où un minuscule lavabo faisait face à des toilettes juste propres. Au fil des heures, il avait fini par apprendre à ne plus se cogner dans l’armoire avant de se coucher. Ce fut, au début, son seul repaire temporel. Il était arrivé, quelques jours auparavant, les mains dans les poches avec juste quelques dizaines d’euros et un téléphone portable inutilisable.

Il n’avait pas mis le nez dehors pendant si longtemps que le réceptionniste s’en était inquiété. Puis la faim l’avait finalement ramené à la réalité. Et c’est en cherchant un endroit pour acheter un sandwich qu’il repéra le cyber café. Au-delà de ces premiers actes de retour à la vie, il ne s’était souvenu de rien. Son premier réveil dans cet hôtel avait été terriblement angoissant. Sans aucune idée de l’endroit où il se trouvait. Sans même savoir comment il était arrivé

jusque là ? Face à cette situation, il eut le sentiment de revivre un épisode particulièrement douloureux de sa vie. Cette errance n'était pas une nouveauté pour lui. Cette sensation de perte de mémoire comme protection ultime face à des événements terrifiants lui parut presque familière. Pourtant, se rendre compte qu'une partie de sa propre vie pouvait se dérouler en dehors de toute conscience était particulièrement affolant. Et le malaise qui en découlait restait insupportable. Mais il avait déjà vécu tout cela. Il en était maintenant persuadé.

Décidément, sa vie ne semblait pas aussi bien rangée qu'il ne l'aurait cru. Alors, assis sur son lit, il avait consacré ses premières minutes conscientes à essayer de retrouver la manière dont il avait atterri dans ce lieu sordide. Les choses lui étaient revenues progressivement, par flash. Il avait essayé de se rendre à l'hôtel d'une amie où une fois encore, la réalité lui parut soudainement bien étrange. Aucune chambre n'avait été réservée à son nom. Pourtant il n'était pas fou, il y avait passé des moments inoubliables dans ses bras. Enfin, il en était persuadé. Il s'était même souvenu du numéro de la chambre. Le réceptionniste lui avait indiqué que cette chambre était occupée par une certaine Mme Reilly. Il ne connaissait pas de Mme Reilly. Il n'avait pas non plus le souvenir que son amie ait été mariée. Ce qui aurait pu expliquer ses cachoteries.

Sa perception de la réalité ne lui avait plus semblé si sûre. Seules quelques briques paraissaient réellement ancrées dans sa mémoire. Le reste était flou. Sans la moindre certitude. Il se souvenait parfaitement bien de la cérémonie de fin d'études et de ses vacances chez Marc. Il avait conscience de ses recherches sur les martingales. Des recherches qui l'avaient amené progressivement à étudier la corrélation entre les positions astrales et les périodes favorables aux jeux. Il revoyait même sa découverte des sites mayanistes. Mais au-delà, il n'y avait qu'un voile sombre. Alors, au prix d'énormes efforts, il avait réussi à reconstruire l'itinéraire jusqu'à la création d'AhKinChilan. Il avait retrouvé le raisonnement intellectuel qui l'avait poussé à imaginer le mécanisme du feuilleton. Il s'était souvenu de la manière dont les faux théorèmes de M. Boudu et du groupe Bourbaki lui avaient donné l'idée de démontrer par



l'absurde les fausses prophéties qui circulaient sur le net. Tout ce cheminement mémoriel lui avait permis de se rebâtir et Charles avait trouvé le courage d'entrer dans le cybercafé. Devant le clavier, un nom avait surgi de son subconscient et mécaniquement, il s'était connecté à l'Ère du Verseau. Il y avait relu les publications d'AhKinChilan. Ses propres publications !

Ce fut une découverte terrifiante. Les aspects techniques lui semblèrent immédiatement cohérents, mais l'emphase mystique entourant ses fausses démonstrations lui était totalement étrangère. Certains épisodes répandaient tant de haine qu'il arrivait même à douter de sa propre implication dans ce qu'il lisait. Tout comme il avait douté de la réalité des événements qui en avaient découlé. Pourtant devant l'ordinateur de Philippe, il avait réussi à se connecter. Son pseudo, AhKinChilan, existait. Et il ne s'était pas retrouvé sur ce forum par hasard. Le mot de passe pour y accéder correspondait bien à celui attendu par la machine. Lui, Charles Bickman, était bien le seul responsable de ce qu'il avait sous les yeux !

Il se souvint alors que la croisade d'AhKinChilan avait commencé sur le net, quatre semaines auparavant. Puis il se demanda si elle n'avait pas pris forme, sournoisement, dix ans plus tôt. Le jour où on lui avait appris la mort de son cousin dans d'horribles circonstances. Mais si un lien s'était construit entre ces deux périodes particulièrement pénibles de sa vie, il n'expliquait pas la cible choisie. Pourquoi s'en prendre à tous ces faux prophètes qui amenaient les plus vulnérables à commettre l'irréparable, alors que son cousin avait été victime d'un maniaque sexuel ? Ce terrible souvenir lui avait alors rappelé son propre accident. Il s'était souvenu des phares qui l'aveuglaient, de cette berline noire qui l'avait poussé hors de la route. Il ne s'agissait pas d'un accident, mais bien d'une tentative de meurtre. Puis de nouveau, sa mémoire s'était bloquée. Charles n'était pas parvenu à finir le puzzle. Pour aller de l'avant, il devait avant tout comprendre ce qui se passait en lui et autour de lui. Mais il n'y parviendrait pas seul.

L'unique personne à qui il pourrait se confier était au Domaine du Pin. Il n'avait pas d'autre choix que de s'y rendre et de partager son histoire avec son ami.



## Chapitre 37

Les moyens de rentrer au Domaine n'étaient pas si nombreux. L'argent liquide manquait et sa paranoïa lui soufflait de ne plus se servir de sa carte de crédit. Paranoïa totalement démesurée mais bien compréhensive. Son esprit basculait sans cesse entre ces deux extrémités. Il ne connaissait toujours pas ses ennemis. Ses seuls et derniers contacts avaient eu lieu au Cyber Café, à quelques pas de sa tanière. Et en dépit de la curiosité de Philippe, ces gens là lui avaient paru bien inoffensifs. Donc le danger venait d'ailleurs, Charles le savait. Alors remettre le nez dehors l'effrayait, tout comme prendre un autocar bondé. Mais il n'avait pas trouvé d'idée plus rassurante pour rejoindre Marc.

Il avait passé ainsi une bonne partie de la nuit à appréhender son retour à la vraie vie. Puis, à sept heures du matin, il s'était levé et avait descendu les marches grinçantes de l'escalier jusqu'à la réception. Après avoir réglé sa chambre, il s'était assis sur une chaise en formica et depuis, il regardait le mot « Hôtel » écrit à l'envers sur la porte vitrée de l'entrée. Il ne l'avait jamais remarqué mais le « ô » manquait, « H tel ». Il s'imagina à nouveau l'existence d'un signe qu'il ne parvenait pas à comprendre et ça le rendait encore plus anxieux. Forcément, ce ô avait été enlevé durant la nuit pour lui transmettre une information. Qui était ce H à qui il devait téléphoner. L'idée de devenir complètement fou lui traversa l'esprit. Puis, après d'interminables minutes d'hésitation, il abandonna son siège bancal, quitta enfin cet endroit sordide et se rendit à la gare routière où la ligne « Un » l'amènerait directement au Pin Parasol. Les quelques hectomètres qui le séparaient de son bus furent un calvaire. Les rares personnes croisées faisaient bouillir son adrénaline. Charles se retournait en permanence pour être sûr de ne pas être suivi. Et si par malheur le même type se retrouvait derrière lui à plusieurs secondes d'intervalle, il s'arrêtait pour le laisser passer.

Arrivé enfin dans le hall, sa crainte chronique de la foule pointa le bout de son nez. Des centaines de personnes grouillaient ici et là.

Il n'était pas vraiment agoraphobe, mais se retrouver parmi une multitude de gens qu'il ne connaissait pas l'avait toujours angoissé. Il avait espéré qu'à cette heure matinale, ils seraient moins nombreux. Puis il s'imagina rassuré par l'anonymat qu'allait lui procurer cette foule bigarrée. Il se trompait !

Son angoisse augmenta encore à la lecture de l'itinéraire de la « ligne des plages ». D'innombrables arrêts rendaient le trajet particulièrement long. Il allait devoir longer le vieux port de Saint-Raphaël, puis le bord de mer de Fréjus, prendre la direction de Bagnols-en-forêt et enfin desservir la multitude de campings qui avaient fleuri tout le long de la route. En dépit des quarante minutes indiquées sur la fiche signalétique, Charles avait le sentiment qu'il ne parviendrait jamais au Domaine. Abandonnant le tableau des horaires, il se dirigea vers la borne distributeur de billets et acheta un aller simple avec le peu de monnaie qui lui restait. Entre chaque pièce mise dans la machine, son regard scrutait les alentours, persuadé que ses tueurs pouvaient surgir à tout moment. Puis, sans perdre une minute il se dirigea vers les quais situés à l'extérieur de la gare. Il se retournait sans cesse avec cette étrange impression d'être suivi. Dehors, il aperçu le bus déjà présent sous le repère « ligne Un ». Soulagé, il s'y installa rapidement, espérant que cette espace clos lui rendrait son calme.

Il était le premier et pouvait choisir librement sa place. Après plusieurs tentatives, Charles décida de s'asseoir sur la banquette du fond. Il pourrait ainsi jauger les passagers au fur et à mesure de leur entrée. C'est à ce moment qu'il s'aperçut de l'absence du chauffeur. Ce constat le terrorisa. Il était tombé dans un piège. Seul dans ce bus, coincé à l'arrière, il devenait une proie facile pour les hommes lancés à ses trousses. Ils n'allaient pas tarder à se manifester, c'était une évidence. Et il le vit. Un homme, vêtu d'un costume sombre, montait doucement les trois marches de l'entrée. Son aventure s'arrêtait là.

— Dites donc jeune homme, vous n'êtes pas en retard. Vous avez composé votre billet ?

Devant le visage terrorisé de son seul passager, le chauffeur s'inquiéta de sa santé puis pensa immédiatement à un fêtard qui n'aurait pas supporté une fin de soirée un peu trop arrosée. Il n'alla

pas plus loin, l'arrivée d'un groupe de belges bruyants et joyeux à l'idée d'être enfin sur la Côte d'Azur détourna son attention. Il contrôla leur titre de transport, s'assura que tout était en règle et s'installa tranquillement à son poste de conduite.

Charles, lui, respirait fort. Il se remettait à peine de sa nouvelle crise de panique. Elle revenait beaucoup trop fréquemment à son goût. Il s'efforçait de retrouver son calme mais la tâche devenait de plus en plus ardue. Puis, le bruit et l'ambiance festive ramenée par ce qui semblait être une équipe de sportifs lui donnèrent un petit coup de pouce. A eux seuls ils remplissaient presque tout le bus et il n'y avait plus beaucoup de places pour d'autres personnes. Les exploits d'un probable match de hockey sur gazon gagné quelques jours plus tôt, racontés par le plus bruyant de la bande, le rassura définitivement. Il devenait impossible de s'en prendre à lui au milieu de tous ces types. Le fort accent bruxellois arrivait même à le faire sourire et le fait de voir enfin les choses de manière positive le rassura un peu. Il reprenait pied. Il se surprit même à ne plus se focaliser sur ses seuls problèmes. Il s'amusait à écouter les blagues potaches du groupe et les récits hauts en couleur de soirées plutôt arrosées. Et il se sentait enfin tout à fait à l'aise quand le bus démarra.

Hélas, dès le début du trajet, son calme fragile s'effilocha comme une pelote de laine entre les pattes d'un jeune chat. Il regardait avec attention les personnes qui montaient et descendaient. Dès que l'allure d'un nouveau passager était quelque peu différente d'un touriste lambda, Charles s'inquiétait.

Soudain, à l'approche de l'arrêt « Lanterne d'Auguste », son angoisse grandit encore. Deux types, un petit et un gros, en costumes noirs, attendaient sur le trottoir. Il ne pouvait pas en être sûr, mais leurs silhouettes lui parurent familières. À leur allure, ça pouvait être les hommes qui conduisaient la voiture qui avait voulu le tuer.

Au fil des mètres parcourus, il en était de plus en plus persuadé. Il essayait de retrouver son calme et regarda autour de lui s'il existait une quelconque échappatoire. Il ne pouvait même pas demander à s'arrêter et descendre, il aurait été immédiatement repéré. Comment avait-il fait pour le retrouver ? Ce n'était pas

possible. Les dernières secondes avant l'arrêt s'écoulèrent avec une lenteur extrême, comme si toute la scène se déroulait au ralenti. Personne n'avait signalé au chauffeur de stopper pour descendre. Charles hésita encore une nouvelle fois, demander ou non l'arrêt ? Se cacher, mais où ? Le bus approchait de l'abri. Charles était tétanisé ! Le chauffeur ralentit, mit son clignotant quand les deux costumés lui signifièrent qu'ils attendaient une autre ligne. Ce voyage en bus n'était pas une si bonne idée. Il était beaucoup plus pénible que Charles ne l'avait imaginé.

— Je descends ici. Bonne fin de parcours !

— Pardon ?

— Excusez-moi, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais ça n'a pas l'air d'aller. Cela fait plusieurs arrêts qui défilent sans que vous réagissiez, vous avez l'air un peu dans la lune. Vous bougonner des mots bizarres. Vous êtes tout pâle. Vous êtes sûr que tout va bien ?

— Oui, oui, je vous remercie. Je ne fais pas attention au trajet parce que je descends au terminus. C'est tout. Vraiment tout va bien.

Sans savoir pourquoi, Charles avait immédiatement regretté l'annonce de sa destination. Cela aurait dû être sans importance. Cet inconnu descendait et ils ne se reverraient plus jamais. Pourtant, quelque chose l'avait alarmé. Il le regarda quitter le bus et le vit prendre son téléphone portable. Par reflexe, Charles vérifia le plan de la ligne. Il restait encore cinq arrêts et il prit peur. Il devait sortir, brouiller les pistes. Mais dans quel but ? Il n'avait aucune raison de s'en faire. Personne ne savait où il était. Il fallait qu'il se calme. Ce type devait simplement avoir prévenu ses amis de son arrivée.

Pourtant à chaque arrêt Charles hésitait. Il décomptait chaque point sur le plan avec le sentiment qu'une distorsion temporelle avait rendu le trajet interminable. Il n'était qu'au « Colombier » alors qu'il avait l'impression d'être dans ce bus depuis des heures. Puis arriva « Caïs l'école ».

— Plus que trois et tu seras enfin arrivé à destination. Tiens bon Charles, tiens bon !

Il ne pensait plus à descendre. Bien au contraire. Il souhaitait arriver au plus vite et se mettre à l'abri au Domaine. Son comportement devenait totalement irrationnel. Plus aucune logique

ne parvenait à stopper ses envies contradictoires. D'autant que le bus s'était vidé au fil des arrêts. Il ne restait plus que lui à l'arrière. Loin de le rassurer, cette nouvelle solitude l'angoissa encore davantage.

Il avait peur de la foule. Il avait peur d'être seul. Il voulait descendre. Il voulait rester. Charles était sur le point de craquer quand le panneau indiquant l'entrée du Domaine apparut au-delà du virage serré du camping de la « Pierre verte. ».

Encore quelques dizaines de secondes et il serait libéré de tout ce stress. Il décomptait chaque mètre le rapprochant de son refuge et enfin le bus stoppa devant le terminus « Domaine du Pin ». Contre toute attente, Charles resta prostré sur son fauteuil. La peur à nouveau l'empêchait d'effectuer le moindre mouvement. Il scrutait les alentours. Tout semblait normal et pourtant il ne bougeait toujours pas.

Le chauffeur lui adressa la parole, Charles ne comprit pas le moindre mot, mais ce fut comme un déclic. Il descendit, respira profondément et essaya de penser à ce qu'il devait faire maintenant. Après quelques secondes de réflexion, il décida de passer par le centre commercial qui jouxtait le Domaine. Cela lui éviterait de passer devant le poste de garde. Une fois à l'intérieur, il lui serait facile de retourner au Pin. Il suffisait de passer par l'une des petites portes de communications. Elles étaient certes surveillées mais bien moins rigoureusement que l'entrée principale. Tous les jeunes qui oubliaient leur carte connaissaient cette astuce. Charles attendit qu'un groupe de personnes se dirige vers la porte dite du Glacier et il se joignit à eux. Tous présentèrent leur carte et le garde ne remarqua pas que Charles fut le seul à ne pas avoir montré la sienne.

Il avait réussi à rentrer sans se faire remarquer. Il ne comprenait pas vraiment son comportement mais il acceptait que son esprit et son corps fassent des choses dont il n'avait plus totalement le contrôle. Et après tout, ça ne lui avait pas si mal réussi depuis plusieurs jours. Il était toujours en vie. Aujourd'hui il était rentré dans son antre et son ami, tout proche, pourrait enfin l'aider à comprendre ce qui se passait. Il serait bien temps ensuite d'élucider ces pertes de conscience.

Dans un nouvel excès de prudence, Charles prit les vieux raccourcis. Accessibles uniquement à pied, il ne se ferait pas remarquer sur les routes principales. Une fois devant le panneau Acassi, il se sentit enfin protégé et à l'abri. Relâché, trop probablement, il ne remarqua pas le garde de sécurité caché à l'entrée du hameau, juste derrière le mobil-home de gauche. Il ne le vit pas non plus prendre son talkie-walkie.

Il n'avait qu'une hâte, retrouver Marc, lui raconter toutes ses péripéties et tenter enfin d'y voir clair. Il accéléra le pas, puis fit les derniers mètres en courant. Ce ne fut qu'une fois à proximité du terrain, que ses craintes ressurgirent. Il approcha doucement et après s'être assuré que tout paraissait calme, il entra sans faire le moindre bruit.

Arrivé à la hauteur de la haie de papyrus, il osa enfin se manifester.

— Marc, Marc, tu es là ? Marc c'est Charles, tu es là ?

Marc était assoupi dans sa chambre quand il crut percevoir cette voix si familière. Cette voix qui l'appelait. Son subconscient lui jouait de biens vilains tours et son malheur lui offrait une cruelle vengeance.

— Marc, nom d'un chien, tu es là ?

Cela semblait bien trop réel. Il se décida enfin à sortir de sa torpeur, traîna les pieds jusqu'à la porte d'entrée et n'en crut pas ses yeux. Charles était là devant lui, le regard hagard.

— Bon dieu Charles, mais ce n'est pas possible, Charles, tu es, tu es mort !

— Pas vraiment, mais il s'en est fallu de peu, tu n'as pas eu mes mails ?

— Non, pourquoi .... Mais quel con je fais !

Marc se rendit compte à cet instant de sa stupidité. Il avait passé des heures pour réussir à se connecter sur le compte de son ami, et il n'avait tout simplement pas eu l'idée élémentaire de regarder sa propre messagerie ! Comment pouvait-il être aussi idiot parfois ? Un simple clic lui aurait évité des jours d'angoisse et de tristesse. Mais Charles était censé être mort !



— Bon d'accord, si tu n'as rien lu, ça doit te faire un choc, je suis désolé ...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Marc, en pleurs, se jetait dans les bras de son ami ressuscité.

— T'es pas mort, putain t'es pas mort, j'en étais sûr, je le sentais !

Il se séparait de Charles pour mieux le regarder, puis se jeter à nouveau dans ses bras. Charles y voyait comme une énorme marque d'amitié, mais toutes ces effusions commençaient à le gêner quelque peu.

— Bon dieu, Charles, mais qu'est-ce qui s'est passé ? Viens, on rentre, et raconte moi tout ça ! Vite je veux savoir ! Je veux comprendre ! On m'avait dit que tu étais mort !

— Mais qui t'a dit ça ?

— La police, Charles ! Tout le monde te cherche. Ils ont trouvé la voiture dans l'eau, alors ils recherchent ton corps, là-bas dans la crique.

Et Marc de partir dans un fou rire interminable, bredouillant qu'il pouvait toujours chercher, que Charles était le meilleur. Il n'arrêtait pas de toucher son ami pour se persuader qu'il était bien là, face à lui. Le manque de sommeil, les angoisses et la tristesse de ces derniers jours étaient pour beaucoup dans son euphorie outrancière. Mais il ne pouvait plus contrôler sa joie.

— Marc, calme toi, je t'en prie, calme toi et dis moi plutôt ce qui se passe ?

— Tu rigoles. Raconte moi plutôt ce qui t'est arrivé ! Tu es sensé être mort mon pote. Alors si quelqu'un doit raconter ce qui se passe c'est bien toi. Putain t'es le plus beau mort-vivant que je n'ai jamais vu !

Charles réussit enfin à calmer son ami en lui demandant de lui préparer un café. Une fois la tasse à la main, il se mit à lui raconter la sortie du casino, la route de la corniche, la voiture qui le suivait puis enfin la chute finale. Il avait fini par se souvenir et reconstituer toute la scène, une nouvelle fois surpris par les étonnants réflexes qu'il pouvait avoir en cas de coup dur.

— Tu sais, heureusement que ta voiture n'avait pas de toit. Au moment où j'ai basculé dans le vide, elle a heurté quelque chose au sol, une souche ou un rocher je ne sais pas, du coup elle est partie

en tonneau et j'ai été éjecté. Je l'ai vue ensuite se remettre droite et filer à la baille. J'étais à moitié dans les vapes quand j'ai cru apercevoir un gars descendre de la voiture qui m'avait poussé, il y avait pas mal de nuages, la lune était masquée et on ne voyait pas à deux mètres. Je me suis traîné sous les buissons et puis plus rien. Quand j'ai émergé, il n'y avait plus personne ! J'avais mal partout mais j'ai réussi à me lever. Je crois bien que je me suis à nouveau évanoui parce qu'après, dans mes souvenirs, il faisait déjà jour. J'ai essayé de t'appeler mais mon portable était foutu. Puis j'ai cru revoir la voiture qui m'avait suivi, alors j'ai pris peur et je suis resté planqué dans le fossé un bon moment. Après, il commençait à y avoir un peu de trafic et un type m'a emmené à la pharmacie d'Agay, on a croisé des voitures de flics qui devaient se rendre sur place, j'ai joué au gars étonné et le mec qui m'avait pris en stop ne m'a rien demandé. Il n'a même pas fait le rapprochement. Une fois à la pharmacie, j'ai raconté une histoire à propos d'une fin de fête qui avait mal tourné, des défis stupides qui consistaient à sauter des rochers dans l'eau et que, un peu saoul, j'avais raté mon coup. Ils ont nettoyé mes plaies sans trop me poser de questions et m'ont donné des cachets contre la douleur. Et je me suis sauvé. J'ai honte, mais j'étais mort de trouille.

— Et bien, toi qui ne voulais pas venir plonger avec nous au Dramont, si tu préférerais la baie d'Agay, fallait nous le dire ...

Puis l'euphorie des retrouvailles laissa la place à un énorme malaise. Marc se sentait tellement redevable. Il n'avait plus le choix. Le temps était venu d'avouer la vérité à son ami. Il lui devait au moins ça. Il devait lui dire, qu'il lui avait menti, qu'il avait voulu profiter de lui. Mais ces aveux là étaient si difficiles à faire !

— Mais depuis tout ce temps, Charles, t'étais où ?

— Je me suis caché, je ne sais pas, j'ai pris peur, je voyais mes types en noir partout. J'ai essayé de retourner chez Claire, mais elle n'était plus à l'hôtel où nous avons passé la nuit. Alors j'ai cherché un endroit discret pour me remettre un peu. Je n'ai pas osé revenir tout de suite ici, j'étais persuadé que l'on m'y retrouverait. Et puis je t'ai écrit, mais tu ne répondais pas alors je me suis décidé à venir voir ce qui ce passait. J'ai eu peur pour toi. Tu comprends ?

Marc était de plus en plus gêné. Son ami se sentait coupable alors que tout était de sa faute, à lui.

— Mais ces types, tu sais qui c'étaient ? Pourquoi ils s'en sont pris à toi comme ça, ... sans raison ?

— Sans raison, sans raison, j'en sais rien. Enfin je ne suis pas sûr. J'ai peut-être une idée, enfin peut-être deux.

Marc n'en croyait pas ses oreilles. Tout devenait terriblement confus. Voilà que Charles avait entrevu des raisons qui auraient poussé ces types à le supprimer. Il semblait envisager à demi-mots l'éventualité d'une autre possibilité. Une possibilité qui n'aurait rien à voir avec ses dettes et Alfred Ceccarelli ! Cette ouverture inattendue renforça son incroyable lâcheté. Et ses aveux ne lui paraissaient plus si nécessaires. En tout cas, pas dans l'immédiat !

Charles, lui, se leva et retourna à son mobil-home sans dire un mot. Il en ressortit quelques secondes plus tard, visiblement à la recherche de son ordinateur portable. Marc, gêné, lui avoua que l'appareil était chez lui et pour s'en excuser alla immédiatement le chercher. Il revint tout aussi vite et posa le PC sur la table basse. Puis, dans un réflexe inattendu, il s'y connecta sans la moindre pudeur.

— Désolé, j'ai fouillé dans tes dossiers et tes connexions. Mais j'étais perdu, t'étais mort et je croyais pouvoir trouver des explications, je voulais juste ...

— Marc, mais comment as-tu fait ça ? Mon mot de passe ?

— Et bien je l'ai deviné figure toi !

Marc regretta immédiatement son air fanfaron. Tout était probablement de sa faute et il pavanait devant le désarroi de son ami. Il ressentit un tel sentiment de honte.

— Charles, on te disait disparu. Après on m'a même dit que tu étais mort. Un meurtre ! Tu comprends Charles ? Je, ... je voulais juste essayer de savoir. La dernière fois quand tu t'étais endormi, j'avais vu que tu étais sur des forums bizarres avec ce nom AhKinChilan. J'ai eu peur. Alors je suis allé sur ce site et puis j'ai regardé en me faisant passer pour toi. Marc refaisait les mêmes opérations que la veille comme pour prouver à son ami qu'il n'avait rien à cacher. Charles découvrait les fenêtres s'afficher les unes après les autres, le regard hagard et terrorisé.

— Marc, tu veux dire que tu t'es déjà connecté à ce truc ? Que tu viens de recommencer comme ça directement, sans la moindre précaution ?

Il n'eut pas le temps de répondre. Charles était devenu d'une pâleur effrayante.

— Marc, Qu'est-ce que tu as fait ? Ils vont nous retrouver maintenant, c'est certain !

— Mais Charles, de quoi parles-tu ? Ils me connaissent très bien et savent parfaitement où j'habite.

Ils n'étaient plus du tout sur la même longueur d'ondes, mais à ce moment précis, là n'était pas l'essentiel.

À Fréjus, au Domaine du Pin Parasol, Acassi 58, une voiture venait de se garer sur le terrain. Une voiture que Marc avait appris à connaître.

À Paris, au troisième sous-sol de l'immeuble du CEASN, un bip victorieux retentissait.

Dans une salle machine sombre et mystérieuse, un écran d'ordinateur venait de recevoir une nouvelle alarme de connexion.

## Chapitre 38

Lefleg ne croyait plus à la mort de Charles Bickman. Donc, le jour où il referait surface, il irait inévitablement retrouver son ami Gily. L'inspecteur avait réussi à convaincre Royan de cette option et il lui avait demandé son aide. L'argumentaire s'était imposé de lui-même. Les deux jeunes garçons étaient en danger de mort et trop de désordre dans son petit paradis pourrait être assez mal vu des autres sociétaires. « L'homme aux petites lunettes rondes » montra peu d'enthousiasme mais finit par accepter. Il positionna quelques gardes aux endroits où Bickman était susceptible de se rendre. Le hameau où habitait Gily, serait particulièrement surveillé.

La souricière en place, l'arrivée de Charles ne passa pas inaperçue. L'agent de sécurité, en planque à l'entrée de l'Acassi, prit son talkie-walkie et avertit Royan. Son premier réflexe fut l'étonnement. Bickman n'avait pas été repéré plus tôt, ni à l'entrée du Domaine, ni sur les routes où ses gardes accumulaient les rondes. Il savait pertinemment que son filet présentait pas mal de trous. Mais le Domaine était avant tout un « Parc Résidentiel de Loisirs ». Les gens ici profitaient de leurs vacances. Et en dépit de la pression exercée par Lefleg, abuser de moyens de surveillance n'avait pas de sens. Alors, suite à l'appel de son agent, Royan hésita quelques secondes. Il imagina se rendre lui-même au 58. Essayer de comprendre la situation et apaiser les conflits. Mais après réflexion, il prit son téléphone et se contenta de transmettre l'information. Ce n'était pas de la lâcheté. Il n'avait tout simplement aucune autorité pour intervenir officiellement dans ce genre d'affaire. Il ne pensait pas non plus que ces garçons, qu'il connaissait depuis des années, soient de grands délinquants. Et il avait accepté l'idée que l'intervention de la police serait salutaire. Pour eux d'abord, mais surtout pour lui et son Domaine.

L'inspecteur avait hurlé à Fanon de le rejoindre. Ensemble ils s'étaient rués dans la voiture. Dès la sortie du commissariat, ils avaient bifurqué vers le boulevard Félix Martin pour s'éloigner du bord de mer. Sirène hurlante, l'Avenue de Valescure leur avait évité

les embouteillages du centre ville jusqu'aux petites routes de l'arrière pays ignorées des vacanciers. Le trajet n'avait pas duré plus de quinze minutes. Une belle performance. Garés devant le numéro 58, ils sortirent de la voiture et se rendirent directement au fond du terrain, un large sourire aux lèvres.

— Mais ça fait plaisir, ça. Vous voir à nouveau réunis, les Dupond Dupont.

Charles fut d'abord effrayé en pensant à ses types en noir. Puis rapidement, il vit que les silhouettes ne correspondaient pas à ses agresseurs. Mais son soulagement fut rapidement troublé par l'attitude de son ami. Marc, lui, connaissait ces hommes. Cela ne faisait aucun doute. Et sa fierté moqueuse et affichée restait incompréhensive voire inquiétante. Un « Marc Gily » aussi euphorique pouvait déclencher bon nombre de catastrophes.

— Enchanté, Inspecteur, je vous présente Charles Bickman ! Et comme vous pouvez le voir, il n'est pas mort !

— Figurez-vous que depuis quelques temps on s'en doutait un peu. L'avantage avec les morts c'est qu'on finit toujours par les retrouver. Et là vous voyez, on commençait à se poser des questions. Pas de corps, pas de meurtre ! Mais maintenant il va falloir nous expliquer !

— Enfin, Marc. Il se passe quoi là ?

— Ah, je vois M. Bickman. M. Gily n'a pas encore eu le temps de vous raconter sa petite histoire. C'est ennuyeux ça. M. Gily, vous voulez peut-être que je mette votre ami au parfum ?

Marc était totalement pris au dépourvu. Entre le regard interrogateur de Charles et la mine réjouie des deux policiers, il se sentait au plus bas. Ses fanfaronnades n'avaient pas survécu longtemps aux sarcasmes de Lefleg. Et puis, comment pouvoir raconter toute cette histoire à son meilleur ami sans risquer de le perdre, définitivement cette fois-ci ?

Il y avait aussi les autres pistes auxquelles Charles semblait croire. Tout avouer maintenant, dans d'aussi mauvaises conditions, serait un gâchis inutile. Il n'avait peut-être rien à se reprocher. Enfin, tout n'était peut-être pas de sa faute.

— Marc, ça suffit maintenant. Je suis crevé. Ça fait des jours que je n'ai pas dormi convenablement. Alors s'il te plaît, dis-moi à quoi rime tout ce cirque ?

Marc restait prostré dans son fauteuil. Perdu entre ses sentiments de honte, de lâcheté mais aussi de doute. Charles avait été si près de lui avouer ses propres explications. Il le savait maintenant. Son ami avait des raisons de croire que l'on veuille s'en prendre à lui. Il lui avait clairement dit. Sa réaction devant l'ordinateur n'était pas normale non plus. Et puis, il y avait aussi le casino. Si Charles avait enfin trouvé sa martingale. On aurait probablement voulu le faire arrêter. Il existait tellement d'autres possibilités que sa propre trahison pour démêler toute cette histoire.

Si seulement ces deux flics étaient arrivés juste quelques minutes plus tard. Lefleg, justement, trouvait le temps long. Et il n'avait plus envie de perdre la main.

— Monsieur Bickman, je crains que votre ami ne vous ait pas tout dit au sujet de ses activités nocturnes !

— Ça suffit Inspecteur. C'est à moi de lui raconter tout ça.

Marc se tourna vers son ami sans oser le regarder dans les yeux. Il se mit à lui parler doucement, sous le ton de la confiance, pour mieux masquer ses remords. Les mots avaient du mal à sortir de sa bouche. Il aurait préféré le faire différemment et sans Lefleg comme témoin. Mais maintenant, il n'avait plus vraiment le choix.

— Charles, en fait, je t'ai caché deux trois trucs au sujet de nos soirées roulette.

— Marc, qu'est-ce que tu racontes ? Oui, tu m'as emmené aux tables de roulette. Mais c'est moi qui ai choisi ce jeu, c'est moi qui ai voulu faire le mariole en essayant de trouver la faille dans leur système de jeu !

Cette défense inattendue le gêna plus encore que ses propres mensonges. À cet instant précis, il se dit qu'il ne méritait probablement pas un tel ami.

— Charles, je te connais par cœur. J'ai juste fait ce qu'il fallait pour t'amener où je voulais que tu ailles. J'ai toujours su qu'il suffisait de te lancer un défi intellectuel pour que tu plonges la tête la première. C'est moi qui t'ai poussé à faire toutes ces recherches.

Sans moi, tu n'aurais jamais mis les pieds dans une salle de jeux, et tu aurais encore moins voulu améliorer toutes ces martingales ...

— Mais Marc, pourquoi ?

— L'argent, Charles. C'est aussi bête que ça. L'argent, tout simplement.

— Enfin l'héritage de ta grand-mère ? Ta vie ici ?

Marc sourit, mais pas vraiment de joie. Le dépit lui déformait le visage.

— L'héritage de ma grand-mère... Il n'a pas résisté longtemps, l'héritage. Tu as vu, j'ai fait quelques achats. Ces mobiles-homes coûtent une fortune. J'ai refait le cabriolet. Pour moi il avait plus de valeur que toutes les voitures de sport que j'aurais pu m'acheter. Et puis surtout, j'ai commencé à sortir, beaucoup. À dépenser beaucoup. Sans vraiment compter. Je suis allé jouer, gros parfois, très gros même. J'ai gagné quelquefois. J'ai même fini par croire que je pourrais équilibrer tout ça. Penses-tu. Tu finis toujours par perdre beaucoup plus que les faibles gains de la veille. Mais j'ai continué à flamber. Je me suis même fait repérer pour ça. Des gros joueurs, enfin, des gros pigeons, c'est une denrée rare, même sur la Côte d'Azur. Je ne me suis pas méfié. On m'a fait rencontrer des gens pour jouer au poker dans des cercles très privés. Tu l'as même lu dans la presse l'autre jour. J'ai gagné au début, évidemment. J'ai continué, bien trop fier pour me rendre compte du coup monté. Et puis, j'ai fini par perdre, perdre de plus en plus. Et on m'a prêté de l'argent pour mieux le perdre encore et encore.

Marc, déconfit et à bout de souffle, se taisait à présent. Lefleg l'avait écouté faire sa confession, presque ému. Mais un vieux briscard comme lui n'était pas ému très longtemps.

— Pas mal résumé, Marc. Beau numéro !

— Enfin Marc, qu'est-ce que je venais faire là-dedans ?

— Arrête Charles, tu as très bien compris ton rôle, non ? J'ai voulu t'en parler plein de fois, mais je n'en ai jamais eu le courage. Je me disais que tu finirais par comprendre, que tu me poserais des questions, que ce serait plus facile d'y répondre, enfin tout ça quoi !

— Bon d'accord M. Gily. Vous avez voulu vous servir des capacités hors normes de votre ami pour récupérer l'argent que vous deviez. Mais ça n'explique pas tout, loin s'en faut. Moi j'ai quand



même une tentative de meurtre sur les bras, je dis bien tentative puisque Monsieur Bickman n'est visiblement plus mort ! Et là, mes amis, il va falloir être rapide et clair sur le sujet !

Charles n'osait comprendre. Il n'avait pas encore fait le rapprochement entre les révélations de Marc et ses agresseurs à lui. Enfin, à lui. Rien n'était moins sûr maintenant. Une troisième piste venait de voir le jour. La moins glorieuse pour lui mais certainement la plus probable.

— Inspecteur, qu'est-ce que vous insinuez, là, exactement ?

— Enfin, M. Bickman, c'est vous le surdoué, non ?

— Marc, tu penses que mes agresseurs voulaient s'en prendre à toi, parce que tu leur devais de l'argent ?

— M. Gily, je crois qu'il est temps de parler d'Alfred « beau sourire » à votre ami.

Lefleg se tourna amusé vers Charles.

— Il ne vous a pas encore tout dit !

— Marc s'il te plaît, c'est qui encore cet Alfred machin chose ?

— Je ..., je ne le connais pas plus que ça. Je pense, mais monsieur l'inspecteur pourra confirmer, que c'est un homme de main. Un type engagé pour récupérer l'argent que je dois. Il m'a menacé à plusieurs reprises. Je ne t'ai rien dit. Tous les matins tu me disais que tu avais enfin trouvé le moyen de contourner leur foutu système.

Les reproches pointaient maintenant dans le ton de sa voix. Et après toutes ces pénibles révélations, Charles ne le supporta pas.

— Attends Marc. Tu n'es pas en train de me dire que tout ceci est de ma faute ? Ce n'est quand même pas ce que tu penses ? Si ?

— Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Mais c'est vrai aussi que si tu avais trouvé, on n'en serait pas là.

— Marc, on a essayé de me tuer, tout ça parce j'ai pris ta voiture, mis ta casquette et que l'on m'a pris pour toi. Parce que tu n'es qu'un imbécile prétentieux. Un pigeon qui joue comme un pied et c'est tout ce que tu as à me dire. Que je n'avais qu'à trouver. Et bien figure toi ...

La discussion prenait une tournure qui n'était plus tout à fait du goût de Lefleg. Il attendait des révélations et ça tournait à la

querelle d'amoureux. Il préféra reprendre la main rapidement quitte à les laisser s'écharper plus tard.

— Monsieur Bickman, calmez vous, ...

— Que je me calme alors que mon meilleur ami m'envoie des tueurs professionnels aux fesses.

— Justement, Monsieur Bickman, c'est là où je voudrais en venir. Votre ami, M. Gily, doit beaucoup d'argent, vraiment beaucoup d'argent. Alors le faire tuer, ce n'est pas vraiment la meilleure manière de récupérer la somme, vous comprenez ?

— De toute façon, c'est moi qui pouvais gagner l'argent, pas lui !

— C'est intéressant, ce que vous dites là, Monsieur Bickman. C'est même tout le fond du problème. Oui, le fond du problème ! Qui était visé ?

— Comment ça, qui était visé ?

— Et bien oui. Vous étiez dans la voiture, oh combien reconnaissable de votre ami, il faisait nuit, il y avait pas mal de nuages, la route de la corniche d'or n'est pas bien éclairée, le peu de clair de lune est trompeur. On a pu vous confondre avec votre ami, non ?

— Mais vous disiez vous-même qu'ils n'avaient pas intérêt à le tuer s'ils voulaient récupérer leur argent.

— C'est bien ce que j'ai dit, alors, concentrez vous bien. Cette nuit là, vos gars, ils se sont comportés comment, à votre avis ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « comportés comment » ?

— Oui, ils voulaient vous faire peur ou ils voulaient se débarrasser de vous ?

Charles hésita quelques instants. Il ferma les yeux et essaya de revivre péniblement chaque seconde du drame. Comment et où cela avait commencé, comment ils l'avaient poussé à plusieurs reprises.

— Ils voulaient me tuer ! Ils avaient déjà largement réussi à m'effrayer. Ce n'était pas la peine d'aller plus loin. Ils ont joué avec mes nerfs plus de dix minutes. C'est très long dix minutes dans ces conditions. Je pense que j'aurais, enfin, que même mon ami Marc aurait compris. Et puis, le choc s'est produit quasiment au dernier endroit de la route où il pouvait m'arriver quelque chose de vraiment grave. Lefleg partageait cette opinion, mais certains détails ne collaient pas avec cette analyse.

— M Bickman, vos agresseurs n'ont peut-être pas imaginé que la vieille voiture réagirait mal. Ils pouvaient penser que vous sauriez éviter la chute une dernière fois. Puisque vous leur aviez tenu tête pendant plusieurs kilomètres ?

— Je ne sais pas. Peut-être, mais je pense plutôt que le dernier choc était vraiment fait pour me faire basculer dans le ravin.

— Oui, mais dans ce cas-là, ça ne colle plus.

— Comment ça, ça ne colle plus.

— Ils vous prennent pour M. Gily et ils vous tuent, ils ne retrouveront jamais leur argent.

Un long silence se mit en place. Chacun regardait les autres comme si la fin du raisonnement allait jaillir de la bouche de son voisin. Charles savait trop bien qu'une démonstration devait être menée à son terme pour qu'elle soit efficace. Il ne put attendre davantage et reprit la parole. Marc, quant à lui, restait accablé sur son fauteuil ne sachant plus que dire ni que faire. L'amitié de Charles semblait perdue à tout jamais.

— Alors je ne comprends pas, Inspecteur, ...

Et soudain, il se tut, il avait très bien compris au contraire.

— Et oui, M. Bickman, il y a effectivement une autre hypothèse. C'est bien vous qui étiez visé ! Et personne d'autre. Et là, il va falloir m'en dire davantage.

Marc sembla enfin réagir devant le retour de cette révélation. Charles l'avait évoqué tout à l'heure et Lefleg y croyait visiblement beaucoup.

La veille, l'Inspecteur avait rendu visite à Alfred Ceccarelli. Leur discussion avait été cordiale mais ferme. En tout cas suffisamment pour que « Beau Sourire » n'ait pas envie de mentir. Et c'était maintenant une certitude. Cette bande là n'avait rien à voir avec l'accident de voiture. Bien sûr, le conducteur avait a priori trouvé la mort dans l'affaire. Et si Alfred avait effectivement participé au gymkhana, il ne s'en vanterait pas. Mais ce n'était pas dans ses méthodes. Lefleg le savait.

L'attraper avant qu'il ne monte dans sa voiture. Lui mettre une bonne raclée. Au pire lui couper un petit bout d'oreille ou de doigt, ça pouvait être dans ses cordes. Mais pas la petite soirée d'auto-tamponneuse. Et une fois encore, supprimer Marc, c'était s'asseoir

sur trois cent mille euros. Même Alfred était capable de comprendre un théorème aussi simple.

Sûr de son coup, Lefleg avait laissé les deux compères s'expliquer devant lui pour recueillir un maximum d'informations. Mais maintenant, il devait la jouer fine. Bickman ne devait pas avoir usurpé sa réputation de petit génie. Cela étant, même les petits génies, quand ils viennent de comprendre que quelqu'un en veut à leur vie, ça panique !

— Mais pourquoi ? Pourquoi moi ? Pour faire pression sur Marc ? Ça n'a aucun sens !

C'était une possibilité, mais Lefleg n'y croyait pas vraiment. Surtout que les commanditaires d'Alfred, à force de surveiller nos deux compères, l'avaient certainement compris. Marc avait besoin de son ami pour gagner l'argent qu'il leur devait. Et supprimer Marc ne garantissait en rien que Charles y parvienne seul. Non, Il avait beau retourner le problème dans tous les sens. C'était bien Charles qui était visé, mais pourquoi et surtout par qui ? Il restait l'idée ramenée par Fanon du casino de Saint-Raphaël. Bickman avait été repéré comme tricheur et on avait voulu lui faire arrêter son petit jeu. Mais pourquoi avoir attendu la soirée cannoise ? D'après le voiturier du Palm Beach, la Mercedes semblait attendre la sortie de Bickman depuis un bon moment. S'il s'était fait repéré comme compteur à Cannes, ils n'auraient procédé de la sorte. Le silence qui s'était à nouveau instauré devenait des plus pesants. Lefleg pensa être arrivé au bout de sa première phase « d'investigation personnalisée et rapprochée », comme ils disent dans les manuels. Il ne pourrait pas en savoir davantage aujourd'hui. Marc et Charles allaient devoir réfléchir rapidement à ce qui leur arrivait. S'ils n'étaient pas clairs, ils allaient inévitablement commettre des erreurs. Des erreurs qui lui permettraient de comprendre leur cinéma. Le mieux maintenant était de les laisser un peu mariner dans leur jus. De laisser sortir toutes leurs rancœurs. Ils allaient probablement passer des heures entières à se reprocher des tas de choses. Et des ennemis divisés étaient toujours plus facile à attraper. Ça, c'était plutôt sa deuxième phase à lui. Toute personnelle. Et elle n'était pas vraiment inscrite dans les livres.

— Ecoutez les deux tourtereaux, on va vous laisser gamberger à tout ça entre vous. Et pas de bêtises du genre, billet de train pour l'Italie ou d'avion pour l'autre bout du monde. Comme vous avez pu vous en rendre compte, vous êtes sous étroite surveillance.

— Comment ça sous étroite surveillance. Il me semblait que j'étais la victime, non ?

— Et bien mon petit Charles, dis toi que l'on te protège, toi et ton copain. Marc, pas de bêtises non plus hein ? C'est qu'on tient à vous, nous. Hein Fanon, que l'on tient à nos deux génies ?

— Pour sûr patron. Qu'est-ce que l'on deviendrait sans eux.

— Bon allez, bonne fin de journée.

Lefleg et Fanon repartirent à leur voiture, se retournèrent en souriant et agitèrent les mains comme s'ils quittaient une fête entre amis. Puis ils démarrèrent lentement en éclatant de rire. Charles et Marc n'en croyaient pas leurs yeux. Qu'est-ce que cela signifiait encore ? Décidément la partie devenait bien trop difficile pour eux.

Puis Charles fut le premier à réagir.

— Marc, je t'en veux, je t'en veux vraiment ...

— Charles, ...

— Tais toi, ça ne sert plus à rien d'essayer de te justifier ! Mais une nouvelle fois, si nous voulons nous en sortir, il faut réfléchir. Tu comprends encore ce mot Marc, réfléchir ! Ou tu es devenu définitivement complètement débile ? Réfléchi ! On a donc quatre possibilités :

On a voulu, te tuer ;

On a voulu, me tuer ;

On a voulu te faire peur et ils ont été trop loin par erreur ;

On a voulu me faire peur et ils ont été trop loin par erreur.

— Charles, le commissaire a dit ...

— Je me fous de ce qu'a dit le commissaire. Il nous manipule depuis le début ! Tu ne comprends rien ou quoi. Il faut que nous trouvions par nous même ce que veut dire tout ce cirque. Alors reprenons ce que nous savons :

Tu as joué et tu dois beaucoup d'argent. Tu es menacé verbalement à plusieurs reprises ;

Tu penses que je vais t'aider à regagner ce que tu dois ;  
On nous voit ensemble, s'ils ne sont pas trop idiots, ils comprennent ton manège, et du coup savent que tu comptes sur moi pour te sortir de là. Mais là ce n'est qu'une possibilité non avérée.

Maintenant, il y a une chose que tu dois également savoir. Tu n'es pas le seul à avoir été menacé de mort.

— Comment ça, ils s'en sont pris à toi aussi ? Tu disais que tu n'étais pas au courant, que tu ne connaissais pas Alfred ...

— Je n'ai jamais dit que c'étaient tes voyous qui m'avaient menacé.

— Enfin, Charles, de quoi parles tu ?

— À Cannes, ça ne s'est pas trop mal passé. Je n'ai pas gagné énormément, mais je pense avoir avancé d'une manière très probante. Peut-être que la surveillance du Palm-Beach s'en est rendu compte et qu'ils n'ont pas voulu que j'aille plus loin.

En énonçant ainsi cette autre hypothèse, Charles n'y croyait plus vraiment. Peut-être que Marc avait raison, sa prétention prenait parfois un peu trop le dessus sur la vérité. Il n'y avait pas de raison objective de penser qu'il avait réussi à contourner le système. Et encore moins d'imaginer que le casino puisse le supprimer pour ça, surtout si vite. Non, la seule autre piste réellement envisageable était bien liée à AhKinChilan. Il allait devoir avouer une nouvelle raison possible à leurs problèmes.

— Marc, il y a également une autre piste. Moi non plus je ne t'ai pas tout dit. Depuis plusieurs semaines j'ai fait des trucs ..., un peu bizarres sur le net. Je crois même que parfois, ne te moque pas ! Mais je crois que parfois je ne suis pas tout à fait conscient de ce que j'y fais. Mais visiblement ça ne plaît pas à tout le monde !

— Mais quoi, qu'est-ce que tu as pu faire sur internet qui puisse justifier que l'on veuille te tuer. En plus je te rappelle que l'on t'a pris pour moi !

— Ça, ce n'est pas avéré non plus. Marc, j'étais dans ta voiture, mais rien ne prouve que l'on m'ait pris pour toi. Donc je te le dis, je pouvais être visé personnellement dans cette affaire. Et que je sois dans ta voiture ne change rien, tu comprends ?

— Non, je ne comprends rien. Tu n'as quand même pas la taupe de Wikileaks, et la CIA n'est quand même pas à tes trousses ?

Devant le silence de Charles, Marc devint encore plus pâle.

— Charles, non, pas Wikileaks, quand même ?

— Marc, tu sais, des fois tu es vraiment d'une bêtise sans nom ! Evidemment qu'il ne s'agit pas de cela.

— Alors, dis-moi, Charles, qu'as tu fait ? C'est cette histoire du prêtre Maya ? C'est ça ? Tu es un adepte de la « Grande Transition » ?

Charles se figea. Il n'écoutait plus. Il venait soudain de perdre pied, le regard totalement absent. « La Grande Transition » ! Il avait déjà entendu ces termes. Et il eut subitement envie de vomir ! Il n'arrivait plus à maîtriser ce qui lui semblait être des souvenirs de plus en plus réels. Mais il ne fallait pas qu'il se laisse happer par sa mémoire. Il avait déjà été beaucoup trop loin en créant ce maudit AhKinChilan. Et une partie de lui-même, luttant contre une force étrange, continuait à vouloir fermer les portes. Une force qui essayait de faire ressurgir des images du passé. Tout ce qui lui arrivait aujourd'hui ne pouvait pas être lié aux anciens sacrifices. Ce n'était pas possible ! Il ne fallait pas qu'il se rappelle, il en était ainsi.

Les cruautés d'antan devaient rester cachées à tout jamais !

Aujourd'hui, c'est Marc qui était visé, ce ne pouvait être que Marc et ses problèmes de dettes ! Une fois encore, l'esprit de Charles fit volte-face, et il reprit le cours d'une conversation dont il ne se souvenait plus très bien par quoi elle avait commencé.

— Marc, J'ai une idée ! Est-ce qu'ils t'avaient déjà menacé de mort ? Dans ton histoire on sait au moins à qui on a affaire. Alors, on prend contact avec eux et on discute.

— Charles ? Tu perds la tête ou quoi ? On parlait de tes problèmes et tu me balances un plan à deux balles pour aller voir Ceccarelli et sa bande.

— Oui, c'est exactement ce que nous allons faire, il faut en avoir le cœur net. Valider ou invalider définitivement cette hypothèse.

— Mais t'es devenu complètement dingue ! J'arrive, et bonjour, c'est bien vous qui avez essayé de me tuer ? C'est n'importe quoi.

Et si on revenait plutôt à l'autre histoire. À ton truc d'internet. C'est bien gentil de me faire porter le chapeau mais ...

— Quelle histoire d'internet ?

Soudain Charles se tut. Marc également l'avait entendu. Un bruit métallique derrière le deuxième mobil-home.



## Chapitre 39

Weber ne cessait de repenser à sa discussion avec Colin. Et il devait bien l'admettre. Il avait fait fausse route. L'accepter était difficile mais « le Geek » avait probablement raison.

AhKinChilan et les réseaux dormants n'étaient qu'une vue de l'esprit. Le danger existait bel et bien mais il proviendrait probablement d'ailleurs. De ce mystérieux BulucChabtan. Mais le prêtre n'en restait pas moins une des clés de cette affaire. Il avait réussi, lui, à percer le secret.

« Ce que BulucChabtan prépare se trouve dans les écrits d'AhKinChilan ! Sinon, il ne voudrait pas le faire taire »

Cette phrase résonnait en permanence dans son esprit. Elle reflétait probablement la vérité, mais Weber doutait qu'AhKinChilan ait volontairement mis à jour les plans de son adversaire. Tout comme il n'avait pas exclu l'idée qu'il fasse, lui aussi, courir un réel danger à la planète. Ce terrible constat l'obligeait maintenant à suivre simultanément les deux traces informatiques laissées par les acteurs de ce drôle de feuilleton.

Celle de BulucChabtan restait toujours invisible. Celle d'AhKinChilan commençait à se profiler sérieusement. Weber n'attendait plus qu'un nouveau signe du Traceur. Il avait modifié son outil avec les dernières données de pré-localisation recueillies la veille. Cet ajustement devait accélérer le processus de repérage.

Quelques heures auparavant, il avait demandé à Colin de reprendre l'ensemble des publications du Prêtre. Son œil neuf lui permettrait peut-être de découvrir ce qui avait pu déclencher le plan d'urgence chez les adeptes du Dieu des sacrifices. Le « Geek » travaillait vite, plus encore quand sa tâche le passionnait. Il devait forcément avoir déjà trouvé des informations. L'impatience de Weber était à son comble et il ne put résister. Il prit son téléphone et demanda au jeune aspirant de venir le rejoindre.

— Alors, Colin, vous vous en sortez ?

— Pas vraiment, mais j'ai tout de même pu recroiser certaines théories d'AhKinChilan avec celles de scientifiques renommés. J'ai également réussi à faire analyser quelques uns de ses écrits.

— Et quoi de neuf ?

— Vous aviez raison, AhKinChilan, sans être un spécialiste, est de la partie. Il est brillant et intelligent. Le profil pourrait correspondre à celui d'un étudiant particulièrement doué. Surdoué même.

— C'est bien, ça ! On avance. Quoi d'autre ?

— Et bien, il y a pas mal d'hésitations de la part de mes spécialistes mais, disons que les démonstrations d'AhKinChilan paraissent, pour le commun des mortels, irréfutables. Alors qu'en réalité, elles pourraient être basées sur des prédicats erronés.

— Il ne serait pas si fort que ça alors ?

— Si, au contraire. C'est plus compliqué qu'il n'y paraît. Il est probable que ce soit ... volontairement, qu'il avance ses pions sur les mauvaises cases. Et ça c'est très fort !

— Comment ça, « volontairement » ?

— Disons qu'il construit, exprès, un raisonnement faussement logique. Comme un jeu des sept erreurs.

— Mais, pour quoi faire ?

— Par amusement ou par goût du sophisme. J'ai eu un professeur de dessin dans le temps qui adorait ce genre de non-sens déguisé et ce type de constructions purement intellectuelles. Vous savez le genre de dessins impossibles ou faits d'illusions d'optiques. Des escaliers qui descendent mais reviennent au même point, la cascade éternelle, les cercles et les spirales. Tous ces trucs qui font le bonheur des cahiers de l'été des revues grands publics. Notre gars, s'il n'est pas un expert en astrophysique, a l'air d'apprécier particulièrement les syllogismes. Il les utilise pour arriver à ses fins avec énormément de talent paraît-il !

— Excusez-moi Colin. Mais, vous pourriez être un peu plus clair ?

— Vous connaissez le paradoxe du gruyère ? Vous savez, plus il y a de gruyère, plus il y a de trous or plus il y a de trous, moins il y a de gruyère, donc, plus il y a de gruyère, moins il y a de gruyère. CQFD

— En clair, vous êtes en train de me dire que ce qu'écrit AhKinChilan ne sont que des faux raisonnements ! Donc, en gros, les abrutis comme moi, croient à la démonstration et les autres voient les ficelles. Et dans quelle catégorie vous mettez

BulucChabtan? Il ne l'a quand même pas menacé parce qu'il manquait de gruyère ...

— Peut-être ?

— Enfin, où voulez vous en venir ?

— C'est là que c'est intéressant. Imaginons qu'AhKinChilan, à chaque épisode, parte de prémisses justes et arrive à des conclusions fausses. L'épisode suivant, cette fausse conclusion devient l'un des prémisses majeures de l'affirmation suivante et donc le raisonnement paraît correct.

— Ok, donc AhKinChilan joue sur le paradoxe de ces affirmations. Et ce qui l'amuse, c'est qu'il arrive à démontrer n'importe quoi en partant, à l'origine d'affirmations justes. Au final il arrivera à un truc si grotesque qu'il pourra se marrer à l'idée d'avoir fait marcher tout son petit monde. Tous seront obligés de reconnaître leur erreur tellement la conclusion sera ridicule et aberrante. Il nous refait la version scientifique du « avec des si, on mettrait Paris en bouteille ».

— C'est à peu près ça, sauf qu'il y a eu un raté.

— Comment ça un raté ?

— Et bien, là je ne sais pas exactement. Soit ce qu'il croyait être faux, ne l'est pas. Soit il met en avant un faux concept dont quelqu'un voulait se servir.

— Et ce quelqu'un serait BulucChabtan?

— Probablement. Imaginons qu'il veuille profiter d'une manière ou d'une autre de la crédulité de millions de personnes autour de cette date du 21 décembre et des fausses croyances qui en découlent.

— Oui, bien sûr, et là d'un seul coup, un petit malin donne un grand coup de pied dans la fourmilière et commence à démontrer par l'absurde que tout ceci n'est qu'ineptie ...

— C'est un peu comme si quelqu'un, au fond de la salle de spectacle, se levait pour crier haut et fort à tous les spectateurs le truc du magicien qui est en train de couper une femme en deux.

Il y avait une effervescence peu commune dans le bureau de Weber. Chacun allait de sa nouvelle hypothèse et de sa nouvelle réflexion. Il leur semblait avancer à grand pas. Mais la dure réalité des faits reprit vite le dessus. Et ce fut Weber qui revint le plus vite sur terre.

— Il nous reste quand même pas mal d'inconnus. Si nous partons du principe qu'AhKinChilan ne savait pas qu'il était en train de montrer le truc du magicien, nous n'avons toujours aucune idée du tour de passe-passe qu'a mis au point BulucChabtan.

— C'est certain. Cela étant, ça doit quand même être du lourd, pour en arriver à vouloir le faire disparaître.

— Vous savez Colin, on a connu des gars prêts à tuer pour pas grand-chose, ou des fanatiques que rien ne rebute pour glorifier leur croyance.

— C'est exact, mais ça ne colle pas avec son profil. Nous sommes pratiquement sûrs que les aspects religieux de ses communications ne sont que des couvertures. Il y a derrière cet écran de fumée cosmique et divin, des actions beaucoup plus terre à terre.

— Et ça n'exclut donc pas la piste terroriste ou crapuleuse. En fait, je me serais juste trompé d'acteur principal.

Weber était, d'une façon un peu égocentrique, rassuré sur ses capacités. Son intuition, plutôt mise à mal ces derniers temps, ne l'avait pas totalement abandonné.

Soudain, le bip tant attendu résonna. Les regards se croisèrent, interrogatifs.

— AhKinChilan ou BulucChabtan ?

Weber se retourna vers son écran et analysa les nouveaux résultats délivrés par le Traceur.

— AhKinChilan ! Et cette fois ci ça m'a l'air d'être tout bon. Ses dernières protections ont sauté. Ou bien ... , c'est surprenant mais j'ai plutôt l'impression qu'il y ait eu connexion en clair. Par contre, pas de publications pour l'instant. Enfin l'essentiel est que nous l'ayons localisé.

Ils analysèrent plus finement les suites d'adresses données par les routeurs intermédiaires. Ils passèrent les informations issues des sites miroirs pour se concentrer sur les dernières lignes. Celles qui permettaient enfin de positionner le PC d'AhKinChilan.

— Bon, on est bien en France, c'est confirmé. Région sud-est, le routeur secondaire est là-bas c'est sûr. Ça y est, j'ai l'adresse IP complète et la route dans sa globalité. On le tient Colin, on le tient !

— Excusez-moi, mon lieutenant, je ne voudrais pas casser un tel élan d'optimiste mais si nos dernières conclusions sont exactes, c'est plutôt BulucChabtan que nous recherchons maintenant.

— Oui, évidemment, vous avez raison. Mais avoir ainsi AhKinChilan au bout du câble, ça reste quand même une bonne nouvelle. Il sait peut-être quelque chose. Il a peut-être, lui, fini par découvrir le plan de son adversaire. De toute façon, on ne peut pas le laisser filer. En plus, il pourrait faire un très bon appât. Ecoutez Colin, je vais me rendre sur place. Seul ! Nous ne sommes toujours pas autorisés à mener cette enquête. Je ne veux pas vous entraîner avec moi si ça tourne mal. En tous cas, sincèrement, merci pour votre aide.

— Mon lieutenant, est-ce bien prudent ? Premièrement, on ne sait pas si c'est bien, le AhKinChilan gentil étudiant, que vous trouverez sur place. Tout ceci n'est qu'une hypothèse. De plus, vous l'avez dit vous-même, son comportement est surprenant, puisqu'il y a eu connexion en clair et rien d'autre. C'est très inhabituel. Peut-être est-il tombé entre les mains de la bande adverse ? Peut-être est-ce quelqu'un d'autre qui a utilisé son pseudo ? Je trouve qu'il reste trop d'inconnus pour que vous vous rendiez là-bas sans renfort.

— Je vous remercie de votre sollicitude Colin, mais ne vous inquiétez pas. Je vais y aller en douceur. Et si je trouve effectivement quelque chose, j'appelle la cavalerie. Sinon je remonte comme si de rien n'était.

— Vous remontez ?

— Et oui, notre prêtre maya est posté dans le sud de la France, à Fréjus pour être précis.

Weber continua à frapper quelques commandes sur son ordinateur qui lui permirent d'affiner la localisation.

— C'est bien ça ! Fréjus, Route de Bagnols-en-forêts, Domaine du Pin Parasol, d'après le positionnement GPS. Ensuite c'est une borne wifi facilement identifiable. Le périmètre de recherche est forcément circonscrit à la portée de la borne, ça ne doit pas faire grand-chose.

— Sauf qu'il y a un problème. Comme vous avez à faire à un accès nomade, le PC peut être amené à se déplacer et AhKinChilan avec.

— C'est juste. Mais ça, je verrai bien sur place.

Weber ne voulait plus perdre de temps et décida de se rendre immédiatement sur site. Il finirait bien par repérer quelque chose. Sa démarche était pour le moins risquée. Partir sans réel ordre de mission ne serait pas du goût de ses supérieurs. Mais il n'avait pas le choix. S'il voulait aller au bout de son enquête, il devait, une nouvelle fois, passer outre les ordres.

Il retourna à son PC, quitta le mode de connexion sécurisée et se redirigea comme un vulgaire internaute aux sites voyages de la SNCF. Il avait plusieurs possibilités pour se rendre à Fréjus. La plus rapide consistait à aller directement par le nouveau tronçon jusqu'à Nice puis, revenir sur ses pas par un autre moyen. Il choisit cette solution et loua une voiture qui l'attendrait à son arrivée à la gare Saint-Augustin. Il s'occupa ensuite des billets. Il opta pour « l'impression à domicile » ce qui lui permettrait de gagner du temps à la gare. Toutes ces démarches effectuées depuis son bureau ne passeraient pas inaperçues. Peu lui importait. Il les avait effectuées en clair. Il pourrait toujours prétexter qu'il s'agissait d'un voyage personnel. On lui reprocherait tout au plus d'avoir utilisé le matériel de l'état pour son compte, rien de grave. Il prit les feuilles A4 qu'il plia en prenant soin de ne pas détériorer le code barre et les rangea dans sa poche. Une chance, aujourd'hui il s'était habillé en civil. Le règlement le lui permettait. Il emporta tout de même son arme de service qui, elle, n'était pas aussi facile à dissimuler que son statut de militaire. Il se contenterait de ne pas fermer son blouson. Compte tenu de la chaleur de cette fin de mois d'août, cela n'aurait rien d'exceptionnel. Il prit également son PC portable au cas où.

— Colin, je compte sur vous pour continuer nos recherches sur BulucChabtan. Tenez-moi informé de la moindre progression.

Il fila en le remerciant une nouvelle fois de son aide. Une fois sorti sur le boulevard de « La Tour-Maubourg », il héla un taxi pour la Gare de Lyon. La circulation était dense et le temps passait vite. Son choix de transport ne se révélait guère judicieux et il hésitait à se faire déposer près d'une station de métro pour continuer à l'abri de toutes ces voitures. Et puis le trafic se fluidifia à la moitié du « Boulevard Saint-germain » jusqu'à rouler correctement au-delà du croisement du Boulevard Saint-Michel. Il précisa tout de même au

chauffeur qu'il était pressé. Son TGV partait dans dix minutes et il ne pouvait plus trainer en route. Arrivé aux abords du quai, il dû se mettre à courir et eut juste le temps de sauter dans son train avant la fermeture des portes. Maintenant, il avait quatre heures devant lui pour dérouler toutes les hypothèses envisagées avec Colin. Il le fallait car les motivations des uns et des autres le laissaient encore très perplexe. Weber ne croyait pas à la plaisanterie potache comme moteur de toute cette affaire. C'était son seul point de désaccord avec Colin.

AhKinChilan devait avoir d'autres motivations bien moins puérides, même si son profil correspondait à un brillant étudiant s'amusant à défier la planète sur le net. Quant à BulucChabtan, le personnage restait bien plus flou et Weber devait tenir compte de sa probable dangerosité. Décidément, sauver le monde n'était pas de tout repos et il éprouva le besoin de souffler un peu. Il sortit la tête de ses dossiers et regarda les paysages défiler à très grande vitesse. Amusé, il réalisa qu'il ne connaissait pas la Provence. Son travail lui donnait l'occasion de voyager aux quatre coins du monde mais paradoxalement il connaissait très peu la France. Il n'envisageait pas que cette méconnaissance du terrain puisse gêner son enquête. Et encore moins, qu'il puisse avoir besoin d'une aide logistique sur place. Mais prudemment, comme il le faisait pour chaque mission, il retourna à son PC et rechercha les contacts locaux qu'il pourrait activer si nécessaire.

Il y avait bien entendu la police locale ; en général il préférait éviter de faire appel à eux. Au sein du Service, il ne passait pas pour être le pire de tous, loin s'en faut, mais le sentiment général des unités très confidentielles comme la sienne était toujours la prétention et le mépris pour les gars du terrain. Des équipes d'intervention du SGDN pourraient également arriver très vite de Toulon. Mais ce serait difficilement justifiable. Son enquête n'avait rien d'officiel. Il espérait surtout qu'il pourrait s'en sortir seul. Après tout, un étudiant, même très brillant, surtout très brillant, ne devait pas être trop difficile à appréhender !





## Chapitre 40

Quelque chose était tombée derrière le mobile-home de Marc. Probablement un des outils de jardinage rangés là. Il n'était pas rare que le vent fasse des siennes, mais aujourd'hui le mistral était plutôt calme. Beaucoup de chats se promenaient librement dans le domaine, mais généralement ils étaient assez habiles pour se faufiler sans bruit. Le râteau ne pouvait pas être tombé tout seul et Charles regardait son ami. Son inquiétude rivalisait avec l'espoir de trouver une explication rationnelle.

— Marc, tu attends quelqu'un ?

— Non. Les voisins de derrière sont partis il y a trois jours. Les autres passeraient par devant.

Puis, il entendit Charles hurler.

— Sauve-toi !

Poussé par une énergie surprenante, il prit son ami par le bras et le traîna vers la sortie du terrain.

— Cours, Marc, bon dieu. Cours !

Sans en demander davantage, Marc suivit son ami. Il partait vers le haut de l'Acassi en dépit ses avertissements. Cette route était une impasse, tout le monde le savait. Et Charles mieux que quiconque. Il connaissait tous les recoins du Pin aussi bien que lui. Les nombreuses années à jouer dans les moindres bosquets avaient été très formatrices.

— Charles, où vas-tu ? C'est bloqué là-haut.

— On va passer par le chemin aux serpents ! Il existe toujours non ?

— J'en sais rien, mais tu peux m'expliquer ce qui se passe ?

Charles ne répondit rien. Il continuait sa course sans faiblir. Marc essoufflé, prit à peine le temps de se retourner. Il vit deux gars tout de noir vêtus leur courir après. Le premier était plutôt petit et semblait assez alerte. Le second, plus grand, mais apparemment victime d'un certain embonpoint avait quelques difficultés à suivre. De loin, on aurait pu penser à Laurel et Hardy s'ils n'avaient pas eu l'air si farouchement énervés et déterminés à rattraper leurs proies. Marc n'en était pas sûr, mais il lui semblait bien que le plus gros

tenait une arme. Il n'eut pas besoin de se reposer la question une seconde fois. Le bruit de la détonation lui confirmait bien sa première impression. Il s'en suivit une vague de reproches du plus petit qui n'appréciait pas du tout une telle initiative meurtrière. Cette dispute ralentit quelque peu leurs courses mais pas suffisamment pour qu'ils perdent la trace des deux jeunes fuyards.

— Putain, Charles, c'est qui ces fous furieux ?

— Plus tard ! On tombe bien sur l'Erbarie par là non ?

— Oui, l'Erbarie, pourquoi ?

— J'en sais rien Marc, il faut juste que l'on se sauve.

Charles semblait métamorphosé. Echapper à la mort changeait probablement la perception de la vie. La rancœur accumulée secrètement depuis dix ans rendait certainement AhKinChilan très courageux. Mais plus simplement, la peur aussi donnait des ailes. Le chemin aux serpents n'était visiblement plus utilisé par les gamins d'aujourd'hui. En tous cas, il était bien moins praticable que dans leurs souvenirs de jeunesse. Ils durent courir au milieu des branches et des ronces mais cette abondance de végétations avait au moins l'avantage de les dissimuler aux regards de leurs poursuivants. Ils ne leur restaient plus que quelques dizaines de mètres avant d'arriver à l'Erbarie, un autre hameau situé en contrebas de l'Acassi. Ils y seraient à découvert pendant quelques secondes. Ensuite ils pourraient à nouveau se cacher et se faufiler par un des raccourcis qui coupait « Le Gonfaron », un petit cours d'eau toujours à sec en fin de saison. Les roseaux et les bambous y pullulaient, ils les masqueraient quelques instants avant de pouvoir retomber sur la route. Ce serait peut-être suffisant pour semer les gars en noir. Marc et Charles étaient sur leur domaine. Ils connaissaient toutes les cachettes, tous les chemins, tous les terrains vagues. Ce n'était pas le cas des deux tueurs lancés à leurs trousses. Ils devaient pouvoir profiter de cet avantage. Une fois ressorti du Gonfaron à l'aide d'un petit promontoire rocheux, ils traversèrent le pont de la « Galamina ». Puis ils retournèrent s'abriter dans les broussailles. Ils s'arrêtèrent un instant, complètement essoufflés.

— Charles, tu crois qu'on les a semés ?

Charles regardait fixement en direction du pont. Il espérait que ses poursuivants aient continué le long du ruisseau et n'aient pas

pensé, eux aussi, à remonter sur la berge. Toujours rien pour l'instant. L'astuce avait fonctionné. Puis soudain l'un des gars apparut à la hauteur du parapet. Le plus petit. Il n'avait pas mordu à l'hameçon. Marc frôlait la panique. Il voulait sortir de leur planque, mais Charles l'en empêcha fermement.

— Ne bouge pas, nom de dieu, ne bouge pas !

— Enfin, Charles, ils arrivent, il faut se barrer.

— Tais-toi et ne bouge pas !

Charles n'avait jamais été aussi convaincant. Il avait eu une voix et une intonation étrange, presque irréelles. Marc ne fit plus un bruit. Soudain, le second type fit également son apparition. Un peu plus essoufflé, mais loin d'être arrivé au bout de ses limites. Ils semblaient, l'un et l'autre, en bien meilleure forme physique que leur apparence n'avait pu le laisser supposer. Ensemble, ils scrutèrent la route devant eux.

— T'as vu quelque chose ?

— Non, rien. Ils ont dû continuer à longer la rive.

Comme Charles l'avait espéré, les deux types retournèrent sur leur pas.

— Marc, ne bouge toujours pas !

— Ok, Ok, je ne bouge pas. Il faudra quand même que tu m'expliques ce qui t'arrive ? Tu n'es pas ...

— Tais-toi !

Ils attendirent ainsi quelques secondes puis Charles décida de continuer dans les broussailles. S'il ne s'était pas trompé, ils devraient bientôt arriver au terrain de pétanque. À cette heure, il y aurait probablement du monde et ils pourraient se fondre un peu dans la masse. Son intuition fut une nouvelle fois la bonne. Un tournoi battait son plein et des dizaines de personnes grouillaient au milieu des cochonnets. Toute cette agitation leur proposait une nouvelle protection et ils purent traverser le terrain de jeu sans trop attirer l'attention. Il n'y avait pas de temps à perdre, les gars en noir arriveraient rapidement au bout de la partie herbeuse du Gonfaron. Ensuite c'était de la rocaille sur des centaines de mètres, sans aucune cachette possible. Ils comprendraient leur erreur et rebrousseraient chemin. Et comme le pont était la seule alternative possible, ils auraient vite fait de retrouver les traces de leur passage.

Les deux fuyitifs étaient arrivés à l'autre bout de l'esplanade, à proximité du cinéma en plein air. Ils allaient emprunter un terrain de jogging quand des plaintes se firent entendre en contrebass. Apparemment leurs poursuivants avaient retrouvé leurs traces plus vite que prévu. Charles se retourna, le regard plus aiguë que jamais. Il aperçut l'un des deux types scruter les quatre coins de l'aire de jeu. À sa manière de regarder dans toutes les directions, Charles comprit qu'il ne les avait pas encore repérés. Il leur restait encore une chance. Il prit à nouveau Marc par le bras et avec une force peu commune il l'entraîna sur le chemin qui contournait l'arrière du terrain servant de salle de projection. Les grands cyprès, qui habituellement empêchaient les resquilleurs de regarder le film au-delà de l'enceinte payante, les masqueraient encore quelques temps.

— Charles, attends, je n'en peux plus, j'ai des crampes partout.

— Allez Marc, encore un petit effort. On remonte au centre commercial, et on se barre où on peut. Avec de la chance on arrivera pour le départ du bus.

Laissant Marc souffler quelques secondes, Charles entendit les échanges de voix se faire de plus en plus virulents. Un léger sourire se dessina sur son visage étrangement serein. Les vieux boulistes ne s'en laissaient pas compter. Ils retarderaient encore un peu leurs poursuivants. Mais l'espoir fut de courte durée, et le bruit d'un coup de feu ramena rapidement le calme. Ils ne prirent pas le temps de regarder ce qui avait pu se passer. Ils espéraient juste qu'il n'y ait pas eu de blessés. Puis, toujours sans se retourner, ils continuèrent à courir en direction du terrain de football. Ils suivaient le chemin des agrès dispersés le long du parcours de santé en prenant soin de rester à couvert dans la pinède. Les arbres rendaient la course plus difficile mais ils dissimulaient leur fuite. Après avoir coupé la piste de vélocross pour arriver à la lisière des bois, il allait devoir traverser le parking de la piscine ! Le centre commercial ne serait plus qu'à quelques mètres et ils pourraient à nouveau se mettre à l'abri.

— Charles, je t'en prie, il faut que je m'arrête, même une seconde, sinon je m'écroule.

— Une seconde Marc, une seconde, pas plus. Il ne faut pas qu'ils puissent nous voir traverser le parking.

Pour l'instant, personne ne surgissait de la forêt de pins. Peut-être n'avaient-ils pas retrouvé leur trace au-delà du cinéma. Mais les deux garçons ne pouvaient pas courir ce risque.

— Allez Marc, on repart. Tout de suite !

Ils traversèrent les parkings le plus vite possible, et Marc put enfin souffler un peu plus longuement derrière les grands pins qui marquaient l'entrée du centre commercial. Charles regarda derrière lui. Apparemment, ils avaient réussi à les semer. Apparemment seulement, les deux types en noir venaient d'arriver sur l'esplanade de la piscine. Comment arrivaient-ils à les suivre comme ça, c'était impossible. Il y avait des dizaines de chemins dans tous les coins et ils trouvaient toujours le bon ? Une nouvelle fois, Charles et Marc durent répartir en toute hâte. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la grille qui limitait le Domaine. Arrivés sur place, Marc cria son désespoir. Tous ces efforts pour rien. La petite porte verte assurant le passage vers le centre commercial était fermée. Ils étaient faits comme des rats. Charles exécuta alors une prouesse physique plutôt inattendue. Il réussit à se hisser tant bien que mal sur le haut de la porte, s'y tint en équilibre précaire et tendit la main à son ami pour qu'il puisse y grimper. Elle ne mesurait pas plus d'un mètre quatre vingt de haut, mais pour un garçon comme Charles, dont la seule activité physique consistait à lire le journal « l'équipe », c'était un véritable exploit. Marc n'en croyait pas ses yeux. Il sauta de l'autre côté et vit Charles en faire de même sans se casser quoique ce soit. Un vrai miracle.

— Enfin, Charles, qu'est-ce que cela signifie, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tais-toi et cours !

Marc toujours abasourdi par les exploits de son ami, le suivit tant bien que mal pour arriver au bar « Le Glacier ». Là, quelques consommateurs assis en terrasse les regardèrent continuer leur route jusqu'à l'entrée principale. La traversée des autres bars et restaurants produisit à chaque fois le même effet. Les clients les dévisageaient et se demandaient ce qui pouvait pousser deux jeunes garçons à être aussi pressés en plein mois d'août.

— Le bus, Charles, le bus, il est là, vite ! Mais comment tu savais ?

Ils accélérèrent encore leur course et se ruèrent vers l'arrêt. Le chauffeur s'apprêtait à fermer les portes quand il les aperçut devant son pare brise. Complètement essoufflé, courbé en avant, les mains sur les genoux, Marc ne pouvait plus exécuter le moindre geste.

— Ben les jeunes, fallait pas vous mettre dans un état pareil. Vous auriez pu prendre le prochain.

Au prix d'un dernier effort, il suivit Charles sans dire un mot, sortit quelques pièces de sa poche et paya les deux billets. Ils s'installèrent au milieu du bus en essayant d'attirer le moins possible l'attention à l'extérieur.

— Tu les vois, Charles ?

— Non, je ne crois pas, on a dû les semer, pour de bon.

Le bus démarra enfin et la secousse du départ sortit Charles de son état second. Il semblait surpris d'être là. Marc, encore tout essoufflé, regardait le visage de son ami à peine marqué par l'effort.

— Enfin Charles, que s'est-il passé ? Comment as-tu fait tout ça ?

— Je ne sais pas Marc. Je ne sais pas. C'est juste, ... enfin ces deux types, je crois bien que ce sont eux qui avaient essayé de me tuer l'autre jour. J'ai reconnu le plus gros des deux. Je suis quasiment sûr que c'est lui qui conduisait la voiture sur la route d'Agay. Alors j'ai pris peur et on s'est sauvé. Après c'est un peu confus. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive !

— En tous cas, je ne te connaissais pas cette résistance et ce talent d'aventurier. Bravo et merci !

Charles reprenait peu à peu ses esprits. Il ressentait d'étranges sensations, s'interrogeait sur l'origine de cette force qui lui avait permis de se sauver de la sorte. Il avait entendu dire que l'instinct de survie donnait des ailes, mais il ne comprenait plus les réactions de son corps et de son esprit. Tous ces phénomènes commençaient à l'effrayer terriblement. Il n'était plus du tout le même depuis son étrange incursion dans le monde des divinités précolombiennes ! Marc, lui, retrouvait une respiration normale et ne disait pas un mot. Il. Les autres passagers ne semblaient pas faire attention à eux. Leur arrivée tumultueuse n'avait pas suscité de curiosité particulière tandis que Charles continuait à se perdre dans ses pensées !

## Chapitre 41

Le confinement du bus amplifiait le brouhaha ambiant. Tout le monde partait à la plage ou au marché. Chaque passager discutait, riait avec ses voisins. Il régnait une véritable ambiance de colonies de vacances. Seule l'attitude de Charles et Marc contrastait avec cette euphorie festive. Certains avaient bien essayé de les entraîner dans la danse, mais rien n'y fit. Les deux garçons étaient bien trop inquiets pour se mêler aux joies de tous. Puis Marc, enfin remis de ses émotions, brisa leur silence.

— Charles, on fait quoi maintenant ?

— Je n'en sais rien. Laisse-moi juste reprendre un peu mes esprits.

— Mais enfin c'étaient qui ces types ?

— Je te l'ai dit. Je suis sûr que c'étaient les gars qui m'ont mis pardessus la rambarde à Agay.

— Bon, ça va peut-être t'énerver, mais moi, je n'ai toujours pas compris à qui ces tueurs en voulaient. À toi ou à moi ? Perso, je ne les connais pas !

— Moi non plus, si ça peut te rassurer.

— Alors, ça pourrait être des copains d'Alfred Ceccarelli. Tu sais, le gars qui me cherche des ennuis parce que je dois de l'argent à son boss.

— Enfin Marc, on ne tue pas les gens parce qu'ils ont des dettes ! Sauf si ... Au fait, tu leur dois combien ?

— Pas loin de trois cent mille euros.

— Trois cent mille euros ! Mais tu es complètement dingue ! Comment as-tu pu arriver à une somme pareille. Tu espérais vraiment que je puisse regagner autant d'argent ? Mais tu es malade !

— Charles, si tu avais trouvé le truc, nous aurions pu écumer tous les casinos de la Côte, de la planète même ! On serait devenu extrêmement riche, alors trois cent mille euros ...

Le bus arrivait à un nouvel arrêt et l'angoisse leur noua la gorge, stoppant net leur conversation. Pas d'hommes en noir. Seul un petit groupe de personnes attendait bruyamment sur le bord de la route. Ils montèrent rapidement, s'installèrent à l'avant et ajoutèrent leur

énergie à une atmosphère déjà bien réjouissante. Tout le monde semblait s'être donné le mot. Soulagé, Charles reprit le fil de sa conversation.

— Marc, je te l'ai dit ! Je n'ai jamais fait ça pour l'argent ! Tu es complètement fou de t'être laissé embarquer dans une histoire pareille. Regarde où cela nous mène. Et en plus ...

— Stop ! Stop. C'est bien gentil de tout me mettre sur le dos. Mais je te ferais remarquer que tout à l'heure, face à Lefleg, tu n'étais pas si sûr que ces types en avaient après moi. Il me semblait même que tu avais de très bonnes raisons de croire que tu pouvais être la cible de ces malades ! Tu pourrais peut-être m'éclairer un peu, non ? Parce que cette partie de l'histoire, moi je ne la connais pas.

Charles voulut répondre mais son regard fut attiré par la voiture qui venait de les doubler. Une grosse berline noire avec deux types à son bord. Ils roulaient vite et n'avaient pas eu l'idée de regarder les passagers du bus des plages. Instinctivement, les deux garçons s'étaient tassés sur leur fauteuil, la tête rentrée dans les épaules. En dépit de ces ridicules efforts, leur cachette semblait bien fragile. Ils restèrent ainsi quelques secondes. La Mercedes, elle, continua sa route à vive allure. Les autres passagers ne s'étaient rendu compte de rien.

— C'était eux non ?

— Oui, c'était bien eux ! Apparemment, ils n'ont pas imaginé que nous puissions être là.

— Et si on prévenait Lefleg ?

— Marc, j'aimerais d'abord comprendre ...

— Ecoute Charles, moi aussi j'aimerais comprendre ! Et surtout, je voudrais bien savoir pourquoi vous pensez, tous les deux, qu'ils puissent t'en vouloir à toi, Charles Bickman ?

— Je n'en suis pas sûr du tout. Ça me paraît même impensable. Mais ça pourrait être à cause de trucs que j'ai écrits sur le net.

— C'est un souci avec AhKinChilan, c'est ça ?

— Je n'en sais rien. Et c'est vrai que dernièrement, j'ai reçu des menaces de mort.

— « J'ai reçu » ? Tu veux dire que l'illuminé qui prédit la fin du monde, c'est toi ?



— Il ne prédit pas la fin du monde, bien au contraire ! Il veut leur faire payer. AhKinChilan veut leur prouver qu'ils se trompent, tous ! Que leurs croyances leur font faire n'importe quoi ! Que leurs sacrifices sont ignobles ! Que ...

À nouveau, le visage de Charles s'était métamorphosé. De la rudesse et un regard perçant exaltaient ses yeux bleus. En dépit d'une tension palpable, le souffle calme et régulier imposait le respect. Une détermination sans faille transpirait du moindre mouvement de tête. Marc retrouvait l'homme aperçu vingt minutes plus tôt. Un homme capable de le pousser à aller plus vite. Un homme à même d'échapper à deux tueurs professionnels, apte à sauter par-dessus les grilles.

— Mais enfin Charles, de quoi parles-tu ? De qui parles-tu ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Charles ? Bon dieu, mais qui es tu ?

Marc avait attrapé le bras de son ami. Il le secouait, doucement d'abord, puis avec plus de fougue. Charles ne sortait toujours pas de son état second. Marc essaya un ton plus calme. Mais rien ne semblait plus atteindre celui qui était assis à côté de lui.

— Charles, quels sont tes rapports avec cet AhKinChilan ?

— Mais je suis AhKinChilan. Je viens de te le dire.

— Mais enfin, tu te rends compte que tu parles de lui, comme d'un être humain à part entière. Ce n'est qu'un pseudonyme Charles, un pseudonyme ! Même si c'est toi qui te caches derrière, tu restes Charles Bickman ! Charles Bickman, tu entends !

— Ce n'est pas important. Les menaces de mort que nous avons reçues émanent de types totalement fous. Ils ne font que délirer sur internet et dans leur monde virtuel.

— Sauf que là, ils auraient quand même un peu franchi l'écran, tu ne crois pas ?

— Non, ce genre de types reste dans leurs univers. C'est pour ça que je ne suis pas du tout persuadé qu'ils veulent s'en prendre à nous.

— Nous ? Charles, à qui fais tu allusion ? Ça fait deux fois que tu dis « nous ».

Marc n'avait plus aucun doute. Il n'était pas impliqué par ces affirmations. Il n'aurait su dire qui se cachait derrière ces « nous ». Charles et le prêtre, ou d'autres encore. Mais une évidence lui

sautait au visage. Il n'appartenait plus à cet univers subconscient et effrayant dans lequel Charles s'était déporté. Il tentait désespérément de ramener son ami à la réalité mais il éprouvait les pires difficultés à reprendre une discussion normale. Charles ne répondait à aucune de ses questions. Il continuait le fil de ses pensées. Comme s'il réfléchissait tout haut. Comme s'il parlait à d'autres gens, ailleurs, blottis au fond de sa mémoire.

— Charles, s'il te plaît, réponds moi ! Charles de qui parles-tu ? Qu'est-ce qui a provoqué tout ça, qu'est-ce que tu as écrit ? Pourquoi as-tu parlé de sacrifices ? Charles, regarde-moi. C'est Marc. Charles, regarde-moi !

— Mais c'est bien là le problème, rien de vraiment fondamental. J'ai juste un peu taquiné deux trois internautes qui racontaient n'importe quoi au sujet de la fin du monde et ce genre d'inepties. Mais de là à vouloir nous tuer ...

Une fois de plus Charles semblait perdu. Il réagissait à contretemps. Ses réponses étaient en total décalage avec les questions qui lui était posées. Marc voyait, assis en face de lui, le Charles qu'il croyait connaître mais il entendait une autre voix, une voix qui lui était totalement étrangère. Deux visages s'exprimaient à tour de rôle, chacun ignorant l'existence de son double. Marc essayait de suivre mais il ne savait même plus à qui s'adresser. Il tenta une nouvelle fois de sortir Charles de sa terrifiante crise de schizophrénie mais rien n'y faisait.

— Si tu dis qu'ils sont à moitié fous, on peut imaginer qu'ils le soient complètement et qu'ils veulent s'en prendre réellement à toi. Charles, tu m'entends ?

— Non ..., non, si c'est vraiment moi la cible, ... non, il doit y avoir autre chose, ou peut-être ...

— Peut-être quoi ?

— Je n'aurais pas dû le laisser mais il n'a pas voulu m'écouter et après il était trop tard. Mais le monde saura que ce ne sont que des manipulateurs et de vulgaires meurtriers. Le monde saura que leurs fausses croyances n'excusent rien ! Bientôt le monde saura !

— Charles, mais de quoi parles-tu, Charles, s'il te plaît réponds-moi !

— Leurs théories pseudo religieuses ne tiennent pas debout. Toutes ces conneries qu'ils écrivent au nom d'un quelconque être suprême, encore moins. Et tous ces actes idiots qu'ils nous font commettre. Hein ? Tous ces gourous qui nous font croire n'importe quoi. Non, pas à moi ! Moi, j'ai toujours préféré les explications scientifiques aux fausses vérités. À leur foi bidon dans un Dieu Soleil. Kinich Ahau, tu parles ... Une boule de gaz en fusion, c'est tout. De l'hydrogène et de l'hélium qui brûlent. Pas de Dieu là-dedans. Alors, j'y suis retourné, et j'ai voulu leur prouver. Tout a foiré. Mais aujourd'hui c'est différent ! Différent. Je suis AhKinChilan. Dieu parmi les dieux. Aujourd'hui, c'est moi qui décide !

— Charles, écoute-moi. S'il te plait. C'est moi Marc, nous sommes dans le bus des plages, tout va bien. Charles. Nous ne sommes que tous les deux. Tout va bien.

La multiplication des messages rassurants ne changeait rien. Charles n'entendait plus. Il continuait son étrange et faux monologue sous le regard atterré de son ami. Seule la voix était plus calme et le rythme se voulait serein, presque professoral.

— J'ai effectivement pu blesser quelques fondamentalistes de tous bords. Et c'est vrai qu'ils auraient pu vouloir nous faire taire au nom de mes blasphèmes. Mais de là à lancer une fatwa à mon encontre. Ou qu'un inquisiteur me soumette à la question pour finir sur un bûcher. Ou encore que l'on m'envoie un vengeur intergalactique, tout ça me paraît un peu exagéré. Peut-être avous-nous vexé quelques divinités sud américaines précolombiennes, tout au plus, ... mais ils ne doivent plus être très nombreux à pouvoir agir.

Soudain, ses propres mots le terrorisèrent ! Les yeux de Charles reflétaient maintenant la frayeur, l'horreur ... Le regard froid et dur avait laissé sa place à celui d'un jeune adolescent submergé par l'angoisse et la panique.

— Non, non, je ne serai pas le dixième sacrifié ! Mon Dieu, Vincent qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Un long silence suivit ces exclamations surréalistes, empruntées d'affolement et d'épouvante. Les autres passagers les regardaient médusés. En dépit du bruit ambiant, Charles avait hurlé si fort que tous s'étaient tus et tournés vers eux.

— Excusez-nous. Il n'y a pas de soucis. Mon ami s'est assoupi et a juste fait un petit cauchemar.

Les explications de Marc n'étaient pas si éloignées de la vérité. Il ne savait plus quoi faire quand son ami, le visage incroyablement apaisé, reprit doucement la parole.

— Imagine qu'ils aient compris que tu ne pourrais jamais les rembourser ! Trois cent mille euros ! Ils ont peut-être décidé de faire un exemple ou un truc du genre, pour que les prochains pigeons soient plus prudents !

Marc s'inquiéta plus encore de ce nouveau comportement. Charles semblait avoir totalement oublié les cinq dernières minutes de sa vie. Il avait repris la conversation, le plus naturellement du monde, là où il l'avait laissée avant de s'égarer dans ses délires. Alors Marc voulut comprendre. Au plus fort de la crise, son ami avait parlé de Vincent. Il ne connaissait aucun Vincent. Puis, très vite, le souvenir du cousin de Charles lui revint en mémoire. Ils avaient été très proches et Marc ne les avait rejoints que plus tard. Il apprécia immédiatement Charles. Avec Vincent, ce fut plus compliqué. Son influence sur son cousin lui déplaisait. Une opinion très influencée par un sentiment inavoué de jalousie. Marc restait persuadé que les deux autres avaient leurs propres secrets et il vivait mal cette mise à l'écart.

Puis avec le temps, il avait réussi à se convaincre que ce n'était pas le cas. Hélas Vincent mourut l'année de leurs quatorze ans dans d'étranges et d'horribles conditions. Ce drame les avait profondément marqués. Charles mit énormément de temps à s'en remettre. Marc accusa le coup, mais sans plus. Egoïstement, cette histoire l'avait rapproché de son ami. Elle l'avait troublé aussi. L'impression de profiter ainsi du malheur qui s'était abattu sur eux n'avait pas été si simple à combattre.

La manière dont cette affaire avait resurgis du passé le stupéfiait. Toute comme les divagations de Charles au sujet d'un dixième sacrifié ! Marc tentait de se souvenir. De tisser les liens. Mais rien ne justifiait de tels délires. Quand ses parents lui avaient annoncé la disparition de son jeune cousin, Charles vivait en Allemagne. Il participait à un échange scolaire. La région de leur enfance, elle, était sous le choc. Un maniaque sexuel sévissait depuis des

semaines. Il enlevait de jeunes adolescents, les violait avant de les assassiner et d'enterrer leur dépouilles. Sans nouvelles, ni corps, après des mois de recherche, la terrible conclusion s'était imposée. Vincent avait été l'une de ses nombreuses victimes.

Alors à cet instant précis, dans ce bus, Charles ne se posait plus de questions. Pour lui, Marc et ses dettes de jeu étaient la seule cause de tous leurs problèmes. Cette conclusion le rassurait. Il n'avait pas eu à la choisir, elle s'était imposée d'elle-même, occultant instantanément et inconsciemment ses propres problèmes. Pour Marc, la réalité était tout autre. Il ne savait plus comment agir face aux soudaines métamorphoses de son ami. Il ne voyait plus aucune manière de lui en faire part. Charles, le Charles Bickman qu'il connaissait jusque là, ne se souvenait pas de ses comportements étranges. Du moins, c'est ce qu'il lui répondit quand il voulut aborder ce sujet.

Mais Charles, au fond de lui, savait. Il connaissait bien des moments d'absence, et de plus en plus fréquemment. Mais comme toujours, tant qu'il ne maîtrisait pas tous les paramètres d'un problème, il lui était impossible d'en parler sereinement.

Maintenant, le bus longeait les plages de Fréjus. Il ne restait plus beaucoup d'arrêts avant le terminus. Il leur fallait trouver un moyen d'agir et surtout un endroit pour reprendre pied.

Marc évoqua la possibilité de recontacter sa dernière conquête à Cannes et cette suggestion donna une meilleure idée à Charles.

— Attends, je viens de penser à un truc. Est-ce que tu as ton téléphone ?

— Très drôle, je te rappelle juste que nous sommes partis un peu précipitamment.

— C'est exact. Bon on va jusqu'à la gare, ensuite on trouve une cabine téléphonique, ça doit encore exister et on appelle une amie à moi qui doit séjourner dans le coin.

— Une amie à toi ? La fameuse Claire ? La mystérieuse personne avec qui tu as des rendez-vous galants et qui te fait regarder les étoiles ?

— On peut dire ça. Je l'appelle et après on prévient quand même Lefleg de ce qui nous est arrivé.

Les derniers kilomètres se firent en silence, chacun d'eux essayant de reprendre ses esprits après tous ces événements. Des événements qui les dépassaient complètement.

Le bus arriva au terminus et tous les autres passagers descendirent rapidement. Seuls les deux garçons restaient à l'intérieur. La voix synthétisée et préenregistrée avait bien annoncé la fin du trajet mais ils hésitaient à descendre. Ce simple bus représentait le dernier endroit où ils se sentaient encore en sécurité. L'un et l'autre ne pouvaient s'empêcher de scruter par les fenêtres tous les quais de la gare routière pour s'assurer que leurs tueurs ne rôdaient pas quelque part.

— Allez les jeunes, il faut y aller maintenant, moi je dois filer au dépôt.

La voix, bien plus réelle du chauffeur, les força gentiment à sortir. Ils n'avaient plus vraiment le choix. Ils regardèrent une dernière fois vers l'extérieur, se levèrent et finirent par quitter leur abri de fortune. En dépit de la protection de la foule, ils n'étaient guère rassurés et chaque ombre un peu imposante, les faisait frissonner. Et pour une fois, ce fut Marc qui prit l'initiative.

— Bon, il faut sortir d'ici. Il n'y a aucune raison qu'ils aient retrouvé notre trace puisqu'ils n'ont pas imaginé que nous étions dans ce bus. Il faut trouver une cabine. Tiens, regarde là-bas, après les distributeurs de merdouilles, ça doit être ça, une cabine à l'ancienne. Par contre je n'ai pas de carte et encore moins de monnaie.

— Bien, on va essayer le bon vieux PCV, j'espère que Claire sera d'accord.

Charles se demanda pourquoi il n'avait eu cette idée la première fois. Quand son téléphone portable était hors d'usage et qu'il voulait joindre son ami. Un oubli surprenant pour quelqu'un d'aussi réfléchi. Mais Marc l'avait prévenu, son comportement devenait très étrange et même s'il ne donnait absolument pas le même sens à ce mot, il était de plus en plus d'accord avec lui. Après cinq sonneries, et les pourparlers d'usage avec l'opératrice, Claire prit enfin la parole.

— Charles ? Mais que se passe-t-il ?

— Claire, c'est moi, Charles Bickman. J'ai de très gros ennuis. Je suis avec Marc, tu sais, mon ami d'enfance. Et nous sommes tous les deux dans un drôle de pétrin.

Pas un mot, à l'autre bout du fil.

— Claire, tu es là ? Tu as entendu ce que je viens de dire, Allo Claire ?

— Oui, oui Charles, je suis là. Excuse-moi, je ne peux pas trop te parler, je ne suis pas seule. Mais si tu veux on peut se voir d'ici une heure. Dis-moi juste où tu souhaites que l'on se retrouve ?

— Tu te souviens de notre déjeuner au bord de la plage, au « Lodge » ? Nous t'attendrons sur la plage publique juste à coté, d'accord ?

— La plage publique, à coté du « Lodge », Ok. Mais dis-moi juste ...

— Excuse moi, mais là je n'ai pas le temps, je raccroche, il faut que j'appelle l'inspecteur Lefleg.

— L'inspecteur ... , mais Charles, qu'est-ce qui se passe ?

— Tout à l'heure, je t'expliquerai, tout à l'heure.

Charles raccrocha, perturbé. La voix et les intonations de Claire lui avaient semblé bien étranges. Probablement encore un mauvais tour de ses excès de paranoïa. Il avait dû l'inquiéter, tout simplement. Lui aussi n'aurait probablement pas réagi sereinement à un tel coup de fil.

— Bon on file à la plage, c'est bien ça.

— Oui, je prévois juste Lefleg. On doit pouvoir appeler les numéros d'urgence sans monnaie.

Après quelques sonneries, il tomba sur un répondeur. Une voix digitalisée lui proposait de patienter ou de laisser un message. Il choisit la seconde solution. Il précisa que son appel était à l'attention de l'Inspecteur Lefleg. Il insista sur l'urgence de la situation. Expliqua qu'il était question de vie ou de mort. Puis il raconta ce qui venait de se passer. Pour terminer, il indiqua qu'ils ne comptaient pas retourner au Domaine avant que tout soit éclairci.

— Toutes ces informations sont destinées à l'Inspecteur Lefleg. Inspecteur Lefleg. Merci de lui communiquer au plus vite. Et dites également que nous n'avons pas voulu échapper à la police mais .....

— Biiip, merci de votre appel.

Charles avait dû dépasser le temps de parole prévu. Il n’y avait plus qu’à espérer que ce répondeur soit écouté régulièrement et surtout que cette fin abrupte n’ait pas remis en cause tout l’enregistrement. Après avoir raccroché et regardé les alentours, Charles et Marc se mirent à marcher comme des bêtes traquées. Ils se retournaient sans cesse, sursautant au moindre bruit de la rue.

Au bout de longues minutes ils arrivèrent enfin aux abords du restaurant. Ils auraient bien bu un verre ou deux pour se remettre de leurs émotions, mais il fallait mieux éviter de trop se montrer. Surtout dans tous ces lieux où ils avaient l’habitude d’être vus. Leurs poursuivants, quels qu’ils soient, semblaient bien connaître leur manière de vivre. Choisir cette plage ne relevait pas d’une grande prudence et Charles le comprit un peu tard. La gorge sèche, ils préférèrent rester un peu en retrait de la plage, cachés entre une baraque de glace et un manège pour enfants. Enfin, de l’autre côté de l’esplanade, ils la virent. Claire traversait le boulevard d’une démarche nonchalante qui se démarquait beaucoup de leur propre état de nervosité. Après un dernier regard aux alentours, Charles sortit de l’ombre du petit bâtiment qui abritait toutes sortes de distributeurs réfrigérés et se rua vers son ancien professeur.

— Claire, enfin te voilà !

Marc sortit à son tour. Il aurait bien aimé faire un bon mot ou jouer, comme d’habitude au séducteur, mais il n’en eut ni le courage, ni la force. Claire, elle, semblait beaucoup plus à l’aise et détendue.

— Bonjour. Marc je présume. Enchantée de faire votre connaissance. Bon, pourriez-vous m’expliquer ce qui se passe ?

Charles se mit à lui raconter d’une manière un peu brouillonne, la poursuite au Domaine, la fuite en bus et enfin leur arrivée ici.

— Claire, il faut nous aider. Nous n’avons plus un sou sur nous, plus de téléphone et aucun endroit où nous reposer quelques heures afin d’essayer de comprendre ce qui nous arrive.

— Ecoutez, allons au centre de Thalasso. J’ai toujours ma chambre là-bas, vous pourrez vous reposer un peu et ensuite, vous m’expliquerez plus en détail votre histoire, parce que pour l’instant je n’y comprends rien du tout.



— Une chambre au centre de Thalasso, mais j’y suis passé il y a quelques jours, et ils n’avaient jamais entendu parler de toi.

Claire parut quelque peu embarrassée, puis expliqua qu’elle réservait toujours sa chambre sous son nom de jeune fille quand elle voyageait seule, un vieux réflexe. Charles fut doublement surpris. Il n’avait jamais imaginé que Claire puisse être mariée. Et il se souvenait d’avoir demandé à parler à la personne de la chambre 405. Il n’avait pas prononcé le moindre nom. Le réceptionniste lui avait indiqué que la chambre était occupée par une certaine Mme Reilly. Charles n’avait visiblement pas été plus loin. Mais il devait bien le reconnaître. Ses souvenirs étaient particulièrement embrouillés et il n’avait aucune certitude sur la manière dont s’était déroulée sa dernière visite. Et encore moins après l’étrange nuit qui l’avait conduit jusque là. Il garda pour lui ses interrogations. Il avait déjà beaucoup trop de questions et de doutes en têtes auxquels il ne pouvait pas répondre.

— Par contre les garçons, je suis à pied. Soit nous prenons un taxi pour aller à mon hôtel, ou si cela ne vous dérange pas, nous pouvons y aller en marchant, ça vous laissera le temps de m’expliquer davantage.

— Disons que pour l’instant nous n’avons pas trop la tête à nous promener. Si nous pouvions rapidement nous mettre à l’abri, nous serions plus rassurés.

— Vous mettre à l’abri. Mais dis-moi Charles, tout ça m’a l’air très sérieux.

— Claire, nous venons d’échapper pour la deuxième fois à une tentative de meurtre. Oui, je pense que l’on peut dire que tout cela est très sérieux.

— D’accord, d’accord, on oublie la marche.

Claire n’en dit pas plus. Ils patientèrent quelques instants quand un taxi en provenance du Quai Albert Premier déboucha sur le boulevard. Généralement, si près de la gare, les voitures libres étaient plutôt rares. Elles se rendaient à la station et refusaient de prendre des passagers en cours de route. Devant ce hasard particulièrement heureux Charles eut un doute. La berline ne ressemblait pas à celle de ses agresseurs mais ils devaient certainement disposer de plusieurs véhicules. Il voulut prévenir Claire mais elle avait déjà fait un signe et la Citroën C4 se gara

devant eux. Marc qui avait ressenti les mêmes craintes que son ami lui attrapa discrètement le bras et les garçons marquèrent un temps d'arrêt avant de s'approcher. La mine épanouie du chauffeur les rassura un peu. Sur un ton enjoué, il proposa même à « la Dame » de monter à l'avant. Tout le monde sera plus à l'aise, avait-il lancé se son siège.

Claire trouva la proposition plutôt sympathique, elle accepta et s'installa tranquillement. Quant à Charles, il n'était toujours pas totalement rassuré. Il ouvrit la portière et laissa Marc entrer le premier et s'asseoir sur la banquette arrière. Il jeta un dernier coup d'œil avant de s'engouffrer à son tour dans la voiture où il entendit Claire annoncer leur destination. Comme lors de son retour en bus, donner leur adresse le mit mal à l'aise. D'autant que le chauffeur ne fit pas la moindre remarque. Habituellement dans la profession on n'appréciait guère des courses aussi courtes et surtout, on le faisait savoir. Celui-ci semblait rire de tout, commentait le moindre détail aperçu de sa fenêtre et tentait toutes sortes de plaisanteries. Ce comportement trop convivial à son goût rendait Charles particulièrement nerveux et attentif à l'itinéraire emprunté. Il avait trouvé tout à fait normal de remonter le Boulevard de la Libération avant de tourner à gauche sur le boulevard Félix Martin. Mais il ne comprenait plus pourquoi ils n'avaient pas rejoint le cours Jean Bart pour reprendre la direction de Fréjus. Au contraire, le taxi avait continué tout droit, Rue de la liberté. Ils se dirigeaient maintenant vers l'intérieur et allaient rejoindre l'Avenue de Valescure.

— Excusez-moi, mais, quel itinéraire prenez-vous ? Ce n'est pas du tout la bonne route ?

— À cette heure-ci le bord de mer est bouché. Je préfère passer par derrière. Ne vous inquiétez pas M'sieur. Je ne cherche pas à augmenter la course. C'est juste pour gagner du temps.

Charles n'était pas très convaincu et Claire se rendit compte à quel point son protégé était inquiet. Puis tout rentra dans l'ordre quand le taxi bifurqua sur l'Avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny en direction de Port-Fréjus. Marc, lui, continuait à scruter avec angoisse toutes les voitures qui les dépassaient ou les croisaient. Il voyait des hommes en noir partout, assis derrière chaque volant.

Arrivé au Centre de Thalassothérapie Claire, régla le taxi. Elle s'excusa auprès du chauffeur et demanda aux garçons d'attendre quelques minutes avant de la rejoindre à l'intérieur.

— Charles, mais pourquoi elle nous fait attendre comme ça ? Elle n'a pas compris que nous étions pourchassés ?

— Calme-toi Marc. Il n'y a aucune raison que l'on nous trouve ici. Et puis elle a peut-être quelques détails à régler, elle vient de nous faire comprendre qu'elle n'était pas seule. Ce n'est sûrement pas si simple que ça de faire monter deux jeunes garçons dans sa chambre.

— Justement, pourquoi, elle ne t'a jamais dit qu'elle était mariée ; ça aussi c'est bizarre, non ?

— Marc, ne me dis pas que toutes tes conquêtes t'ont toujours dit la vérité à ce sujet ?

Claire réapparut et leur demanda de la suivre. Ils passèrent rapidement dans le hall pour arriver directement aux ascenseurs. Personne n'avait prononcé la moindre parole. Une fois à l'intérieur de la cabine, Claire appuya sur le bouton du 5<sup>e</sup> étage. Elle remarqua immédiatement le regard surpris et angoissé de Charles.

— Charles, pas de soucis. J'ai juste réservé une autre chambre pour que nous puissions être tranquilles.

— Ton mari est là ? Osa demander Charles.

Cette remarque eut au moins le mérite de la faire sourire. Son silence et un regard taquin donna un acquiescement tacite à cette explication. Arrivée au cinquième, Claire sortit de l'ascenseur et les précéda jusqu'à la chambre 506. Elle introduisit la carte magnétique, ouvrit la porte et se décala pour les laisser entrer.

— Voilà les garçons. Reposez vous un peu et ensuite vous m'expliquerez, d'accord ? Je passe quelques minutes dans ma chambre et je remonte tout de suite.

— Merci Claire, merci pour tout. C'est promis à ton retour, nous te raconterons à quoi tout ça rime. Enfin le peu que nous en comprenons, nous.

Claire referma la porte. Au dernier moment, elle fit un clin d'œil coquin à Charles.

— Charles, tu ne m'enlèveras pas de l'idée qu'elle a un comportement bizarre. Elle nous aide, comme ça sans vouloir en

savoir davantage. Ou alors elle en sait déjà beaucoup ? Tu lui as peut-être parlé à elle ?

— Marc, c'est vraiment pas le moment d'être jaloux. Claire n'en sait pas plus que toi. Et si elle est aussi serviable c'est peut-être tout simplement parce que je suis un meilleur amant que tu ne l'imagines.

Le clin d'œil avait fait son effet. Marc, lui, se contenta d'hausser les épaules.

— Allez Marc, on peut tout de même plaisanter un peu, non ? Nous sommes sains et saufs et à l'abri, loin de ces types qui en veulent à ta peau.

— Comment ça à MA peau ? Elle est bien bonne celle-là ! Tu te fous de moi là, non ? Je te ferai remarquer que nous ne savons toujours pas après qui ils courent ces mecs. Que ton comportement, dès que l'on parle de ton personnage de prêtre maya, est des plus étranges. En plus, tu te prends pour quelqu'un d'autre et dans tes délires tu parles de choses complètement dingues. Et particulièrement sordides avec ça ! Alors je ne suis vraiment pas sûr que je sois la cause de tout ce merdier !

— Ok, ce n'est pas le moment de revenir là-dessus. Pour l'instant il faut que l'on décompresse, que l'on se repose. Après, on analyse tout ça calmement. Il faudrait que je puisse me connecter à internet pour vérifier deux trois trucs. J'ai fait la connaissance d'un type qui tient un web café pas trop loin d'ici, je pense que nous pourrions y aller sans risque.

— Et qu'est-ce qu'on fait de Lefleg ? Il ne va pas nous lâcher comme ça.

— Ce n'est peut-être pas plus mal. Il faudrait juste qu'il comprenne ce qui nous arrive. Parce que pour l'instant, je ne suis pas sûr qu'ils nous prennent vraiment pour les victimes de cette affaire. J'ai même l'impression qu'il nous imagine derrière un truc pas clair. Alors tant que nous ne pourrions pas lui prouver le contraire, on n'insiste pas trop.

— Tu sais, je ne suis pas certain que ce soit nous qui ayons les atouts nécessaires pour décider d'un truc pareil. Vu la manière dont il surgit toujours sans prévenir, celui-là. Mais bon Charles, maintenant il faut vraiment qu'on parle de ton foutu AhKinChilan !

Charles frémit en entendant ce nom. Il ne voulait pas en parler pour l'instant. Il se rendait bien compte que quelque chose ne tournait pas rond à ce sujet. Mais cette fois-ci, et en dépit de la réticence de son ami, Marc avait décidé de ne pas laisser tomber l'affaire.

— Charles, est-ce que tout ceci est lié à la disparition de ton cousin il y a dix ans ?

— Enfin quel rapport peut-il y avoir ? Mon cousin a disparu, enlevé par un maniaque sexuel qui sévissait dans notre région. Il avait plus de dix affaires sur le dos ! Tous des gamins de douze à quinze ans.

— Charles, il y a un rapport, parce que dans le bus, lors d'une de tes, comment dire, ... transes, c'est toi qui as parlé de Vincent et de sacrifices ? C'est toi qui as fait le rapprochement. Et comme tu as toujours eu un comportement bizarre avec Vincent ... Quand je pense à toutes les conneries qu'il arrivait à te faire faire. Même moi je n'aurais pas osé les imaginer !

— Attends Marc, tu ne me refais pas le coup de la jalousie, quand même ? C'était déjà idiot en cinquième, alors aujourd'hui ! Et quel lien peux-tu faire entre un drame vieux de dix ans et un prêtre maya que j'ai inventé de toutes pièces il y a à peine un mois. Un truc juste pour m'amuser sur le net et faire courir quelques rumeurs ?

— Mais Charles, c'est toi-même qui en parles, c'est toi le lien ! Enfin, Charles, comment te dire ça ? Par moment, tu disjonctes complet. Tu as comme des absences. Ton regard devient froid et lointain. Même ton visage change. Et tout à l'heure dans le bus, tu as évoqué un dixième sacrifié. Et puis quand tu parles d'AhKinChilan tu sembles être envoûté par ton propre personnage. J'te jure c'est flippant. Tu vois Charles, c'est comme en informatique quand on lance une tâche de fond. Elle te permet de continuer ton travail tout en s'exécutant de manière indépendante. Et bien j'ai l'impression que parfois ton esprit, sans que tu t'en rendes compte, bascule sur cette tâche de fond pour la mettre au premier plan

— Ecoute Marc, je ne sais pas de quoi tu parles et je ne vois pas le rapport entre ta psychologie de comptoir et tes dettes de jeu qui nous valent tous ces ennuis !

Charles lui-même ne savait plus s'il devait réellement croire à cette version. Mais quoi qu'il en soit, cette dernière réflexion avait

mis Marc hors de lui. Le refus de la vérité affiché par son ami le désespéra. Il ne savait plus comment aborder cette négation de la réalité. Par fatigue, par lâcheté aussi, il se leva d'un bond et fila vers le minibar.

— Marc, tu crois que te saouler va arranger les choses, peut-être ?

— D'abord, un, je ne suis pas en train de me saouler. Je suis juste en train de me remonter le moral et deux, tu devrais faire pareil. Peut-être que tu arriverais à analyser sans tabou ce qui t'arrive. Tu perds la boule mon vieux. Tu perds la boule et tu ne veux même pas le voir.

— Ecoute Marc, si l'on veut savoir ce qui se passe, je pense qu'il faut que nous ayons l'esprit clair et pas embrumé dans les vapeurs de gin.

— Charles, ta morale, tu sais ce que j'en pense ? Je ne sais pas ce tu as foutu avec ton prêtre maya et ce que tu as enfoui dans le crâne mais tu nous as mis dans une belle merde. Et tant que tu ne voudras pas l'admettre, nous n'arriverons jamais à en sortir.

— Mais enfin, Marc, c'est toi et tes dettes de jeu qui nous ont mis dans cette situation, tu ne penses pas que tu pourrais éviter de la ramener non ?

— Non mais ça va pas toi. Là t'exagères un peu trop, tu ne crois pas. Tu es tellement prétentieux, tu ne te rends plus compte de rien ...

Toutes les peurs et les angoisses accumulées ces derniers jours ressortaient comme de la bile. Les insultes les plus idiotes se succédaient de plus belle quand on frappa à la porte. Le silence se fit immédiatement. Charles et Marc se figèrent, pétrifiés de peur.

— Room Service

Charles alla vérifier par le judas et aperçut un garçon d'étage accompagné d'un chariot. Il se retourna vers Marc qui l'interrogeait du regard. En guise de réponse, Charles ouvrit doucement la porte. Le groom, tout sourire, poussa son chariot à l'intérieur. Il contenait deux assiettes de charcuterie et un petit plateau de fromage. Une enveloppe était coincée entre une bouteille de rosé et une corbeille de pain.

— Bon appétit et au revoir messieurs

Charles prit l'enveloppe, l'ouvrit avec crainte et découvrit un mot de Claire. Elle leur précisait qu'elle ne pouvait pas se joindre à eux ce soir. Elle leur souhaitait également bon appétit et une bonne nuit.

— Je continue de penser que son comportement est étrange !

— Ecoute, ça se trouve elle est simplement à l'étage en dessous avec son mari. Ce n'est probablement pas facile de justifier notre présence.

Cette intermède avait mis fin à la dispute mais pas aux envies de Marc. Il continuait à vider le bar consciencieusement puis avait attaqué la bouteille de rosé et son élocution devenait très hasardeuse. Il alla prendre une douche mais en prenant soin d'apporter avec lui les deux dernières mignonettes de Vodka. Charles, lui, se laissa tenter par la charcuterie et quelques verres de rosé. Il entendait l'eau couler et cela le rassurait un peu. Son ami essayait de reprendre le dessus. Et puis soudain, au bout d'une dizaine de minutes, il entendit Marc hurler d'une voix caverneuse dans la salle de bain.

— Où es tu AhKinChilan ?

Marc fit son apparition dans la chambre encore plus saoul qu'en y entrant. Il avait noué une serviette blanche à la manière d'un pagne et s'avançait en titubant vers lui.

— Sors de ce corps, AhKinChilan !

— Marc, arrête, tu es complètement bourré et je n'ai pas du tout envie de participer à tes délires.

Charles tentait tant bien que mal de rester lui-même. Mais il devait bien avouer que son corps réagissait d'une étrange manière. Il pensa à l'alcool. Pourtant, contrairement à Marc, il n'avait bu qu'un ou deux verres de rosé. Le stress et la fatigue accumulée ne pouvaient pas l'avoir marqué à ce point ?

— Voyons Charles, tu n'as pas encore compris ? Tu es AhKinChilan, prêtre des prêtres ! Et tu finiras le cœur arraché et donné en offrande à tes fichus dieux !

— Qu'est-ce que tu racontes Marc. Tu es devenu complètement fou ou quoi ?

Maintenant, Charles aussi, tanguait au milieu de la pièce. Mais cette allusion au cœur arraché lui procura une décharge d'adrénaline

et des images étranges lui revinrent en mémoire. Il commença alors un surprenant voyage dans le temps. Il se revoyait en Rhénanie pour cet échange scolaire de huit mois sponsorisé par le Rotary Club. Il revoyait également la gare de Bonn et ce train qui le ramenait régulièrement en France. Un voyage quasi hebdomadaire, effectué en cachette de ses parents et de ses hôtes allemands à qui il faisait croire qu'il retournait en week-end dans sa famille. Ce qui était vrai d'une certaine manière puisqu'il se rendait au Temple. Vincent avait réussi à le trainer là. Il ne savait même plus comment il s'était laissé convaincre au début. Il se souvenait juste de quelques détails. Il s'y rendait assez souvent. Mais ses raisons étaient différentes de celles de son cousin. Cela avait dû être leur secret car il ne se rappelait pas en avoir parlé à Marc. Il lui aurait encore fait une crise de jalousie déplacée.

Charles avait les yeux embués par l'émotion d'un passé qui refaisait enfin surface. Il avait de plus en plus de mal à articuler et tout se bousculait dans sa tête. Deux vies se télescopaient à pleine vitesse et s'entremêlaient dans un invraisemblable fracas.

— Marc, je crois me souvenir de ce qui nous est arrivé ! ... Je n'ai jamais vraiment cru à leurs théories. J'ai essayé de le convaincre mais il était tellement persuadé qu'ils avaient raison ! Le seul moyen de continuer à vivre au-delà de 2012 était d'être les élus de la « Grande Transition ». Il faisait tout pour ça, et il m'a emmené, prétextant que des génies comme moi avaient leur place dans un monde futur. J'ai peut-être fini par y croire, enfin je ne sais plus. Mais une chose est sûre, ce soir-là j'ai enfin compris notre stupidité. Nous n'étions pas là pour être sauvés, Marc. Nous étions là pour être sacrifiés ! Marc, tu entends ? Sacrifiés ! J'ai essayé de le dire à Vincent. Je l'ai supplié de me suivre et de partir de cet endroit où nous allions mourir. Mais il ne voulait rien entendre ! Je crois que, enfin je ne sais plus pourquoi, mais quelque chose l'a fait changer d'avis, au dernier moment. Et nous nous sommes enfuis. J'ai même cru que nous y étions arrivés. Et puis tout a basculé. C'est encore très flou pour moi. Je n'arrive toujours pas à me souvenir de tous les détails. Nous courrions dans le parc et j'ai entendu des coups de feu. Vincent a crié, puis s'est relevé et m'a dit de continuer. J'ai cru



qu'il me suivait, je l'ai vraiment cru. Sorti de la propriété, j'ai regardé derrière moi et il n'était plus là, enfin je crois ...

Marc ne tenait plus debout et Charles continuait à parler tant bien que mal, titubant et trébuchant sur les meubles de la chambre.

— Je ne sais plus si ce sont d'horribles souvenirs ou des cauchemars ? Tout se mélange. Je n'avais plus pensé à ça depuis dix ans ! Marc, est-ce que tout ceci est réel ou est-ce que je suis en train de devenir fou ? Marc ?

Marc était allongé par terre, à demi-conscient. Il n'avait entendu qu'un sordide flot de paroles auquel il n'avait pu donner aucun sens. Avant que son ami n'en finisse il avait perdu conscience, vaincu semble-t-il par le stress et la vodka.

— Marc, je n'arrive plus à faire la différence entre mes cauchemars et mes souvenirs, je n'y arrive plus ..., je ... je ne sais plus ce qui m'arrive, je ne sais plus qui je suis ... ! Il ne me reste que des bouts d'images. Je crois avoir vu des maisons brûler. Tout est confus. Mais l'odeur, je n'oublierai jamais l'odeur. C'était horrible !

Charles s'écroula par terre, le regard perdu dans le vague.

— Nous n'étions que des ados et j'ai eu peur, tu comprends, peur ! Je ne pouvais plus bouger la moindre parcelle de mon corps. Et cette horrible odeur de chairs calcinées. La puanteur absolue, c'était insupportable .... Je ... je ne sais plus, je me suis évanoui, l'odeur, ... Après plus rien ! Le vrai trou noir.

Alors Charles chuchota dans un ultime effort.

— Marc, je crois qu'ils sont revenus. J'ai eu beau me déguiser comme l'un des leurs pour mieux les tromper et les confondre ! Ils m'ont retrouvé et ils me veulent. Je suis leur dixième sacrifié ! Je leur ai échappé il y a dix ans, mais pas cette fois-ci ! Ils nous trouveront, ils me prendront le cœur. Sinon, ils périront tous lors de la « Grande Transition » !

Puis Charles tomba à son tour dans un étrange coma, d'horribles images plein la tête !



## Chapitre 42

À neuf heures treize, Royan avertit Lefleg. Des coups de feu avaient été entendus aux alentours du terrain de Marc Gily. L'inspecteur sauta dans sa voiture. Le téléphone portable encore collé aux oreilles, il démarra et prit la direction de Bagnols-en-forêt, furieux ! Royan avait attendu une journée entière avant de le prévenir.

— Hier, en fin de matinée ! Alors que je vous ai demandé de surveiller ces deux lascars ! Mais vous vous foutez de moi !

— Pas du tout Inspecteur ! Hier, c'était mon jour de repos. Une alerte a bien été déposée au poste de garde et trois de mes gars ont été voir. Mais il n'y avait plus personne sur le terrain ni aux alentours. Les voisins n'avaient rien vu de précis. Ils n'ont pas voulu me déranger. Ensuite des problèmes au boudodrome ont été signalés, mais à l'administration. Alors personne n'a fait le lien entre les deux plaintes. Je viens juste de rentrer et je suis tombé sur leurs rapports ... Je leur ai passé un de ces savons à tous !

— Vous pouvez même les raser gratis je m'en contrefous. Des gamins se font tirer dessus dans votre foutue forteresse et la police est prévenue que le lendemain, juste parce que c'est votre jour de congé ... il va falloir apprendre à déléguer mon pauvre ami et vos grands airs, les remballer fissa !

— Je ne sais pas quoi vous dire ...

— Et bien ne dites rien ! Et surtout, vous et vos gardes d'opérettes, on ne bouge plus ! D'accord ! Pas la moindre initiative ! J'arrive !

La fin de saison approchait mais le marché artisanal était encore installé Boulevard d'Alger. Le marché aux épices, lui, vivait ses derniers jours aux abords des arènes. Des bouchons interminables bloquaient les deux accès principaux à la route de Bagnols-en-foret. Par ce coté, il fallait compter au moins trois quarts d'heure pour atteindre le Domaine. Lefleg, fit demi-tour et préféra reprendre les routes de l'arrière pays. Il venait à peine de raccrocher quand il se retrouva à l'entrée du Pin. Record battu !

Royan était là à faire les cents pas devant le poste de garde. Il espérait pouvoir enrayer une entrée trop fracassante. Apercevant la voiture, sirène hurlante, il fit ouvrir immédiatement les barrières. Lefleg ralentit à peine. Juste de quoi laisser le temps à Royan de s'asseoir coté passager. Il continua à s'excuser au sujet de son d'intervention. Mais Lefleg, à bout de nerfs, ne supportait plus ses explications plaintives. Il pila au bon milieu de la route, à cinquante mètres à peine de l'entrée.

— Bon écoutez, maintenant on ne rigole plus ! Vous allez descendre de la voiture et me laisser aller seul sur place. Vous n'êtes pas armé, et encore moins entraîné pour ce genre de situation.

Il n'y avait probablement plus le moindre danger. Lefleg le savait. Mais au moins, il se débarrassait de Royan et de ses propositions d'aides pathétiques. Il préférait ne pas avoir de cowboy en manque de sensations dans les pattes. Descendu de la voiture, l'homme aux petites lunettes rondes ne put s'en empêcher.

— Je retourne à mon bureau. Je servirai de base arrière. Vous pouvez compter sur moi.

Il était décidément indécrottable. Puis Royan essaya d'ajouter autre chose mais la voiture était déjà trop loin. Lefleg n'avait pas compris le moindre mot.

Arrivé à l'entrée du hameau, il gara sa voiture sur le bas côté, à deux cents mètres du numéro 58. Il préférait finir à pied et en silence. En toute logique, le terrain était inoccupé, mais il préférait tout de même arriver le plus discrètement possible. Il avançait doucement, passa la première terrasse, puis furtivement, il crut apercevoir une silhouette à l'intérieur du mobil-home situé au fond de la parcelle. Il patienta quelques secondes et eut la confirmation de sa première impression. Un type, les cheveux châtain clair, fouillait l'endroit.

Plutôt de grand taille et assez élancé, il portait un jean et un blouson de cuir beige. L'ensemble lui donnait une certaine allure. Lefleg ne pouvait dire pourquoi, mais il aurait parié que ce type était anglais. En tout cas, il ne ressemblait pas vraiment aux voyous du coin ou à Alfred Ceccarelli et ses acolytes. Après quelques minutes, aucune autre personne n'avait pointé le bout de son nez, l'anglais devait être seul. Lefleg sortit son arme de service, avança

très lentement et continua à observer en silence le gars en train d'inspecter méticuleusement tout le salon. Il paraissait plutôt à l'aise dans cet exercice et semblait savoir exactement ce qu'il cherchait. Au moment où il mettait la main sur un ordinateur portable, Lefleg leva son vieux Beretta et fit les sommations d'usage.

— Mains en l'air et on ne bouge pas, Police !

L'anglais se retourna à une vitesse incroyable en pointant lui aussi un revolver de fort calibre. La situation était tendue. Les deux hommes se faisaient face, armes aux poings.

— Fais pas l'imbécile l'ami ! Je te l'ai dit, je suis de la police, Inspecteur Lefleg. Pose ton arme doucement sans faire d'autre geste que celui que je viens de te demander.

— Calmez vous, si vous êtes réellement de la police, nous sommes du même côté. Je suis le Lieutenant Weber, Services Secrets, pour faire court. Je vais vous montrer ma plaque, vous me montrerez la vôtre et tout va rentrer dans l'ordre. Qu'en pensez-vous ?

— Que ma sœur et la tienne ont dû passer les vacances ensemble ! Je répète, pose ton arme !

Lefleg avait commis une erreur. Et c'était bien la seule certitude du moment. Il ne faisait pas face à un sujet de sa gracieuse majesté ...

— Premièrement, je vous prie de m'excuser, mais je n'ai pas de sœur. Deuxièmement, si vous voulez mon avis, nous risquons de rester comme ça un bon moment ! Et moi, je n'ai pas tout mon temps, alors laissez-moi juste mettre la main à ma poche intérieure que je puisse sortir ma plaque ?

— Ecoute moi bien, garçon, si ta main sort autre chose qu'un bout de plastique de quinze centimètres carré je t'explose la tête, on est d'accord ?

Weber, gardant son revolver pointé et un sang froid sans faille, réussit à sortir délicatement de sa poche une carte tricolore. Elle émanait d'un service dont Lefleg n'avait jamais entendu parler. Comme preuve de bonne volonté, il sortit à son tour son insigne d'Officier de Police Judiciaire, plus reconnaissable.

— Bon Ok, si on laissait tomber doucement l'artillerie maintenant ? Sinon, c'est quoi au juste ton truc d'agent secret ?, Centre ... ?

— Centre d'Ecoute des Activités Subversives du Net, CEASN.

L'atmosphère se détendait quelque peu, mais les canons se faisaient toujours face. Enfin, l'un et l'autre décidèrent d'abaisser leurs armes dans un mouvement que l'on aurait pu croire mainte fois répété tant la synchronisation des deux gestes était parfaite.

— Ecoute Weber, moi, je suis ici parce que j'avais un mort qui ne l'est plus. J'ai aussi un zigoto qui n'est pas clair du tout. Il a accumulé des dettes de jeux qui ressemblent au trou de la sécu ! Et mes deux gugusses habitent ici, ou habitaient, à voir.

— Moi, je vais devoir dire « secret défense ».

Cette remarque enleva immédiatement le timide sourire que Lefleg avait réussi à arborer.

— Bon, collègue. Si on commence comme ça, on n'ira pas très loin. Et là en plus, tu vois c'est ma juridiction, mon territoire en quelque sorte. Alors si tu joues à secret défense, moi je vais jouer à « embarquer le moi » mes hommes sont à quelques pas de là, Ok !

— Il pouvait toujours essayer de bluffer — et puis quand tes chefs m'auront demandé de te relâcher, j'y penserai mais ça prendra du temps ... Alors c'est comme tu veux, mais si t'es pressé à toi de voir ?

— Ok, disons que je donne dans le cyber terroriste intello-mystique !

— Wouahh rien que ça ! Et t'es ici, sur ce terrain, pour ça ?

Weber se contenta d'acquiescer. L'atmosphère ne transpirait pas encore l'entente cordiale. Mais il ne pourrait pas faire autrement. Il allait devoir collaborer avec cet inspecteur un peu bourru. Sa mission ici n'avait rien d'officielle et continuer à avancer seul ne le mènerait nulle part. Encore moins avec la police locale sur le dos.

— En fait, j'essaie de suivre depuis plusieurs semaines un drôle de type qui balance des messages bizarres sur le net. Ce même drôle de type a disparu depuis quelques jours et ses derniers messages ont été envoyés d'ici. Ne me demandez pas comment je le sais, mais c'est comme ça.

— Bon et bien on a au moins un point commun. On cherche les types qui habitent là. Visiblement ils ont pris la poudre d'escampette. Ou d'après ce que je sais, on les aurait plutôt forcés à partir.

— Mais nous sommes chez qui là ?

— Le terrain appartient à un certain Marc Gily. C'est celui qui a des dettes. Il a un invité, mon ressuscité, Charles Bickman ! Une tronche qui voulait découvrir la manière de battre le hasard en jouant tous les soirs au casino. Probablement pour aider son pote à rembourser ses dettes, à moins qu'il veuille faire d'une pierre deux coups et qu'il joue aussi pour son propre compte.

Chacun pesait et analysait ce que l'autre venait de lui apprendre. Le lien entre ces deux affaires n'avait rien d'évident et les raisons de leur face à face paraissaient assez surréalistes. Pourtant, la volonté de collaborer et d'avancer restait la plus forte.

— À ton tour ! Si tu m'expliquais un peu cette histoire de terrorisme ?

— En fait, rien n'est sûr. Notre service a intercepté des messages surprenants sur le net. Ils émanaient d'un type se faisant appeler AhKinChilan. Un truc en rapport avec la civilisation Maya et son calendrier qui nous donne une fin du monde pour cette année.

— Et tu as parlé de terrorisme ? Tu penses que ton gars pourrait aider un peu le destin ? À son profit ou pour une idéologie quelconque ?

Weber se dit qu'il avait bien fait de mettre le bourru dans la confiance. Il semblait analyser et comprendre vite des situations plutôt compliquées. Ou alors il partageait son talent pour les intuitions. Dans les deux cas, il pourrait lui être utile.

— Ce n'est pas impossible. Mais il reste plein de choses qui ne collent pas. Dites-moi, vous m'avez l'air d'avoir pris pas mal d'avance ? Vous les connaissez nos deux gars ? Vous avez pu les rencontrer ?

— Je les ai interrogés pour la dernière fois, hier. Une chose est sûre, ils ne sont pas clairs, ni l'un ni l'autre.

Lefleg raconta ses différentes conversations avec les deux garçons. Il expliqua la manière dont il avait appris les dettes de jeu. Il certifia que Charles ignorait tout de ce point précis. Les dettes, très importantes, pouvaient constituer une explication à la situation. Weber en convenait mais restait très sceptique sur la possible erreur de personne. Lefleg enchaîna sur les réactions étranges du surdoué

qui semblait avoir découvert de bonnes raisons d'être, lui aussi, une cible potentielle. Mais dans une toute autre affaire.

— J'ai clairement le sentiment que nos deux loustics se sont raconté beaucoup d'histoires qui ont mis à mal leur belle amitié. Ou alors, ils m'ont fait un parfait numéro d'acteurs, et ils sont très forts ! Je n'y crois pas, mais rien n'est jamais certain dans mon métier. À propos de comédien, tu disais que les messages partaient d'ici. A ton avis, lequel des deux est ton fameux AhKinChilan ?

— Pas de suspens possible ! Compte-tenu de votre description et de la nature des messages, c'est l'intello, Charles Bickman. Ses capacités semblent correspondre au niveau intellectuel des publications. Et si c'est ça, alors c'est peut-être bien le bon qu'on a voulu éliminer. Et votre tentative de meurtre n'a rien à voir avec cette histoire de dettes de jeu.

— Tu peux être un peu plus précis ?

— « Le prêtre » avait réussi à se faire beaucoup d'ennemis sur la toile en très peu de temps. On pourrait se trouver en face d'un règlement de compte au sein d'une même équipe ou entre bandes rivales.

— Mouais, ou nos deux affaires sont liées ?

Lefleg ne voulait pas rester sur la touche et abandonner si rapidement ses propres pistes.

— En effet, c'est une possibilité. Ce genre d'activité nécessite beaucoup d'argent. En général, on a affaire à des groupes financés par les sources habituelles du terrorisme. Mais là, on est peut-être sur une nouvelle branche qui a besoin de moyens. Mais de là à imaginer un financement par des gains au casino ?

— N'oublie pas, Weber. D'un côté on a un petit génie qui a les capacités de mettre au point des trucs pour gagner et de l'autre un type qui fréquente le milieu. Du sérieux, avec lequel il y a de très gros transferts d'argent. Il faudrait que tu m'en dises un peu plus pour essayer de faire le lien avec les méchants de mon coin. Car à mon avis, il y a bien un lien. Allez, si tu reprenais depuis le début !

— Ecoutez, Inspecteur. C'est un peu long mais si vous y tenez. J'espère juste que vous êtes un expert en informatique.

— Dis toujours ...



— Nous avons dans nos services des programmes qui permettent d'analyser le contenu des informations qui circulent sur le net. Dès que c'est suspect, nous regardons et nous cherchons d'où ça vient. Ensuite, nous parvenons aussi à localiser physiquement l'ordinateur sur le réseau. Celui d'AhKinChilan était caché derrière des tas de leurres informatiques. C'est pour cette raison que nous avons pris la chose au sérieux et que ça a pris plus de temps. On a trouvé la borne Wifi qui servait d'antenne relai. C'est celle qui est juste là, devant l'entrée de ce terrain. Elle n'est pas très puissante, donc elle couvre un rayon d'à peine cinquante mètres. Les autres parcelles dans ce périmètre sont vides et celle d'en face est occupée par un vieux monsieur qui n'a jamais vu d'ordinateurs portables de sa vie. En plus je viens de trouver un PC dernier cri qui me semble être tout à fait approprié pour ce genre d'activité. J'allais me mettre à l'examiner quand vous êtes arrivé.

Sans explications objectives, Lefleg se mit à douter. Cette histoire d'agents secrets ne lui disait rien de bon. Et puis, perdre la main sur son enquête ne lui plaisait pas du tout. Il devait rapidement trouver de bonnes raisons de reprendre les rênes même s'il devait pousser le bouchon un peu loin pour y parvenir.

— J'ai quand même un truc qui me chagrine ! C'est qu'ici, on n'entre pas comme dans un moulin, j'en sais quelque chose. Et toi t'es là, au même moment où ça tire à tout va, j'ai des doutes, tu vois. Tu es certain de m'avoir vraiment tout balancé ?

— Je vous ai déjà dit que je suis arrivé bien après vos soi-disant coups de feu et que je n'ai vu personne. Quant à la manière de rentrer, c'est simple. J'ai demandé au type du poste de garde de me laisser passer. Ma carte l'a pas mal impressionné. C'est un ancien militaire, je lui ai juste ordonné de la fermer quant à ma présence ici. Un grade à l'armée ça reste d'active mais chez les retraités ...

Lefleg était passablement énervé. On ne lui avait rien dit de la présence de Weber et plus encore, ce dernier semblait s'en amuser.

— Ecoute camarade, je veux bien te croire, mais si ça ne t'embête pas, je vais quand même jeter un coup d'œil à l'intérieur. T'as peut-être oublié des trucs. On ne sait jamais. Même un super agent commet des erreurs.

— Pas de souci, allez y.

Pendant que Lefleg examinait les lieux, Weber reprit l'ordinateur trouvé dans le premier mobil-home et essaya de le déverrouiller. Il étudierait le second un peu plus tard. Lefleg ressortit rapidement. Ses recherches de principe ne donnèrent rien de vraiment concluant. Seules quelques affaires traînaient ici ou là. Mais pas suffisamment en désordre pour imaginer une bataille rangée dans le salon. De la même manière, rien ne laissait supposer que des fouilles autres que celles ciblées de Weber aient eu lieu.

La conclusion s'imposait d'elle-même. Les deux garçons avaient dû fuir précipitamment les lieux. Ils n'avaient visiblement rien emporté. Et leurs poursuivants n'avaient pas eu le temps ou l'occasion de revenir fouiller le mobil-home. Lefleg allait devoir partager son enquête.

— Bon, à ton avis, si tu n'es pour rien dans la fusillade et leur disparition, qu'est-ce qui a pu se passer ?

— Je n'en sais rien. Ils ont dû être surpris par des méchants. Vu que des coups de feu ont été entendus et qu'on ne trouve rien ici, c'est que nos deux jeunes gars ont dû réussir à s'enfuir. Peut-être qu'ils ont échappé à leurs poursuivants et ont pu se planquer quelque part.

— Ou alors ils sont entre leurs mains. Je voudrais quand même aller voir notre chef de la sécurité, j'ai quelques mots à lui dire.

— Si vous y tenez.

Lefleg commençait à se repérer au milieu de toutes ces petites routes. En quelques minutes seulement, ils se trouvaient tous les deux devant le mas administratif. À l'intérieur, Weber demanda à voir le responsable de la sécurité tandis que Lefleg ne prit pas le temps d'attendre une quelconque réponse. Il fonçait directement dans son bureau.

— Dis donc, Royan, t'aurais pas oublié de me dire quelque chose ? Ça a failli à nouveau être fort Alamo là-haut !

La pâleur de l'homme aux petites lunettes rondes faisait peine à voir. En dépit des mois passés au soleil, il arborait le visage d'un homme enfermé dans une mine depuis des semaines.

— Disons que j'étais perturbé. Je n'ai pas pensé à vous prévenir tout de suite. Ensuite vous êtes parti en trombe au moment où je voulais vous informer de la présence du Lieutenant Weber. Et puis, rien de me disait que tout ceci était lié.

— C'est fou le hasard, non ? Il y a des mecs qui se font tirer dessus, des morts qui ressuscitent, des lieutenants qui débarquent et toi tu ne fais pas le rapprochement.

— C'est que ...

Weber reprit les choses en main. Il ne s'agissait pas de régler ses comptes avec ce type qui faisait tant bien que mal son travail. Ils devaient avant tout comprendre ce qui avait pu se passer. Et chaque information et chaque avis pouvait être utile.

— Ecoutez messieurs, si on reprenait tout ça bien calmement.

Royan, à l'aide du soutien discret de Weber, se remit assez vite de ses émotions. Il exposa le fil des événements de la veille tels qu'il avait pu les synthétiser depuis son retour de RTT. Cela avait commencé par des voisins qui étaient venus signaler des coups de feu à l'Acassi. Puis d'autres sociétaires de l'Erbarie étaient venus expliquer qu'il y avait deux gars aux allures « louches » qui poursuivaient deux jeunes hommes. Certains avaient reconnus « le petit Marc Gily ». Des joueurs de boules avaient relaté la même histoire. Des clients du Glacier étaient également venus signaler deux jeunes garçons aux comportements étranges mais ils n'avaient fait aucune allusion à deux autres types.

À l'aide des différents témoignages, Royan reconstitua le parcours de Charles et Marc sur l'immense plan du Domaine affiché au mur. Il y pointait chaque lieu stratégique avec une immense règle à la manière d'un instituteur de la vieille école. Il marquait chaque passage avec insistance, espérant se faire pardonner le retard pris au début de cette affaire.

— D'après ce que vous nous dites, ils auraient donc réussi à s'enfuir ?

— Disons, qu'ils ont grandi ici. Ils connaissent tous les recoins du Domaine, ils ont dû parvenir à les semer, effectivement. Ce qui semble être confirmé par les clients du Glacier qui n'ont vu que les garçons

Royan exprimait une réelle fierté. Des petits gars du Domaine du Pin avaient pu échapper à des tueurs professionnels.

— Donc, la dernière fois qu'ils ont été vus c'était devant l'entrée du centre commercial. Cela voudrait dire qu'ils sont sortis du Domaine, mais pour aller où ?

— Par cette sortie, vous arrivez directement à l'arrêt du bus des plages, les horaires correspondent. J'ai vérifié ! Ils ont pu attraper le bus de 15 h 20.

C'était probablement la bonne piste. Weber s'apprêtait à repartir, mais Lefleg n'en avait pas fini.

— Dites moi, finalement, on entre un peu comme dans un moulin chez vous ? Nos deux tueurs, ils sont parvenus à l'Acassi comment, d'après vous ?

— Je ne saurais vous le dire, soit ils sont du Domaine et possèdent le macaron, ce dont je doute sincèrement. Soit ils ont réussi à tromper la vigilance de mes gardes à l'entrée principale. Ça arrive parfois, quand plusieurs voitures se suivent d'assez près, on ne fait pas toujours attention à tous les pare-brises.

— Soit on les a fait rentrer volontairement. À pied c'est possible. Je vous ferais remarquer que personne n'a parlé de véhicule ! Tous les témoignages ne parlent que de gens qui courent.

— C'est quoi ton idée Weber ?

— Rien de précis pour l'instant. Mais je suis comme vous, Inspecteur, surpris. D'après votre propre expérience, il vous a fallu un macaron invité pour enfin être tranquille. En ce qui me concerne, j'ai utilisé ma carte de service. Mais eux, de quoi ou de qui se sont-ils servis pour entrer ?

— Lieutenant, je ne vous suis pas. Vous insinuez que l'un de mes gardes pourrait ...

— Je n'ai jamais parlé d'un de vos gardes !

Lefleg ne comprenait pas non plus où Weber voulait en venir. S'il y avait eu complicité elle ne pouvait venir que de l'un des garçons. Ou d'un autre sociétaire ? Cette hypothèse ne lui paraissait guère envisageable. La négligence du garde lui semblait beaucoup plus probable. Quoiqu'il en soit, il fallait savoir comment ces types étaient entrés.

— J'ai vu que vous aviez des vidéos de surveillance. Je veux que vous me retrouviez les bandes correspondantes aux heures probables d'entrée de nos types et que vous me fassiez suivre tout ça au commissariat dès que possible. Des types en costume noir en plein mois d'aout, ce n'est quand même pas fréquent ? Alors, à pied, à cheval ou dans une voiture ça se repère ! Prévenez

également tous vos témoins que nous aurons probablement besoin d'eux dans les jours qui viennent. C'est d'accord ? Et puis une dernière chose. Renseignez vous quand même sur la présence d'une voiture étrangère au Domaine qui aurait circulé aux abords de l'Acassi. Tout le monde sait ce que fait son voisin, ici. Ce serait bien le diable si une bagnole conduite par un inconnu ait pu passer inaperçue ...

— Oui, oui, tout ceci sera fait.

Weber et Lefleg finirent par prendre congé et décidèrent de se retrouver au commissariat de Saint-Raphaël pour faire le point sur tout ça.



## Chapitre 43

Les premières lueurs de l'aube avaient lézardé la nuit. Aussitôt, la pyramide fièrement dressée au milieu d'une foule en transe émergea de la pénombre. Des chants harmonieux se firent entendre et couvrirent rapidement le bruit du vent. Au sommet, trois jeunes guerriers vêtus de simples pagnes, attendaient à genou et la tête courbée. D'autres continuaient à gravir les marches pentues de l'édifice religieux. Soudain, la foule se mit à crier. Les litanies, d'une intensité redoublée, provoquèrent un bourdonnement assourdissant. Le disque rouge avait entièrement dépassé la ligne d'horizon et le jaguar redevenait soleil. Le temps était venu d'honorer *Kinich Ahau* et sa course mystique. Cycle parfait et symbole du fonctionnement harmonieux de l'univers.

Alors le prêtre se montra aux fidèles hurlant leurs plaintes emplies d'espoir. Son habit d'apparat irradiait face aux rayons naissants de l'astre du jour. Puis ce fut le tour de ses assistants. Surgissant du néant, ils prirent place autour de la roche sacrificielle. Le cérémonial pouvait enfin commencer et le plus jeune des guerriers se leva. Hypnotisé, il se dirigea vers l'autel façonné dans un énorme bloc de basalte. Après quelques pas hésitants, les acolytes le saisirent, et avec une force peu commune, l'allongèrent sur le dos. Un éclair jaillit du couteau d'obsidienne frappé par les reflets du soleil. Le Chilan tenait la dague de pierre à deux mains et en direction du ciel. Puis, même si cela semblait impossible, les clameurs s'amplifièrent encore. La vue de l'outil de sacrifice s'abattant sur la poitrine du jeune homme avait provoqué l'hystérie des fidèles. L'incroyable puissance du geste sacré avait brisé la cage thoracique en de multiples fragments osseux. Illuminé par les lueurs originelles, le cœur arraché fut présenté en offrande au regard fou du roi *Halac vinic*.

Le corps sans vie fut alors précipité dans les marches abruptes de la pyramide qui se couvrirent d'un rouge envoûtant. La dépouille tournoya et rebondit jusqu'à s'écraser au pied des *batabs* obsédés par le sang conciliateur des Dieux.

Alors les chants se firent plus doux et les paroles devinrent compréhensibles ...

« Réveille toi AhKinChilan, réveille toi vite, reviens à la lumière ... tu es en danger »

L'envie de vomir sortit Charles de son cauchemar. Il essaya de regarder péniblement autour de lui et aperçut Marc, allongé à ses cotés, le teint jauni par l'alcool. Il se souvenait d'avoir pris quelques verres de rosé mais pas au point d'être encore si nauséeux ! Même Marc, qui avait bu beaucoup plus que lui, n'aurait pas dû se retrouver dans un tel état. La brusque chute d'adrénaline révélait d'étranges réactions. Charles pouvait à peine ouvrir les yeux. À chaque tentative la pièce se mettait à tourner dans tous les sens ; comme si la chute du haut de la pyramide reprenait de plus belle. Il devait prendre l'air sans tarder, sinon ses haut-le-cœur auraient le dernier mot. Au prix d'un incroyable effort, il se leva et se dirigea vers la fenêtre. Tant bien que mal, il saisit la poignée et tenta d'ouvrir le battant principal. Il s'y affaira à plusieurs reprises, mais sans succès. Et enfin, après de très nombreuses secondes à s'énervier et à secouer cette fichue manette dans tous les sens, il comprit. Il n'y avait pas de complots. Pas de punitions divines.

Dans ces hôtels de luxe climatisés, les vitres étaient tout simplement verrouillées. Fort de ce constat rassurant, Charles chercha alors un balcon où prendre l'air. Mais ce nouvel essai se solda par un nouvel échec !

Le seul moyen de respirer à pleins poumons était de sortir de cette chambre. Charles parvint à se trainer jusqu'à la porte et réussit tout juste à l'entrebâiller ; elle pesait des tonnes. Il se faufila par le maigre espace laissé par tant d'énergie et une fois dans le couloir, tergiversa encore quelques instants avant de se diriger vers la cage d'ascenseur. Il appuya sur le bouton d'appel une bonne dizaine de fois, persuadé que la cabine arriverait plus vite. Enfin une légère sonnerie se fit entendre, les panneaux s'ouvrirent et Charles bondit en arrière, horrifié.

Le jeune guerrier sacrifié se tenait là, juste en face de lui.



Angoissé par la vue de son propre reflet, il hésita une fois de plus. Rentrer dans cet espace clos lui parut soudain une très mauvaise idée. Mais, au moment où les portes allaient se refermer, il se sentit comme poussé vers l'intérieur. Il était trop tard pour s'enfuir. Chaque paroi était recouverte de miroirs légèrement teintés et il ne pouvait plus échapper à sa propre image. Une image reproduite en une infinité d'exemplaires. Et quand enfin l'appareil commença sa descente feutrée, Charles se perdit dans ce tourbillon de représentations de lui-même. Des représentations entremêlées d'effigies du jeune guerrier dont le visage n'était autre que le sien.

À cet instant précis, il éprouvait une incroyable difficulté à différencier la réalité de ce qui sortait tout droit de ses cauchemars. Ces projections mentales de sacrifices humains, de pyramide, semblaient provenir d'un passé si réel. Il repensait à tout ce qu'il avait pu lire sur le forum. Les écrits d'AhKinChilan, ces propres écrits. La haine qu'ils renvoyaient ne pouvait pas provenir uniquement d'un simple jeu. La volonté de railler si durement les inepties racontées par les adeptes de la fin du monde avait nécessairement une autre origine. Il ne pouvait pas en être autrement. Sinon la création même de ce personnage vengeur n'aurait pas eu de sens !

Et s'il n'était pas en train de devenir fou, le drame vécu dans son enfance pouvait expliquer bien des choses. Un drame dont la réalité devait être tout autre que ce qui lui avait été dit à l'époque. Mais comment aurait-il pu occulter sa propre vérité depuis tant d'années, c'était impossible ! Ces nouveaux et maigres souvenirs ne pesaient guère face à cette décennie de certitude. Pourtant, que ces cauchemars soient les soubresauts de sa mémoire restait la seule alternative à une folie encore plus angoissante.

Les deux battants s'ouvrirent offrant une fraîcheur bienfaisante qui le sortit de ses pensées sordides. Au rez-de-chaussée, Charles traversa le hall de l'hôtel encore bien vide à cette heure matinale. Il prit l'énorme tourniquet qui faisait office de porte puis bifurqua à droite pour longer le nouveau port. Il espérait que l'air marin l'aide à refaire surface. Hélas, c'était sans compter sur les odeurs de poissons et de carburants des bateaux encore amarrés à proximité des quais. Lors de sa promenade aux bras de Claire il n'avait pas été

importuné par ces effluves forts désagréables. Ou il n'en avait gardé aucun souvenir.

Cette odeur insupportable le ramena dix ans en arrière. Décidément le temps n'y changerait rien, elle resterait à tout jamais gravée dans sa mémoire. Charles s'immobilisa et tout bascula.

À nouveaux des images vinrent hanter son esprit. Il revoyait des flammes immenses dépassant l'enceinte d'un domaine. Puis plus rien. En dépit d'incroyables efforts, les seuls souvenirs visuels qui suivaient cette scène terrible étaient la gare de Bonn. Il retournait dans sa famille d'accueil comme il le faisait régulièrement après ses escapades françaises.

Il ne parvenait pas à faire le lien. Un énorme trou dans son emploi du temps restait à combler. Et une impression étrange prit forme. Un souvenir diffus. Cette perte de mémoire ne datait pas d'aujourd'hui. À l'époque déjà, il n'avait pas réussi à se souvenir. Il s'en était inquiété, certes, mais peu de temps. Au fil des semaines la peur du vide s'était estompée jusqu'à disparaître totalement. Du moins le croyait-il, jusqu'à aujourd'hui. Puis il eut l'impression de revivre la scène où ses parents lui annonçaient qu'il n'y avait plus d'espoir de retrouver son cousin vivant. Et il ressentit à nouveau le même doute que le jour des explications paternelles. Ce terrible jour où il entendit son père lui raconter une histoire d'enlèvements en série commis par un délinquant sexuel. Le jour où il apprit que Vincent était tombé entre ses griffes et qu'il n'avait pu en réchapper.

Mais, comme dix ans plus tôt, cette version des faits lui paraissait inconcevable. Les pièces du puzzle ne s'ajustaient pas comme il faut et Charles se rappelait très vaguement d'autre chose. Son cousin et lui, comme tous les garçons de leur âge, partageaient un secret. Et ce secret ne pouvait pas avoir de rapport direct avec les disparitions en série. Cela n'avait pas de sens. Pourtant, à cette époque déjà, il n'en avait rien dit et avait fini par oublier. Il s'était rapproché de Marc qui l'avait beaucoup aidé à reprendre le dessus. Et même à lui, il n'avait pas pu lui exprimer ses doutes face à cette version officielle.

Depuis, Charles attendait inconsciemment de comprendre ce qui s'était vraiment passé cette nuit-là. Des images continuaient à défiler devant ses yeux. Les plus récentes du site de l'Ère du verseau se mêlèrent à de plus anciennes. La découverte de ces sectes maya et de la prédiction de la fin du monde avait fait tomber un autre pan du mur. Un lien tenu entre les flammes, les croyances précolombiennes et son cousin était en train de se tisser. Il ne pouvait pas encore clairement revoir tout ce qui s'était passé mais des contours flous se dessinaient. Il avait déjà vu, en vrai, cette pyramide maya aperçue sur le web. Alors qu'il n'avait jamais mis les pieds au Mexique.

Tout comme la lecture des premiers messages apocalyptiques lui avaient semblé familiers. Il commençait à comprendre la réaction tout à fait inattendue de son subconscient. Il avait exacerbé son besoin de vengeance. Son besoin irascible de dénoncer tous ces faux prophètes qui amenaient les plus vulnérables à commettre l'irréparable. Sans avoir totalement compris les origines de cette énergie nouvelle. Charles s'était mué en AhKinChilan. Ce personnage irréel, porté par une envie jamais rassasiée de ridiculiser les devins en tout genre. Et sous ce masque inconscient, guidé par une force intérieure insoupçonnée, il s'était lancé dans la bataille. C'était pour cela que le destin l'avait doté de capacités intellectuelles exceptionnelles. Pour mener à bien ce combat.

Marc aurait souri de cette nouvelle et incroyable marque de prétention.

Il commençait à entrevoir les vraies raisons de son comportement. À revoir ce qu'il avait pu réaliser pendant ces moments d'absence. Le voile était sur le point de se lever totalement. Il était enfin proche de la vérité quand l'odeur insupportable réapparut et le ramena à des préoccupations beaucoup plus terre à terre ! Il vomissait tripes et boyaux. Charles reprit conscience et se dirigea instinctivement vers la plage où l'air serait plus respirable. Ses angoisses, terrées au plus profond de lui, n'avaient pas dit leurs derniers mots. Elles n'étaient pas encore prêtes à se laisser révéler au grand jour. Marchant de manière totalement déshumanisée vers le bord de mer, il ne fit pas attention aux deux hommes vêtus de noir qui traversaient la rue pour se

rendre à l'hôtel. Puis Charles se retrouva les pieds dans le sable, étonné d'être là. Ses incursions dans le passé, une fois de plus, n'avaient pas laissé de traces apparentes. Mais cette fois-ci, quelque chose avait changé. Le doute s'était insidieusement glissé dans ses nouvelles certitudes. Une autre hypothèse refaisait surface. Leurs mésaventures n'étaient pas liées aux dettes de jeu de Marc. Il ne parvenait même plus à se rappeler comment et pourquoi il avait pu être si sûr de cette explication lors de ces dernières vingt-quatre heures.

Il devait bien exister un moyen de voir enfin clair dans toute cette histoire. L'air iodé lui avait donné une idée. Il lui fallait un accès à internet et son refuge informatique n'était pas très éloigné, à une trentaine de minutes tout au plus.

Charles traversa le Boulevard d'Alger et retourna vers Port-Fréjus. Il marchait de plus en plus vite. La sensation étrange de perdre le fil de ses pensées lui fit accélérer le pas. Son esprit semblait fonctionner par séquence. Et chacune d'elle contredisait la précédente. Trainer en route risquait de le faire basculer à nouveau dans une autre certitude. Il ne pouvait pas se le permettre tant cette vérité là, lui semblait la bonne. Il devait se rendre au Cyber Café le plus vite possible. Pour retourner rapidement dans le centre historique de Fréjus il devait traverser la passerelle qui enjambait la rade du nouveau port. Cette passerelle dont les marches étaient faites de plaques métalliques ajourées. Un tel choix architectural la rendait plus légère mais il laissait entrevoir la mer trente mètres plus bas. Et depuis son accident, Charles ressentait à nouveau ces terribles vertiges à l'idée d'être au-dessus du vide. Mais faire le tour des bassins lui prendrait bien trente minutes supplémentaires. Il ne voulait pas perdre de temps. Pas maintenant. Alors il ferma les yeux, prit son courage à deux mains, s'agrippa à la rampe et continua à avancer marche après marche.

Arrivé de l'autre côté, il reprit son souffle quelques secondes, et se mit pratiquement à courir le long du Boulevard de la Mer jusqu'à la rue des Moulins. Pour arriver place Castellane, il devait encore remonter toute la rue de Montgolfier, puis tourner à gauche, Rue Grisolle. Son périple lui semblait interminable. Chaque coin de rue ouvrait la route vers une autre ruelle. Des centaines de mètres à

arpenter se dessinaient devant lui, mais toujours pas de place Castellane. Les jambes en feu, il s'arrêta quelques secondes avant de reprendre la rue du général de Gaulle. Il n'était plus très loin. La rue de Craponne serait bientôt sur sa droite et enfin la première ruelle sur sa gauche le mènerait au Cyber Café. Il y arriva totalement vidé. Le souffle court mais son idée toujours bien en place. Philippe était dehors et fumait une cigarette, tranquillement. Quel contraste.

— Tiens mais c'est notre homme mystère ! Dis donc tu ne m'as pas l'air très en forme, ça ne s'arrange pas tes affaires ?

— Ecoute, ce n'est pas le moment. Est-ce que je peux me connecter ? Je te préviens, je n'ai pas un rond sur moi, mais je te paierai plus tard, c'est promis.

— C'est bon, l'ami, je te dois bien ça. À cette heure il n'y a encore personne. Prends celui que tu veux. Ou non, installe-toi plutôt sur le numéro trois, au fond. J'ai boosté un peu la mémoire vive ce matin. C'est pour ça que je suis déjà debout ... Il devrait aller un peu plus vite, mais bon tu sais, ce n'est quand même pas une bombe.

Charles s'installa sur le fameux poste trois et se connecta directement sous le pseudo AhKinChilan. Il oublia volontairement toutes les règles de sécurité mises en place pour passer inaperçu. Un minimum d'outils lui était nécessaire pour mener son plan à bon terme. Son ordinateur portable, resté au Domaine sans alimentation, devenait inaccessible. Mais il lui restait encore la possibilité de se connecter à son centre d'archivage. Une petite sécurité pour laquelle il avait optée quand il était étudiant. Les procédures de sauvegarde préconisaient la duplication sur des sites distants. Il y avait sauvegardé une dernière fois toutes ses données avant de libérer son espace de travail à ENS, fin juin. Une fois connecté et identifié, il commença à récupérer les quelques programmes indispensables. L'environnement réseau du Cyber était à la hauteur de ses ordinateurs, c'est-à-dire pas très élevée. Il lui faudrait plusieurs dizaines de minutes pour que le téléchargement soit terminé.

Pendant ce temps, il pouvait lancer la phase deux de son stratagème et s'identifier auprès de « l'Ère du Verseau ». Les discussions n'avaient pas beaucoup évolué depuis ses dernières

connexions. Le nombre de posts demandant où était passé « le prêtre » avait tout de même fortement augmenté. Les « fidèles » attendaient avec beaucoup d'impatience les révélations de la fin du monde.

BulucChabtan, lui, n'avait plus rien posté depuis la « disparition » d'AhKinChilan. Cette constatation ne pouvait qu'appuyer sa nouvelle hypothèse : le Dieu des sacrifices devait être l'instigateur de toute cette histoire et Marc n'y était pour rien.

Charles ne comprenait toujours pas ce qui avait pu déclencher sa « mise à mort » et encore moins comment on avait pu remonter jusqu'à lui. Mais là n'était pas l'essentiel pour le moment. Il fallait tout d'abord qu'il valide ou invalide rapidement sa théorie.

Les premiers programmes étaient enfin recopiés sur le disque dur local et il put commencer leur installation. Le temps d'exécution du premier « setup » l'inquiéta immédiatement. La machine montrait déjà des signes de faiblesse. Repérer et identifier son ennemi allaient nécessiter beaucoup plus de ressources systèmes et les premiers temps d'utilisation du CPU ne laissaient rien présager de bon. Avant de s'inquiéter du manque de puissance de son unité centrale, Charles devait déjà simplement faire savoir, qu'AhKinChilan était de retour. Cette opération basique ne serait pas très gourmande, même s'il souhaitait transmettre cette information sur le plus de sites possibles.

La deuxième étape, devait lui permettre d'installer son utilitaire de traçage maintenant totalement téléchargé. Charles avait réussi avec l'aide de ses quelques amis hackers à mettre au point un pisteur assez efficace. Un brouilleur inversé en quelque sorte.

La troisième consistait à défier BulucChabtan, le pousser à répondre aux attaques qui allaient suivre pour enfin, découvrir la tanière de son ennemi.

Il y avait beaucoup d'inconnus dans toute cette opération. Les possibilités de son environnement technique tout d'abord, la capacité de son traceur à fonctionner ensuite, mais surtout le degré de vanité de BulucChabtan. Tout son plan dépendait d'un égo démesuré de son ennemi. S'il ne répondait pas aux provocations, Charles ne pourrait jamais remonter jusqu'à lui. Et encore moins

comprendre ce qu'il pouvait lui reprocher. Les programmes indispensables au bon fonctionnement de son outil de pistage étaient maintenant installés. Il avait lancé le gestionnaire des tâches pour suivre en permanence le taux d'utilisation de la mémoire interne et la charge de l'unité centrale. Il ne restait plus qu'à espérer que rien ne dépasse les seuils maximums pour ne pas faire planter la machine. Tout était prêt. Il pouvait maintenant exécuter le processus principal qui consistait à scruter les adresses des personnes connectées au forum. Pour optimiser son logiciel de recherche et ne pas trop puiser dans les ressources du pauvre CPU du poste trois, Charles modifia les paramètres d'entrée. L'identification ne concernerait que BulucChabtan. Il fallait maintenant qu'il trouve les mots pour le faire réagir. Après quelques secondes de réflexion, il opta pour un message direct et clair.

— BulucChabtan, je ne suis pas mort et ton plan n'a pas fonctionné. Montre-toi si tu en as le courage !

Le ton « vieux western ringard » l'avait même fait sourire. Mais dans son état de fatigue, il n'avait pas trouvé mieux. Cette simple phrase fit immédiatement réagir bon nombre d'internautes. Les bons samaritains rappelaient les règles de déontologie d'utilisation de ce forum. Il ne devait en aucun cas être le théâtre de règlements de compte. Les plus téméraires prenaient parti. Il y en avait d'ailleurs pour les deux camps.

Les chances que « Le Dieu de la Mort » soit connecté à ce moment précis étaient très faibles, qu'il tombe dans cette grossière provocation tiendrait du miracle. Et comme Charles n'avait pas pensé à regarder le ciel hier soir, il ne savait pas si les astres lui seraient favorables. Cette idée saugrenue lui fit penser à Claire. Il aurait dû la mettre au courant plus tôt. Elle était brillante et ils n'auraient pas été trop de deux pour démêler cette affaire. D'autant que BulucChabtan devait être particulièrement habile et très fort techniquement. Charles ne comprenait toujours pas comment il avait pu pister ses connexions. Puis le souvenir de Marc utilisant son ordinateur lui revint en mémoire. Il n'avait pas pris les précautions nécessaires. Voilà où se situait la faille. Charles se sentait soulagé, ses programmes n'étaient pas en cause, sa fierté non plus. Mais le sourire qui venait de se dessiner sur ses lèvres disparut

rapidement. Marc ne s'était servi de son ordinateur qu'après la tentative de meurtre. L'identification et la localisation n'avait pas pu se faire avant !

Charles se mit à douter. Il n'était peut-être pas aussi infailible qu'il ne l'avait imaginé. Ou pire encore, Il devenait complètement fou ! D'autant que le défi avait été lancé depuis plus d'une heure. BulucChabtan avait toujours été beaucoup plus prompt à répondre.

— Et si je m'étais trompé. Et si ces fichues dettes de jeu et mes martingales étaient bien la seule cause de tout ça ?



## Chapitre 44

Marc se réveillait péniblement, l'esprit totalement embrouillé. Il se souvenait avoir bu, mais son état semblait disproportionné. Les doses ingurgitées ne dépassaient pas, loin s'en faut, son expérience dans ce domaine. Soulevant difficilement l'une de ses paupières, il perçut une forme étrange se promener dans la chambre puis disparaître dans la salle d'eau. La vision fût éphémère mais suffisante. Il ne s'agissait pas de Charles. Essayant de se relever, il sentit alors une présence assise sur le bord de son lit qui le maintenait au sol.

— Bonjour. Alors, on émerge enfin ?

— Mais, qu'est-ce que vous faites là, comment ...

— Ne t'en fais pas pour ça, disons que vous n'êtes pas si difficiles à suivre. Même si vous nous avez fait un peu courir ici ou là.

Marc éprouvait les pires difficultés à sortir de son étrange torpeur. La dispute de la veille lui revenait vaguement en tête, pourtant il ne parvenait pas encore à faire le lien avec ce type assis sur son lit. Puis un nom surgit de sa mémoire. AhKinChilan. Il se rappela alors quelques uns des mots prononcés par son ami. On lui en voulait. Une vieille histoire. Des messages sur Internet. Tout lui revenait par bribes sans aucune cohérence. Mais l'essentiel était ailleurs. Il n'avait aucune responsabilité dans ce qui leur arrivait et il se sentait égoïstement soulagé.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous me voulez ? Je ne suis pas responsable de ce qu'a écrit Charles, moi. Foutez-moi la paix !

Devant l'air incrédule et le manque de réaction de son interlocuteur, Marc pensa faire fausse route et tenta une approche différente. Une approche où il serait malheureusement beaucoup plus impliqué.

— C'est à cause de mes dettes de jeu ? C'est ça ? Vous venez de la part d'Alfred Ceccarelli. Mais nous allons rembourser, ne vous inquiétez pas. Il faut juste nous laisser un peu de temps. Mon ami a trouvé la solution.

Toujours aucune réaction. Marc était de plus en plus inquiet quand l'autre type revint de la salle de bain l'air bredouille. Voir les deux hommes ensemble ne laissait plus planer le moindre doute et Marc les reconnut enfin. Il les avait aperçus de loin, mais leurs silhouettes étaient suffisamment remarquables pour que le doute ne soit plus permis. Ces types leurs avaient tiré dessus au Domaine du Pin Parasol. Pourquoi et comment ils se trouvaient là restait un mystère, mais ils étaient bien présents, plantés devant lui, et sans dire un mot. Ce silence devenait insupportable, quand le moins grand des deux prit enfin la parole.

— Ecoute mon gars, tu vas nous suivre sans faire d'histoire, tu sais de quoi on est capable non ?

— Oui, je m'en doute. Mais où voulez vous m'emmener ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Tu le sauras bien assez tôt. Pour l'instant, tu nous suis et tu nous dis où est ton pote.

— Mais, je n'en sais rien ! Je ne l'ai même pas entendu sortir.

— Tu n'es pas raisonnable. On t'a demandé d'être sérieux, de ne pas faire d'histoire et tu commences très mal.

— Je vous jure que je ne sais pas où Charles est parti. Je ...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Un coup d'une extrême violence venait de lui arracher la nuque.

— Denis, pas si fort. Il peut encore servir ! Allez, mon garçon, soit raisonnable, on n'a pas envie de te démolir, on veut juste que tu nous dises où est le fameux petit génie ?

— Je ne ...

Une nouvelle fois, il reçut un coup derrière de la tête. Il retomba aux pieds du plus gros qui prit un malin plaisir à lui écraser la main gauche avec de drôles de chaussures italiennes. Des mocassins bicolores comme en portaient les mafieux dans les années cinquante.

— Il va falloir que tu sois plus compréhensif, l'ami. Denis n'est jamais calme très longtemps.

— Jo a raison. Ça ne sert à rien que tu fasses ta mijaurée. Je vais juste te démolir un peu plus, et, de toute façon, tu finiras par parler.

Marc n'avait jamais été catalogué héros sans peur. La dose d'alcool lui faisait juste un peu mieux supporter la douleur, mais la

relative anesthésie avait ses limites. Il reçut un nouveau coup de pied dans le bas du dos. Et il ne put contenir une terrible envie de vomir qui se termina à quelques centimètres des chaussures blanches et noires.

— Alors, là tu vois, ça va pas l’faire ! Mes pompes, mon gars, c’est sacré ! Alors je ne vais pas supporter ça très longtemps. Tu nous dis vite ce que l’on veut savoir, ou je te fais re-bouffer tout ce que tu viens de larguer, mec. Et mes pompes tu les nettoieras avec ta putain de langue. C’est compris.

— Je, je ne sais pas.

Le fameux Denis n’attendit pas une seconde de plus. Il appuya sa semelle sur la nuque de Marc et lui colla le visage sur la moquette. Il ne pouvait plus respirer ou de manière très épisodique.

— Je crois, qu’il va falloir que tu sois un peu plus bavard, l’ami.

— Je ...

— Plus fort, je n’entends pas.

— Je crois qu’il voulait faire quelque chose sur internet.

— Quelque chose sur internet. C’est bien ça, non ? Mais ce n’est pas ce qu’il fait qui nous intéresse. C’est où il est.

— Je n’en sais plus.

Un violent coup de pied provoqua un nouveau haut le cœur. Et Marc ne put s’empêcher de vomir une fois encore. Ce qui provoqua l’ironie du petit poseur de questions.

— Tu devrais parler mon gars. Il va vraiment te faire tout nettoyer avec ta langue.

— Je crois qu’il a dû aller dans un cyber café. Mais je n’y suis jamais allé, je ne sais pas où c’est.

— Allez un petit effort, ça ne doit pas être très loin, il est parti il y a combien de temps.

— Je ne sais pas, vous avez bien vu, c’est vous qui m’avez réveillé.

Marc était toujours sous la pression du pied de Denis. Il avait de plus en plus de mal à reprendre son souffle. Puis Jo décida de changer de tactique. Il l’attrapa par la manche de sa chemisette et l’amena dans la salle de bain. Il le trainait comme un vulgaire baluchon de linge sale. Sa petite taille ne laissait pas supposer une telle force physique et Marc fut soudain encore plus terrorisé par ce qui allait lui arriver. Jo le bloqua prêt du lavabo et prit soin de le

nettoyer. Marc était surpris et se relâcha quelque peu. Mal lui en prit. Il reçut une nouvelle claque du plat de la main qui lui enveloppa l'oreille droite. Il n'entendait plus rien, sa tête bourdonnait. Ça lui avait fait un mal de chien. Il n'aurait jamais imaginé qu'une simple gifle puisse faire autant souffrir. Il entendait vaguement qu'on lui adressait la parole, mais tout était brouillé. Il eut juste le temps de voir la gigantesque main s'approcher avant d'hurler.

— Place Castellane, je crois que c'est près de la place Castellane.

— Mais c'est bien ça. Et bien on va y aller ! Voir si tu nous as pas embrouillés. Et puis, rafraîchis-toi un peu. Que tu sois présentable. On est quand même dans un palace. Allez dépêche toi, qu'on aille retrouver ton pote avant qu'il se barre ailleurs.

Marc s'en voulait d'avoir parlé. Mais il n'avait pas imaginé pouvoir supporter cette violence plus longtemps. Il se passa de l'eau froide sur le visage pour essayer de retrouver ses esprits, sans réel succès. Son audition était toujours bourdonnante, il avait perdu tout sens de l'équilibre et ses mains le brûlaient. Il sentit juste qu'on lui attrapait le bras et qu'on le poussait vers la sortie. Denis ouvrit la porte de la chambre, vérifia que le couloir était vide et invita les deux autres à le suivre.

— Je te préviens, petit Marc, pas un mot dans le hall ! Tu vois là dans ma poche j'ai ce qu'il faut pour te faire taire, alors, on reste calme, d'accord.

Marc, qui n'avait pas du tout envie de jouer à Superman, se laissa guider hors de l'hôtel sans dire un mot. Ils croisèrent bien quelques clients déjà levés qui les regardaient d'un air surpris. Mais à chaque fois, il sentait la pression du canon de revolver sur ses côtes lui rappeler de ne pas broncher.

Une fois dehors, l'air frais lui fit du bien. Il aurait souhaité pouvoir en profiter plus longuement mais Jo le fit monter à l'arrière d'une grosse berline noire qui démarra doucement pour ne pas attirer l'attention. La voiture contourna les bassins du nouveau port pour prendre la voie intérieure et roula à peine quelques minutes pour arriver Place Castellane. Là, ils se garèrent à proximité de ce qui devait être le cyber café.

— C'est ici ?

— Je n'en sais rien. Je vous ai dit que je n'y avais jamais mis les pieds.

Instinctivement, Marc se recroquevilla et rentra sa tête dans les épaules pour parer un éventuel coup qui ne vint pas. Denis sortit, laissant Jo et Marc à l'arrière. Il passa devant le café sans s'arrêter, jeta un regard avisé à l'intérieur pour apprécier la situation, puis revint à la voiture.

— Il est bien là, sur un ordinateur au fond de la salle. Il y a juste un autre type derrière le comptoir, le patron probablement.

— Ok Denis. Va le chercher et tu nous le ramènes. En un seul morceau Ok ?

Denis haussa les épaules, vexé. Il estimait avoir d'autres arguments que la violence mais il devait bien être le seul à le penser. Il retourna au Cyber en marmonnant des explications vaseuses et cette fois-ci, il poussa la porte d'entrée. Le patron lui dit un vague bonjour qui resta sans réponse. Denis jaugea le personnage, il l'estima rapidement sans danger et fila en direction de Charles. Arrivé à quelques centimètres de la chaise sur laquelle était assis le génie, il posa fortement la main sur l'épaule.

Charles était resté totalement focalisé sur son ordinateur. Il n'avait pas entendu l'arrivée du nouveau client ni les quelques mots de bienvenu prononcés par Philippe. Tant et si bien que la surprise et la puissance du coup le sortirent brusquement de sa bulle avec la désagréable impression de s'être, une fois encore, trompé sur la nature humaine !

— Hé Philippe, ça ne va pas non ! T'as un problème ou quoi, qu'est-ce qui t'arrive ? Toi aussi, tu es des leurs ...

— Erreur ! Moi c'est Denis !

Charles se retourna et se figea, le regard terrorisé.

— Qu'est-ce, qu'est-ce que vous faites là ? Comment ?

— Chut, pas de panique. Il faut que je t'explique un truc ! Ce n'est pas vraiment à toi de poser les questions tu vois. On a ton copain dans la voiture dehors et là, j'ai un « Smith et Wesson » dans ma poche, alors, tu vas juste arrêter tes conneries et me suivre, sans faire un bruit et sans te faire remarquer. On est juste deux potes qui sortent d'un bistrot d'accord ?

Denis s'enorgueillit de ne pas avoir utilisé la violence et il ne manquerait pas de s'en venter auprès de Jo. Charles ne savait plus vraiment ce qu'il pouvait faire. Philippe, lui, semblait intrigué par la scène qui se déroulait sous ses yeux. Mais pas vraiment rassuré par l'allure du mastodonte, il préféra rester sans bouger derrière son comptoir. Le regard implorant de Charles se levant et se dirigeant vers la sortie le poussa tout de même à faire preuve d'un minimum de courage.

— Hé l'homme mystère, tout va bien ?

Charles sentit le canon appuyer sur le bas de son dos avant de s'entendre répondre d'un ton faussement détendu.

— Pas de soucis Philippe, pas de soucis.

Denis lui donna une petite tape amicale sur la tête et lui murmura à l'oreille.

— C'est bien ça, en voilà un garçon bien raisonnable, pas comme l'autre.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Où est-il ? Est-ce qu'il va bien ?

— On peut dire ça, oui. Mais il a taché mes pompes. Et ça, ce n'était vraiment pas une bonne idée. Allez avance ! Sans faire d'histoire.

Charles ne comprenait rien, sauf qu'il avait affaire à un parfait abruti qui n'hésiterait pas une seconde à se servir de son arme. Pourtant, il ne pouvait pas abandonner ses programmes comme ça, sans aucune certitude, c'était trop bête. Il se retourna doucement. Denis était là, imposant, entre lui et le poste trois. Il aperçu tout de même la fenêtre de son pisteur qui affichait des premiers résultats. Son plan avait fonctionné ! Et il était là, dans l'impossibilité d'aller plus loin. Il essaya d'avancer un peu, mais Denis ne bougeait pas d'un centimètre et lui bloquait le passage.

— Il faut juste que je finisse un truc.

— T'as pas compris ce que je viens de te dire ? Tu ne touches plus à rien, et tu me suis si tu veux sortir d'ici vivant.

Charles finit par obtempérer mais il ne put s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil vers son écran. De nouvelles lignes de codes continuaient à s'afficher. Il avait réussi, cela ne faisait plus aucun

doute. Denis, moins idiot que prévu, remarqua l'air satisfait et frustré du petit génie et cela ne lui dit rien qui vaille. Il s'approcha de l'ordinateur, regarda les différentes fenêtres ouvertes auxquelles il ne comprenait évidemment rien et au bout de quelques secondes, il finit par appuyer sur un bouton situé en bas à gauche. L'écran devint tout noir.

Il se retourna avec l'air satisfait du mec à qui on ne la fait pas. Charles fut soulagé, Denis n'avait pas eu l'idée d'éteindre l'unité centrale placée sous la petite table. Il devait en ignorer jusqu'à l'existence.

Cette fois-ci, Charles ne laissa rien paraître et accepta d'avancer vers la sortie. Il chercha Philippe du regard et essaya de lui faire comprendre qu'il y avait des choses importantes sur le pc numéro trois.

— Au revoir Philippe, pas de soucis, on a bien éteint ... l'écran.

Charles insista sur le mot écran. Il avait espéré ne pas trop attirer l'attention de l'abruti mais suffisamment pour que Philippe comprenne que l'unité centrale était toujours en marche. Il en déduirait forcément que ses programmes continuaient à tourner. Mais comprendrait-il qu'il ne fallait surtout pas stopper leur exécution.

Denis poussa violemment son prisonnier, le fit sortir du café et traversèrent la place d'un pas rapide. Charles marchait devant, l'arme toujours pointée dans son dos pour le guider. À quelques mètres de la berline, la porte arrière s'ouvrit, Jo sortit et l'invita à s'asseoir à côté de son ami.

— Ça va Marc ?

— Pas terrible, j'ai mal partout. Je suis désolé Charles, ils m'ont forcé, j'ai fini par craquer, je suis désolé.

— Ce n'est pas grave, on va s'en sortir.

L'optimisme de Charles semblait bien réel. Il avait réussi à pister BulucChabtan. Il s'était déjà sorti deux fois de ses griffes et son subconscient allait les aider à y parvenir une troisième fois. Il n'avait aucune idée de la manière dont ce petit miracle se produirait, encore moins de quand ils pourraient échapper aux deux tueurs, mais cela ne faisait aucun doute dans son esprit. Plus

prosaïquement, il pensait surtout à Lefleg. Il finirait bien par avoir son message. Et avec l'aide de Claire s'inquiétant de leur disparition, il arriverait à les retrouver.

Charles essaya d'expliquer les raisons de sa relative euphorie à son ami, mais ce ne fut pas du goût de Jo.

— Bon, la ferme maintenant. On reste bien sage et ça se passera bien, ok ?

La voiture démarra en trombe et quitta la place le plus rapidement possible. La discrétion n'était plus de mise. Ils sortirent du centre de Fréjus en direction de la nationale 7 sans dire un mot.

— Vous nous emmenez où comme ça ?

— J'ai dit la ferme !

Charles et Marc n'osaient plus prononcer la moindre parole et Denis finit par allumer la radio. Tout en conduisant, il cherchait une station qu'il ne trouvait apparemment pas, ce qui le mit immédiatement en colère. Ce gars était décidément très nerveux. Pestant contre ce pauvre appareil, il attrapa un CD dans la boîte à gant et l'introduisit dans le lecteur. Les chansons ringardes semblaient au moins le calmer, lui.

La route défilait. Ils étaient maintenant sur l'A8, en direction de l'Italie.



## Chapitre 45

Le premier préférait privilégier la piste des dettes de jeu. Le second restait sur celle du cyber-terrorisme. Mais en dépit de cette divergence, Lefleg et Weber avaient décidé de continuer à travailler ensemble sur cette affaire. Aucune hypothèse ne prenait le pas sur l'autre et l'existence d'un lien entre les deux options n'était pas à exclure. Il avait trouvé là deux bonnes raisons de collaborer.

Weber s'installa dans le bureau de l'Inspecteur qui avait réussi à lui dégager un petit coin de table. Lui fournir un accès internet prit plus de temps mais cela semblait tellement indispensable à son mode de fonctionnement qu'il était parvenu à faire le nécessaire.

Fanon et Morin avaient vu l'arrivée d'un nouveau membre dans l'équipe d'un œil méfiant. Mais Lefleg lui faisait confiance, alors ils en firent autant. D'autant que le travail ne manquait pas. Royan avait fait livrer les vidéos des différentes entrées et il fallait visionner des heures d'enregistrements. Morin se vit confier la tâche de repérer une berline noire de marque allemande qui n'arborerait aucun macaron. Pour restreindre sa recherche, il devait se baser sur la possibilité qu'il y ait eu deux types à bord. L'idée retenue par tous était que l'équipe du Domaine devait être la même que celle qui avait balancé Bickman à la flotte. Pour ne rien laisser au hasard, Fanon se coltinerait les enregistrements des entrées piéton au cas où nos lascars aient préféré y aller à pied. Cette fois-ci, les costumes noirs devaient servir de moyens de reconnaissance.

De son côté, Weber avait installé son PC et s'était connecté au CEASN pour y poursuivre sa traque informatique. Aucun nouvel accès d'AhKinChilan n'avait encore été repéré. Pour ne pas perdre de temps, il se retrancha sur les portables récupérés au Domaine. Il réussit à se connecter sur le premier, très probablement celui de Marc Gily. Il n'eut pas à saisir de mot de passe et arriva directement sur une session ouverte pleinement opérationnelle. Ce n'était pas très prudent mais cela laissait supposer que Gily n'avait rien à cacher. En tous cas, pas sur ce poste là.

Après un rapide tour d'horizon sans grand intérêt, Weber vérifia les historiques d'utilisation d'internet. Ils étaient vides. Marc avait utilisé le mode discret. Ou alors il avait activé la suppression automatique des traces de navigation. Quelles que soient les raisons de ces manipulations, elles paraissaient bien faibles aux regards de l'expertise d'un agent du CEASN. Il ouvrit une fenêtre de commande, effectua quelques manipulations et afficha une série de répertoires cachés par le système. On pouvait y retrouver, au grand dam des internautes amateurs, des fichiers de log qui contenaient toutes les informations nécessaires à une traque informatique en bonne et due forme. La discrétion vantée par les fournisseurs ne résistait jamais très longtemps face à des spécialistes de la trempe de Weber et de son service. En quelques secondes, il avait pu retrouver les traces d'accès à des sites coquins mais ce n'est pas ce qui attira son attention. Marc Gily semblait s'intéresser bien davantage à la mythologie précolombienne.

Depuis des semaines, il avait surfé sur de nombreux forums dédiés. « L'ère du Verseau » avait été accédé mais d'une manière assez épisodique et désordonnée. Ce simple constat révélait, tout au plus, un fort intérêt pour la fin du monde, mais rien de réellement suspect pour l'instant. Aucune autre donnée ne semblait attester d'une véritable participation active aux débats. Weber garda tout de même ces premières constatations dans un coin de sa mémoire. Il ne croyait guère au hasard. Et que ce Gily héberge AhKinChilan faisait naturellement de lui un complice potentiel.

Les autres grands axes de navigation de Gily étaient plutôt basés sur des méthodes de jeu et sur les cercles de la région. Il retrouvait dans ces très longues connexions la piste privilégiée de Lefleg. Il nota bon nombres d'informations qu'il ne manquerait pas de lui transmettre.

Weber continua ainsi la mise à mal de tous les recoins de cette machine pour terminer par l'examen de la messagerie. Il y trouva plusieurs mails récents de Charles Bickman et en fut surpris. Habiter à dix mètres l'un de l'autre et s'écrire n'était pas commun. Plus étonnant encore, les trois derniers n'avaient pas été lus. Il s'empressa de le faire sans beaucoup d'état d'âme. Ce qui lui arrivait souvent quand il avait le sentiment d'un danger imminent.

Le génie essayait visiblement de rentrer en contact avec son ami. Et il avait l'air particulièrement effrayé. Il rapprocha les dates d'envoi à la chronologie des événements décrits par Lefleg. Aucun doute possible, ces mails avaient été envoyés un jour après la première tentative de meurtre. Un point restait cependant à vérifier. Il prit le PC de Charles et essaya de s'y connecter. L'accès à ce poste se révéla moins évident. Un mot de passe bloquait l'identification. Cette sécurité n'aurait pas tenu une minute dans les locaux de la Tour-Maubourg. Il possédait là-bas tout le nécessaire pour démarrer n'importe quelle machine en toute circonstance. Ici, ce n'était pas non plus insurmontable. Il avait toujours à portée de main un « DVD boot hidden » très amélioré lui permettant de se jouer des procédures de sécurité. Ce serait juste un peu plus long.

Après un petit quart d'heure de manipulations les principaux mots de passe tombèrent les uns après les autres. Weber remit à plus tard l'examen complet de la machine pour se focaliser sur la messagerie. Immédiatement, il eut la confirmation de ce qu'il pressentait. Les mails n'étaient pas partis de cette machine et cette simple vérification prouvait un point essentiel. Bickman n'avait pas utilisé son PC pour se connecter à « l'Ère du Verseau » et envoyer ses appels à l'aide. Il n'était donc probablement pas revenu au Domaine non plus. Si tout ceci se révélait exact, alors il avait trouvé un point de chute suffisamment équipé pour continuer à vivre sur internet. Et dans ce cas, Weber n'aurait aucune difficulté à le localiser.

Il reprit le PC de Gily et afficha l'entête internet des messages. Il espérait ainsi pouvoir repérer l'adresse informatique du provider. Et il savait maintenant que Bickman n'avait pas utilisé son propre PC. Donc l'adresse IP de l'émetteur ne pouvait correspondre qu'au serveur utilisé temporairement lors de l'envoi des messages. Il suffisait de remonter cette piste numérique. Si Charles s'était montré particulièrement méfiant cela ne suffirait pas. Mais au moment supposé de l'écriture de ces messages, il venait d'échapper à une tentative de meurtre. Weber espérait bien que l'état de nervosité dans lequel il devait se trouver lui ait fait commettre quelques imprudences. La lecture des premières lignes de code lui donna raison. Bickman n'avait pas pris de précautions particulières.

Il avait simplement utilisé son serveur de messagerie via internet. Weber n'avait plus qu'à tracer les routeurs utilisés pour connaître l'endroit où Charles s'était connecté pour envoyer ces messages. Les préfixes des adresses IP des premiers serveurs indiquaient que les mails avaient été envoyés de la région, ce qui n'était pas surprenant. Une recherche plus approfondie le conduisit sur Fréjus, et enfin il put obtenir l'adresse complète et exacte du poste émetteur. Il lança un petit programme de recherche spécialement mis au point par le CEASN et il put localiser géographiquement l'ordinateur utilisé.

Au moment même où il s'apprêtait à annoncer la bonne nouvelle à Lefleg, le traceur se mit à biper mettant en émoi la moitié du commissariat.

— C'est quoi cette sonnerie ?

— C'est la deuxième bonne nouvelle du jour, mon cher Lefleg. AhKinChilan, enfin Charles Bickman, ou quelqu'un qui se fait passé pour lui, vient de se connecter.

— Bien ça. Et la première bonne nouvelle ?

— La première, c'est que je sais d'où il a envoyé ses mails après la tentative de meurtre.

— Dis donc, il va falloir que je me mette à l'informatique, moi. Ça m'a l'air d'être plutôt efficace. Mais en clair ça donne quoi ?

— Une minute, je dois d'abord vérifier la provenance de sa dernière connexion avant de nous réjouir. En attendant, pouvez-vous essayer de me trouver un endroit qui ait un rapport avec l'informatique dans les coins de la place Castellane à Fréjus.

Weber s'installa à nouveau devant son portable. Cela ne faisait plus aucun doute. « Le prêtre » venait de s'identifier sur le réseau. Et ce n'était pas la seule bonne nouvelle. Son brouilleur n'avait pas été activé. Un tel oubli pouvait surprendre mais il rendrait la localisation particulièrement facile. Rapidement Weber réussit à établir que l'ordinateur utilisé était toujours situé aux alentours de la même adresse. La Place Castellane.

Lefleg venait d'ailleurs d'y repérer un Cybercafé. La traque virtuelle allait laisser la place à une course bien plus réelle. Ce qui n'était pas pour lui déplaire. Mais au moment de quitter le commissariat, un des plantons de services, l'intercepta. Le brigadier

voulait l'informer qu'un message à son intention avait été déposé, la veille, sur le serveur vocal du 17. Il repensa à Royan et se dit qu'il n'était pas mieux loti. Mais il n'avait pas le temps d'engager une conversation houleuse sur l'efficacité de la police. Il fit patienter Weber et écouta l'appel désespéré des garçons. Il avait peut-être eu tort de leur prêter de si mauvaises intentions. Mais d'un autre côté, ce pouvait être un très bon moyen de se dédouaner et de prendre la poudre d'escampette sans attirer les soupçons. Il ne parvenait toujours pas à leur prêter un quelconque talent d'acteur mais il ne les imaginait pas non plus totalement innocents et victimes. Il suivrait cette piste là un peu plus tard. Pour l'instant la localisation de Weber semblait être du sérieux et il avait la très nette impression qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Ils sortirent immédiatement du commissariat et ne mirent que quelques minutes à parvenir aux abords de la place. Lefleg avait éteint son gyrophare une dizaine de mètres avant de tourner sur la rue des Potiers pour ne pas être repéré.

Weber qui avait l'habitude de plus de discrétion dans ses interventions le remercia ironiquement. L'entente cordiale subissait encore quelques petits accroc, mais globalement ça fonctionnait plutôt bien. Ils descendirent du véhicule et se dirigèrent avec précaution vers le café. De l'autre côté de la place, un livreur déchargeait à un rythme très estival des caisses de fruits et légumes. Le camion garé en double file masquait une grosse berline noire. Elle venait de démarrer sous les chapeaux de roues en manquant de renverser la moitié des cagettes posées sur le trottoir.

À quelques mètres de la devanture du Cyber, Weber proposa de faire une première reconnaissance, mais seul. Il était nouveau sur cette affaire et on ne le connaissait pas. Il pourrait plus facilement entrer dans le café sans attirer l'attention auprès de Charles ou de qui que ce soit mêlé à cette affaire. Lefleg finit par accepter l'argumentation, mais la méfiance était de mise. La crainte que son nouvel associé lui cache des informations n'avait pas totalement disparu non plus. Mais en dépit de ces réticences, il laissa Weber marcher nonchalamment devant la vitrine, faire demi-tour, entrer et ressortir au bout de quelques secondes, l'air dépité.

— Qu'est-ce qui a foiré ?

— Il n'y a plus personne !

— Comment ça plus personne, on a mis moins de cinq minutes pour arriver, ce n'est pas possible ! Tu es sûr de tes appareils de localisation ?

— Vous êtes sûr de votre adresse ?

— Ok, autant pour moi ! Putaing, c'est quand même rageant. J'ai l'impression que l'on arrive toujours un poil trop tard. Comme si ce garçon nous sentait venir.

— Allez venez, on y retourne quand même. J'aurais besoin de vous. Il reste le patron et il n'a pas l'air dans son assiette. Je pense qu'on peut en tirer quelque chose mais comme je ne suis pas vraiment dans ma juridiction ...

Ils entrèrent dans le café et Lefleg posa rageusement sa carte sur le comptoir. L'attitude de Weber, qui paraissait le prendre pour son larbin, commençait à l'énerver sérieusement. Il y avait fort à parier que le patron du Café allait en faire les frais.

— Bonjour, inspecteur Lefleg ! J'aurais besoin de te poser quelques questions. Et comme je peux le faire légalement, moi ! – Philippe ne comprit pas l'allusion et se montra moyennement disponible.

— Pourquoi pas, mais vite parce que j'ai eu ma dose de stress pour la journée.

— « Ta dose de stress » ... Et bien tu vas nous expliquer tout ça. Pourquoi un jeune homme, bien sous tous rapports, qui tient un estaminet aussi paisible que le tien peut être stressé ? Tu as des ennuis, on t'embête ? D'abord c'est quoi ton petit nom ?

— Philippe, Philippe Marin. Vous savez, je tiens juste ce petit café, comme ça, pour rendre service aux personnes du quartier. De nos jours rien ne peut se faire sans internet. Et vous savez, tout le monde n'a pas les moyens, ni les connaissances ...

— Ecoute, Philippe Marin, nous ne sommes pas là pour discuter du bien fondé de la fracture technologique dans notre société postmoderne. Pour tout te dire, personnellement, je m'en fous un peu de tous ces gars qui font les marioles avec leur ordinateur ! - Une fois encore l'attaque en règle échappait à Philippe - Je voudrais seulement savoir, si tu connais ce garçon et pourquoi tu nous as dit que tu étais stressé ?

Devant la photo de Charles, Philippe ne savait pas trop s'il devait dire la vérité ou continuer à jouer au parfait abruti. Il se sentait

encore coupable d'avoir espionné l'un de ses clients et il aurait bien voulu l'aider. Mais Charles semblait s'être fourré dans un drôle de pétrin. Même s'il n'avait pas l'air bien méchant. Parler le mettrait peut-être encore davantage dans l'embarras. Et plus égoïstement, il craignait surtout d'être mêlé à tout ça. Hélas, toutes ses hésitations n'avait pas échappé à l'Inspecteur qui reprit la main sans plus attendre.

— Bon, je vais prendre ça pour un oui. Il venait souvent ?

Philippe, si rapidement mis à nu, ne prit plus la peine d'essayer de tromper qui que ce soit. Il n'en avait plus l'habitude et surtout plus l'envie. Pourtant Charles l'avait prévenu, il aurait dû oublier cet AhKinChilan. Il aurait dû ne plus s'en mêler. Mais maintenant, c'était un peu tard ; et surtout très difficile avec ce policier pas commode en face de lui. Il essaya tout de même d'en dire le moins possible. Si cela pouvait aider Charles ...

— Non, pas vraiment. Je l'ai vu pour la première fois avant-hier. Il avait l'air un peu perdu, paniqué même. Par contre il semblait très à l'aise avec l'informatique.

Il préféra passer sous silence ses propres découvertes sur le prêtre maya. Il ne précisa pas non plus qu'il avait un peu fouillé autour des connexions de son client. Mais le regard inquisiteur de Lefleg en disait long, et Philippe comprit très vite qu'il ne pourrait pas s'en tenir à ce simple constat.

— Sinon, il est revenu ce matin, il s'est installé sur une des machines. Il m'a dit qu'il avait des trucs importants à faire et là il vient juste de partir, à l'instant. Vous l'avez loupé de quelques secondes. C'est tout ce que je sais.

— Il est parti comme ça ? Il avait terminé ce qu'il était venu faire ? Il a fait quoi avant de quitter ton bistrot ? Essaie de bien te souvenir ! C'est important !

— Heu, c'est-à-dire que je n'ai pas pour habitude de regarder ce que font mes clients. C'est une règle dans un cyber café, sinon ...

— Ecoute mon garçon ! Là tu vois, mon collègue et moi, on n'a pas trop le temps de jouer au chat et à la souris ! Alors il serait vraiment préférable que je n'aie pas à te tirer les vers du nez toutes les deux minutes. Tu nous racontes tout ce que tu sais de A à Z, un point

c'est tout ! Vite, clair et exhaustif ! Exhaustif compris, on est d'accord ?

— D'accord, il ne faut pas vous énerver. Comme je vous l'ai dit, Charles est arrivé il y a environ une heure, il s'est installé sur le poste numéro trois. C'est le plus puissant. Visiblement Il avait besoin d'une machine un peu gonflée. Il a commencé à bidouiller dessus. Mais je ne sais pas ce qu'il cherchait, promis.

— On te croit tout juste et après ?

— Bien, après, un type bizarre est venu.

— Comment ça un type ? Un copain à lui ?

— Je ne dirais pas ça, il n'avait pas l'air commode.

— Physiquement, il était comment ? Un maigre avec une fine moustache ? En costume vieillot ?

L'espace d'une seconde, Lefleg repensa à sa propre piste et se dit qu'Alfred « beau sourire » ne lui avait peut-être pas dit toute la vérité. Si c'était le cas, il entendrait parler de lui. Mais cette parenthèse fut de courte durée.

— Non, non. Il était plutôt enrobé. Mais pas du genre qui se goinfre, vous voyez. Il semblait plutôt costaud, genre catcheur. Par contre oui, il portait bien un costume noir un peu ringard.

Philippe souriait. Comme si cette dernière affirmation allait quelque peu calmer les ardeurs de l'inspecteur. Mais comme il n'en était rien, il continua sur sa lancée et, malgré ses bonnes résolutions, il devint de plus en plus bavard.

— En plus, on ne peut pas dire que Charles ait eu l'air content de le voir. Je dirais même qu'il était plutôt effrayé. Après le gars l'a entraîné dehors.

— Et c'est maintenant que tu le dis ! Ce n'est pas vrai ça ! Charles, il le suivait de son plein gré ou l'autre le forçait à sortir ? Il ne t'a rien dit en sortant ?

Philippe cherchait à se remémorer la scène en prenant des pauses dignes du penseur de Rodin. Ce comportement étrangement théâtral avait le don d'irriter un Lefleg déjà très énervé. Pour une raison inconnue, Philippe croyait aider son nouvel ami en faisant durer les choses. Il se trompait !

— Bon tu accouches, oui ! Tu n'es pas en train de passer une audition pour entrer à la Comédie Française. Si le spectacle



t'intéresse, j'ai de très bonnes cellules au commissariat où des tas de prévenus pourront te regarder jouer les Sarah Bernhardt, mais là nous n'avons vraiment pas le temps !

— Oui, oui, vous avez raison, Charles a bien dit quelque chose en sortant. - Il faillit marquer une nouvelle pause, mais se rendit compte, très vite, qu'il allait dépasser les bornes - Il m'a juste dit qu'il ne fallait pas que je m'en fasse parce qu'il « avait bien éteint l'écran ». Il ne devait vraiment pas être dans son assiette. Tout le monde sait qu'éteindre l'écran, ça ne sert pas à grand chose. Et maintenant que vous m'y faites penser, je dirais plutôt que le gros type le poussait dehors ...

Lefleg fulminait d'entendre les révélations de Philippe arriver au compte-goutte. Il s'apprêtait à lui en faire part d'une manière fort désagréable quand Weber prit le premier la parole. La remarque sur l'écran avait attiré son attention.

— Quel poste Charles a-t-il utilisé en dernier ?

— Et bien le numéro trois, je vous l'ai dit.

Lefleg, à la limite de l'explosion, prit le jeune lieutenant à part pour lui dire sa façon de voir les choses.

— Putain Weber ? Tu fais quoi là ? Je te rappelle que pour l'instant, c'est encore moi qui mène cette enquête. Toi tu es juste là pour regarder d'accord !

— Ecoutez Lefleg, un spécialiste comme Bickman sait faire la différence entre éteindre un ordinateur et éteindre un écran. S'il a dit ça, ce n'est pas parce qu'il flippait, mais parce qu'il voulait lui dire quelque chose. Et à nous par la même occasion !

Philippe, qui n'avait pas pu s'empêcher de tendre l'oreille, avait compris. Lefleg, un peu moins mais ne laissa rien paraître. En tous cas, il devait bien admettre que Weber semblait avancer plus vite que lui sur cette affaire. Et ça le mettait terriblement en rogne. Ils arrivèrent devant le fameux poste trois et Weber vérifia en dessous de la table que l'unité centrale était toujours en service. Soulagé, il ralluma l'écran. Après quelques secondes, les fenêtres réapparurent. Les programmes lancés par Charles Bickman continuaient de s'exécuter.

— Pas mal. Il est fort le bougre !

— Tu peux être plus clair, Weber ? Parce que là, je perds un peu le fil et je n'aime pas du tout ça.

— Bickman ne maîtrise pas que les statistiques et la culture Maya ! Disons qu'il sait aussi faire joujou avec un ordinateur. Les programmes qui tournent là sont des sortes de Traceur. Ce sont des logiciels qui cherchent à localiser des adresses IP masquées. Enfin, des adresses d'ordinateurs dont les utilisateurs ne veulent pas être retrouvés. C'est avec le même genre d'outils que j'ai retrouvé la trace d'AhKinChilan au Domaine du Pin. Laissez-moi encore quelques minutes, il y a des fenêtres ouvertes partout. je fais un peu le tri pour savoir ce qu'il était en train de chercher avant son départ forcé et après je vous explique en détail.

Weber commença à passer en revue les différents processus en cours d'exécution. En dehors des outils de recherche, il repéra plusieurs fenêtres ouvertes sur différents forums de discussion. L'une d'entre elles avait été utilisée pour dialoguer sur le site qu'il espionnait depuis plusieurs semaines, « l'Ère du Verseau ». En remontant l'historique des échanges, il tomba enfin sur le dernier post d'AhKinChilan. Il s'en prenait directement à BulucChabtan en lui jetant un défi un peu désuet. Il avait vu juste, ces deux là s'étaient lancés une guerre sans merci sur internet. Il ne savait pas encore pourquoi, mais c'était la bonne piste.

Il se tourna vers Lefleg qui commençait à trouver le temps un peu long. Il s'en voulait de ne pas avoir amené Morin avec eux. Lui aurait pu comprendre ce qui se passait ici et il aurait garanti que Weber ne leur cachait rien. Ce dont il n'était plus du tout certain à cet instant précis. Le jeune lieutenant sentit immédiatement le malaise s'installer. Or il souhaitait éviter à tout prix d'entrer en conflit ouvert, surtout si vite. Il avait encore besoin de son inspecteur un peu bourru. Alors il lui fit patiemment un résumé de ce qu'il avait découvert sur ce fameux poste trois.

— À mon avis, si Charles l'agresse comme ça et qu'il a lancé ses processus d'identification, c'est qu'il est comme nous. Il ne sait pas où il se trouve et il lui tend un piège. C'est un peu lourd certes, mais il cherche à le localiser. Ça ne fait aucun doute.

— Tu crois que le gros type qui est venu le chercher a réagi à son message ?

— Non, je ne le pense pas, ce serait trop rapide. Où alors c'est qu'ils sont tout près. Non, je pense plutôt que cela fait un moment qu'ils savent que Charles Bickman et AhKinChilan ne sont qu'une seule et même personne. Alors que l'inverse n'est pas vrai ! Charles ne sait pas, lui, à qui il a affaire. Je ne comprends toujours pas la manière dont le camp de BulucChabtan a su qui était AhKinChilan, mais ils le savent, c'est certain. C'est la troisième fois qu'ils lui courent après. Charles, se sentant découvert, a voulu jouer à armes égales et a pris les devants. Il voulait savoir qui était son ennemi et surtout où il se trouvait. Il a du cran ce petit.

— Ecoute Weber ! Dans le milieu traditionnel, sans les ordinateurs et tous tes forums à la noix, ce genre de règlement de compte entre bande, ça veut toujours dire la même chose !

— Allez-y, je vous écoute.

— Et bien, c'est qu'il y en a un qui chasse sur les terres de l'autre. Alors Web ou pas, je te parie que ton AhKinChilan il a voulu jouer dans la cour des grands, et ça n'a pas plu !

— Vous avez sûrement raison, Inspecteur. Nous avons fini par arriver à la même conclusion. Mais ça ne nous dit toujours pas à quoi ils jouent.

Leur discussion allait bon train devant un Philippe complètement dépassé par les événements. Sa curiosité naturelle le poussait tout de même à suivre ce qui se passait sur le poste trois. À la vue des programmes, il n'arrêtait pas d'opiner du chef afin de montrer son admiration. Il avait déjà été impressionné par la manière dont Charles avait pu découvrir sa petite incursion dans sa boîte mail, mais là, ça semblait être du grand art. Et soudain, une nouvelle icône apparut sur l'écran.

— Excusez-moi messieurs, mais je crois, qu'un certain BulucChabtan vient de se reconnecter. Regardez, là, sur la fenêtre en haut à gauche.

Son regard avait été attiré par l'icône choisi pour symboliser le pseudonyme. C'était une sorte de dessin maya, où un drôle de personnage était assis sur ses fesses, les jambes ramenées le long de son thorax. Il tenait un objet à la main, un couteau probablement. L'étrange personnage était représenté de profil, et malgré la petite taille de l'image, on ressentait immédiatement de la crainte à la vue de la grimace horrible que montrait son visage. Si l'homme derrière

l'imagette était le méchant de l'histoire, Philippe se dit qu'il avait parfaitement bien choisi son avatar. Weber se précipita sur l'ordinateur. Philippe avait raison ! BulucChabtan s'était à nouveau manifesté au milieu d'autres posts sans importance. C'était plutôt étrange qu'il soit tombé dans un piège si grossier, ou alors cela signifiait qu'il n'avait pas imaginé une seule seconde qu'il puisse être repéré. Tout ceci restait plutôt surprenant, surtout de la part d'un spécialiste de la dissimulation informatique.

La question maintenant était de savoir si le traceur de Charles était suffisamment bien fait pour le localiser. Celui du CEASN n'avait pas encore réussi. Mais plus encore, il fallait que la machine puisse supporter la charge nécessaire à son bon fonctionnement. Le processus d'identification ne tournait pas encore à plein régime et il occupait déjà plus de quatre-vingt pourcent du CPU. Philippe, bien conscient du problème, n'arrêta pas de s'excuser du peu de puissance dont disposait la machine. Il craignait réellement que celle-ci ne finisse par planter. Weber aussi, commençait sérieusement à partager cet avis.

— Ca ne va pas tenir, et je n'ai pas la possibilité de connecter mon PC pour l'aider un peu, ça va planter ! Regardez le moniteur de tâches, la courbe vient de dépasser les quatre-vingt quinze pourcent d'utilisation du CPU, rien que sur le Traceur ! J'ai refermé un maximum de fenêtres pour libérer un peu de puissance, mais ça ne suffira pas, c'est certain.

Quatre-vingt dix huit pourcent, et aucune localisation n'avait encore été faite. Quatre-vingt dix neuf, cent pourcent. Weber fit encore quelques manipulations pour prioriser le processus de recherche mais la machine commençait à donner de sérieux signes de faiblesse. Puis il ne voulut même plus toucher à la souris pour ne plus consommer la moindre parcelle de ressource. Soudain un bip fit craindre le pire. Tout le monde se regarda sans dire un mot, mais Weber parut soulagé.

— Non ! C'est bon ! On a le premier préfixe, c'est en France ! Allez encore un petit effort. Il faut que ça tienne.

Même Lefleg qui ne comprenait pas vraiment les aspects techniques du suspens qui se jouait là, savait que la partie allait être difficile. Le fait que ce poste tienne le coup ou pas déterminerait

très probablement la suite à donner à cette enquête. Et surtout, la rapidité à laquelle ils pourraient en venir à bout. Second bip, même crainte, mais une nouvelle série de chiffres apparut et rassura les trois hommes, puis soudain, ... l'écran bleu ! La machine n'avait pas tenu.

— Ce n'est pas vrai ! Merde !

— Excusez moi, je n'ai pas les moyens de m'acheter des machines plus puissantes, je suis vraiment désolé.

Les deux autres n'arrivaient même pas à lui en vouloir. Philippe n'y pouvait pas grand-chose. Mais pour se faire pardonner d'une faute qu'on ne lui reprochait pas, il reprit la parole, fier comme Artaban et sur ce ton théâtral qui énervait particulièrement Lefleg. Il avait maintenant la certitude que Charles courrait un réel danger, et surtout il était enfin convaincu que ces deux gars, face à lui, pouvaient l'aider.

— J'ai réussi à lire les derniers chiffres de l'adresse IP trouvée par le programme de Charles. Je suis presque sûr que ça correspond à une adresse de la région, j'ai l'habitude. Je pense que c'est à Cannes. Je ne pourrais pas en savoir davantage, mais Cannes c'est sûr.

La petite voix de Lefleg réagit immédiatement à cette information.

— Weber, j'ai un truc qui me vient à l'esprit. Marc Gily, le copain de ton Charles-AhKinChilan, il a passé quelques jours à Cannes au moment où j'effectuais mes premières recherches pour retrouver le propriétaire du cabriolet. Et tu sais, moi, dans ma branche, les hasards je n'y ai jamais vraiment cru. Alors quitte à filer à Cannes, je nous verrais bien faire un petit tour dans sa villa de rêve. Si tu as une seconde, je me rancarde et on y va ?

Lefleg prit son téléphone portable et appela le commissariat. Weber en profita pour faire redémarrer le PC planté sous la charge. L'espoir de pouvoir récupérer quelque chose était mince sauf si Charles avait exécuté son traceur à distance via une session virtuelle. Après quelques secondes, Weber afficha sa déception. Le programme avait été téléchargé sur le poste et exécuté en locale. La session était belle et bien perdue. Par contre il pouvait en récupérer le code. Il avait l'air pas mal du tout, en tous cas plus efficace que

les siens ... il avait réussi en quelques heures à localiser BulucChabtan, ce qu'il n'était pas parvenu à faire depuis des jours ... Encore une nouvelle recrue potentielle. Cette pensée le fit enfin sourire !

De son côté, Lefleg faisait le point avec son vieux collègue.

— Dis-moi Fanon, quand on a interrogé le petit Marc Gily sur notre affaire, il nous a bien dit qu'il avait passé deux jours à Cannes.

— C'est bien ça. Il ne voulait pas nous dire chez qui il était, mais on l'a un peu, disons, incité à être plus coopératif. Et il a fini par cracher le morceau. Attends, je te cherche ça. Voilà, au 27 Avenue Florida, dans le quartier de la Californie, rien que ça. Y se fait pas chier le gamin. Sinon t'en es où, t'as pas besoin d'un coup de main ?

— Ça va pour l'instant, on sort d'un cybercafé, place Castellane. On y a trouvé plein de trucs très intéressants, je te raconterai. Là, on file à Cannes. Si je te fais pas de signes d'ici 4 ou 5 heures, tu lances la cavalerie, Ok ?

— Dis donc, ça se passe plutôt pas mal avec ton nouveau copain l'espion ?

Il y avait dans ses propos comme une pointe de jalousie. Mais il fallait bien reconnaître que Fanon n'avait pas tout à fait tort. Weber faisait plutôt avancer l'enquête rapidement et dans le bon sens.

— Ne t'en fais pas, vieux frère. Je t'aime toujours et je compte sur toi si ça foire, ok ?

Lefleg raccrocha, mit son téléphone portable dans sa poche et chercha Weber du regard, l'impatience à fleur de peau.

— Bon Weber, t'as fini de tripoter tous tes trucs, là ? J'ai une adresse. Il faut faire vite. Pour l'instant nous avons la fâcheuse habitude d'arriver un poil en retard. Il faudrait que ça change. Si tu n'y vois pas d'inconvénients majeurs, bien sûr ...

— Encore une petite minute s'il vous plaît. Philippe, vous n'auriez pas une clé USB ?

— Si, je dois pouvoir vous trouver ça. C'est pourquoi ? Vous voulez récupérer quelque chose sur le poste ? Vous savez, ce n'est pas très ...

Le regard foudroyant de Weber stoppa net son début de leçon de déontologie pour le moins mal placé. Il retourna derrière son bar,

fouilla dans une petite armoire posée à côté de la machine à café et trouva la précieuse clé. Sans dire un mot il la donna à Weber amusé du cirque qui régnait dans ce cybercafé d'un autre temps. Il connecta le support électronique à l'ordinateur, agréablement surpris du fait que le désormais célèbre poste trois puisse tout de même disposer d'un port adéquat. Puis il commença à recopier le programme de localisation. Il n'avait pas le temps d'en faire beaucoup plus, Lefleg montrant des signes d'impatience parfaitement justifiés. Au bout de quelques minutes, il s'assura que la copie avait fonctionné, déconnecta la clé et la mit dans sa poche sous la mine renfrognée de Philippe qui n'était pas au bout de ses peines.

— La machine là, plus personne n'y touche ! On t'enverra des gars à nous pour la récupérer, OK ?

— Bien, Inspecteur. Mais disons que moi, ça me fait quand même un bon PC en moins, alors, ...

— Qu'est-ce que tu nous racontes là, t'as pas un chat, t'es pas à un ordinateur près.

— Bon, d'accord, mais ma clé USB, ce n'est pas que, mais ...

— T'enverras une facture au commissariat au nom de Lefleg ! Et si on arrive trop tard pour sauver ton pote, tu pourras t'en prendre qu'à toi-même. OK, Weber c'est bon là, tu as tout ce qu'il te faut, on peut y aller ?

Weber mit l'ordinateur en veille prolongée, débrancha et embarqua le clavier en se marrant de voir la tête ahurie de Philippe derrière son bar.

— On ne sait jamais, des fois que la foule revienne et que vous ne puissiez plus tenir votre promesse. Vous y penserez comme ça ...

Pour l'instant, Philippe pensait surtout à la dernière réflexion de l'inspecteur. Pourvu que son petit cinéma du début n'ait pas mis Charles définitivement en danger. Il repensait au personnage utilisé pour représenter ce BulucChabtan, et il en avait la chair de poule.

Lefleg et Weber avaient déjà traversé la place et s'étaient engouffrés dans la voiture. L'inspecteur s'installa au volant, mit la sirène et démarra si vite qu'il faillit percuter un camion de primeurs garé en double file. Weber, pas le moins du monde perturbé par le violent coup de volant, avait récupéré son portable sur la banquette

arrière. Il commençait à recopier le contenu de la clé USB sur son propre disque dur. Il restait insensible aux insultes proférées par Lefleg à l'encontre du pauvre livreur qui avait déjà eu son quota d'émotions une demi-heure plus tôt. Ce n'était décidément pas sa journée. Une fois sur les grands axes routiers, Lefleg arrêta son fichu klaxon et commença enfin à se calmer.

— Tu crois pouvoir trouver des trucs là-dessus ?

— Je n'en sais rien, mais pourquoi pas. Le gamin a quand même l'air très doué.

— À tout hasard, regarde s'il n'y a pas des petites astuces pour gagner à la roulette ...

La plaisanterie de Lefleg leur redonna le sourire. Elle fit également retomber un peu la tension qui régnait entre les deux hommes.

— Vous pensez qu'on va les retrouver là-bas ?

— Je ne sais pas, Weber, je ne sais pas. Mais si mon intuition est juste, il faudra que Gily nous réexplique un peu son rôle dans toute cette affaire. Il est toujours là où il ne faut pas. Je te l'ai dit, je ne crois pas spécialement aux coïncidences. Ce type laisse son pote au casino, un soir à Cannes. Et c'est ce fameux soir que l'on essaie de le buter. Ensuite on apprend que Marc a passé deux jours dans une villa là-bas, et maintenant tu me dis que tes méchants à toi sont également dans le coin. Je trouve quand même que le barycentre de toute cette affaire ne doit pas être très loin de l'Avenue Florida.

Apercevant le panneau de sortie Agay, Lefleg repensait au démarrage de toute cette affaire. Peut-être trouverait-il enfin à Cannes une explication à cette histoire ?



## Chapitre 46

Seul Denis semblait apprécier ses vieilles chansons italiennes totalement ringardes. Même Jo affichait quelques signes d'énervement face aux goûts musicaux étranges de son acolyte. Et pourtant, ils roulaient ainsi depuis une dizaine de minutes. Personne n'avait encore prononcé le moindre mot et tous subissaient les assauts de ces mélodies désastreuses. En dépit de cette atmosphère peu propice à la réflexion, Charles essayait tout de même d'analyser la situation. Hélas, beaucoup trop de choses restaient incompréhensibles. Arrivés à la hauteur de La Napoule, il tenta de mettre fin à cette ambiance pesante en posant la première question qui lui venait à l'esprit.

— On peut savoir où vous nous emmenez ?

Pas la moindre réponse. La seule réaction de Jo fut de couper le son de l'autoradio d'un geste brusque. Son collègue lui jeta un regard noir mais ne dit rien. En les observant, on repérait très rapidement celui qui avait juste le droit de se taire. S'il voulait en savoir plus, Charles allait devoir en tenir compte. L'autoroute défilait toujours à très vive allure et on ne percevait aucun bruit de l'extérieur. Depuis l'arrêt de la musique, ce confinement sonore devenait très angoissant. Si toute cette mise en scène était destinée à effrayer les jeunes garçons, les deux ravisseurs réussissaient leur coup.

Charles, regrettant même les guimauves transalpines de Denis, tenta une nouvelle fois de connaître leur destination. Mais invariablement on continuait à l'ignorer. Cette sensation de n'être qu'un fantôme invisible devenait insupportable. Une seule attitude attestait de leur présence sur cette banquette arrière. Jo ne cessait de leur jeter des regards intimidants à l'aide du miroir placé dans le pare-soleil passager. Lui ou Marc n'auraient pas pu bouger le petit doigt sans qu'il ne s'en rende compte. Bizarrement, ils en étaient presque rassurés. Au moins ils avaient l'impression d'exister. La troisième tentative ne reçut pas plus de réponse. Pourtant les choses allaient se préciser d'elles mêmes. La voiture ralentit à la hauteur de

la sortie 42 et s'engagea sur la voie de télépéage. Leur destination semblait bien être la région cannoise. Charles en fut surpris. Il avait imaginé que l'Italie serait le but ultime de leur voyage. L'allure vestimentaire des deux ravisseurs, leur accent et les goûts musicaux de Denis l'avaient visiblement induit en erreur.

La berline s'avança doucement, le badge fit son effet et la barrière se leva automatiquement. Denis n'avait pas eu besoin d'ouvrir sa fenêtre. Les garçons, frustrés, ne goûteraient pas au plaisir d'un peu d'air frais. Et surtout, la seule occasion de s'échapper ou d'appeler à l'aide s'évapora en quelques secondes. Ils se contentèrent de regarder les autres véhicules attendre avant de pouvoir payer les deux euros cinquante aux caisses traditionnelles. Jo, qui semblait avoir compris leur intention, les regarda amusé.

— Désolé les gars, ce ne sera pas pour cette fois-ci !

Charles profita de cette première prise de parole pour essayer, à nouveau, d'en savoir davantage. Mais toutes ces questions furent, comme précédemment, totalement ignorées. Au rond-point de la Libération, ils prirent la direction « Cannes Centre ». Il n'y avait plus de doute possible sur leur destination. Charles et Marc s'échangeaient des regards interrogateurs. Chacun espérait que l'autre comprenne et puisse expliquer les raisons de toutes ces mésaventures. Ils s'aperçurent rapidement qu'aucun d'eux ne pourraient fournir le moindre éclaircissement. Les premiers panneaux indiquant aux touristes les différents lieux remarquables de la ville s'étalaient le long de la route et Charles repensa à sa dernière soirée passée au Palm Beach. Il se souvenait que le système de jeu utilisé ce soir là avait donné des signes très encourageants sur la possibilité d'en faire une véritable combinaison gagnante. Son hypothèse, envisagée pour la première fois sur la route d'Agay, était peut-être la bonne. Et si tous leurs ennuis venaient du fait qu'il avait gagné son pari. Le casino lui avait envoyé des hommes de mains pour le faire arrêter ! Cela expliquerait le fait de revenir ici, à Cannes. Il avait donc réussi à trouver cette fameuse martingale recherchée depuis que le jeu existe. Tout le reste n'aurait été qu'une vue de son esprit. Ses souvenirs, ses pensées sordides retombaient au stade de vulgaires et terrifiants cauchemars.

Cette idée aurait dû le remplir de joie, mais trop de souvenirs étaient remontés de son subconscient. Il y avait nécessairement un minimum de vérité au milieu de toutes ces images horribles. Ou alors, la folie s'était emparée de lui. Une triste alternative au sein d'un surprenant dilemme. Être un mathématicien génial mais fou à lier ! Ou bien être un adolescent traumatisé. Un adolescent dont la vie n'aurait été qu'un gigantesque mensonge ! Ou pire encore, être les deux à la fois !

— Bon, je répète ma question ! Où nous emmenez-vous ? Vous êtes du Palm Beach, C'est ça ?

— Ecoute bien Bickman ! Tu vois là, tu n'es pas vraiment dans la position du mec qui peut se permettre de poser des questions ! Alors le mieux, c'est que tu la fermes et que tu regardes le paysage.

À sa grande surprise, il y eut enfin une réponse. Il avait vu juste. Jo et Denis étaient donc bien des hommes de main du casino. Ils arrivaient maintenant à la hauteur du Cannel et continuaient à descendre l'Avenue du Campon. Ils se dirigeaient bien vers le Palm Beach. Pourtant, après quelques croisements, ils bifurquèrent vers le Boulevard Carnot avant de remonter en direction de la Californie. Ce quartier était probablement le plus chic de Cannes. On y retrouvait les plus belles villas de la cité du soleil mais ce n'était plus du tout la direction du boulevard de la Croisette et de son célèbre établissement.

Marc aussi était troublé. Hélas pour bien d'autres raisons. Il n'avait pas prêté la moindre attention aux dernières remarques au sujet du Palm Beach. Il se focalisait juste sur ce qu'il pouvait voir par sa fenêtre et cela le troublait terriblement. Au début du trajet, il avait failli demander à maintes reprises de faire une pause pour prendre un peu l'air. Trop terrorisé, il n'en avait rien fait. Au fil des kilomètres, il avait fini par dessaouler un peu et maintenant ce n'était plus son état physique qui l'inquiétait. Il restait persuadé que l'alcool à lui seul ne l'aurait pas mis dans un état pareil, mais là n'était plus l'essentiel. Il était terriblement angoissé par le paysage qui défilait devant ses yeux et il se posait de bien étranges questions. Ils empruntaient le chemin qui menait à la villa de « Madame ». C'était maintenant une certitude.

Charles sentait grandir le trouble chez son ami. Il ne cessait de l'interroger du regard, mais sans succès. Profitant d'un début de discussion entre Jo et Denis à propos d'un stop mal respecté, Marc réussit enfin à lui glisser les raisons de son embarras. Il était déjà venu par ici. Il connaissait cet endroit, il connaissait l'Avenue Florida. Se pencher vers son ami pour lui faire par de cet étonnant constat le rendit à nouveau malade. Il devint très pâle. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et l'angoisse d'une nouvelle déconvenue avait eu raison de sa faible forme.

— Ecoutez messieurs, je crois que Marc ne se sent pas bien. Il faudrait peut-être faire une petite pause, qu'il puisse prendre l'air. S'il vous plaît, on ne pourrait pas s'arrêter juste quelques minutes ?

La seule réponse fut la légère ouverture de la fenêtre arrière. Puis, les commandes d'accès furent à nouveau bloquées. Ces simples manœuvres confortaient bien leur statut de petit garçon dans cette affaire. Marc apprécia tout de même l'air frais et son visage retrouva quelques couleurs. Le souffle qui s'engouffrait dans la voiture créait un léger bruit de fond et il en profita pour continuer à chuchoter à l'oreille de son ami sans se faire remarquer.

— C'est le quartier où j'ai passé ma nuit à Cannes. Peut-être que j'arriverai à croiser mon amie. Je pourrais lui faire comprendre que nous sommes en danger. Elle préviendra la police.

Apparemment Marc avait choisi sa version des faits. Pour lui ce quartier serait leur planche de salut. Les chances de croiser Madame étaient plus faibles que celles de gagner sur un numéro plein à la roulette, et pourtant, il restait persuadé que sa nouvelle conquête leur viendrait en aide.

Charles fut d'abord accablé par l'indécrottable et ridicule optimisme de son ami. Puis il y eut le déclic ! Il se mit à douter de cette soi-disant coïncidence. À dire vrai, il n'y croyait plus réellement. Encore moins dans cette berline à proximité d'une villa où Marc avait passé la soirée quelques jours auparavant. Il repensa alors au comportement étrange de son ami depuis ces dernières semaines et surtout à ses dettes de jeux. Cette option là semblait bien mieux correspondre à ce qui était en train de se dérouler. Le fait que Marc puisse continuer à lui mentir devint une évidence ! Il semblait réellement effrayé, mais ça n'excluait pas sa participation à

tout ce cirque, bien au contraire. Son égo en prenait un coup. Il n'avait pas trouvé comment gagner à la roulette, et le retour de l'hypothèse liée aux activités de Marc semblait nettement plus probable. Même s'il devait alors, s'inquiéter de sa propre santé mentale et de ses drôles de visions ...

Marc avait encore dû essayer de manipuler toute cette bande et cela s'était mal passé. Il était venu jouer au poker dans cette fameuse villa. Et une fois de plus, il avait perdu beaucoup d'argent ? Cette route devait mener à cette étrange « famille » dont Marc n'avait jamais parlé jusqu'alors. Cette soi-disant famille d'où il était revenu mal en point. Encore une partie de cartes qui avait mal tourné ! Et il n'y avait probablement pas la moindre « vieille tante » ici. À moins que ce soit le nom que l'on donne dans le milieu pour désigner les arnaqueurs professionnels.

Charles fixa son ami. Mais cette fois-ci le message était beaucoup moins sympathique. Sa perception des événements venait de changer. Marc le comprit immédiatement. Il ne retrouvait pas les signes des précédentes métamorphoses et ce nouveau regard était beaucoup plus simple à comprendre.

— Charles, j'ai l'impression que tu m'en veux. Que tu me tiens pour responsable de ce qui nous arrive ? Je peux te promettre que je ne connais pas ces deux types, je te l'ai déjà dit. C'est juste que Madame habite dans le coin, c'est tout.

Les yeux noirs, emplis de mépris, résonnaient de manière bien plus éloquente que de grands discours.

— Enfin, Charles, tu ne crois quand même pas qu'elle soit mêlée à tout ça ?

— À ton avis, pauvre abruti ! Abruti ou menteur ? À toi de me le dire Marc ? Tu te fous de moi depuis le début de ces vacances ! Je n'arrive plus à te croire. Qu'est-ce que tu as été faire dans cette villa, à part des pseudos parties de jambes en l'air ? Tu as encore perdu au poker et promis que j'allais tout rembourser ! C'est elle, ta fameuse vieille tante et eux, ce sont tes cousins, c'est ça ?

— Mais non je t'assure. Madame n'a rien à voir avec ça. Enfin, non ce n'est pas pensable. Je te l'ai dit, nous avons fait connaissance au Palm Beach il y a quelques jours. Elle n'a rien à voir avec les gens à qui je dois de l'argent. Je ...

Il ne put terminer sa phrase. Charles semblait le haïr davantage à chacune de ses paroles. Marc repensait à cette fameuse nuit, et il n'était plus aussi sûr de lui. Il commençait même à avoir de sérieux doutes, lui aussi. C'est vrai qu'il avait réussi à la séduire assez rapidement. Mais il était plutôt beau garçon, avec un charisme certain. Et il n'était pas anormal qu'une dame comme elle puisse s'intéresser à lui pour son simple charme. Du moins le croyait-il jusqu'à maintenant. Jusqu'à ce que les villas défilent inlassablement et que la voiture se rapproche de celle de son étrange conquête. Pourtant, il n'avait jamais été question de poker avec elle et encore moins de ses dettes.

La berline fit un dernier virage à droite et s'arrêta dans une allée privative, au pied d'une énorme grille vert foncé. De magnifiques pins parasols surplombaient les derniers mètres du chemin tandis que l'on devinait de superbes palmiers à l'intérieur de la propriété. Cela ne faisait plus aucun doute. Ils se rendaient bien à la villa de Madame. Le chauffeur appuya sur un relai à la base du volant et l'immense portail s'ouvrit très lentement. Décidément tout était fait dans cette voiture pour qu'ils n'aient jamais à en sortir ...

Un feu orange clignotait au dessus du piler droit pour indiquer le mouvement des imposants battants. La pénombre de cette impasse prit alors une luminosité surprenante et Charles pensa à une ultime mise en garde. Enfin, on commençait à apercevoir l'intérieur de la propriété. Au moins Marc n'avait pas menti sur ce point. La villa et son parc étaient superbes. La vue sur la mer paraissait splendide. En d'autres circonstances, ils auraient pu en profiter. Mais là, le cœur n'y était pas vraiment. Le portail finit de s'ouvrir. La berline avançait lentement. Elle faisait à peine crisser les graviers blancs du chemin menant à la magnifique bâtisse. Puis la voiture s'arrêta devant un majestueux escalier en pierre de taille. Denis et Jo sortirent, laissant les deux garçons assis et enfermés sur la banquette arrière.

Marc se revoyait quelques jours plus tôt. Il faisait le chemin en sens inverse dans son taxi. Il avait bien aperçu d'autres voitures en contrebas. La luxueuse Mercedes était garée sur la gauche. La luxueuse Mercedes dans laquelle ils étaient prisonniers aujourd'hui. Comment avait-il pu être aussi stupide ?

— Bon écoute Marc, là tu ne crois plus à la bonne fée, j'espère. Qu'est-ce que ta Madame fait dans toute cette histoire ? Tu lui as piqué des bijoux avant de partir ou quoi ?

— Mais ça ne va pas non ?

— Ecoute Marc, vu tes problèmes d'argent, je m'attends à tout. Alors ...

Puis Charles ne dit plus un mot. Il venait d'apercevoir les deux personnes qui descendaient l'escalier devant eux.

S'il ne connaissait pas la seconde, la première lui était parfaitement familière. Il venait de recevoir une masse de plusieurs kilos dans la poitrine.

— Merci, Messieurs, vous pouvez leur ouvrir la porte.

Charles et Marc sortirent prudemment, complètement abattus.

Marc de voir ainsi Madame au pied des marches en train de les regarder descendre de la voiture. Charles d'avoir reconnu le chef de toute cette bande. Il ne parvenait toujours pas à y croire.

— Bienvenue M. Bickman.

Charles ne comprenait plus rien, il réussit à peine à poser quelques questions pour essayer d'y voir plus clair.

— Enfin, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Qu'est-ce que vous faites là ? Qu'avez-vous à voir avec ces sordides histoires de dettes de jeu ?

À ce moment très précis, Charles comprit. Cette fameuse « histoire de dettes de jeu » ne lui disait absolument rien. Il s'était trompé sur toute la ligne !

Puis Charles espéra que son subconscient lui joue encore des tours. Que tout ceci était le fruit de son imagination, rien de plus !





## Chapitre 47

Jo et Denis reçurent l'ordre de conduire les deux garçons dans les sous-sols de la villa. Le chemin emprunté contournait le bâtiment principal pour aboutir en contrebas d'une terrasse surplombant la mer. Là, une petite porte permettait l'accès vers les niveaux inférieurs directement du jardin. Charles s'attendait à trouver une cave tout à fait anodine, des murs blanchis à la chaux et un parterre à peine égalisé. Sa surprise fut totale. Après avoir longé un couloir correspondant effectivement à sa vision d'un sous-sol, ils se retrouvèrent face à un sas fermé par digicode. Jo se mit devant le clavier et frappa quelques touches, puis présenta son index sur un petit écran tactile. Un bruit de décompression se fit entendre et le battant s'ouvrit. Charles découvrit alors une gigantesque salle de contrôle, installée dans un univers digne d'un roman de science-fiction.

Marc tentait de convaincre son ami qu'il n'avait jamais aperçu cette partie de la maison et Charles commençait enfin à le croire. De toute façon, douter de son ami n'était plus l'essentiel. La surprise du perron l'avait laissé dans un bien triste état.

Pourtant, reprenant petit à petit ses esprits, il commença à inspecter tous les recoins de la pièce. Quelques secondes à peine avaient suffi à terriblement l'impressionner. Il y avait là du matériel de premier choix. On était très loin de l'atmosphère vieillotte du Cybercafé de Philippe. Des racks de dernière génération contenaient plusieurs serveurs de fortes capacités. Ces machines semblaient être commandées à l'aide de cinq écrans plats répartis en arc de cercle sur un immense bureau. Un seul clavier, sans fil, pilotait l'unité de travail sélectionnée en fonction de la position choisie par l'opérateur. Il pouvait également s'appuyer sur un étrange appareil dressé verticalement au centre des moniteurs. Charles crut reconnaître un modèle expérimental de palette graphique translucide. Elle était d'une dimension invraisemblable. Toute cette installation hyper sophistiquée permettait à une seule personne de tout contrôler.

Mais le plus impressionnant restait ce colossal écran de verre rétro-projeté planté au milieu de la pièce. Il affichait une carte du monde où clignotait une multitude de LEDs lumineuses. Tous ces points verts et rouges semblaient représenter les principaux relais de communications planétaires. Charles aperçut également une imposante armoire de brassage. Elle laissait entrevoir un nombre d'accès réseau très important. Puis, au fond de la pièce, il devina une sorte de présentoir. Un meuble comme on en trouve dans les magasins d'appareils numériques. Une multitude de prises et de câbles s'en échappait et on pouvait facilement imaginer un banc d'essai en attente d'appareils à tester. Charles ne savait pas encore ce qui se tramait ici. Mais il ne faisait aucun doute que le matériel utilisé dans cette cave était d'une qualité exceptionnelle. Toute cette technologie ouvrait, de toute évidence, des perspectives d'activités informatiques hors du commun.

Face à cet environnement high-tech, un immense canapé rouge tranchait avec les couleurs sombres de toutes ces machines. Placé sous un halo de lumière blanche tamisée, il trônait au milieu d'un espace détente des plus accueillants. Jo y poussa Marc qui s'affala de tout son poids sur l'arrête de l'accoudoir. La douleur le fit grimacer mais il ne dit pas un mot. Charles, lui, prit les devants et s'installa de son propre chef et continua à scruter la pièce. Il remarqua immédiatement des revues d'astrologie et d'informatique posées devant lui, sur une table basse entièrement en verre. Sur sa gauche, une machine à café dernier cri proposait toute sorte de moutures exotiques.

L'espace d'un instant, Charles imagina des conditions de travail particulièrement agréables et techniquement très au-dessus de ce qu'il avait pu connaître. Il en devenait presque envieux quand des bruits de pas le ramenèrent à sa dure réalité.

Quelqu'un descendait lentement, très lentement, un escalier situé de l'autre côté de la pièce. Chaque claquement de talons résonnait à la manière d'un métronome réglé sur *larghissimo*. Ce tempo des plus languissants produisait l'effet escompté. Tout le monde avait le regard tourné vers la porte et attendait avec impatience l'arrivée du virtuose. Puis une voix se fit entendre, avant même que Charles puisse entrevoir son visage. Il avait espéré s'être trompé sur le

palier. Il avait souhaité, de toutes ses forces, le retour de ses hallucinations, là-haut, à leur descente de voiture. Mais cette voix là, lui était trop familière. Il n’y avait plus de doutes possibles.

— Merci Jo. Bon travail. Denis va fermer la porte côté salon s’il te plaît et rebranche l’alarme extérieure. Tu vois mon bon Charles, ou devrais-je dire AhKinChilan, j’arrive encore une fois à te surprendre. Je suis sincèrement désolée que ce soit tombé sur toi. Mais d’un autre côté, qui d’autre aurait pu arriver jusque là, petit génie ?

La situation devenait tout à fait étrange et paradoxale. Il y a quelques jours à peine, Charles s’apprêtait à lui téléphoner pour révéler la création de son pseudo. Il avait hésité à lui avouer son incursion virtuelle et punitive au sein de la folie générée par les croyances de fin du monde.

Au moment où il était au plus mal, il l’avait appelée à l’aide comme il l’aurait fait avec son meilleur ami. Il lui avait même confié qu’on avait essayé de le supprimer à plusieurs reprises. Alors l’entendre donner des ordres à ces types qui avaient voulu le tuer anéantissait le peu d’énergie qui lui restait. Et la voir maintenant, fièrement dressée au milieu de cet environnement énigmatique, ajoutait encore à son découragement. Il comprenait soudainement à quel point elle l’avait abusé depuis des semaines. Même leurs moments les plus intimes lui laissaient un goût amer. Il en était très affecté. Il l’avait admirée pendant plus de trois ans et il s’était fait berner. Cette découverte était encore plus insupportable. Mais, en dépit de tous ces coups durement encaissés, il ne voulait pas montrer son abattement. Charles ne voulait pas lui faire ce plaisir. Il fallait retrouver cette énergie nouvelle et mystérieuse que lui avait conférée sa nouvelle identité virtuelle. Il le fallait pour combattre son ennemie. Invraisemblable, mais enfin identifiée. Claire Kroll !

Sa décision prise, il avait besoin de temps pour réfléchir à la meilleure stratégie possible. Et jouer au parfait ignorant procurerait certainement de précieuses minutes pour trouver la solution la plus adaptée à cette incroyable situation.

— Mme Kroll, je ne vois pas de quoi vous parlez. Qui est cet AhKin quelque chose ? Que faisons-nous là et, pourquoi vos sbires

ont-ils voulu nous tuer ? Vous pourriez aussi nous expliquer ce qu'un professeur sur la « théorie des réseaux et communication » à l'Ecole Normale Supérieure fait au milieu de toute cette bande de malfrats ? Et cette pièce ? On se croirait dans un centre de contrôle hyper sophistiqué de la Nasa. Je suppose que nous ne sommes pas dans une de vos salles de travaux pratiques ?

Marc fut surpris. Il pensait sincèrement que son ami faisait fausse route en jouant cette comédie. Charles, s'inquiétant de sa propre audace, reprenait son souffle. Il avait peur qu'une telle assurance soit les prémices de ses curieux changements d'attitude. Il ne devait pas perdre son self-control, pas maintenant. Il allait devoir faire énormément d'efforts pour rester concentré et maître de lui.

— Alors M. Bickman, nous nous vouvoyons à nouveau. Soit si tu préfères. Je m'étais habitué à ton tutoiement timide. C'était plutôt mignon ! Mais bon, tout ça est sans importance. Donc tu veux jouer à l'abruti qui ne comprend rien. Tu ne connais pas AhKinChilan, c'est bien ça ? Là, Charles, je suis extrêmement déçue. Je pensais tout de même que tu avais une meilleure opinion de moi et que tu me reconnaissais au moins certaines capacités intellectuelles.

— Enfin Claire, tu connais mon avis sur ton intelligence. Je ne mets rien en cause à ce sujet. Je veux juste que tu comprennes que je ne connais personne avec un nom pareil et que je ne sais toujours pas pourquoi nous sommes là. Si c'est à cause des frasques de mon soi-disant ami Marc, on peut en discuter ?

— Finalement, je préférerais le vous. Mais tu as raison, après tout nous sommes tout de même très intimes maintenant, non ?

Claire s'amusait beaucoup des atermoiements de celui qui avait été son amant d'un soir. Et ce rappel de leur petite escapade amoureuse avait porté un nouveau coup au culot bien fragile de Charles. Même s'il ne voulait rien laisser paraître, son silence à ce sujet cachait mal ses difficultés à se remettre de cette ultime trahison.

— Alors Charles, si tu me reconnais un minimum de jugeote, arrête, s'il te plaît de jouer cette comédie ridicule. J'ai immédiatement reconnu ton style, ton aisance à la limite de la suffisance. Dans tous

les écrits de ce fameux donneur de leçon d'AhKinChilan, c'est toi tout craché mon pauvre Charles.

Sa quête de confiance venait encore d'en prendre un coup. C'était donc comme ça qu'il était perçu. Un personnage arrogant et prétentieux ! Lui qui était persuadé de pouvoir recevoir le prix du meilleur camarade sans avoir à forcer le moindre de ses traits de caractère. Marc sentit son ami sous le choc, blessé par cette dernière attaque, et voulu lui venir en aide.

— Ecoute Charles, tu ne crois pas que ...

Soudain, la voix de Claire claqua comme un coup de fusil !

— Toi, le crétin, tu la fermes !

Elle ne le portait apparemment pas dans son cœur. Ils ne s'étaient jamais réellement connus mais pour une raison qu'il ignorait, elle lui en voulait visiblement beaucoup. Ce minuscule intermède avait tout de même eu le mérite de remettre Charles d'aplomb. À la manière d'un boxeur compté, genou à terre et reprenant ses forces, Charles retrouva une certaine vigueur.

— Ecoute Claire, ça suffit. Est-ce que tu peux nous expliquer ce que nous faisons là ? Si c'est à cause des dettes de Marc, j'y travaille, je vais bientôt y arriver, je t'assure ...

— Tu vois Charles. Quand je te dis que tu es du genre prétentieux ! Tu n'imagines même pas que si d'autres, aussi intelligents que toi et parfois même beaucoup plus brillants que toi n'y sont jamais parvenus, c'est parce que ce n'est simplement pas possible.

— Enfin, Claire, comment toi, tu peux dire des choses pareilles ? Avec de tels raisonnements nous n'aurions pas encore inventé la roue ! Depuis quand estimes-tu qu'un problème qui n'a pas encore trouvé de solutions soit définitivement insoluble ? Que fais tu de tous tes enseignements ? Pense un peu à tous ces chercheurs qui passent leur vie à tenter de découvrir et de faire avancer la science ?

— Charles, tu es bien gentil mais je ne suis pas là pour ré-ouvrir avec toi, ces débats stériles sur la science et ses fondements. En plus, je ne pense pas que tu auras le temps d'en discourir très longuement. Je voulais juste connaître ce qui t'avait poussé à créer ce personnage haut en couleur avant que tout ceci ne se termine. J'aurais aimé comprendre pourquoi tu avais tant de haine enfouie en toi ? Mais, ce n'était que par simple curiosité, sans plus. Si tu ne

veux rien entendre, ça n'a pas d'importance ! Il restera donc une part de toi-même que je ne connaîtrai jamais.

Marc ne doutait plus un seul instant des intentions de Claire et de sa bande. Et leur tenir tête n'était probablement plus la meilleure solution pour s'en sortir. Même s'il n'était pas un excellent joueur de poker, il se rendait bien compte que le bluff de Charles ne mènerait pas loin. Alors qu'en lui donnant ce qu'elle souhaitait, ils auraient peut-être une chance d'échapper vivants de ce cauchemar.

— Charles, merde, arrête ! Dis-lui la vérité ? Tu vois bien que nous ne sommes pas en mesure de faire les mariolles !

— Tu vois Charles, même ton crétin d'ami est plus malin que toi. Inutile de continuer à mentir bêtement, nous savons que tu es « Le prêtre », AhKinChilan en personne. Peu importe comment nous le savons, mais nous le savons.

Charles se sentait une nouvelle fois trahi par son ami. Et maintenant que Marc avait ouvert la brèche, continuer à nier n'avait plus aucun sens. Mais peut-être avaient-ils tous raison. Sa prétention était telle qu'elle lui masquait la vérité. Qu'elle l'empêchait de se remettre en question quand il le fallait. C'était probablement l'ultime moment de changer, de jouer une autre partition. Quand Claire avait parlé de cet autre part de lui-même, il avait ressenti une sensation étrange. Et de manière assez surprenante, il eut l'impression de pouvoir identifier les signes précurseurs de ces fameuses crises dont Marc lui avait parlé. Il était encore conscient des choses qui l'entouraient et de qui il était, mais un comportement et une réflexion parallèle semblaient pointer le bout de son nez. Il sentait cette présence cachée, mais il arrivait encore à garder sa propre ligne de conduite. Il espérait juste pouvoir le faire assez longtemps pour comprendre ce que Claire avait en tête.

— Claire, admettons, mais ce n'est qu'une hypothèse n'est-ce pas, que je sois ce fameux AhKinChilan. Qu'est-ce qui t'aurait mise sur la voie ? Quelles sont les fameuses preuves qui te permettent d'être si sûre de toi ?

— Tu es indécrottable. Toujours tes vieux réflexes d'étudiants, décidément tu ne changeras jamais ! Je vais donc te faire part de mon raisonnement comme tu aimes les entendre, sous la forme

d'une démonstration en bonne et due forme. Tu mérites bien cela, après tout ! Donc ... ! Postulat de base. Dès les premiers épisodes, j'ai eu un doute. Il m'a semblé reconnaître ton style au milieu de tous ces crédules qui écrivent sur la « Fin du Monde ». Ta manière de développer une argumentation, de poser des prédicats et d'en déduire des raisonnements fouillés. Ce n'était vraiment pas les habitudes de « l'Ère du Verseau ». Tu as pu t'en rendre compte par toi-même, n'est-ce pas ?

Le regard de Charles en disait long sur sa déception. La faiblesse du raisonnement n'était pas digne de son ancien professeur. Elle en convenait, et elle ne se fit pas prier pour continuer sa démonstration.

— Ce n'est pas suffisant ? Je te l'accorde. Pas mal de gens sur cette terre auraient pu correspondre à ce simple critère. Mais tu as commis ta première erreur, Charles. Sans même t'en rendre compte. Dès l'épisode numéro trois, tu as fait allusion à ton savoir, à tes acquis dans un contexte prestigieux, une école hors norme. Et tes références cachées au groupe Bourbaki m'ont confortée dans cette hypothèse. Mon pauvre Charles. Qui de nos jours, connaît toutes ces anecdotes pour génies en herbe ? Il devenait évident que « le Prêtre » était un bourbakiste, donc issu de Normale Sup. Et enfin, ce sont tes efforts pour te dissimuler sur la toile qui m'ont définitivement convaincue. Et beaucoup amusée aussi, je dois bien le reconnaître. Tout comme il y a trois ans quand toi et tes amis aviez mis en place votre blague autour de l'élection de « Miss Ernest ». J'ai identifié votre vieux code en quelques secondes et je l'ai contourné pour valider ce que je savais déjà. Une fois tes protections mises en défaut, il était facile de remonter jusqu'à toi. Les écrits d'AhKinChilan étaient tous postés d'une adresse près de Fréjus. Tu m'avais tellement parlé de tes fameuses vacances avec ton meilleur ami .... Et pour terminer, ton appel au secours, poignant ! Tu voulais que je t'aide à trouver la manière d'utiliser les astres dans la recherche de tes fameuses martingales. Là, tu m'as apporté sur un plateau la confirmation de l'ensemble en m'avouant être tombé sur tous ces sites maya. Le summum fut ta blague sur la date de la fin du monde ... pathétique et fin de la démonstration !

Claire fit une petite pause pour observer celui qui était redevenu, le temps d'une explication, son jeune élève attentif, encaissant les coups sans réagir.

— Non vraiment Charles, tu n’as trompé personne. En tous cas pas moi. Ensuite j’ai envoyé Jo et Denis vous surveiller pour trouver le meilleur moment de s’en prendre à toi. Votre virée à Cannes nous a fait accélérer un peu les choses. Quant à t’éloigner de ton ami, rien de plus facile, n’est-ce pas Julie ? Même s’il m’en a coûté et qu’à mon sens elle a mis un peu trop de passion dans sa mission.

Marc, qui était resté bouche bée tout au long du raisonnement, se mit à sourire. C’était la première fois qu’il entendait le prénom de celle qu’il avait adoré appeler Madame. Quant à Charles, il lui était difficile de continuer à jouer sa partie. Mais, avant se s’avouer vaincu, il lui restait tout de même un petit détail à éclaircir.

— Bravo Claire. Je te félicite pour ta perspicacité et ta brillante démonstration ! Et, je t’en prie, ne sois pas si modeste. Il n’était pas si simple de remonter jusqu’à moi. Et, je suis ravi que mes écrits aient pu te plaire.

— Tu vois, mon bon Charles, je n’irai pas jusque là. Tes premiers épisodes m’ont effectivement assez amusée, ensuite beaucoup moins ! J’ai essayé de te faire comprendre qu’il était temps que tu t’arrêtes. Mais une fois encore, ton orgueil t’a complètement aveuglé. Même mes dernières menaces de mort n’y ont rien changé.

Charles avait, lui aussi, obtenu ce qu’il cherchait. Claire et BulucChabtan ne faisaient qu’un. Il n’y avait plus guère de doute depuis un bon moment, mais il était bien placé pour savoir qu’une certitude, n’était jamais acquise avant d’avoir pu vérifier et valider chacun des axiomes. Par contre, il lui fallait encore découvrir les raisons qui l’avaient amenée, elle, à jouer ce rôle étrange. Il ne lui connaissait aucune obédience à un être suprême en particulier. Son goût connu pour les astres était affiché. Mais il n’avait jamais laissé transparaître la moindre croyance en une interprétation divine de tous ces phénomènes cosmiques calculables. Charles avait beau cherché, il ne comprenait pas pourquoi Claire s’était retranchée derrière la défense d’un quelconque Dieu. Que ce soit dans les réponses qu’elle avait pu faire aux diatribes d’AhKinChilan ou dans ses propres écrits. À moins de s’être totalement trompé au fil de ces années, ce mysticisme vengeur devait être, lui aussi, une couverture. La question était de comprendre ce que Claire voulait dissimuler.



— Excuse-moi Claire, mais il reste quand même beaucoup de zones d'ombres. Les réactions de BulucChabtan, par exemple ! Je ne te savais pas si susceptible. Et encore moins une farouche défenseuse des divinités de tous bords. Quant aux croyances idiotes de cette planète, je n'ose imaginer que tu y adhères. Tu m'as quand même promis les flammes de l'enfer parce que je me moquais d'eux ! Vraiment Claire, tu n'y es pas allée de main morte. Mais le plus surprenant est probablement ta passion pour la fin du monde. Cela dit, tes parfaites connaissances du calendrier Maya auraient dû me mettre sur la voie. Non vraiment, je suis bluffé. Et sinon, que comptes-tu faire pendant ces quatre prochains mois ?

— Je me serais fait une joie de t'expliquer tout ça, mais le temps presse. Ces deux imbéciles ont échoué dans leur mission à plusieurs reprises et je ne pense pas que cela se reproduise, mon très cher AhKinChilan.

Les plans de Claire semblaient hélas parfaitement établis. Et visiblement il n'y avait pas de place pour eux. Leurs heures étaient comptées. Et pourtant, ils ignoraient toujours les raisons de ce jugement définitif. Compte-tenu du peu de temps qu'ils leur restaient à vivre, Charles devait rapidement choisir entre comprendre les raisons de Claire ou trouver un moyen de sortir de cette cave. Il examinait chaque recoin de la salle machine à la recherche d'une faille quelconque. Mais tout ce qu'il voyait était des écrans d'ordinateurs sur lesquels défilaient des tas de lignes de codes. La porte extérieure était fermée électroniquement et celle qui remontait directement au rez-de-chaussée de la villa était gardée par les deux tueurs.

Julie, elle, se tenait à la droite de Claire, assise devant une console. Elle entraînait quelques commandes à chaque fois qu'un bip résonnait dans la pièce et semblait volontairement se tenir à l'écart de leur discussion. Charles eut le sentiment qu'elle ne partageait pas totalement l'avis tranché sur leur avenir. Le tour d'horizon et le regard scrutateur de son ancien élève ne passa pas inaperçu. Pourtant Claire se trompait sur son origine.

— Je sais Charles, tout ceci te tracasse, non ? Qu'est-ce que nous sommes en train de fabriquer ici ? Ça t'embête, hein, de ne pas comprendre. Décidément, je ne sais pas si ce sont les vacances ou la

fréquentation de ton ami, mais vous déclinez mon pauvre Bickman. C'est dommage, J'ai bien aimé ces quelques jours où BulucChabtan et AhKinChilan se battaient à armes égales pour défendre leurs théories.

— Ah, oui ? Alors pourquoi veux-tu tout arrêter ?

— Tu étais arrivé trop près de la vérité mon bel Icare. Et tu t'es brûlé les ailes.

Marc suivait avec attention la discussion. Il avait maintenant la très nette impression que la fin de leur monde à eux était proche. Mme Kroll paraissait totalement insensible à toute forme de charité. Il ne savait pas pourquoi elle leur en voulait à ce point-là, ni ce que Charles avait pu écrire pour s'attirer de tels ennuis. Mais une seule chose égoïstement le rassurait, ce n'était pas sa faute !

Comme dégagé d'un sentiment de culpabilité qui l'aurait obligé à agir, Marc se dit qu'il devait maintenant compter sur son ami pour trouver une solution à leur problème. Il n'imaginait même plus, une seule seconde, s'en sortir par lui-même. Alors il réussit à se rapprocher de Charles et lui parla à l'oreille à la manière d'un vieux pote qui trouve que la plaisanterie a assez duré.

— Bon là Charles, je pense que les discussions de salon, ça suffit, non ? Tu la connais bien, elle t'apprécie quand même encore un petit peu, alors s'il te plaît tu fais le nécessaire, tu lui donnes ce qu'elle veut et sors nous de là !

« Sors-nous de là », il entendait cette phrase surgissant du passé. Tout se mit à tourner dans sa tête. Il savait maintenant qu'il allait passer de l'autre côté et qu'il ne pourrait plus contrôler la situation.

Cette phrase avait agi, selon la description informaticienne de son ancien ami, comme le fameux « Alt Tab » d'un ordinateur. Il avait basculé d'une tâche à l'autre.

« Charles, Sors-nous de là », « calendrier maya », « vérité ». Il revoyait la pyramide de ses cauchemars, son cousin le suppliant « Charles, tu avais raison, ils ne disaient pas la vérité, Charles, Sors-nous de là » !

Sa dernière pensée consciente fut de se dire que dans leur situation, ce n'était peut-être pas plus mal que son « autre moi »

agisse à sa place. Ça ne leur avait pas trop mal réussi jusqu'alors, puis ce fut le trou noir ! Il rouvrit les yeux avec ce regard sombre et vengeur issu de cette force intérieure incontrôlée.

— Mais de quelle vérité parles-tu ? De la fin du monde ? De la manière d'en réchapper ? Des êtres élus ! De vos horribles sacrifices !

Charles parlait de plus en plus fort. Chaque phrase était prononcée avec une énergie grandissante mais parfaitement maîtrisée. Sa voix changeait ! Marc reconnut tout de suite cette métamorphose déjà entrevue lors de leur fuite du Domaine. AhKinChilan s'exprimait sur un ton calme et puissant mais empli de haine !

— Vous n'avez pas réussi à me convaincre il y a dix ans alors que je n'étais qu'un adolescent que vous vouliez crédule ! Alors vous croyez, vraiment, qu'aujourd'hui, vous allez y parvenir ? Non, vous ne pourrez plus jamais abuser de la naïveté de pauvres gens en perdition. Le monde entier saura bientôt que vos croyances ne sont que foutaises ! Que vos sacrifices odieux n'auront servi qu'à vous conduire en prison, la seule place qui est la vôtre. Et aucune soucoupe volante ne viendra vous sortir de là, bande de lâches et d'assassins ! Vous avez eu tort de me croire mort il y a dix ans. Mes révélations le prouveront à tous. Les gens comme vous sont de vulgaires charlatans, des meurtriers ! Des meurtriers !

Charles se souvenait parfaitement maintenant. Sa mémoire s'était libérée de tous ses carcans. Il revoyait le temple, la pyramide. Comment il avait suivi son cousin dans cette aventure ridicule de croyance en la fin du monde. Comment il avait joué la comédie devant leurs enseignements grotesques. Comment il avait attendu le jour où il mettrait en avant leurs contradictions. Il avait cru que Vincent était comme lui, s'amusant de toutes ces prophéties caricaturales, jouant son rôle de gentil adepte à la perfection. Hélas, il s'était horriblement trompé à son sujet. Vincent avait fini par croire à ce sauvetage des élites. Avait fini par croire qu'il devait suivre la Voie pour être prêt le jour de la « Grande Transition » !

Charles avait compris trop tard. Mais il avait essayé, jusqu'au bout, de le sortir de cet enfer. Il l'avait suivi avec les huit autres

dans l'antichambre du temple. Il avait essayé de les persuader, tous, de ne pas boire le breuvage sacré ! Il n'avait pas réussi !

Voilà ce que son esprit avait enfoui au plus profond de lui-même. Il n'avait pas réussi à les sauver ! Durant ces longs mois d'initiation, il avait été le seul à garder les yeux grands ouverts, mais pas suffisamment ! Ses camarades, eux, avaient été aveuglés par les louanges d'un prêtre démoniaque et il ne s'en était pas rendu compte !

Cette fameuse nuit de pleine lune, il les avait vu sombrer les uns après les autres dans un sommeil léthargique. Il avait vu les assistants amener le premier en haut de la pyramide tandis qu'il essayait encore de sortir Vincent de là. Vincent qui avait compris bien trop tard et qui le suppliait de l'aider. Charles s'était alors battu avec le plus petit des maîtres de cérémonie, une femme restée sur place pour les surveiller et qui portait un effrayant masque funéraire. L'un des flambeaux avait basculé contre les tentures et le feu s'était répandu dans le temple à une vitesse vertigineuse, dégageant d'énormes fumées noires qui les empêchaient de respirer. Il avait réussi à attraper le bras de son cousin et ils s'étaient enfuis espérant que les autres pourraient les suivre. Et puis, une fois dehors, il y avait eu cette vision d'horreur. Ce corps, sans cœur, lancé du haut de la pyramide ! Ce n'était pas un cauchemar. Il avait bien vécu ces épouvantables scènes ! Il revoyait enfin sa fuite dans les fourrés. Vincent qui tentait de le suivre malgré la drogue ingurgitée. Il entendait à nouveau les coups de feu. Il se souvenait maintenant de s'être évanoui à la bordure du parc, caché sous de petits arbustes. Il s'était réveillé quand tout était redevenu calme et que les rayons du soleil perçaient les restes de fumée. Il était seul, son cousin avait disparu et il y avait eu l'odeur, cette horrible odeur qui le rendit malade.

Terrorisé, il était resté encore quelques heures, à l'abri, puis ne supportant plus cette impensable puanteur, il s'était levé et avait marché longuement à travers champs. Il avait fini par retrouver une route départementale où il avait été pris en stop pour aller à la gare la plus proche. Tout comme il l'avait fait après la tentative de meurtre à Agay. Il avait retrouvé dans sa poche un billet de train. Il

s'était comporté comme un robot programmé pour retourner à sa base, mécaniquement, sans réelle conscience.

Arrivé à Bonn, on lui avait bien trouvé un air étrange, mais il ne se souvenait plus de rien. Cette perte de mémoire, l'avait effrayé, mais il sentait au fond de lui que chercher à se souvenir serait encore bien pire. Alors il raconta des histoires de préparatifs pour les fêtes de Noël, histoires auxquelles il finit par croire lui-même pendant près de dix ans. Sa famille d'accueil, discrète, n'avait pas cherché à en savoir davantage. Il était reparti deux jours plus tard pour la soirée de réveillon et les vacances de fin d'année, dans sa vraie famille cette fois. Là aussi on l'avait trouvé un peu distant, mais cela lui arrivait tellement souvent quand il était en train de réfléchir à ces problèmes de statistique. Personne ne chercha à en savoir davantage. Et l'appartenance de Charles et Vincent à une quelconque secte était restée enfouie dans son seul subconscient.

Marc qui avait pris de plus en plus de place avait cru à la version officielle. Celle d'un cousin enlevé et jamais réapparu, ce qui n'était pas si éloigné de la vérité. En tous cas, elle pouvait facilement expliquer les premiers mois difficiles traversés par Charles et sa famille. Et la vie avait repris son cours, avec cette sombre période enfouie au plus profond de son subconscient. Sa tâche de fond comme le lui avait suggéré son ami !

Mais ils avaient fini par le retrouver. Il leur fallait dix cœurs ! Charles ne comprenait pas comment et pourquoi Claire Kroll avait pu être mêlée à de tels actes de barbarie. Il posait maintenant des tas de questions ayant de moins en moins de sens. Il s'agitait de plus en plus sur le canapé en éructant des phrases incompréhensibles. Nullement impressionné et complètement insensible, Denis, s'était positionné derrière lui, lui donnant quelques coups légers derrière la tête pour le calmer et le sortir de son étrange transe. Et soudain, AhKinChilan redevint Charles Bickman, transpirant, le visage d'une grande tristesse mais étrangement apaisé.

Tous, le regardaient abasourdis ! Marc savait enfin ce qui s'était réellement passé ! Les autres n'eurent pas le temps de comprendre et de faire le moindre commentaire. Une fenêtre venait de s'ouvrir sur un des écrans de contrôle tandis qu'une alarme sonore envahissait la pièce. Deux hommes approchaient de la grille

d'entrée. Le premier était dans la cinquantaine grisonnante et un peu trop enrobé pour sa taille moyenne. Il portait une chemisette blanche qui illuminait l'écran trop contrasté, un réglage utilisé pour contrebalancer l'obscurité de l'impasse contrôlée par la caméra de surveillance. Ce phénomène purement électronique donnait au personnage une aura phosphorescente qui le faisait passer pour un être venu d'ailleurs.

Marc, l'espace d'une seconde, se dit qu'Ashtar Sheran, commandeur de la flotte intergalactique des « Frères de la Lumière » venait les sauver avec quelques mois d'avance, puis il reconnut l'inspecteur Lefleg. Ce qui lui convenait tout autant ! Le second plus alerte, plus grand aussi, avait une allure d'intellectuel sportif qui raviva immédiatement la mémoire de Claire. Elle s'installa devant l'écran, actionna une sorte de joystick et zooma sur l'homme resté légèrement en retrait.

— Tiens, tiens, voilà ce bon vieux Weber. Fidèle au rendez-vous, comme toujours. Denis, Jo, faites les rentrer gentiment. Denis, avant, attache-moi ces deux là, on ne sait jamais. Et là-haut, pas de zèle.

Le trio s'exécuta tandis que Claire fit pivoter son fauteuil. Elle sortit une arme légère de sa ceinture et ordonna à ses prisonniers de ne plus dire un mot. Puis elle s'installa de manière à pouvoir les surveiller tout en regardant, sur son écran de contrôle, le déroulement de la scène qui allait se jouer au dessus de leur tête.

## Chapitre 48

Lefleg et Weber s'impatientaient devant la lourde grille et l'inspecteur n'était pas du genre à attendre devant une porte close. Il s'apprêtait à sonner avec beaucoup plus d'insistance quand les deux impressionnants montants s'ouvrirent sans le moindre bruit.

— Dis donc, c'est de la mécanique de précision ! Ecoute Weber, on n'entend rien et ces trucs là doivent peser des tonnes. Impressionnant !

Weber se montra perplexe et amusé par une telle réflexion, surtout dans un moment pareil. Décidément, les centres d'intérêt de son partenaire occasionnel lui paraissaient totalement saugrenus. Après avoir attendu que les portes se referment dans le même silence de cathédrale, Lefleg se décida enfin à avancer. Sous son côté désuet, cet examen méticuleux du portail avait confirmé bon nombre de ses intuitions.

Il rejoignit Weber et tous les deux suivirent une allée de graviers blancs qui menait à une magnifique villa. L'un comme l'autre scrutait chaque recoin à la recherche du moindre détail un peu louche. Après quelques pas, ils aperçurent deux types. Ils attendaient sans bouger sur les marches du perron situé cinquante mètres plus bas. Le plus gros ressemblait à un catcheur sur le retour alors que le plus petit avait l'air d'une fouine dans un costume légèrement trop grand. La manière dont ils s'étaient positionnés, avec le catcheur en haut de l'escalier, accentuait leur différence de taille. Elle donnait à leur duo un air de Laurel et Hardy totalement disproportionné.

— Il y a quelque chose qui cloche. La maison dispose d'un vrai pont-levis équipé d'un système de détection d'intrusion. J'ai repéré plus de quatre caméras et un micro rien qu'au dessus de la grille. Sur le chemin, j'en suis déjà à trois. Et on ne nous demande rien pour ouvrir la porte. Ni qui nous sommes, ni pourquoi nous sommes là ! Ce n'est pas normal.

Lefleg, qui avait repris les devants, continuait à avancer. Weber, d'accord avec ce constat, restait légèrement en retrait. En cas de

grabuge, il aurait le temps de jauger la situation et d'intervenir plus efficacement.

Les deux types ne bougeaient toujours pas. Ils n'avaient pas l'air commode, mais ce n'était pas le genre d'attitude qui pouvait impressionner un vieux briscard, inspecteur de police depuis plus de vingt ans.

— Salut les gars, fait beau non ?

C'est la fouine qui prit la parole, confirmant son statut de responsable dans cette histoire.

— On peut dire ça, ouais. Sinon, qu'est-ce que vous faites là et qu'est-ce que vous voulez ?

— Dis donc, ça c'est de l'accueil. Tu vois, je m'étais dit qu'à Cannes, dans une belle villa comme ça, avec une grille aussi bien huilée, les portiers seraient plus aimables. Pas toi Weber ?

Weber n'avait pas encore eu l'occasion de voir Lefleg réellement à l'œuvre et il ne put s'empêcher de sourire devant sa gouaille toute méditerranéenne. Il lui semblait même que pour l'occasion, l'accent du sud avait été particulièrement forcé. Seul manquait le célèbre « putaing cong » pour être dans la parfaite caricature. Alors, pour ne pas être en reste, il se mit à jouer le jeu, lui aussi.

— T'as raison collègue. Au Carlton ce n'est pas la même chose ! Tu vois ici, on doit être dans du bas de gamme. C'est ça, il n'y a rien de plus à dire, du bas de gamme !

Denis commençait à se masser les poings, histoire de montrer la manière dont il voyait la suite des événements. Jo aussi n'appréciait que moyennement le ton pris par les deux visiteurs.

— Eh, les deux comiques, ce n'est pas bientôt fini votre numéro de music-hall à deux balles. Je repose gentiment, mais pour la dernière fois, ma question. Qu'est que vous faites là ? J'aimerais une réponse rapide et sérieuse parce que mon partenaire à moi, il n'est pas très patient et il est surtout très costaud.

— Tu vois mon gars, ça ne t'embête pas que je t'appelle mon gars ? Ce n'est pas vraiment la bonne question. Avant de te rencarder sur ce que nous voulons, tu devrais plutôt t'inquiéter de savoir qui nous sommes. Après, tu comprendras mieux et tu feras un tout petit peu moins le malin. Compris ?



— Mais je sais qui vous êtes, Inspecteur Lefleg. Et ça ne me dit toujours pas ce que vous faites là !

— Tu vois, Weber, c'est ça la notoriété. On est reconnu, surtout dans les palaces. Ecoute mon gars, tu sais, moi je suis célèbre, on voit ma tête dans les journaux du coin, tout ça. Alors c'est normal que tu saches qui je suis ! Mais le problème, c'est que des gars comme toi, il y en a plein les mauvaises rues. Alors, tu m'excuses, mais ta tronche, elle, elle ne me dit rien. Mais alors rien du tout ! Donc on tourne en rond. Et mon copain et moi, on commence à en avoir assez de parler au petit personnel. Tu ne peux pas aller nous chercher quelqu'un qui en vaille la peine ? Disons, le propriétaire de ce merveilleux petit coin par exemple ? Tu lui dis juste que la police veut lui poser quelques questions. Ça reste dans tes cordes ça non ?

— Je pense que oui, mais c'est à quel sujet ?

— Mon Dieu, c'est comme ça de nos jours. Les gens, ils ne comprennent plus ce qu'on leur dit. - Puis se retournant vers Jo et d'un ton nettement plus agressif - Eh mon gars, il me semble que je viens de te demander de pouvoir parler à quelqu'un d'intelligent. Ce qui ne semble pas être ton cas, alors fais juste ton boulot, et va nous chercher une personne avec qui on puisse avoir une discussion sérieuse et raisonnable.

Lefleg, pour appuyer son discours, avait commencé à monter les premières marches. Au même moment, le catcheur était descendu devant la fouine et s'apprêtait à répondre de manière musclée à l'assaut. Rapidement les deux hommes se retrouvèrent immobiles, face à face. Enfin, pas tout à fait. Compte tenu de la différence de taille, encore accentuée par l'escalier, la tête de l'inspecteur se retrouvait plus exactement à la hauteur des pectoraux de Denis. Ce qui ne lui donnait pas un grand avantage en cas de déclenchement des hostilités. Déclenchement des hostilités fort probable, tant Laurel et Hardy ne se montraient pas vraiment impressionnés par le statut de policier de leurs interlocuteurs. Lefleg était sur le point de revoir sa position nullement stratégique quand un minuscule interphone dissimulé sur le montant gauche de la porte se mit à sonner. Les quatre protagonistes se figèrent, prêt à parer la moindre réaction d'agressivité. Puis une voix féminine se fit entendre. Elle appelait Jo sur un ton assez péremptoire. La fouine remonta les quelques marches, se dirigea vers l'appareil et, ne quittant personne

des yeux, se mit à répondre. Seul un léger chuchotement était perceptible. Lefleg et Weber restaient sur leur garde, tandis que le catcheur continuait à se masser les poings. Puis Jo revint. Calmé, il prit la parole à la manière d'un maître de cérémonie annonçant l'entrée de l'artiste mystère.

— Messieurs, messieurs, calmons nous ! Denis, fait entrer l'Inspecteur et son collègue dans le petit salon.

— Tu vois Denis, ce n'était pas la peine de s'énerver.

Denis, toujours bon serviteur, ne dit rien et s'exécuta. Il était bien entendu qu'il aurait aimé un tout autre dénouement. Mais un étrange sourire laissait supposer qu'il pourrait bien en être ainsi dans peu de temps. Après quelques échanges de regards assez défiants, ils entrèrent tous les quatre dans le hall. Jo referma la porte d'entrée, repassa devant eux et les invita à le suivre dans une petite pièce sur leur droite. Pour se faire, il écarta le pan d'un lourd rideau jaune paille. À la manière d'un majordome anglais, il s'inclina pour les laisser passer devant lui.

À cet instant précis, tout s'accéléra et ni Lefleg, ni Weber, pourtant sur leur garde, n'eurent le temps de réagir. Au moment où ils passèrent devant lui, Jo ressortit le bras du rideau en tenant un petit vaporisateur de poche. Il leur pulvérisa un gaz dans la figure qui les plongea immédiatement dans un sommeil de plomb. Weber eut juste le temps d'essayer de mettre la main à sa ceinture pour saisir son arme quand les murs se mirent à tourner puis, plus rien. Les deux corps inertes gisaient sur les dalles de l'entrée tandis que Jo et Denis se marraient du bon tour qu'ils avaient pu jouer à ces deux prétentieux.

## Chapitre 49

Il faisait sombre et ce n'était pas plus mal. Lefleg fut le premier à reprendre connaissance et les seules lueurs d'écrans d'ordinateurs lui donnèrent déjà terriblement mal à la tête. Weber, assis sur sa gauche, était toujours inanimé. Il s'était retrouvé le plus près de Jo au moment du tour de passe-passe et avait pris de plein fouet la majeure partie du gaz soporifique.

L'inspecteur, émergeant de sa migraine, retrouvait peu à peu ses esprits. Il s'en voulait de s'être fait surprendre de la sorte. Mais Jo avait attrapé le vaporisateur dans sa poche et sorti sa main du rideau avec tellement de rapidité ! Une discrétion et une aisance dignes des plus grands prestidigitateurs. Cela étant, Lefleg n'avait pas pour habitude de s'émerveiller trop longtemps. Surtout quand il avait la très nette impression d'être le dindon de la farce. Il tenta de se lever et prit alors conscience d'être solidement ligoté à son siège. Il dû également constater que son holster avait été vidé de son arme. Au prix d'un effort considérable, il se tourna légèrement sur sa gauche. Weber n'était pas mieux loti. Il perçut alors une voix féminine, la même que l'interphone. Il n'en était pas certain mais cette fois-ci, elle semblait lui adresser la parole. En dépit d'une attention extrême, il avait encore beaucoup de mal à se concentrer sur le sens des mots qui parvenaient difficilement à son cerveau et Lefleg devait bien se rendre à l'évidence. Il n'était pas aussi vaillant qu'il avait pu le croire.

— Ne vous inquiétez messieurs, le mal de tête va s'estomper très vite.

— Y a pas à dire les palaces, ce n'est plus ce que c'était ...

— Dites moi, inspecteur, vous ne vous arrêtez jamais ?

Sur le moment, la force de répondre lui fit défaut. Son ironie lui avait coûté beaucoup trop d'énergie. Puis après quelques minutes, la brume cotonneuse dans laquelle il se trouvait commença à se dissiper. Les voix devinrent plus claires et ses yeux commencèrent à s'habituer à la faible luminosité.

— Je croyais avoir demandé à parler avec quelqu'un d'intelligent. J'ai l'impression que ça ne court pas les rues ici !

— Ecoutez Inspecteur, je ne crois pas que ce soit le moment de faire un concours de QI ou de jouer à « Questions pour un Champion ». D'autant que je suis assez persuadée de votre défaite. Qu'en penses-tu Charles ?

— Et dire que tu me reproches d'être prétentieux. Décidément, même dans ce domaine, je reste humblement ton élève !

Lefleg parvenait enfin à visualiser toute la scène. Il était attaché à un petit fauteuil de bureau, tout comme Weber. Il y avait également deux autres gars qu'il reconnut immédiatement. Eux, étaient ligotés sur un canapé rouge qui lui faisait face.

— Monsieur Bickman, Monsieur Gily, quelle bonne surprise.

Charles et Marc ne comprenaient pas vraiment l'air détendu et serein de l'Inspecteur. Ils avaient entendu Claire demander de piéger discrètement les deux visiteurs plutôt que de rentrer en conflit direct avec eux. Ensuite, ils avaient pu suivre toute la scène en direct. Sur les écrans de contrôle tout d'abord, où l'arrivée de Lefleg et Weber dans le petit salon s'était faite sous l'œil de minuscules caméras de sécurité. Puis ils avaient vu Denis transporter les deux corps inanimés l'un après l'autre jusqu'ici. Enfin, ils avaient pu constater les talents de Jo dans le maniement d'une corde. La fouine avait solidement ligoté les deux hommes inertes après les avoir détroussés de leurs armes. Après, tout le monde avait attendu leur réveil. Charles avait bien essayé de demander une nouvelle fois des explications, mais Claire lui avait sèchement demandé de se taire et de patienter.

Tout cela faisait maintenant une bonne vingtaine de minutes. Il en avait profité pour analyser la situation et aucune raison objective ne justifiait le comportement enjoué de l'inspecteur. S'il n'était pas venu seul, il aurait dû se passer quelque chose. Ses équipes auraient dû s'inquiéter de son absence et seraient déjà intervenues. Soit Lefleg jouait très bien la comédie, soit il était complètement inconscient. Hélas, le peu que Charles connaissait du personnage validait plutôt la seconde hypothèse.

L'autre type ne lui disait rien. Claire le connaissait, sans aucun doute. Mais une fois encore, elle n'avait rien voulu dire.

Le silence s'éternisait. Un silence à peine troublé par le ronronnement des serveurs informatiques et les gémissements de Weber. Toujours un peu sonné et l'esprit encore dans le vague, le lieutenant percevait tout juste quelques bribes d'altercations. La voix féminine le fit réagir. Il connaissait ce timbre, ces intonations et cette détermination sans faille. En dépit de terribles maux de tête, il réussit à ouvrir légèrement les yeux. Il discerna alors de vagues silhouettes et, à son tour, il comprit la situation. Immédiatement, il s'en voulut de s'être fait berner de la sorte. Mais il était trop tard à présent. Il fallait tout d'abord penser à ce qu'ils pourraient tenter, maintenant. Ce simple constat lui avait demandé une concentration surhumaine. Il ne connaissait pas la nature du gaz utilisé mais il devait reconnaître sa redoutable efficacité.

— Ça y est, mon vieux Weber, on reprend ses esprits ?

Lefleg fut le premier surpris de cette soudaine familiarité. Weber, lui, n'avait plus de doute. Il connaissait cette voix ! Et bien que son esprit marchât encore au ralenti, sa volonté reprit légèrement le dessus et il réussit à balbutier quelques mots.

— Claire, Claire Kroll, c'est bien vous ? Mais enfin que faites vous là ? C'est quoi tout ce cirque ?

L'inspecteur ne put en supporter davantage. Il n'avait déjà pas apprécié le fait de s'être laissé berner par Laurel et Hardy, ce n'était pas pour continuer dans le registre de tout le monde se connaît et on rigole bien !

— Pause, Pause ! Pour une fois, je suis d'accord avec Weber. C'est quoi tout ce cirque ? Vous nous avez fait le coup des frères siamois à l'entrée. Puis le tour du rideau magique et maintenant celui de « j'ai un complice dans la salle ». Pourrais-je avoir quelques explications ? Parce que là, ça devient très, très flou et votre gaz de bienvenue n'y est plus pour grand-chose !

— Ça tombe bien, Inspecteur. Nous étions justement en train de faire le point avec M. Bickman. Juste avant votre arrivée. Une passionnante conversation. Conversation qui a pris une tournure tout à fait spéciale, je dois en convenir. N'est-ce pas Charles, ou es-tu encore dans la peau de ce vengeur maya auquel je ne comprends rien.

— Ecoute Claire, ça suffit. Vous m'avez manqué il y a dix ans. Maintenant que j'ai retrouvé la mémoire, il faudra bien que vous m'éliminez. Vous avez trop peur que je puisse témoigner et raconter toutes vos horreurs !

— Charles, je peux te promettre que je ne suis pour rien dans ton histoire de temple et de pyramide maya !

Maya, Temple et pyramide ! Lefleg reçut ce triptyque en pleine face. Voilà le lien qu'il cherchait depuis plusieurs jours. Depuis que Weber lui avait appris l'existence d'AhKinChilan. Ce nom même, aurait dû le faire réagir. Le « Chilan ».

Il se souvenait maintenant d'une vieille affaire dont il avait eu à s'occuper, dix ans plus tôt. Une horreur ! Une bande d'adolescents morts dans d'abominables circonstances. Les responsables de cette tuerie étaient totalement illuminés. Et celui qui avait ordonné ces monstruosité se faisait appeler le Chilan. Dix ans ! Un rapide calcul avait suffi. Bickman et Gily devaient avoir le même âge que les ados qui avaient péri là-bas. Le rapport n'était pas évident mais il existait.

— Écoutez-moi, Madame ... Kroll, c'est bien ça ? Est-ce que l'on parle bien de la « tuerie du Verseau », comme l'avait surnommée les journalistes. En décembre 2002, en région parisienne ? À quelques jours de Noël ? 10 morts dont 9 gamins de quatorze, quinze ans environ et une femme un peu plus âgée. Le tout, orchestré par un gourou de la pire espèce. C'est dingue le hasard non ? Parce ce que moi, figurez vous, il a fallu que je déblaie toutes ces horreurs, et je pèse mes mots. Et vous, vous y faisiez quoi là-bas ? Ce serait sympa de m'expliquer ? Et je pourrais vous poser la même question M. Bickman !

— Désolé de vous décevoir Inspecteur, mais je ne sais absolument pas de quoi vous parlez. Charles semble beaucoup mieux placé que moi pour vous en dire davantage ?

Charles reprit son récit. Mais cette fois-ci, il le fit d'une manière beaucoup moins spectaculaire. Maintenant que son subconscient avait ouvert les portes, sa mémoire seule, suffisait. Il raconta posément et en détails cette nuit du 21 décembre 2002. Lefleg revoyait à présent toute la scène, la découverte des cadavres, la puanteur. Les pompiers, pourtant habitués à côtoyer l'horreur,

malades comme des chiens. Il entendait encore son adjoint lire cette maudite phrase inscrite en lettres de sang sur le mur.

« Oh dieux tout puissants.

Veillez reconnaître par ces sacrifices notre foi en vous !

Dix cœurs vaillants pour dix années d'attente.

Nous serons prêts pour la Grande Transition ! »

Quant à Weber, il se souvenait du rapport concernant cette affaire. Dès l'apparition d'AhKinChilan il en avait retrouvé la trace. À l'époque, il n'avait pas jugé opportun d'y accorder trop d'importance. Elle ne rentrait pas dans ses critères de risques. Trop localisé et sans suite possible.

Aujourd'hui, dans cette salle, ligoté à son fauteuil, il avait le sentiment d'avoir commis une terrible erreur. L'impressionnant concentré de technologie présent ici, associée aux récits de Bickman, remettait au goût du jour sa théorie sur l'externalisation d'actes subversifs. Car de telles installations ne servaient pas uniquement à retrouver un adolescent rescapé d'une mort programmée dix ans plus tôt. Cela ne faisait aucun doute.

Lefleg, lui, ne voulait pas lâcher cette nouvelle piste assez inattendue. Charles y apparaissait certes comme une victime. Mais une victime emplie d'un désir de vengeance démesuré. Prête à tout pour faire payer les responsables.

— Ecoute Bickman, je comprends ce que tu ressens, mais tout ça ne colle pas vraiment ! Nous avons bien retrouvé sur place, plusieurs corps calcinés et d'autres atrocement mutilés. Les analyses ont bien révélé que neuf adolescents avaient trouvé la mort ainsi qu'une femme plus âgée. Donc la personne avec laquelle tu t'es battu. Pourquoi pas ? Et l'un des adolescents a bien été tué par balle. Le cousin Vincent si j'en crois ton histoire. Jusque là pas de problème. Mais après, ça foire un peu. Toute la bande a été arrêtée dans les heures qui ont suivi le drame. Ils étaient tous assis en transe au pied de la pyramide. Et tous sont encore sous les verrous. Un seul truc nous avait bloqués quelques jours. Ils avaient annoncé dix cœurs et seuls neuf adolescents avaient trouvé la mort. On a mené des

recherches, mais sans succès. Alors on a conclu que la dixième victime faisait le compte. On ne pouvait pas imaginer que quelqu'un ait pu se sauver seul d'un tel gourbi. Les quatre personnes interpellées n'ont jamais dit autre chose, se contentant de promettre d'autres carnages pour le bien de tous ! M. Bickman, nous n'avons pas pu identifier tout le monde, je vous l'accorde. Mais personne, ni aucun indice, n'ont jamais révélé l'existence d'une autre femme qui aurait pu prendre la fuite ou contrôler la bande de fous furieux. Vous êtes le seul à être en vie et dehors dans cette histoire. Et la manière dont vous êtes sorti de ce merdier reste tout de même très rocambolesque. Désolé. Je pense sincèrement que Mme Kroll a des tas de choses à se faire pardonner, ça c'est sûr ! Mais rien qui ne concerne cette vieille et sordide histoire, je le crains ! Alors il va falloir que tu m'en dises davantage mon petit Charles !

Claire apprécia ce soutien pour le moins inattendu. Mais elle éprouvait aussi une réelle tristesse à l'égard de son ancien élève.

— Nous sommes au moins d'accord sur un point Inspecteur. — Puis se tournant vers Charles. — Ecoute Charles, je peux t'assurer que je n'ai absolument rien à voir avec ce drame. Je peux même te garantir qu'à cette époque, je finissais mon doctorat aux Etats-Unis et que je n'avais même jamais entendu parler de cette sombre affaire. Non Charles, mes intentions à moi, sont, comment dirais-je, nettement moins mystiques, je m'en excuse.

Le moment de compassion avait été de très courte durée. Et on retrouva rapidement le ton cassant et sans pitié de Mme Kroll. Charles était totalement perdu, il avait retrouvé la mémoire et son passé. Mais le présent lui paraissait soudain bien flou. Il en oubliait même le ton de Lefleg, plein de défiance à son égard. Seul comprendre, avait de l'importance. S'il parvenait à tout éclaircir, plus aucun doute ne pèserait sur lui. Du moins l'espérait-il. Et l'espace d'un instant, il prit peur à l'idée que ces moments d'absence ne cachent d'autres drames. Des drames dont AhKinChilan serait directement et seul responsable.

— Claire, si tu n'es pas des leurs alors pourquoi tout ça ? Pourquoi veux-tu me tuer ? Tu as parlé d'Icare, mais quelle vérité ai-je



approchée ? Ne me dis pas que tu crois à toutes ces sornettes de fin du monde ? Pas toi Claire, tu n'es pas devenue folle à ce point.

— La fin du monde, mais bien sûr qu'elle n'aura pas lieu, la fin du monde.

— Alors pourquoi tout ça ?

— Réfléchis Charles. Tu as déjà trouvé la réponse. Tu l'as même écrite dans ton stupide feuilleton.

— Enfin, Claire, toi au moins tu aurais bien dû comprendre que tout ce que je racontais n'était basé que sur de fausses hypothèses pour arriver à de fausses conclusions. Tu as toi-même fait le rapprochement avec Bourbaki. Ce n'était qu'un jeu de piste en trompe l'œil. Mon seul but était de mettre un grand coup de pied dans ce fatras de croyances erronées. De montrer le ridicule de tous ces gourous d'opérettes ... C'était ma seule motivation Claire

— Hélas, Charles, même si je comprends tes raisons. Même si je suis touchée par tes remords concernant ces jeunes adolescents, je dois bien t'avouer que ce n'est pas vraiment mon problème ! Le mien est beaucoup plus actuel. Tu es doué Charles, il faut bien l'admettre. Et tout ce que tu as écrit n'était pas si idiot que cela. C'est pour cette raison que nous avons été obligés de t'arrêter, AhKinChilan. D'autres auraient fini par comprendre.

— Mais enfin, comprendre quoi ? Claire, comprendre quoi ? Il n'y aura pas de fin du monde, tu le sais très bien. Il n'y aura pas d'inversement des pôles, pas de météorites exterminatrices ni de planète X. Pas de neutrino mutants. Pas plus qu'il n'y aura d'extra-terrestres qui vont venir sauver les élus. Tout ceci n'est que foutaises d'illuminés. Ils ont, au mieux, essayé de vendre des places pour un nouveau monde et au pire, tué pour des croyances stupides. Mais tout ce que risque l'humanité ce sont de grosses perturbations électromagnétiques. Et encore, elles ne dureront que quelques minutes. En plus, si cela devait vraiment se produire, on ne sait même pas avec certitude quand elles auront lieu. Même ceux qui y croient ne sont pas d'accord sur la date à laquelle on observerait le pic du phénomène. Ils ne sont même pas foutus de concorder leurs hypothèses sur la date d'entrée du prochain point vernal en verseau. Alors que cette date devrait être le point de départ du dernier décompte.

— Dis-moi, Charles, tu m'as l'air d'avoir particulièrement travaillé ton astrologie ou est-ce à nouveau AhKinChilan qui reprend le dessus ? Quoiqu'il en soit, tu te trompes sur un point. La date est la bonne. Julie, qui est une éminente astrologue, en plus d'une excellente amie, pourrait te démontrer tout ça avec beaucoup de talent. Mais là n'est pas l'essentiel.

Charles le clamait haut et fort. Il ne voyait toujours pas ce qu'AhKinChilan avait pu écrire pour amener Claire à de telles extrémités.

Lefleg restait circonspect. Bickman semblait tout de même particulièrement bien informé et son personnage inconscient de prêtre maya ne lui paraissait pas si inoffensif que cela. En fait, la schizophrénie du jeune homme, il y croyait moyennement et qu'elle soit une couverture pour évacuer tous les soupçons restait tout à fait envisageable. Quant à Weber, il avait enfin retrouvé toute sa tête et s'était focalisé sur les réactions de Mme Kroll. Son léger frémissement en entendant les mots de perturbations électromagnétiques n'était pas passé inaperçu. Les sourires échangés avec sa complice Julie, ne lui avaient pas échappé non plus. Il se souvenait également des petites installations métalliques dissimulées dans les magnifiques palmiers à l'entrée de la propriété. Il les avait repérées juste avant d'arriver devant le perron. Des antennes et des capteurs de champs magnétiques. Probablement pour émettre et mesurer des intensités Tesla.

— La perturbation électromagnétique, c'est ça que vous attendez ?

— Ah ce Weber, toujours aussi brillant. Tu vois Charles que tu n'es pas le meilleur. Loin s'en faut mon pauvre ami.

— Enfin Claire, tu ne vas tout de même pas nous éliminer parce que j'ai écrit que le monde allait subir des perturbations électromagnétiques. La quasi-totalité des personnes qui s'intéressent sérieusement au sujet sont d'accord là-dessus. Je n'ai rien inventé.

— Pour une fois Charles, ne sois pas si modeste. Cela ne te ressemble pas. Veux tu que je te relise les épisodes n° 5 et 8 ? Le 11 n'était pas mal non plus.

Charles avait écrit l'ensemble de son récit d'une seule traite. Il ne parvenait pas à se remémorer le contenu de chaque épisode en

particulier. Par contre, il se souvenait très bien de la chronologie des faits. BulucChabtan avait fait son apparition sur le site de « l'Ère du Verseau » après le cinquième jour. Et, dès ces premières connections, il commença à le mettre en garde. Les menaces de mort avaient dû être envoyées la semaine suivante. Le décompte amenait bien au numéro 11 mais Charles n'arrivait pas à repositionner ses écrits dans un découpage quotidien aussi précis. À ce stade de l'histoire, il se souvenait juste avoir posé ses dernières hypothèses sur l'origine des perturbations électromagnétiques.

— Le « Solar Maxima », c'est ça le nœud de l'affaire ? Les éruptions solaires, la colère du Dieu « *Kinich Ahau* » ? Mais Claire, j'ai juste dit que celles de 2012 seraient les plus importantes jamais connues. Nettement supérieures à celles enregistrées tous les onze ans, quand les pôles magnétiques du soleil s'inversent. Les éjections seront d'une intensité inégalée, dépassant même celles de 1859 ! Et déjà à cette époque elles avaient généré une tempête spatiale incroyable. Mais nous savons bien qu'il n'y a aucune intervention divine là-dedans ! Alors oui, le 21 décembre 2012, la perturbation de l'ionosphère sera sans précédent ! Mais il ne s'agit pas d'une vengeance cosmique. C'est juste un phénomène physique explicable. Et même s'il reste encore quelques inconnus concernant l'activité du Soleil, nous ne sommes plus au temps de Maya. Ce n'est pas parce que nous ne sommes pas en mesure de tout expliquer qu'il faut y voir la main d'un Dieu quelconque !

— Mais, le Chilán, qui te parle de religion ? Oublie ton vocabulaire de prêcheur. Tu sais bien que je ne suis pas de ce bord là !

— Mais ce n'est plus AhKinChilán qui parle. C'est bien moi, Charles Bickman et je ne comprends rien du tout ! Je sais juste qu'il y a 150 ans, l'éjection de la masse coronale fut si intense qu'elle surpassa le champ magnétique terrestre. De nombreuses infrastructures électriques se sont mises en court-circuit. Donc, si celle du 21 décembre 2012 est encore plus forte, elle générera un vent solaire, si rapide et si puissant qu'il y aura inévitablement des conséquences électromagnétiques majeures. Ces conséquences électromagnétiques perturberont nos systèmes de communication. Rien de plus normal. Certains pensent même qu'elle pourrait inverser les pôles terrestres, mais là je n'y crois plus. De toute façon

ces phénomènes sont connus ! De tous ! Qu'est-ce qu'il y avait dans ces épisodes en particulier qui t'incite autant de haine ?

— Charles, ne recommence pas ! Les sentiments n'ont rien à voir avec tout ça. Je ne te hais pas. Tu représentes ... Tu représentes simplement un danger pour l'accomplissement de mon projet. Et je n'ai pas mis tout ça en place pour qu'un simple étudiant, aussi brillant soit-il, vienne tout mettre par terre.

— Ton projet, mais de quel projet parles-tu ?

Charles ne comprenait toujours pas. Weber cherchait lui aussi. Il avait tellement lu et relu chaque épisode qu'il s'en souvenait parfaitement bien. AhKinChilan avait effectivement parlé de problèmes de communication, une sorte de black-out total de quelques minutes. Mais il n'y avait effectivement rien de révolutionnaire. Des perturbations électromagnétiques d'une telle envergure allaient, bien évidemment, générer des problèmes de transmission et de communication. Les révélations devaient être ailleurs. Il repensa alors à sa propre réécriture du texte, sans phraséologie sectaire. Mais sa version purement scientifique et allégée de toute allusion mystique n'était pas plus explicite. Rien ne lui venait à l'esprit et cette fois-ci, ce fut Charles qui se montra le plus rapide.

— Les communications, c'est ça le problème, les communications ?

— C'est bien Charles, tu brûles.

En dépit de cette avancée, Charles ne voyait toujours pas en quoi ces fausses évidences représentaient un quelconque danger. Claire commençait à montrer de sérieux signes d'impatience. Comme un enfant attendant la fin de la messe de minuit avant d'ouvrir les cadeaux, elle trépignait devant toutes leurs hésitations et leurs incompréhensions. Elle souffla sa déception, puis reprit la parole, dépitée.

— Bon, je vais vous mettre encore un petit peu sur la voie. Sinon, à la vitesse où vous fonctionnez, nous y passerons la semaine. Alors pour être plus précise, disons que ta plaisanterie a commencé à être gênante quand AhKinChilan s'est mis à parler des téléphones portables et de leur vulnérabilité. Je te l'accorde, ce n'était pas le sujet principal de ta publication. Loin s'en faut. Pour tout dire, ce n'était même que quelques mots perdus au sein d'un flux

intarissable de fausses vérités sournoisement démontrées. Tes révélations sur ce point auraient même pu passer totalement inaperçues. Mais on n'est jamais trop prudent Charles. Tu avais ouvert une brèche.

— Ecoute Claire, je ne me souviens même pas d'avoir parlé de téléphone, ou si peu. Je t'assure ...

Charles ne put finir sa phrase. Claire supportait de moins en moins tous ces atermoiements et l'ironie contenait tout juste une colère latente.

— Et si je te parle des cavaliers de l'apocalypse ? Est-ce plus clair ? Toujours pas ? Alors, avant tout, laisse-moi tout d'abord te féliciter. Ta description des célèbres cavaliers était tout à fait passionnante. Surtout aux regards de l'évolution de nos croyances modernes. Peut-être un peu trop technicienne, mais bon. Tu avais vu juste, le mal n'est décidément plus où on le croyait il y a encore quelques dizaines d'années. N'est-ce pas ?

Charles était sans voix. Il avait certes fait un parallèle audacieux entre les craintes d'antan et celle d'aujourd'hui, beaucoup plus technologiques, mais en quoi cela pouvait contrecarrer l'avenir de Claire Kroll ?

— Si, si, avoir fait le parallèle entre ces quatre symboles bibliques et les nouveaux maux de notre monde était très judicieux, pertinent même. Rapprocher les fléaux du moyen-âge aux dérives de nos technologies. Quelle idée intéressante ! Mais hélas, là aussi, et peut-être encore plus qu'ailleurs, tu as laissé entrevoir une partie de mon plan. Car derrière ce talent rhétorique, que j'ignorais, il a fallu que ton expertise scientifique pointe à nouveau le bout de son nez. Et là, tu ne faisais pas qu'effleurer le sujet. Tu montrais du doigt un élément très important pour moi et qui me tient très à cœur.

Charles n'avait toujours pas la moindre idée de ce que Claire avait à lui reprocher. Et cette incompréhension agaçait au plus haut point Mme Kroll, professeur à Normal Sup. Elle s'impatientait, pestait contre les règles d'un jeu qu'elle avait elle-même voulu mettre en place. Alors, elle finit par lâcher le mot de « Cabir ».

— Ecoute Claire, je ne connais absolument pas ce « Cabir », et encore moins son implication dans nos histoires. Je suis désolé de te

décevoir à nouveau, mais il faudrait que tu sois un peu plus explicite si tu souhaites que nous comprenions ton problème !

— Ah, « Cabir » ! Mon vieil ami Weber pourrait en parler aussi bien que moi. Mais, je n'ai guère envie de lui laisser me prendre la vedette ! Une fois suffit ! Alors écoute bien, Charles. Car je n'aurai plus la patience de te voir ainsi jouer à l'abruti de service. Figure toi que Cabir fut le premier virus répertorié sur portable téléphonique. Il n'était absolument pas dangereux. Ces auteurs ne l'avaient créé et diffusé que pour prouver la possibilité de propager un « cheval de Troie » sur téléphone. C'était en 2004, il y a longtemps déjà. Disons que depuis, nous avons fait pas mal de progrès.

— « Nous » ? Mais qu'est-ce que tu veux dire ? Tu étais mêlée à tout ça ?

— Tu sais, l'éducation nationale, ça ne paie pas terrible, même quand il s'agit d'enseigner à des grosses têtes comme vous. Alors avec quelques amis, nous avons décidé de profiter de l'énorme boom du marché de la téléphonie mobile. L'idée était très simple. Nous prouvions que ces machines étaient vulnérables, comme n'importe quel PC. Cette démonstration amenait tout naturellement à la mise en place d'antivirus. Le marché était gigantesque avec un taux de progression jamais vu. C'était le jackpot mon petit Charles. Imagine, ne serait-ce que quelques royalties pour chaque téléphone mis en service. Nous parlons de centaines de millions, davantage encore. Nous étions en passe de devenir les nouveaux Bill Gates. Pas mal non ? Mais ça n'a pas fonctionné ! À cette époque nous étions plus des chercheurs que des femmes d'affaire et on s'est fait piquer toutes nos idées. Weber en sait quelque chose, n'est-ce pas Weber ?

Lefleg avait toujours suspecté que ce jeune lieutenant prétentieux lui cachait quelque chose. Il était furieux. Même en réalisant que toute cette petite bande se connaissait, il avait réussi à se taire jusque là, espérant y voir plus clair au fur et à mesure des révélations des uns et des autres. Mais cette fois-ci, c'en était trop. Le seul qui semblait aussi perdu que lui était Marc Gily et ses stupides dettes de jeu. Et ça il ne pouvait pas le supporter.

— Stop, Stop ! Weber, déjà au début, tu m'as paru bizarre, pas très fiable. Tu vois le genre. Mais là c'est le pompon ! Tu ne m'aurais

pas caché des trucs importants des fois ? Ou alors, tu ne te serais pas carrément foutu de ma gueule, quand même ?

— Ecoutez Lefleg, oui je connais Claire Kroll. Mais je n'avais aucune idée quant à son implication dans toute cette affaire. Ça fait plus de huit ans que je ne l'ai pas revue et je ne comprends pas plus que vous où elle veut en venir. Arrêtez d'imaginer je ne sais quelles manigances de ma part. Je suis comme vous, attaché à ce stupide fauteuil et j'attends avec impatience le fin mot de l'histoire.

— Ah messieurs, comme il est plaisant de vous voir ainsi. À ma merci, et complètement ignorants ! Mais sachez que je suis sensible aussi. Et vous voir comme ça, dans cette totale incompréhension, me chagrine. Alors je vais vous éclairer encore un peu. Et ne vous inquiétez pas Inspecteur, mon ami Weber dit vrai, il est aussi perdu que vous. Reprenons donc depuis le début. Comme M. Bickman pourra en témoigner, je suis professeur à l'Ecole Nationale Supérieure. Prestigieux n'est-ce pas ? Mais hélas très peu lucratif ! Alors, il y a huit ans, pour arrondir mes fins de mois, j'ai intégré une petite équipe qui travaillait sur les risques technologiques liés aux téléphones portables. C'est d'ailleurs comme ça que j'ai rencontré notre cher Weber. Un séminaire avait été organisé sur la vulnérabilité des réseaux téléphoniques. Pour marquer les esprits et nous faire connaître, nous avons mis en place une petite démonstration préalable. Quelques semaines plus tôt, nous infections un des systèmes d'exploitation déjà très prisé à l'époque avec Cabir. L'idée était de se servir de cette attaque, sans danger mais réelle, pour convaincre de l'urgence de la mise en place de parades sérieuses. Nous avons raison. Les téléphones portables pouvaient être touchés et toi Weber, et ton foutu Service, vous le saviez ! Alors, vous avez pillé toutes nos idées. Et nous, on s'est retrouvé sans rien, alors que nous aurions dû faire fortune avec ça !

— Mais enfin, Claire, nous ne vous avons rien volé du tout. Il était du rôle d'une agence interministérielle d'informer les constructeurs d'un danger potentiel !

— Votre fichue agence oui ! Mais nous, à titre privé nous aurions pu participer à ces développements et cela n'aurait été que justice. Alors que nous n'avons pas touché un seul cent. Et bien tu vois, j'en ai gardé une certaine, comment dire, une certaine amertume.

— Amertume ! Claire, tu es en train de nous dire que tu as voulu nous tuer parce que tu éprouvais une certaine amertume, mais tu es malade !

— Décidément, mon petit Charles, toujours aussi égocentrique. J'ai voulu te faire taire parce que je ne voulais pas que l'histoire se reproduise. Que quelqu'un se mette à nouveau au travers de ma route. Ah KinChilan reprenait étape par étape mon plan pour berner la planète. Tu étais tellement près du but que j'ai même soupçonné des membres de mon équipe d'être derrière tout ça. Et puis j'ai compris que tu ne te rendais même pas compte de l'importance des phénomènes que tu décrivais.

— Evidemment, je ne comprends rien à ce que tu racontes. Comment aurais-je pu contrecarrer des plans dont j'ignorais l'existence ?

— Alors, mettons cela sur le compte d'un mauvais hasard. Toi qui travailles là-dessus depuis des semaines, ça devrait t'intéresser. Hélas tu n'auras même plus le temps d'y réfléchir. C'est dommage. Mais quoi qu'il en soit, au fil de tes maudits épisodes, tu mettais en avant toutes les failles qui allaient me permettre de réaliser mon chef d'œuvre. Je ne pouvais pas te laisser aller au bout de ton histoire. Nous avons commencé par t'avertir. Il fallait que tu arrêtes ton feuilleton. Nous invoquons de fausses raisons bien sûr. J'ai essayé de jouer dans le même registre que le tien. J'ai espéré que tu comprennes que tu allais trop loin. J'ai voulu te faire croire que tes allégations étaient outrancières pour tous les croyants du monde. Je t'ai montré que d'autres avaient été menacés et tués pour avoir blasphémé de la sorte. Mais non, Charles Bickman est toujours le plus fort et le plus malin ! N'est-ce pas ?

Claire s'était laissée emporter par la colère et elle détestait cela. Elle devait retrouver rapidement sa sérénité et garder la maîtrise des événements. Soufflant calmement, abaissant son rythme cardiaque, elle reprit enfin le fil de son exposé.

— À vrai dire, tes opinions religieuses m'importaient peu. Et que de véritables théistes fanatiques et intransigeants t'aient également pris à parti m'amusaient plus qu'autre chose. Moi, je n'avais qu'un seul souci. Tu te rapprochais dangereusement de ma vérité à moi !

— Mais enfin, je n'ai rien approché du tout ! Des perturbations magnétiques, des problèmes de communications, c'est évident ...



Soudain, le regard de Charles s'éclaira. Les perturbations magnétiques, la téléphonie mobile, les virus, bernent la planète. Il entrevoyait enfin ce que Claire avait en tête. Ce changement d'attitude ne passa pas inaperçu et elle fut soulagée. Son ancien poulain était à nouveau à la hauteur de sa réputation. Pourtant Charles n'arrivait pas à reconstituer l'entièreté du puzzle. Trop de pièces ne s'emboîtaient pas comme il fallait. Il avait encore besoin d'informations complémentaires pour y parvenir.

— Claire, tu crois sincèrement que si mon scénario catastrophe bidon était arrivé aux oreilles des opérateurs de téléphonie, ils l'auraient pris au sérieux ?

— C'était un risque, oui. Que quelqu'un y croie et mette en place une quelconque parade.

— Oui mais qu'importe, les réseaux seront perturbés. On ne pourra plus se servir de son téléphone pendant quelques minutes et c'est tout. Quel intérêt aurais tu à profiter de la coupure générale des communications pour infecter tous les téléphones portables de la planète ?

— Je ne veux absolument pas attendre les perturbations de décembre pour infecter les portables. Ça, c'est déjà fait ! Et ça continue de plus belle comme tu peux t'en rendre compte sur ce planisphère !

Weber sursauta à cette information. Machinalement il tourna la tête vers l'écran lumineux au centre de la table. Il aperçut l'impressionnante projection de « Mollweide » de la planète. Des milliers de points rouges clignotaient partout. Il lui semblait même que leur nombre croissait de seconde en seconde.

— Eh oui, mon cher Weber, tous ces points symbolisent une zone infectée ! Incroyable n'est-ce pas ? Tout téléphone qui passe à la portée d'une de ces antennes relais sera à son tour infecté. Et si par bonheur, il quitte cette zone, il y a fort à parier qu'il contaminera à son tour un autre relai, etc. etc. Nous pourrions même demander à notre ami Charles de calculer les probabilités et les vitesses de prolifération d'un tel système. Mais nous n'en avons plus le temps. Toutefois, sachez messieurs que c'est énorme. L'avantage avec ce principe, c'est que même un nouvel appareil peut être touché très vite, comprenez vous ? Je peux vous garantir que d'ici le

21 décembre, il ne restera plus beaucoup de téléphones qui n'aient pas été en contact avec notre petit bijou.

Claire savourait l'effet de ses révélations. Weber restait abasourdi par la redoutable efficacité de la propagation. Il y avait une telle simplicité dans son mode opératoire que cela en était effrayant. Ainsi le mal était déjà fait et aucun des services de l'Agence Nationale de la Sécurité des Systèmes d'Information ne l'avait détecté. C'était incompréhensible. Mais il y avait plus inquiétant encore. Le virus déjà en place, fonctionnait donc à double effet. Le premier consistait à ce qu'il puisse se répandre, malveillant et prêt à sévir. Mais son but n'était probablement pas uniquement de se transmettre ! Et sa réelle finalité restait un mystère. Même avec ces nouvelles informations, Weber n'arrivait toujours pas à comprendre le plan de Claire Kroll. De nombreuses autres questions restaient aussi sans réponse. Cette date déjà, la symbolique du 21 décembre 2012 ne pouvait pas être la seule raison d'une telle chronologie. Tant de téléphones étaient déjà infectés, pourquoi attendre. Et la propagation de virus informatiques n'avait pas grand-chose à voir avec un calendrier maya. La mine de Weber en disait long sur ses interrogations. Il mourrait d'envie d'en savoir davantage. Mais poser trop de questions serait un aveu de faiblesse qu'il ne pouvait se permettre dans sa situation déjà bien compromise. Quant à Charles, il commençait à entrevoir un déroulement possible. Mais pour valider son hypothèse il devait tenter un dernier coup de bluff

— J'ai compris Claire, mais ça ne marchera pas !

— Qu'est-ce que tu en sais, toi ? C'est moi qui t'ai tout appris et maintenant tu veux nous donner des leçons ! Voyons Charles, ne sois pas stupide, ça marche déjà ...

Il n'avait jamais vu Claire dans un tel état. Elle faisait d'incroyables efforts pour rester apparemment calme mais il savait qu'elle était en train de bouillir intérieurement. Ce serait peut-être leur planche de salut.

— Je suis désolé Claire, mais ça ne marchera pas ! Ta première phase semble se dérouler correctement mais après ? À supposer que la perturbation électromagnétique ait vraiment lieu, alors tous les réseaux vont être coupés et ton virus ne pourra plus être activé. On

pourrait même imaginer que le redémarrage des antennes relais désactive ta bête.

— Charles, allons. Le simple fait d'éteindre sa machine pour la désinfecter n'est plus à l'ordre du jour depuis des années. Nous avons dépassé ce stade depuis bien longtemps. C'est bien la peine d'avoir fréquenté tous tes copains hacker pour dire des trucs pareils ! Tu vois Weber, on les prend pour les élites de la nation, et ils ne comprennent rien. Je suis sûr que toi tu sais ce que nous allons faire, n'est-ce pas ?

Le plan de Charles était simple. Poser des questions stupides et affirmer de fausses vérités. Claire ne le supporterait pas. Dans son état d'excitation, elle craquerait et leur donnerait la solution ou au moins d'autres indices leur permettant de la trouver par eux-mêmes. Ou mieux encore, elle leurs offrirait peut-être une opportunité de se libérer. Weber l'avait compris. Par contre, la conversation échappait totalement à Lefleg. Il se contentait de suivre le match et de compter les points. Même s'il était bien incapable de savoir qui faisait la course en tête. Mais rester dans ce rôle devenait insupportable et surtout contre sa nature. Il devait, à son tour, tenter quelque chose.

— Ecoutez, Madame Kroll, comme vous vous en doutez je ne comprends rien à la partie qui se joue ici. Mais il y a pas mal de trucs que je sais. Vous avez proféré des menaces de mort. Vous êtes en train de séquestrer des personnes assermentées et au service de l'état. Ce qui ne se fait pas du tout ! Et je ne cite que l'essentiel. Alors je crains que vous vous soyez mise dans une sale situation, si vous voyez ce que je veux dire. Tout ça pour faire joujou avec des virus informatiques. Ça me paraît cher payé. Il est peut-être temps de stopper tout ça. Il n'y a pas encore de blessés. On pourra être gentils avec vous.

— Ecoutez moi ça ! « gentils avec vous ». Mais vous ne savez pas de quoi on parle ici mon cher Inspecteur et vous devriez rester à votre place ! Je pense que vous ne pourrez jamais être assez gentil ! Notre joujou informatique, comme vous dites, va nous rapporter plusieurs centaines de millions d'euros. Alors votre gentillesse ...

Devant une telle somme, Charles et Weber hésitaient entre la démence et la folie des grandeurs. Ou alors quelque chose leur échappait !

— A voir vos têtes, mes amis, il me semble que vous n'avez encore rien compris ! Que vous êtes décevants !

— La reconnexion ! C'est à la reconnexion que tout va se jouer !

Marc avait fini par prendre la parole. Lui aussi en avait visiblement assez de rester dans son coin.

— Alors ça, c'est quand même la meilleure, c'est le crétin qui trouve. Tu vois Julie, tu avais raison, il n'est pas si idiot que ça ...

Madame était sur le point de commenter cette remarque acerbe mais le regard de Claire l'en dissuada immédiatement. L'emprise qu'elle pouvait avoir sur Julie était très impressionnante, effrayante même. Marc, lui, n'avait aucune envie de débattre de ses capacités intellectuelles. Mais à ce moment précis, il paraissait être le seul à avoir saisi le fameux plan de Claire. Les trois autres le regardaient comme s'il ne voulait pas leur raconter la suite de leur feuilleton télévisé préféré en pleine panne de courant.

— Eh bien oui, moi, quand mon téléphone ne marche plus ou se coupe, je l'éteins et je le rallume. Tout le monde, un peu normal, fait la même chose !

— Oui et alors, même si toutes les personnes ayant un portable font ça au même moment, ça va prendre du temps, mais c'est tout, à moins que toutes ces reconnexions simultanées ne fassent exploser les réseaux ? C'est ça le but ?

— Non Charles, enfin je ne sais pas. Je crois simplement que son virus s'activera à ce moment là chez des millions de gens et que la surcharge va aider à quelque chose.

— Tu brûles Marc ! Tu brûles mais ce n'est pas encore ça.

Lefleg trépignait sur son fauteuil. Il en avait assez de ce jeu de dupes où chacun essayait de faire croire à l'autre qu'il était le plus malin et le plus fort. Il ne connaissait pas particulièrement l'enseignement perpétué dans les écoles scientifiques, et encore moins dans la plus prestigieuse d'entre elle. Mais il trouvait que l'esprit de compétition des personnes qui les fréquentaient avait tendance à être largement démesuré ! Il regrettait sérieusement son monde à lui, peuplé de voyous plus faciles à cerner et où la règle du plus fort était assez facile à comprendre !

— Bon ok pour le jeu de piste. Mais moi ça m'énervait déjà quand j'étais minot et là c'est encore pire avec l'âge. Alors j'aimerais bien qu'on en finisse vite.

— Ecoutez inspecteur, vous ne pensez pas si bien dire ! J'avoue que le plaisir de les voir sécher sur un problème aussi simple m'amuse beaucoup, mais il faut une fin à tout.

Claire se tourna vers ses deux tueurs. Elle s'apprêtait à leur donner des ordres quand Julie l'interpella avec une assurance très inhabituelle. Elle prit Claire par le bras et l'entraîna doucement dans un coin de la salle.

— Enfin Claire, qu'est-ce que tu veux faire ?

— Ils en savent trop maintenant, les antennes relais, le virus, tout notre travail. Ils finiront par comprendre. On ne peut pas prendre de risques.

— Non, là, je ne suis plus d'accord !

— Ne me dis pas que tu t'es laissée embobiner par ce dragueur d'hollandaises. Je te rappelle que ta mission était juste de l'éloigner du génie pendant quelques heures afin que Jo puisse agir et lui fasse peur, rien de plus. Je trouve déjà que tu en as beaucoup trop fait, alors ça suffit. Que ces imbéciles l'aient poussé à la mer sans qu'il puisse comprendre le pourquoi de ce qui lui arrivait m'a déjà suffisamment contrariée. Mais que toi, tu sois tombée entre les mains et sous le charme de ce Marc Gily m'horripile profondément !

— Ecoute, il ne s'agit pas de ça. Oublie un peu ta jalousie malade ! Tu vas trop loin, c'est tout. Nous ne sommes pas des meurtrières, en tous cas pas encore. On peut peut-être leur proposer un arrangement, de l'argent !

— Tu sais très bien qu'un gars comme Weber n'acceptera jamais. Les deux jeunes pourquoi pas, surtout Gily avec ses fichues dettes de jeu, mais Weber non ! Il n'a rien voulu comprendre il y a huit ans, il fera la même chose aujourd'hui ! Quant à Lefleg, tu l'as entendu, je n'y crois pas une seconde non plus ! Et puis toute notre vie, ils pourront nous faire chanter !

— Mais non, tu sais très bien que le 22, nous serons tranquilles !

— Non, ce n'est pas pensable, rien ne nous garantit qu'ils ne tenteront rien d'ici là ! Désolée mais il n'y a pas d'autres solutions.

Claire s'énervait à nouveau. Cette fois-ci elle ne supportait pas la résistance tout à fait nouvelle de son amie. Elle la regardait avec un mélange confus de haine, d'autorité et de charme. Mais Madame, bien qu'il lui en coûtât, ne désarmait pas. Le ton montait imperceptiblement et la discussion était maintenant à la portée de tous. Il suffisait de tendre l'oreille.

— Alors, on les laisse partir. Lefleg a raison ! Nous n'avons pas fait grand-chose pour l'instant. Il est encore temps. En plus, nos activités ne marchent pas si mal, regarde où nous sommes installés. Les ordinateurs seront toujours vulnérables et nous pourrons toujours continuer à vendre nos services à ceux qui en ont besoin.

— Si tu crois que je vais me contenter de mettre au point des virus informatiques pour des sommes dérisoires alors que des centaines de millions d'euros nous tendent les bras.

Des fissures apparaissaient dans l'édifice de leurs adversaires et l'inspecteur y vit une belle carte à jouer. Claire Kroll avait perdu le sens de la mesure, sa complice pas encore. C'était peut-être la dernière fois où il pourrait tenter quelque chose. Julie ne se rebellerait pas très longtemps, il en était persuadé.

— Ecoutez Mme Kroll, votre amie a raison. Mes collègues savent que je suis ici, les services de Weber aussi. Vous n'irez pas très loin et le 21 décembre ce n'est pas demain. C'est fini. Libérez-nous et nous en tiendrons compte.

— Ecoute Lefleg, écoute-moi bien ! Rien n'est fini, bien au contraire. Tes collègues, comme tu dis, seraient déjà intervenus s'ils vous avaient suivis. Quant à Weber je le connais par cœur et son service aussi. Il est venu seul, personne n'a rien voulu entendre là-bas et ça j'en ai la certitude. Ils sont tellement persuadés que leurs systèmes sont infaillibles ... Je suis bien placée pour le savoir, c'est moi et mes programmes d'attaque qui leur fournissons la moitié de leur travail et leur raison d'exister. Et quand ils sont incapables de s'en sortir tout seul, ils me paient très cher pour que je leur fournisse les antidotes. Et oui, mon cher Weber, c'est ainsi. Vos services ne sont que de la poudre aux yeux. Demandez donc à votre ami ce qu'il en pense.

## Chapitre 50

L'Audi Q8 était garée devant cette allée privative depuis quatre bonnes heures et ses trois occupants n'avaient plus prononcé la moindre parole depuis un long moment. Surveiller Marc Gily et le génie n'avait pas été si difficile. La question d'intervenir lors de leur enlèvement avait été plus délicate à gérer. Au final on leur avait demandé de ne rien faire, en tout cas pour l'instant. Il suffisait de suivre la voiture des ravisseurs, repérer leur point de chute et attendre. Alors ils attendaient.

Depuis leur arrivée, ils avaient pu se renseigner un peu. La villa appartenait à une SCI au nom bizarre. On y voyait souvent deux femmes accompagnées de types aux allures étranges, probablement leurs gardes du corps. Un autre homme de petite taille avait été repéré par le voisinage. Il venait régulièrement mais utilisait une porte dérobée à l'arrière de la propriété. Ses efforts permanents de discrétion laissaient à penser qu'il ne souhaitait pas être reconnu. Il y parvenait avec succès. L'argent ne manquait pas. Le quartier, la villa et les voitures de luxe étaient là pour en témoigner, mais personne n'en connaissait la provenance. L'arrivée de Lefleg accompagné d'un inconnu avait relancé la question d'une intervention. S'ils avaient vu juste, huit personnes se trouvaient maintenant à l'intérieur et la partie devenait de plus en plus difficile à jouer. Une sonnerie de téléphone raisonna alors dans l'habitable. Le chauffeur appuya à gauche de son volant et une voix se fit entendre.

— Oui, c'est moi. Ecoutez, il va y avoir du grabuge dans peu de temps. Et ce n'est pas le moment de vous montrer. Partez de là et on avisera.

— Ok, on se barre. Mais pour les mêmes, on fait quoi ?

— Rien pour l'instant, tirez-vous, c'est tout !

— Et si ça se passe mal pour eux ?

La seule réponse fut le bip de fin d'appel. La voiture démarra lentement et quitta l'Avenue Florida.





## Chapitre 51

La porte s'ouvrit et Weber s'imagina encore sous l'emprise du gaz soporifique. Cette apparition lui paraissait tellement inconcevable.

— Eh oui, mon cher Weber, vous ne rêvez pas. L'état n'a plus aucune reconnaissance envers ses fidèles serviteurs. Même après des années de bons et loyaux services, on vous met au placard comme ça, du jour au lendemain. Il y a bien longtemps que je ne crois plus aux valeurs patriotiques mon pauvre ami.

Satisfaite de l'arrivée toute théâtrale de son associé, Claire jouait à se dandiner comme une jeune fille à l'entrée de son premier bal. L'air complètement désabusé de Weber lui procurait une énorme satisfaction. Elle savourait enfin et pleinement ce sentiment de vengeance tandis que l'homme continuait son monologue.

— Mais je dois aussi reconnaître que Mme Kroll a su se montrer particulièrement convaincante pour m'attirer dans ses filets. En fait, nous travaillons ensemble depuis un certain temps maintenant. N'est-ce pas Claire ?

Puis l'homme se tourna à nouveau vers le jeune lieutenant, il se pencha vers lui et continua sous le ton de la confiance.

— Mme Kroll et ses équipes ont des talents tout à fait particuliers et surtout, très utiles. Je dois même vous avouer que les premiers temps nous avons œuvré l'un et l'autre très officiellement pour le bien de l'état.

Ligoté sur son fauteuil, Weber avait du mal à imaginer la nature de ce « pour le bien de l'état ». Lefleg, lui, avait de plus en plus de difficultés à identifier les bons et les méchants dans cette affaire. En dépit de ce que pouvaient dire les uns et les autres, il avait la très nette impression d'être en face d'une même bande en train de se disputer la plus grande part du gâteau. L'invité surprise, focalisé exclusivement sur ses propres mots, continua à déclamer sa tirade sans lui prêter la moindre attention. L'inspecteur en ressentait un sentiment de frustration grandissant. Il ne supporterait plus très longtemps cette constante mise à l'écart.

— Vous voyez Lieutenant, quand nous savons d'où viennent et comment fonctionnent les attaques informatiques, nos services ont beaucoup plus de facilités à les contrecarrer. C'est une évidence, n'est-ce pas ? Et bien, figurez-vous que la petite entreprise de Mme Kroll fabrique ces terribles virus. Mais, ce n'est pas tout ... Elle met également au point la mise à mal des différents réseaux sécurisés de notre gouvernement. Elle le fait d'une manière très efficace d'ailleurs. Et puis, elle nous vend les moyens d'y mettre fin rapidement. C'est gagnant-gagnant, comme il est dit de nos jours. Mme Kroll encaisse pas mal d'argent. Nous, nous passons pour des génies de la traque cybernétique. C'est parfait pour notre réputation. Elle en a bien besoin, non ? Tout comme un service de sécurité informatique a besoin de « pirates » pour mettre à mal ses systèmes de défenses. C'est le meilleur moyen de savoir s'ils sont efficaces ou non ! Vous ne croyez pas ?

Weber ne semblait toujours pas remis de sa surprise. Le terrible sentiment de s'être fait piéger bloquait toute tentative de réflexion. Il écoutait attentivement ce qu'on avait à lui dire, mais la plus grande perplexité se lisait sur son visage.

— Bien sûr que vous êtes d'accord ! D'ailleurs, n'avez-vous pas procédé de la sorte avec votre nouvelle recrue. Colin, c'est bien cela ? Un brillant informaticien à ce que l'on m'a dit ! Un pirate de très bon niveau d'après son dossier. Vous voyez Weber, chacun fait ses petits arrangements « pour le bien de l'état ». Et je ne vous parle pas de ce bon vieux Cabir. Le temps passe mais les méthodes restent. Je vous l'ai dit, utiliser un virus pour démontrer et profiter de la vulnérabilité d'un système fonctionne toujours ! Mais sur ce coup là, vous n'aviez pas été très reconnaissant avec vos partenaires. Garder tous les bénéfices de cette affaire pour vous. Ce n'était pas très chevaleresque ! Et surtout, très peu rentable sur le long terme. La preuve, regardez vous aujourd'hui ...

— Mais enfin de quoi parlez-vous ? Nous n'avons jamais caché le passé de Colin. Il a été recruté en toute transparence. Et à quoi riment vos stupides incriminations dans cette vieille histoire de virus ? Je crains que nous n'ayons, l'un et l'autre, pas du tout le même sens du bien de l'état !

— Non ? Ne me dites pas que vous n'avez rien touché au sujet de Cabir ? Même pas une petite récompense de la part de tous ces

opérateurs de téléphonie mobile ? Mais vous leur aviez fait économiser tant d'argent ! Alors vous êtes encore plus stupide que je ne le pensais. Disons qu'en ce qui me concerne, j'ai continué à travailler sur cette même voie. J'ai utilisé les talents de Claire et ses petits bijoux informatiques. Mais je dois bien l'avouer ... Je le fais d'une manière beaucoup plus mercantile. Mais en étant beaucoup plus généreux aussi. Avec moi-même tout d'abord et avec la petite entreprise de Mme Kroll ensuite. Et nous y trouvons parfaitement notre compte, elle et moi ! Notre petite société se porte à merveille. Que pensez-vous de notre dernière acquisition ? Belle propriété n'est-ce pas ? Nous étions un peu à l'étroit dans nos anciens bureaux. Mon cher Colin, vous conviendrez qu'ici nous sommes à l'aise et particulièrement bien équipé. Vous ne trouvez pas ?

Lefleg se retrouvait totalement mis à l'écart, complètement transparent. Plus personne ne faisait cas de sa présence. Alors, depuis quelques minutes, il tentait de se défaire discrètement de ses liens. Hélas, si toutes ces grosses têtes étaient douées pour l'informatique et la mise en avant de leur égo, Jo, lui, savait manier la corde. L'inspecteur ne parvenait même pas à bouger l'entrave de ses poignets tandis que le nouvel arrivant continuait à monopoliser les débats.

— Vous savez Weber, gagner de l'argent crée beaucoup d'affinités. Nous avons rapidement trouvé des moyens très lucratifs de profiter à la fois du savoir-faire spécifique de Claire, et de ma position au sein de la Défense Nationale. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de personnes, d'entreprises et même de pays, mon chez Weber, qui ont besoin d'outils informatiques malveillants. C'est impressionnant ce que permet de faire cette technologie. Et si vous connaissiez les noms des gouvernements faisant appel à nous pour ennuyer leurs meilleurs ennemis..., c'est assez édifiant. Nous avons là une arme redoutable, bien plus efficace que tous ces vieux arsenaux militaires. Et dans ce monde technologiquement dépendant, figurez vous que les bombes numériques de Mme Kroll font merveilles ! Quant à moi, je fais juste en sorte que nos services ne soient pas trop regardant le temps qu'il faut. Ou bien je fais en sorte que nous passions pour les sauveurs. Mais je n'ai rien inventé. Prenez nos amis américains et rappelez-vous de l'affaire wikileaks, fin 2010. On continue sérieusement à se demander si ces « fuites »

ne leur ont pas davantage profitées que nuit ! Et nous ne sommes pas en reste. Le Cabinet du premier Ministre lui-même nous a souvent demandé d'agir de la sorte. Soyez bien persuadé que nous ne sommes pas toujours étrangers à ce qui circule, ou plus exactement, à ce que nous laissons circuler sur le net, virus ou informations. Mais ou ai-je la tête, vous savez tout cela. Vous êtes un de mes meilleurs éléments !

— Le Cabinet du Premier ministre, vous voulez dire que ...

— Non, non, non ! Ne vous méprenez pas Weber. Ils n'ont rien à voir avec ce qui se trame ici. En haut lieu, seule la raison d'état a toujours été invoquée pour de telles manœuvres, enfin à ma connaissance. Il n'a jamais été question d'argent, ou en tous cas pas aussi directement. Mais vous le savez, la plupart des guerres ne se font plus sur les champs de bataille. Pour mettre un pays à genou, il est bien plus efficace de le priver d'informatique que de le pilonner de missiles sol-sol. Tous les pays les plus avancés dans ce domaine se livrent une course effrénée. Nous soupçonnons régulièrement les services secrets d'états, amis ou non d'ailleurs, de fomenter de multiples attaques informatiques contre nos réseaux sécurisés. Mais nous faisons exactement la même chose avec les leurs. La stratégie militaire a bien changé, et le tir d'artillerie avant la charge des fantassins est maintenant remplacé par la mise à mal des systèmes numériques de défense. Une nation sans informatique est une nation aveugle, Weber ! N'est-ce pas ? .... Et je ne vous parle pas de nos faux pirates à la recherche d'informations classifiées. Tout est stocké dans ces fichues machines. Il n'est même plus nécessaire de se déplacer ou d'envoyer des hommes risquer leur vie sur le terrain. Il vous suffit de passer outre des défenses virtuelles qui ont toutes leurs failles. Vous le savez mieux que quiconque puisque vous enseignez ces méthodes à nos jeunes recrues. Ce sont bien vos propres talents dans ce domaine qui vous ont conduit si tôt où vous en êtes aujourd'hui, non ?

Il s'arrêta quelques secondes et s'amusa de sa dernière phrase. Weber assis et ficelé à ce fauteuil de bureau n'avait pas une place si enviable.

— Excusez moi lieutenant, je parlais bien entendu de votre poste au sein du CEASN, pas de votre situation actuelle. Quant à ces cyber-attaques, vous vous êtes bien aperçus qu'elles sont de plus en plus

pointues. Nous avons bien compris. Nous ne sommes plus du tout face à des étudiants idéalistes qui veulent se venger benoîtement des grandes puissances. Bien au contraire ! Nous avons affaire à des services parfaitement maîtrisés et nous trouvons de plus en plus de traces d'intrusions terriblement ciblées bien au-delà de nos premiers pare-feux. Claire vous avez là de très sérieux concurrents. Mais je m'égare. C'est un petit travers que nous partageons, Claire et moi. Revenons donc à notre affaire et à vous, Weber ! Non le Cabinet n'a rien à voir avec tout cela. Mais, vous, vous êtes incorrigible. Il vous était impossible de suivre mes ordres, n'est-ce pas ? Alors, qu'allons-nous bien pouvoir faire de vous ?

Weber n'arrivait pas à réaliser ce qu'il était en train d'entendre. BulucChabtan n'était autre que son propre chef de service. Il l'avait cherché sur le net pendant des semaines alors qu'il avait toujours été là, à quelques mètres de son bureau.

— Mais enfin Colonel, comment avez-vous pu exercer une telle activité aux yeux de tous sans laisser le moindre indice ? Je ne pouvais même pas lancer mes automates de recherche de mon propre bureau sans être pisté et répertorié.

— Mon cher Weber, vous me surestimez beaucoup. La seule chose sur laquelle je ne vous ai jamais menti est bien ma connaissance médiocre de l'informatique. Mais je n'en avais nullement besoin. Claire fait très bien son travail en dehors de nos murs et elle dispose, ici, de toutes les infrastructures nécessaires pour cela. Moi, je me contente de laisser faire. Bien entendu, je ne vous cache pas que Mme Kroll a parfois monnayé très cher ses informations et ses interventions. Mais donner des raisons de vivre et des chances de succès à notre service, n'avait pas de prix ! C'est d'ailleurs ce qui m'a donné très vite l'envie d'être de son côté de la barrière ... Mais cette fois-ci, je dois reconnaître qu'elle a fait preuve d'une imagination tout à fait redoutable. Il fallait juste que je reste encore un peu à la tête de nos équipes pour annihiler toute tentative de recherche un peu trop appuyée sur ce dossier. Mais bien entendu, vous vous êtes entêté. Et comme d'habitude vous n'avez pas respecté les ordres. Nous nous retrouvions donc avec deux problèmes à régler.

Le Colonel Abel se tut. Une envie soudaine de boire un café et un sens aigu de la dramaturgie ménageaient le suspens. Il prit soin

d'en proposer à ses complices avant d'en faire de même avec ses prisonniers.

— Mais où avais-je la tête, Comment pourriez vous boire un café les mains attachées dans le dos. Bon, eh bien tant pis. Puisque personne ne semble vouloir faire une petite pause, je boirai seul.

Abel ne perdait jamais l'occasion d'utiliser cette ironie tout à fait particulière. Elle avait la fâcheuse habitude de ne faire rire que lui, mais cela ne le contrariait jamais. Et sans se soucier de ce fiasco humoristique, il se dirigea vers la machine à café. Weber, ligoté, ne pouvait pas espérer grand-chose, encore moins à la vue des quatre complices. Mais le chef de toute cette bande s'était fait connaître. Il avait fait part de ses intentions aux oreilles de tous. Leurs sorts étaient définitivement scellés. Cela ne faisait plus aucun doute ! Alors pourquoi ne pas jouer le tout pour le tout. Profiter de la proximité d'Abel pour s'en prendre à lui. Lefleg pourrait peut-être l'aider dans ce rush ultime ?

Hélas, si le sens de l'humour d'Abel ne dépassait guère ses compétences informatiques, il avait suffisamment de métier pour reconnaître une situation délicate et un parcours semé d'embûches.

— Je ne ferais pas ça, si j'étais vous lieutenant. Vous n'avez guère la possibilité de tenter quoique ce soit ! Même si je vais devoir m'approcher de vous pour aller me servir, je ne pense pas que vous puissiez espérer la moindre faiblesse de ma part. Alors, je vais aller chercher mon café sous le regard avisé de ce bon vieux Jo, et si vous faites le moindre geste, il tire ! Compris !

Une fois ces précisions apportées, il se dirigea plein d'arrogance vers le distributeur aux allures futuristes. Il se servit une tasse qu'il prit un temps démesuré à boire. Tout le monde attendait avec impatience la suite tandis que Claire Kroll semblait s'amuser de ce comportement. Mais c'était bien la seule.

— Bon, et bien maintenant, continuons. Je disais donc, deux problèmes à régler. Tout d'abord M. Bickman et ses phobies inconscientes de prêtre maya. Bickman, le sauveur de pauvres hères perdus dans des croyances idiotes. Cet exalté a failli dévoiler au monde entier un plan parfaitement maîtrisé et dissimulé jusqu'alors ... Et vous, Weber ! Lancé à la recherche d'une cellule

terroriste inexistante. Vous auriez bien fini par trouver quelque chose de gênant pour nous.

Lefleg trouvait ce monologue très vexant. On ne faisait visiblement aucun cas de sa présence et encore moins des ses interventions. Il se sentait totalement en dehors du coup et voulut le faire savoir. Abel, en habile meneur d'hommes, remarqua cette légitime frustration. Il se tourna vers lui et ne le laissa même pas commencer sa phrase.

— Quant à vous Inspecteur. Je ne vous oublie pas ! Mais vous étiez tellement persuadé que tout ceci était un problème de voyous méditerranéens lancés aux basques de M. Gily et de ses dettes. Nous n'avions pas grand-chose à craindre de votre côté. N'est-ce pas Claire ?

— Effectivement, Inspecteur, je suis désolée, mais nous ne jouions pas dans la même cour. Nous pistons votre activité depuis votre arrivée sur cette enquête. Vos moindres coups de fil ou les recherches internet menées par vos collaborateurs n'ont plus de secrets pour nous. Alors nous avons vite compris que vous faisiez fausse route. Cela dit, vous êtes tout excusé, même le brillantissime M. Bickman s'est longtemps trompé à notre sujet. Mais j'imagine qu'il était particulièrement rassurant pour lui de ne pas avoir à se sentir coupable. Une fois suffisait, je suppose. Il avait déjà pris à son compte la mort de huit adolescents et de son cousin. Il devait être difficile d'accepter la responsabilité de nouveaux meurtres et plus facile d'envisager un Marc Gily responsable de tout. N'est-ce pas Charles ?

Charles ne disait pas le moindre mot. Mais Claire se trompait. Il avait été aveuglé, il y a dix ans, par l'horreur de la vérité. Son seul refuge avait été l'enfouissement de toutes ces scènes atroces au plus profond de lui-même. Mais la création inconsciente d'AhKinChilan avait été le signe de sa révolte et de sa prise de conscience. Elle avait certes enclenché un terrible processus, mais aujourd'hui, il ne voulait plus porter la culpabilité de ses actes sans réagir. Son silence n'était pas une fuite mais un moyen de réfléchir à la manière de se sortir de cette impasse.

— Toi Weber, je dois reconnaître que tu as été assez prévisible finalement. Nous savions que tu allais te lancer aux trousses

d'AhKinChilan malgré les ordres. Et j'ai convaincu Abel de te laisser aller jusqu'au bout de tes recherches. Ta chasse aux terroristes aurait peut-être abouti à la neutralisation du prêtre. Nous y trouvions notre intérêt. Hélas, vous voici tous les deux ici. Nous allons donc être obligés de faire, nous-mêmes, le sale boulot.

Abel acquiesça. Il se tourna vers ses prisonniers, et avec un sourire tragique, il leur fit part de la fin de l'histoire à la manière d'un journaliste TV déclamant la nécrologie du dernier héros de la patrie.

— Si vous le souhaitez Weber, je peux vous avoir une belle médaille, à titre posthume bien sûr. Pour service rendu à la nation ! Avoir voulu vous attaquer, seul, à cet impressionnant cyberterroriste d'AhKinChilan, c'était très courageux, héroïque même ! AhKinChilan, un pirate de la pire espèce, menaçant d'infecter la planète d'un virus indécélable et particulièrement destructeur qui aurait mis le monde informatique à genoux pour des mois.

Abel jouait la comédie à merveille. Fier de ses effets, il se tourna vers Claire et lui demanda, d'un ton anodin, si elle n'avait pas un petit virus en réserve. Il le ferait passer pour le « malware » le plus dangereux de la décennie et le tour serait joué.

— Je n'aurais aucune difficulté à faire croire à cette histoire, je vous assure, ça marche toujours ! Du faux bug de l'an 2000 à l'hypothétique fin du monde, il y a toujours assez de gogos pour croire à la catastrophe si on y met suffisamment les formes. Il est même encore plus facile de désigner un coupable et de le jeter à la vindicte populaire. Quant à moi, on me blâmera de ne pas vous avoir cru. On me reprochera de vous avoir laissé partir seul, dans cette enquête qui vous aura coûté la vie ! Peu importe, la retraite anticipée ira très bien au millionnaire que je serai devenu. Mais le plus important est ailleurs ! Il s'agit de votre fait de gloire, mon cher Weber ! Votre ultime succès ! Vous en serez décédé bien sûr. Mais vous aurez réussi, dans un souffle ultime, à sauver le monde. Vous aurez tué le cerveau de toute cette affaire avant qu'il ne frappe. Vous aurez tué cet infâme AhKinChilan ainsi que son meilleur ami. Un ami zélé à la recherche d'argent pour financer ses activités dans les cercles crapuleux de la région. Vous aurez été aidé en cela par un as de la police locale. Hélas, qui n'aura pas survécu



non plus. Et, par vos actes héroïques, vous aurez empêché la propagation du mal informatique absolu ! Vous voyez Lefleg, vous aussi vous aurez votre heure de gloire. Quelle triste, mais belle fin. Ce n'est pas si mal pour un petit Inspecteur de province.

Abel fit une pause, regarda son auditoire, et put constater que ses quatre prisonniers ne semblaient guère goûter à ce scénario. Cela ne l'empêcha nullement de continuer avec encore plus de trémolos dans la voix.

— Je vois déjà vos deux cercueils dans la cour d'honneur des Invalides. Le Président de la République, en personne, vous félicitant au nom de la nation reconnaissante, usant de métaphores grandiloquentes comme il sait si bien le faire. Vous pensez ! Dans un tel environnement. Les symboles mayas, la bataille homérique du bien contre le mal, contre le « Dieu de la mort » en personne. Le sauvetage du monde, alors que tous croyaient en sa fin ! Non, je vous assure qu'il y a de quoi faire un merveilleux discours, très émouvant, à n'en pas douter ! Les gens auront les larmes aux yeux. Vous aurez même des écoles qui porteront votre nom ... Ah Weber, vous étiez un bon élément !

Une fois encore Abel fit attendre son auditoire. Puis, pour donner le top départ de la prochaine étape à ses équipes visiblement habituées à ses longs discours, il reprit une dernière fois la parole.

— Bon, je crois que votre route s'achève ici. Laissez-nous juste le temps de préparer notre petite mise en scène. Il faut tout de même créer un minimum de décorum pour rendre cette superbe allégorie crédible aux yeux d'une population toujours prête à glorifier ces héros. Et puis, nous vous dirons adieu.

Pour honorer la fin de cet éloge funèbre, une sonnerie stridente et inattendue retentit. Il ne s'agissait pas d'un « fermer le ban », comme cela aurait eu lieu dans la cour d'honneur des Invalides. Plus prosaïquement, une vulgaire alarme d'intrusion s'était déclenchée. Julie regarda ses écrans de contrôle. Rien ne semblait bouger dans les étages, ni dans le jardin. Claire n'en était pas moins inquiète et le colonel retrouva très rapidement ses réflexes purement militaires.

— Denis, Jo, montez voir ce qui se passe, exécution !

Marc essayait de capter le regard de son ancienne maîtresse. Il avait senti chez elle de plus en plus d'hésitations à l'énoncé de leur avenir morbide.

C'était le moment d'agir. Si elle n'était plus d'accord avec les plans macabres qu'elle venait d'entendre, il fallait faire vite. Lefleg continuait à tenter de distendre ses liens, mais cela s'avérait plus compliqué que prévu. Weber, lui aussi, semblait éprouver de grosses difficultés. L'interminable discours du Colonel n'avait pas suffi. Seule Julie pouvait encore les tirer d'affaire.

Claire, elle, était toujours absorbée par les images du parc et des étages supérieurs. Elles défilaient en boucle sur les écrans et on voyait les deux tueurs chercher ce qui avait pu provoquer l'alarme. Leur course hésitante révélait à tous leur incapacité à mettre la main sur les intrus. Abel ne supporta pas cet aveu de faiblesse. Pestant contre leur incompétence, il monta les rejoindre laissant seules les deux femmes face à leurs prisonniers.

Julie, terriblement troublée, balayait inlassablement du regard les écrans de contrôle, les yeux implorants de Marc et le visage crispé de Claire. Ce mouvement perpétuel trahissait la grande confusion qui régnait dans son esprit. Elle était perdue et le choix n'était pas facile à faire. D'un côté, il y avait un quadruple meurtre. De l'autre, la vénération sans faille envers son amie et les millions d'euros. Une telle somme lui permettrait enfin d'arrêter cette vie clandestine. Et puis changer de camp maintenant ne remettrait pas en cause sa complicité avérée dans ces enlèvements. Elle resterait une complice et elle serait jugée pour ça. Mais, si elle les aidait à s'échapper, on en tiendrait nécessairement compte. Tout se bousculait dans sa tête. Elle avait toujours suivi Claire. Ses sentiments amoureux l'avaient conduite à accepter toutes les tâches les plus indues. Mais là, le dénouement proposé par le Colonel Abel allait trop loin et le dernier regard de Marc finit par la convaincre.

Elle prit enfin sa première décision, seule, en son âme et conscience. Elle attrapa un énorme classeur rempli de documentations sur son bureau et frappa de toutes ses forces la nuque de Claire. Cette dernière eut à peine le temps de se retourner,

lâcha son revolver et perdit légèrement connaissance. Julie, choisissant définitivement son camp, en profita pour défaire les liens de Lefleg. Enfin libre, il se jeta sur l'arme et mit en joue Claire encore sous le choc.

— C'est fini, Madame Kroll, les mains en l'air ! Julie, allez libérer les autres maintenant.

— Tu me le paieras Julie, tu me le paieras !

Julie, tremblante, continuait à détacher Weber, Charles et enfin Marc qui lui sauta dans les bras.

— Elle ne vous paiera rien du tout. Des oranges aux Baumettes, et encore.

Weber attrapa le bras de Claire et aida l'inspecteur à l'attacher provisoirement au pied de la table.

— Bon ce n'est pas le tout, mais il nous reste les trois autres maintenant.

Weber s'installa devant les écrans de contrôle. Le spectacle vidéo proposé le ravit. Il y avait également eu de l'action et des changements dans les étages. Lefleg reconnut Fanon dans le rôle principal. Il passait les menottes à Denis, tandis qu'un autre type, qu'il ne connaissait pas, tenait en respect de manière assez maladroite, ce bon vieux Jo. L'inconnu paraissait assez jeune, genre premier de la classe et le teint plutôt pâle pour la région. Il semblait avoir sympathisé avec le vieux policier bourru, une autre véritable prouesse. Par contre, aucune image n'indiquait le sort du Colonel. Weber faisait défiler nerveusement les différentes vues de la maison et du parc, sans succès. L'idée qu'Abel puisse s'être échappé lui était insupportable.

— Ne t'inquiète pas Weber, on va le coincer le metteur en scène. Ses Invalides en grande pompe, c'est pas pour demain. Y va apprendre à le connaître l'Inspecteur de province. Allez viens on remonte voir ce qui se passe là-haut, en vrai. Parce que moi la télé, ça n'a jamais été mon truc ...

— Sur un point au moins, Claire avait raison ... Inspecteur, vous n'arrêtez jamais, vous, hein ?

— C'est le midi, mon cher Weber, le midi, ... on est comme ça. Bon, les jeunes, on y va, on remonte à la surface. Et on ne file pas à l'anglaise, hein ! Parce qu'on a encore plein de trucs à se dire.

Weber, impatient d'en savoir davantage sur le sort de son supérieur, avala les escaliers menant au salon quatre à quatre. Lefleg s'occupa de Claire. Il lui avait soigneusement ligoté les mains et la poussait fermement à monter les marches. Elle subissait le contre coup de la trahison de son amie et ne disait plus un mot. Les trois autres suivaient librement. Le geste salvateur de Julie l'avait provisoirement mise à l'abri des représailles policières.

Une fois dehors, tous mirent quelques secondes à s'habituer à la forte luminosité. Le parc grouillait d'agents et de voitures, gyrophares allumés, ayant mis à mal ce pauvre gravier blanc. Visiblement Fanon n'avait pas lésiné sur les moyens et leur arrivée avait dû se faire façon cow-boy. À tel point qu'ils avaient failli percuter une Audi Q8 qui descendait l'avenue.

— Fanon, mon vieux, tu nous tires d'une sale affaire. Je te revaudrai ça !

— Il n'y a pas de quoi. Heureusement que tu avais quand même pris le temps de nous informer de ta destination, et que ce jeune homme nous a filé quelques indications, précieuses. — Puis d'un geste auguste d'empereur romain, il présenta l'aspirant Colin. — Il travaille dans un service dont j'ai oublié le nom. Un truc à coucher dehors qui cherche les voyous sur internet, tu vois le genre ...

Lefleg regardait son vieux collègue, l'air intrigué. Cela faisait bien longtemps qu'il ne l'avait vu apprécier quelqu'un.

— Ça va pas Lefleg, tu m'as l'air un peu perdu.

— J'attends juste que tu me racontes toute l'histoire mon ami. J'aimerais bien savoir comment vous avez mis tout ça en place ... et si vite !

— Bah, en fait, c'est tout simple. J'avoue que ton nouveau copain là, Weber, Morin et moi, on le sentait pas de trop ... Alors on a voulu en savoir un peu plus. Et on a commencé à se rencarder auprès de son truc au ministère. De fil en aiguille on est tombé sur Colin. Un bon petit gars, je te le dis. Au début, j'ai pas tout compris. Tu me connais, ça parlait d'internet, de virus et de trucs comme ça. Morin il avait l'air d'être d'accord, alors je me disais que ce devait être du sérieux. Et moi, même si les ordinateurs, c'est pas ma tasse de thé, j'ai toujours eu du flair pour savoir avec qui travailler. Alors

on lui a dit ce qu'on savait et Colin, il a pris le TGV pour se joindre à nous et essayer de vous retrouver vivants. Entre temps, on a continué à essayer de te joindre, mais tu ne répondais jamais. Colin en arrivant ici, nous a dit que cela était dû à des brouilleurs et à tout un équipement électromagnétique installé dans le parc. Quant à Morin, il a pris en chasse un type plutôt du genre trapu et habile qui essayait de s'enfuir par une porte dérobée en haut du jardin. Trois gars l'accompagnent, j'espère qu'ils vont réussir à le serrer.

— Colin, je vous avais demandé de ne pas bouger... Merci d'avoir transgressé mes ordres. Mais que ça ne devienne pas une habitude, n'est-ce pas. Sinon, à part avec ces messieurs de la police, comment êtes vous arrivés jusque là ?

— J'ai fini par localiser BulucChabtan. Et j'ai commencé à fouiller un peu. Je cherchais à comprendre ce qu'AhKinChilan avait découvert et je suis tombé sur des trucs au sujet des perturbations électromagnétiques et des impacts sur les moyens de communication. Ça devenait sérieux. J'ai voulu en parler au Colonel, mais on m'a fait part de son absence. Alors que j'étais sur le point de vous avertir, l'inspecteur Fanon m'a appelé et m'a dit où vous en étiez. On s'est raconté nos histoires. On a tout de suite senti que quelque chose ne tournait pas rond. Alors je suis venu. Ils m'ont récupéré à la gare de Nice et nous sommes arrivés directement ici avec les renforts que vous voyez là. C'est joli non, toutes ces lumières qui clignotent ?

— Colin, votre côté artiste me fascinera toujours ! Et encore, vous n'avez pas vu la magnifique salle machine installée au sous-sol. Une merveille !

Weber se mit à sourire, certain que Colin allait apprécier bien davantage cette partie de la maison plutôt que ce parc splendide et sa vue magnifique.

— Et bien, mon cher Colin, je dois bien vous l'avouer. J'avais tout faux. Il n'y a pas plus de terroristes ici que sur la planète Mars. Mais je peux quand même vous présenter AhKinChilan en personne. M. Charles Bickman, brillant étudiant, une sorte de génie touche-à-tout. Quant à BulucChabtan, nous aurions plutôt affaire à une entité bicéphale. Voici la première tête, Mme Claire Kroll, professeur à l'École Normale Supérieure et dont les activités annexes semblent bien connues de nos services, je vous raconterai.

Quant à la deuxième tête, vous allez être surpris. Et nous allons avoir beaucoup de travail dans les jours qui vont suivre.

C'est à ce moment précis que Morin revint avec le Colonel Abel, les mains menottées derrière le dos. La surprise du jeune aspirant fut moins démonstrative que prévu. Il avoua même que plusieurs indices lui avait déjà fait douter de la probité du Colonel. Il n'avait pas imaginé une telle implication, mais à plusieurs reprises, le comportement d'Abel dans certaines affaires lui avait paru très étrange. Colin allait même plus loin. Il n'excluait pas que le chef du CEASN puisse avoir des complices au sein du ministère. Ce qui, de sa part, signifiait avoir fouillé dans les méandres de leurs disques durs pour trouver des preuves.

Dans le parc, les choses se calmaient petit à petit. Tous les méchants n'étaient plus en état de nuire. Morin avait installé Abel sur un fauteuil du petit salon, au rez-de-chaussée, et Weber s'assit tranquillement face à lui avec la ferme intention de le faire parler. Il n'envisageait pas une seule seconde d'en référer en haut lieu avant de connaître le fin mot de l'histoire.

Lefleg voulut assister à l'interrogatoire en dépit des questions de sûreté nationale. Les protocoles de sécurité restaient très clairs à ce sujet. Toute personne étrangère aux services accrédités ne pouvait y participer. Mais la situation si particulière amena Weber à faire une nouvelle entorse. Lefleg, de son côté, demanda habilement à ses deux compères d'aller fouiller toute la maison. Une manière de ne pas trop éventer « le secret défense ». Weber commença alors à poser ses questions. La superbe et le ton théâtral d'Abel laissèrent la place à des aveux curieusement très rapides. Dès les premières secondes, il confirma les informations révélées par Claire et finit par apporter la dernière pièce du puzzle. Il n'était pas du tout question de défense nationale, de piratage d'état ou encore moins de course à l'armement. L'affaire était beaucoup plus terre à terre que cela. Il ne faisait aucun doute que l'argent avait été le seul moteur de toute cette drôle d'histoire.

Weber, se sentait soulagé. La trahison de son supérieur n'avait pas pour but de mettre la nation en danger. Il ne pouvait l'expliquer mais cette justification lucrative des faits lui semblait bien moins

grave. C'était probablement pour les mêmes raisons qu'Abel avait accepté si facilement de parler et avait suivi cette voie.

En fait Claire Kroll avait commencé à infecter les réseaux de téléphonie mobile avec son cheval de Troie dès la fin 2011. Elle l'avait appelé « L'ère du Verseau », en hommage au changement de mois galactique qui aurait lieu en cette fin d'année. Ce changement, combiné à la fin du cycle de notre système solaire, avait fait courir les plus folles rumeurs de fin du monde. Faisant fi de ce cycle prophétique de 25 920 ans, « L'ère du Verseau », lui, allait continuer à se propager à grande vitesse de manière à ce qu'avant le 21 décembre 2012, la majeure partie des téléphones du monde entier soit touchée !

Elle avait réussi à mettre en place le plus grand « botnets » de tous les temps. Rien n'était détectable avant que le virus ne soit activé. Le principe était tout simple, son déclenchement était basé sur la date fatidique et sur l'interruption massive des télécommunications.

Marc avait vu juste, une fois le black out terminé chaque utilisateur rallumerait son portable. Au moment de la reconnexion aux réseaux, un petit programme se déclencherait de manière totalement transparente pour l'utilisateur. Il agirait alors de la même manière que la surtaxe mise en place lors de l'envoi de certains SMS. Il prélèverait une certaine somme d'argent des différents forfaits utilisés et transférerait le tout sur un compte dans une île paradisiaque et pas trop regardante. Pour que cela fonctionne Claire avait imaginé deux idées très simples mais qui mises bout à bout devenaient géniales. Premièrement, il fallait que les sommes prélevées soient minimales pour ne pas attirer trop vite l'attention. Deuxièmement, et c'était là l'essentiel, il fallait que tout se passe dans un laps de temps très court pour que sa fortune soit faite avant que son virus ne soit découvert. Si elle l'avait activé dès maintenant, elle n'aurait pas pu profiter de l'effet de masse avant qu'un utilisateur, un peu trop regardant, ne découvre la supercherie. C'est pourquoi, il lui était indispensable d'attendre la date fatidique du 21 décembre 2012 pour gagner ces sommes pharaoniques.

La tempête solaire sans précédent qui allait s'abattre sur la terre allait perturber tous les téléphones portables de la planète en une

seule fois. Donc une fois les perturbations électromagnétiques passées, plus d'un milliard de personnes rallumeraient leurs portables et exécuteraient en quelques minutes, son programme de transfert d'argent.

Plus d'un milliard de surtaxe au profit de son compte à elle !

Les services spécialisés découvriraient peut-être la manipulation, mais trop tard ! Les opérations bancaires seraient terminées et validées. Et elle, elle serait devenue très, très riche ! Dans son esprit, ce processus ne volait pas vraiment les utilisateurs. Les sommes prélevées unitairement étaient si faibles ! Ce n'était pas pire que ces jeux stupides où répondre par SMS à combien font deux plus deux coûtait aux « joueurs » plusieurs euros par envoi !

La réelle difficulté n'avait pas été d'écrire le programme de prélèvement de la surtaxe, mais bien d'infecter les téléphones à l'avance pour que tout soit prêt à l'instant T. C'est là qu'elle avait mis à contribution ses talents si particuliers. L'idée était surprenante et particulièrement habile. La prolifération habituelle du virus par échange de données d'un téléphone à un autre aurait pris beaucoup trop de temps. Cabir l'avait démontré. Il fallait jouer à plus grande échelle. Alors elle développa un système de propagation tout à fait original. Elle allait utiliser les serveurs et les antennes relais. Tous ces réémetteurs qui jalonnent la planète pour que chaque utilisateur, aux quatre coins du monde, puisse téléphoner pour dire qu'il était sur le pas de sa porte. Le maillage était tellement dense qu'un téléphone passait d'un relai à un autre très rapidement. Une fois infecté, il contaminait un nouveau relai, qui à son tour, contaminait tous les téléphones qui transitaient dans sa zone. Du très grand art ! Elle avait calculé qu'en un an, au minimum plus d'un milliard d'appareils serait touché.

Hélas, AhKinChilan et son feuilleton étaient apparus. Très vite, au cœur de ses fausses démonstrations, il se mit à décrire sa propre version de la fin du monde. Dans les fameux épisodes décriés par Claire Kroll, Charles s'était servi des écrits du sixième chapitre du Livre d'Apocalypse, le dernier livre de la bible.



Jésus, ouvrant les quatre premiers sceaux, l'avait particulièrement marqué. Il avait immédiatement vu la manière de transposer les quatre cavaliers dans un environnement moderne et technologique. Et bien en marge de ses démonstrations et du récit principal, il avait établi sa propre symbolique des fléaux du monde. Charles avait assimilé le cheval blanc et son cavalier, arc bandé, à tous ces faux Christ emplis de leurs religions mensongères. Illusoires prophètes qui inondent les communautés crédules du net, entraînant les plus faibles à commettre des actes irréparables.

Le second sceau brisé libérait le cheval rouge. Son cavalier tendant une épée et symbolisant la guerre avait aussi particulièrement inspiré Charles. Il avait ainsi parlé des innombrables attaques informatiques à l'encontre des sites protégés du monde entier. Puis il avait projeté la disette, symbolisé par le troisième cheval, de couleur noire et monté par un cavalier portant une balance. Charles en avait fait une parabole du dernier effondrement boursier. Effondrement de février 2012 qui avait ruiné des millions de gens suite à des manipulations malveillantes des systèmes informatiques de contrôle des marchés. Et enfin, le quatrième symbolisait la Mort. Son cheval pâle avait trouvé aux yeux de Charles une représentation parfaite de la fin de toute forme de communication due aux perturbations électromagnétiques à venir.

Cette description actuelle et informaticienne des héros apocalyptiques du Nouveau Testament n'était pas très approfondie. À peine quelques allusions aux prémisses de la fin du monde ! Allusions utilisées pour appuyer ponctuellement les syllogismes mathématiques de Charles.

Oui la fin du monde aurait bien lieu car les signes étaient là ! Rien de plus ! Mais à travers ces fausses constructions logiques, Charles avait désigné les failles des réseaux internet. Ses cavaliers dévoilaient involontairement la manière de mettre à mal les moyens de communication et surtout, d'en reprendre le contrôle par le biais de « machines zombies ». Pouvant être activées à tout moment, elles maîtriseraient tout transfert d'informations.

Tous ces éléments n'avaient jamais été les thèmes majeurs de ses démonstrations. Et il n'avait pas fait le rapprochement, pas plus

qu'il n'avait compris les menaces de BulucChabtan. La création de ce « Dieu de la mort » était l'idée de Claire bien entendu. Elle devait stopper les révélations de son ancien élève sans pour autant attirer l'attention sur ce qu'il avait écrit entre les lignes ! Car d'autres auraient pu se focaliser sur ses annexes technico-mystiques et comprendre la faille. Comme Abel l'avait fait lors des premiers rapports de son lieutenant.

Les spécialistes de la sécurité informatique auraient commencé à imaginer la possibilité réelle d'une attaque. Et donc entrevoir la manière d'y échapper. Des analyses précises auraient fini par découvrir que les portables étaient infectés. On aurait mis en place des parades. On aurait développé des antivirus et une nouvelle fois, Claire n'aurait pas touché un seul euro ! Elle ne voulait plus se faire berner. Alors elle décida de le faire taire. Elle essaya tout d'abord de censurer informatiquement les posts de Charles. Abel ne pouvait pas l'expliquer mais cette manœuvre avait échoué. Devant cet échec elle décida de l'attaquer à coup de mysticismes exacerbés. Il fallait l'effrayer sans avoir à parler des aspects scientifiques de ses écrits.

Cela n'avait pas marché ! Elle ne pouvait pas imaginer qu'au lieu d'écartier Charles de cette voie dangereuse pour elle, elle allait réveiller en lui des instincts guerriers et vengeurs. Des instincts qui lui avaient fait perdre toute notion de peur et allaient le pousser jusqu'au bout de son combat !

Bien sûr tous ces aveux étaient ceux du Colonel. Et cette version des faits ne laissait plus guère de considération envers sa complice. Il la chargeait de tous les maux. Weber commençait même à entrevoir une future défense basée sur la nécessaire implication d'Abel, à la manière d'un agent double et pour le bien du Service. Claire allait raconter une histoire bien différente. Une histoire où sa propre responsabilité était bien faible. Mais il en était toujours ainsi.

Tous se retrouvèrent en garde à vue chez Lefleg. Pour la forme, car le dossier allait rapidement lui échapper pour des raisons de sécurité d'état. Il n'en prenait pas ombrage. Il regrettait juste qu'AhKinChilan n'ait pu continuer son histoire. L'inspecteur avait fini par accepter que Bickman n'avait rien manigancé de réellement répréhensible. Au contraire, son idée de décrédibiliser tous ces faux prophètes aurait peut-être permis de faire réfléchir tous ces jeunes

gens en quête de mysticisme. Peut-être qu'ils ne croiraient plus n'importe quel sorcier. Et égoïstement, Lefleg imaginait ne plus avoir à revivre ces scènes atroces où des corps d'adolescents crédules se retrouveraient gisants sur le sol. Alors, il avait demandé à Charles de continuer à diffuser son feuilleton, en changeant la forme bien entendu, mais en gardant le fond. Charles demanda le temps de la réflexion, mais le cœur n'y était plus.

AhKinChilan lui avait permis de régler enfin ses comptes avec son propre passé. Et ce n'était déjà pas si mal.

Marc et lui avaient fini par accepter leurs torts respectifs et s'étaient promis de se confier à l'autre, davantage, comme le font de vrais amis.

Il ne restait plus qu'à trouver une solution pour satisfaire les amis de M. Ceccarelli. Et là, Marc n'avait pas pu s'empêcher de demander à Weber que l'on pense à eux !

Charles et lui avaient quand même largement contribué à mettre sous les verrous de dangereux cybercriminels. Marc, toujours un brin outrancier, se vantait même d'avoir sauvé le monde. Et ça, ça valait bien un petit quelque chose. La seule réponse à ce « discret » appel du pied fut le rire tout provençal de Lefleg et le problème de Marc Gily restait apparemment sans solution.

L'inspecteur avait mis en place une protection policière. Mais cela ne pouvait pas durer éternellement. Des dettes de jeu contractées dans des cercles clandestins n'étaient pas très légales. Mais, là-aussi, Lefleg avait sa petite idée. Quand à l'optimisme de Marc, il n'était jamais mis à mal très longtemps, et on l'entendit demander à son ami, un soir au Domaine du Pin Parasol.

— A propos, tu ne m'avais pas dit que tu avais trouvé un système de jeu intéressant et plein de promesses lors de ta dernière soirée à Cannes ...



## Epilogue

Charles et Marc récupéraient tranquillement au Domaine depuis trois jours. La saison était terminée, mais ils n'avaient pas le courage de repartir dans la grisaille du nord. L'été indien restait toujours plus agréable ici, et Lefleg leur avait demandé de ne pas trop s'éloigner pour régler les derniers aspects de l'enquête. À nouveau, il avait conseillé à Marc de ne pas trop s'inquiéter d'Alfred Beau sourire. Le ton très énigmatique de l'inspecteur ne l'avait guère convaincu.

Quant à Weber, il avait profité de la venue de Charles et Marc au commissariat pour restituer les ordinateurs « empruntés » lors de sa visite au 58 Acassi. Il ne faisait aucun doute que le contenu des disques durs avait été recopié. Charles opposa un désaccord de principe mais il n'avait guère les moyens de revendiquer davantage. Depuis leur retour à l'Acassi, Charles Bickman n'avait cessé de repenser à toute cette affaire. À la proposition insistante de Lefleg tout d'abord. AhKinChilan devrait continuer à diffuser son feuilleton. Charles n'y voyait plus guère d'intérêt mais les fans du prêtre le pressaient également de continuer. Alors il avait édulcoré ses derniers épisodes et dévoilé la supercherie plus rapidement que prévu. Il n'avait même pas pris le temps de regarder les réactions suscitées par la mise en avant de sa fausse démonstration.

En fait son esprit tournait en boucle sur le plan de Claire. Sa trahison lui restait en travers de la gorge, mais il devait bien reconnaître que techniquement, elle l'avait bufflé. Après plusieurs heures de recherche. Il avait enfin compris le mécanisme de « L'ère du Verseau ». Son idée était si simple, mais si efficace ! Claire était décidément très forte. Charles ne lui pardonnerait jamais la tentative de meurtre mais, obnubilé par les avancées technologiques de la propagation, il avait définitivement écarté de son esprit la notion même de vol.

Un cent par utilisateur. La quasi-totalité d'entre eux ne se rendrait compte de rien. Et il n'était pas plus malhonnête de prélever ce cent que de justifier les arrondis bancaires.

Weber, lui, s'était plutôt focalisé sur les modes de prolifération. Et plus encore sur la manière d'éradiquer la bête sans informer le grand public de ce qui avait pu se passer sur leur portable. Charles imaginait tout le service lancé à la traque au virus. Ils allaient avoir énormément de difficultés pour y parvenir. La meilleure méthode consisterait certainement à utiliser le procédé de Claire mais cette fois-ci, en diffusant et propageant l'antivirus en toute discrétion. Le CEASN aurait probablement le temps d'y parvenir d'ici le 21 décembre.

Charles en ressentait une certaine déception. Inavouable certes, mais bien réelle. Durant la nuit du deuxième jour, il s'était réveillé en sursaut. La technique d'activation du virus l'avait troublé. Immédiatement il s'était lancé dans l'écriture d'un programme lui permettant d'accéder aux couches basses de « l'operating system » de son tout nouveau Smartphone. Statistiquement il avait toutes les chances d'avoir été infecté. La question de sa décontamination restait plus floue mais il était pratiquement impossible que toutes les antennes relais soient déjà en mesure de diffuser le correctif. Après plusieurs secondes d'hésitation, il prit le téléphone portable, le connecta au PC et analysa en détail son contenu. Comme prévu, Charles y retrouva les quelques lignes de code de « L'ère du Verseau ». Il avait vu juste, durant un ou deux mois le virus pourrait encore être déclenché et sévir. A une échelle moindre ; évidemment, la notion de coupure généralisée de tous les réseaux ne pouvant se produire que le 21 décembre. Mais d'ici là, si le virus était activé, il pourrait agir ponctuellement chaque fois qu'un utilisateur éteignait et rallumait son téléphone. Cela n'arriverait pas des milliards de fois, mais cette manipulation restait tout de même assez fréquente. Charles nota cette possibilité dans un coin de sa mémoire. Tout comme le fait de devoir prévenir Weber de sa dernière découverte.

Le troisième jour, à 17 h 30, Charles reçut un mail étrange. Sa date d'envoi n'était pas normale. Il avait mis plus de 72 heures à lui parvenir. En détaillant les entêtes, il comprit rapidement que ce délai avait été programmé. La personne qui lui avait envoyé ce message avait volontairement retardé son arrivée. Comme s'il avait deviné que sa messagerie serait surveillée pendant quelques jours.

Mais le plus surprenant restait la localisation du serveur d'émission. Cannes !

Et puis, Charles comprit. Il pianota frénétiquement sur son ordinateur durant plus de deux heures puis hésita à joindre Weber. Et comme souvent, Marc, mit fin à ces atermoiements en proposant à son ami d'aller dîner en ville. Charles, contre toute attente, accepta. Il éteignit son ordinateur la mine réjouie, regarda son téléphone portable et le mit dans sa poche. Ils montèrent dans la petite voiture de location et prirent la route de Saint-Raphaël.

Toutes ces aventures n'avaient pas réussi à changer leurs habitudes et ils décidèrent d'aller manger au « Lodge ». Il n'y avait plus grand monde mais l'ambiance restait fort agréable. Le soleil, sur le point de se coucher, donnait une luminosité orangée au bord de mer. La surface de l'eau, sans ses baigneurs, était d'un calme apaisant. La température s'était rafraîchie mais elle n'empêchait en rien de dîner dehors. Un peu plus forte que d'habitude, la musique jazzy masquait habilement le manque de festivité. Il y avait dans cette période de fin de saison une atmosphère très particulière. Les gens encore présents se sentaient privilégiés. Ils pouvaient profiter de ces derniers jours de vacances en toute sérénité. Un repos du guerrier bien mérité pour tous ces animateurs des nuits azuréennes, satisfaits du travail accompli. Le personnel était plus attentif, plus détendu aussi, et le repas se déroula tranquillement, sans exubérance forcée. Charles repensait à son dernier déjeuner ici. Il en éprouvait une certaine tristesse. Mais le fait d'avoir échappé à la mort arrivait finalement à lui faire oublier tout le reste. Les deux garçons commençaient même à rire de leurs actes insensés durant ces deux mois d'été. Puis le restaurant se vida et ils se retrouvèrent les derniers encore à table. Le bar n'était guère plus animé et Marc demanda la note.

Il ne leur restait plus qu'à rejoindre leur voiture. Marchant vers le parking, ils s'approchèrent du casino. Les néons rouges clignotaient à la manière d'un message émis en morse. Charles comprit immédiatement les appels lourdingues de son ami et déclina l'invitation !

— Ah non, Marc, c'est fini tout ça ! Et le coup de l'appel venu d'ailleurs, j'ai déjà donné, merci !

— Allez juste une minute. C'est le seul endroit où il reste encore un peu de monde. Et je plaisantais, les néons ne m'ont rien dit du tout ... c'est promis ! Et puis souviens-toi, Cannes, ton idée de martingale ...

Charles sourit à l'idée que son ami ne changerait jamais. Et il accepta d'entrer prendre un verre. Passé la grande porte vitrée, Marc insista de très nombreuses minutes pour aller dans les salles de jeux. La tension accumulée ces derniers jours redevenait vite palpable et la discussion avait même failli mal tourner. En tout cas elle n'était pas passée inaperçue auprès du personnel. On leur avait demandé gentiment, mais fermement, de se calmer ou de sortir. Profitant du léger incident, l'un des agents de sécurité du casino décrocha discrètement un téléphone interne à l'établissement. Charles, satisfait d'avoir enfin réussi à tenir tête à son ami, n'y prêta pas attention et se dirigea vers le bar du rez-de-chaussée. Près des machines à sous et loin des tables de roulette.

Le calme était revenu et à nouveau ils plaisantèrent en s'installant au comptoir. Là aussi la fin des vacances semblait produire ses effets et les barmans se faisaient rares. Au bout d'un certain temps, ils réussirent à commander enfin deux Mojitos que Charles régla en liquide. Ne sachant que faire de sa monnaie, il tourna son tabouret vers la salle et glissa les deux pièces dans la machine juste en face de lui. Il appuya machinalement sur le bouton et se retourna sans prêter la moindre attention aux mouvements des rouleaux. Un habitué aurait probablement trouvé le temps un peu plus long que d'habitude. Soudain, la machine se mit à hurler et à clignoter comme un sapin de Noël. Quelques secondes après ce fracas sonore et lumineux il vit arriver un monsieur en smoking.

— Félicitations ! Vous êtes notre gagnant de l'été !

— Charles, ce n'est pas possible, tu as gagné le Jackpot !

Charles ne comprenait pas vraiment ce qui se passait tandis que Marc sautait plus énervé que Zébulon devant son manège enchanté.

— Tu as gagné Charles, tu as gagné !

Le monsieur en smoking se présenta sous le nom de Dubrin. Il le félicita et lui demanda avec insistance de le rejoindre dans son bureau pour régulariser la situation et lui régler ses gains. Après tout ce qui s'était passé ces dernières semaines, Charles marqua un



temps d'arrêt. Marc réussit à le convaincre et ne put s'empêcher de les accompagner. Après être passés derrière les rideaux rouges qui encadraient la grande porte du fond de la salle, ils se retrouvèrent dans un petit couloir plutôt sombre. Ils suivaient monsieur Dubrin, mais Charles restait sur ses gardes. Marc, lui, se comportait comme le gagnant dans cette affaire. Au bout de quelques secondes, l'homme au smoking les pria d'entrer dans son bureau. A l'intérieur deux jeunes femmes en tenue d'hôtesse tenaient un plateau couvert de coupes de champagne.

La présence de ces deux femmes aurait dû rassurer Charles. Mais la dernière fois qu'il avait vu ainsi deux personnes du sexe dit faible, debout à l'attendre, il avait failli y laisser la vie. Son angoisse commençait même à éteindre l'euphorie de son ami. Marc se disait que quelque chose avait dû une nouvelle fois lui échapper.

— Allons messieurs, un peu d'enthousiasme, tout de même. Vous venez de gagner trois cent mille euros ! C'est vrai que sur l'instant on a toujours du mal à y croire, n'est-ce pas ?

M. Dubrin se mit à rire et proposa aux deux garçons de prendre place. Ensuite les hôtesse se rapprochèrent et servirent à chacun une coupe de champagne. Assis devant un imposant bureau en merisier, Charles tenait son chèque au porteur dans la main gauche et une coupe de champagne dans la main droite. Marc à son grand regret, n'avait que la main droite de prise ... Sans avoir complètement réalisé ce qui venait de lui arriver, Charles remercia le Directeur, le salua et commença tout juste à se détendre une fois sorti. Marc, ne comprenait toujours pas pourquoi son ami n'était pas plus démonstratif. Il avait beau en rajouter des tonnes pour le faire exploser de joie, rien n'y faisait. Charles n'avait décidément pas la tête à ça. Il ressentait même une sensation étrange. Pourquoi ce soudain coup de chance ? Lui qui avait passé des journées entières à étudier la manière de détourner le système, voilà que celui-ci s'offrait à lui sans le moindre effort. Perdu dans ses réflexions et sans s'en rendre compte, il finit par accepter d'aller fêter sa victoire à la Sirène. Ils pouvaient s'y rendre à pied, même si cela les éloignait un peu du parking où était garée leur voiture.

Sur place, l'ambiance était quelque peu morose. Les vacanciers avaient déserté la Côte et la piste de danse semblait bien vide. Vers

deux heures du matin, Charles décida de retourner au Domaine. Avant de s'en aller, Marc prit tout de même le temps de finir la bouteille de champagne qui avait officialisé leur gain

Une fois dehors, Charles se mit en quête d'un taxi pour rentrer. Toujours très raisonnable, il n'imaginait pas une seule seconde que Marc puisse conduire. Il ne s'estimait guère mieux loti ; il n'avait pas abusé mais suffisamment pour faire virer un alco-test. La terrible expérience de la Corniche d'Or n'était certainement pas étrangère à ce regain de précautions. Marc se laissa convaincre. Mais à cette heure intermédiaire, les couches-tôt étaient déjà au lit et les noctambules pas encore rentrés. Ce décalage n'incitait guère les chauffeurs à quitter leur station. Pourtant, au bout du boulevard, des lueurs de phares illuminèrent les vieux palmiers du bord de mer. Charles, inlassablement en quête d'analyse et de réflexions, comprit immédiatement que la voiture allait être obligée de tourner à gauche. Et donc, se diriger vers eux. Avec un peu de chance, ce qui semblait être le cas cette nuit, ce serait peut-être le moyen de rentrer chez eux. Après quelques secondes, il put constater que ses capacités de raisonnement étaient toujours intactes. Mais la chance avait disparu. Une Audi Q8 avait bien tourné à gauche et allait à leur rencontre. Hélas, aucune signalisation n'apparaissait sur le toit et Marc reconnut le passager, mais trop tard ! Et là tout se passa extrêmement rapidement, Alfred et son grand sourire biseauté sortit de l'avant du véhicule une arme au poing, braqua les deux garçons et leur ordonna de monter à l'arrière. Puis la voiture redémarra tout aussi vite.

— Alors Marc, ça faisait longtemps non ? J'espère que tu n'as pas oublié notre petite affaire ?

L'homme au volant prit la parole avec un air mielleux largement sur-joué sans même se retourner.

— Non, je ne pense pas que M. Gily pourrait oublier trois cent mille euro, n'est-ce pas ? Et si c'était malheureusement le cas, on va le conduire auprès de quelqu'un qui lui, n'oublie jamais ce genre de choses.

La voiture continua à se faufiler dans les dédales de ruelles aux alentours de la gare. Une nouvelle fois, Marc eut la sensation de reconnaître le chemin emprunté. Décidément, l'histoire se répétait

un peu trop ces temps-ci. Et comme il avait fini par le comprendre, ils se retrouvèrent au pied d'un joli petit immeuble dans lequel il était régulièrement venu jouer. L'Audi en fit le tour, s'engouffra dans le parking souterrain et se gara sur une place qui lui était réservée. Alfred fit sortir les garçons sans ménagement et les poussa vers les portes de l'ascenseur. Les salles de jeu se trouvaient au premier étage, mais la cabine ne s'y arrêta pas. Elle continua sa course et les amena sans halte au huitième dont l'accès était restreint par l'utilisation d'une clé spécifique.

Une fois arrivés, la porte s'ouvrit directement dans un immense appartement meublé avec peu de goût. On pouvait y voir beaucoup d'objets et de meubles qui devaient valoir une fortune ; mais tout était posé ici ou là sans aucune harmonie. Ça brillait beaucoup, c'était très clinquant mais au final le résultat était uniquement tape à l'œil. Les deux sbires avaient rangé leur artillerie et étaient restés aux abords de la porte d'ascenseur. Au fond à droite, une immense baie vitrée donnait sur une grande terrasse avec vue sur la mer. Un homme, que Marc n'avait jamais vu, trônait dans un fauteuil en cuir face aux lumières de la ville. Il était littéralement incrusté entre les accoudoirs tant son tour de taille dépassait l'entendement. L'air hautain, il n'avait même pas daigné détourner son regard lors de leur arrivée. Le silence pesait lourdement quand le gros type se tourna enfin vers eux et leur adressa la parole.

— Ah, M. Gily, cela me fait plaisir de vous rencontrer. Et donc la personne qui vous accompagne est M. Bickman je suppose ? Le fameux petit génie. Celui qui doit vous aider à trouver l'argent pour me rembourser, c'est bien cela ? Oui, certainement. Cela fait longtemps que nous suivons vos faits et gestes avec beaucoup d'intérêts ! En fait, depuis votre arrivée M. Bickman. Et je dois bien reconnaître que la fin de vos vacances m'a paru bien agitée. Il n'était plus très facile de vous mettre la main dessus et cela commençait à me perturber beaucoup !

Le ton sonnait faussement sympathique et il était temps que la phrase se termine pour que le maître de lieux n'ait pas à laisser éclater sa colère ! Puis, retrouvant son calme, il s'adressa directement à Charles.

— Cela étant, si mes informations sont justes, il paraît que la chance a été beaucoup plus prolifique que vos soi-disant brillants calculs de probabilité, non ?

Marc n'en menait pas large et Charles, vexé par cette attaque en règle contre ses capacités intellectuelles, réussit à répondre d'une voix hésitante.

— Il vous doit trois cent mille euros, non ?

— Avec les intérêts, c'est bien ça !

Charles, sortit alors le chèque de sa poche et lui tendit sous le regard incrédule de son ami. L'homme au cigare prit le bout de papier, le regarda sous tous les angles et le posa sur une petite table basse en marbre.

— Bien, M. Bickman, bien.

— Nous sommes quittes maintenant, nous pouvons peut-être partir, non ?

— « Nous sommes quittes », c'est assez vite dit ça. Qu'est-ce que mes clients vont penser ? Que l'on peut me devoir de l'argent aussi longtemps en toute impunité ? Qu'en plus, c'est à moi de me déplacer et de le réclamer ? Et qu'après, tout pourrait s'arranger comme ça ? Allons, d'après vous, qu'est-ce qu'ils en penseraient ?

Alfred et son acolyte se mirent à se rapprocher comme si la dernière phrase de leur patron était le code pour passer à l'action. Marc commençait à avoir sérieusement peur de ce qui allait se passer. Charles n'était pas plus rassuré mais il essayait tout de même de ne rien laisser paraître.

— Allons, vous avez votre argent, c'est ce qui compte non ?

— Oui, bien sûr, j'ai l'argent ! Mais ma réputation ? Qu'est-ce que vous faites de ma réputation ? Je crains fort messieurs qu'il faille payer un peu plus que la note non ?

Beau sourire n'était plus qu'à quelques centimètres de Marc. Il s'apprêtait à lui tomber dessus quand on lui fit signe d'attendre encore un peu.

— Ou alors, il y aurait peut-être une solution ?

Marc, toujours aussi mauvais bluffeur, se jeta sur cette proposition comme un débutant au poker sur un check de son adversaire.

— Qu'est-ce que vous voulez ? On peut faire quelque chose pour vous ?

— Vous M. Gily, vu vos piètres qualités de joueur, je ne pense pas. Mais M. Bickman peut-être. On m'a récemment rapporté vos dernières prouesses à Cannes. De telles qualités pourraient m'être très utiles ... Ne soyez pas surpris. Comme je vous l'ai dit nous nous intéressons de très prêt à vos déplacements et nous avons des informateurs très performants.

— Ecoutez, je vous arrête tout de suite, il est hors de question que je travaille pour vous !

— Vous êtes sûr ? Alors je crois bien que M. Gily va finalement servir à quelque chose.

L'homme s'extirpa péniblement de son fauteuil et fit un geste à Alfred qui n'en attendait pas moins. Il attrapa Marc par le bras, le força à tendre sa main et sortit une sorte de petit sécateur de sa poche. Avec une dextérité surprenante, il réussit à attraper l'auriculaire et le coincer entre les deux lames de l'outil tandis que Marc et Charles hurlèrent en même temps.

— Alors, Monsieur Bickman, toujours persuadé que vous ne voulez pas me rendre quelques petits services ?

Charles n'eut pas le temps de répondre. Un énorme fracas de bois brisé se fit entendre. La porte de l'escalier de secours venait de voler en éclat et une voix bien connue hurla.

— Police, plus personne ne bouge !

En quelques secondes l'appartement était rempli de policiers parmi lequel Charles reconnut, bien évidemment l'inspecteur Lefleg, Manon et Morin. Décidément, Lefleg n'avait pas son pareil pour soigner ses apparitions.

— Tiens, tiens, mais ce ne serait pas M. Pigretti, en train de maltraiter deux jeunes vacanciers ? Allez Fanon, tu m'embarques tout ce joli monde au commissariat. On va avoir plein de choses à se dire !

Une fois Pigretti menotté, Lefleg amena Marc et Charles à l'écart sur la terrasse. Là, il leur donna quelques détails quant à son intervention salvatrice. Le fameux M. Pigretti régnait sur cette partie de la Côte d'Azur. On le soupçonnait d'être derrière tous les mauvais coups de la région et cela faisait maintenant plus de trois

ans que Lefleg cherchait à le coincer en flagrant délit. Cette fois-ci son implication dans l'organisation de jeux clandestins pouvait enfin être mise en évidence. Son avocat aurait bien du mal à le faire sortir libre du tribunal.

Charles lui, restait quelque peu circonspect face à ce dénouement inespéré. L'inspecteur avait bien tenté de le rassurer. Il lui avait fourni quelques détails supplémentaires. Comment, lui et Marc étaient restés sous protection discrète. La manière dont cette surveillance avait permis à la police d'intervenir si vite. En dépit de toutes ces explications, Charles avait de sérieux doutes sur cet enchaînement beaucoup trop heureux des événements. A commencer par ce Jackpot de trois cent mille euros.

Le hasard avait tout de même ses limites, mais dans l'euphorie ambiante, les controverses n'avaient guère leur place. Et Charles ne dit rien. Lefleg proposa alors de les raccompagner mais Marc préférait se remettre de ses émotions en marchant un peu. L'inspecteur n'insista pas. Il leur demanda juste de venir au commissariat un peu plus tard dans la journée pour signer leur déposition. Dix minutes plus tard, les deux garçons longeaient le bord de mer. À cette période de l'année, il ne faisait pas encore jour et la température, plutôt fraîche, leur faisait du bien. Charles estima être en état de conduire et ils retournèrent vers leur parking. Et, comme un ultime signe du destin, ils se retrouvèrent devant les marches du casino où Charles n'en crut pas ses yeux.

M. Nadin, directeur de l'ENS, sortait l'air dépité et venait vers eux.

— Charles, Charles Bickman ! Mais que faites-vous là ? Ne me dites pas que le brillant lauréat du Prix « Rollo Davidson » veut mettre à profit ses compétences exceptionnelles pour gagner à ces fichus jeux d'argent ? Ne vous y frottez pas mon jeune ami. Cela fait trente ans que j'essaie de trouver le moyen de gagner à coup sûr. Et toujours sans succès... Un bon conseil, ne rentrez même pas à l'intérieur ! C'est le meilleur moyen de ne pas être tenté. Et c'est surtout le seul moyen de gagner ! Je ne sais plus quel sombre professeur de mathématiques a démontré cela un jour, mais il avait sûrement raison ! Sur ce, messieurs, bonne fin de soirée !

Marc regardait son ami, ne sachant que dire. Charles éclata de rire et regarda le ciel. C'était la pleine lune. En cette nuit du 31 août, Jupiter venait d'entrer dans la maison II !

*« Situation très favorable pour les verseaux qui bénéficieront d'une période exceptionnelle de chance aux jeux et propice aux rencontres ! »*

Charles était né un 9 février !

Le hasard avait finalement bien fait les choses. Mais Charles douta une nouvelle fois de son existence. En particulier quand il aperçut l'Inspecteur Lefleg, chèque en main, arrivant devant les portes vitrées du casino. M. Dubrin l'y attendait, et l'air soulagé il saisit le précieux bout de papier avant de rentrer, suivi de l'Inspecteur.

Charles sourit, haussa les épaules et invita Marc à regagner leur voiture. Soudain, il sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Son portable venait de changer de couverture réseau et avait basculé sur une autre antenne relai. Ça aussi, ça le fit sourire. Son programme fonctionnait à merveille, tout comme « l'ère duVerseau ».

Charles avait mis du temps à comprendre le contenu du mail mystérieux. Il lui avait fallu près de deux heures pour déchiffrer le cryptage d'une clé IBAN et de son numéro de compte. Ensuite, il s'était focalisé sur la série suivante de caractères. Elle ne correspondait à rien d'identifiable en dépit de ses tentatives de décodage. Mais finalement, une série de caractères sans aucune suite logique, envoyée par une certaine Julie en pleine crise de conscience, ça devait bien s'apparenter à un mot de passe.

Un cent par téléphone toujours infecté, un IBAN et le mot de passe pour accéder à un compte off-shore ...

La martingale, si durement cherchée, avait pris une drôle de forme et Marc n'avait pas tout à fait tort ... Ils avaient quand même sauvé le monde et cela valait bien un petit quelque chose !

Son horoscope disait vrai !

Il venait d'entrer dans une période très favorable et le hasard n'y était pour rien !